
32101 045354204



A. M. Friend Jr.
Princeton
June, 1934 N. J.

JÉRUSALEM ANTIQUE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS.

JÉRUSALEM

RECHERCHES
DE TOPOGRAPHIE, D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

TOME PREMIER

JÉRUSALEM ANTIQUE

PAR

Le P. Hugues VINCENT

DES FRÈRES PRÊCHEURS

Faites le tour de Sion et parcourez-en le circuit; comptez ses tours; contemplez son rempart; explorez ses palais, afin de le raconter à la génération à venir.
(*Psaume* XLVIII, 13.)

Ouvrage publié avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA, Éditeur
RUE BONAPARTE, 90
—
1912

FASCICULE Ier : Topographie

CUM SUPERIORUM PERMISSU

IMPRIMATUR

Parisiis, die 31 *Maii* 1912.

E. ADAM,

V. G.

A LA MÉMOIRE DE MA MERE

AVANT-PROPOS

D'autres noms que le mien devraient figurer en tête de ces pages. Les maîtres dévoués qui, en 1891, me rendirent si attrayant et si fructueux le premier contact avec Jérusalem, songeaient dès lors à en écrire l'histoire, à la lumière de connaissances topographiques et archéologiques déjà familières pour eux. Comme prélude à cet ouvrage, le P. Lagrange faisait paraître, dans le premier numéro de la *Revue Biblique*, une étude générale sur la *Topographie de Jérusalem,* bientôt continuée par des chroniques et diverses monographies du P. Séjourné. Des obligations plus urgentes, après avoir reculé d'année en année l'exécution totale du plan conçu, ne devaient finalement laisser ni à l'un ni à l'autre le loisir de réaliser ce livre : la tâche m'en a été dévolue. Tout ce qu'il pourra offrir d'intérêt et d'utilité pratique demeure le mérite de mes maîtres, puisque ce sera l'écho de leurs leçons sur les textes, ou en présence des monuments et des sites. Mais on voudra bien ne les rendre responsables nulle part d'opinions qui restent naturellement toutes à mon compte.

Ce que l'ouvrage vaut, il le vaut surtout par les réalités concrètes mises sous les yeux du lecteur. Or cette documentation doit son exactitude à l'obligeant concours de mes confrères à l'*École*. Je ne puis énumérer ici tous ceux à qui je suis reconnaissant d'une assistance transitoire dans quelques relevés; mais les noms des PP. Savignac, Abel et Carrière ont une place nécessaire, parce que leur part est très grande dans ma gratitude. L'immense majorité des photographies est l'œuvre des PP. Savignac et Carrière; pas un plan n'a été dressé sans la collaboration expérimentée de l'un ou de l'autre et souvent l'aide simultanée de tous les trois a été requise en des opérations plus considérables ou plus délicates d'arpentage et de mensurations archéologiques.

Avec une bienveillance dont je lui suis très particulièrement reconnaissant, le Comité du *Palestine Exploration Fund* m'a permis de puiser fréquemment dans la documentation graphique de ses excellentes publications, sources fondamentales sur le sujet. On trouvera partout la mention exacte de ces emprunts et je me fais un devoir d'insérer ici l'hommage cordial de ma gratitude pour les explorateurs aussi courageux qu'habiles, doublés de savants aimables, à qui ces documents précieux sont dus.

Plusieurs photographies importantes sont empruntées à la splendide collection de la Colonie américaine de Jérusalem et publiées avec une très gracieuse autorisation. Chaque cliché en portera l'indication reconnaissante.

Mes remerciements vont aussi à tous ceux qui ont bien voulu permettre et seconder chez eux nos recherches.

Enfin et surtout c'est pour moi une agréable nécessité d'exprimer au plus obligeant des éditeurs ma sincère gratitude pour les sacrifices qu'il s'est imposés en vue de réaliser une illustration copieuse et lucide, dans un format maniable, sous un prix accessible.

L'Introduction dira ce que ce livre veut être et par quelle méthode il a été composé. La clarté et la commodité d'utilisation ont été les préoccupations essentielles, dût l'élégance passer au second plan. Partout on a cherché à établir entre texte et figures la plus étroite dépendance; et pour donner à l'image son maximum de valeur expressive, les repères y ont été multipliés, complétés souvent par de longues légendes descriptives. Tout graphique apte à éclairer la lecture en des passages variés a été reproduit hors texte, avec une ampleur et une abondance de détails proportionnées à son importance pratique.

Le désir de présenter des plans généraux de la ville mis à jour par un ingénieur-topographe qualifié n'a pu être réalisé. Une tâche aussi dispendieuse et aussi délicate n'est d'ailleurs que d'assez secondaire importance pour le point de vue spécial de cette étude. Le *Palestine Exploration Fund* ayant eu la bonté de me laisser utiliser les relevés du regretté général Wilson et de M. le général sir Ch. Warren, j'ai adopté leur triangulation et dressé, en contrôlant leurs tracés et en y introduisant les principales modifications devenues utiles, un croquis topographique (planche I) et un plan archéologique (pl. XX) dont l'unique prétention est de guider facilement sur le sol et de situer avec exactitude les vestiges antiques aujourd'hui connus. Pour l'onomastique contemporaine, le T. R. P. Féderlin, supérieur des Pères Blancs, a eu la bonté de mettre à ma disposition ses notes si compétentes et pendant de longs mois le P. Jaussen, mon confrère à l'*École*, a inlassablement secondé de toute son expérience de la phonétique arabe la revision méthodique d'une toponymie recueillie par lambeaux des années durant. Les noms ont été enregistrés pour ce qu'ils valent dans l'articulation courante la plus sûre. On s'est interdit la plus minime nuance qui eût ramené l'une ou l'autre forme perçue à quelque thème grammatical et fourni un sens topique. Ce qui ne présentait pas des garanties suffisantes ou devait demeurer un ballast inexpressif a été éliminé.

La collaboration aimable du P. Abel au tome second promet un assez prompt achèvement de l'ouvrage, malgré les difficultés graves résultant d'une exécution matérielle poursuivie entre Paris et Jérusalem. C'est pour remédier à quelques-unes de ces difficultés qu'a été adopté un sectionnement en huit fascicules à peu près égaux, devant paraître à intervalles variables dans un délai prévu d'environ trois ans.

Jérusalem, École biblique et archéologique,
le 15 mai 1912.

H. Vincent, O. P.



LISTE DES ABRÉVIATIONS COURANTES

ET DE QUELQUES OUVRAGES ORDINAIREMENT CITÉS EN ABRÉGÉ

BENZINGER, *Hebr. Arch.* : *Hebraeische Archaeologie*, 2ᵉ édit. 1907.

Bible polychrome : *The sacred Books of the Old Testament... printed in Colors*, sous la direction de M. P. Haupt.

BLISS-DICKIE, *Excavat.* : *Excavations at Jerusalem 1894-1897*; Londres 1898, dans les publications du *Palestine Exploration Fund*.

CLERMONT-GANNEAU, *Arch. Res.* : *Archæological Researches in Palestine during the years 1873-1874*; 2 vol. in-4°; le vol. Iᵉʳ est en grande partie consacré à Jérusalem.

CLERMONT-GANNEAU, *Études...*, *Recueil...* : *Études d'archéologie orientale*, 2 vol. in-4°; *Recueil d'archéol. orientale*, 7 vol. in-8° parus.

Compt. rend. Acad. IBL. : *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Paris.

Diction. antiq. : *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de M. Saglio, continué sous la direction de M. Ed. Pottier.

GEYER, *Itinera...* : *Itinera Hierosolymitana saeculi IIII-VIII*. Vienne 1898.

MOUDJIR ED-DIN, *Hist.* : Fragments de la *Chronique*, traduits par M. Sauvaire sous le titre : *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*.

MuNDPV : *Mittheilungen und Nachrichten des Deutschen Palästina-Verein*. Leipzig.

Onom. : *Onomasticon* d'Eusèbe, éd. Lagarde, qui comprend aussi l'adaptation latine de saint Jérôme et les *Onomastica minora*.

PAULY-WISSOWA, *Real-Encycl.* : *Real-Encyclopädie der classischen Altertumwissenschaft*; 2ᵉ édit. dirigée par MM. Wissowa et Kroll.

QS. ou *Quart. Stat.* : *Palestine Exploration Fund's Quarterly Statement*.

RB. : *Revue biblique*.

ROBINSON, *Bibl. Res.* : *Biblical Researches*, 2ᵉ éd., Boston 1856; 2 vol. in-8°; un 3ᵉ est intitulé *Later Biblical Researches*.

SMITH, *Jerusalem* : *Jerusalem, the Topography, Economics and History from the earliest Times to A. D. 70*; 2 vol. in-8°. Londres 1907-8.

Survey, ou *S. W. P.* : *The Survey of Western Palestine*. Un volume spécial des *Memoirs* est consacré à Jérusalem; in-4°. Londres 1884.

TOBLER, *Denkblätter* : *Denkblätter aus Jerusalem*; in-8°, 2ᵉ éd. 1856.

TOBLER, *Top.* ou *Topogr.* : *Zwei Bücher Topographie von Jerusalem und seinen Umgebungen*. Berlin 1853.

WARREN, *Album* : *Plans, elevations, sections... shewing the results of the excavations at Jerusalem 1867-70, executed for the Pal. Explor. Fund by capt. Ch. Warren*. Londres.

WARREN, *Recovery...* : *The Recovery of Jerusalem*. On cite le « 3ᵉ mille », éd. de 1871, de cet ouvrage, dont la pagination varie beaucoup.

WARREN, *Undergr. Jerus.* : *Underground Jerusalem*. Londres 1876.

WILSON, *Ordn. Surv.* : *Ordnance Survey of Jerusalem*; plans, notes et photographies, 3 vol. in folio. Londres.

ZDPV. : *Zeitschrift des Deutschen Palästina Verein*.

Quelques abréviations d'usage plus restreint seront indiquées en tête de certains chapitres, dans la bibliographie spéciale d'un sujet. D'autres sont trop familières pour avoir besoin d'explication, par exemple : *PG.* ou *PL.* pour les collections patristiques de Migne.

Les abréviations désignant les livres de la Bible sont usuelles; on a seulement cité indifféremment *Paral.* (ou *Par.*) et *Chron.* pour les deux livres des *Chroniques*. Les citations par chapitres et versets correspondent, pour tous les livres qu'on possède en hébreu, aux divisions de la bible hébraïque.

SIGLES DE TRANSCRIPTIONS

Le système de transcription arabe — proportionnellement applicable à l'hébreu — est celui proposé par la commission du onzième congrès des Orientalistes et appliqué depuis 1897 dans la *RB.*, moins quelques modifications très légères des sigles :

ا	a, ʾ	د	d	ض	ḍ	ك	k
ب	b	ذ	dh	ط	ṭ	ل	l
ت	t	ر	r	ظ	ḏ	م	m
ث	th *ou* ṯ	ز	z	ع	ʿ	ن	n
ج	j, dj, ǧ	س	s	غ	gh, ġ	و	w, ou
ح	ḥ	ش	š	ف	f	ه	h
خ	ḫ *ou* kh	ص	ṣ	ق	q	ي	y *ou* i

En dehors du plan topographique, on n'a d'ailleurs usé que le moins possible de ces notations très difficilement adéquates et le plus souvent obscures pour les lecteurs non spécialisés.

TABLE DES MATIÈRES

DU FASCICULE I

LIVRE PREMIER : **Topographie**

INTRODUCTION

BUT, PLAN, MÉTHODE ET SOURCES

I. — OBJET ET DIVISIONS GÉNÉRALES.

Jérusalem! mieux que les plus magiques descriptions, mieux que les plus artificieuses et vibrantes paroles, ce nom seul emplit l'âme de souvenirs et d'émotions. Le lecteur concevra que ce livre ne s'ouvre ni par un hymne, ni par une peinture fatalement sans relief après mille tableaux de maîtres et des chants renouvelés à l'infini depuis les accents enthousiastes et divinement inspirés des Prophètes.

La pensée de cette étude naquit dans le berceau même de l'*École;* comme celle-ci par conséquent elle poursuit un but pratique : essayer de dire non la série changeante des fortes impressions qui résultent d'une intimité prolongée avec la ville du Calvaire et du Temple, mais ce que fut, à travers les phases de son histoire agitée de si multiples vicissitudes, cette cité du Dieu vivant. Ou plutôt, — car ces expressions un peu amples pourraient donner le change sur l'ambition très humble de ces pages, — ce qui a été voulu est un groupement exact et complet, dans la mesure possible aujourd'hui, des faits utiles à l'historien pour retracer l'histoire proprement dite de Jérusalem, celle qui marquera son rôle précis dans l'évolution nationale et religieuse d'Israël. Par ce côté, en effet, la ville s'identifie trop avec le peuple pour que le développement de la vie chez l'un soit pleinement intelligible sans la considération parallèle de l'autre. L'histoire au sens précis, celle qui suppose la trituration préalable des documents et des faits par l'investigation diligente et la critique attentive, mais n'en cueille que les résultats généraux, demeure, je crois, irréalisable encore à ce jour en ce qui concerne la Ville Sainte. Il y a néanmoins assez de documents à l'étude, surtout assez de faits accessibles déjà pour rendre Jérusalem correctement intelligible à chaque époque de sa longue existence.

Examiner à quel point en est aujourd'hui la discussion des textes, mettre sous les yeux avec assez de détail pour n'y rien laisser d'inintelligible ou de trop obscur les faits de tout ordre recueillis par l'exploration et les fouilles, tenter enfin, après l'étude méthodique de ces données littéraires, topographiques et archéologiques, un premier essai de synthèse : voilà le but de la modeste tâche entreprise.

Comme toute personnalité, chaque ville a son milieu dans le temps et dans l'espace et ce milieu détermine dans une large mesure les conditions de son existence et marque d'une empreinte particulière toute son évolution. Le site remarquable de Jérusalem nous occupera donc avant tout; il est pour beaucoup dans la profonde originalité de la ville. Sa physionomie primordiale une fois saisie, nous chercherons à fixer les modifications qu'il a subies au cours des siècles et les éléments nouveaux que chaque époque a introduits et fait mouvoir dans ce cadre.

On ne perdra pas ici un seul mot apologétique sur l'utilité d'une telle recherche, dont on n'a garde, au surplus, de s'exagérer l'importance. Si l'histoire à grande envolée, trop jalouse de ses caprices pour n'être point dédaigneuse des faits,

compte encore des adeptes, il en est une autre dont les disciples de plus en plus nombreux ont en quelque sorte la religion des faits, presque toujours petits, bornés, souvent mesquins à la mesure de la vie, sans lesquels toutefois les plus grandiloquentes formules ne rendent qu'un son creux. Avant qu'aient pu être écrites d'immortelles pages sur Athènes et sur Rome, que n'a-t-il point fallu d'obscures recherches et de patientes discussions sur la teneur de phrases laconiques, le sens d'inscriptions à demi effacées, l'extension et la forme du *pomaerium* ou de l'enceinte de Périclès, la disposition primitive du Forum ou du Pnyx, mille autres détails encore plus ténus, enfouis à tout jamais dans les fondements du brillant édifice dont ils assurent la solidité!

Qu'il y ait de par le monde nombre de savants biblistes très peu soucieux de la situation de Gihon et de Rogel ou des procédés architecturaux usités en Palestine à l'époque de David et de Salomon, d'autres qui ne voudraient pour amour ni pour or s'embarrasser d'une enquête sur le site du Calvaire et la disposition du Sépulcre de Notre-Seigneur quand ils étudient, dans l'Évangile, la religion « en esprit et en vérité », certes, je n'y prétends pas contredire, moins encore ai-je envie de le critiquer. Il est cependant aussi une légion grandissante de travailleurs positifs pour qui les synthèses arbitraires ont moins d'attrait, en dépit de tout leur éclat, que les pauvres grains de mil recueillis par l'enquête technique ingénue et toujours prête à encourir le reproche d'être fruste et fastidieuse si elle peut à ce prix atteindre un degré de plus de prosaïque précision. Ceux-là savent assez que si, par exemple, la réalité d'un palais salomonien tangible au bout de l'enquête archéologique est mille fois au-dessous du rêve autorisé par des récits transposés hors de leur cadre, il y a aussi une profonde sensation personnelle à pouvoir donner aux plus grands souvenirs religieux, ceux de la Passion et de la Résurrection du Sauveur, le caractère concret d'événements accomplis sur notre terre et dans un milieu capable d'être partiellement reconstitué. C'est pour leur être utile que ce livre a été écrit. Au cercle déjà étendu d'amis, qui ont été mes compagnons d'étude en un séjour plus ou moins prolongé à l'École au cours de ces vingt années, il rappellera les promenades archéologiques par les rues et aux abords de la cité et précisera des souvenirs directs. A ceux qui n'ont pu voir et toucher, il s'efforcera de dire ce qu'il y a intérêt à connaître et leur facilitera le moyen de s'en rendre compte.

Ce but nettement déterminé traçait le plan à suivre : étudier d'abord le cadre géographique de Jérusalem, le relief et la nature de son sol, et indiquer du moins en gros les conditions de la vie en un tel milieu. Une fois en possession de ces connaissances générales préliminaires, aborder l'étude topographique et archéologique détaillée sous forme de monographies consacrées à toutes les questions essentielles, ou groupant les informations pratiques sur une série de monuments analogues : tombeaux, installations hydrauliques, édifices religieux, etc.; tracer brièvement enfin un schéma historique dans lequel les monuments et les sites sont coordonnés pour réaliser la physionomie spéciale de la ville à chaque phase de son histoire. Deux grandes divisions s'imposaient dès l'abord, au nom de l'archéologie plus encore que par des convenances chronologiques; elles seraient assez exactement spécifiées par les expressions : Jérusalem de l'Ancien Testament, Jérusalem du Nouveau Testament. Des termes plus généraux, d'un emploi plus commode et de valeur suffisamment juste aussi leur ont été préférés : *Jérusalem antique*, *Jérusalem nouvelle*[1], compris en ce sens que le premier désigne la ville depuis ses plus lointaines origines jusqu'à la destruction par Titus en 70 de notre ère, le second la cité depuis le triomphe des Romains jusqu'à nos jours. Chaque division fera l'objet d'un volume, dont la structure s'est inspirée beaucoup plus des exigences de clarté et de facilité d'utilisation que des lois littéraires d'unité et d'harmonie des proportions.

Le premier devait fournir dès le début les éléments topographiques requis pour l'orientation suffisante du lecteur. En vue de ne pas surcharger ces arides notions par de trop minutieux détails, cette topographie superficielle s'est allégée systématiquement de toute description approfondie de sites dénués d'importance aussi bien dans l'histoire que dans l'aspect d'ensemble de la ville. L'onomastique moderne, condensée le plus pos-

1. Plutôt que Jérusalem *juive* et *chrétienne*, par exemple, car ces expressions étaient trop limitées.

sible dans les plans pour la commodité des repères archéologiques, est fournie dans la mesure où une longue expérience l'a montrée utile, dans la mesure aussi où elle a pu être enregistrée avec la certitude désirable, sans qu'on se soit jamais pourtant fait une religion d'épuiser tous les vocables simultanément appliqués de nos jours à un même site, ou de n'employer avec un rigoureux exclusivisme que des noms arabes quand des appellations usuelles se trouvent être depuis longtemps en circulation [1]. Tout ce qui n'était pas requis pour la correction de cette vue d'ensemble a été renvoyé aux monographies spéciales en vue de mieux grouper les éléments utiles dans l'examen plus approfondi de questions particulières. Le chapitre, au contraire, qui détaille la constitution géologique et la climatologie vise à fournir une fois pour toutes ce qu'il est essentiel d'avoir en mémoire sur ces sujets, encore qu'il se restreigne avec soin à ce qui concerne directement Jérusalem.

Une difficulté un peu plus grande se présentait dans le choix des monographies, plutôt peut-être dans les rubriques à adopter. Celles qu'on lira en tête des chapitres et l'ordre dans lequel on les a présentées n'ont pas la moindre prétention à exclure d'autres titres plus multipliés, ou arrangés d'autre sorte : elles n'omettent, je crois, rien de capital dans l'étude de la ville ancienne et leur groupement a été régi par la simple expérience d'une exposition périodique maintes fois réitérée. L'importance pratique des sujets, c'est-à-dire leur rôle dans l'histoire biblique et le fruit plus ou moins grand que procure à la lecture de la Bible l'intelligence précise de chacun d'eux a motivé leurs développements variables; c'est ainsi que le Temple a pris des proportions néfastes peut-être pour la symétrie de composition du livre et dont j'encours volontiers à l'avance le juste reproche de la part des recenseurs, si quelque lecteur du moins trouve son profit à ce que ces chapitres se dilatent matériellement beaucoup plus que ceux où sont confinées d'autres questions, fameuses pourtant par le bruit qui s'est mené autour d'elles, Sion par exemple, ou Acra.

La synthèse historique, au sens extrêmement modeste indiqué déjà, devait naturellement tenir en fort peu d'espace. Est-il besoin d'ajouter que c'est la partie du livre d'où il était impossible d'éliminer la note subjective ? Écrivant pour être utile, non par dilettantisme, je ne pouvais me dérober à l'obligation de dire ce qui, jusqu'à un certain point, est encore un fait : l'impression personnelle qui se dégage d'un long contact avec les faits littéraires et archéologiques. Mais autant je veux espérer que ma probité technique ne sera pas mise en doute, même par ceux à qui le temps ou les moyens feraient défaut pour un contrôle absolu des données enregistrées, autant j'estimerais regrettable de n'être utilisé qu'en cette section fatalement trop aphoristique et surtout utilisé à l'aveuglette, avec une confiance paresseuse toujours imprudente dans le domaine des recherches historiques. Tout le long du livre, mais là plus instamment, je souhaiterais n'être jamais lu qu'avec ce sens critique judicieux, spirituellement défini une « allure d'esprit méthodiquement analytique, défiante et irrespectueuse... qui est seulement l'*habitude* inconsciente de la critique [2] ».

C'est indiquer assez combien *Jérusalem* est aux antipodes d'une idée quelconque de système, thèse ou quoi que ce soit d'analogue. Mais parce que tout livre qui se respecte doit aujourd'hui porter en frontispice l'indication « livre de faits », ou « livre de bonne foi », si heureusement rendue indispensable par la diffusion de la méthode, et déjà de l'esprit positif en sciences, il n'avancerait pas à grand'chose d'inscrire ici cette déclaration. Mieux vaut lui substituer quelques explications sur les principes qui en ont rigoureusement dirigé la composition, ainsi qu'il sera, je l'espère, facile de le contrôler. Au préalable énumérons pourtant et caractérisons très sommairement les sources. Elles se classent sous quatre chefs : I, les documents; II, les monuments et les

1. Et n'exposent, malgré leur relative inexactitude, à aucun malentendu. Tels Sion, Ophel, Temple, portes de Jaffa, de Damas, etc., beaucoup plus commodes que colline de *Néby Dâoud, arḍ ed-Dᵉhoura*, *Ḥaram ech-Chérif*, *bâb el-Khalil*, *b. el-'Amoud*, etc. L'orthographe même de certains noms demeurera flottante comme l'articulation usuelle : par exemple *Beqa'a*, *Baqâ'ah*, *Bouqei'a*, ou *Mamillah*, *Mâmillâ*, *Mamillà*, etc.

2. Langlois et Seignobos, *Introduction aux études historiques*, p. 162 (2ᵉ éd. 1899).

sites; III, la tradition locale; IV, la tradition savante.

I. Les documents. Sous ce nom sont exclusivement désignés les textes relatifs à des événements plus ou moins contemporains des époques historiques successives ou qui enregistrent des données vues. Les productions littéraires ultérieures dont l'origine est éloignée du temps et des faits sont considérées comme simples éléments de tradition et traitées comme telles. Ainsi compris, les documents qui concernent Jérusalem antique sont de deux sortes : *A*, bibliques; *B*, profanes. Le premier groupe ne comporte nulle autre subdivision et aucune autre nuance que celles des livres sacrés eux-mêmes. Le second embrasse des documents aussi disparates que les lettres d'el-Amarna, les textes assyriens, les écrits apocalyptiques, rabbiniques et talmudiques, — bien que cette littérature appartienne en réalité plutôt à la tradition, — les œuvres de Flavius Josèphe et des fragments d'auteurs gréco-romains : soit une littérature émanée de milieux et surtout de points de vue extrêmement différents, dans une période approximative de quinze à vingt siècles.

II. Sites et monuments, en dépit de leur dissemblance, représentent pratiquement des informations de même nature, c'est-à-dire des faits concrets. Leur valeur ne le cède guère à celle des textes, à la condition qu'on soit attentif à les observer et à les enregistrer correctement; à la condition aussi que l'on s'efforce d'en pénétrer le langage. Ils sont au surplus intimement liés presque toujours aux textes et de même que ceux-ci viennent souvent fort à propos mettre en relief leur nature, ils éclairent fréquemment eux-mêmes d'une très opportune clarté des textes condamnés à demeurer obscurs sans cet appoint. La phrase de Tacite[1] *duos colles in immensum editos claudebant muri per artem obliqui* peut à coup sûr s'entendre avec une certaine approximation dans la lecture réfléchie sur une carte, du fond d'un cabinet de travail dans l'Ancien ou le Nouveau Monde; pour qui a sous les yeux, ou l'a eu du moins un jour, l'emplacement de Jérusalem antique, cette phrase fait image avec une heureuse vivacité. Sous le nom de « monuments » sont inclus non seulement des édifices somptueux, — selon le sens familier de l'expression moderne, — mais les plus humbles de leurs débris : c'est, hélas! à peu près tout ce que des siècles de bouleversements sans cesse renouvelés nous permettent d'espérer atteindre au sujet des plus glorieuses œuvres architecturales du passé. Mais un fragment de sculpture, une épave d'ornementation, un objet d'usage domestique, de vulgaires tessons de céramique, une pierre gravée, une pièce de monnaie, cent autres détails analogues, peuvent, à un moment donné, mettre sous les yeux l'information qui donnera la clef d'un texte ou révélera le sens d'une pratique du lointain passé.

III. La tradition locale, *populaire* ou *orale*, a deux aspects d'inégale valeur : onomastique et herméneutique; celui-ci prétend d'ordinaire expliquer celui-là et, s'il ne se trouve aucune dénomination historique à transmettre, perpétue le souvenir de certains faits dans la mémoire des foules ou dans des pratiques inconsciemment accomplies, parfois quelque peu mécomprises.

IV. La tradition savante, ou *écrite*, désigne ici l'accord unanime ou partiel des auteurs dans l'interprétation des documents littéraires et des réalités archéologiques. C'est une sorte de transmission raisonnée et docte, à distinguer nettement de la transmission spontanée, ingénue et populaire, représentée par la toponymie, les légendes et le cycle folklorique tout entier.

Il va de soi — et en cela consiste la plus sérieuse difficulté du sujet — que ces quatre catégories d'informations comportent de tout autres méthodes d'utilisation. Trop d'ouvrages, d'une compétence parfaite et en toute langue cultivée, ont rendu familiers à qui le désire les procédés d'investigation et d'exposition scientifique pour qu'il y ait lieu de les énoncer à nouveau[2]. D'ail-

1. *Histoires*, V, 11, éd. Orelli, 1846-7, II, p. 80.

2. Pour ne rappeler ici que des ouvrages de langue française et facilement accessibles, on indiquera l'excellent manuel des professeurs de la Sorbonne Langlois et Seignobos, *Introduction*, etc., et le *Manuel de bibliographie historique* de M. Langlois seul (1901-1904); du P. De Smedt, bollandiste,

leurs, tant qu'on est établi sur le sol immuable des principes premiers, nul dissentiment raisonnable ne se manifeste plus : diligence et sollicitude dans l'investigation des faits, précaution à les enregistrer suivant des lois qui consacrent la rectitude d'observation, enquête minutieuse sur les documents, critique préjudicielle sévère des sources, impartialité constante vis-à-vis de n'importe quel témoin, désintéressement absolu dans le but visé : tout cela, porté à son maximum de théorique intensité, n'est l'objet d'aucune contestation. Le labeur commence avec la première tentative d'application.

Avec les textes la tâche pouvait, à coup sûr, se présenter souvent sous des perspectives ingrates; elle ne prêtait jamais à ambiguïté, car, selon leur nature sacrée ou profane, ils étaient à traiter d'après les règles d'une critique et d'une exégèse désormais très nettes, on peut le souhaiter, en tous les esprits. Une profession de foi quelconque au sujet de la Bible divinement inspirée, ou de longs détails sur les principes exégétiques appliqués en son utilisation seraient tout à fait hors de propos; il suffit de rappeler que la Bible n'intervient que fort indirectement dans les problèmes topographiques et archéologiques; et si son rôle en histoire est beaucoup plus marqué, c'est surtout par le point de vue religieux et moral plus que par le détail des faits humains, des événements locaux et des circonstances où ces événements se produisent. Néhémie et Esdras furent les instruments de Dieu dans la restauration religieuse et civile après l'exil; engagera-t-on cependant pour cela l'autorité de l'Esprit-Saint dans la description — si enchevêtrée et si maltraitée dans la transmission du texte[1] — des sections du rempart et des édifices qu'on restaure en arrivant à Jérusalem? Le fait, au surplus, qu'on discute depuis des siècles sur tant de points topographiques spéciaux, même d'une aussi sérieuse portée que le site primitif de Jérusalem ou son extension au temps de Notre-Seigneur, prouve à l'évidence combien peu l'autorité divine des Saintes Écritures et de l'Église qui en a le dépôt sont en jeu dans ces matières, quoique l'intelligence plus exacte des Saintes Écritures soit en réalité la plus intime raison d'être de telles recherches. Sous réserve, par conséquent, de toute détermination éventuelle à émaner de l'autorité de l'Église, les documents bibliques ont donc été soumis à des principes usuels de critique et et d'herméneutique aptes à en préciser la teneur et à fixer leur portée d'après leur époque et leur genre littéraire; un chroniqueur inspiré contemporain des Juges n'a évidemment pas pu s'exprimer sur Jérusalem comme un annaliste postérieur à l'Exil; une expression de psalmiste à propos du mont Sion et de la cité de David ne peut guère offrir le même sens qu'un récit de l'époque macchabéenne encadré dans ces mêmes éléments topographiques : sans compter qu'ils ne parlaient plus tout à fait la même langue et que leurs écrits nous sont parvenus dans des conditions très diverses.

On est donc invariablement revenu aux textes en faisant usage de toutes les ressources accessibles ici de la critique et de la philologie contemporaines. Et parce que rien n'a semblé plus dangereux, plus funeste au progrès de l'étude que l'utilisation superficielle et l'intelligence par à peu près des textes originaux[2], on n'a pas hésité à produire les citations *in extenso*, à développer devant le lecteur les opérations de critique textuelle si lamentablement arides, à four-

Principes de la critique historique (1883); du P. LAGRANGE, *La méthode historique* en son application à l'exégèse biblique (2e éd. 1904); P. DELEHAYE, bollandiste, *Les légendes hagiographiques*, 1905. Pour le point de vue très particulier de la « méthode topographique », on lira LAGRANGE, *A la recherche des sites bibliques*, dans *Conférences de Saint-Étienne 1910-11*, pp. 3-56.

1. *Néh.*, **2**, 12 ss; **3**, 1-32.

2. On se rappelle la réflexion si tristement motivée de Langlois et Seignobos (*Introd.*, p. 32) : « Les erreurs historiques sont innombrables dont la cause est un contresens ou une interprétation par à peu près de textes formels, commis par des travailleurs qui connaissaient mal la grammaire, le vocabulaire ou les finesses des langues anciennes. » Une justification par des exemples appropriés à notre sujet serait regrettablement facile, mais à quoi bon rouvrir ce nécrologe d'idées mort-nées, ou effondrées de décrépitude? La « tour Méah », la « muraille large » sont des exemples assez fameux du Pirée pris pour un homme, et les mystères subtils découverts avec effort en des fautes d'orthographe telles que la piscine de *Šelaḥ* (*Néh.*, **3**, 15), la descente de *Silla* (II *Rois*, **12**, 20), cent autres à l'avenant, font toucher du doigt l'urgence de ne pas interpréter un texte hébreu lu avec quelque hâte dans une traduction en langue vulgaire, ou saisi vaguement à coups de dictionnaire.

nir la justification linguistique et littéraire d'une interprétation toutes les fois que se posait un problème quelque peu important. Pour alléger néanmoins cette partie peu attrayante du livre, cette discussion radicale des textes bibliques n'a pas été reprise par le menu sur des sujets où je n'aurais pu que reproduire quelques récentes études détaillées facilement accessibles dans la *Revue biblique*, ou les *Études bibliques* [1]. La situation était déjà changée avec les documents profanes. Ce serait vraiment remonter au Déluge que de rappeler ce que sont par exemple les lettres d'el-Amarna et ce qu'on entend par les textes assyriens en tant qu'ils peuvent avoir à intervenir dans l'histoire de Jérusalem [2].

Quoique l'on doive trouver dans la suite un assez grand nombre d'emprunts aux apocalypses juives, aux sources rabbiniques et talmudiques, on concevra qu'il ne puisse être question d'exposer, même en raccourci, la nature de ces documents, ni de détailler les principes observés dans leur utilisation [3]. L'archéologie et l'histoire de Jérusalem ont d'ailleurs beaucoup moins de profit à retirer de ce *mare magnum* que d'aucuns l'ont imaginé, et cette constatation n'étonnera personne qui a en mémoire le plus sommaire aperçu de cette littérature, si fondamentale au contraire pour l'histoire des idées et l'évolution religieuse d'Israël [1]. Il est utile seulement de retenir, pour une appréciation correcte des textes de cette provenance, que l'apocalyptique a pour époque générale l'intervalle qui s'étend du commencement du second siècle avant Jésus-Christ à la première moitié du second siècle après Jésus-Christ. En même temps s'inaugure le rabbinisme proprement dit, d'où résultèrent : 1° la *Michna*, rédigée sous sa forme définitive vers la fin du IIe siècle; 2° la *Tosephta*, dont l'ensemble appartient au milieu du IIe siècle, ère des *Tannaïtes* [5] ou docteurs qui « répètent » la Loi; le *Talmud de Jérusalem*, nom assez impropre pour désigner la synthèse de l'activité rabbinique en matière d'exégèse casuistique dans toutes les écoles palestiniennes, depuis la ruine définitive de Jérusalem sous Hadrien jusqu'au Ve siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'extinction théorique de ces écoles dans le triomphe du christianisme; 4° le *Talmud de Babylone*, issu du rabbinisme florissant dans

1. Ainsi s'expliquera l'anomalie à constater dans l'étude du Temple par exemple, où le texte I *Rois*, **7**, qui décrit le palais salomonien et le mobilier du sanctuaire, est discuté en détail, tandis que le ch. **6**, description proprement dite du Temple, est simplement mis en œuvre d'après la critique fournie naguère *RB.*, 1907, p. 515-542.

2. Tout le monde a en mémoire que le nom de « Lettres d'el-Amarna » — d'après le nom du tertre égyptien où ces documents furent exhumés en 1887, non loin du Nil en remontant vers Thèbes — s'applique à une vaste série de tablettes couvertes d'écriture cunéiforme. Ce sont des lettres, en langue babylonienne pour la plupart, écrites aux pharaons de la XVIIIe dynastie par les principicules cananéens et divers monarques asiatiques. Vingt-cinq ont été écrites par le roitelet de Jérusalem Abdi-ḫiba ou Arta-ḫépa. Sur la situation actuelle de l'étude de ces documents voy. P. DHORME, *RB.*, 1908, p. 500 ss., 517 pour Jérusalem au XIIIe s. ; 1909, p. 62 s., 381 ss. L'étude du même : *Les pays bibliques et l'Assyrie*, dans *RB.*, 1910-1911 et tir. à part, a pour objet « d'utiliser les textes cunéiformes... d'après les plus récentes fouilles »; elle documentera de la manière actuellement utile.

3. Consulter le résumé succinct du P. LAGRANGE, *Le Messianisme chez les Juifs* (*150 av. J.-C à 200 ap. J.-C.*), p. 37 ss. — sur l'apocalyptique juive en général, — p. 137 ss. et 341 — sur le rabbinisme —. Un exposé plus développé avec toute la bibliographie pratique dans SCHUERER, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*. I [4], 1901, p. 111-161. Des recueils généraux ont été assez couramment mis à profit dans le point de vue spécial de notre étude (surtout LIGHTFOOT, *Horae hebraicae et talmudicae*, éd. Gandell, Oxford, 1859 : I *Chorographical Century, searching out chiefly by the Light of the Talmud some memorable Places...* [sur S. Mt.]; *Chorographical Decad...* [sur S. Mc.]; *Chorogr. Notes...* [sur S. Lc.]; *Chorog. Inquiry...* [sur S. Joa.]; A. NEUBAUER, *La géographie du Talmud*, 1868). Il est cependant fort peu de cas où les citations suggérées par ces recueils et d'autres travaux de seconde main n'aient pas été vérifiées, alors même que le renvoi devait être fait seulement à Lightfoot ou à Neubauer je suppose. On s'est contenté, il est vrai, du recours à une traduction compétente chaque fois qu'elle a été accessible, celle en particulier de Schwab pour le Talmud de Jérusalem. Dans le recours direct aux originaux hebreux et araméens j'ai été presque toujours aidé par le P. Lagrange.

4. J'étends volontiers à toute la littérature rabbinique la réflexion si autorisée d'un maître juif à propos des Talmuds. M. Ad. Neubauer écrit en effet : « Jérusalem... est presque complètement négligée dans les Talmuds. On n'y mentionne même pas les murs... Ni les places publiques, ni les somptueux édifices qu'Hérode fit construire ne sont énumérés... bien qu'on parle en géneral avec admiration des constructions de ce roi. Il n'y a que le mont Moriyah avec ses édifices auquel on ait consacré une description détaillée » (*Géogr. du Talm.*, p. 134).

5. Cf. LAGRANGE, *Le Messianisme*, p. 141 ; SCHUERER, *Gesch. d. jüd. Volkes...*, I, 124 s.

les communautés babyloniennes aux ve et vi^e siècles; 5° une série de commentaires d'importance variée, quelques-uns de très basse époque, groupés sous le nom de *Midrachîm* et spécifiés ordinairement par le livre ou la section canonique dont chacun traite; 6° des traductions araméennes de l'Ancien Testament, sortes de paraphrases du texte sacré inaugurées peut-être dès le milieu du Ier siècle[1], mais continuées aussi bas que le VIIe-VIIIe siècle : c'est ce qu'on a nommé les *Targums;* 7° enfin quelques écrits à nuance historique[2], sans qu'on sorte jamais totalement de la casuistique et de l'exégèse de fantaisie.

C'est surtout en présence de ce chaos presque infini que la diligence d'investigation et la vigilance critique s'imposent. Nulle part on n'est plus exposé à méprise regrettable, nulle part aussi n'est plus facile une fâcheuse piperie d'érudition. Entre une phrase du traité *Middôth* de la Michna sur l'agencement du Temple, du Talmud de Jérusalem *Ḥagîgah* sur Siloé, ou d'un Targum sur Rogel, il existe des nuances considérables de valeur archéologique et tout n'est pas authentiqué dans l'exposé d'une théorie dont les notes s'agrémentent de citations talmudiques plus ou moins sommairement contrôlées.

Quelques ouvrages anciens, d'origine juive ou grecque, conservés seulement par lambeaux, fourniront, à l'occasion, d'utiles bribes de renseignements. Au lieu d'entreprendre à leur sujet des dissertations qu'on trouvera faites avec tout le soin désirable dans Schürer[3], il a paru meilleur d'indiquer seulement à propos de la première, ou de la plus importante citation faite, la date approximative de chacun et la valeur générale de son témoignage dans la mesure où ces informations sont réalisables. On s'est invariablement reporté pour ces fragments aux éditions qui passent pour les plus soignées, ou qui offrent des garanties critiques incontestables[4].

Quant aux données nombreuses puisées dans la littérature classique, elles ne nécessitent pas non plus un exposé préalable des procédés de leur mise en œuvre. Lorsqu'on parlera par la suite de Strabon, de Pline, de Dion Cassius ou de Tacite, tout le monde sait suffisamment de qui il s'agit et quelle foi méritent les dires de chacun d'eux. A l'occasion d'ailleurs une indication opportune pourra être rappelée en marge des textes, dont la citation littérale ne sera jamais redoutée, pour peu qu'elle doive projeter de lumière intéressante sur un sujet et épargner au lecteur du temps et des recherches dès qu'il désirera contrôler un témoignage. On conçoit assez que pour toute cette catégorie de sources la critique externe directe eût été chimérique; ce n'est pas vingt ans, mais un siècle au bas mot qu'eût requis la préparation de ce livre en reprenant par la base la critique des documents secondaires, tels que les géographes et historiens gréco-romains, la bibliothèque talmudico-rabbinique, les inscriptions hiéroglyphiques et cunéiformes. L'unique ressource était de recourir à des éditions compétentes et d'exercer sur elles un contrôle direct chaque fois qu'il s'offrait possible. La critique interne demeure au contraire une persévérante préoccupation. Une lettre cananéo-babylonienne du monarque Abdi-ḫiba fournit manifestement sur Jérusalem au XIIe siècle des renseignements d'un tout autre caractère et d'une valeur singulièrement plus positive qu'une longue tirade talmudique ou une page amphigourique d'écrit pseudépigraphe ou apocalyptique, encore que ces derniers, utilisés avec les précautions rigoureuses que de droit, puissent apporter leur utile contingent d'informations : telle la lettre d'Aristée, pour citer l'exemple le plus pratique[5].

1. *Onkélos*, par exemple, dont la rédaction ne fut toutefois définitive que vers le ve siècle (DALMAN, *Grammatik des jüd.-palästin. Aramäisch*, 2e éd. 1905, p. 12).

2. Le plus célèbre est *Megillath Ta'anith* — le rouleau (= livre) des jours de jeûne, ou plutôt des jours solennels où jeune et deuil sont interdits, — achevé au temps d'Hadrien (DALMAN, *op. l.*, p. 8; SCHÜRER, *op. l.*, p. 156 s.).

3. *Op. l.*, p. 40-74. Beaucoup aussi d'informations exactes sont condensées dans MÜLLER, *Fragmenta historicorum graecorum* dans la Biblioth. grecque de Didot, 4 volumes. D'excellentes et succinctes notices dans le très commode recueil de Th. REINACH, *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme..., traduits et annotés* (Paris, 1895).

4. Le Manuel de M. Th. Reinach a été toujours collationné sur les *Fragmenta*... de Müller et sur la grande édition des œuvres de Josèphe par Niese pour les citations dérivées de Josèphe seul.

5. Cf. *RB.*, 1908, p. 520 ss.; 1909, p. 555 ss.

II. — FLAVIUS JOSÈPHE.

§ 1. *Sa vie et son œuvre.*

L'historien juif Flavius Josèphe[1] sera cité à satiété. Si grand est son rôle dans la documentation de toute étude sur Jérusalem, si variée, si difficile aussi l'utilisation à en faire ou qui en est faite dans les controverses séculaires, qu'il est de toute rigueur d'énoncer clairement ici le crédit qui lui a été accordé et les principes qui ont invariablement régi l'emploi de ses œuvres.

Sa vie est dans toutes les mémoires, grâce à l'autobiographie élégante dans laquelle il prit soin, avant de mourir, de se présenter lui-même à la postérité. Autobiographie est-il le terme le plus approprié? On en douterait si l'usage de cette expression n'avait depuis si longtemps prévalu. Il est vrai, le livre débute par un aperçu généalogique et esquisse à grands traits la jeunesse et l'éducation de ce descendant de la plus illustre caste sacerdotale dont le vieux sang s'est mêlé de sang royal hasmonéen [2]. Tout à la fin reparaissent les détails biographiques, pour condenser les années écoulées depuis l'issue fatale de la guerre de Judée. Mais le corps du livre [3] est un tableau animé d'une très courte période : celle de l'activité de Josèphe au début de la guerre et les tribulations de toute nature que lui suscita son commandement en Galilée, faits passablement insignifiants dans l'histoire générale, mémorables toutefois dans la vie de Josèphe qui eut là ses heures d'héroïsme. Il lui importait donc de ne point abandonner sa mémoire sans défense à la jalousie, aux rancunes et au dénigrement, moins funestes peut-être encore, à son point de vue, que l'oubli. De cette préoccupation jaillit ce vivant petit livre qui eût pu tout aussi bien s'intituler : *Apologie pour ma vie*[4], si la postérité ne lui eût marqué plus de confiante sympathie en lui accolant le titre d'*Autobiographie*. Un homme illustre peut, de nos jours, présenter hardiment à ses contemporains son Apologie personnelle : sa vie est sous les yeux de tous, ses œuvres et ses paroles sont là pour garantir sa sincérité et souvent mettre à nu son caractère. Quand l'ouvrage en question parut à Rome, il se présentait en grec — plus recherché que limpide — à des lecteurs amis ou indifférents, très loin des jours et de la contrée où s'étaient accomplis les faits. Lors donc qu'il déposait la plume et envoyait son œuvre à son cher Épaphrodite, l'écrivain avait assez beau jeu de conclure, avec les dehors d'une sérénité tranquille et fière : « Voilà les actes de toute ma vie : que d'autres d'après cela en jugent le caractère ainsi qu'il leur plaira [5]! » Avait-il pleine conscience de n'avoir absolument rien tenté, dans la présentation de ces faits, qui fût de nature à plier quelque peu au sens où il le désirait [6] ce jugement de l'avenir qu'il affrontait d'un air si détaché? La critique ne s'en embarrasse plus trop; mais ce qui lui importe grandement et ce qui donne pour elle beaucoup de prix à cette production littéraire de Josèphe, c'est d'y pouvoir saisir sur le vif, presque mieux que partout ailleurs en ses livres, sa personnalité, ses tendances, ses ambitions, son ingénuité très réelle aussi; c'est d'y trouver enfin les indications suffisantes pour reconstituer sa carrière [7]. Né à Jérusalem en

1. La forme grecque correcte du nom est Ἰώσηπος, attestée par l'épigraphe d'un petit ossuaire judéo-grec du Ier-IIe siècle de la région de Naplouse : cf. P. GERMER-DURAND, *Échos d'Orient*, XI, 1908, p. 306 s.; *RB.*, 1909, p. 338 s., où j'ai exprimé sur l'authenticité quelque hésitation heureusement mal fondée. Sur les variantes du nom dans les MSS. et chez les auteurs, voir NIESE, *Fl. Jos. opera*, I, p. v. Ἰώσηπος est la transcription hellénisée de l'araméen יוסף assez fréquent dans les inscriptions des ossuaires juifs des premiers siècles. *Flavius* est le *cognomen* romain que le désir de faire sa cour et l'usage imposaient au captif affranchi par Vespasien.

2. *Vie* — on citera toujours ainsi pour plus de brièveté — §§ 1 et 2; cf. *Guerre*, I, prologue, 1; *Antiq.*, XVI, 7, 1 fin : ἡμεῖς δὲ [plur. de majesté] καὶ γένους ὄντες ἀγχοῦ τῶν ἐξ Ἀσαμωναίου βασιλέων καὶ διὰ τοῦτο σὺν τιμῇ τὴν ἱερωσύνην ἔχοντες... (éd. Niese, § 187).

3. §§ 7-75, indications parallèles dans *Guerre juive* à partir de II, **20**, 4.

4. Josèphe a lui-même, en somme, employé ce propre mot dans sa virulente sortie contre Juste de Tibériade, § 65, vers le début : ἀπολογήσασθαι γὰρ νῦν ἀνάγκην ἔχω, et il cède apparemment sans effort à cette nécessité de faire cette fois, pour l'ensemble de sa vie, ce qu'il a pratiqué dix fois pour ses écrits; voir la fin de ce même § 65.

5. *Vie*, 76 fin : Ταῦτα μὲν τὰ πεπραγμένα μοι διὰ παντὸς τοῦ βίου ἐστίν, κρινέτωσαν δ' ἐξ αὐτῶν τὸ ἦθος ὅπως ἂν ἐθέλωσιν ἕτεροι.

6. Ainsi qu'il avait *désiré* et obtenu le jugement des empereurs sur son récit de la *Guerre* (*Vie*, 65, § 361 dans Niese : μαρτυρίας τεύξεσθαι προσδοκήσας).

7. C'est même là seulement qu'on est réduit à puiser. La notice fameuse de S. JÉRÔME, *De viris illustr.*, 13, composée

37-38 de notre ère[1], dans un milieu de haute aristocratie sacerdotale, Josèphe reçoit de si bonne heure une instruction soignée, surtout en matières religieuses et juridiques, qu'il s'attire dès sa première jeunesse[2] les consultations populaires, celles même des grands prêtres. A seize ans il veut faire le tour des sectes religieuses nationales. Épris d'idéal et chaque jour plus avide de vérité, — toujours d'après ses propres confidences, — il fuit au désert, y découvre le sage ermite Bannos et se constitue son disciple durant trois ans. A dix-neuf ans il regagne Jérusalem et s'enrôle dans la secte des Pharisiens dont la culture et les tendances répondent le mieux à ses goûts, quoique ses origines eussent dû le retenir plutôt dans le parti sadducéen[3]. En 64 il va solliciter à Rome l'élargissement de quelques prêtres ses proches. Le

oratoirement d'après les œuvres en général, est passée à peu près telle quelle dans Suidas (*Lexic.*, v° Ἰώσηπος) par la version grecque du *De viris* attribuée à Sophronios. La seconde notice de Suidas n'est qu'une adaptation de *Guerre*, III, **8**, 9 — prophétie à Vespasien —. Ni l'une ni l'autre ne méritent donc grand crédit.

1. *Vie*, 1 : τῷ πρώτῳ τῆς Γαΐου Καίσαρος ἡγεμονίας. Il s'agit de Caligula, dont le règne fut inauguré le 16 mars 37. TILLEMONT, *Histoire des empereurs*, I (éd. de Venise 1732), 579 et 644, a déterminé comme dates extrêmes de la naissance de Josèphe « après le 13 septembre de l'an 37 et avant le mois d'avril de l'année suivante ». Cf. *infra*.

2. A 14 ans ! ἔτι δ' ἀντίπαις ὢν περὶ τεσσαρεσκαιδέκατον ἔτος διὰ τὸ φιλογράμματον ὑπὸ πάντων ἐπῃνούμην συνιόντων ἀεὶ τῶν ἀρχιερέων καὶ τῶν τῆς πόλεως πρώτων ὑπὲρ τοῦ παρ' ἐμοῦ περὶ τῶν νομίμων ἀκριβέστερόν τι γνῶναι (*Vie*, 2). Cette science *juridique* exceptionnelle n'est intelligible chez l'enfant-prodige qu'à la condition d'être conçue d'après les idées du temps. Alors, en effet, loin de signifier quoi que ce soit de nos modernes idées de « droit », elle roulait exclusivement sur l'Écriture et la casuistique exégétique (cf. LAGRANGE, *Le Messianisme*, p. 138 ss.). Josèphe n'a d'ailleurs pas omis d'en avertir lui-même plus tard : μόνοις... σοφίαν μαρτυροῦσιν [les Juifs] τοῖς τὰ νόμιμα σαφῶς ἐπισταμένοις καὶ τὴν τῶν ἱερῶν γραμμάτων δύναμιν ἑρμηνεῦσαι δυναμένοις (*Antiq.*, XX, **12**, 1 [al. **11**, 2]). Et il en appelle avec candeur au témoignage de ses compatriotes pour déclarer qu'il excellait entre tous dans cette culture nationale (*l. l.*). Aujourd'hui encore les cas ne sont point tellement rares, dans les écoles rabbiniques de Jérusalem, de ces jeunes phénomènes capables d'en remontrer pas seulement aux plus éclairés parmi la foule, mais au besoin à de vieux maîtres qui n'ont plus, ou n'eurent jamais une égale souplesse de mémoire pour retenir des apophtegmes décisifs, ou la même virtuosité à découvrir mystère sous un mot, sous une lettre ou un point-voyelle. Or on sait que, dès le IIe siècle, la tradition rabbinique sanctionnait par la révélation de Dieu même ces audaces d'étudiants (décision de l'*amora* R. Josué ben Lévi, dans Talm. Jér. *Péah*, II, 6, cité par LAGRANGE, *op. l.*, p. 143). Josèphe se trahit bien de son milieu par sa candeur à ne pas laisser ignorer son mérite en cet ordre de connaissances. En d'autres occasions il prendra un biais d'apparente modestie pour accentuer son savoir professionnel de rabbin en parlant impersonnellement de ce distingué Ἰώσηπος : τῶν γε μὴν ἱερῶν βίβλων οὐκ ἠγνόει τὰς προφητείας ὡς ἂν αὐτός τε ὢν ἱερεὺς καὶ ἱερέων ἔγγονος (*Guerre*, III, **8**, 3). Et comme il vient de faire humblement en cet endroit la confession d'être fort entendu à discerner les obscures intentions divines à travers l'indication des songes (ἦν δὲ — toujours le même Josèphe impersonnel ! — καὶ περὶ κρίσεις ὀνείρων ἱκανὸς συμβαλεῖν τὰ ἀμφιβόλως ὑπὸ τοῦ θείου λεγόμενα, (*l. l.*), il est manifeste qu'il avait conscience d'avoir été trouvé digne aux yeux de Dieu de l'une au moins de ces faveurs suprêmes dont il glorifiait hautement Jean Hyrcan, le prince selon son cœur et son Messie peut-être (*Antiq.*, XIII, **10**, 7 ; *Guerre*, I, **2**, 8). Sur cette naïve prétention de Josèphe, voy. LAGRANGE, *Le Messianisme*, p. 5. Que l'Écriture lui soit restée toujours chère, on en a une preuve que rien n'autorise à mettre en doute dans ce fait que Titus le laissant libre de choisir ce qui lui plairait des dépouilles de Jérusalem, il ne prit que « les Livres Saints » (*Vie*, 75, texte altéré, mais le sens reste clair). Aussi bien, ces Livres sur lesquels il avait cueilli, jeune, des lauriers dont il était fier devaient-ils être l'instrument de ses nouvelles gloires littéraires non moins qu'un dernier lien de cœur avec sa patrie dévastée.

3. *Vie*, 2. Les Sadducéens se recrutaient surtout dans ce sacerdoce de haute lignée dont se réclamait Josèphe. Mais, à supposer qu'il n'eût pas dès lors réellement préféré à leur exclusivisme farouche les doctrines plus philosophiques, plus hellénisées des Pharisiens, la prudence et l'expérience lui eussent suggéré, à Rome, les sentiments qu'il s'attribue dans sa jeunesse à Jérusalem. Il est du reste assez évident, par l'ensemble de sa vie, que l'orthodoxie dogmatique outrancière des Sadducéens ne devait que médiocrement s'allier avec la trempe d'esprit de ce rabbin enfariné d'hellénisme. La Thorah sauve, la Thorah glorifiée et une fois accompli le cycle d'observances extérieures indispensable à l'essence d'une vie juive, Josèphe paraît s'être considérablement désintéressé du Dieu national, l'ancien Iahvé de Moïse et des Patriarches. Souvent vous entendrez cet homme pieux, ainsi qu'il sied à un personnage de sa caste et de son rang, s'en remettre à Dieu de son salut en quelque pressant danger — ἐγὼ δὲ τῷ θεῷ τὰ κατ' ἐμαυτὸν ἐπιτρέψας (*Vie*, 28, mysticisme étranger au récit parallèle *Guerre*, II, **21**, 3), — rendre implicitement grâces à Dieu de l'avoir soustrait par sa providence, θεοῦ προνοίᾳ, à mille difficultés (*Vie*, 76), — attribuer toute la vraisemblance possible aux plus puérils racontars pourvu qu'il les puisse placer sous le couvert d'une manifestation divine (*Antiq.*, XV, **11**, 7 fin), — répéter à tout propos que se conformer à la volonté de Dieu est un gage de vraie prospérité (*Antiq.*, I, prol., 3), que Dieu est toujours avec ceux qui ont pour eux la justice (XV, **5**, 3), que Dieu a partout l'œil sur le monde pour y gouverner toutes choses (*Contre Apion*, II, 41) et mille religieuses banalités de même inspiration. En vain chercherait-on à surprendre chez lui une de ces aspirations vibrantes qui révèlent la pensée de Dieu dans une vie beaucoup mieux que les truismes de parade. Pour peu même

comédien juif Alityros l'introduit près de Poppée et la favorite, impératrice depuis peu, lui conquiert la bienveillance de Néron qui fait droit à sa requête [1]. A peine était-il de retour en Judée qu'éclataient les premiers grondements sinistres de la révolte contre Rome. On n'a aucune difficulté à l'en croire quand il prétend avoir usé de toute son influence pour apaiser les mécontents et écarter la guerre [2]. La rupture une fois consommée, force lui était bien d'adhérer aux revendications nationales et ses antécédents ne pouvaient que lui assigner un rang très en vue parmi les chefs de l'insurrection. La Galilée était la province la plus dangereusement et la plus immédiatement menacée, la plus agitée aussi. On lui en confie la pacification intérieure et la défense contre les armées romaines [3]; et quand il a tout épuisé pour rétablir quelque cohésion, quand il a déjoué vingt complots et sauvé sa vie de mainte trahison, il s'enferme bravement dans le poste périlleux de Jotapata. Vaincu et fait prisonnier en 67, il est livré à Vespasien, lui prédit empire [4], ce qui lui vaut d'être traité avec de grands égards, d'entrer en quelque sorte dans la clientèle des futurs empereurs, alors simples généraux investis du commandement dans l'expédition de Judée. En 69, quand l'événement a donné raison à la prophétie, Vespasien devenu César libère totalement son captif [5]. D'Alexandrie, où il avait accompagné ses patrons, il revient à Jérusalem avec Titus chargé seul désormais de la guerre contre les Juifs et le seconde avec énergie dans toute la durée du mémorable siège de Jérusalem [6]. Il suit à Rome le cortège du vainqueur, se voit accueilli dans l'entourage impérial, honoré du droit de cité et comblé de largesses par le nouveau maître du monde, qui lui donne sa propre maison ancienne et ne cessera de seconder libéralement ses travaux [7]. Titus après Vespasien, Domitien après l'un et l'autre se montrent soucieux de lui prodiguer la même faveur et d'assurer la fortune de ses livres qui les glorifient [8]. S'il faut en croire

que l'occasion l'y sollicite, il sera l'écho empressé du philosophisme religieux à la mode dans la bonne société romaine sous les Flaviens, et fera étalage d'un éclectisme religieux qu'on n'eût guère attendu de l'ancien disciple de Bannos dans la dure ascèse du désert de Judée, ni du pharisien convaincu de ses jeunes ans : φάσκων — c'est lui qui a la parole — δεῖν ἕκαστον κατὰ τὴν ἑαυτοῦ προαίρεσιν τὸν θεὸν εὐσεβεῖν (*Vie*, 23).

1. *Vie*, 3 fin. La nouvelle impératrice était, en effet, une pieuse personne — θεοσεβὴς γὰρ ἦν — dira quelque part Josèphe (*Ant.*, XX, **8**, 11). Ce voyage à Rome, entrepris dans la 26e année de Josèphe — μετ' εἰκοστόν... καὶ ἕκτον ἐνιαυτόν, — est clairement de l'an 63-64, non « 62 ou 63 » comme écrit Renan, *L'Antéchrist* [3], p. 29, avec son ordinaire insouciance irrespectueuse des sources.

2. *Vie*, 4 : Καταστέλλειν οὖν ἐπειρώμην τοὺς στασιώδεις καὶ μετανοεῖν ἔπειθον. Voir aussi *Guerre*, I, prol., 1 : αὐτός τε Ῥωμαίους πολεμήσας... ἐξ ἀνάγκης, et *Vie*, 6 fin, où la pensée est sans doute débordée par l'expression, car ce ne serait plus lui seulement, mais les Juifs en bloc pour qui la guerre avec Rome fut un destin dans une large mesure inéluctable : οὐ προαίρεσις ἐγένετο τοῦ πολέμου πρὸς Ῥωμαίους Ἰουδαίοις, ἀλλὰ τὸ πλέον ἀνάγκη. Il est vrai qu'ailleurs encore il découvrira le bouc émissaire, le procurateur Gessius Florus, pour justifier cette contrainte fatale (*Antiq.*, XX, **11**, 1).

3. *Vie*, 7; cf. *Guerre*, II, **20**, 4 fin. A partir de cette date, c'est-à-dire durant toute l'année 66 et jusqu'à sa capture dans l'échec de Jotapata au cours de 67, la biographie est fournie parallèlement dans les deux ouvrages, mais de points de vue fort différents.

4. *Guerre*, III, **8**, 9. Même indication dans Suétone, *Vespas.*, 5 : *Apud Iudaeam Carmeli... unus ex nobilibus captivis Iosephus, cum coiceretur in vincula, constantissime asseveravit fore ut ab eodem brevi solveretur, verum jam imperatore* (éd. Ihm, 1907, p. 311; cette éd. sera citée régulièrement pour les *Vitae Caesarum*).

5. *Guerre*, IV, **10**, 7.

6. *C. Apion*, I, 9; *Vie*, 75 : κἀκεῖθεν [d'Alexandrie; cf. *Guerre*, IV, **11**, 5] ἐπὶ τὴν τῶν Ἱεροσολύμων πολιορκίαν συμπεμφθεὶς Τίτῳ πολλάκις ἀποθανεῖν ἐκινδύνευσα. Une fois au moins, *Guerre*, V, **13**, 3, il manqua en effet de périr.

7. *Vie*, 76 : εἰς τὴν Ῥώμην ἥκομεν, πολλῆς ἔτυχον παρὰ Οὐεσπασιανοῦ προνοίας. Quand Josèphe ajoute avoir reçu de Vespasien καὶ σύνταξιν χρημάτων, il est implicitement corroboré par la réflexion de Suétone (*Vesp.*, 18, p. 319) : [Vesp.] *primus e fisco... Graecis... rhetoribus annua centena constituit*. Une telle libéralité est stupéfiante au premier abord chez le prince dont la cupidité fut le péché mignon, au dire du même Suétone (*op. l.*, 16, p. 318); mais ce que Suétone était obligé de taire, Tacite l'a probablement exprimé en son redoutable langage, quand il a reproché à Vespasien sa faiblesse d'être *omnium... quae diceret atque ageret arte quadam ostentator* (*Hist.*, II, 80, éd. Or., II, p. 80). Or il pouvait ne lui point déplaire que les événements de Judée fussent narrés pour les sujets de son empire par son affranchi.

8. *Vie*, 76 : Τίτος τὴν ἀρχὴν διαδεξάμενος ὁμοίαν τῷ πατρὶ τὴν τιμήν μοι διεφύλαξεν... Διαδεξάμενος δὲ Τίτον Δομετιανὸς καὶ προσηύξησεν τὰς εἰς ἐμὲ τιμάς. Jusqu'à l'impératrice Domitia qui s'emploie à toutes sortes de bons offices en sa faveur! Josèphe ne se doutait guère, à coup sûr, qu'en faisant ainsi jactance de la faveur impériale, il fournissait des verges contre lui à la critique : « Nulle part l'égoïsme et la bassesse de l'historien [lui!] n'éclatent mieux que dans l'insistance qu'il met à énumérer les bontés des Flavius à son égard » (Hild, *Les Juifs à Rome devant l'opinion et dans la littérature*; *Rev. des ét. juiv.*, XI, 1885, p. 172, n. 5). Il était d'ailleurs probablement compris dans la tourbe d'historiens courtisans

Eusèbe et S. Jérôme, la faveur publique, au moins celle de la haute société romaine, se serait ajoutée à tous les bons offices du pouvoir et Josèphe aurait eu, comme tant d'autres citoyens illustres, sa statue à Rome[1]. S. Jérôme donne pour motif de cette distinction, très flatteuse encore à cette époque, le mérite littéraire de l'écrivain[2]. Et il faut convenir que Josèphe utilisa ses heureux loisirs à un labeur relativement considérable. Sans parler de divers ouvrages qui lui ont été faussement attribués[3], d'autres plus nombreux auxquels il fait lui-même allusion[4] et qui demeurent perdus, si tant est qu'ils aient jamais été autre chose que des projets caressés, il en reste quatre absolument authentiques et à peu près aussi inégaux en importance matérielle qu'en valeur intrinsèque : 1° περὶ τοῦ Ἰουδαϊκοῦ πολέμου, abrégé en *Guerre juive :* 7 livres dédiés à Vespasien et à Titus; 2° ἡ Ἰουδαϊκὴ ἀρχαιολογία, *Antiquités juives :* 20 livres dédiés à un Épaphrodite de ses amis[5] comme les deux autres ouvrages encore; 3° l'Autobiographie, *Vie,* un seul livre un peu plus considérable que la moyenne des livres qui divisent les ouvrages antérieurs; 4° *Contre Apion,* ou *De l'antiquité de la race juive :* deux livres qui furent apparemment les derniers restes de son activité. L'heureux souci que la postérité mit de bonne heure à recueillir

que cinglait déjà le mot amer de Tacite : *Scriptores temporum, qui potiente rerum Flavia domo monumenta belli... corruptas in adulationem causas, tradidere* (*Hist.*, II, 101, p. 89). C'est Titus qui avait pris sous sa garantie personnelle la *Guerre juive* de Josèphe et en avait enjoint officiellement la publication (*Vie*, 65 vers la fin) : Τίτος ἐκ μόνων αὐτῶν ἐβουλήθη τὴν γνῶσιν τοῖς ἀνθρώποις παραδοῦναι τῶν πράξεων, ὥστε χαράξας τῇ ἑαυτοῦ χειρὶ τὰ βιβλία δημοσιῶσαι προσέταξεν. M. Maurice Croiset a très justement noté que « la gloire de Vespasien et celle de Titus provenaient surtout de leur triomphe judaïque » (*Hist. de la littérat. grecque*, V, 435).

1. EUSÈBE, *HE.*, III, **9**, 2, éd. Schwartz, p. 222 : [Ἰώσηπος] παρὰ Ῥωμαίοις γέγονεν ἀνὴρ ἐπιδοξότατος, ὡς αὐτὸν μὲν ἀναθέσει ἀνδριάντος ἐπὶ τῆς Ῥωμαίων τιμηθῆναι πόλεως, τοὺς δὲ σπουδασθέντας αὐτῷ λόγους βιβλιοθήκης ἀξιωθῆναι. Voir S. JÉRÔME, *De viris illustr.*, 13; MIGNE, *PL.*, XXIII, 629.

2. *Op. l. : Ob ingenii gloriam, statuam quoque meruit Romae.* Le mobile assez transparent de cette admiration sans marchandage de la part des anciens écrivains chrétiens est à découvrir en ce même passage de S. Jérôme (col. 631), faisant honneur à l'auteur juif d'un livre *in quo et Machabaeorum sunt digesta martyria;* mais surtout on lui trouve une puissante saveur apologétique : *manifestissime confitetur, propter magnitudinem signorum, Christum a Pharisaeis interfectum, et Joannem Baptistam vere prophetam fuisse et propter interfectionem Jacobi apostoli dirutam Hierosolymam;* cf. *Advers. Jovin.*, I, 39; MIGNE, *PL.*, XXIII, 265. On sait parfaitement aujourd'hui combien douteuse est cette prétendue confession messianique de l'ancien pharisien (voy. LAGRANGE, *Le Messianisme*, p. 19 et *RB.*, 1898, p. 150-2, ou SCHÜRER, *Gesch.*[4], I, 544-9). Si le petit chapitre des *Antiq.*, XVIII, **5**, 2 sur Jean-Baptiste et les nombreuses phrases de la *Guerre* qui attribuent la chute de Jérusalem à un châtiment divin (v. g. VI, **1**, 1; **8**, 4; **9**, 1) ont toute l'authenticité possible, ce n'est guère au sens où les entendait S. Jérôme; mais il lui importait assez peu et l'on ne conteste guère aujourd'hui le caractère inconsciemment tendancieux de cette chaude louange de Josèphe (cf. GRUETZMACHER, *Hieronymus : Eine biographische Studie*, II, 1906, p. 131).

3. On vient de voir une allusion au IV[e] livre des *Macchabées* de la part de S. Jérôme qui indiquait le titre : Περὶ αὐτοκράτορος λογισμοῦ ; cf. *Dial. adv. Pelag.*, II, 6; MIGNE, *PL.*, XXIII, 542. Photius (*Biblioth.*, *cod.* 48, MIGNE, *PG.*, CIII, 84) lui attribuait un traité περὶ τοῦ παντός, sans méconnaître la vraisemblance d'une attribution pseudépigraphe pour un ouvrage d'inspiration chrétienne; l'exposé de la discussion dans SCHÜRER, *op. l.*, p. 90 s. A la fin des *Antiq.* (XX, **12**, 1 fin) Josèphe annonçait un ouvrage qui reprendrait la trame historique à la guerre pour la continuer jusqu'au jour où il vivait. Ce projet n'a pas été réalisé.

4. Par exemple *Antiq.*, XX, **12** fin, où il pourrait à la rigueur être question tout aussi bien de quatre traités distincts que d'un seul ouvrage en quatre livres sur l'existence et la nature de Dieu, les lois divines et le caractère rationnel des prescriptions légales. C'est, sans doute, au même projet qu'il faut rapporter les expressions de *Antiq.*, I, prol., 4 fin; **10**, 5; III, **6**, 6 fin; **8**, 10 fin; IV, **8**, 4 fin. Quant aux formules actives (καθὼς ἤδη που καὶ πρότερον ἐν ἄλλοις δεδηλώκαμεν, *Ant.*, XII, **5**, 2; XIII, **2**, 1, 4, etc.) ou passives (καθὼς ἤδη που καὶ ἐν ἄλλῳ δεδήλωται, XII, **10**, 1; XIII, **8**, 4, etc.), si elles ne peuvent être rapportées à quelque passage antérieur de l'écrivain lui-même, il n'y faut voir qu' « un lapsus de plagiaire »; « Josèphe emprunte cette formule au document grec qu'il copie » (note de M. Th. Reinach dans la trad. des liv. XI-XV des *Antiq.* par M. Chamonard, p. 95, n. 3; 133, n. 5; cf. Schürer, *op. l.*, p. 92. L'un et l'autre se réfèrent d'ailleurs à M. Destinon — l'un des savants qui ont le plus approfondi l'étude de sources de Josèphe — « sur cette étourderie, fréquente chez lui »). C'est ouvrir une perspective bien capable de suggérer réflexion sur les procédés de composition historique de Josèphe. On sait d'ailleurs que cette transcription inintelligente et mécanique des sources n'est nullement propre à l'historien juif. Elle est signalée en mainte compilation antique, par exemple dans le recueil lexicobiographique de Suidas d'époque peut-être aussi basse que le XI[e]-XII[e] siècle par diverses retouches mais dont le fond est beaucoup plus vieux (voir la préf. de Küster, p. I, ou les annotations courantes *passim*, v[is] Ἐπίνικος, Ἰοῦστος, Σαμοθράκη, etc.).

5. Voir la détermination historique de ce personnage dans *RB.*, 1911, p. 375 ss. : il s'agit d'un rhéteur philanthrope, en grand renom à Rome sous les Flaviens.

l'héritage littéraire de Josèphe semble bien être garant que rien ne s'en est perdu. Par ailleurs, tant que les circonstances lui demeurèrent propices, on ne voit guère ce fécond écrivain s'oubliant dans la jouissance paresseuse de tous les biens qui affluaient en sa retraite dorée. Richesses, honneurs, joies familiales[1], tout avait bien pu s'y donner rendez-vous pour réaliser à profusion le songe qui l'avait jadis réconforté dans une nuit de suprême détresse[2] : tout cela pouvait encore, on le craindra, effacer trop de sa mémoire et de ses yeux le spectre de sa patrie agonisante, mais non lui changer contre une âme de Romain ou de stoïcien son âme juive, plus fougueusement éprise des grandeurs nationales, piédestal de sa propre gloire, à mesure que l'oubli menaçait de les envahir davantage. Il avait achevé son plus grand ouvrage vers la fin de l'année 93 ou au début de 94[3]. Il est difficile de ne pas dater l'Autobiographie du vivant même de Domitien, par conséquent avant le 18 septembre 96[4], et si l'identification d'Épaphrodite avec le célèbre rhéteur grec est bien fondée, les livres contre Apion qui lui sont dédiés seraient nécessairement antérieurs aussi à la fin de janvier 98. Provoqué d'ailleurs par d'âpres contradictions, cet écrit passionné dut être assez rondement mené, une fois groupées les citations qui en font le corps[5]. Et tout à coup l'intarissable auteur s'arrête, en pleine activité, au milieu de longs projets et dans un âge qui autorisait les longues espérances. Il n'est cependant pas du tout nécessaire de supposer une interruption prématurée de son heureux destin pour expliquer cette entrée dans l'ombre à partir de 97-98. A l'avènement de Nerva les dispositions de la dynastie Flavienne, celles d'ailleurs de la société romaine en général, sont notablement changées vis-à-vis du judaïsme et des Juifs et la réaction ne tardera pas à s'accentuer sous Trajan. Sans doute Josèphe en sera demeuré personnellement indemne autant qu'on le voudra ; il est néanmoins inévitable que dans la nouvelle clientèle impériale l'ancien protégé de Vespasien et de Titus, le rhéteur juif frotté

1. Car il avait enfin trouvé, déclare-t-il, la femme de ses prédilections : une juive de Crète, bien née et riche entre toutes d'excellentes qualités. Il avait répudié, pour épouser celle-ci, une femme qui lui avait donné trois enfants, mais en qui il découvrit ensuite incompatibilité de caractère avec le sien (*Vie*, 76). On ne voit pas au juste quel intervalle avait exigé cette désagréable expérience ; mais la répudiée semble bien avoir été cette Alexandrine épousée durant les quartiers d'hiver pris avec les troupes de Vespasien en Égypte dans l'hiver de 69-70 (*Vie*, 75), après l'alliance éphémère avec la jeune captive juive de Césarée. Brochant sur le tout, voici tout à coup paraître, enfermée dans Jérusalem vers la fin du siège (*Guerre*, V, **9**, 4 fin), encore une autre femme de Josèphe. Il n'a d'ailleurs pas dit si celle-là lui avait causé plaisir ou peine et il nous eût laissé à tout jamais ignorer son existence, si la mention émue de cette « épouse » n'eût fourni bien à point un trait héroïque pour conclure une harangue d'un très long souffle, criée du pied des remparts à ses concitoyens obstinés.

2. Suivant la mode visiblement fort goûtée alors dans la rédaction des *Vies*, Josèphe se devait d'avoir été averti à l'avance par le ciel de ses hautes destinées et il situait ce songe à l'époque où il devait fournir la plus vive antithèse : au moment où, perdu dans un village de la Basse-Galilée, il apprend qu'on machine de le mettre à mort sans délai (*Vie*, 42). Vespasien avait rêvé aussi sa future grandeur en même temps que Néron sa perte (Suétone, *Vesp.*, **5**, 5) et cette annonce avait été fréquemment réitérée pour le monstre impérial (*Nero*, **46**, 1) ; César avait rêvé son apothéose à la veille d'être frappé (*Divus Jul.*, **81**, 3) et l'on se souvient qu'Auguste *somnia neque sua neque aliena de se neglegebat* (*Aug.*, **91**, 1) : cf. le songe de Domitien tandis que s'ourdit le complot contre lui (*Domit.*, **15**, 3 ; **23**, 2) et un autre songe encore dans un biographe un peu plus tardif (Dion Cass., LXVII, **16**, 1, éd. Boissevain, III, 184).

3. *Antiq.*, XX, **12**, 1 fin : καταπαύσω τὴν ἀρχαιολογίαν... τῆς νῦν ἐνεστώσης ἡμέρας, ἥτις ἐστὶν τρισκαιδεκάτου μὲν ἔτους τῆς Δομετιανοῦ Καίσαρος ἀρχῆς, ἐμοὶ δ' ἀπὸ γενέσεως πεντεκοστοῦ τε καὶ ἕκτου. Ce synchronisme de la 13ᵉ année de Domitien — commencée le 13 septembre 81 — et de la 56ᵉ année de Josèphe — commencée entre le 13 septembre 37 et le 16 mars 38 — aboutit à l'intervalle du 13 septembre 93 au 16 mars 94. On ne peut élever quelque doute plausible contre l'affirmation de l'écrivain sur cette date et M. Goyau, *La chronologie de l'empire romain* (1891), p. 170, a judicieusement adopté comme moyen terme la fin de 93.

4. Discussion de cette date dans *RB.*, 1911, p. 366-383.

5. On évitera de s'en laisser imposer par la phrase un peu déclamatoire de S. Jérôme à certain « grand orateur de Rome » : *Josephus antiquitatem approbans Judaici populi, duos libros scripsit contra Appionem Alexandrinum Grammaticum : et tanta saecularium profert testimonia, ut* mihi miraculum subeat, *quomodo vir Hebraeus... cunctam Graecorum Bibliothecam evolverit* (*ep.* **70**, 3, Migne, *PL.*, XXII, 666). A feuilleter aujourd'hui cet opuscule, on a l'impression d'une érudition beaucoup moins étendue même en se reportant à l'époque de Josèphe. Dans une bibliothèque telle que celle de son ami Epaphrodite à Rome, il avait dû être relativement facile à l'historien de trouver et de dépouiller la douzaine tout au plus d'auteurs dont il a surtout tiré profit. Il n'est même pas besoin d'imaginer le concours — théoriquement possible — de « secrétaires... chargés de lui faire des extraits » (Thiaucourt, *Rev. ét. juiv.*, XIX, 1889, p. 74, n. 2, qui cite à l'appui *C. Ap.*, I, 9, où il n'est pas précisément question de tels services).

de grec soit demeuré moins en vue, écouté surtout avec moins d'intérêt curieux. Loin qu'on se préoccupe beaucoup alors, dans les milieux cultivés, de la constitution législative et religieuse des Juifs, on n'écoutait plus guère à leur sujet que les sévères paroles de Pline, les éloquentes invectives de Quintilien, les reproches amers de Tacite et plus volontiers encore peut-être les mordantes satires des Martial et des Juvénal [1]. D'autre part le plus influent patron littéraire de Josèphe, Épaphrodite, était mort et l'écrivain n'avait plus lieu d'appréhender qu'on le fasse rougir de préférer sa « tranquillité paresseuse au dur labeur de la plus belle entreprise » [2]. La date de sa mort nous demeure inconnue [3]. Avec ce que nous savons maintenant de l'homme, procédons à l'examen de l'historien.

Des deux premiers ouvrages, on sait que les titres courants sont à peu près ceux-là mêmes qu'avait choisis Josèphe, pour la *Guerre* spécialement, dont les divisions aussi paraissent impliquées par quelques passages des *Antiquités* [4]. Mais tandis que pour celles-ci déjà on ne peut qu'assez mollement faire fond sur le titre, les étiquettes devenues familières dans la désignation des derniers ouvrages n'offrent plus aucune garantie d'authenticité [5] : léger inconvénient après tout, puisque la possession d'un texte suffisamment certain met en mesure d'en juger mille fois mieux qu'un titre souvent apte à donner le change. Aussi bien, si le titre « Guerre judaïque » exprime convenablement la nature du premier travail, « Archéologie juive » ou « Antiquités juives » n'évoque en l'esprit d'un contemporain qu'une idée très vague — pourvu qu'elle ne soit pas complètement fausse — de ce qu'on doit trouver dans le second. Pour nous en effet, l'archéologie signifie tout d'abord et essentiellement une science artistique, l'étude des monuments, la recherche de toute documentation plastique d'une civilisation ancienne. Il y faut déjà un degré de plus de réflexion pour concevoir que l'archéologie ne saurait se dispenser de scruter les institutions si elle est soucieuse de bien comprendre les monuments, qu'elle a intérêt à connaître le plus possible de la pensée des peuples dont elle entend pénétrer l'industrie, l'art, la vie en un mot. A cette limite elle est en plein domaine de l'histoire et c'est bien comme une histoire seulement que la concevait Josèphe : une « histoire ancienne » au sens large, un peu floue, dans laquelle sans doute des monuments variés trouveront une place grande ou petite, mais subordonnée toujours à la mise en scène des personnages et à l'exposé de leurs faits et gestes : c'est l'histoire des Juifs depuis l'origine du monde jusqu'à l'époque contemporaine de l'écrivain. Il s'en est exprimé d'ailleurs en une page initiale assez claire, quoique le style n'en soit guère limpide : « L'œuvre actuellement entreprise, écrit-il, presque tout au début, doit embrasser toute notre histoire antique [6] et l'ordonnance de notre constitution nationale, traduites des écrits hébreux [7] », et il continue à définir son but en des termes qui rendent évidente l'unité de toute son œuvre littéraire. Car on se tromperait à concevoir cet homme, né pour être un rabbin zélé et de légitime renom, changé par les hasards de la vie en un historien grec de médiocre aloi. De quelque sévérité qu'il plaise d'user envers lui, la justice exige qu'on reconnaisse une réelle unité, une certaine dignité en son caractère d'écrivain. Il serait, certes, d'un réel intérêt de tenter ici une esquisse de son caractère

1. A condition de lire avec précaution et contrôle, on lira avec fruit la monographie de M. Hild, *Les Juifs à Rome devant l'opinion et dans la littérature; Rev. ét. juiv.*, VIII, 1 ss., surtout le troisième article, XI, 1885, pp. 161-194.

2. *Antiq.*, I, prol., 2 fin : αἰσχυνόμενος, εἰ δόξαιμι ῥαθυμίᾳ πλέον ἢ τῷ περὶ τὰ κάλλιστα χαίρειν πόνῳ.

3. M. Schürer (p. 77) ne peut que par hypothèse le faire « vivre encore dans le premier decennium du second siècle ».

4. Par exemple XIII, **10**, 6 fin : à propos des sectes juives : ἀλλὰ περὶ μὲν τούτων.., ἐν τῇ δευτέρᾳ μου τῶν Ἰουδαϊκῶν ἀκριβῶς δεδήλωται, ce qui se rapporte en effet à *Guerre*, II, **8**, 2, 14, et montre en même temps avec quelle imprécision Josèphe donne le titre de son propre ouvrage; car le même passage du même livre indiqué ici comme *Judaica* tout court est indiqué de nouveau *Antiq.*, XVIII, **1**, 2 : ἐν τῇ δευτέρᾳ βίβλῳ τοῦ Ἰουδαϊκοῦ πολέμου. Cette même désignation par Ἰουδαϊκά reparait v. g. *Antiq.*, XIII, **3**, 3 : qui cite le « 7e livre τῶν Ἰουδαϊκῶν » au sujet du temple d'Onias en Égypte, *Guerre*, VII, **10**, 2. Sur les variantes du titre voir Niese, *Jos. op.*, I, p. VI; VI, p. III; Schuerer, *op. l.*, p. 78.

5. Schuerer, p. 79, 89; Niese, I, p. VI s.; V, p. III. Cf. Th. Reinach, *Œuvres... Jos. trad.*, t. VII, p. 1, n. 1.

6. Ἀρχαιολογίαν : ce que rendait bien le titre inscrit sur nos vieilles traductions françaises : *Ancienneiés des Juifs*.

7. *Antiq.*, I, prol., 2; XX, **12**, 1 [al. **11**, 2]; cf. *C. Ap.*, I, 1. Le XXe livre des *Antiq.* s'arrête « à la 12e année du règne de Néron », au moment où éclata la grande guerre objet d'un autre ouvrage (XX, **11**, 1 fin).

tout court, qui nous montrerait, sous l'historien, l'homme dans la complexité de sa vie, dans ce mélange fatal de qualités et de défauts d'esprit et de cœur, où les travers offusqueraient plus peut-être que n'attirent les avantageuses dispositions [1]. Ce serait alourdir ces remarques préliminaires sans fruit, car il suffit au lecteur de savoir que cet élément fondamental d'appréciation du témoignage historique de Josèphe n'a pas été négligé avant toute utilisation de détail. L'historien, en lui, est donc en quelque sorte d'une seule pièce. Mêlé par l'inéluctable cours des choses à des événements qui touchent aux fibres les plus intimes de tout lui-même parce qu'ils ont anéanti en apparence tout ce qui faisait sa joie, son orgueil et son rêve, — le royaume juif, la culture juive, le temple juif, les aspirations juives, — il est tenaillé par le désir de se redire à lui-même et de le redire pour l'édification des autres, à quel point ce drame a été poignant et grandiose. D'autant que d'autres n'ont pas craint de risquer ce tableau, d'autres qui n'ont pas figuré comme lui sur cette scène tragique, d'autres qui, même acteurs dans une mesure plus restreinte que lui, n'ont pas vu de haut, d'ensemble et jusque dans les coulisses comme lui, d'autres enfin — acteurs indignes — qui se sont avilis jusqu'à défigurer systématiquement les faits [2]. Il est donc d'une impérieuse nécessité pour lui de redresser toutes ces déformations inconscientes ou criminellement tendancieuses; c'est une œuvre de justice, une œuvre aussi de très opportune gratitude à l'endroit des grands vainqueurs et comment ne pas voir que c'est encore une œuvre de piété nationale — *sacer amor patriae* — que de sauver pour la postérité l'honneur et l'héroïsme de la patrie qui meurt? Et la *Guerre* fut écrite, elle jaillit plutôt du choc de ces sentiments divers qui réagissaient avec bonheur les uns sur les autres, la certitude du contrôle direct et qu'on pouvait escompter franchement antipathique dans les partis ennemis imposant quelque mesure au langage, le souci de ne point froisser en haut lieu refrénant la passion, tandis que la conscience de dire des choses vues, le souvenir cuisant des angoisses vécues, l'image précise encore mais grandie déjà par un premier recul dans le temps et l'espace de toutes les splendeurs maintenant évanouies donnaient au récit chaleur, coloris et vie. Ce livre achevé [3], l'historien ne se sentait qu'au milieu de sa tâche. Ce petit peuple, inconnu jusqu'alors à de très nombreux Romains, qu'était-il donc pour avoir osé tenir tête à Rome, pour avoir obligé deux généraux d'une bravoure éprouvée à mobiliser les plus vaillantes troupes du monde sous les murs d'une ville dont on avait si longtemps ignoré presque tout, si même on s'était hasardé à en prononcer le nom d'articulation trop rauque [4] pour cette molle langue de la Grèce devenue comme la langue du beau monde romain? D'où sortait-il, quels avaient pu être son rôle et ses destinées avant qu'il devînt la pâture des aigles romaines? Et si ses origines, ses vertus, sa divine constitution, ses espérances fondées sur des promesses célestes et consacrées par d'innombrables prodiges lui avaient permis de faire si grande figure dans le passé, sa défaite présente serait-elle donc le terme suprême de sa destinée? Pour raconter tout cela, Josèphe entreprit son nouveau livre [5]. Le labeur était immense, l'entraînement moindre; la difficulté d'une langue déli-

1. Ces travers ont été souvent relevés et Renan les a plutôt atténués, malgré l'apparente dureté des expressions, quand il parle de cette « âme médiocre », de ce personnage à double rôle « à la fois obséquieux pour les bourreaux de son pays, vantard quand il s'agissait de souvenirs nationaux » (*Les évang.*, p. 131 s.). Les historiens juifs ont été bien autrement sévères et souvent amers dans leurs appréciations sur l'homme accusé de trahison par ses propres concitoyens au milieu de l'exaspération et des angoisses du siège de Jérusalem. M. Croiset (*Hist. littér. gr.*, V, 444 s.) accentue aussi « sa vanité naïve... et... une certaine médiocrité de caractère ».

2. *Guerre*, I, prol.; *Antiq.*, I, prol., 1 fin; *Vie*, 65; *C. Ap.*, I., 8 fin, 9 s. C'est manifestement à son adversaire politique et à son rival littéraire, Juste de Tibériade, qu'en a surtout Josèphe dans ces protestations; il est regrettable que cette contrepartie historique de la *Guerre* — la guerre racontée du point de vue anti-romain — ne nous soit pas arrivée.

3. Voir ci-dessous le classement chronologique.

4. Le mot est de Cléarque de Soli (IIIe-IIe s. av. J.-C. Cf. CROISET, *op. l.*, V, 45) : Τὸ δὲ τῆς πόλεως αὐτῶν — des Juifs — ὄνομα πάνυ σκολιόν ἐστιν· Ἱερουσαλήμην γὰρ αὐτὴν καλοῦσιν (d'ap. *C. Ap.*, I, 22, § 179; cf. MUELLER, *FHG.*, II, 323, avec la leçon Ἱερουσαλήμ. On ne voit pas exactement d'où Cléarque a tiré Ἱερουσαλήμη.

5. MM. Gutschmid et J. Weiss (ap. SCHUERER, p. 79, n. 7) ont fait observer que le titre Ἰουδαϊκὴ ἀρχαιολογία et la division en 20 livres devaient être inspirées des 20 livres de la Ῥωμαϊκὴ ἀρχαιολογία de Denys d'Halicarnasse. Dès qu'on se remet en mémoire les prétentions du rhéteur juif (cf. *Antiq.*, XX, **12**, 1 milieu), qui se déclare naïvement le seul homme capable de la tâche qu'il vient de réaliser, on ne peut que

cate à manier et apprise sans les ressources de la jeunesse paralysait davantage et il ne fallut apparemment rien moins que les excitations inlassables du bienveillant Épaphrodite jointes au rêve d'une œuvre « utile ou belle » — χρήσιμον ἢ καλόν τι — pour vaincre les hésitations, triompher des dégoûts momentanés et de la lassitude passagère[1].

Le terme fut enfin atteint après quinze à vingt ans d'effort. Mais au moment de mettre en circulation cette présentation historique nationale dans un milieu étranger, il fallait valider le témoignage et légaliser littérairement l'historien. Le bruit du double triomphe de Vespasien et de Titus sur la Judée était depuis longtemps éteint et l'illustre protégé des empereurs peut-être quelque peu oublié dans la génération nouvelle grandie autour de sa laborieuse retraite. Il ne pouvait être inutile de remettre avec précision sous les yeux l'homme de race illustre, de culture raffinée, de rôle actif et important qui avait dit naguère les émouvantes péripéties du grand duel et qui présentait maintenant l'histoire totale de son peuple. L'*Autobiographie* s'attache ainsi par un lien assez intime aux *Antiquités*, au lieu d'être le complément très mince qu'on a parfois prétendu de la *Guerre judaïque*[2]. Le cycle historique ainsi complété, l'écrivain était en droit de goûter un repos satisfait au spectacle de son œuvre, mais le désir de défendre son histoire ancienne contre d'injustes attaques et de réduire au silence d'impudents calomniateurs lui inspira un nouvel ouvrage qui serait tout à la fois une sorte de recueil de pièces justificatives touchant l'antiquité de sa race, un surcroît d'éclaircissements sur ses institutions et ses lois, en même temps que la réfutation animée des attaques qui s'étaient produites contre lui[3]. Il le réalisa en ces deux livres auxquels la rubrique *Contre Apion* ne répond que fort mal; elle ne répond même d'aucune manière au contenu du premier, puisque Apion n'intervient point dans cette discussion pour réduire les témoignages grecs à une portée minime, tandis qu'on leur oppose la série des témoignages — nombreux quoique pas tous également favorables, ni bien informés — égyptiens, phéniciens, chaldéens, voire même quelques autorités grecques de choix. Dans le second livre, il est vrai, c'est Apion qui est pris pour point de mire, à lui qu'on en a surtout, à cause de la fatuité ignare et virulente qu'on a cru découvrir chez ce grammatiste aux instincts vils et aux allures démagogiques[4]; à côté de lui toutefois d'autres adversaires sont honorés d'une réfutation, tous ceux dont s'était réclamé Apion : les Mnaséas par exemple, les Apollonius Molon, les Lysimaque. A défaut d'une autre désignation brève mieux appropriée, on ne voit pas qu'il y ait le moindre inconvénient à suivre le vieil usage et à nommer *Contre Apion* l'ouvrage qui mit le sceau[5] à l'immortelle entreprise de Josèphe.

Singulière influence de cette originale figure littéraire qu'on n'en puisse feuilleter les écrits, ni se remettre un moment en mémoire les lignes générales de son œuvre sans glisser insensiblement, à sa suite, dans une certaine grandiloquence! Non, certes, que le vêtement emprunté et trop laborieusement recherché pour conserver quelque grâce rehausse chez lui le charme et le

trouver heureux ce rapprochement avec le rhéteur grec (voy. Croiset, *Hist. litt. gr.*, V, 356 ss. et 370 ss.).

1. *Antiq.*, I, prol., 2.

2. En reprenant cette opinion à son compte, M. Th. Reinach (*Œuvr. de Jos. trad.*, I, p. III) n'aurait-il pas cédé à l'attrait d'appliquer un bon mot à ce « général d'insurrection malgré lui »? Du reste, il n'est nullement question d'établir entre *Antiq.* et *Vie* une suite rigoureuse au point d'en faire comme un XXI[e] livre, à l'exemple d'Eusèbe, je suppose (*HE.*, III, 10, 8), de Tillemont (*op. l.*, p. 647), ou de Niese parmi les contemporains. M. Schürer (*op. l.*, p. 87 s.) établit bien que la *Vie* est un ouvrage indépendant, malgré l'*incipit* Ἐμοὶ δὲ — où la particule n'est qu'un artifice littéraire — et l'*explicit* τὴν πᾶσαν ἀρχαιολογίας ἀναγραφὴν ἐπὶ τοῦ παρόντος ἐνταῦθα καταπαύω τὸν λόγον.

3. Voir *C. Apion*, I, 1, 11; II, 40.

4. *C. Ap.*, II, 1 : ἀνθρώπου... φαύλου τὸν τρόπον καὶ παρὰ πάντα τὸν βίον ὀχλαγωγοῦ γεγονότος. Il tient à démonétiser son critique en en faisant un être révolutionnaire et corrompu ὀχλαγωγός et πονηρός en œuvres comme en paroles, car il y revient encore ailleurs, v. g. II, 12; de tels griefs ne pouvaient qu'indisposer grandement contre Apion l'honnête et aristocratique entourage des Flaviens. Sans doute Apion n'avait, de son temps, pas fait fortune à Rome, où sa turbulence déplaisait (cf. Pline, *HN.*, préf., § 25, éd. Mayhoff); mais en vérité Josèphe ne s'est pas suffisamment modéré dans l'accumulation de reproches injurieux contre un mort dont il se faisait un rival personnel; calomnies haineuses et diffamatoires (I, 1), impudence d'ivrogne (8), puérilités (10), diffamations absurdes (11), bouffonneries malpropres (II, 1), niaiseries impudentes (2, 4), etc. sont un refrain perpétuel qui fait peu d'honneur à la sérénité de l'écrivain et à son goût littéraire.

5. Cf. *RB.*, 1911, p. 374 ss.

goût de la pensée ; ce grec d'école tardive [1], limé avec persévérance, artificieusement construit et soumis, avant les risques de la publication, au contrôle de rhéteurs en vogue, n'arrive ni à couler de source, ni à couler avec limpidité [2], si ce n'est peut-être dans les rares passages de la *Guerre* où l'émotion poignante des faits emporte le récit en phrases courtes, incisives, pressées de conduire au dénoûment et insouciantes d'effet littéraire. Les faits eux-mêmes sont loin d'offrir tous un égal intérêt ou d'exercer le même entraînement sur le lecteur. Mais à aucune époque les lecteurs bien ou malveillants n'ont manqué à ces livres, ressource providentielle des historiens pour une époque très insuffisamment documentée d'autre part et qu'il y a tant d'intérêt à connaître dans le plus ample détail, puisque c'est l'époque où la naissance du christianisme introduisit dans le monde la plus profonde transformation morale et religieuse qu'il doive jamais subir. Plus encore, semble-t-il, que le judaïsme, le christianisme a utilisé l'œuvre de l'historien juif et, bien après les temps agités où les apologistes puisaient avec zèle en cet heureux arsenal des armes pour la controverse, la lecture de ces émouvants récits, traduits surtout en touchantes et expressives images, complétait les enseignements de l'histoire sainte et rendait sensible par exemple dans la chute lamentable de Jérusalem l'accomplissement des prophéties anciennes et évangéliques [3]. Les humanistes purent bien s'offusquer, à la Renaissance, de ce grec ardu exprimant des réalités lointaines pour lesquelles on n'avait guère le temps de se passionner alors ; leur dédain ne devait que bien peu en ralentir la fortune.

Plus sérieux a été pour Josèphe le péril créé par l'apparition et le développement de l'histoire critique, au siècle dernier. Tandis que l'indifférence populaire croissante ou l'attention distraite ailleurs lui faisaient perdre son cercle de lecteurs les plus prompts à l'admiration confiante, le scepticisme et la froide critique s'attaquaient de

1. C'est Josèphe qui en paraît faire l'aveu (*Antiq.*, XX, **12**, 1) et il reconnaît n'avoir jamais pu se rendre tout à fait maître de l'articulation phonétique du grec trop inusitée pour son gosier de sémite : τῶν Ἑλληνικῶν δὲ γραμμάτων ἐσπούδασα μετασχεῖν τὴν γραμματικὴν ἐμπειρίαν ἀναλαβών, τὴν δὲ περὶ τὴν προσφορὰν ἀκρίβειαν πάτριος ἐκώλυσεν συνήθεια. Cf., dans le prol., 2, la confidence des hésitations que lui a fait éprouver l'emploi de cette « langue étrangère », et dans *Guerre*, I, prol., 5, les efforts considérables, πόνοις μεγίστοις, exigés pour la réalisation de son entreprise.

2. S. Jérôme (*ep.* **22**, 35, *ad Eustochium;* Migne, *PL.*, XXII, 421) qualifiait Josèphe de « Tite-Live grec » *Josephus, graecus Livius*. Ce jugement enthousiaste n'était au surplus pas aussi compétent peut-être qu'il y paraît, car S. Jérôme n'avait apparemment appris le grec, lui aussi, qu'après ses premières études (voy. dom L. Sanders, *Études sur S. Jérôme*, p. 17 ; Gruetzmacher, *Hieronymus*, I, 125) et on a dit déjà que son admiration pour Josèphe tenait pour une large part au profit spécial qu'il trouvait dans les écrits de l'historien juif. De nos jours en tout cas historiens, philologues et critiques ne partagent nullement cette admiration ; ils ont eu la partie belle à médire des prétentions de cet écrivain satisfait de « son style artificiel et bigarré de lambeaux hétérogènes » qui lui donnait l'illusion de « savoir le grec, dont il n'avait qu'un usage d'emprunt » (Renan, *Les évang.*, p. 246). Il n'est pas besoin d'une très longue pratique de ses ouvrages pour acquiescer au verdict très qualifié de M. Th. Reinach (*Œuvres de Jos. trad.;* I, *avant-prop.*, p. VII) : « L'auteur... écrit d'un style pénible ; sa phrase, longue et lourde, chargée d'incises, de redites, d'ornements vulgaires, souvent peu claire et mal construite, n'est pas toujours aisée à comprendre et est toujours malaisée à rendre ». Mêmes griefs chez M. Niese, un des meilleurs éditeurs critiques des œuvres de Josèphe ; et si, après les reproches d'affectation, de préciosité, de lourdeur, de monotonie, la conclusion de Niese (VI, p. IV s.) s'adoucit, c'est qu'elle est formulée à propos de la *Guerre*, où la diction est souvent animée d'un souffle de passion qui relègue au second plan les scrupules de rhétorique. Même dans les moments où il paraît le plus entraîné par son récit, Josèphe ne sait pas se refuser de souligner une situation dramatique par une harangue emphatique où il fait usage de tous ses moyens littéraires, au risque de n'être que « puéril », ou « ridicule ». Ces mots d'une sévérité malheureusement trop juste sont d'un bon juge, M. Maurice Croiset (*Hist. litér. gr.*, V, 440 et 438, n. 3), à propos de la fameuse allocution adressée par une mère à son petit enfant qu'elle va manger (*Guerre*, VI, **3**, 4) et du noble discours d'Abraham à son fils sur qui déjà son bras est levé pour l'immoler (*Antiq.*, I, **13**, 3 s.). M. Croiset a du reste fourni, je crois, la plus juste note sur l'écrivain en général en observant (p. 439) qu'on reconnaît « sous la médiocrité correcte et soignée de la langue hellénistique, la netteté ferme de son esprit ».

3. *Legamus Josephum et prophetiam Sophoniae*, s'écrie par exemple S. Jérôme (*in Soph.* I, 15 ; Migne, *PL.*, XXV, 1354) au début d'une vibrante tirade sur les villes juives dévastées et Jérusalem anéantie ; et cette invocation reviendra souvent, quoique la lecture ne paraisse pas toujours avoir été faite avec une grande exactitude. Tout le monde a encore vu quelqu'une de ces bonnes « Histoires saintes illustrées », où quelque image du siège et de la ruine de Jérusalem dérivait directement de Josèphe. La récente et splendide publication de M. le comte Paul Durrieu, *Les Antiquités judaïques et le peintre Jean Foucquet* (Paris, 1908, avec 25 héliogravures Dujardin), est un monument admirable de la façon dont un maître interprétait Josèphe au profit d'une petite cour princière de France, au début du XV[e] siècle.

front aux bases mêmes de son information et à la valeur de son genre historique. S'il n'est point sorti indemne de la crise, il l'a traversée néanmoins non sans honneur et demeure désormais une source de tout premier ordre, à la condition d'être utilisé avec le discernement rendu facile par les travaux érudits et d'un très grand mérite qui ont fixé son texte, analysé ses sources et déterminé ses procédés littéraires [1]. Pour l'étude de Jérusalem antique il est sans contredit, après la Bible, l'indispensable livre de chevet. Faut-il ajouter qu'il a été par malheur la plus féconde source de dissentiments et la cause, irresponsable mais certaine, d'inextricables controverses? Tantôt récusé avec une constance absolue et inflexible, tantôt accueilli avec un crédit non moins absolu qui fera sacrifier en sa faveur la plus positive affirmation biblique en contradiction éventuelle avec une de ses affirmations sonores; cité ici au hasard d'une traduction pas toujours heureuse, invoqué là dans un passage peu sûr et mal critiqué, introduit ailleurs sous forme de bref axiome sans le moindre égard pour les nuances qu'eût suggérées un examen sommaire du contexte, Josèphe serait aujourd'hui fort étonné de se trouver tiraillé par des factions scientifiques presque aussi rivales que les partis galiléens dont les compétitions empoisonnèrent jadis sa vie politique et militaire et paralysèrent son activité la plus énergique. Mieux secondé, il eût rétabli l'ordre peut-être et épargné à la Galilée de cruels désastres; mieux saisi, ne pourrait-il mettre enfin quelque clarté en des discussions qu'on a embrouillées en son nom?

§ 2. *Utilisation critique de Josèphe.*

Pour que ce rêve ne semble pas empreint de suffisance, rappelons d'abord que de l'utilisation contradictoire de Josèphe a jailli sur beaucoup de points une lumière dont les pionniers ne disposaient pas; en même temps s'accomplissait de main de maître la lourde tâche préliminaire de critique externe, cependant que le développement de la méthode historique familiarisait avec les éléments délicats de la critique interne. Josèphe ne saurait plus être présenté comme l'autorité en bloc, pour ou contre laquelle on se met en bataille. Selon la nature de son récit et la compétence de ses sources, il mérite des degrés très variés de créance qu'il faut tenter maintenant de déterminer, afin que le lecteur n'ait par la suite aucun embarras à discerner, pourquoi est accueilli sur tel point avec toute confiance un témoignage récusé l'instant d'après sur quelque autre sujet [2].

En établissant l'unité de plan dans l'œuvre littéraire de Josèphe, on a suffisamment fait ressortir la diversité de nature des quatre parties qui la composent. Il ne viendra certainement à l'idée de personne que l'historien juif écrivant le combat entre « Assyriens » et « Sodomites » dans la « vallée des puits de bitume » au temps d'Abraham, les vicissitudes dans la fortune de sa race sous la domination des princes Achéménides, ou la grande guerre de Judée, soit dans une situation identique vis-à-vis de son sujet et inspire par conséquent une même sécurité. D'où une première et capitale distinction entre le crédit que mérite Josèphe traitant d'histoire ancienne ou d'histoire à lui contemporaine. Sur ce point théorique, nulle hésitation; la difficulté commence avec la démarcation précise à établir entre ces deux histoires. Évidemment on n'entendra jamais restreindre l'histoire « contemporaine » de l'écrivain à la période qui s'encadre dans les dates de sa naissance et de sa mort; mais on discutera déjà qu'il ait pu être aussi à même de bien connaître les événements du règne d'Hérode, ou l'histoire de la dynastie hasmonéenne à ses origines, que ceux du règne d'Agrippa Ier, parmi lesquels s'écoula sa jeunesse. Et quoiqu'il eût pu, en principe, les connaître mieux même, puisqu'un peu de recul est indispensable à la vraie perspective historique, on conteste avec énergie qu'il ait su s'en informer avec impartialité [3]. Le tout est de saisir si les

1. Une note fort juste est fournie à ce sujet par LAGRANGE, *Le Messianisme*, p. 2 et SCHUERER, I, 93 s.

2. C'est le cas d'appliquer avec rigueur les principes de « critique interne négative de sincérité et d'exactitude » exposés par MM. LANGLOIS et SEIGNOBOS, *Intr. aux études hist.*, p. 130 ss.

3. Il est, sans doute, établi que Josèphe a utilisé pour le règne d'Hérode deux sources à tendance opposée : l'une favorable — Nicolas de Damas (SCHUERER, p. 84) —, l'autre hostile — peut-être Juste de Tibériade (SCHLATTER, *Texte und Untersuch.* de Harnack, XII, I, p. 39, 46 s.) — au prince iduméen; mais au lieu de contrôler l'une par l'autre, il a

fondements de sa propre information à mesure qu'il remonte vers le passé furent dignes de confiance. Or on sait aujourd'hui à quel point ces fondements sont disparates : la Bible exclusivement pour la période qui s'étend de la création du monde à la restauration juive sous Néhémie et Esdras; des sources juives parallèles à dater de cette restauration jusqu'aux temps hellénistiques; divers chroniqueurs ou polygraphes grecs à partir de ce moment[1]. La seconde loi générale qui régira par conséquent l'emploi de Josèphe sera la confrontation de son texte avec sa source quand cette source demeure accessible. Pour toute la période des origines et de l'ancienne histoire biblique, son utilité se réduit à la portée infime d'un maigre élément de critique externe de la version grecque. Pour le reste, force est bien le plus souvent d'accepter la compilation sur la foi du compilateur, puisque les documents où il a puisé ne nous ont été partiellement conservés que par lui : c'est même ce qui constitue la principale mais très solide valeur du *Contre Apion*, l'ouvrage le plus riche en copieuses citations d'auteurs grecs dont rien ne nous serait parvenu sans lui. Pour l'apprécier avec la meilleure approximation réalisable en pareil cas, on ne perdra pas de vue les habitudes et les procédés de l'historiographie orientale ancienne[2], aussi le caractère de ce compilateur attentif à grouper sa documentation de telle sorte qu'il s'en dégage une impression favorable pour son peuple en général ou pour sa faction en particulier[3], trop peu calme souvent pour juger des hommes et des choses sans passion, pas assez désintéressé enfin de sa renommée littéraire pour ne jamais viser, en écrivant, beaucoup plus l'effet à produire par

tout l'air d'avoir copié un peu au petit bonheur des passages quelque peu contradictoires.

1. Bibliographie détaillée dans Schürer (p. 80 ss., 100 ss.).

2. Mis en lumière pour le domaine sémitique — dont Josèphe relève — par M. le prof. Guidi dans son étude *L'historiographie chez les Sémites; RB.*, 1906, p. 509 ss.; cf. Langlois-Seignobos, *Introd.*, p. 257 ss. pour la conception classique ancienne. Le R. P. Delehaye n'a probablement pas été trop sévère en affirmant que « l'antiquité classique mettait peu de différence entre l'histoire et la rhétorique » (*Les légendes hagiograph.*, p. 73 s.) non sans sauvegarder les « rares exceptions » (p. 73) sur lesquelles le P. Lagrange tient à ce qu'on insiste (*RB.*, 1906, p. 158) mais dont Josèphe n'est malheureusement point. La nécessité s'entend assez pour un écrivain de respecter par avance le lecteur en donnant à son exposé tout le soin dont il est capable; mais l'historien soucieux avec sincérité de sa tâche se doit-il vraiment d'avertir en grand détail de tout le soin qu'il a prodigué à limer ses phrases? Or voici, prise parmi d'autres, une déclaration pompeuse de Josèphe : « le récit et l'explication de faits inconnus de la plupart, en raison de leur ancienneté, réclament, dans l'exposition, tout le charme qui peut résulter du choix des mots, de leur arrangement, et de ce qui peut ajouter au style quelque ornement » (*Antiq.*, XIV, 1, 1, tr. J. Chamonard). Il a beau dire après que l'exactitude et la sincérité sont les devoirs fondamentaux de l'historien, il est difficile de ne pas soupçonner qu'il n'ait vu mainte fois dans l'histoire qu'une matière littéraire et un thème à bel esprit, un peu à la façon de Nicolas de Damas, sa source de prédilection, et de Denys d'Halicarnasse qu'il rêvait apparemment d'imiter.

3. Aucun critique ne voudrait méconnaître aujourd'hui cette manipulation tendancieuse infligée par Josèphe à ses sources. Quand M. Schlatter écrit (*op. l.*, p. 39) : « Toute phrase correcte et informée que Josèphe nous fournit sur Hérode est copiée », il pourrait donner à entendre que Josèphe est un rapporteur mécanique et donc fidèle de ses sources; et M. Schlatter n'a sans doute pas voulu dire cela. Car en des passages où le recours à ces sources est demeuré possible au moins partiellement on le surprend à contaminer un document par un autre au hasard de ce qui lui plaît davantage. M. A. Büchler en a donné des exemples précis dans son étude sur *Les sources de Flavius Josèphe dans ses Antiquités, XII, 5, XIII, 1*; *Rev. ét. juives*, XXXIV, 1897, p. 69 ss. Dans les passages examinés par M. Büchler, les « sources sont comme juxtaposées et permettent de distinguer facilement les éléments hétérogènes qui ont concouru à la formation » de son récit, « sans critique aucune » (*op. l.*, p. 93). Mais à côté de ces cas, il en est d'autres nombreux où l'amalgame fantaisiste n'est plus du tout aussi facile à débrouiller; nous n'avons plus la ressource de contrôler directement si les lectures de Josèphe rendent bien le document qu'il prétendait transcrire et de démêler au juste ce qu'il a puisé en chacun. Et pour que nul ne s'effarouche d'entendre inculper Josèphe de telles malversations littéraires, il suffira de rappeler qu'à de longs siècles d'intervalle et après tout le progrès des méthodes scientifiques, les exemples n'en sont pas encore inouïs. Ce serait, hélas! un trop facile passe-temps que d'aligner des séries de contresens lamentables (*RB.*, 1910, p. 299 en fournira la démonstration topique la plus récente) commis par des auteurs plus empressés à citer et à discuter qu'à comprendre. D'autre part un auteur aussi distingué que le R. P. Brucker (*L'Église et la critique biblique*, 1908, p. 192) ne voit, aujourd'hui encore, rien d'étrange à donner entre guillemets, avec référence — d'ailleurs inexacte — de page à un article de revue, une *citation* qui est seulement, de son propre aveu (*RB.*, 1909, p. 291), « le résumé fidèle d'une opinion » que le R. P. estime commune à l'auteur de cet article et à plusieurs autres (voir dans *RB.*, 1908, p. 603, dans quelle mesure ce « résumé » lui-même était *fidèle*). Si nous possédions la bibliothèque de Josèphe il y aurait certainement plus d'une constatation à faire d'erreurs analogues ou d'aussi néfastes procédés dans l'utilisation de ses sources.

un tableau fort en couleurs ou des expressions gonflées d'emphase que la mesure juste, la réalité simple, l'exactitude banale.

Chacune de ces règles critiques, on le comprend assez, ne s'appliquera pas isolément, ni invariablement de même sur toute section déterminée des écrits de Josèphe. Elles ont à réagir simultanément les unes sur les autres. Aussi bien dans le récit de choses vues que dans l'emprunt à quelque document, désormais perdu[1], la psychologie de l'écrivain demeure la même; c'est comme un prisme à travers lequel la vision des faits subit diverses déformations invariables. Mais afin de donner à ces remarques une portée plus concrète, appliquons-les spécialement à la *Guerre juive*, écrite dans les plus favorables conditions. Nous savons, par son attestation réitérée et par toute sa *Vie*, qu'il a été mêlé comme acteur très en vue ou comme spectateur bien placé à toutes les péripéties du drame dont le siège de Jérusalem est le point culminant. Et pour rester plus strictement encore dans le point de vue de notre étude, voyons Josèphe à l'œuvre pour écrire l'histoire du siège, source capitale d'informations sur la topographie et l'archéologie de la ville d'alors. Le site lui est familier : il y est né, y a grandi et s'est imprégné même à son insu de ces mille traits qui rendent impérissable dans le souvenir, à n'importe quelle distance, l'image du sol natal. Les monuments, le Temple surtout, sont quelque chose de sa vie; leur splendeur l'a enthousiasmé et il s'est enorgueilli à juste titre de leur renommée. Il est plus que douteux néanmoins qu'avant l'heure tragique où il revient avec les légions de Titus pour assister à l'effondrement de la merveilleuse cité, la pensée lui soit jamais venue de mesurer les remparts, de décrire la situation des palais, ou la structure des forteresses; le Temple même, avec toute sa gloire, n'avait probablement jamais inspiré au jeune prêtre légiste, au philosophe passionné pour les problèmes religieux, au pharisien militant, le désir d'en mettre par écrit une description apte à perpétuer son souvenir dans la postérité. Les opérations du siège commencent. Aussitôt Josèphe de « noter avec soin » tout ce qui se passe sous ses yeux et « les renseignements des déserteurs que j'étais seul à comprendre », observe-t-il, sur des faits dont il ne peut être le témoin immédiat dans l'intérieur de la ville. « Dans les loisirs de Rome », il complète sa documentation en recourant aux propres mémoires impériaux, classe ses notes prises au jour le jour, enchâsse le tout dans une trame suivie, fait retoucher son grec par quelque main autorisée et, pour se donner l'assurance ferme de n'avoir rien avancé qui pût être contredit, présente d'abord son livre à Vespasien et à Titus, puis à d'autres membres notables de l'expédition de Judée, puis à des Juifs de marque, choisis parmi « les nôtres », ainsi qu'il s'exprime ingénument, et enfin au public[2]. Voilà, certes, un imposant cortège de reviseurs bien en situation de se prononcer sur la véracité de l'histoire, et ce n'est pas d'hier que les hautes approbations sont invoquées avidement dans les Avant-propos.

L'unique danger — et Josèphe n'en a pas eu conscience — est que cette prétendue sanction soit très unilatérale. Vespasien, Titus et tous ces illustres Romains envisageaient naturellement l'ouvrage du même point de vue et pouvaient en garantir l'acribie et l'impartialité dans la mesure seulement où une connaissance directe et l'impartialité telle quelle leur avaient été permises à travers l'excitation, le brouhaha des opérations militaires. Pourvu que rien dans le livre de l'historien juif ne heurtât la dignité romaine, l'honneur particulier des héros en cause et ce que tout le monde avait pu démêler des événements et des lieux, le contrôle ne devait être que favorable; et comment ne pas imaginer qu'avant de s'y risquer Josèphe s'en était préparé, par son œuvre même, le verdict élogieux? Quant aux Juifs associés à cette espèce de commission d'examen, leur sentence eût-elle été la même si, au lieu d'être triés parmi le clan allié et dans les rangs des hellénisants, ils eussent été pris en quelque groupe moins résolument sympathique, plus indifférent à tout le moins, sans qu'on se risquât à briguer le suffrage

1. Sur le contrôle épigraphique accidentel, peu favorable à Josèphe, cf. A. Wilhelm, *Zu Josephus; Jahreshefte d. oest. arch. Inst.*, VIII, 1905, p. 238 ss.

2. Détails complaisamment énumérés par Josèphe (*C. Apion*, I, 9). Dans son ardeur excessive à prouver que lui, lui seul, a pu écrire un récit véridique ayant tout vu, tout su, tout entendu, il demande avec véhémence à ses contradicteurs comment ils auraient pu être renseignés par exemple sur ce qui « nous concernait, nous, leurs adversaires » (*l. l.*, 10). Mais lui? Les transfuges l'ont-ils toujours si bien renseigné?

trop partial des anciens antagonistes politiques [1] ? Si ce noble concert de louanges était certainement très bon à jeter à la face de calomniateurs aussi impudents que Juste de Tibériade ou Apion tels que nous les dépeint leur adversaire, il ne vaut plus grand'chose pour nous et n'a d'ailleurs pas manqué, on l'a déjà vu, de faire supposer parfois que Josèphe avait écrit en courtisan plus qu'en historien. Nous demeurons par conséquent en présence du livre lui-même et de ce qui nous a été communiqué de sa rédaction. Les mémoires impériaux [2] où l'écrivain a eu la bonne fortune de puiser se bornaient sans doute aux faits de guerre ou d'administration et les réalités archéologiques n'y intervenaient — on peut se le persuader — que dans la mesure utile pour l'intelligence de ces faits; on ne voit pas Titus ou Vespasien, ou quelques-uns des généraux subalternes les plus lettrés, Pline je suppose [3] ou Antonius Julianus [4], entrant dans le détail de l'installation du Temple ou du palais hérodien; ils ne les apercevaient que du dehors, ne s'y intéressaient que pour les prendre et n'y pénétrèrent qu'après le pillage et l'incendie. Sur les effectifs engagés, sur les péripéties d'un combat, sur les modalités d'un plan d'attaque, le journal de Vespasien et celui de Titus peut-être aussi étaient sans contredit des sources du meilleur aloi, aptes à sanctionner au mieux les données de Josèphe sans toutefois en écarter toute possibilité de grossissement de certains chiffres dans l'armée assiégée, d'exagération des difficultés naturelles du site qui soulignaient davantage la valeur romaine. Les notes de l'historien écrites au jour le jour : oui sans doute, voilà le document topique, celui qui réalise les plus parfaites chances de précision. Mais en quoi consistèrent ces notes

1. Dont il eût été pourtant fort désirable et apparemment fructueux d'entendre aussi l'avis sur les mêmes faits.

2. *Contre Apion*, I, 9, qui énumère avec le plus de complaisance les conditions avantageuses où fut rédigée la *Guerre*, ne mentionne pas ces « mémoires impériaux », inconnus aussi dans le prologue même de *Guerre*, où leur rappel eût été assez en situation. Ils interviennent au contraire dans le paragraphe suivant (10) au cours d'une petite diatribe contre « quelques êtres vils » — φαῦλοι δέ τινες — qui ont voulu battre en brèche la véracité de Josèphe et substituer leurs récits aux siens. Il n'incrimine même pas, à proprement parler, l'hypothèse que ces auteurs auraient pu lire, tout au moins se vanter d'avoir lu τοῖς τῶν αὐτοκρατόρων ὑπομνήμασιν. M. H. Peter (*Historic. rom. reliq.*, II, p. CXXXXIIII, n. 1) ne veut voir là qu'un « pluriel de rhétorique » et écarte l'hypothèse de Gutschmid supposant que « les rapports officiels » de Titus pour la fin de la guerre avaient dû compléter ceux de Vespasien. Il est vrai, dans l'apostrophe à Juste de Tibériade (*Vie*, 65 — Niese, § 358 —), il n'est question que de τὰ Καίσαρος ὑπομνήματα, ce qui semble bien se référer à Vespasien seulement. Le passage n'offre pourtant guère plus de garantie d'exactitude que celui de *C. Ap.;* et si l'histoire n'enregistre pas dans le caractère de Titus la même propension au bavardage qui est signalée chez son père (cf. *supra*, p. 10, n. 7 et SUET., *Vesp.*, 22 : *erat enim dicacitatis plurimae*), on ne voit cependant pas un motif décisif de nier aussi radicalement que M. Peter l'hypothèse de « mémoires » de Titus sur la fin de la guerre de Judée. Il n'est pas non plus si simple de décider en quoi consistaient ces ὑπομνήματα, auxquels la traduction « mémoires », étymologiquement justifiée, donne peut-être un sens un peu plus défini qu'on ne l'entendait à Rome au premier siècle (cf. THÉDENAT, v° *Commentarium* dans le *Diction. des antiq. gr. et rom.* de Daremberg et Saglio; A. de PREMERSTEIN, v° *Commentarii* dans la *Real-Encyl.* de Pauly-Wissowa). L'expression latine correspondante laisse soupçonner qu'au lieu d'être des notes de rappel, ou des aides-mémoire réservés à l'usage privé et même tout à fait personnel, ces ὑπομνήματα pouvaient être aussi un véritable « journal », où l'exposé des faits se complétait d'une appréciation et des réflexions du rédacteur. M. de Premerstein (*op. l.*, IV, col. 757) se persuade que les ὑπομνήματα de Vespasien n'étaient pas destinés à la publicité; à quoi M. Peter oppose (*op. l.*, p. CXXXXIII) que si l'empereur n'eût point publié ce « journal », Josèphe eût été incapable de « faire un crime » à Juste de ne s'en être point servi : raison peu valable, car Josèphe ne reproche pas en réalité à ses contradicteurs de n'avoir point puisé à cette source; il se targue peut-être seulement du privilège d'en avoir eu lui-même communication.

3. Grâce à la restitution que Mommsen a faite du nom de Pline l'Ancien dans une inscription grecque, on sait maintenant qu'il « était sous-chef d'état-major au siège de Jérusalem » (THIAUCOURT, *Rev. ét. juiv.*, XIX, 1889, p. 58). Cette ingénieuse restitution rend pleinement intelligible l'allusion que faisait Pline à leurs anciennes relations dans la vie de camp lorsqu'il dédiait son « Histoire naturelle » à Titus, demeuré pour lui, malgré les honneurs, tel qu'il avait été *in castrensi contubernio*, *HN.*, préf., 3, éd. Mayhoff, p. 2). On estime que son ouvrage intitulé *A fine Aufidii Bassi* devait comprendre la guerre de Judée et se terminait au triomphe de Vespasien (PETER, *op. l.*, p. CXXXXVIIII).

4. Parmi les membres du fameux conseil de guerre tenu par Titus pour décider du sort du Temple, Josèphe cite Μᾶρκος Ἀντώνιος Ἰουλιανὸς ὁ τῆς Ἰουδαίας ἐπίτροπος (*Guerre*, VI, **4**, 3, 238), et un passage de Minucius Félix (*Octav.*, **33**, 4, éd. Halm, II, 47 s., *Corp. script. eccl. lat.*, Vienne), donne la preuve que cet officier romain avait écrit de son côté sur les Juifs, donc sans doute aussi sur la guerre : *Scripta eorum* (des Juifs) *relege, vel si Romanis magis gaudes, ut transeamus veteres,... Antonii Iuliani de Iudaeis require : jam scies nequitia sua hanc eos meruisse fortunam, nec quidquam accidisse quod non sit iis... ante praedictum.* Cf. PETER, *op. l.*, p. CXXXXV s.

avec exactitude? Dans l'impossibilité de le définir, admettons ici encore la plus avantageuse hypothèse : Josèphe ayant dès lors conçu le dessein d'écrire l'histoire de sa ville natale et prévoyant qu'elle allait être nivelée jusqu'au sol par les Romains vainqueurs s'était astreint à enregistrer non seulement les incidents quotidiens mais le détail systématique de la ville matérielle, en vue de pouvoir, à distance et après la ruine, reconstituer son image correcte. Le seul énoncé de l'hypothèse en trahit l'invraisemblance. Maintenons-la toutefois encore un moment. Pour écarter les erreurs multiples, du moins les faciles inexactitudes dans la préparation de ces notes techniques, on supposera Josèphe en possession de quelques connaissances indispensables à toute observation de topographie et d'archéologie précises, assez rompu à ce genre de remarques pour saisir toujours la physionomie la mieux caractérisée d'un site et l'exprimer en une formule invariablement juste qui n'inflige aucune déformation à la réalité, en même temps qu'elle traduit bien tout ce que l'œil a perçu. On fera crédit encore à Josèphe topographe et archéologue de tout le loisir, de toute la liberté d'esprit exigés pour un tel labeur, enfin de l'entière liberté d'allures le mettant à même d'aborder l'examen méthodique des édifices sur lesquels il lui est nécessaire de se documenter sous peine de n'en parler plus tard que de souvenir; car le souvenir, même le plus vivant, le plus profond, le plus voisin du contact avec les faits, n'importe quel homme du métier archéologique sait aujourd'hui par plus d'une amère expérience ce qu'en vaut l'aune, dès qu'il est utile d'avoir au bout de sa plume un chiffre de proportions, un détail de structure, une particularité d'ornementation et mille détails à l'avenant. Comme couronnement du labeur préliminaire si impeccable de Josèphe amoncelant les matériaux de sa description, il faut maintenant le supposer travaillant sur ses notes avec un scrupule rigoureux, qui lui interdise d'y rien dénaturer par une imprudente rédaction littéraire, de rien sacrifier à l'effet ou à quelque désir de démonstration incidente; il faut enfin soustraire toutes ces données spéciales, enregistrées certainement en araméen palestinien [1], au plus léger soupçon d'avoir subi des nuances dans la traduction grecque, les soustraire surtout au péril de toute retouche de la part des correcteurs à qui l'écrivain s'en est remis pour châtier son style. Moyennant ce concours de circonstances heureuses, la part d'erreur serait évidemment réduite au minimum fatal en toute œuvre humaine et si, alors encore, la circonspection demeurait requise dans l'emploi du document ainsi préparé, la sécurité serait cependant très grande.

Chimère, hélas! trop évidente chimère que cet ensemble de précautions diligentes à imaginer chez l'historien juif! Il n'eût été ni lui-même, — tel que son œuvre le met à nu sous nos yeux, — ni de son siècle [2], avec une telle conception de sa tâche, et qui s'obstinerait à la lui prêter devrait aussitôt fournir la preuve que Josèphe, durant le siège, put à son gré se documenter sur les mesures des parvis du Temple ou le circuit exact du second rempart, ou qu'il en avait de vieille date des plans en ses cartons. Force est bien de revenir à la réalité tangible. Cette description de la ville n'est l'œuvre ni d'un topographe de carrière, ni d'un architecte diplômé, ni seulement d'un archéologue désintéressé de toute démonstration scientifique non moins que d'ambition littéraire. C'est un récit fait de loin, complaisamment dé-

1. Non seulement les notes provisoires, mais tout le récit de la *Guerre* furent d'abord écrits et publiés en araméen palestinien et traduits par la suite en grec. On en a pour garant le témoignage explicite de Josèphe au début de l'éd. grecque : Ἑλλάδι γλώσσῃ μεταβαλὼν ἃ τοῖς ἄνω βαρβάροις τῇ πατρίῳ συντάξας ἀνέπεμψα πρότερον. Il serait sans grand intérêt pratique pour notre but de discuter longuement si, oui ou non, la traduction syriaque du liv. VI de la *Guerre* conservée dans le célèbre MS. de la Pechittâ de la bibliothèque *Ambrosienne* et éditée par Mgr Ceriani (*Transl. Syra Pescitto ex codice Ambrosiano*... photolithographice edita... et en partie transcrit dans CERIANI, *Monumenta sacra et prof.*, V, II, p. 181 ss.), pourrait avoir quelque attache avec cet original araméen. M. Niese (VI, *Introd.*, p. XXI s., et LXII) se borne lui-même à rappeler que cette traduction dérive du grec et trahit de graves négligences.

2. L'époque était bien voisine encore où Cicéron avait pu prêter à Atticus la fameuse boutade : *Concessum est rhetoribus ementiri in historiis, ut aliquid dicere possint argutius* (*Brutus*, **11**, 42, éd. Friedrich, II, 233). L'histoire, même à l'usage des orateurs, rougirait aujourd'hui d'une telle imprudence. Presque au temps même de Josèphe elle se trouvait justifiée en quelque sorte par le législateur de l'honnêteté et de la correction littéraire définissant l'histoire : *proxima poetis et quodammodo carmen solutum* (QUINTILIEN, *Inst. orator.*, X, I, 31; éd. Bonnell, II, 153).

veloppé avec une sorte de piété religieuse émue au souvenir que tant de splendeur n'est plus qu'une ruine pantelante et souillée, pas une ruine même, — car il s'attache une mystérieuse grandeur à la solitude des choses mortes, — et Jérusalem n'est plus qu'un amas de débris bouleversés, gardés à vue par une légion. La prétention au beau langage éclaterait partout, quand même l'auteur n'aurait pas averti ailleurs que l'historien y doit viser. En maint endroit se trahit, suivant les occurrences, le pharisien ardent ou froissé dans ses aspirations, le client des Flaviens contraint de se souvenir qu'il écrit sous leur toit un livre qu'il veut faire passer sous leurs yeux. Et l'œuvre s'anime, languit, se précipite à nouveau et se dramatise à l'unisson des phases passionnantes du siège; les descriptions se surchargent de mots à effet; le récit tourne à la thèse, mesure et précision sont en pleine déroute, on n'a même plus l'air de faire grand cas de la vraisemblance, — trop persuadé peut-être qu'elle n'équivaut pas toujours à la vérité; — mais du moins eût-il fallu se garder d'introduire plus d'une grave et flagrante contradiction quand on s'y reprenait à plusieurs fois pour traiter un même point sous des perspectives autres, ou dans un état d'esprit différent [1].

A ce caractère général s'ajoute que l'historien juif du siège de Jérusalem écrivait manifestement comme trop d'historiens quelconques, même de nos jours, sur les matières techniques rencontrées le long de leur récit. Il inscrit en conséquence une mesure chiffrée par comparaison, par estimation plus ou moins familière; il voit une situation par quelques traits saillants et ne saisit des monuments que des particularités bien en relief. Il a pu être aidé avec fruit en ces matières par le coup d'œil plus exercé des ingénieurs militaires romains et des généraux illustres dont il aurait compulsé plus tard les mémoires. Disons en effet en sa faveur qu'il a eu généralement la vue heureuse et le mot de même. Cependant on s'abstiendra de lui demander un degré de plus de précision technique. Son faible avéré pour l'emphase préviendra toute tentation de grossissement des informations qu'on lui emprunte et mettra en défiance devant les expressions à effet, les chiffres copieux dont il est toujours prodigue, les grands discours poncifs où il fait s'absorber, dans les moments les moins propices aux longues paroles, des personnages à qui il prête trop ses sentiments. Même le détail le plus vu pourra devenir suspect de quelque déformation sitôt qu'en pourrait résulter un mot piquant, une nuance flatteuse, suivant le cas, pour les vainqueurs ou pour les vaincus. Pas plus que les *Antiquités*, pas plus que n'importe quel autre ouvrage de Josèphe le récit du siège, disons même la *Guerre juive* en général ne saurait être, par conséquent, une anthologie d'apophtegmes topographiques et archéologiques où l'on n'ait qu'à puiser au hasard des formules toutes prêtes, de catégoriques sentences qu'une argumentation d'apparence impeccable rendra rigides comme des principes. Josèphe, écho du passé, n'aura absolument aucune valeur meilleure que la valeur de ses sources dans la mesure où il ne pourra être soupçonné de transmission tendancieuse. Josèphe témoin direct sera reçu avec une confiance proportionnée à la nature de l'information fournie et au degré d'indépendance qu'une critique circonspecte fera saisir dans l'expression de sa pensée en chaque détail de son récit.

III. — DOCUMENTATION TOPOGRAPHIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE.

§ 1. *Les informations directes.*

La topographie et l'archéologie sont les deux autres bases fondamentales de l'étude entreprise. L'une et l'autre comportent un double aspect : observation et relevé de ce qui se voit, interprétation de ces réalités; tout comme, en présence

1. Un seul exemple caractérisera suffisamment ce défaut de l'historien : *Guerre*, V, 4, 2, § 146, le second mur est décrit comme une sorte de courbe régulière entre la porte Gennath et l'Antonia et n'ayant qu'un front septentrional; dans le détail des opérations du siège ce même rempart se trouve avoir tout à coup deux sections orientées fort différemment (V, 8, 2, § 347) et l'on verra en son temps que l'indication incidente et la vue de détail ont beaucoup plus de poids que l'essai de présentation d'ensemble de tout le rempart dans une formule synthétique travaillée avec un certain zèle littéraire. Et qui n'a en mémoire le cas non moins célèbre des « collines » de Jérusalem ? deux seulement, d'abord (V, 4, 1, § 136); soudain une « troisième » (*ibid.*, § 138), deux derechef (*ibid.*, § 141) et un peu plus loin une « quatrième » (4, 2, § 149). Sans se livrer au stérile passe-temps d'aligner des contradictions chez Josèphe, il suffira de rappeler qu'on en a signalé dans sa propre généalogie qu'il semble avoir pourtant si à cœur (SCHUERER, *Gesch.*, I, 77, n. 4).

des textes, on doit d'abord se préoccuper de la lecture matérielle, ensuite du sens des expressions lues. Et cette ressemblance entre les deux ordres de sources n'est pas aussi artificielle qu'on le pourrait croire. De même qu'un livre ouvert, le sol offre le détail de sa nature, et de son relief, un monument présente son architecture, sa décoration, son aménagement, sa destination, sa situation à la lecture de l'œil exercé. Non moins aussi que la correcte intelligence d'un texte implique la possession de la langue dans laquelle il est rédigé, il y a une sorte de langage topographique et artistique indispensable dès qu'on prétend aborder l'examen d'un site ou d'un édifice. Par où l'on conçoit bien qu'il n'est pas question du vocabulaire technique à l'usage des gens du métier, — langage qui répond à des exigences spéciales sans s'imposer de manière absolue, — mais bien de ce sens des réalités perceptibles qui fera voir exactement une vallée là où n'existe qu'une vallée — pas un ravin ou un gouffre, ni un pli de terrain, — et qui, en archéologie, permettra de discerner par des caractères précis deux pans de murs, deux fragments de sculpture et fournira ensuite le moyen rationnel et scientifique de ne pas confondre un monument médiéval avec un édifice contemporain de la monarchie juive, une tombe d'époque hellénistique avec un hypogée davidique [1]. La première partie de la tâche serait aussi agréable que simple en apparence, s'il ne s'agissait que de bien saisir et de fixer en termes exacts l'aspect actuel du sol et l'état présent des vestiges archéologiques. Une série bien ordonnée de tranquilles promenades et un choix judicieux de vues photographiques réalisent les éléments essentiels de ce labeur préalable. Au lieu d'une simple notation, dont le laconisme ou l'obscurité pourraient entraîner quelque inexactitude grave dans la rédaction à distance, c'est la description elle-même qu'il a toujours semblé préférable d'écrire en face des réalités, ou d'y revenir contrôler à loisir quand elle a été écrite sur des notes. L'appoint de documentation graphique n'a jamais été marchandé quand il s'est agi de mettre sous les yeux un aspect topographique ou un détail monumental de quelque importance.

Ce qui demeure aussi facilement accessible n'est, par malheur, qu'une partie relativement minime de la documentation indispensable [2]. Sans doute les collines de Jérusalem sont toujours à leur place primordiale, isolées par les mêmes vallées et accidentées des mêmes plissements géologiques. Pourtant il n'est besoin de faire la preuve pour personne qu'un site de ville habitée sans interruption depuis le xve siècle au bas mot avant notre ère, vingt fois bouleversée et rebâtie en des conditions très diverses, ait pu subir des modifications assez graves pour que la physionomie superficielle du présent ne réponde plus à celle de lointaines périodes antérieures. Telle pente de coteau désormais très douce, presque molle, a pu être primitivement fort escarpée avant la coulée des terres du sommet ou l'accumulation des remblais [3]. Pour un lecteur distrait, travaillant sur des plans ou tournant les feuillets d'un livre, il n'y a guère qu'une vétille érudite dans l'accumulation de rubriques telles que : « ancienne carrière », « débris d'escarpe rocheuse », « décombres modernes — parfois avec des chiffres d'épaisseur — ». De cette accumulation résultent néanmoins des transformations souvent si profondes qu'un monument d'époque hérodienne pourra s'être étalé au large sur une esplanade parfaitement régulière dans le même site où, quelques siècles plus tôt, un mamelon rocheux aux pentes abruptes et échancré par les courbes capricieuses de deux vallées, n'offrait qu'une assiette incommode et mesquine

1. Ainsi exprimées de telles confusions prennent une physionomie de paradoxe. Ce ne serait pourtant qu'un jeu d'en produire de manifestes exemples. Qui ne songe à mainte localisation extraordinaire et fort convaincue d'une « large vallée » au sud du Ḥaram ou sur la rampe Sud-Est de la grande colline occidentale, d'un monticule très saillant sur l'arête du Moriah vers l'emplacement actuel de la mosquée *el-Aqṣa*, de sources copieuses sur la crête du plateau rocailleux ? Si quelque angle de maçonnerie à refends et bossages de l'époque des Croisés, au Mauristân par exemple, n'a été déclaré salomonien que par des observateurs plus enthousiastes qu'expérimentés, le cas célèbre du tombeau d'Hélène d'Adiabène — milieu du Ier siècle de notre ère — transformé avec une conviction énergique en « Tombeau des rois de Juda » est là pour attester que des méprises énormes peuvent être aussi le fait de gens mieux éclairés pour l'ordinaire.

2. C'est ce qui condamne à une fatale insuffisance toutes les études exclusivement fondées sur l'observation même très soigneuse des seules réalités encore apparentes.

3. Par exemple, la pente occidentale du coteau dit d'Ophel presque supprimée par endroits par les 15 à 20 mètres de décombres accumulés dans le lit original du Tyropœon.

à un édifice salomonien[1]. Pour qui demande à la topographie quelque secours dans l'intelligence de l'histoire d'une localité, il n'est, certes, pas indifférent de savoir qu'ici s'entassent 25 à 30 mètres de ruines depuis l'époque hellénistique seulement, là au contraire affleure la roche intacte ou le sol vierge, qu'une paroi de roc haute de presque 4 mètres et dressée avec soin existait il y a peu d'années sur un point où se voient aujourd'hui les plates-bandes d'un petit potager[2], qu'un monticule bien apparent dans le relief actuel est établi artificiellement sur une dépression naturelle, et cent autres particularités analogues.

Et si la configuration même du sol est sujette à des altérations plus ou moins graves, que dire des monuments dont s'est composée chacune des villes successives? Quand le Vésuve anéantit les cités brillantes d'Herculanum et de Pompéi, au Ier siècle de notre ère, il les ensevelit sans les bouleverser sous un épais linceul de lave qui en devait protéger les ruines. Il suffit qu'aujourd'hui la main discrète et adroite de fouilleurs écarte le linceul, pour remettre au jour l'émouvant squelette de ville. Mais si un volcan peut conserver jusque dans sa furie quelque pitié pour ce qu'il détruit, la fureur plus modérée des hommes exerce de plus irrémédiables ravages. Elle semble vouloir s'en prendre souvent aux ruines mêmes qu'elle accumule, pour leur ôter jusqu'à cette inoffensive grandeur qui s'attache à elles tant qu'elles gardent quelque chose d'intelligible, ou peuvent évoquer leur passé. Quoique le vandalisme soit rarement aussi brutal que de détruire pour la satisfaction de détruire, et que les cas soient assez peu fréquents où des nécessités fatales imposent au vainqueur l'anéantissement systématique de sa conquête, il reste l'inéluctable transformation de tout ce qui revit, de tout ce qui se réédifie à frais nouveaux en s'adaptant à des exigences nouvelles, dans le même site. Et comment ne pas concevoir tout de suite quel imbroglio archéologique doit être une ville aussi fréquemment transformée depuis l'époque où David l'ayant enfin conquise sur les Jébuséens en faisait la capitale du royaume hébreu, jusqu'aux grands bouleversements contemporains occasionnés par d'importantes fondations européennes et par l'affluence de nouveaux immigrants juifs? Le sentiment trop vif de conditions aussi néfastes a même engendré parfois un scepticisme trop facilement résigné et qui pourrait n'être pas sans écueil, une fois érigé en axiome soi-disant scientifique. Au lieu de rechercher diligemment et de classer avec attention les vestiges du passé en ses phases caractéristiques, on a dressé avec complaisance des listes des sièges, captures, destructions et restaurations que Jérusalem a subis au cours des âges, pour conclure d'emblée à l'inévitable chimère de tout effort archéologique[3]. Hélas! il faut bien le reconnaître, la difficulté n'est que trop réelle. Mais pourquoi la difficulté dispenserait-elle de l'effort? Il a donc été loyalement tenté et poursuivi durant presque vingt ans avec une patiente persévérance.

Une fois enregistré tout ce qu'il importe de connaître du sol actuel de Jérusalem et tout ce qui demeure, à ce jour, exposé au regard en fait de vestiges du passé, la plus lourde tâche commençait : atteindre sous le sol les éléments archéologiques. L'investigation à ce point de vue comporte des modalités assez différentes. A vrai dire, il n'existe qu'un procédé rigoureusement scientifique : réunir les fonds nécessaires et les hommes compétents pour réaliser une exploration radicale au moyen de fouilles. Sur une ville morte, on opère avec facilité[4]; si quelque ombre de localité couvre encore la ville glorieuse d'autrefois, on l'écarte d'abord[5], ou, si on la respecte, des travaux habiles permettent d'en reconnaître néanmoins progressivement tout le sous-sol. Il est assurément fâcheux que Jérusalem n'ait pu ni ne puisse être l'objet d'une aussi fondamentale exploration. Les fouilles scientifiques n'y ont cependant pas manqué, on le verra plus loin; mais elles n'ont fourni, en somme, que la mineure partie des données aujourd'hui acquises :

1. Voir plus loin la formation de l'esplanade du Temple.

2. Cf. *RB.*, 1908, p. 278 s.

3. L'exemple à la fois le plus récent et le plus topique de ce procédé est fourni par le bel ouvrage de M. le prof. G. A. Smith sur Jérusalem; voir les remarques de *RB.*, 1909, p. 636 et cf. WINCKLER, *Altorient. Forschung.*, II, 420; *Die Keilinschr. und A. T.*[3], 163.

4. Ainsi est déblayée l'antique Pompéi, ainsi Suse et beaucoup de tertres où gisent les débris de villes illustres dans tout l'Orient ancien.

5. Comme a procédé l'École française d'Athènes en abordant le site de Delphes offusqué par les masures de *Castri*.

la plupart résultent d'observations accidentelles souvent très minimes, morcelées presque à l'infini[1], non moins précises toutefois que les résultats de la plus grandiose fouille, pourvu qu'elles aient été compétentes et scrupuleuses.

Sur dix points de Jérusalem où l'on ne saurait même entrevoir la possibilité d'ouvrir une tranchée de fouille archéologique, les hasards d'un effondrement, d'une réparation de citerne ou d'égout, l'installation d'un drainage, l'assiette de quelques nouvelles fondations ont révélé par lambeaux la configuration exacte du relief et l'existence de débris insoupçonnés jusqu'alors, et enfouis de nouveau pour des siècles peut-être, si tant est qu'ils aient eu la fortune d'échapper à quelque brutale transformation.

Quand on a usé, une année après l'autre, d'innombrables heures à explorer des sous-sols obscurs et infects, à ramper dans des canaux de destination douteuse, à se hisser par des moyens de fortune au sommet de n'importe quelle ruine, ou à s'introduire au plus petit bonheur dans les citernes qu'on suppose vides et dans chaque trou artificiellement creusé pour un but quelconque, on a l'impression que l'archéologie aurait tort de compter exclusivement sur les grandes et dispendieuses entreprises. Elle a tort en tout cas de n'y pas suppléer avec toute l'énergie possible en affrontant le labeur d'une investigation de détail, ou en négligeant d'en recueillir du moins les résultats. Labeur peu attrayant, il est vrai, que mille déboires traversent et que viennent compliquer presque à tout instant l'entêtement stupide ou l'insatiable cupidité d'un propriétaire, la fatuité d'un ouvrier, le zèle aveugle de quelque gardien grincheux, pour ne rappeler que les obstacles multipliés par des causes volontaires. Plus encore que de l'argent, il faut ici de fréquents loisirs, la patience de se heurter vingt fois sans découragement au refus le plus obstiné et de sembler attacher un profond intérêt à des palabres sans fin où l'on n'a qu'une oreille, assez d'entraînement pour ne s'alarmer ni ne s'étonner d'aucune circonstance désagréable, une indifférence absolue à opérer debout, plié en deux, couché à plat ventre, suivant le genre d'acrobatie que requièrent des mesures à prendre ou un croquis à tracer. Bien rares sont en effet les fouilles accidentelles et les réduits agrémentés de quelques vestiges archéologiques, où l'on puisse aisément circuler et étudier à la lumière du soleil.

Plus rares encore, hélas! sont les chantiers de facile accès pour la gent archéologique la plus inoffensive[2]; et si je rappelle, non sans quelque mélancolie, cet ostracisme sévère, c'est beaucoup moins en vue de critiquer un manque de libéralisme imposé peut-être par des raisons qui m'échappent que pour donner l'explication d'une anomalie qui frappera certainement le lecteur par la suite. En maint endroit il trouvera la description minutieuse de restes constatés dans une excavation de quelques mètres carrés. Tout à côté, l'érection d'un édifice considérable aura fait déblayer le sol sur un millier de mètres carrés; on y aura même signalé des trouvailles variées; ces trouvailles ne pourront néanmoins être indiquées que d'un mot si le contrôle indispensable est demeuré impossible et si la source où on les puise n'inspire pas la confiance que de droit[3].

1. Ainsi qu'il advient surtout pour le « second mur ».

2. Tantôt c'est l'entrée même du chantier qui est sévèrement refusée, soit d'une façon permanente soit à des moments isolés où s'imposerait la constatation d'un détail avant tout remaniement; tantôt l'accès est laissé libre, moyennant la draconienne « défense de mesurer, dessiner, photographier » la moindre particularité; à peu près invariablement enfin les opérations de déblaiement et de construction vont leur train et l'infortuné curieux d'archéologie a beau redoubler d'assiduité autour des ouvriers, il lui est difficile de ne rien laisser échapper, plus difficile encore de faire incidemment développer la fouille sur quelque point contigu où des vestiges plus clairs que ceux mis à jour demeureront enfouis jusqu'au hasard fortuné de quelque autre entreprise. Tous les explorateurs ont flagellé plus ou moins vivement ces procédés et la *Revue biblique* a dû trop de fois les signaler à son tour pour que ce réquisitoire ait à reparaître en ce moment (cf. 1900, p. 117 s., 456; 1901, p. 103; 1902, p. 48; 1904, p. 90 ss.; 1906, p. 130 s.; 1907, p. 600 s.; 1908, p. 277). Encore est-il heureux que les cas où cette exclusion des « indiscrets » est motivée par le désir de créations intéressées (cf. v. g. *RB.*, 1907, p. 113 s., 607 ss., 611; 1908, p. 152, n. 2 et 277 s.), ne soit pas plus fréquents!

3. C'est le fait assez général des informations enregistrées par l'architecte-ingénieur sarde Ermete Pierotti dans ses divers livres sur Jérusalem. Et, pour choisir un exemple plus récent et plus concret, c'est le cas de M. Selah Merrill, à propos de certains débris de muraille du Mauristân (*RB.*, 1900, p. 117 s.; 1902, p. 51) présenté dans une curieuse planche « drawn from measurements and notes » (*Ancient Jerusalem*, 1908, pl. hors texte, face p. 297). Il est vrai que M. Merrill a surtout eu le tort d'accepter de con-

§ 2. *Les informations de seconde main.*

Malgré toute la bonne volonté mise à recueillir des informations directes, force est bien d'opérer, en beaucoup de points, sur des données de seconde main, et pour exiger moins de tracas cette partie de la documentation est cependant loin de s'offrir toute prête, ni même d'être la plus attrayante à recueillir. Il faut mettre à part, bien entendu, les mémoires des spécialistes sur leurs fouilles trop rares; ceux-ci en effet sont en général d'une utilisation commode en ce sens que, dégagées de l'interprétation personnelle que l'explorateur en a produite, les données techniques demeurent d'une valeur brute très sûre. Avec les documents qu'on pourrait appeler de hasard, c'est-à-dire enregistrés de toute main et par des procédés infiniment disparates au fur et à mesure de la découverte accidentelle, la tâche devient ardue. Rien de plus élémentaire en soi que de voir avec attention et de dire avec exactitude ce qu'on a vu. Or jusque dans cette condition la plus avantageuse, puisqu'elle suppose l'observation absolument correcte et l'exposition de même, la mise en œuvre de seconde main se heurte à de multiples incertitudes, quand elle échappe à d'insurmontables obstacles. L'observateur d'il y a cinquante ans par exemple qui a pu voir un jour le rocher nu en quelque cavité momentanée à l'entrée septentrionale du Mauristân, non loin du parvis du Saint-Sépulcre, qui a pris soin d'en décrire l'aspect, la nature, l'inclinaison, sans omettre de noter le niveau précis au-dessous du sol environnant, pensait bien avoir fourni la donnée la plus solide pour tous les âges ultérieurs. Aujourd'hui le sol a été abaissé de cinq mètres environ en ce même endroit : on voit tout de suite la nuance infligée à l'indication ancienne si parfaite; on voit aussi la facilité d'erreur pour le topographe qui traduirait dans le dessin d'une courbe de niveau sur un plan de la ville l'indication soigneusement recueillie au cours d'une lecture. Et si le cas le plus heureux théoriquement exige quelque prudence dans l'utilisation du résultat fourni, comment méconnaître l'urgente rigueur d'une critique attentive sur une documentation qui ne réunit presque jamais les qualités requises? Avec la plus parfaite bonne foi du monde un observateur, même éclairé, peut se méprendre à première vue sur un détail archéologique et les exemples en foisonnent partout. On passe devant un sondage interrompu par la rencontre d'un obstacle : l'ouvrier à l'œuvre affirme qu'il est parvenu au rocher et il peut se trouver, par fortune, que le rocher soit en effet connu à peu près à ce niveau sur des points très voisins. On se glisse au fond du trou pour essayer personnellement de tous les moyens de contrôle; finalement on conclut à la présence du roc et l'on mesure avec soin son niveau par rapport à quelque repère. Huit jours plus tard une circonstance fortuite oblige à développer l'excavation et l'on s'aperçoit que l'obstacle pris pour le roc était un bloc énorme encore en place dans un tronçon de vieux mur colossal et le rocher n'est atteint qu'à $1^{m},50$ plus bas. Ailleurs un expert visite une tranchée ouverte pour des fondations au moment où elle recoupe un pan de maçonnerie antique en faisant apparaître une magnifique pierre d'appareil à encadrement et bossage, qu'il mesure et situe de son mieux, avec la persuasion d'opérer sur un débris de maçonnerie d'époque hérodienne. L'extension du fossé devant cette soi-disant vieille muraille montre un peu après que le bloc « hérodien », accosté même de plusieurs autres, n'était pas en place, ayant été remployés tous dans un mur de blocage arabe ou médiéval. Que ce développement d'information ne vienne pas à la connaissance de l'expert, et l'on voit sur quelle fausse piste l'engage son observation parfaite, mais trop limitée, pour peu qu'il n'ait pas la prudence d'envisager lui-même les chances d'erreur et de spécifier expressément combien restreinte était son observation[1].

Encore n'est-on pas, avec ces faciles mécomptes, au bout des difficultés qu'implique l'utilisation circonspecte d'une documentation de source compétente. L'observateur est doué de tout ce qu'il faut pour bien voir et bien comprendre, il a pu s'entourer de précautions suffisantes pour que son information soit à l'abri de toute surprise : en l'exposant il la déforme à son

fiance des mesures, peut-être aussi des notes, mal contrôlées.

1. Le lecteur n'aura que trop souvent l'occasion de remarquer dans l'annotation de ce livre des exemples de ces méprises très diversement excusables.

insu par l'usage d'expressions techniques employées à contre-sens ou par des tournures imprécises, par une inadvertance dans le détail des mesures, ou par la moindre confusion de souvenir et même d'annotations prises sur place; ou bien il estime l'avoir livrée avec toute la clarté désirable, sans s'apercevoir qu'il omet quelque détail essentiel peut-être pour qu'elle soit intelligible, à distance, à un lecteur peu familiarisé avec de tels sujets; ou enfin il la fausse en y mêlant, sans en avertir, une interprétation pour laquelle il n'est nullement qualifié. Que si l'observateur a eu recours au plus parfait de tous les procédés de documentation, la reproduction graphique du monument étudié, il fournit, à coup sûr, un excellent moyen de contrôle, mais dans la mesure seulement où ses graphiques sont eux-mêmes garantis par une connaissance suffisante des procédés de représentation, par la diligence mise à les préparer et par la sincérité impeccable qui doit régir toute cette préparation.

Or il n'y a eu que bien rarement à l'œuvre jadis, à Jérusalem, des observateurs aussi convenablement doués et aussi fortement imbus des méthodes archéologiques positives. Quand on a mis à part les officiers du *Survey* et les fouilleurs inégalement expérimentés qui opérèrent ici à diverses reprises, on a vite épuisé la nomenclature de maîtres comme M. de Vogüé, M. Clermont-Ganneau, M. Bliss, M. Dickie, M. Schick. La légion d'observateurs de rencontre, dont il y a néanmoins profit à recueillir les informations, exige une critique beaucoup plus vigilante et beaucoup plus ardue. Ce qui caractérise toute cette archéologie improvisée, c'est le défaut absolu de précision, l'insuffisance des chiffres, l'enthousiasme de déterminations faites à coups de dés entre des vestiges hérodiens ou salomoniens, l'amalgame généralement inextricable de ce qui a été vu et de ce qui est supposé, l'absence de graphiques quelconques, surtout de graphiques intelligibles et sûrs. Et cette critique — puisqu'il faut cette fois que ce soit une critique, mais du moins innocente de toute amertume — n'atteint pas seulement la masse des observateurs de circonstance; elle concerne presque tout autant les plus célèbres parmi les pionniers, les Tobler, les Robinson, les Pococke, beaucoup trop parcimonieux du document graphique.

A la fin du XVIII[e] siècle et dans la première moitié du XIX[e], l'habitude tendait pourtant à se généraliser de toute part ailleurs de ne pas interpréter un paysage ou dessiner un fragment d'architecture avec la naïveté des imagiers du moyen âge et il est assurément regrettable que la topographie et l'archéologie de Jérusalem n'aient pas bénéficié dès lors de ce progrès artistique. On demeure stupéfait, en étudiant les explorations si laborieuses de Robinson par exemple au sujet des anciens remparts, ou celles de Tobler parmi les nécropoles, de l'absence totale ou du rôle insignifiant du dessin[1]. Dieu sait pourtant

1. Existe-t-il dans n'importe lequel des ouvrages de Robinson une figure quelconque mettant sous les yeux l'un ou l'autre de ces fragments de muraille d'Agrippa dont il a, pour quelques siècles sans doute, si fâcheusement encombré la discussion sur les remparts de Jérusalem? Les livres de Tobler contiennent déjà un peu plus d'images qui en égaient très avantageusement les chapitres. Mais qui voudrait encore utiliser la plupart de ces dessins, même des meilleurs? et comment se faire, je suppose, une idée approximative de l'ornementation du porche latéral de Sainte-Marie latine, ou de la frise inférieure du tombeau d'Hélène, d'après les jolies planches de *Zwei Bücher Topogr.* (I, pl. IV, face p. 408; II, pl. fin du vol.), ou de la façade du tombeau des Juges d'après le dessin publié dans *Dritte Wanderung*, 1859, p. 353? On se persuadera peut-être que de telles imperfections et une telle pénurie graphique furent l'apanage fatal d'hommes spécialisés en de tout autres branches scientifiques. Le malheur est que trop souvent les architectes et les artistes n'en ont guère agi mieux avec les humbles débris archéologiques; on le fera constater en son lieu. Il faut déplorer aussi que si rarement des hommes de métier aient été mis à contribution pour établir des relevés. Je ne vois guère, à Jérusalem, que trois ou quatre exemples de cette mesure prudente : les fouilles de l'*Hospice russe Alexandre* près du Saint-Sépulcre, — où les architectes Eppinger, Manssurov et Schick opérèrent avec un inégal succès et une méthode différente, — *Sainte-Anne* restaurée et publiée avec un soin et une élégance irréprochables par M. l'architecte Mauss, *Saint-Étienne,* où l'on a eu recours à la compétence distinguée et au-dessus de tout soupçon de M. l'architecte allemand Sandel pour un relevé technique des ruines antérieur à la moindre transformation. En ce dernier endroit le plus libre accès et la plus entière latitude de toute sorte de contrôle demeure facile à tout le monde aujourd'hui comme il fut accordé de façon permanente à toute heure durant les années de fouilles, dussent les travaux être momentanément interrompus — ainsi qu'il est arrivé mainte fois — pour ne pas troubler un dessinateur qui copiait un panneau de mosaïque, ou un architecte, ou un archéologue désireux de lever un plan. A plusieurs reprises même on s'est imposé ici la tâche de pratiquer quelque sondage pour réaliser le souhait d'un visiteur qualifié et le terrain entier a été laissé à la pleine disposition des représen-

si le moindre croquis eût mieux fait notre affaire que d'interminables pages d'argumentation pour prouver le caractère hérodien de ces fameux restes d'un troisième mur généreusement dilaté! Quand enfin, vers le milieu du siècle dernier, l'art et le goût se mirent au service des recherches scientifiques en ce domaine, il en résulta aussitôt quelques ouvrages spéciaux d'une admirable valeur, *Le Temple* de M. de Vogüé, les monographies de MM. Mauss et Salzmann, l'Album de M. de Saulcy, et de rares autres. Mais on ne trouve là dedans que les résultats d'une étude limitée à quelque monument très déterminé, ou d'un choix restreint parmi ce qui s'offrait à la vue, au cours d'une rapide exploration.

Partout ailleurs il faut nécessairement s'attendre à ne rencontrer que des indications approximatives dépourvues de presque toute méthode. Au hasard de sa tournure d'esprit, de sa plus récente lecture, d'un mot mal compris, l'auteur qui aura enregistré un fait archéologique nouveau prendra beaucoup plus de peine à dire comment il le conçoit et ce qu'il en conclut que ce qu'il a eu très exactement sous les yeux. Maintes fois en effet il eût été infiniment embarrassé pour le dire, à défaut d'une certaine initiation à des connaissances un peu spéciales. Et ce n'est pas seulement en présence de quelque lambeau isolé, une pièce de sculpture, je suppose, que l'observateur accidentel peut se trouver hésitant et renoncer à le définir mieux que par la courte et anodine étiquette « débris de sculpture ». Ce sont des hommes d'une éducation artistique, développée qu'embarrasse parfois la détermination stricte de quelque production d'un art avec lequel ils n'ont pas encore été en contact. Voici non plus une épave sculpturale mais une immense façade d'hypogée : la façade du tombeau dit des Rois. Laissons de côté la multitude des descriptions ingénues se résumant en la formule : « façade sculptée », avec un nombre varié d'adjectifs et d'exclamations admiratives, et écoutons d'illustres savants en train de définir son style. C'est tour à tour du « dorique », de « l'ionique », du « proto-dorique » et du « proto-ionique », du très vieil « art judaïque[1] ». Or tout le monde sait suffisamment depuis longtemps que cette façade fut taillée vers le milieu du Ier siècle de notre ère pour une princesse syrienne convertie au judaïsme ; elle est donc tout à la fois dorique, ionique et autre chose encore, suivant le caractère syncrétiste de l'art pratiqué à Jérusalem en ce temps-là.

La difficulté, déjà sérieuse avec des vestiges expressifs jusqu'à un certain point par eux-mêmes, — un chapiteau à feuilles d'acanthe, un

tants de sociétés archéologiques pour qu'ils y pratiquent eux-mêmes toutes les fouilles et tous les relevés de leur goût (cf. par exemple M. Schick, *QS.*, 1887, p. 160, 216; 1888, p. 20; 1889, p. 116; 1890, p. 10). Et si M. le pasteur A. Frei, exploité par un gardien arabe indiscret, s'est plaint d'avoir eu un pourboire à débourser pour étudier les ruines (*ZDPV.*, VIII, 1885, p. 50), il se fût sans peine épargné cet ennui par la plus simple demande au supérieur des Dominicains. Il faut ajouter le terrain de « Saint-Pierre » où les Pères Assomptionistes donnèrent toute latitude à la Société archéologique anglaise pour fouiller en 1896-7, où d'autre part les visiteurs ont toujours été aimablement admis au cours de tous les travaux. En parallèle avec ces trop rares exceptions — souhaitons que beaucoup aient échappé à mon infidèle mémoire! — la liste serait copieuse des travaux exécutés sans contrôle autorisé, ou des trouvailles publiées par lambeaux, par n'importe qui et comme à l'aventure. En de nombreux chantiers on a travaillé de longues années de suite avec des résultats très fructueux d'ailleurs, mais sans qu'un seul plan, même sommaire, ait été publié, sans qu'un seul plan surtout puisse rendre un compte strict des localisations de débris et des transformations qu'on leur a fait subir. Espérons qu'on les tient en réserve pour nos arrière-neveux et que, quand ils seront livrés au public, leurs auteurs auront conscience de n'avoir rien omis de ce qui avait été vu, rien déplacé, rien dessiné par à peu près, rien restitué sans le dire. Heureux ceux qui posséderont de tels documents sur les travaux exécutés, dans ces dix dernières années seulement, au Saint-Sépulcre, aux abords de l'Antonia, à la Dormition, à Gethsémani, pour citer exclusivement des exemples où de graves souvenirs sont en cause. Même pour Saint-Pierre du Gallicante aucun relevé d'ingénieur-architecte n'est encore publié. Simple constatation, au surplus, et nullement critique d'une façon d'agir qui doit avoir ses motifs. Et à ceux qui seraient tentés de chercher en cette façon d'agir quelque nuance ou le moindre apanage confessionnels, il serait facile de fournir des exemples identiques empruntés aux confessions les plus variées. Et peut-être ne serait-ce pas l'exemple le moins piquant, celui du Mauristân, où des travaux gigantesques en vue des constructions impériales allemandes ont été poursuivis très longtemps sous la direction de deux architectes éminents, sans que la plus sommaire ébauche de graphique ait pu être fournie à la revue palestinologique allemande lorsqu'elle signalait la découverte si intéressante de vestiges d'un rempart de la ville (*ZDPV.*, XVII, 1894, p. 128, la note de M. Guthe, et l'indication parallèle de M. Schick, *QS.*, 1894, p. 146 s.; cf. 1902, p. 46).

1. On m'excusera de ne point mettre inutilement en bataille à ce propos une série de noms propres, qui sont d'ailleurs, pour la plupart, en beaucoup de mémoires. L'hypogée lui-même sera décrit plus loin.

tambour de colonne cannelée, un rinceau de vigne ou une touffe de feuillage au centre d'un tympan, — devient insurmontable pour le plus grand nombre des observateurs devant quelque débris muet, un tesson de poterie, des blocs d'appareil ou des arasements de mur. Naturellement les indices précieux mais aussi humbles que les miettes de céramique, la nature et la stratification des décombres, la direction d'une couche rocheuse n'ont à peu près jamais attiré l'attention des observateurs d'autrefois — le compte est vite fait des infiniment louables exceptions —. En présence d'éléments plus faciles à saisir, des restes de maçonnerie surtout, comment ne pas croire avoir tout dit de ce qu'il importait de dire à leur sujet quand on avait formulé : mur épais ou mur étroit, grands blocs, petits blocs, blocs à refend ou à bossage — l'un et l'autre quelquefois ! — surtout si l'on s'était donné le soin de mesurer, à vue d'œil ou autrement, quelques proportions? Quant au diagnostic chronologique, il était régi dans le cas le plus favorable, comme était le cas d'un savant aussi distingué que M. de Saulcy, par des comparaisons dénuées de toute valeur et souvent par les plus aventureuses spéculations sur des textes.

Il n'eût guère été possible, au surplus, d'en agir autrement jusqu'à l'époque, toute récente, où l'exploration en pays palestinien a révélé enfin des éléments précis de comparaison, c'est-à-dire les données indispensables de toute détermination archéologique. Avant d'avoir mesuré du regard sur un plan, ou fait, en un quart d'heure de marche tranquille et pensive, le tour complet d'une ville forte cananéenne, jadis imprenable pour les Israélites, il fallait une déférence absolue à l'indication concise des textes bibliques anciens pour vaincre le préjugé d'une Jérusalem jébuséenne immense, puisqu'elle avait donné tant à faire aux armées de David. Il n'y a pas encore dix ans que sont enfin sortis de terre les premiers tronçons de murailles appareillées contemporaines de Salomon avec toute l'évidence désirable. Aussi ne faut-il point s'étonner que mainte attribution antique soit aujourd'hui caduque. Mais les anciens eurent parfois la bonne fortune d'avoir sous les yeux des éléments archéologiques importants et un zèle assez éclairé pour en noter quelque chose avant de théoriser à leur sujet. Ce sont toutes ces notations incidentes qu'il est nécessaire de démêler et de soumettre à tout le contrôle demeuré possible : entreprise passablement fastidieuse, je n'ai aucune peine à en convenir ; ici c'est un volume entier à dévorer pour se nourrir de quelques maigres grains de mil ; ce sera là une monographie obscure, pénible, diffuse, ailleurs un article de controverse où gît quelque indication de fait obruée sous un fatras d'impressions, d'arguments et de mots. Toutes parcelles d'information positive demeurent néanmoins les bienvenues ; leur groupement affranchit du scepticisme paresseux qui pouvait être estimé naguère une position scientifique raisonnable, mais ne représente plus qu'une regrettable défaite en n'importe quel ordre de recherches positives.

§ 3. *Critique et utilisation des faits topographiques et archéologiques.*

Sites et monuments doivent donc être traités d'abord à la façon des textes et avec les mêmes égards, le même souci de n'omettre aucun de ceux qui sont aptes à répandre le moindre rayon de lumière sur un sujet, une égale sollicitude à en respecter la teneur. Mais tandis que la donnée littéraire s'impose, en quelque sorte, par elle-même et échappe en grande partie au subjectivisme d'interprétation dès qu'on la traite avec méthode, la donnée topographique et archéologique est exposée à déformation multiple sitôt qu'elle cesse d'être directement vue pour être exprimée par un procédé quelconque. La plus mécanique de toutes ces expressions, la photographie, n'est, au fond, guère moins sujette à caution que le dessin ; il n'y a plus à refaire un procès tant de fois institué contre les tricheries du malheureux objectif, même au service du plus consciencieux opérateur. Dès qu'il s'agit de description, c'est-à-dire de la transposition d'une image en une idée, le péril s'aggrave ; la réalité, perçue inexactement peut-être, est exposée à quelque traduction plus inexacte encore, qu'une lecture peu attentive achèvera de déformer. Plutôt cependant que mettre ainsi les choses au pire, mieux vaut concevoir la situation favorable dans laquelle une réalité correctement observée et exprimée arrive sous les yeux du lecteur stu-

dieux. Elle s'offre à lui non pas comme une vision réfléchie mécaniquement dans un miroir, mais sous forme d'image fatalement retouchée, — on peut même dire avantageusement retouchée si la description est compétente et consciencieuse, — d'où sont éliminés les accessoires sans portée, où sont accentués au contraire les traits essentiels. Placés dans le cadre topographique d'un même événement historique, plusieurs observateurs ne l'exprimeront certainement point d'une manière tout à fait identique[1]; mais si on les suppose tous exercés de même à voir concrètement et soigneux à exprimer ce qu'ils ont vu, les descriptions, débarrassées avec facilité de la cote personnelle qui les individualise, rendront toutes la même impression d'ensemble. Qu'on renouvelle au contraire l'expérience avec des observateurs disparates : un géomètre, un ingénieur militaire, un paysagiste, un poète, un journaliste; aussitôt les nuances vont prendre des proportions inquiétantes, pour peu surtout que des sentiments ou des passions soient en jeu. C'est de ce point de vue qu'ont été étudiées toutes les informations soustraites aujourd'hui au contrôle direct[2].

Le moment venu de construire enfin personnellement avec la documentation de faits, il a paru que le meilleur moyen de ramener au minimum les chances d'erreur — en une matière où l'on conçoit assez que je n'aie absolument ni intérêt ni passion — était d'abord de remettre chaque description à l'épreuve de l'examen direct et de multiplier ensuite les graphiques. Mais partout a été apporté le plus grand soin à distinguer ce qui était vu de ce qui était seulement appris d'autre source, ou même restitué par hypothèse ; nulle part enfin l'interprétation ne s'est mêlée à la description, de sorte que le lecteur puisse hésiter un instant dès qu'il lui plaira de sentir s'il est en présence d'un fait ou d'une déduction. Lorsque le sens d'un monument a semblé assez clair et la détermination d'un site solide, on les a exprimés en formules dont la conviction se proportionnait au degré de certitude obtenue ; et comme, en beaucoup de cas, nulle évidence ne s'imposait, ni même une bien impressionnante vraisemblance, l'enquête est demeurée en suspens, ou s'est close sur une conclusion hésitante, moins agréable sans doute qu'une hypothèse hardie et qu'une solution décisive, moins périlleuse cependant pour le lecteur.

Le même désir d'utilité positive et pratique devait fixer le choix entre deux méthodes d'exposition : l'une, brève, — agréable à réaliser avec clarté et candide simplicité apparente, — consistait à présenter une synthèse descriptive topographique et archéologique, précisée par d'élégantes images et des schémas expressifs; l'autre comportait l'exposé détaillé, hérissé de chiffres, farci d'informations minutieuses et souvent un peu techniques, long, aride, languissant parmi des rapprochements et des citations. Celle-ci, il est vrai, devait fournir au lecteur courageux le moyen de s'assurer par lui-même des réalités que celle-là lui eût présentées sans contrôle facile. Son unique inconvénient était d'exposer à un certain air de pédantisme, tout bardé de provinciale érudition, flairant l'huile, et enflé de l'importance qu'il prête à un sujet fort secondaire. Il est affronté ingénument, avec l'espoir d'épargner à d'autres, par ce moyen, du labeur et du temps, sans les exposer au péril d'accepter de confiance l'erreur d'appréciation dont j'aurais pu ici ou là me rendre coupable. Si ce livre s'adressait d'abord ou exclusivement aux spécialistes, il se fût allégé de mainte description à laquelle pouvait suppléer la seule lecture d'un plan ou l'examen attentif d'une photographie; plus encore eussent été négligées des explications générales et des notions sommaires qui ne sont plus que l'*abc* inutile pour quiconque sait déjà lire ce langage figuré qu'est une situation topographique, une œuvre d'art ou son plus humble débris. Destiné, par une hypothèse inverse, au seul grand public, selon l'expression courante, il ne se fût point embarrassé d'un tel ballast de détails[3]. S'il n'y avait

1. Il se trouvera même des observateurs complètement incapables de l'exprimer parce qu'ils ne sauront point le saisir, par défaut de toute éducation visuelle.

2. C'est dire qu'on ne s'est pas borné au jeu facile de dresser des fiches brutes, classifiées ensuite sans préoccupation de provenance. On a cherché partout à pénétrer le plus avant possible dans la connaissance de l'auteur qui fournissait le renseignement et mainte fiche, libellée d'abord avec empressement, sur quelque trouvaille d'un certain intérêt, a été impitoyablement éliminée après une notion plus positive des procédés ou des tendances de l'auteur accidentel.

3. Spécialement au sujet des remparts.

quelque prétention à rappeler ici le mot spirituel de Lucilius[1], il exprimerait bien la position ambitionnée : *Persium non curo legere... Lælium Decumum volo.* Laelius Decumus en ce cas, c'est chaque travailleur intéressé à connaître par quelque biais Jérusalem et son histoire, mais désireux d'être renseigné par des faits qu'il n'a point la facilité de colliger lui-même, non par des impressions dont il pourrait se défier. Cette archéologie et cette topographie ont donc été systématiquement voulues dans la note moyenne où elles seront claires et profitables aux historiens et aux biblistes, sans leur infliger l'obligation de s'absorber au préalable dans l'étude des manuels spéciaux de sciences et d'art pour comprendre des dissertations techniques avec affectation, sans leur rabâcher non plus des éléments familiers aujourd'hui dès les bancs du collège[2].

Des lois analogues à celles qui régissent l'interprétation des textes ont été appliquées à celle des monuments et des sites. De même que pour les textes, on a cherché d'abord à s'assurer de l'état primitif authentique, pour en examiner ensuite avec attention tout le détail et se bien pénétrer enfin des conditions particulières à chaque époque. C'est un préjugé funeste, en telle matière, d'apprécier le passé d'une manière rigide et fondée sur la constatation du présent. Cette tendance inconsciente nécessite une inlassable réaction; car si tout le monde est d'accord de nos jours pour décréter de nulle valeur le concept de l'antiquité que se faisaient les savants de la Renaissance et les érudits des siècles antérieurs[3], n'y a-t-il vraiment plus de très savantes gens qui conçoivent une Jérusalem au temps de Notre-Seigneur plus ou moins identique à celle qui ravissait jadis la reine de Saba jusqu'à lui faire perdre haleine[4]? Et ces deux villes, — erreur plus préjudiciable encore! — mises théoriquement ainsi à l'unisson par-dessus neuf siècles d'intervalle et de développement de civilisation, ne sont-elles plus jamais l'évocation chimérique d'une imagination parfaitement étrangère à toute donnée un peu positive et hantée seulement par quelques fantastiques tableaux?

En même temps que la capitale, illustre maintenant dans le monde à cause de ses grands souvenirs, d'autres villes fleurirent en Palestine, que leur rôle secondaire, en les défendant moins contre l'oubli, a protégées mieux contre les bouleversements et que l'exploration contemporaine vient de nous faire connaître avec un certain détail. Les fortifications de Jéricho, de Gézer, de Megiddo, de Taʿannak nous ont mis sous les yeux les meilleurs répondants des remparts de Jérusalem au temps de David et après les développements

1. Dans Cicéron, *De oratore*, II, 6, 25 (éd. Friedr., II, 73); cf. *De finib.*, I, 3, 7 (éd. Müller, I, 95).

2. Du même point de vue ont été conçus les plans topographiques généraux, pl. I-III et XX. Avec l'obligeante autorisation du *P. E. Fund*, ces plans sont fondés sur ceux de l'*Ordnance Survey*, sans contrôle absolu de la triangulation et sans nivellement détaillé. Assurément, il y aurait intérêt à reprendre par la base des opérations géodésiques fondamentales, dont le résultat nuancerait un peu les cartes dressées naguère par les officiers anglais en des conditions moins favorables qu'elles ne le seraient aujourd'hui. En dépit de ces inexactitudes partielles, — dont quelques-unes sont avouées (cf. *Memoirs, Jerus.*, p. 205) et d'autres dues à des modifications survenues depuis les levés du *Survey*, — ces plans demeurent meilleurs que ne le laisseraient supposer certaines critiques formulées en termes vagues. Ils ont donc servi de base à des tracés intentionnellement simplifiés pour n'exprimer que l'essentiel de la structure de la ville, de son réseau de rues, du groupement et de la localisation utile des édifices et des ruines.

3. M. Langlois a dit des érudits italiens de la Renaissance: « Le sentiment du génie et de la couleur antiques leur faisait grandement défaut » (*Man. de bibliogr.*, p. 251). En ce qui concerne l'antiquité orientale ne faudrait-il pas en dire autant de presque tous les savants au moins jusque dans la première moitié du siècle dernier?

4. Les admirables miniatures du maître français Jean Foucquet, dans un manuscrit princier des œuvres de Josèphe, caractérisent excellemment cette conception de l'antiquité. Les édifices salomoniens de Jérusalem y prennent une physionomie touchante de cathédrales gothiques françaises du XVe siècle, dans un paysage de Touraine. Si d'aventure on se met en frais d'exotisme, c'est uniquement pour emprunter les éléments architecturaux du *Quattrocento* italien, ou des costumes de fantaisie drapant des personnages de convention (voir comte Durrieu, *Les Antiquités judaïques et le peintre Jean Foucquet*, pl. VIII X, XII, XVIII, nos 3 et 4, etc.). Mais du moins on avait dans ce cas des œuvres d'art exquises, mérite que n'ont point par exemple les immenses planches où le R. P. Pailloux, très soucieux de rectifier des erreurs sans nombre qu'il croyait apercevoir dans *Le Temple* de M. de Vogüé, s'efforçait naguère de traduire les plans divers du Temple que David aurait reçus du ciel et transmis à Salomon. On n'est pas trop effaré en voyant Foucquet (*op. l.*, pl. XVII, 4) peindre la mort d'Hérode dans un style très comparable à celui de la mort de S. Augustin dans la grande composition de Schorel; tandis qu'il y a quelque chose d'inquiétant à sentir la confusion pas assez rare encore entre la cour de Salomon à Jérusalem et celle de Louis XIV à Versailles. Cf. le spirituel chap. « La Renaissance » dans Viollet-le-Duc, *Hist. de l'habitat. humaine.*

salomoniens. A la lumière de ces fouilles sur d'autres points, plus d'un détail des remparts primitifs de Jérusalem demeuré obscur dans les fouilles pratiquées il y a quarante ans, a pris toute sa valeur. D'heureuses trouvailles nous ont renseignés sur les procédés architecturaux, la disposition des palais, l'ameublement des habitations aux diverses époques historiques. En même temps le progrès de l'investigation contemporaine à travers tout le domaine oriental a fourni les plus heureux et les plus utiles parallèles pour des monuments à peu près radicalement effacés du sol de Jérusalem, le Temple en particulier, que les textes seuls ne permettaient guère de saisir sous leur vrai jour. Il appartiendra sans doute aux spécialistes, ou simplement aux travailleurs placés moins loin des riches bibliothèques, de pousser plus avant ces rapprochements artistiques et l'étude des influences prépondérantes dans les monuments de Jérusalem. Le peu qui a pu être indiqué fera du moins ressortir les aspects nouveaux que prend l'archéologie de la ville Sainte, grâce aux progrès de l'archéologie générale.

Enfin tandis que sur tel sujet l'examen a été poussé jusque dans le plus menu détail et la documentation graphique prodiguée avec la préoccupation de ne rien omettre, on s'est contenté ailleurs d'un aperçu topographique et d'un coup d'œil général sur un monument ou une série archéologique. Les chapitres consacrés aux murailles et aux nécropoles sont le type de ces différences, motivées elles aussi par le but pratique visé. Dans la discussion compliquée des anciens remparts, toute donnée positive, même de très chétive apparence, a sa valeur. Quand on aborde les tombeaux au contraire, il saute aux yeux que les mêmes particularités vont se reproduire indéfiniment et sans révélation bien nouvelle à en attendre en chaque groupe[1]. Aussi n'a-t-il point paru profitable de cataloguer et de décrire systématiquement les tombeaux des nécropoles sans fin développées comme une monotone et lugubre ceinture autour de Jérusalem. Leur situation et le caractère de chacune ont été indiqués avec la documentation nécessaire pour en donner une correcte idée d'ensemble, tandis que des monographies plus complètes étaient produites de tous les monuments ayant quelque valeur d'art, une importance historique petite ou grande, ou une physionomie tant soit peu originale.

VI. — LES TRADITIONS ET LES AUTORITÉS.

Les monuments ne sont pas toujours d'une interprétation facile et concluante et ils peuvent faire complètement défaut. Les sites ne sont pas à l'abri de modifications assez profondes pour les rendre méconnaissables; bien rarement d'ailleurs ils sont, par eux seuls, d'une évidence décisive pour donner un cadre déterminé à chaque événement ou à toute phase historique. Les textes enfin, est-il besoin de le rappeler, ne sont pas toujours suffisamment explicites; et de la synthèse de ces premières sources ne jaillit point nécessairement la lumière. Avec les traditions il semble dès d'abord que toute difficulté s'évanouisse et qu'on obtienne sans effort, par une voie très sûre, toute la précision souhaitée. Aussi bien, le visiteur de hasard ou le pèlerin recueilli qu'un cicerone a guidé quelques heures seulement par les rues de Jérusalem — si ce n'est même tout bonnement vers quelque belvédère classique pour y détailler le panorama — sait beaucoup plus de localisations très minutieuses que le malheureux homme d'étude acharné à courir la contrée et à scruter les livres. Ici est le mont Sion, là le palais de David et non loin la piscine de

1. Quelques-unes des nécropoles ont d'ailleurs fait l'objet de monographies très soignées de la part de MM. Tobler, Clermont-Ganneau, Macalister et seront citées en leur lieu. Il eût été superflu de refaire une tâche accomplie de main d'ouvrier. Les résultats d'explorations plus récentes semblent ne devoir pas tarder de paraître (cf. Dalman, *Palästinajahrbuch*, V, 1909, p. 8; VII, 1911, p. 7). Dès qu'on aborde l'étude un peu suivie des anciens cimetières on ne tarde pas à en constater la pauvreté artistique et archéologique. J'avoue cependant l'avoir poursuivie d'année en année avec l'arrière-pensée de tirer des mensurations et des graphiques accumulés à satiété quelques informations positives sur la métrologie hébraïque par exemple, ou sur les modalités funéraires. A ce dernier point de vue il n'était pas sans intérêt, en effet, de ne laisser sans examen aucun hypogée accessible. En ce qui concerne les mesures, la conclusion imposée par d'innombrables expériences n'est pas très confiante. On atteint assurément quelques mesures fondamentales à peu près fermes (cf. déjà Fl. Petrie, *The Tomb-cutters' Cubits at Jerusalem ; QS.*, 1890, p. 158 s.; 1892, p. 28-35), mais soumises à combien de variations! Quant aux modalités funéraires, elles ne peuvent être qu'imparfaitement saisissables en des tombes vides.

Bethsabée. Voici un à un les sanctuaires de la Passion, et tous les autres; voilà, en face du Calvaire et du Sépulcre de Jésus, le site où fut le Temple de l'ancienne Loi. Ceci est la Géhenne, cela le lieu du Jugement; en cet endroit la vallée du Roi, avec le monument d'Absalom révolté; plus haut les vestiges à jamais scandaleux de l'idolâtrie de Salomon... Et ainsi s'égrènent, sous les yeux ravis de l'heureux passant, tous les souvenirs que l'autre, le laborieux, ne vient pas à bout d'attacher si fermement au sol en de longues années d'efforts. Si insinuante est pourtant quelquefois la séduction des noms eux-mêmes familiers dans l'idiome indigène! La région de *Ṣahyoun* pourrait-elle n'être point « Sion »? et le tombeau si vénéré de *néby Dâoud* n'est-il pas tout à souhait au milieu de cette Sion pour y marquer l'hypogée royal au milieu de la « cité de David[1] »? Les exemples fourmillent sous des plumes peu circonspectes pour opposer l'attestation irrésistible de la « parole vivante[2] » aux fluctuations, aux incertitudes ou à l'ignorance avouée des gens soucieux de contrôle. Et il est indubitable que le nom de terroir se perpétue avec une ténacité merveilleusement fidèle parmi le peuple de chaque contrée[3]. A la condition toutefois qu'il s'agisse en stricte réalité d'un nom de terroir, non de quelque adaptation onomastique déduite d'un souvenir; à la condition aussi que le peuple qui le conserve demeure le vrai peuple de la terre, perpétuant ses traditions sans les contaminer d'influences étrangères.

Ces remarques seules inspirent déjà réflexion en présence d'allégations soi-disant traditionnelles. Dès qu'on veut pénétrer plus avant dans l'examen de ces autres sources, on a l'impression de mettre le pied sur un sol mouvant, où la marche sera pénible si elle veut rester prudente. Une discussion précise aura mieux sa place en tête du volume qui traitera des souvenirs chrétiens. Si l'on excepte en effet la localisation du Sion davidique et jébuséen sur la colline du Cénacle et je ne sais quelle fausse relation établie[4] entre l'authenticité des grands souvenirs évangéliques et cette localisation de la ville primitive, il ne reste, je crois, aucune intervention bien notable de la tradition dans l'étude de Jérusalem antique. Ajoutons que ce prétendu lien entre Sion primordial et la Sainte-Sion des origines chrétiennes est un leurre dangereux. On ne saurait trop regretter non seulement l'erreur fondamentale qui consisterait à engager la croyance chrétienne dans le maquis topographique, archéologique et légendaire, mais les dissertations pas assez nettes où s'enchevêtrent, sous la même rubrique de « traditions », des éléments doctrinaux auxquels est invariablement due l'adhésion spontanée de la foi et une transmission de souvenirs qui peut ne point entraîner la conviction, alors même qu'elle est investie de caractères fort respectables.

Pour ne laisser place à aucune ambiguïté, il ne sera pas inutile de rappeler que l'étude de Jérusalem à quelque période que ce soit, mais surtout avant le christianisme, est une matière de pure recherche scientifique où ne sauraient intervenir — en l'état actuel — aucune considération dogmatique. On y pourra employer des méthodes d'investigation défectueuses ou répréhensibles, sur lesquelles la critique aura libre jeu de s'exercer; mais il faudrait déplorer que des hommes cultivés se croient encore autorisés à lier quelque note ou épithète confessionnelle à une opinion topographique et archéologique[5]. Parler de « protestantisme » ou de « modernisme » à propos de

1. Voir le R. P. B. MEISTERMANN, *La ville de David*, 1905, p. xv ss.

2. Le mot est de M. le prof. K. Rückert (*Die Lage des Berges Sion; Bibl. Studien*, III, I, 1898, p. 2 et 12; cf. *RB.*, 1898, p. 322 s.) et il y tient, car il le souligne toujours; cf. *op. l.*, p. 103.

3. Les exemples n'en sont pas rares en Palestine, où mainte localité conserve, dans la toponymie arabe moderne, sa vieille désignation biblique en passant par-dessus les appellations hellénistiques ou romaines. En rappelant naguère cette fidélité de la tradition onomastique, le P. Lagrange a cité l'exemple très caractéristique d'*el-Madrâs* à Pétra, où il ne s'agit même plus d'un nom de ville, mais d'une simple désignation régionale très étroitement localisée (*La méthode histor.* [2], p. 189 s.; cf. *A la rech. des sites bibliq.; Conférences de Saint-Étienne 1910-1911*, p. 26).

4. En particulier par M. Rückert (*op. l.*, p. v s.), trop fidèlement suivi par le R. P. Meistermann (*op. l.*, p. 153 s.).

5. C'est le lieu de rappeler la réflexion si grave et si prudente du théologien Melchior CANO, *De locis theologicis*, l. III, c. IV, éd. de Rome 1890, I, p. 168 : *Non enim sumus ii, qui pharisaeorum instar traditiones nostras velimus quasi divinas... venditare, sed ubique gentium cupimus, ut vera a falsis, ita ab humanis divina secernere... rerum illiusmodi permixta confusio perniciosissima est.* Elle se produit, hélas! encore; cf. *RB.*, 1910, p. 636.

théories qu'on ne partage point sur le site du Calvaire ou de la ville de David devrait être laissé aux pamphlétaires; et, pour emprunter le mot spirituel du R. P. Delehaye [1], ceux qui opposent aux conclusions de la recherche scientifique seulement leur tradition « doivent être renvoyés à la classe de théologie, et apprendre à ne se servir du mot de tradition tout court que dans les matières dogmatiques ».

Mais si la Tradition n'intervient nulle part dans une enquête sur Jérusalem depuis les origines jusqu'à la ruine par Titus, il en peut aller autrement avec la tradition orale et populaire. Sans entrer, ici encore, dans un examen détaillé qui aura mieux sa place ailleurs, on peut se borner à noter combien rares demeurent en somme ces déterminations soi-disant traditionnelles pour toute cette immense période historique : Sion, la Géhenne, le mont du Scandale, quelques noms propres attribués à des monuments : tour de David, tombeau d'Absalom, porte d'Hérode, etc. La critique en sera brièvement faite, s'il y a lieu, en chaque cas particulier; fort souvent cette critique deviendra superflue par la simple description du monument lui-même [2].

La tradition écrite, en tant que distinguée des sources littéraires proprement dites classées en tête de notre documentation, n'est plus la transmission de faits contemporains, mais le résultat d'une interprétation plus ou moins figée des faits anciens, par des hommes qualifiés : c'est, si l'on veut, l'argument d' « autorité » après l'argument de vraie « tradition », pour employer encore le langage théologique sur lequel on ne se méprendra plus. Le fait seul d'avoir recommencé une tâche mille fois accomplie par les points de vue les plus disparates indiquerait déjà qu'aucune autorité totale, invariablement heureuse, n'est reconnue; d'autre part, il y aurait une fatuité par trop naïve à s'afficher indépendant de longs siècles d'étude avec la prétention d'engendrer de ses propres moyens une histoire de Jérusalem qui ne devrait rien à personne : une Minerve bondissant toute casquée du divin cerveau de Jupiter... On a déjà vu au contraire par combien de côtés ce livre serait tributaire d'autrui. J'ai hâte d'ajouter que, là même où l'exégèse d'un texte et l'interprétation d'une donnée archéologique ont été le plus directes, le plus personnelles et le plus soustraites à toute influence immédiate, j'ai conscience de devoir infiniment à mes devanciers, même à ceux dont les opinions divergent le plus des miennes. Sans doute aucun emprunt n'a été fait sans qu'une citation précise en indique la source; mais il est inévitable qu'en plus d'un endroit transparaisse une réminiscence tout à fait inconsciente, sans parler de tout ce qui est depuis longtemps dans le domaine commun, ou de ce qui tombe nécessairement sous le sens dès qu'on aborde le sujet.

Nulle part cependant j'espère n'avoir fait à un devancier, fût-il un maître incontesté, l'indélicatesse de compromettre son « autorité » dans une argumentation quelconque en la produisant tout uniment sous forme d'autorité. En d'autres termes, les meilleurs maîtres ont été considérés — ainsi qu'ils ont à cœur de l'être — comme des initiateurs et « comme des guides », selon le judicieux précepte du P. de Smedt [3]. Si les éléments de contrôle ont fait défaut, leur avis n'a été produit qu'en manière d'indication éventuellement utile aux recherches personnelles du lecteur. De là vient qu'absolument aucun nom ne fait loi à travers ces pages; on n'y milite pour aucune théorie toute faite et pour aucun *Credo* scientifique. Le même nom pourra figurer aussi souvent pour des opinions adoptées que pour des théories éliminées. Je n'ai même aucune peine à avertir qu'en fouillant un peu dans les chroniques et les bulletins de la *Revue biblique* le lecteur qui prendrait plaisir à ce jeu me découvrirait à moi-même, sur plus d'un détail, des idées peu vieilles encore et néanmoins abandonnées maintenant sans hésitation, non pour le caprice d'en changer, ou par adhésion inconsidérée à la plus récente hypothèse, mais parce qu'une donnée nouvelle est intervenue, ou que la réflexion a mieux éclairé les anciennes.

Est-il encore besoin de prémunir une telle méthode contre le banal reproche de présomption? Il n'y aurait qu'à choisir parmi les pages les plus compétentes et les plus décisives pour

1. *Les légendes hagiogr.*, p. 247.

2. Par exemple pour le « tombeau d'Absalom », dont toute l'architecture est de basse époque hellénistique, ou la « tour de David », qui présente des éléments de construction médiévale sur une base hérodienne.

3. *Principes de la critique historique*, p. 42.

montrer comment « Une question qui offrait à telle époque des difficultés inextricables, même à un homme de talent supérieur, ne sera plus qu'un jeu pour des intelligences ordinaires, lorsque des discussions multipliées l'auront éclaircie sous toutes ses faces et fait sonder jusqu'à ses moindres détails [1] ». Rien là que de très reçu en principe aujourd'hui. Mais parce qu'en pratique les controverses topographiques et archéologiques s'éternisent et se compliquent année par année à Jérusalem, cherchons-en d'un peu plus près les causes. La plus grave est sans contredit la négligence trop fréquente à recourir aux sources, plus encore à les critiquer. Le nombre est incalculable des pages vaines consacrées à échafauder une théorie sur un texte saisi en gros à travers quelques traductions défectueuses, parfois sur un contresens. Guère moindre n'est la somme de spéculations en pure perte sur des éléments archéologiques traités sans respect, sans les notions préalables nécessaires, ou mis au service de quelque idée préétablie.

Une autre source funeste de malentendus, c'est le recours si souvent allégué aux spécialistes. Et là il importe de bien s'entendre. Laissons de côté tous les cas où cette impressionnante rubrique, « les spécialistes », couvre des noms que ne recommande aucune réelle spécialité, du moins aucune notoire compétence technique, et voyons seulement l'intervention de spécialistes authentiques dans les questions de leur ressort. Il se conçoit assez qu'on devra écouter plus volontiers un architecte à propos de constructions, un stratégiste ou un ingénieur militaire sur le tracé d'un rempart, un exégète au sujet d'un texte, que l'exégète au sujet d'une ligne de fortification, le stratégiste sur le caractère et le style d'un édifice, ou l'architecte à propos d'hébreu ou d'un conflit entre la Massore, les LXX et la Vulgate. De même pourtant que l'homme du bâtiment peut n'être point étranger à la philologie ni aux lettres et que l'exégète peut s'être teinté de notions artistiques, il pourra se rencontrer aussi qu'un architecte ne soit pas apte à juger également de tout ce qui se rapporte à l'architecture ou un ingénieur militaire capable d'apprécier avec un coup d'œil aussi sûr les conditions stratégiques de tous les lieux et dans tous les âges [2]. Il est donc tout d'abord absolument indispensable de contrôler la compétence de l'homme du métier sur le point précis qui a pu incidemment tomber sous son verdict, et l'on ne porte aucun préjudice à son mérite si l'on vient à constater qu'il appliquait à un art nouveau ou trop peu familier pour lui les principes spéciaux de l'art dans lequel il excellait [3]. Cela revient à dire que le spécialiste ne fait foi que dans la limite exacte de sa spécialité.

Et jusque dans ce domaine il ne peut encore être utilisé sans contrôle. Si parfaitement soi-

1. De Smedt, *op. l.*, p. 44. On lira toujours avec fruit les pages finales de ce chapitre qui traite des *dispositions nécessaires au critique*. Rarement a été faite meilleure justice du célèbre truisme « Nous n'avons pas plus d'esprit que les anciens », si commode pour abriter la paresse, ou trop facile objection à n'importe quel genre de recherches. Se rappeler aussi l'excellente page de Langlois (*Man. de bibl. histor.*, p. 245 s.) sur les conditions de travail plus favorables pour les contemporains qu'elles ne le furent pour les Anciens.

2. Un exemple — qui ne veut nullement être une critique, pas plus que ceux apportés dans les notes suivantes — est facile à choisir entre cent dans les discussions sur le tracé des remparts à Jérusalem. Après de longues observations personnelles, M. le colonel — alors capitaine — Conder, du génie royal anglais, écrivait, en 1883 (*QS.*, p. 73) : « Aucun militaire ne saurait admettre un seul instant que le second mur courait au flanc de » la vallée du Tyropœon; « la nature du sol ne tolère aucune autre ligne » que l'arête faîtière de la colline, plus à l'Ouest. Un autre stratégiste éminent du même corps militaire, M. le général Wilson, fait observer qu' « à l'époque où le [II[e]] mur fut tracé pour la première fois, commander, [dominer l'extérieur] n'était qu'une considération secondaire et [que] l'occupation d'un sol plus élevé n'était pas nécessaire pour la défense » (*QS.*, 1905, p. 242); et M. Wilson n'a en effet aucune peine à le prouver (p. 231) par la nature des engins de guerre usités dans les temps anciens (cf. Vincent, *Canaan*, p. 28). Il eût pu compléter au besoin sa démonstration par des exemples de remparts antiques.

3. Tel M. Chipiez — pour rappeler un exemple que j'ai déjà signalé (*Canaan*, p. 45) — appliquant au temple de Jérusalem les principes classiques déterminant les proportions des murs suivant l'espace à circonscrire, et trouvant « absurde de supposer... des murs énormes — (*environ* 2[m],50) — entre » des niches à peu près de même largeur (ap. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art;* IV, *Judée*, p. 252 s.). S'il est pourtant un fait devenu avéré par les découvertes réitérées d'un bout à l'autre de l'Orient ancien, c'est l'importance exagérée que les architectes donnaient à des murs de refend sans aucune portée. Aux exemples de *Canaan* s'ajouteraient maintenant ces cloisons des vieux temples d'Assour et de Babylone qui ont de 3 à 5 mètres d'épaisseur, sans rôle statique (W. Andrae, *Der Anu-Adad Tempel*, 1909, p. 11, 18, 20; R. Koldewey, *Die Tempel von Babylon und Borsippa*, 1911, pl. III, V, VII, XII).

gneux qu'il soit pour l'ordinaire, il aura pu accidentellement procéder à la légère, ou se trouver dans l'impossibilité de donner à son étude l'acribie et l'élégance artistique dont il est cependant coutumier[1]. Ou bien encore — et ce cas trop fréquent est de beaucoup le plus néfaste — l'homme du métier aura très bien saisi et traduit les réalités archéologiques, mais en y mêlant, sans distinction possible pour le lecteur, des compléments ou des restitutions pour lesquels il n'avait plus aussi éminemment qualité[2].

Voici enfin un dernier, et pas le moindre, trésor d'inexactitudes et de mécomptes : les soi-disant observations faites sur place par des gens qui ont voyagé ou qui vivent depuis longtemps dans le pays. Les a-t-on assez invoqués ces *old residents*, ainsi qu'on dit si commodément en anglais, pour dirimer les plus célèbres débats topographiques ! On en a même quelquefois dressé des listes rivales pour les confronter et jeter son dévolu au hasard sur l'opinion qui groupait le plus de ces témoins, ou qui réunissait des noms plus sympathiques[3]. Ce n'est d'ailleurs plus seulement la controverse insignifiante qui s'alimente là : c'est l'érudition qui se heurte parfois à ce chaos parmi lequel rien ne peut guider à distance[4]. Qui ne saisit, en principe, combien ce genre d'argument est fallacieux? Les gens qui vivent dans le pays, y fussent-ils nés, ne valent pas plus pour l'observation de faits spéciaux que l'étranger arrivé d'hier : souvent ils valent moins, car leur curiosité n'est pas éveillée au même degré que celle du nouveau venu. Ce n'est donc ni l'origine locale, ni la durée de séjour qui donne valeur à un témoin, mais bien sa faculté d'observation, la méthode qu'il y emploie et l'exactitude qu'il s'impose. Aussi, tout en s'efforçant de mettre à profit l'expérience et les remarques des « vieux habitants » de Jérusalem, n'a-t-on jamais négligé d'exercer sur leurs informations une critique précise d'où sont résultées parfois de singulières constatations[5].

Il n'y a pas jusqu'à des observations techniques passées sous le couvert de noms infiniment respectables qui ne puissent entraîner de déplorables confusions dès qu'elles sont mises en œuvre avec une confiance trop absolue et sans vérification.

Ces remarques ne laisseront aucune ambiguïté sur la nature de chaque catégorie d'informations groupées en ce livre. Nulle part les sources ne seront confondues au risque de laisser supposer qu'une déduction hypothétique est une donnée positive archéologique ou littéraire. Les deux premières classes de sources, — documents litté-

1. Un exemple remarquable en sera trouvé, t. II, fig. 35.

2. A propos des fouilles pratiquées en 1883-4 dans l'hospice Alexandre à l'orient du Saint-Sépulcre, M. Schick a écrit : « Dire *simplement* que ceci et cela avait été trouvé eût été donner à croire que je ne savais pas comprendre les choses de l'antiquité. J'étudiai donc, avec beaucoup d'application, d'abord le tracé des remparts..., en second lieu le siège de Titus... » (*QS.*, 1893, p. 122). Et, en effet, quand on se reporte à la monographie visée par cette allusion (*Zeitschr. des deut. Paläst. Vereins*, VIII, 1885, p. 259 ss. et pl. vii s.), on trouve que M. Schick présente des reconstitutions très étudiées, mais où il n'est pas aisé de discerner ce qui est suppléé de ce qui a été vu, ni d'apprécier la nature des parties vues.

3. Par exemple M. Crawley-Boevey, *Recent opinions on the Site of Calvary; QS.*, 1910, pp. 23 ss. ; cf. *ibid.*, pp. 248 ss. et *RB.*, 1910, p. 319 s. ; 1911, p. 159 s.

4. Qu'il suffise de renvoyer aux exemples produits dans *RB.*, 1908, p. 186 s., 274, n. 2.

5. Celle-ci entre autres que maintes fois ces prétendus témoins locaux redisent tout uniment la leçon apprise dans leur livre de chevet. Dans une conversation avec un nouvel hôte de Jérusalem, le hasard mit un jour sur le tapis l'inévitable question de l'authenticité du Calvaire, et, après quelques faciles difficultés, je m'entendis alléguer assez rondement le verdict archéologique : « Pourquoi d'ailleurs s'opiniâtrer en des subtilités de textes, puisque le tracé du second mur a *certainement* inclus ce quartier? » Comme je marquai un vague étonnement à l'annonce d'une évidence très nouvelle pour moi, mon argumentateur acheva : « Je n'ai pas encore visité cette partie de la ville, mais X, Y et Z, qui sont ici, vous le savez, depuis vingt-cinq et trente ans, n'ont aucune hésitation là-dessus ». On me pardonnera de réduire à cette queue d'alphabet des noms qui peuvent n'être nullement inconnus à beaucoup de mes lecteurs. Et il se trouvait que sur ces trois vieux *témoins*, *X* — très convaincu en effet de l'inauthenticité du Calvaire inclu dans le second mur — n'a *certainement jamais* examiné lui-même un débris de muraille, ni même lu attentivement une monographie archéologique et formé sa conviction par son entourage; *Y* est un lecteur fervent et enthousiaste de Robinson et de périodiques contemporains, mais, de son propre aveu, n'a jamais eu souci de chercher sur le sol les vestiges sur lesquels repose la prétendue démonstration du maître; *Z* est un honnête homme d'affaires dont je n'ai jamais soupçonné avant ce jour qu'il pût réserver à l'archéologie la moindre de ses précieuses minutes. Le P. Lagrange a fait observer (*Confér. 1910-11*, p. 14 ss.) que, dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, la formule *on montre encore aujourd'hui*, δείκνυται εἰς ἔτι νῦν, intervient assez souvent quand il n'y a manifestement rien à voir, tout au moins rien de sûr. Huit fois sur dix à peu près l'invocation des *old residents* voile une identique pénurie de faits et se résout en d'insignifiants « on dit ».

raires, monuments et sites, — toujours traités à part et discutés en détail, constitueront la base de l'étude et l'élément le plus personnel du livre. L'utilisation variable des autres chefs de documentation ne jouera qu'un rôle secondaire et l'extrême difficulté d'en faire une critique toujours suffisamment exacte, empêchera qu'on leur attribue jamais une confiance égale à celle qui est dévolue aux observations directes.

V. — APERÇU HISTORIQUE DES RECHERCHES.

Une liste détaillée des travaux entrepris au cours des siècles pour reconstituer la physionomie de Jérusalem antique n'a pas à figurer en tête de ce livre, d'ordre pratique beaucoup plus qu'érudit. J'avoue d'ailleurs que dans une très large mesure, une telle liste me serait impossible en ce désert ; d'autant que des savants émérites, les Tobler, les Riant, les Röhricht, les Socin, les Neumann, les Thomsen[1], pour citer seulement les plus marquants, ont eu ou prennent encore des peines infinies à dresser ce bilan, parmi toutes les ressources des merveilleuses bibliothèques universitaires d'Europe. Et même pour les séries qui ont pu être constituées à l'*École biblique,* il me semble actuellement inutile de transcrire des fiches de catalogue qui auront mieux leur place dans les endroits où les ouvrages seront utilisés. Il n'est cependant pas hors de propos de rappeler brièvement les phases successives de ce genre de recherches, le caractère général de chacune et l'état présent des investigations.

A peine Jérusalem avait-elle succombé sous les coups des Romains que la piété nationale juive en vénérait les ruines et achetait à prix d'or le droit de venir, en pleurant sur ces ruines, évoquer l'image du passé. Bientôt les chrétiens allaient rivaliser d'ardeur avec les Juifs pour retrouver sur ce sol d'autres traces non moins chères que celles du Temple ou des palais royaux. Les pèlerinages en se multipliant donnèrent naissance à un cycle de récits locaux plus ou moins fidèlement répétés à chaque nouveau visiteur, récits qui ne tardèrent pas à être consignés en des « mémoriaux » heureusement parvenus jusqu'à nous en quelques échantillons. Dans ces premiers « itinéraires », ou « souvenirs » de voyage à Jérusalem, on trouve déjà la préoccupation d'apercevoir tout le passé à travers le présent. Cette préoccupation toujours grandissante à mesure que se multiplieront les pèlerinages développera presque à l'infini les évocations archéologiques les plus audacieuses à propos du plus mesquin détail topographique ou archéologique. L'examen plus approfondi de cette germination luxuriante appartient surtout à l'étude de « Jérusalem nouvelle » et du cycle des traditions[2]. Çà et là dans ces récits du IVe au XIIe siècle peut intervenir sans doute la nuance d'observation critique ; ces exceptions méritoires sont trop clairsemées pour qu'il y ait lieu d'en faire ici état.

Avec les Croisades, un genre quelque peu nouveau se révèle : celui des historiens systématiques, scrutateurs à leur manière du pays et des ruines anciennes pour en tirer lumière dans l'interprétation des textes. Inutile de rappeler néanmoins combien peu furent heureux en général ces *curiosiores locorum*[3]. En dépit de difficultés croissantes à partir de la fin du XIIIe siècle, les pèlerinages ne cessent d'attirer des foules à Jérusalem et si dans le nombre il se trouve des observateurs de premier ordre tels que Ludolphe

1. Tobler a inauguré la bibliographie systématique sur Jérusalem en tête de son ouvrage *Zwei Bücher Topographie von Jerusalem*, I, p. XI-CIV, en 1853. M. le comte Riant et la Société de l'*Orient latin* entreprirent la tâche d'éditer scientifiquement les plus importantes sources. La *Bibliotheca geographica Palaestinae* de M. Röhricht de 333 à 1878 est le manuel le plus complet avec les suppléments périodiques fournis par la revue du *Palästina Verein*. En 1908 M. Thomsen a fait paraître une nouvelle bibliographie systématique pour les années 1895-1904; il vient de fournir en un second volume (1911) celle des années 1905-1909 et se propose de la poursuivre avec régularité de cinq en cinq années. En tous ces manuels Jérusalem occupe, cela va de soi, une place prépondérante. On trouvera aussi, à côté de ces simples répertoires bibliographiques, un exposé général tout à fait attrayant dans l'ouvrage de M. F. J. BLISS, *The Development of Palestine Exploration*, New-York, 1906. L'exposé sommaire de M. Benzinger (*Researches in Palestine*, dans HILPRECHT, *Explorations in Bible Lands*, 1903) devra être utilisé avec circonspection.

2. Cf. provisoirement BLISS, *op. l.*, p. 41 ss. : *The age of Pilgrimage.* BAUMSTARK, *Abendländische Palästinapilger des ersten Jahrtausends*, Cologne, 1906.

3. Dont parle, non sans quelque légère ironie peut-être, l'historien Guibert de Nogent (dans BONGARS, *Gesta Dei per Francos*, p. 532).

de Suchem (1336-1342), Maundeville (1340), Gumpenberg (1449), le dominicain Fabri (1480-3)[1], les franciscains Boniface de Raguse (1552-9), Bernardo Amico (1596) et Quaresmius (1616-1626), le jésuite Nau (1674), Pococke (1738), Mariti (1767) et Volney (1784), il n'y a cependant encore chez aucun l'emploi courant de méthodes exactes capables de réagir sur le torrent des légendes et de compléter, par une discussion critique des sources littéraires, les observations de faits quelquefois excellentes. Ils avaient néanmoins frayé la voie et il semble qu'on fait trop bon marché de leur œuvre quand on date les recherches scientifiques à Jérusalem des premiers voyages de Tobler (1835) et de Robinson (1838). Leur incomparable mérite fut d'être des explorateurs intrépides, résolus à se mettre en contact immédiat avec Jérusalem elle-même et avec son peuple, décidés non moins catégoriquement à ne rien recevoir sous forme de simple tradition orale, mais à réclamer avec une rigueur impitoyable que cette légende produise ses titres. A ce point de vue ces deux hommes furent des initiateurs et la postérité la plus reculée parmi la race des topographes leur devra comme nous honneur et gratitude.

Ce serait toutefois les honorer fort mal que de les adopter comme formulaires de définitions sans appel. En ce qui concerne Jérusalem spéciament, leurs livres ne laissent pas que d'avoir mis sur le marché quelques erreurs[2] aussi préjudiciables à l'acribie de l'histoire et plus difficiles à déraciner aujourd'hui que les antiques légendes qu'ils voulaient exterminer. Selon l'exigence fatale de toute réaction vigoureuse, ils ont ici ou là dépassé la mesure. A leur époque enfin le sol de Jérusalem n'avait pas encore été attaqué par la pioche des fouilleurs et la plus compétente exploration, pendant nombre d'années encore, fût-elle accomplie par des Williams, Krafft, Barclay, Sepp, de Saulcy, de Vogüé, ne pouvait deviner les éléments essentiels à une reconstitution quelque peu positive de la ville antique.

La véritable ère nouvelle date de l'automne de 1864, époque où commencèrent les opérations des officiers du génie royal anglais chargés d'exécuter le *Survey* de Jérusalem en vue d'élaborer un projet d'adduction d'eau[3]. Tandis qu'on procédait à la triangulation et au nivellement topographique, divers sondages furent pratiqués en des points d'une particulière importance. Nulle part cependant ils n'eurent le développement nécessaire pour produire beaucoup plus que des indications et des repères à utiliser dans les travaux futurs. Mais le résultat de cette première campagne scientifique fut la publication des plans détaillés, base indispensable de l'étude depuis un demi-siècle[4]. L'année suivante, juin 1865, presque au moment où paraissait la publication de l'*Ordnance Survey*, une société se fondait à Londres, sous le haut patronage royal, dans le but d'explorer méthodiquement la Palestine. Son titre même, *Palestine Exploration Fund*[5], l'exprimait avec toute la clarté désirable. C'est naturellement vers Jérusalem que devaient se porter les premiers efforts. Le temps d'obtenir un firman de fouilles, chose jusqu'alors à peu près inouïe en Palestine, et dès le printemps de 1867 une équipe bien choisie et placée sous la direction très compétente de M. le capitaine Warren arrivait à Jérusalem. A travers mille difficultés suscitées par le fanatisme et le

1. M. Bliss (*op. l.*, p. 121) n'a pas craint d'inaugurer une nouvelle phase avec ce voyageur dominicain et de le rapprocher de Robinson : « Standing at the threshold of a new period, this Dominican Father of Ulm looks both backward and forward, but his likeness to Robinson is greater than his likeness to Burchard » — un autre dominicain pèlerin du XIIIe siècle. — Voir encore p. 187, 241.

2. On pense tout de suite au troisième mur très développé, au caractère « stratégique » du mont Sion, à certaine classification des anciens tombeaux... En ce qui concerne l'illustre explorateur américain, loué parfois avec intempérance et critiqué ailleurs avec une excessive sévérité, nul n'a mieux écrit que son savant et distingué compatriote, M. le Dr Bliss (*op. l.*, ch. v, p. 184-223). Au souvenir de la féconde tâche accomplie, on ne saurait être surpris que « même cet Homère sommeille » (*op. l.*, p. 204). Lire aussi, sur Tobler, pp. 226 ss. et FURRER, *Dr. Titus Tobler; ZDPV.*, I, 1878, p. 49 ss.

3. Cf. *Ordnance Survey of Jerusalem : I. Notes*, p. 1 s.

4. Outre le volume de *Notes* déjà cité, l'*Ordn. Survey* comprend un album de plans topographiques et archéologiques et un volume de planches d'après des vues photographiques. Citons surtout comme plans fondamentaux : Jérusalem avec courbes de niveau, à l'échelle de 1/1000e, et le Ḥaram à l'échelle de 1/500e.

5. D'après M. Bliss (*op. l.*, p. 264) le titre complet serait : « A Society for the accurate and systematic Investigation of the Archaeology, the Topography, the Geology and physical Geography, the Manners and Customs of the Holy Land for biblical Illustration ». L'organe régulier de la Société a pour titre *Palestine Exploration Fund's Quarterly Statement*. Inauguré en 1869, il n'a pris sa forme définitive, et depuis lors admirablement régulière, qu'en 1871.



mauvais vouloir d'autorités ombrageuses et de propriétaires cupides, un labeur considérable fut accompli en trois années. Le but essentiel était l'étude du Ḥaram et il ne tint ni à l'habileté ni à l'indomptable énergie de M. Warren et de ses collaborateurs, que la mystérieuse enceinte ne livrât enfin tous ses secrets. On s'enthousiasme à lire, en des lettres au jour le jour et parmi des souvenirs groupés un peu plus tard dans un livre pittoresque de M. Warren[1], les péripéties de cette conquête. Car le mot n'est pas emphatique et sans la stratégie souple et ferme de l'officier, le sang-froid et les calculs impeccables de l'ingénieur, jamais un puits n'eût été ouvert contre la paroi sacrée, jamais les mineurs n'eussent fait leur voie par des centaines de mètres de tunnels à travers des décombres mouvants pour atteindre la base des vieux murs à 80 ou 90 pieds de la surface actuelle. L'intérieur même du Ḥaram, l'inviolable sol du sanctuaire devait se révéler quelque peu, grâce à la vigilante curiosité des explorateurs, adroits à saisir tout prétexte d'observation dans des sous-sols, dans des citernes, dans des éboulis accidentels. Nombre d'autres fouilles sur divers points de la ville ou aux alentours révélaient avec autant d'intérêt que de surprise une Jérusalem souterraine, proie de l'archéologie. Le monumental *Album*[2] de cartes, plans et dessins qui réunit l'ensemble des découvertes sera sans doute longtemps encore la mine féconde d'informations positives sur certains monuments, l'enceinte du Temple en particulier. Une publication commentée par les fouilleurs eux-mêmes eût été assurément très précieuse, car les meilleurs plans n'expriment pas toujours tout et les comptes rendus périodiques durant les travaux ne laissent pas facilement apprécier le vrai caractère et la physionomie d'ensemble d'une trouvaille. La maladie d'abord, puis les obligations de service qui incombèrent à M. le capitaine Warren rendirent impossible une publication de ce genre. Longtemps le public dut s'en tenir à l'Album et au recueil de notes au jour le jour[3]. C'est seulement en 1884 qu'une sorte d'exposé synthétique devait paraître, dans lequel on incorpora les résultats des plus récents travaux[4].

Après la clôture de cette première campagne à Jérusalem, l'activité du *Palestine Exploration Fund* se tourna vers les autres régions palestiniennes. Un *Survey* général fut organisé qui devait aboutir en 1880 à la publication de la grande carte de la Palestine occidentale à l'échelle de 1 pouce par mille, et un peu plus tard à la publication des divers volumes de *Mémoires* complémentaires. Dans cet intervalle Jérusalem fut visitée fréquemment et toujours avec fruit par les officiers distingués qui dirigeaient le *Survey* Le comité s'était du reste assuré la collaboration de M. l'architecte allemand C. Schick, en résidence permanente à Jérusalem.

En 1873-4 M. Clermont-Ganneau accomplissait en Palestine, avec les subsides du comité anglais, une mission féconde, marquée surtout par d'importantes recherches et des fouilles heureuses à Jérusalem. Quelques articles parus dans les *Quarterly Statements* du temps communiquèrent une partie des découvertes, réunies maintenant et commentées dans un excellent ouvrage[5].

L'exemple de l'Angleterre fut suivi bientôt par l'Allemagne. A l'automne de 1877 une société se constituait à Leipzig dans le but de poursuivre de son côté l'exploration scientifique de la Palestine[6]. Jérusalem était naturellement le centre le plus en vue et devait faire le thème des premières publications de la nouvelle société dans la jeune revue palestinienne allemande[7]. Une

1. *Underground Jerusalem: an account of some of the principal difficulties encountered in its exploration and the results obtained.* Londres, 1876, in-8°; illustré.

2. *Plans, elevations, sections... shewing the results of the excavations at Jerusalem 1867-1870, executed for the Com. of the Pal. Expl. Fund, by capt.* Ch. Warren, etc.; 50 planches format grand aigle [sera cité : *Album*, pl...].

3. Publié, avec divers travaux accessoires, sous le titre : *The Recovery of Jerusalem; a narrative of exploration and discovery in the city and the holy Land*, by capt. Wilson and capt. Warren. Londres, 1871; in-8° illustré.

4. *The Survey of Western Palestine : Jerusalem*, by col. Sir C. Warren and capt. C. R. Conder. Londres, 1884; in-4° illustré.

5. Clermont-Ganneau, *Archaeological Researches in Palestine during the years 1873-1874;* t. I paru en 1899, Londres. Cf. *RB.*, 1900, p. 463 ss. Consulter aussi du même savant : *Rapports sur une mission en Palestine et en Phénicie entreprise en 1881; Archives des miss. scient. et littér.*, IIIe sér., t. IX, 1882 et t. XI, 1884 [tir. à part]; mais surtout la série des volumes du *Recueil d'archéologie orientale* paraissant à intervalles variables depuis 1888.

6. *Deutscher Verein zur Erforschung Palästina's.*

7. Le premier numéro de la revue *Zeitschrift des deut.*

courte campagne de fouilles sur la colline méridionale du Temple, — entre le Ḥaram et la piscine de Siloé, — fut dirigée par M. le prof. H. Guthe durant le printemps et l'été de 1881. Le compte rendu d'ensemble fut livré au public dès l'année suivante dans la revue de la Société[1].

Il serait long d'énumérer les entreprises privées dont nous aurons plus tard à enregistrer les fruits[2]. Pour retrouver l'exploration scientifique pratiquée avec une certaine ampleur, on doit descendre jusqu'à la mission de MM. Bliss et Dickie opérant au nom du *P. E. Fund*, de 1894 à 1897. Le but très déterminé de cette longue campagne était de fouiller la région méridionale de l'ancienne cité, d'appliquer à la classification archéologique des ruines à Jérusalem l'expérience acquise en des chantiers plus clairs, d'élucider enfin, dans la mesure possible, la question des remparts primitifs, par conséquent aussi du site primordial de la ville. Les travaux, conduits avec une méthode parfaite et une admirable énergie, furent concentrés à peu près exclusivement sur la grande colline occidentale et dans le Tyropœon; à peine la colline d'Ophel fut-elle abordée dans les tout derniers jours qui précédaient l'expiration du firman[3]. Le circuit méridional du premier rempart, les lignes successives de défense de la ville de ce côté, l'agencement des divers bassins au débouché du tunnel de Siloé et de précieuses trouvailles accessoires récompensèrent le laborieux effort que venait de s'imposer à nouveau la Société anglaise de Palestine. Suivant la louable et très libérale pratique de cette Société, le public avait été tenu incessamment au courant du progrès des travaux par des comptes rendus régulièrement insérés au *Quarterly Statement*. Le mémoire final, écrit de la plume savante, fine et humouristique de M. Bliss et illustré par le crayon habile et très distingué de M. l'architecte Dickie, est aussi agréable que précieux[4].

De 1897 à 1909 l'investigation partielle et accidentelle est allée son train sans qu'aucune grande entreprise de fouilles archéologiques ne vienne tenter à nouveau de soulever quelques plis du linceul étendu sur Jérusalem antique. Durant l'été de 1909 une mission anglaise dirigée par M. le capitaine Montagu B. Parker et subventionnée par de libérales initiatives privées, a repris, sur le coteau d'Ophel, les traces de M. le prof. Guthe et de M. le capitaine Warren. Un outillage parfait, le concours de plusieurs ingénieurs et l'énergique activité déployée sont garants de féconds et scientifiques résultats[5]. A l'heure même où s'écrivent ces lignes s'accomplissent d'autres préparatifs de fouilles également à Ophel, mais cette fois vers l'extrémité Sud-Est, en cette région délimitée par la clairvoyance de M. Clermont-Ganneau, comme le site où l'on doit découvrir le tombeau de David. Si l'on pouvait espérer être enfin à la veille d'une découverte aussi décisive, il faudrait se réjouir : quelques sondages habiles ou le déplacement de quelques centaines de mètres cubes de décombres auraient vidé une controverse déjà séculaire et donné à la méthode critique d'exégèse, d'archéologie et d'histoire une éclatante confirmation.

Pal. Vereins parut dans le courant de 1878. La périodicité des fascicules n'est pas fixe, mais on publie annuellement la valeur d'un volume. Depuis 1895, à côté des fascic. de la revue proprement dite sont publiés tous les deux mois de petits cahiers sous le titre *Mittheilungen und Nachrichten des deut. Palästina Vereins*.

1. *ZDPV.*, V, 1882, pp. 7-204 : *Ausgrabungen bei Jerusalem* : A, *Bericht*; pp. 271-378 : B, *Ergebnisse*, par M. H. Guthe. Les 11 planches qui accompagnent ce mémoire sont en grande partie l'œuvre de M. l'architecte Th. Sandel.

2. Une particulière mention est due aux recherches de M. V. Guérin. Il s'est occupé de Jérusalem dans le premier volume de son grand ouvrage illustré : *La Terre Sainte, son histoire, ses souvenirs, ses sites, ses monuments*, I, 2e éd. 1884, pp. 1-150, et lui a consacré presque la fin de sa laborieuse vie en composant *Jérusalem, son histoire, sa description, ses établissements religieux*, in-8°, Paris, 1889.

3. Voir *QS.*, 1897, p. 179 ss. et 260 ss. La seule fouille un peu développée fut pratiquée pour faire droit à une suggestion déjà ancienne de M. Clermont-Ganneau sur le site de l'antique hypogée royal; mais cette indication n'ayant pas été très exactement suivie, la fouille ne peut rien valoir comme contrôle précis de l'hypothèse.

4. F. J. Bliss and A. C. Dickie, *Excavations at Jerusalem, 1894-1897*, in-8° très illustré, Londres, 1898; cf. *RB.*, 1899, p. 314 s. Une intéressante note générale dans Bliss, *The Developm. of Pal. Expl.*, p. 276 ss.

5. Un compte rendu provisoire des travaux a paru récemment, en anglais et en français, sous le titre : *Underground Jerusalem : Discoveries on the Hill of Ophel, 1909-1911*; et *Jérusalem sous terre : les récentes fouilles d'Ophel*, in-4° illustré, Londres, 1911. Quoique cette publication porte mes initiales, on voudra bien ne m'estimer pleinement responsable que du texte français et des graphiques portant ma signature — moins la pl. IV. — Voir du reste la publication parallèle, abrégée de *RB.*, 1911-1912.

S'il reste, c'est incontestable, beaucoup plus d'espace à fouiller qu'on en a pu fouiller déjà, la documentation de faits n'est cependant plus du tout aussi maigre et aussi précaire qu'on l'entend redire de temps à autre. Disséminée ainsi qu'elle demeure encore, malgré quelques excellentes tentatives de la synthétiser sur tel point spécial ou dans sa totalité[1], on ne saurait s'en prendre aux historiens éminents réduits à ne l'utiliser que par lambeaux. Loin de marcher prétentieusement sur leurs brisées, le livre entrepris dans des conditions plus avantageuses d'information s'efforcera de leur rendre les matériaux plus accessibles pour les reconstructions futures.

Un mot encore est dû sur son caractère et sa forme. Livre pratique et livre de faits avant tout, il devait offrir au lecteur le plus dénué de ressources documentaires, les éléments essentiels de contrôle : citations *in extenso* des textes et illustration abondante répondent à ce double but. Quand une donnée littéraire n'est produite que par nom d'auteur et chiffres de référence elle n'a, d'ordinaire, qu'une portée très accessoire, ou n'intéresse que l'étude minutieuse et celle-ci ne sera guère entreprise que par des lecteurs plus favorisés sous le rapport du loisir et des riches bibliothèques. La même préoccupation a fait éliminer toute controverse. Dans les questions débattues il a semblé tout à fait inutile de corroborer par une « réfutation » des opinions divergentes l'opinion qui était adoptée. Il est néanmoins des cas où cette opinion a contre elle des autorités qu'il n'eût pas été permis d'ignorer et sur des sujets d'une particulière importance : tels la localisation de Sion, le tracé du second rempart, le développement de l'esplanade du Temple. J'ai tâché de dire brièvement alors les motifs de ne se point ranger à leur avis.

La bibliographie enfin, strictement conçue à l'avenant de tout le reste, n'offre que les éléments utiles et néglige ce qui aurait une valeur à peu près exclusive d'érudition. De là sa physionomie passablement disparate et en apparence souvent disproportionnée; mainte page se montrera alourdie d'indications de livres, alors que d'autres toutes voisines en demeureront immaculées, même — presque surtout — sur des sujets rebattus, où il n'y aurait eu qu'à faire un triage de noms et de titres impressionnants. Ailleurs on trouvera copieusement cités de simples brochures, des articles de revues et de courtes notes, tandis qu'on a omis le rappel de gros ouvrages qui sont en beaucoup de mains et à peu près dans toutes les mémoires, au moins par leur titre; une très mince monographie, un compte rendu de chétive apparence peuvent être de meilleur aloi scientifique et de plus concrète valeur qu'un très gros livre mal informé ou sans méthode. Si rien n'a été cité qui n'ait été lu avec quelque profit, tout ce qui a été lu, même avec un certain plaisir, n'avait pas à être cité, puisqu'il ne s'agissait ni de composer une encyclopédie, ni de suggérer à quelques sympathiques recenseurs un éloge de « grande » et de « diligente érudition ». En matière de recherches archéologiques surtout, on conçoit assez que les plus récents travaux soient indiqués de préférence à des ouvrages vieillis ou périmés par quelques découvertes notables; il peut cependant se faire qu'un livre de vieille date conserve une valeur égale, sinon supérieure, à des monographies plus jeunes et moins compétentes. Ces remarques n'entendent point être une critique d'ensemble de toute la bibliographie du sujet. Elles veulent simplement aider le lecteur à apprécier exactement la bibliographie présentée dans ces pages. Quand il y constatera des lacunes graves ou des omissions criantes, loin de se persuader trop vite que j'aie pu négliger avec injustice un ouvrage très estimable, il voudra bien se souvenir avec indulgence que les bibliothèques sont pauvres à Jérusalem. Voudra-t-il se souvenir aussi qu'au lieu de la chercher dans les livres et de la contempler par les yeux d'autrui, c'est sur place et de mes yeux surtout que j'ai cherché — longtemps et avec une piété avouée sans aucun détour — à pénétrer Jérusalem antique?

1. Sans aborder une liste des monographies dont le programme était la mise au point de quelque problème topographique et archéologique il faut néanmoins citer A. KUEMMEL, *Materialien zur Topographie des alten Jerusalem; begleittext zu der « Karte der Materialien zur Top. d. alt. Jerusalem »*, in-8°, Halle, 1906, avec une très élégante carte à l'échelle de 1/2500e. Mais ce Manuel laisse beaucoup à désirer; cf. *RB.*, 1908, p. 186; 1909, p. 328.

LIVRE PREMIER

TOPOGRAPHIE

CHAPITRE PREMIER

APERÇU TOPOGRAPHIQUE

I. — OROGRAPHIE DU SITE.

Jérusalem est essentiellement une ville de montagne. De quelque direction qu'on s'y achemine s'impose l'escalade, moins laborieuse que monotone, de longues rampes, ou la traversée de ravins escarpés. Aux approches, la cité ne se découvre guère que par îlots inégalement proéminents et espacés, entre lesquels on devine plus qu'on n'aperçoit des effondrements d'édifices. Jusque dans ses murs, à travers le dédale de rues étroites, sinueuses, tracées en raidillons et souvent en casse-cou, on sent l'austérité salubre, l'ossature rigide et accusée, la forte atmosphère de la montagne. Cette physionomie altière frappait déjà Isaïe qui l'a exprimée dans son énergique langage : « La montagne de la maison de Iahvé sera affermie au sommet des montagnes et s'élèvera au-dessus des collines » (II, 2). Elle a frappé aussi beaucoup d'autres écrivains bibliques et, après eux, n'a jamais échappé aux observateurs attentifs.

Pour l'embrasser d'un regard il faut choisir, à quelque distance, un belvédère assez élevé, le mont des Oliviers par exemple, à l'orient (pl. IV), ou, plus loin au S., la montagne qui domine Siloé.

Vers le midi de la chaîne palestinienne, dans un circuit de la ligne de partage des eaux (cf. fig. 23), la plate-forme se trouve réduite à une faible largeur. Elle tombe au couchant par deux ou trois décrochements très brusques dans une vallée profonde qui a ses premières branches au N. de *Beit Ḥanîna* et court au S.-S.-O. par *Liftâ* et *Qolônyeh*. Au levant la pente est ménagée de façon plus molle. Entre *Liftâ* et *râs el-Mašaref* un pli de terrain se forme d'Ouest en Est à travers le plateau. Il est vite assez accentué pour pouvoir être dit une vallée et porte le nom d'ouâdy *el-Djôz*[1] (fig. 1 ; cf. pl. I). Bientôt s'orientent vers lui les vallons qui ont un moment cherché leur voie sur l'esplanade du Scopus. Il s'infléchit par une courbe régulière au midi, prend les noms d'ou. *Sitty Mariam*, ou. *Selwân*, ou déjà parfois d'ou. *en-Nâr*, s'encaisse profondément entre le djébel *eṭ-Ṭour* et le massif qui constitue sa rive occiden-

1. « Vallée du noyer (?) ». Cette désignation est surtout appliquée à la vallée au Sud de la route carrossable du Scopus, dans la section indiquée aussi sous le nom d'ou. *'Aqabet eṣ-Ṣouwân* dans Tobler, *Topog.*, II, 19 et sur la carte de MM. Schick et Benzinger, *ZDPV.*, XVIII, 1895, pl. 4. Au Nord en face de la colonie juive, la dépression est appelée *Arḍ el-Limâ'a* et à mesure qu'on remonte vers la ligne de partage des eaux on lui attribue parfois le nom très générique d'*el-Qâ'ah*, « la dépression, la plaine », et celui d'*Arḍ el-Me'aiºnîyeh*, non sans relation avec plusieurs citernes antiques. Ces désignations sont naturellement assez inconnues à la population juive et même musulmane de ces quartiers. Tout le circuit extérieur Nord et Ouest de la ville est la propriété du village de *Liftâ*. C'est parmi les habitants de ce village qu'on doit se faire renseigner sur une toponymie que les installations nouvelles sont depuis quelques années en train de nuancer en attendant de l'altérer gravement. L'enquête requiert déjà beaucoup de circonspection.

tale. Après un parcours de deux kilomètres environ et une dépression de cent quatre-vingts mètres, à la hauteur du village de Siloé il se trouve enserré par des berges rocheuses dominées par deux collines extrêmement abruptes, celle de l'Ouest haute de 50 à 60 mètres, celle de l'orient d'un peu plus de 100 mètres. La description plus complète en sera fournie tout à l'heure. Après le point de départ de l'ou. *el-Djôz* la grande arête faîtière se prolonge par Sud-Sud-Est sur une étendue de 1.500 mètres et l'on voit alors, à l'entrée d'une plaine assez spacieuse, dite *el-Baqa'a*[1], se dessiner une nouvelle vallée. Elle prend d'abord sa course vers l'Est, comme à la rencontre de l'ou. *en-Nâr,* puis tourne au Sud après s'être heurtée contre une haute croupe rocheuse dont le prolongement lui sert de rive orientale. On la nomme ou. *el-Meisé* à sa naissance, parfois aussi ou. *el-'Ennâb*[2], dans son parcours entre la porte de Jaffa et le *birket es-Soulṭân*, enfin ou. *er-Rabâby* à partir du grand bassin jusqu'à l'embouchure dans le Cédron. A six ou sept cents mètres de son premier coude en face de la porte de Jaffa, la vallée est soudainement barrée par le dj. *Abou Thôr*, contrefort puissant qui épaule la *Baqa'a* du côté oriental. Elle se précipite une seconde fois droit au levant, par une faille de la colline qui la bordait sur cette rive. Elle ronge cette cassure en manière de gouffre; et comme son niveau à l'entrée est supérieur de près de 100 mètres à celui de l'ou. *en-Nâr,* distant de

Fig. 1. — Diagramme orographique.

1. Si l'orthographe étymologique est ici infiniment simple, la phonétique courante est une tout autre affaire. Les citadins articulent d'habitude *Bᵉqa'a*, ou *Bᵘqei'a*, voire *Bᵉ'a'*, par suppression du *qof.* Les fellaḥs de *Liftâ* disent plutôt *Baqa-'ah* et ceux de *Mâlḥah*, propriétaires de tous ces terrains, font entendre *el-Bâqa'ah*, إلباقعة, philologiquement faux.

2. *El-Meisé*, apparemment الميسى, pourrait bien n'être qu'une articulation trainante et nasillée à la mode citadine, pour *el-Meis* « l'alizier ». Tout comme *el-'Ennâb*, العنّاب, « le jujubier », cet arbre n'existe plus depuis longtemps dans la vallée. De telles désignations appartiennent cependant à un vieux fonds de toponymie locale. Au lieu de وادى on entend aussi جورة العناب « le *trou* du jujubier ». Tobler (*Top.*, I, 22) semble avoir perçu *el-'Aneb* « des raisins ».

800 mètres à peine, elle creuse rapidement son lit pour ne point déboucher en cascade. La jonction s'opère au Sud de Siloé, au pied du dj. *Baṭ'n el-Hawâ,* moins de 200 mètres au N. du *bir Ayoub*. L'aire délimitée par ces accidents du sol a en gros la figure d'un triangle ayant sa base au N. sur la ligne de partage des eaux, avec l'ou. *er-Rabâby* comme petit côté à l'O.-O.-S. et l'ou. *en-Nâr* prolongé par l'ou. *el Djôz* pour hypothénuse de N.-E. en S.-O.

L'altitude moyenne de la ligne de partage des eaux à la hauteur de Jérusalem est de 792 mètres; celle de la jonction des vallées, à la pointe du triangle, ne dépasse guère 600 m. Comme d'autre part la dépression du ravin oriental est plus rapide et plus accentuée que celle du *Rabâby-Meisé*, il en résulte une inclinaison du triangle à la fois en S. et en E., comme si la nature eût voulu l'abriter mieux contre les vents trop violents qui soufflent d'O. sur la montagne et l'exposer davantage à la lumière chaude et vive du soleil matinal. Toutes les eaux se dirigent donc, aux jours de pluie, vers la plus importante vallée et nous examinerons plus tard comment leur marche à la surface du plateau en a façonné le relief. Un dernier trait achève de caractériser cette physionomie d'ensemble : c'est la dépression centrale qui s'ouvre à peu près à égale distance des deux grandes vallées extérieures. Amorcée au Nord de la ville, elle prend sa direction par S.-S.-E. à la rencontre du Cédron. Soudainement barrée par une saillie rocheuse dont elle n'a pu entamer les couches trop résistantes, elle se recourbe en faucille et aboutit au Cédron par un long détour au S., traçant ainsi dans toute la longueur du plateau une ligne de démarcation tout à fait nette entre ses deux parties orientale et occidentale. Elle a reçu le nom d'*el-Ouâdy*, « la Vallée » par excellence, parfois *el-Djôrah* « le trou », surtout vers l'extrémité méridionale.

Au lieu d'une esplanade uniformément ondulée et toute entière inclinée dans un même sens, on a deux longues, étroites et inégales collines, greffées de biais sur l'épine dorsale palestinienne à un kilomètre et demi de distance environ : comme deux bras tendus vers un même point : le *bir Ayoub*. La colline de l'Ouest a son point de départ assez loin de la ville, au N.-O. dans la direction de *Liftâ* [1]. Son niveau général (pl. II) est de beaucoup le plus élevé et sa marche régulière : d'abord de N.-O. en S.-E. jusqu'à la hauteur de l'angle N.-O. dans l'enceinte de la ville moderne; ensuite presque exactement N.-S. après un coude assez mou, avec de fortes avancées sur la vallée centrale. La courbe subite du *Rabâby* isole brutalement cette chaîne du dj. *Abou Thôr* qui paraîtrait son prolongement très normal par-dessus la vallée. La colline orientale au contraire se dessine à courte distance au N. de l'enceinte actuelle. D'un très faible relief d'abord, elle ne prend une relative importance que par le rapide escarpement des vallées dont elle épouse les contours sensiblement parallèles; d'où sa forme si déterminée de croissant largement ouvert à l'Ouest.

Cette distribution générale en deux massifs de configuration diverse mais étroitement coordonnés l'un à l'autre est ce qui frappe le plus dès qu'on s'arrête devant un panorama de la ville pris du N. ou du S. Elle impressionnerait beaucoup plus sans les invraisemblables déformations que le sol a subies par l'amoncellement des décombres et l'accumulation des édifices. Le spectateur non averti ne soupçonnera jamais qu'au lieu où il contemple une haute et régulière esplanade, à l'angle S.-O. du Ḥaram, se trouve en réalité le lit primordial de la *Vallée*, à 21 m. sous la surface actuelle au pied des murs du Ḥaram. Et comment lui donner l'impression à peu près exacte du relief original avant de lui avoir fait constater sur tout le parcours d'*el-Ouâdy* des remblais qui mesurent jusqu'à 23 m. de hauteur et ne sont nulle part inférieurs à une dizaine de mètres? On suppose dès lors à quel point devait être caractéristique jadis une physionomie dont les traits essentiels n'ont pu être effacés par de tels bouleversements.

Lorsqu'on s'attache à scruter d'un peu plus près le squelette topographique de la ville, on discerne bientôt quelques membres secondaires. Malgré son unité et sa régularité, la colline occidentale offre une subdivision assez tranchée moyennant un pli profond creusé sur sa rampe orientale à peu près au milieu de la cité contemporaine. Ce

1. Elle se détache de la chaîne centrale sur le mamelon dit *râs en-Nâdir* (pl. I, A 3). Je ne lui connais aucune désignation d'ensemble dans la toponymie arabe. La route moderne de Jaffa en suit presque la crête jusqu'à l'angle N.-O. de la ville.

vallon latéral, tributaire d'*el-Ouâdy*, prend naissance à la hauteur de la porte de Jaffa, réduisant en ce point l'arête de la colline à un col de 40 à 50 m. de largeur au maximum [1]. Au N. du vallon transversal un éperon hardi pénètre en coin dans la Vallée et dessine comme une excroissance au flanc de la chaîne principale. Pris ainsi qu'il l'est entre les branches des vallées et détaché quelque peu à son sommet de la rampe contre laquelle il fait saillie, ce promontoire peut faire figure de colline indépendante, pour peu qu'il soit utile d'avoir quelque repère plus défini dans cette région de la chaîne occidentale [2]. Cette chaîne s'épanouit au contraire au S. du vallon en très large plate-forme presque quadrangulaire, *B*, dilatée encore au N.-E. par une nouvelle et plus puissante avancée dans la courbe d'*el-Ouâdy*, *C*. Abstraction faite de quelques plissements sans notable importance, cette remarquable esplanade, qui commande avec ampleur les quartiers environnants, pourrait s'opposer à *la* Vallée et s'appeler *la* Colline avec majuscule [3]. Cette prépondérance naturelle n'a pas peu contribué à faire méconnaître le caractère, la situation et le développement de la ville primitive.

L'humble chaîne orientale offre elle-même plusieurs éléments distincts. A commencer par le S., c'est d'abord le coteau allongé, *D*, aux pentes extrêmement abruptes, qui s'étend de la piscine de Siloé, birket *el-Ḥamrâ*, jusqu'à l'enceinte de la ville moderne. On lui a donné depuis longtemps la désignation biblique d'Ophel, impropre en ce sens que le vocable scripturaire, usité encore chez Josèphe, s'applique à une région très déterminée vers le N.-E. de ce coteau. L'appellation sera pourtant retenue parce qu'elle n'expose pas à de sérieux malentendus, parce qu'elle est aussi plus commode et, en somme, ni plus ni moins imprécise que le nom moderne *ed-Dchoura* « le sommet, l'échine », familier parmi la population indigène de Siloé surtout (pl. I, F 7-8). A quelque distance au S. du Ḥaram une ondulation très prononcée de l'escarpement oriental et la pénétration de la Vallée sur le versant opposé réduisent Ophel à une croupe exiguë — pendant diminué du col signalé tout à l'heure presque sur la même ligne dans la colline occidentale. — Passé cet étranglement, le coteau se dilate un peu sous la plate-forme artificielle de la mosquée, *E*, jusqu'à la rencontre d'un très petit mais très énergique ravin, totalement enfoui depuis des siècles sous les terrassements du Temple hérodien. Cette section de la colline, qu'il est loisible d'envisager elle-même à la façon d'un coteau distinct, n'a aucun nom bien spécifique. Celui de Moriah, emprunté à la Bible, peut lui être maintenu sans qu'on se méprenne sur son caractère. Les désignations de « colline du Temple », ou simplement « Ḥaram », seront employées à l'avenant et demeurent toutes assez claires.

Une énorme tranchée artificielle, à décrire plus tard, avait achevé d'isoler naguère le Moriah du dernier prolongement septentrional de la chaîne. Il subsiste encore assez de cet effort humain complétant l'œuvre de la nature pour que l'œil discerne, au N. du Ḥaram, un nouvel élément topographique, un dernier coteau, *F*, qui conservera sans aucune difficulté sa vieille appellation historique de Bézétha, car elle sent le terroir [4]. Ce coteau lui-même est scindé obliquement en deux massifs par un vallon secondaire dont la naissance est au N. de la ville dans le plateau d'*es-Sâhireh* et l'embouchure sur le Cédron à peu près en face de la porte Dorée. Le massif oriental, *G*, n'a jamais été inclus dans le rempart que sur un assez petit segment; celui de l'Ouest, par contre, s'y trouvait englobé sur toute sa largeur. Il déborde aujourd'hui l'enceinte dans son développement septentrional; mais un nouveau fossé avait donné une limite ar-

1. Dans les diagrammes topographiques publiés par la *RB.* (1892, p. 19 et 1895, p. 39), une inadvertance du dessinateur a prolongé inexactement cette petite vallée par-dessus le col (cf. *RB.*, 1906, p. 636, n. 3).

2. Fig. 1, *A*. Ce coteau, masqué depuis longtemps par les maisons et au cœur même de la ville, n'a plus de nom indigène. Les topographes lui attribuent assez souvent celui de Gareb, emprunté à un passage obscur de Jérémie (**31**, 39). D'autres se servent de l'expression « colline du Calvaire », contre laquelle on a eu le tort de s'insurger, puisqu'elle n'est pas sans une relative exactitude. Le ressaut de terrain dont il s'agit correspond strictement à ce que les gens du pays appellent un *râs* « un mamelon », si l'on veut « une tête », dans la configuration de leur sol. Ce caractère orographique et l'expression usuelle correspondante méritent de n'être pas perdus de vue quand on discute la question du « Golgotha ».

3. A défaut d'un nom approprié, dans les cas où ne peut être retenue l'appellation traditionnelle amphibologique, — Mont Sion, — cette colline est spécifiée par le Cénacle ou la mosquée de *Néby Dâoud*.

4. Cf. Lagrange et Vincent, *Bézétha;* dans le *Florilegium Melchior de Vogüé*, 1909, p. 329 ss., 348.

tificielle à cette colline et nous aurons à discuter si jamais elle fut comprise toute entière dans le circuit fortifié.

Embrassée ainsi d'un coup d'œil, Jérusalem offre, par sa structure, l'aspect de ces diadèmes tourelés mis au front des villes personnifiées sur les monnaies antiques. Il n'y aurait plus guère que spéculation aventureuse à supputer le nombre exact des collines, ou plutôt des subdivisions saillantes dans les deux grandes collines, pour en tirer des comparaisons et des symboles. Cet aperçu orographique ne gagnerait rien à la discussion sur les termes de vallées, ravins, plissements, employés peut-être en un sens qui n'est pas toujours celui des « argumentations » topographiques [1], mais choisis à dessein pour correspondre dans toute la mesure possible à leur nature et dont la justification sera d'ailleurs fournie en traitant de la géologie. Ce relief pittoresque ne revêtira enfin toute sa portée qu'après l'examen de Jérusalem souterraine dans les points où plus de précision topographique deviendra utile.

II. — ASPECT GÉNÉRAL DE JÉRUSALEM.

§ 1. *La vieille ville.*

Il existe aujourd'hui deux villes à physionomie nettement tranchée : la nouvelle et la vieille Jérusalem. Celle-ci, mal relevée de ses ruines successives, entasse dans une confusion indescriptible, derrière les impuissantes murailles dont on l'enferma sous Soliman II, ses demeures et ses monuments à peu près tous sans architecture et sans beauté. Celle-là développe incessamment au N. et au N.-O. ses constructions en style banal : quelques-unes confortables avec un certain air d'élégance, où sont établis les représentants des puissances étrangères, les institutions européennes et celles du Nouveau Monde et les notabilités locales; la plupart cependant communes, misérables même, pour abriter les colonies d'immigrants juifs qui affluent, d'année en année plus nombreux, vers la Ville Sainte. Les origines de ce quartier neuf datent d'un demi-siècle à peine; les très rares vestiges d'antiquité qu'il renferme appartiennent à l'histoire de la vieille ville.

L'enceinte actuelle de la Jérusalem historique décrit sommairement un rectangle dont le grand axe, orienté de l'Ouest à l'Est, a 1.100 mètres de longueur moyenne et le petit, du N. au S., un peu moins d'un kilomètre. Si l'on fait néanmoins une exception pour la face orientale, où le mur court presque en ligne droite du N. au S. (fig. 2), couronnant la crête du plateau, sur tous les autres côtés sa marche est irrégulière au point de sembler capricieuse (pl. I et III). Quand on l'examine d'un peu près, on se rend compte que les sinuosités sont presque partout exigées par la configuration même du sol. Il en résulte une augmentation considérable dans la longueur des côtés. La muraille du N. a près de 1.400 mètres de développement et deux directions bien marquées. Elle traverse assez sensiblement en ligne droite d'E. en O. la colline du Bézétha. Au delà d'*el-Ouâdy* elle s'infléchit d'E.-N. en O.-S. (cf. pl. XIII) pour ne pas gravir à pic la croupe de la colline haute de 50 mètres entre la Vallée et le commencement de l'ou. *el-Meisé*. Au sommet de cette colline elle tourne soudainement au midi, presque au S.-E. Elle garde cette direction sur un parcours de 275 mètres en tenant compte des sinuosités, non sans avoir tenté par quelques oscillations de gagner de l'espace en se rapprochant de la vallée sans déserter tout à fait la hauteur qui est son unique force. Au point où la vallée occidentale se coude à angle droit pour se diriger tout à coup en plein S. (cf. fig. 10), l'arête rocheuse, qui s'est abaissée d'une trentaine de mètres depuis l'angle N.-O. de la muraille, est réduite, ainsi qu'on l'a décrit plus haut, à un col très étroit. Il y a donc là un point faible pour le rempart. On y a pourvu par l'érection d'une forteresse qui porte résolument ses travaux avancés jusque dans la vallée et couvre, sur environ 150 mètres, le front occidental de la cité : c'est « la citadelle », *el-Qala'ah*, communément appelée par les étrangers « la Tour de David » (pl. I, D 7 et fig. 3).

Passé ce col, le faîte du plateau ne tarde pas à reprendre l'altitude moyenne qu'il avait dans la

1. Où l'on a cherché par exemple à prouver, par des subtilités littéraires, que le vallon descendant de la porte de Jaffa vers l'orient (« vallon transversal », fig. 1) est la vraie branche initiale de *la* Vallée; ou encore que certaine « large vallée », dont parle Josèphe, devrait être sur la pente S.-E. de la colline du Cénacle, etc.

partie septentrionale et l'enceinte, longeant la crête, court maintenant droit au S., tandis que le ravin extérieur s'encaisse de manière à constituer une défense infranchissable. A 280 mètres de la citadelle, le mur interrompt sa marche au bord de l'escarpement pour revenir à angle droit à l'orient, à travers le plateau qui peut mesurer 200 mètres de surface plane en cet endroit. Quand il en atteint occidentale : c'est là que le mur la traverse. A peine a-t-il touché le bord opposé qu'il forme un angle droit rentrant au N. et vient, 100 mètres plus haut, se souder au mur du Ḥaram (cf. fig. 2) pour traverser la colline orientale. Moyennant ces circuits le mur du S. a un développement peu inférieur à 1.200 mètres pour couvrir une étendue de 990 mètres à vol d'oiseau [1]. Le mur de l'E. range



Fig. 2. — « ... Le mur court en droite ligne couronnant la crête du plateau ».
Jérusalem, vue de l'abbaye bénédictine, pl. I, G 8.

la déclivité orientale, il s'accroche à ses flancs, s'allonge en sinuosités qui doublent son parcours pour ne pas franchir au hasard les ondulations de la colline et remonte à peu près à 175 mètres en E.-N. à la rencontre d'un point propice pour traverser *el-Ouâdy*. A l'endroit où la Vallée se recourbe en arc pour se diriger au S. parallèlement au Cédron, elle est relativement peu profonde et dominée en outre par le promontoire de la colline le bord du plateau en déviant de la ligne exacte N.-S. sous un angle de 10° à peine. Il n'a que 860 mètres de longueur. La muraille elle-même sera décrite ailleurs. Un détail caractéristique à relever encore est que, sur trois côtés, le rempart est protégé par des vallées précipitueuses. Le front Nord, seul découvert et accessible de plain-pied, était défendu par un fossé taillé dans le roc. Ce fossé, rabattu devant les angles N.-E. et N.-O.,

1. Les mesures calculées trigonométriquement par l'*Ordn. Survey* (*Notes*, p. 8) sont, en ligne droite d'angle à angle : N. 3930' = $1.197^{m},86$; S. 3245' = $989^{m},10$; E. 2754' = $839^{m},42$; O. 2.086' = $635^{m},81$.

demeure visible en divers points, malgré la constante accumulation des décombres (fig. 4 s.). La superficie de la ville munie encore de ses remparts est de 85 à 90 hectares au maximum.

Sept portes donnent accès dans la cité : trois au N., une à l'O., deux au S., une à l'E. En voici les noms indigènes en reprenant le circuit à l'angle N.-E. (pl. III) : *bâb ez-Zâhireh*[1], *b. el-ʿAmoud* (ou *b. en-Naṣr*, etc.), *b. el-Djedîd* (ou *b. ʿAbdu'l-Ḥamîd el-Madjîd*), *b. el-Khalîl*, *b. en-Néby Dâoud*, *b. el-Moghârbé*[2], *b. el-Asbâṭ*. A ces désignations arabes sont juxtaposées des appellations, chrétiennes d'origine pour la plupart, et plus familières parmi les Occidentaux. Ce sont, en suivant le même ordre d'énumération : la porte d'Hérode, la porte de Damas, la porte Neuve, la porte de Jaffa, la porte de Sion, la porte des Maugrebins — parfois porte de Siloé — et la porte *Sitty Mariam*, cette dernière avec un faux air de tradition indigène encore plus factice lorsqu'on emploie le nom porte de Saint-Étienne[3]. Comme il est facile de s'en rendre compte, ces noms dérivent presque tous de la situation des portes qu'ils spécifient, ou d'une particularité saillante au voisinage. Parmi les noms arabes, *ez-Zâhireh, el-Khalîl* et *Néby Dâoud* sont empruntés à la région contiguë pour le premier[4] et le dernier vocable, à la direction d'une route aboutissant là pour *b. el-Khalîl;* cet



Fig. 3. — « Une forteresse couvre, sur environ 150 mètres, le front occidental de la cité. »
La citadelle, vue de kh. Abou Ouʿair, pl. I, D 7.

1. Apparemment الزاهرة, selon la prononciation la plus populaire, qui semble avoir été influencée beaucoup par une ironie assez triviale opposant ce qualificatif « la fleurie », ou « la brillante », à l'usuelle malpropreté de cette porte.

2. Encore une nuance de phonétique locale très courante, au lieu de l'articulation *Moghâribeh* مغاربة plus littéraire.

3. Désignation d'origine érudite, qui doit presque toute sa fortune à ce qu'elle a été inscrite comme surnom de cette porte orientale dans les plans du *Survey*. La population musulmane n'emploie que *bâb el-Asbâṭ ;* la population chrétienne dit *bâb Sitty Mariam*, et *bâb mâr Estephân* demeure au compte des topographes qui ont de la lecture.

4. *Bâb ez-Zâhireh* ouvre sur une région du plateau septentrional dite *Sâhireh*, ساهرة, que la tradition musulmane rattache à un cimetière en vénération (MOUDJIR ED-DIN, *El-*

« Ami [de Dieu] » n'est autre qu'Abraham, dont le nom s'applique aujourd'hui à la ville d'Hébron, son sanctuaire. Or la route d'Hébron s'amorce en effet à cette porte. On en eût pu dire tout autant de la « route de Bethléem » ou « de Bersabée » ; l'importance religieuse exceptionnelle d'Hébron pour les musulmans a fait prévaloir le vocable d'*el-Khalîl*. *B. el-'Amoud,* on le sait depuis la découverte de la carte mosaïque de Mâdabâ, est une lointaine réminiscence d'une colonne monumentale érigée sur la place intérieure, à l'entrée de la grande voie à portiques dans la cité romaine d'Aelia christianisée. Le nom de *b. en-Naṣr,* le plus usité encore dans le langage musulman officiel, évoque des souvenirs de la conquête. Une certaine flagornerie municipale décora naguère du nom d'un sultan régnant et redouté l'espèce de brèche ouverte dans le rempart pour desservir des quartiers neufs. Il est douteux qu'en dehors des formules bureaucratiques, ce nom plein d'emphase se perpétue longtemps encore, après les récentes transformations dynastiques; mais le nom courant de *b. el-Djedîd,* « la porte Neuve », a bonne chance de longue vie, même après que tout le monde aura oublié pourquoi et comment il fut vrai. ***B. el-Moghârbé*** doit son origine à ce que les pauvres hères du Maghreb[1], venus en pèlerinage à l'illustre *Masdjed el-Aqṣâ*[2], se réfugiaient souvent dans les terrains vagues avoisinant cette porte[3]. Enfin *b. el-Asbâṭ,* « la porte des Tribus », est le résultat de je ne sais quel syncrétisme judéo-musulman et s'applique aussi à une porte du Ḥaram.

Quelques-unes des appellations chrétiennes reproduisent simplement les arabes; les autres sont aussi empruntées plus ou moins vaguement à des directions de routes, ou résultent de localisations traditionnelles, souvent très tardives, de monuments ou de souvenirs. Ce n'est le lieu ni d'en instituer le procès, ni de discuter laquelle vaut le mieux des deux séries de noms. Il suffisait de les indiquer en ce moment pour la commodité ultérieure de la description.

Ces portes sont reliées par les principales artères qui traversent la ville et complètent la délimitation en quartiers déjà si accentuée par le relief du sol. Les deux plus grandes partent de *b. el-'Amoud* au centre de la face septentrionale et aboutissent aux deux portes du Sud. La rue centrale est à peu près rectiligne d'un bout à l'autre de la ville. Accrochée d'abord au flanc de la colline occidentale, elle est nommée, à son point de départ, *ṭariq b. el-'Amoud*[4]. A 280 mètres de la porte elle est coupée par une première grande rue perpendiculaire et prend le nom de *ṭ. khân ez-Zeit*. 140 mètres plus loin, à la hauteur d'une rue latérale dite *ḥâret ed-Dabbâghîn,* la grande rue aboutit à trois passages parallèles couverts qui sont les bazars *souq el-Laḥḥâmîn* à l'ouest, *s. el-'Aṭṭârîn* au centre et *s. el-Khawâdjât* — un peu plus court que les deux autres — à l'Est. La continuation normale de la rue est par le bazar de l'Ouest ou celui du centre, également longs de 125 mètres. A son débouché sur la rue transversale *s. el-Beidhâr,* la rue doit remonter de quelques mètres vers l'O., à la rencontre de *s. eṣ-Ṣabbâghîn,* par où elle atteint l'esplanade même de la grande colline. Elle se prolonge sous les noms de *ḥâret el-Djawâîneh* et *ṭariq bâb en-Néby Dâoud* jusqu'à une place analogue à celle de la porte

ouns..., p. 412, et dans SAUVAIRE, *Hist. Jérus. et Hébron*, p. 194 s. Sur son imbroglio étymologique, voir J. BOEHMER, *MuNDPV.*, 1909, p. 81, n. 1). Par un phénomène fréquent et simple de phonétique et d'humour populaire, on a nuancé le nom, de façon presque imperceptible d'abord, pour substituer un vocable coquet au nom de funeste augure qui évoquait la pensée des tombeaux; sans compter qu'on gagnait encore au change une antilogie d'un goût douteux mais bien populaire ici. Voir dans VON LUSCHAN, *Ausgrabungen in Sendschirli*, I, 6, le cas identique de سنجيرلي transformé en زنجيرلي.

1. Marocains et Algériens surtout.

2. On sait que le Ḥaram en son ensemble est ainsi désigné dans le langage musulman.

3. Le nom de « porte sterquiline », adopté par quelques topographes, ne répond à rien dans la toponymie locale. Justifié sans doute par la proximité des égouts et les amas de détritus, il est cependant de nature à causer quelque amphibologie avec une antique « porte sterquiline » située sur un tout autre point; il sera donc évité.

4. L'étude onomastique fondamentale pour le réseau des rues de Jérusalem demeure celle de M. Ch. SANDRECZKI, *Account of a Survey of the City... made in order to ascertain the names of streets, etc.* avec un plan détaillé : *Index to the Orthography of Jerusalem*, publié dans *Ordn. Survey, Notes*, en 1865. Cette étude remaniée a paru de nouveau dans la *ZDPV.*, VI, 1883, p. 43 ss. Les divergences notées (pl. III) tiennent presque toutes à des négligences de prononciation ou à des étymologies récentes, plus ou moins malavisées. Bien peu d'appellations ont changé.

de Damas, assez souvent appelée *Meidân b. N. D.*, mais plus communément *souq el-Djema'*[1] et, depuis deux ou trois ans, quelquefois *meidân el-Laḥḥâmîn*[2], parce que l'office sanitaire s'efforce d'y parquer la boucherie indigène, juive surtout, qui promenait sa répugnante infection un peu partout dans la ville[3]. La rue est maintenant barrée au delà du *meidân* et pour avoir une issue partant de la porte de Damas court d'abord de N.-O. en S.-E. par le fond d'*el-Ouâdy* et porte aussi le nom de *ṭariq b. el-'Amoud*. Au tournant de la Vallée entre la colline du Saint-Sépulcre et l'angle N.-O. du Ḥaram elle prend du N. au S. une direction assez sensiblement parallèle à la rue principale et sous les noms de *ṭ. el-Ouâdy*, *'aqabet el-Moghârbé*, *ḥâret el-Moghârbé*, elle dé-



Fig. 4. — Le fossé envahi par les décombres sous le rempart septentrional.
Vue prise du birket el-Ḥidjeh (pl. I, F 5) en 1910. Au centre, le saillant de la porte d'Hérode. A droite, la croupe du Bézétha. Au fond, hospice Saint-Paul.

elle doit remonter de 75 à 80 mètres à l'O., vers *bâb en-Néby Dâoud*. Hors de l'enceinte moderne, il est facile de retrouver son prolongement normal ancien dans un chemin parfaitement établi à travers des champs où recommence à se construire un quartier neuf. La seconde rue bouche à la porte des Maugrebins, non sans être prolongée, elle aussi, par un chemin sinueux au flanc de la colline occidentale jusqu'à la piscine de Siloé. Si, au lieu d'en ramener l'extrémité septentrionale obliquement vers la porte de Damas en suivant le cours de la Vallée, on lui

1. Cette articulation familière représente en réalité *Djoum-'ah* « vendredi », nom du jour où se tenait en ce lieu le principal marché au gros bétail. Ce marché a été transféré depuis une quinzaine d'années dans le *birket es-Soulṭân*.

2. La présence de la léproserie, confinée maintenant au fond de la vallée de Siloé, avait fait appeler naguère l'endroit *meidân el-Masâkîn*, nom déjà totalement disparu.

3. De l'extrémité méridionale de *s. el-Khawâdjât*, une rue secondaire et à peu près parallèle porte les noms de *ḥâret el-Yehoud* et *ḥ. el-Maslaḥ* « rue des Juifs » et « rue de l'abattoir ». Son tracé est plus archaïque apparemment même que le réseau dont fait partie la grande rue Nord-Sud.

donnait un raccord immédiat avec la rue du Bézétha, *ḥâret bâb ez-Zâhireh,* on aurait une rue directe, malgré d'insignifiants décrochements, entre la porte d'Hérode et la porte des Maugrebins, parallèle à la rue centrale qui fait communiquer la porte de Damas et celle de Sion.

Sur ces deux rues longitudinales deux grandes rues transversales O.-E. tombent perpendiculairement. Au N., la rue — borgne avant la percée de la porte Neuve — qui commence au sommet de la colline devant le couvent franciscain de Saint-Sauveur d'où elle tire son nom actuel, *ḥâret deir el-Efrandj*. Elle descend en plein E. par la pente rapide du grand coteau, prend le nom de *khoṭṭ el-Khânqah* en longeant, au N. le mamelon du Saint-Sépulcre et débouche sur la rue centrale pour se prolonger à l'orient avec une très légère modification d'axe jusqu'à l'autre grande rue longitudinale et aboutir, par quelques détours d'origine probablement assez moderne, à l'enceinte du Ḥaram. Toute cette section orientale, depuis le carrefour de la *Khânqah* et du *khân ez-Zeit,* s'appelle *ṭ. es-Seraï*. La seconde artère transversale, parallèle à 300 mètres en moyenne au S., part de la porte de Jaffa, traverse les petites places dites *meidân b. el-Khalil* et *m. el-Mawqaf* et sous les noms de *ṭ. souaïqat 'Allân*[1], puis *souq el-Beidhâr*, atteint l'issue des passages couverts sur le trajet de la rue centrale. Un déplacement de 12 à 15 mètres au S. ramène la rue un peu plus haut sur la croupe de la colline. Elle prend le nom de *ṭ. bâb es-Silsileh,* décrit une courbe très molle pour franchir la Vallée et débouche à l'une des principales portes du Ḥaram.

Ces quatre voies essentielles dessinent sur l'aire de la ville une sorte de damier aux cases relativement régulières à l'occident, moins symétriques au centre à cause des accidents du terrain et du dérangement que l'enceinte spéciale du Ḥaram inflige à la répartition symétrique des quartiers. Si quelques anomalies peuvent offenser dans ce réseau, l'œil d'un ingénieur contemporain qui aurait pour tâche de camper sur un sol vierge ainsi configuré une Jérusalem toute neuve, elles s'expliqueront suffisamment après une information plus détaillée sur le développement graduel de la ville. Telle direction par une pente trop raide, ou de biais à travers une vallée, que n'eût jamais adoptée un ingénieur libre de choisir son tracé, fut imposée sans doute par des exigences quelconques de raccord des sections nouvelles aux sections antérieures[2]; telle rue qui vient buter aujourd'hui niaisement contre la muraille, aboutissait autrefois à une porte ainsi qu'il convient à toute raisonnable voie de communication. En d'autres termes, le réseau des rues de Jérusalem n'est pas ordonné à sa ligne actuelle de remparts, mais conserve l'empreinte d'une lente évolution dont le point de départ est très loin dans le passé. Il n'était donc pas superflu d'y retenir un moment l'attention. Il serait au contraire tout à fait chimérique de tenter une description plus détaillée du réseau très chaotique des ruelles en chaque segment. Un diagramme (pl. III) enregistre les principales, de manière à indiquer la pénétration en ces îlots d'une densité généralement excessive et pour mentionner çà et là quelques noms utiles comme repères topographiques ultérieurs.

Quoique, depuis nombre d'années déjà, la population tende à se mélanger dans les habitations aussi bien que pour le commerce, l'antique division en quartiers subsiste nette encore : la zone orientale est musulmane, l'occidentale est chré-

1. Prononciation qui tend, je crois, à devenir plus commune que le nom primordial 'Alloun, علون. Au lieu de *souaïqat*, diminutif de سوق, on peut entendre parfois *chouaïkat*, par une déformation dont l'origine m'échappe.

2. Un exemple fort démonstratif de ce qui dut se passer à maintes reprises dans Jérusalem antique vient d'être fourni dans le plan d'un nouveau quartier septentrional, sur les pentes de la chaîne occidentale. Depuis une vingtaine d'années, des habitations privées s'élevaient au petit bonheur parmi les oliveraies et l'agrément de cette situation commençait d'y attirer quelques établissements un peu considérables. Vers 1902 la densité des édifices, ou plutôt le désordre de leur répartition, menaçait déjà de compliquer fort désagréablement la circulation. Un gouverneur avisé ordonna la création d'une large voie carrossable vers la base de la colline et au-dessus de la dépression initiale d'*el-Ouâdy*. La voie fut créée tant bien que mal, obligeant les nouvelles maisons à s'aligner en bordure; mais l'encombrement s'accentuait des deux côtés. En 1907, il devenait urgent de ménager un raccordement entre la rue neuve et celle qui longe, un peu plus haut, l'enclos de la colonie russe. A défaut d'expropriations coûteuses qui n'étaient sans doute pas en son pouvoir, l'ingénieur municipal n'a eu d'autre ressource que de tracer sur des terrains encore libres une ruelle vertigineusement droite avec une pente de douze centimètres et demi par mètre : 25 mètres de dénivellement sur 200 mètres de parcours en chiffres ronds (cf. pl. VI, devant l'ancien consulat de France).

tienne. De façon plus précise on peut localiser au N.-O. les quartiers latin et grec, au S.-O. le quartier arménien, auquel fait suite, vers l'orient, le haut quartier juif qui déborde par la Vallée jusqu'à l'enceinte du Temple et remonte au N. jusqu'à la rue du Sérail; l'angle N.-E. est le quartier musulman proprement dit. Quelques rares établissements européens émaillent ce chaos : tous abritent quelques vestiges religieux du passé, ou sont des fondations hospitalières et civilisatrices faites à une époque où l'insécurité du pays ne permettait pas de s'installer au grand air et au large hors des remparts.



Fig. 5. — Cultures de choux-fleurs dans le fossé antique, au pied du rempart oriental.
Vue prise de ḥâkourat en-Nâmouriyé (pl. I, F 6) en 1910. Au centre, barrage en pierres sèches qui limite les cultures, en avant de bordj el-Laqlaq.

§ 2. *Les faubourgs du Nord et de l'Ouest.*

En moins d'un quart de siècle, les conditions sont devenues tout autres. Quand M. V. Guérin visita Jérusalem pour la première fois, en 1852, il en voyait encore les abords silencieux et déserts tant de fois décrits par les anciens voyageurs. En 1889, le développement des « nouveaux et longs quartiers juifs » et les « immenses constructions des Russes » lui faisaient regretter le « désert austère » de jadis, qui « convenait merveilleusement et servait de vestibule naturel, par sa religieuse et lugubre tristesse, à une ville dont le plus grand intérêt consiste dans un tombeau[1] ». De ce désert il ne reste plus trace et l'incessante expansion de la ville neuve ne tardera pas à couvrir une surface trois à quatre fois plus considérable que celle de la ville murée actuelle. Déjà les colonies juives ont occupé les plus avantageuses parties du plateau et toute la

1. Guérin, *Jérusalem*, p. 186 s.; *La Terre Sainte*, I², p. 3 s; cf. de Vogüé, *Jérusalem; hier et aujourd'hui*, p. 1 ss.



Fig. 6. — « L'enclos de Saint-Étienne s'adosse à l'extrémité septentrionale du Bézétha ».
Vue prise du S., sur la terrasse de l'école américaine, contre le rempart de la ville.

colline du N.-O. jusqu'à la crête occidentale à 2 kilomètres des vieux murs [1]. Les installations nouvelles doivent se masser en des vallées latérales ou refluer assez loin pour trouver des sites moins escarpés et d'exposition plus saine. Une description approfondie de cette jeune cité serait sans aucun à-propos, et il suffira d'en faire rapidement le tour pour compléter la notion topographique générale dont nous avons besoin.

Ce qu'on est convenu d'appeler le plateau septentrional ne répond que très imparfaitement à cette désignation. C'est un sol vallonné où se dessinent les premières ondulations de la double chaîne décrite dans la vieille ville et que sillonnent les ramifications initiales des deux vallées du centre et de l'Est. La colline du Bézétha se prolonge à peine à 250 mètres au N. des remparts et ne dépasse point l'enclos de Saint-Étienne qui s'adosse à son extrémité septentrionale et marque à peu près exactement la limite entre le Tyropœon et le Cédron pour la répartition des eaux. Moins de 50 mètres à l'orient de la basilique de S.-Étienne, le vallon (cf. fig. 7 et 22) du Bézétha est déjà bien accentué à travers l'esplanade d'*es-Sâhireh*, tandis que le Tyropœon se creuse rapidement à l'O.-O.-S. dans la cuvette appelée *ard el-Birkeh* et que, moins de 200 mètres au N., la Mission anglicane est déjà sur la pente de l'ou. *'aqabet es-Souwân*. Il ne reste à proprement parler d'autre plateau que la petite esplanade projetée dans la courbe de l'ou. *el-Djôz* et développée jusqu'à l'angle N.-E. de la ville. Cette région, dite en son ensemble *es-Sâhireh*, demeure un quartier musulman et n'est pas très peuplée encore, si ce n'est en sa partie centrale (fig. 7), avec quelques paquets de maisons sur les escarpements

1. On aura une très juste impression de ce changement en comparant le panorama pl. IV avec celui que publiait M. Pierotti en 1864 (*Jerus. expl.*, pl. I), pris du même point, au sommet du mont des Oliviers.



Fig. 7. — « ... 50 mètres à l'orient de Saint-Étienne, le vallon du Bézétha est déjà bien accentué ».

de l'E. et du N. surtout, près d'un ouély en grande vénération, *cheikh Djerrâḥ*, et sur les deux rives de l'ou. *el-Djôz* (pl. I, D-F 4-5; XI). La vallée franchie, quand on continue droit au N. par la principale route, amorcée à la porte de Damas, on doit escalader d'abord une pente abrupte pour atteindre un plateau rocheux relativement uni et spacieux à travers lequel d'énormes jetées de pierres, *roudjoum el-Qahâqîr*[1] (I, D 2), des traces de carrière, des citernes, des tombes aux abords, indiquent des installations anciennes variées. Cette esplanade commande les approches de Jérusalem antique; elle barre en quelque sorte la vallée orientale et s'offre comme la plus naturelle étape à l'assaillant qui débouche de l'O. par le grand ravin de *Liftâ*, ou se précipite du N. et vient de franchir la crête du Scopus. Une telle position ne pouvait échapper aux anciens stratégistes opérant contre Jérusalem, et il fallait dès maintenant la signaler, en vue de son rôle ultérieur. Comme si l'endroit était maudit pour eux, les Juifs n'ont pas encore occupé ce site, pourtant mille fois meilleur pour l'établissement d'une colonie que l'étuve infecte de l'ou. *Rabâby* au S. du birket *es-Soulṭân*[2], ou que le ravin malsain et souvent marécageux dit *ḥallet eṭ-Ṭarḥah*. Jusqu'ici la route septentrionale semble établir une démarcation que les juiveries n'ont pas franchie[3]

1. Faute d'avoir pu, malgré de très nombreuses tentatives, fixer la phonétique de ce nom, l'orthographe du *Survey* et des cartes courantes est maintenue : القهاقير. De la bouche de plusieurs paysans de *Liftâ* j'ai cependant cru entendre parfois *el-Qa'aqîr*, القعاقير (voire même *Ka'keh*) et la difficulté n'est d'ailleurs pas neuve de discerner entre ces deux articulations très apparentées; voir Socin, *Liste arabischer Ortsappellativa; ZDPV.*, XXII, 1899, p. 38.

2. Colonie de fraîche date dont je n'ai pu encore savoir le nom officiel.

3. Quelques maisons en bordure de la route au N. de Saint-Étienne et un groupe très misérable sur l'embranchement vers le mont des Oliviers, au-dessus du tombeau de Simon le Juste, sont les seules exceptions, à ce jour.

à l'E. tandis qu'elles s'entassent à l'O. Une colonie boukhariote est en train d'assaillir en quelque sorte cheikh *Djerrâḥ* et dilate ses masures dans le bas-fond d'*arḍ el-Limdʿa* autour d'une ancienne piscine depuis longtemps envasée. On peut prévoir qu'avant peu d'années, malgré la présence d'innombrables hypogées parmi les rochers qui bordent l'ou. *el-Djôz*, la fondation nouvelle aura épandu ses édifices jusqu'aux confins des aînées, les colonies plus opulentes *Chaʿar Pinnâh*, *Bait Isrâël* et autres [1], accrochées au flanc oriental de la grande colline (cf. fig. 8).

Pour un observateur situé quelque part à l'orient, sur le plateau de *Sâhireh* ou même beaucoup plus loin, sur la crête du mont des Oliviers, cette colline occidentale n'offre d'abord qu'un entassement ininterrompu de maisons toutes neuves dont la densité, la banalité aussi, deviennent plus intenses à mesure qu'on s'éloigne de la vieille ville. Avec un peu plus d'attention l'œil discerne certains groupements qui correspondent en partie au réseau des routes. Aux abords immédiats du rempart et sur une zone d'un demi-kilomètre environ, ce sont surtout des constructions chrétiennes qui se pressent au flanc oriental du coteau parmi les oliviers, les amandiers et les pins, derniers vestiges des jardins d'autrefois (pl. VI). Le groupe imposant des édifices français, hôpital Saint-Louis, hôtellerie de N.-D. de France, etc., qui fait face à la porte Neuve et l'immense colonie russe qui fait suite au N. profilent haut dans le ciel leurs terrasses à claires-voies, leurs originales tourelles, ou les coupoles bulbeuses et les clochetons de leurs églises. Leurs architectes ont gardé quelque pitié pour le paysage, évitant d'y semer des taches qui ne leur étaient pas strictement imposées par les nécessités auxquelles il leur incombait de pourvoir. Si vers le pied de la colline se multiplient les façades nues et les toits en tuiles rouges importées, du moins presque chaque maison garde encore son caprice : celle-ci s'étale toute en largeur au ras du sol, celle-là s'étire en hauteur pour faire surgir son balcon au-dessus des toits d'alentours, cette autre s'agrémente de larges vérandahs, tandis que la voisine affecte quelque recherche d'ornementation. Et cette diversité, ce désordre même, enfin la note gaie maintenue par les arbres — de jour en jour plus clairsemés, hélas ! — atténuent le contraste fâcheux entre ce décor trop jeune de banlieue dans une ville de province en Europe méridionale et l'amas de terrasses grises, de dômes sombres, de minarets dentelés qu'on aperçoit par-dessus les créneaux ruineux du vieux rempart. Une juiverie a pénétré jusque-là ; elle porte le nom de *Bâtê Nissîn Baq*, celui de son fondateur ; mais elle est cantonnée si strictement et si bas dans le creux du Tyropœon, que sa lugubre misère est comme dissimulée.

Immédiatement au N. de la colonie russe (I, C 5) il y a encore quelques établissements allemands, — institut archéologique [2], écoles, mission évangélique, diverses installations privées, — plusieurs consulats et une grande église à coupole toujours peinte assez frais en un bleu exorbitant — la cathédrale dont un monarque abyssinien a voulu doter ses sujets en résidence à Jérusalem. — Tout cela n'émerge plus sans beaucoup de peine de la monotonie des maisons juives. Au delà plus rien n'émerge du tout ; il n'y a plus un atome de verdure, pas un arbre, pas une ligne architecturale (fig. 8) ; sur un kilomètre de longueur un cube de pierres grises percé de portes et de fenêtres rectangulaires encadrées d'un badigeon blanc ou bleu succède à un cube identique, et toute l'enfilade est comme écrasée sous les longues jetées de tuiles rouges. De loin, dans la flambée d'un jour ensoleillé, on songe à quelque jouet colossal de bébé architecte bâtissant un village avec des cartons peints ; la nuit, quand une lampe vacille devant chaque fenêtre, on a l'impression d'un vaste campement ; mais de près, ou quand on erre parmi ces ruelles, surtout à des heures sombres ou sous un ciel rembruni, c'est l'inénarrable sensation de misère, de négligence nauséabonde et de stupéfiant dédain pour tout ce qui est esthétique ou simplement de commune hygiène. Longtemps on n'avait pas osé occuper les bas-fonds malsains de *ḥallet eṭ-Ṭarḥah* et de l'ou. *Louqâ*. Depuis quelques années, les nouvelles

1. Le lecteur qui s'y intéresserait trouvera une nomenclature et la localisation des colonies juives au début de 1895 dans Schick et Benzinger, *Namenliste und Erläuterungen zu... Karte der näheren Umgebung von Jerusalem ; ZDPV.*, XVIII, 160 ss. Il ne m'a pas semblé utile d'en entreprendre un contrôle systématique.

2. Installation provisoire en attendant l'achèvement prochain de la construction au *Mauristân* (cf. pl. III).

vagues d'immigrants ont déferlé jusqu'au bord opposé de ces vallons marécageux et les édifices du grand orphelinat syrien évangélique, jadis complètement isolés sur le sommet du *râs en-Nâdir,* sont maintenant le bout de cette ville juive née d'hier.

L'envahissement n'est pas moindre sur le versant occidental de la colline, apparemment avec un degré de plus de monotonie et de délabrement. Au bord de la grand'route de Jaffa s'alignent, il est vrai, plusieurs édifices énormes et corrects, — l'Alliance israélite avec ses écoles et ses ateliers (I, B 5), — d'autres d'un caractère plus monumental et d'une plus grande recherche artistique, — le sanatorium neuf (I, A 5), — d'autres enfin plus bizarres et plus prétentieux qu'élégants, — l'asile des vieillards, la maison de santé et la synagogue érigés au carrefour des routes de *Qolonieh*-Jaffa et d'*'Aïn Kârim.* Au second plan, notamment dans les plis de la vallée qui descend vers Sainte-Croix[1], les juiveries récentes (I, A 5-6) offrent l'aspect le plus minable, avec leurs parois de tôle, leurs toits en loques ou rapiécés avec des lambeaux de caisses à pétrole. Quelques maisons neuves arabes, installées sur la rive occidentale de la vallée, font grande figure en face de ces abris de détresse.

En redescendant vers la ville par le N.-O., on retrouve un petit quartier chrétien autour du vaste cimetière musulman de *Mamillah* (pl. VII). L'extrémité de l'esplanade à l'O. est occupée par l'orphelinat français, Saint-Pierre (I, B 6-7), autour duquel se pressent de nombreuses villas, attirées de ce côté par le désir d'une tranquillité plus profonde et d'un air plus pur. La ceinture d'habitations se referme au Sud du cimetière, le long de la vieille route du couvent grec de Sainte-Croix et du village de Saint-Jean-de-la-Montagne (I, B 7; VII). Ce quartier, juif et chrétien, est limité au S. par l'opulente oliveraie du Patriarcat grec orthodoxe, maintenant désignée sous le nom gréco-arabe de *Nikêphourieh*[2]. A travers ce

Minaret de néby 'Okkaseh — Le vallon ḫallet eṭ-Ṭarḫah et l'ou. Louqâ envahis par les nouvelles colonies juives boukhariotes — Juiveries — Râs en-Nâdir, établissement Schneller et nouvelle colonie allem.

Angle N.-O. de birket el-Limâ'a — Au 1er plan, oliveraies à l'embouchure de l'ou. Louqâ — Nécropole de dabbet er-Riâ

(Vue prise en 1910.)

Fig. 8. — « ... Pas une ligne architecturale; sur un kilomètre de longueur... »

1. Ouâdy *el-Ouély*, parfois ou. *ech-Cheikh*, abrégé du nom de *ouély cheikh Bedr* au bord de la route carrossable, un peu avant le carrefour de la route d'*'Aïn Kârim*.

2. D'après le nom d'un archimandrite qui en fit naguère l'acquisition pour la communauté du « Saint-Sépulcre ». Le nom plus ancien, *karm er-Rouhbân*, est très vague.

fertile plateau se voient les rares traces de quelques installations anciennes, d'époque romaine pour la plupart, et sans doute maisons de campagne des antiques possesseurs des jardins. Une frange de maisons assez espacées borde pourtant déjà l'extrémité orientale de Niképhourieh, face à la ville, dont le rempart, désormais presque totalement masqué, couronne la crête opposée du ravin d'*el-Meisé* et d'*el-ʿEnnâb,* tandis que des colonies juives s'entassent sur la pente escarpée et dans le fond de la vallée (pl. I, D 7-8; VIII). En toute cette région, rien n'est de nature à retenir beaucoup l'attention de l'archéologue en dehors d'un remarquable hypogée sous les ruines de kh. *Abou Ouʿair*[1], qui sera décrit en son lieu. Mais le topographe ne peut manquer d'observer combien le vallon de *Mamillah* et la courbe de l'ou. *el-Meisé* représentent une facile voie d'approche contre la ville murée (fig. 9 s.). A coup sûr l'accès demeurait en principe plus aisé par le N.; de quelque point toutefois que l'assaillant arrive sur cette face, il se heurtait de front au rempart prévu pour barrer le passage. Par le N.-O. au contraire (pl. VII), l'ennemi avait toute facilité de manœuvrer en masses, de pousser sans grand effort ses machines au pied de la muraille naturellement faible en toute la section de l'angle N.-O. à la citadelle. Enfin l'esplanade de *Niképhourieh* s'offrait à souhait comme un point de concentration tout voisin de la ville et parfaitement à l'abri de ses projectiles ou d'un coup de main audacieux. Ce serait donc merveille si nous n'étions pas ramenés en cette région en examinant par la suite l'un ou l'autre siège de Jérusalem.

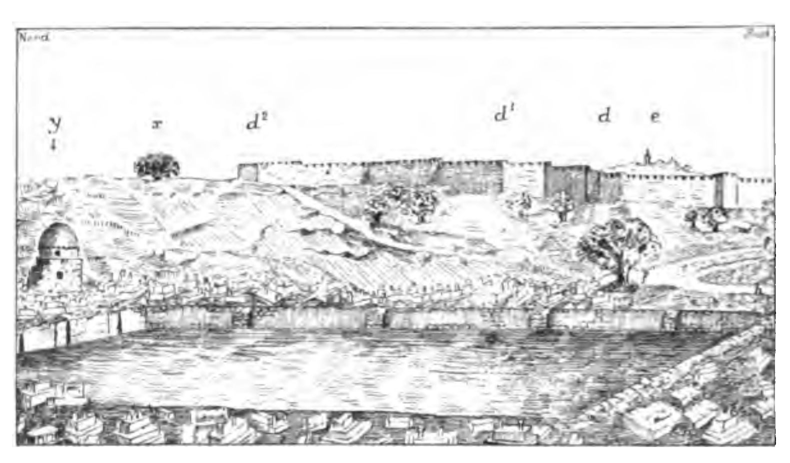


Fig. 9. — Le birket Mamillah et la région N.-O. de la ville vers 1860 (d'après la photographie de PIEROTTI, *Jerus. expl.*, pl. LXII).

y, qoubbet el-Kebkîyeh; *x*, el-Bouṭem (térébinthe aujourd'hui enclavé dans la cour de l'hôpital Saint-Louis, cf. pl. XIII); *d²*, saillant de Sitty Qamreh (pl. III); *d¹*, saillant de qalaʿat Djaloûd; *d*, angle N.-O du rempart; *e*, mont des Oliviers; *f*, chemin de Jaffa; *h*, chemin de Sainte-Croix (cf. fig. 10 et pl. VII).

A 500 mètres au S. de kh. *Abou Ouʿair,* une croupe rocheuse fortement en saillie porte le nom de *râs ed-Dabbous*. Elle contient quelques tombeaux et fut jadis largement exploitée comme carrière. La gare du chemin de fer Jérusalem-Jaffa est blottie à l'occident de ce monticule, à la tête de la voie ferrée qui, pour gagner les plaines du littoral, descend très loin en S.-S.-O. par la trouée d'une grande vallée. Près de la gare et à l'entrée de la plaine spacieuse et très légèrement ondulée dite *el-Baqaʿa* se développe la colonie allemande des Templiers[2] avec ses demeures simples et coquettes ombragées de beaux arbres et isolées par de jolis jardins. L'industrieuse activité de ces colons a suscité enfin quelque émulation, et d'autres établissements semblent vouloir dilater l'oasis à travers la plaine. La plus avancée de ces installations est la villa du patriarche grec orthodoxe à *Qaṭamôn,* dont les édifices et les plantations couronnent une colline tout à l'extrémité occidentale de la plaine, qu'elle sépare de l'ou. *el-Mouṣallabeh* et de l'ou. *el-Ouardeh* « la vallée de la Rose », — ainsi désignée probablement d'après ses florissantes roseraies qui fournissent pendant quelques semaines le marché de Jérusalem, mais fournissent surtout une partie de l'essence nécessaire aux immenses provisions

1. Pl. I, D 7. Le nom exact n'est guère connu que par les paysans de *Liftâ* et disparaîtra probablement comme ont déjà en grande partie disparu les ruines auxquelles il s'attachait. Schick et Benzinger (*ZDPV.*, XVIII, 155) enregistrent la phonétique ويْر, *Oueir*; c'est en effet tout ce qu'articulent les Arabes citadins qui savent encore le nom, au lieu de l'énergique وعير primordial.

2. Elle semble avoir pris le nom officiel de « Rèphaïm », désignation traditionnelle du site; voy. LORSCH, *Die deutschen Tempelkolonien in Palästina; MuNDPV.*, 1909, p. 51.

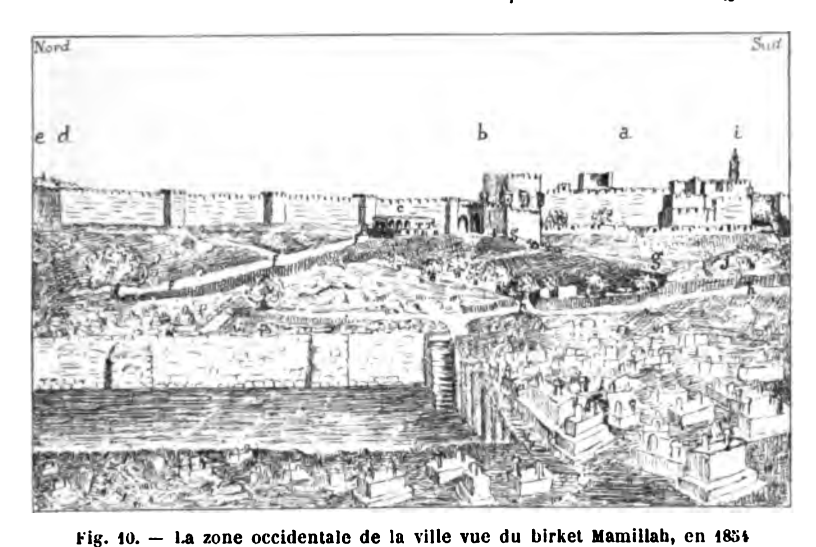


Fig. 10. — La zone occidentale de la ville vue du birket Mamillah, en 1854 (d'après la photographie de Salzmann).

a, citadelle ; *b*, porte de Jaffa ; *c*, octroi ; *d*, *e*, *f*, *h*, comme fig. 9 ; *g*, chemin de Bethléem ; *i*, minaret de la citadelle : *j*, coteau de Niképhourieh.

ouverts par le ruissellement des eaux pluviales, d'innombrables traces d'industrie préhistorique. L'homme dut prendre de très bonne heure possession de ce plateau, bien avant que les dernières révolutions géologiques aient achevé de façonner le relief des alentours. Dans l'onomastique savante de la ville l'endroit s'appelle « plaine des Réphaim ».

C'est à la hauteur de *râs ed-Dabbous* que l'ou. *er-Rabâby* tourne brusquement vers l'E., barré par un ressaut de terrain bien accentué, le djébel *Abou Thôr*[2], dit communément « mont du Mauvais conseil », parce que la tradition y a localisé la maison de campagne du grand prêtre Caïphe où se serait tenu le conciliabule dans lequel on décréta la mort de Jésus sous le fallacieux prétexte de sauver la nation[3]. Le site fut certainement occupé à l'époque de N.-S. ; mais les vestiges les plus évidents qui subsistent de cette période sont les nombreuses tombes, à ossuaires pour la plupart, déjà découvertes aux flancs du monticule, parmi des terrasses où d'anciennes citernes, de menus tessons de poterie et quelques décombres que les pluies n'ont pas encore achevé d'entraîner, marquent probablement les jardins et les villas d'autrefois. La végétation se fait rare sur cette croupe rocheuse de plus en plus dénudée et, par endroits, d'une blancheur aveuglante. Il en reste assez toutefois et elle prospère trop bien autour de quelques installations privées pour ne pas attester encore la fertilité et le charme des anciens jours. Le point culminant, occupé par le sanctuaire de cheikh *Aḥmed abou Thôr*, est sensiblement plus élevé que le promontoire méridional de la vieille ville. Si faible est d'ailleurs la distance à vol d'oiseau qu'on n'a aucune peine à détailler du regard tout ce qui se passe par

d'eau de rose consommées dans les sanctuaires orthodoxes pour les onctions des mains et du visage après la prière. Une voie antique horriblement défoncée traverse « la plaine » dans la direction du S.-O., parallèlement à la ligne ferrée, et s'engouffre dans les ravins dont on voit la béante trouée entre les villages de *Cherâfât*[1] et de *Mâlḥah*. Ce fut sans doute, autrefois comme aujourd'hui, une des principales artères de communication avec le littoral philistin et la région de Gaza. Plus d'une redoutable invasion ennemie dut jadis déboucher en vue de Jérusalem sur ce grand chemin ouvert par la nature. Plus loin, vers l'extrémité orientale de la *Baqa'a*, la vieille route du S. marque encore assez nettement son sillon, côtoyé avec un certain respect par la nouvelle route carrossable dont le ruban poussiéreux disparaît sur la hauteur de *Mâr Éliâs*, à 4 kilomètres environ au S. de la ville, et se prolonge par la crête du plateau vers Bethléem et Hébron. D'insignifiantes ruines ponctuent la plaine : toutes sont d'époque extrêmement tardive. On y recueille au contraire en plusieurs points, dans les arroyos

1. Les habitants prononcent ainsi, et leurs voisins de *Mâlḥah* ont une articulation encore plus sourde. Ailleurs on entend plutôt *Cherafât*, شرفات, avec une seule longue.

2. ابو ثور ainsi que l'ont enregistré les officiers du *Survey* (cf. *Name Lists*, p. 315) et déjà Tobler (*Top.*, II, 5), au lieu de *Ṭôr* dans BENZINGER et SCHICK, *Namenliste...* ; *ZDPV.*, XVIII, 150. Les mêmes savants ont cependant rectifié leur indication en écrivant *Thôr* dans une liste ultérieure (*ZDPV.*, XIX, 1896, p. 189, d'après une suggestion de Clermont-Ganneau (*MuNDPV.*, 1896, p. 42). Le nom est assez ordinairement indiqué sous la forme complète *dj. deir abou Thôr*.

3. Joa., **11**, 47 ss. ; **12**, 14.

exemple aux abords du Cénacle, distant de 700 mètres au maximum, et situé sur un plan inférieur de 12 mètres environ. Telle est pourtant la profondeur du gouffre creusé entre les deux points (pl. v) que la situation dominante du dj. *Abou Thôr* ne fut à aucune époque un danger pour le front méridional de Jérusalem. La plus puissante machine parmi tous les engins de l'antiquité était bien loin d'une telle portée, et jamais évidemment nul ne s'avisa de risquer de ce côté de vains projectiles contre le rempart. La crête du coteau s'affaisse par plusieurs décrochements considérables et se recourbe en faucille pour venir se terminer presque en surplomb sur le confluent du *Rabâby* et du Cédron en une dernière terrasse qui porte, dans la tradition courante, le nom d'Haceldama[1]. Tout le flanc septentrional du promontoire, taillé à pic par l'érosion, est criblé d'anciens hypogées chrétiens, qui dépendaient en général de l'église de la Sainte-Sion. Un vallon assez peu considérable, *el-Ḥalleh*[2], trace une délimitation orographique au Sud du dj. *Abou Thôr* sans toutefois marquer un changement bien notable dans la physionomie de la région : cultures modernes, vestiges de culture antique, tombeaux se développent à peu près un demi-kilomètre au S. jusqu'à la coupure plus tranchée de l'ou. *Yâṣoul*. Presque sur l'autre rive commence aujourd'hui le désert de Judée, quoique la région garde encore une réelle fertilité.



Fig. 11. — Râs ed-Dabbous, dj. Abou Thôr et l'extrémité N.-E. de la Beqa'a vus de karm el-Ḥalyeh, I, C 8.

Le sentier qui dégringole en lacets depuis la masure au nom prétentieux de *deir Abou Thôr* jusqu'au *bir Ayoub* n'a guère que 800 mètres de distance à franchir, mais sa pente totale dépasse

1. حقّ الدم *Ḥaqq ed-Dam* n'est guère qu'une adaptation biblique, usitée dans le langage des chrétiens. Les indigènes désignent volontiers le site sous le nom d'*el-Ferdoûs*, — aujourd'hui presque toujours *Ferdoûs er-Roûm*, — appliqué spécialement au charnier antique dont la ruine encore imposante attire l'attention vers l'extrémité N.-E. de la dernière terrasse. Quelques érudits arabes savent même la forme شورنين qui représente ce qu'ils ont pu tirer de mieux du vocable médiéval *Carnelium*.

2. Parfois ou. *ech-Cham'a*; cf. la carte de MM. Schick et Benzinger, *ZDPV.*, XVIII, pl. IV et p. 172. L'embouchure précipitueuse sur le Cédron (I, F 9) nous a été nommée *ou'ar Battâr* (?). Elle a été nommée autrement à M. Clermont-Ganneau, *Arch. Res.*, I, 299. Ainsi qu'on l'eût pu prévoir rien qu'à observer sa forme, cet éperon méridional du dj. *Abou Thôr* est appelé *er-Râs*; on ne lui ajoute, à ma connaissance, aucune spécification.

170 mètres. Le puits marque l'extrémité méridionale d'un amphithéâtre élargi à l'O. par l'estuaire du *Rabâby*, au N. par celui d'*el-Ouâdy*, limité régulièrement à l'E. par la rampe du dj. *Baṭen el-Hawâ* et sillonné par le thalweg du Cédron, ou plutôt nivelé artificiellement par les plates-bandes des jardins de Siloé. Cette esplanade, qui peut mesurer 150 mètres dans sa plus grande largeur sur une longueur maximum à peu près double, fut de tout temps, pour la population de Jérusalem, un site de prédilection, à cause de l'eau et des jardins. Aujourd'hui encore, malgré le recul de la ville beaucoup plus au N. et la banalité des cultures maraîchères qui ont succédé aux légendaires bosquets d'antan, l'endroit n'a pas dépouillé sa traditionnelle séduction (pl. IX; cf. V). Au printemps surtout et dans les jours d'hiver où le puits déborde, la vallée s'emplit fréquemment de promeneurs, ou retentit du fracas des joyeuses fantasias. En temps ordinaire, la circulation des porteuses d'eau, le stationnement des troupeaux amenés à l'abreuvoir et les groupes de flâneurs descendus de Siloé, entretiennent toujours là une certaine animation. Ce qu'on remarque tout d'abord quand le regard se détache de la vallée, c'est Siloé.

§ 3. *Siloé*.

Nulle attraction bien puissante ne porte vers le village de *Selwân* les pas du pèlerin ou du touriste. Quelques souvenirs sans consistance d'Isaïe ou de Salomon à l'avenant, un monument sans décor et d'attribution discutée : c'est à peu près tout ce que les manuels ont à signaler en ce lieu, et c'est en vérité trop peu pour faire affronter volontiers la fatigue d'errer en ce dédale de masures et de cavernes, trop peu surtout pour que le visiteur de rencontre consente à s'exposer, au milieu d'une population mal famée [1], aux clameurs tumultueuses et à l'importunité obstinée des solliciteurs. Aussi l'endroit est-il peu visité, moins encore décrit : peu de lignes dans d'aussi importants ouvrages que l'*Ordnance Survey* [2], rien dans la plupart des récits de voyage, ou tout au plus de courtes phrases empreintes de ce sentiment que provoquent les choses austères, farouches et sans beauté. « Vu d'en haut, a écrit M. de Saulcy, le village de Siloam offre l'aspect le plus étrange : il a l'air d'une ruche de guêpes accrochée à une muraille [3]. »



Fig. 12. — Siloé en 1910.
Vue prise de l'angle S.-E. du Ḥaram.

De tous les faubourgs de Jérusalem, c'est pourtant *Selwân* qui sollicite le plus irrésistiblement au contraire la recherche des curieux et les constatations à faire en ce village éminemment original justifient bien cette prédilection. Un amas sans ordre de constructions banales, commençant à mi-côte pour descendre graduellement dans la vallée tandis qu'elles escaladent presque jus-

1. Warren écrivait, en 1876 : « The people of Siloam are a lawless set, credited with being the most unscrupulous ruffians in Palestine » (*Undergr. Jerus.*, p. 149).

2. Une demi-page à peine (p. 64 s.) et deux petits croquis, non sans recommander aux travailleurs futurs une exploration plus attentive. En 1870 et 1874 M. Clermont-Ganneau faisait à Siloé quelques découvertes de grand intérêt, groupées, en 1899, dans *Arch. Res.*, I, 304 ss.

3. *Voy. en Terre Sainte*, II, 157. L'intéressante installation dessinée dans l'*Atlas*, pl. XLV, a dû être détruite.

qu'au sommet les pentes abruptes du *Baṭen el-Hawd;* quelques taches noires, ouvertures béantes de cavernes transformées en étables; çà et là une maison moins mesquine, posée en évidence sur une saillie de rocher, ponctuant ce chaos monotone de murailles enfumées faciles à confondre avec les parois des carrières qui en ont fourni les matériaux; pas un arbre à travers les étages de la bourgade, à peine, tout en haut, quelques oliviers au feuillage terne pour encadrer de tristesse cet horizon sauvage; aucune végétation dissimulant la roche fauve dans les rares espaces où elle n'a pas encore été couverte par les maisons sans cesse développées : c'est *Selwân* (fig. 12).

Un passage accidenté se faufile en ce dédale, si étroit qu'on le dirait créé comme à regret, si tortueux que tous les dix pas il semble finir. A mesure qu'on s'y enfonce, on voit s'ouvrir, sous tous les angles, des fissures encore plus restreintes : tantôt sous forme de sinueuse impasse qui échoue dans quelque cour absolument borgne, ou tout aussi bien sur le toit plat et sans parapet d'un logis en contre-bas; tantôt en manière d'échelle dans le roc, où l'on peut, à son gré, d'un côté se laisser glisser jusqu'à la vallée, de l'autre monter à l'assaut d'un plan supérieur d'habitations. Un faux pas à droite de la ruelle précipiterait ici au fond d'une cour infecte, là sur le seuil de quelque ménage aisé, ou au milieu d'un tombeau antique accommodé pour cave ou grenier selon le plan d'où on le considère tour à tour. Rarement le passage s'élargit assez pour rendre la circulation facile à plusieurs personnes sans exiger que les unes ou les autres s'effacent outre mesure; plus souvent il se transforme en un tunnel sous des voûtes de maisons, brise sa ligne par des courbes soudaines pour contourner quelque anfractuosité de rocher, alors qu'il en affronte ailleurs par des degrés audacieux. Et ainsi montant, descendant, tournant, heurtant, glissant, le visiteur persévérant qui est entré par le N. débouche au *bir Ayoub,* d'où une laborieuse ascension le ramènera vers la ville. Mais sans parler du plaisir d'un bout de causette avec les amis qu'il lui est facile de se faire dans la localité, combien d'utiles et curieuses observations compenseront pour lui la fatigue et les péripéties variées du voyage!

Tout à l'entrée septentrionale du village, voici, à l'orient du sentier, dans un petit enclos muré depuis quelques années [1], une roche haute de 5 à 6 mètres, taillée sur trois faces et bizarrement projetée hors d'une paroi à pic de la montagne. Des ouvertures près du sommet signalent une chambre sépulcrale; elle contenait trois fours à cercueils qui ont été détruits quand le rocher fut évidé en forme de tour, et leurs entrées ont aujourd'hui l'aspect de fenêtres basses ouvertes au soleil couchant. La langue pittoresque du peuple a bien caractérisé le monument actuel en l'appelant d'ordinaire *el-'Aliyah,* un peu comme nous dirions familièrement « le pigeonnier » (fig. 13). A la base, plusieurs autres entailles font également songer à des tombeaux mal respectés. Sur une paroi adjacente, au Nord, on remarque des plaques d'un stuc orné jadis de fresques malheureusement très détériorées. Dans un panneau quelques caractères d'une inscription tracée en lignes verticales blanches sur un fond bleu apparaissent épars et mutilés; ils font le désespoir invariable des épigraphistes en défiant leurs efforts, quand ils ne mettent du moins pas leur sagacité en défaut [2]. La présence seule de ces lambeaux d'un texte syriaque a néanmoins déjà sa portée pour l'histoire des transformations du lieu. Il est appelé communément *'Aṣṣâra,* parfois du nom plus générique *el-Qaṭa'ah* [3] appliqué à l'ensemble de l'escarpement créé par la destruction des tombes qui couvraient autrefois l'esplanade actuelle *ḥâkourat el-Bayâder.* Au milieu de cette esplanade quelques petits amas de cailloux et de terre rapportée couvrent des sépultures d'enfants, parmi lesquelles il est assez habituel de voir les turbulents gamins survivants prendre leurs bruyants ébats.

Devant *el-'Aṣṣâra* le rocher très déchiqueté sur lequel passe le sentier est appelé *el-Mounšâr,* « la scie ». C'est le point de départ de la cassure à pic, haute de cinq mètres en moyenne, qui forme un

1. Il est propriété nationale russe de même que le fameux édicule évidé du roc dont il sera question tout à l'heure.

2. On a parlé d'hiéroglyphes, d'hébreu archaïque, etc. Cf. la description de l'endroit par M. SCHICK, *QS.*, 1891, p. 11 s.

3. On sait que ce mot, dans la langue courante des paysans palestiniens, désigne souvent un quartier de rocher isolé par quelque accident de la nature ou artificiellement taillé.

socle si pittoresque aux maisons inférieures du village : cela s'appelle *ez-Zounnâr,* on dirait ailleurs « la Corniche [1] ». A quelques pas du rocher d'*el-Mounšâr,* une autre muraille neuve enferme le seul monument qui soit célèbre à Siloé, celui qu'on nomme vulgairement « le tombeau » ou « l'autel de la fille du Pharaon [2] ». Il eût été surprenant que son origine demeurât plus moderne que les temps salomoniens dans le folk-lore de Jérusalem ; ce qui étonne grandement au contraire, c'est la conviction et le brio dépensés en pure perte par des savants de grand mérite pour méconnaître la nature de ce monument et substituer à une très remarquable tombe israélite non douteuse, le roman d'un naos égyptien ou d'une *bâmah* moabite. Nous examinerons plus tard en détail et la tombe et son attribution.

A peine a-t-on dépassé ce que nous appellerons pour plus de commodité le « Monolithe », que le chemin commence à plonger à travers les maisons et les cavernes qui les complètent. Non loin de l'entrée, quand on a laissé une première ramification à l'orient, on longe une haute paroi de roc percée de deux ouvertures que surmontent de larges et profondes entailles. Là-dessus se dresse une maison où réside l'un des cheikhs de la localité : c'est *Beit Šaraf.* Les ouvertures dans le roc appartinrent primitivement à une chambre sépulcrale ; modifiées, elles servirent par la suite de porte et de fenêtre à une cellule monastique et furent murées finalement quand la cellule fut transformée en citerne. Les entailles résultent de l'excision de deux textes en hébreu archaïque découverts en 1870 par M. Clermont-Ganneau et acquis par le *British Museum* [3]. Tous deux avaient été martelés avec un vandalisme lamentable et leur déchiffrement paraît avoir résisté jusqu'ici aux plus savants efforts.

Environ 50 à 60 mètres au Sud de *Beit Šaraf* on est ramené par les sinuosités de la ruelle sur la crête rocheuse qui domine le Cédron en face de la Fontaine de la Vierge. Les enfants et les femmes qui se dirigent vers les jardins ou la source glissent prestement le long d'un banc de roche polie sous les pas et la stupéfaction est grande à voir la rapidité et l'assurance de leur dégringolade sur ce casse-cou, plus grande encore à constater l'agilité souple des porteuses d'eau escaladant la passe pour rentrer plus promptement au logis. C'est le *Zaḥweileh,* ou mieux le principal des *zaḥweilehs* qui existeraient sur les pentes inférieures de Siloé. Ce vocable précieux sur lequel M. Clermont-Ganneau [4] fut naguère le premier à appeler l'attention, sera retrouvé en son temps.

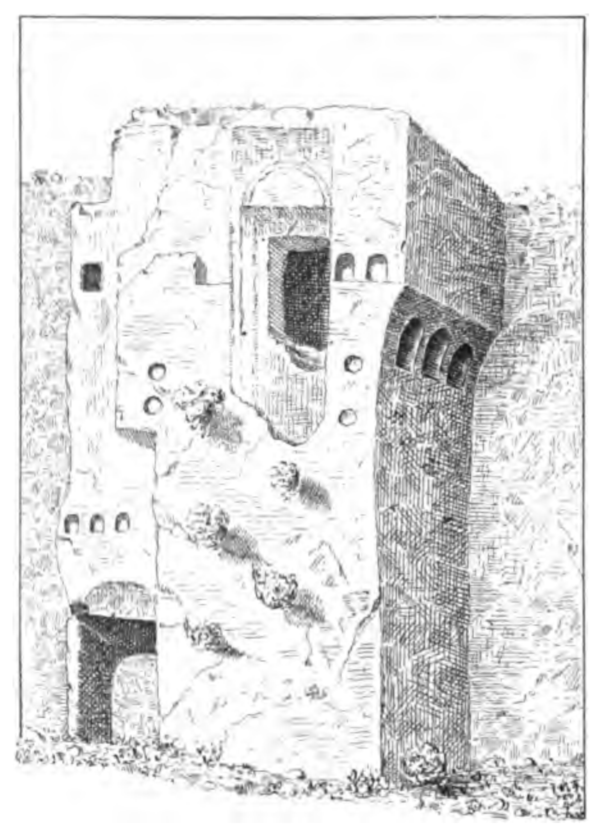


Fig. 13. — El-'Aliyah. Vieil hypogée transformé en ermitage.

Aux alentours chaque gourbi recèle une tombe, une caverne, une absidiole. A une centaine de mètres au Sud du *Zaḥweileh,* un groupe de quatre chambres dans le roc conserve presque intacte la disposition en chapelles attenantes à

1. Dans le langage des constructeurs palestiniens زنّار est le terme technique pour « corniche ».

2. Ce titre compliqué, قبر ou مذبح بنت فرعون, n'est usité que parmi la population chrétienne de Jérusalem. Il est ignoré à Siloé, où l'on dit tantôt مغارة المنشار, tantôt *el-Moskobiyeh* depuis l'achat par la Russie.

3. *Archaeol. Res.*, I, 305 ss., avec une étude détaillée de l'ancienne tombe.

4. *Surv. W. P. : Jerusal.*, p. 293 s.

des cellules[1]. Malgré les communications intérieures actuelles, il est manifeste qu'elles furent autrefois indépendantes. Nulle symétrie, ni unité de proportions ; les petites absides et beaucoup de détails de l'aménagement portent l'empreinte d'un travail postérieur. Chaque excavation avait, à l'origine, son ouverture sur une étroite esplanade du roc. De là on découvre au Nord un coin imposant de la Ville Sainte et le regard ramené au midi par le coteau d'*ed-Dʿhourah* peut errer sur les jardins jusqu'au large estuaire où le Tyropœon et l'ouâdy *Rabâby* viennent rejoindre le Cédron. N'étaient les incessantes clameurs de tout le voisinage, ce lieu isolé, par sa situation même, des habitations presque contiguës serait fait à souhait pour un ermitage. Les PP. Franciscains ont acquis depuis 1889 trois de ces cellules. Dans la plus spacieuse, qui a en gros 6 mètres × 2m,80, est tracé sur le roc de la conque absidale un graffite grec en assez mauvais état pour avoir pu donner lieu à des restitutions divergentes et fort pittoresques pour la plupart : témoin celle-ci, je suppose : κεῖται ταύτῃ τάφος ἱερωισαΐα προφήτου[2] « ci-gît le tombeau du saint prophète Isaïe », — tournure grecque très neuve, qui soulèverait assez naturellement sur notre route le très vieux problème de la sépulture d'Isaïe à discuter en un autre temps.

Quand on revient de ce que nous appellerons désormais le « Tombeau d'Isaïe » à la ruelle centrale de *Selwân*, on quitte le quartier haut, *ḥaret el-Fôqâ*, pour pénétrer dans celui du démon, *el-Ghôl*. Un pli de la colline et un léger affaissement du niveau général de ce pâté de maisons : c'est tout le changement de physionomie qui correspond à cette division administrative. Un tournant du chemin fait déboucher dans une cour anguleuse où l'on signale avec emphase *bîr el-Keniseh* « la citerne de l'église[3] », nom qui ne signifie évidemment pas grand'chose en lui-même, tandis que la citerne, dite très vaste, serait remarquable par la rareté même d'installations identiques dans le village si l'on pouvait la croire archaïque. Il y a tout lieu au contraire, par l'examen attentif de sa situation, de l'estimer faite avec une ou plusieurs vieilles chambres sépulcrales. Tout à côté, les habitations enfoncées sous la roche portent un nom qui résonne avec étrangeté sur les lèvres des Arabes auxquels il aura été suggéré par quelque visiteur peu circonspect : *Mounastire!* Ce monastère comprend un groupe de chambres réparties sur une longue étendue de paroi rocheuse, à l'orient de la rue. Deux de ces pièces sont terminées en absidioles qui rappellent aussitôt celles du « Tombeau d'Isaïe ». Détail assez notable : elles en reproduisent l'évasement intérieur, presque les proportions et l'aménagement. Ici encore, une inscription — latine cette fois, mais non moins endommagée que la grecque — orne le fond d'une abside. Elle était gravée sous une croix et l'on devra se demander probablement à jamais s'il faut y voir le proscynème de quelque ermite, un soldat peut-être, ou y lire plutôt une date à compter de l'an « mille » de la Nativité du Sauveur. Sur la porte d'une cellule contiguë une grande croix pattée, inscrite dans un double cercle, a été martelée. Près de la citerne gisait naguère une jolie volute angulaire de chapiteau corinthien : c'est l'unique lambeau de sculpture antique aperçu en de nombreuses visites à travers le village entier; encore ce fragment n'est-il que d'une antiquité bien relative et peut-il avoir été apporté d'ailleurs.

Non loin de *bîr el-Keniseh*, voici *el-Maqtaʿ* « la carrière », qui sert aujourd'hui de parc à bestiaux. Rien de moins plaisant que l'exploration actuelle de cette excavation, large de 40 mètres environ, profonde de 50 à 60 et qui ne saurait mieux être comparée, aux dimensions près, qu'aux cavernes Royales sous le Bézétha. Deux piliers ont été réservés comme soutiens du très haut plafond et partout sur les parois apparaissent les entailles

1. Voir Schick, *QS.*, 1890, p. 16 ss. avec des plans ; cf. p. 156 quelques rectifications par Flinders Petrie.

2. Communiquée par le R. P. Girol. Golubovich dans son excellent ouvrage *Serie cronologica dei reverendissimi Superiori di Terra Santa*, 1898, p. 251, n. 4. Il voit là une confirmation de l'opinion d'après laquelle *Si vuole che questa [grotta] sia il sepolcro del profeta*. Un autre savant lui a suggéré l'interprétation *Crypta ad sanctuarium Isaiae prophetae* (*l. l.*). On n'a pas oublié que M. le prof. T. F. Wright (*QS.*, 1907, p. 162) découvrait dans ce même graffite toute une dédicace « pour le bas-relief et le sanctuaire du prophète Isaïe »... Une publication soigneuse de ce graffite et de divers autres, arabes et syriaques (?), découverts au même lieu, est préparée par le R. P. G. Mikhaylian.

3. Cf. Schick, *QS.*, 1890, p. 253 ss. ; Clermont-Ganneau, *Arch. Res.*, I, 319 s.

verticales si caractéristiques des anciennes carrières. Depuis longtemps on a cessé de venir chercher là des matériaux : les maisons nouvelles de *Selwân* s'élèvent aux dépens des ruines de Jérusalem antique, ou avec des moellons extraits à fleur de sol et souvent à pied d'œuvre. La « carrière » ne date pourtant point des temps les plus reculés, car il est facile d'observer qu'elle a éventré au moins un étage de chambres, creusées antérieurement, presque au niveau de son plafond. Il y a tout lieu de penser que ces chambres étaient des tombeaux ainsi que maintes autres déjà signalées.

Plus loin qu'*el-Maqta'* on quitte le quartier du Djinn pour entrer dans le quartier bas, *ḥâret et-Taḥtâ,* nom très commun qui semble cependant prévaloir sur des désignations plus spécifiques mais diversement appliquées : *ḥâret el-Bad* et *ḥ. el-Ḥelâweh.* Et comme à l'entrée du village, comme dans le quartier central, comme partout, ce sont des façades construites devant des cavernes, des cubes de maçonnerie sur quelque vieux tombeau : tombeaux et cavernes tout aussi maltraités que ceux des autres quartiers. Et soudain, par deux ou trois décrochements qu'on n'a nullement tenté d'atténuer, le chemin est descendu dans le Cédron. Ci finissait *Selwân,* il y a peu d'années seulement. Mais tandis que la population musulmane, à mesure qu'elle augmente, reflue au Nord-Est, vers le sommet plus frais, plus aéré du *Baṭen el-Hawâ,* de nouveaux immigrants ont fixé leur demeure au Sud. Le développement continuel de cette nouvelle colonie juive, yéménite je crois, aura bientôt doublé l'étendue de *Selwân,* en achevant de couvrir les pentes de la montagne jusqu'en face du *bîr Ayoub.* La misère pitoyable de ces masures, que leurs portes blanchies et leurs toits en tuiles rouges détachent seuls des roches grises d'alentour, augmente encore la désolation du paysage (cf. pl. v, ix et x). Au delà il n'y a plus que l'établissement municipal des lépreux (I, F 9). Mais dès l'entrée de la juiverie, les traces de travail antique cessent à peu près entièrement; tout au plus voyait-on naguère sur cette rampe quelques rares et modiques citernes : le *bîr Ayoub* et ses abords font naturellement exception.

Pour compléter cette rapide exploration de Siloé, il reste à signaler la partie la plus curieuse, parce qu'elle demeure moins accessible et qu'elle a été, pour autant, beaucoup moins mutilée, de cette vieille nécropole. Le bandeau rocheux d'*ez-Zounnâr,* qui ceint la colline au premier tiers environ de sa hauteur, est criblé d'étroites ouvertures soigneusement barricadées pour la plupart. Nous visiterons plus tard les remarquables hypogées qu'indiquent peu ces minuscules ouvertures.

La liaison très étroite entre ce nom de Siloé et Jérusalem antique rendait nécessaire une description plus approfondie du village ainsi désigné depuis de longs siècles, mais dont le nom n'évoquait sans doute rien de tel pour les contemporains de David ou de Salomon. C'est au contraire de souvenirs salomoniens que s'inspire la tradition populaire de nos jours, héritière en cela d'une tradition déjà bien vieille, en attribuant à la montagne qui domine Siloé le nom sinistre « mont du Scandale ». Ce qu'on veut rappeler par ce vocable expressif est la scandaleuse faiblesse du grand roi pour des femmes qui le rendaient infidèle à la Loi et l'entraînaient à leurs cultes idolâtres. Dans la toponymie indigène l'endroit est désigné, avec une banalité qui a du reste sa pointe d'à-propos, sous le nom de « panse du vent » *Baṭen el-Hawâ*[1] (I, G 8). C'est le dernier éperon de la chaîne orientale qui limite Jérusalem et son bassin hydrographique par une courbe très souple amorcée au *râs el-Mašâref* sur la grande ligne de partage des eaux. Ce sommet tant malfamé fait assez bien le pendant du dj. *Abou Thôr* avec ses maigres vestiges d'habitations antiques, ses citernes et ses tombeaux, mais aussi avec une fertilité beaucoup moindre et une bien plus défavorable exposition. Une jeune abbaye de Bénédictins français est cependant en voie de transformer ce lieu et d'en faire mentir enfin la légende séculaire, en lui substituant un nom de *bénédiction*[2]. Un col

1. On disait aussi assez couramment naguère *ed-Daherah,* désignation cependant plutôt réservée à l'amas artificiel — *roudjm* — de quartiers de silex qui occupait la crête du monticule, près de l'unique maison arabe. Lire la description très précise du T. R. P. Féderlin, *Aux environs de Jérusalem; notes sur quelques localités situées dans la vallée du Cédron; La Terre Sainte,* t. XVIII, n° 11, 1er juin 1901, p. 161 s.

2. J'ai entendu quelquefois déjà des Siloïtes pleins de bonne volonté s'essayer à des vocables tels que *râs* (ou *qaṣr,* ou *deir*) *el-Moubarak, deir mâr Bârak* ou autres variantes

assez spacieux sépare le promontoire extrême du mont des Oliviers proprement dit. On lui donne le nom de *rás el-ʿAmoud* (I, G 7), apparemment d'origine assez moderne, si tant est que cette origine remonte plus haut que certaine entreprise de construction dont le résultat fut de planter au sommet du col, il y a quelque 25 à 30 ans, dit-on, les quatre murs d'une maison menacée de tomber en ruines ou de s'effacer pierre à pierre sans avoir reçu voûte ni terrasse. La route carrossable de Béthanie et Jéricho passe sur ce col. Au N., le soulèvement est très brusque. A peine à 400 mètres de la route le niveau s'est relevé de 45 mètres environ au sommet des nécropoles juives modernes. Cette première esplanade s'appelle *el-Qaʿadeh* « le lieu du repos » (I, G-H 7). Contre ses flancs ont été découverts des hypogées juifs contemporains de J.-C.[1], tandis que le plateau supérieur est couvert de vestiges chrétiens d'époque archaïque et byzantine. Tout cela est saccagé sans merci d'année en année par les fouilleurs clandestins en quête de trésors à vendre aux touristes, par les chercheurs de pierres à bâtir, ou simplement par les préparateurs de brique pilée pour les crépissages imperméables et les enduits de citerne.

§ 4. *Le mont des Oliviers.* (Pl. XI.)

Pris entre la route moderne et le vieux chemin de Jéricho, le mont des Oliviers mesure à peu près un kilomètre de développement N.-S. Sa ligne de crête, dont le niveau moyen peut être chiffré à 800 mètres au-dessus de la Méditerranée, est sensiblement droite, mais avec une puissante avancée centrale vers l'E., où elle atteint son maximum d'altitude — 812m,20 — près de la nouvelle tour russe et du vieux ouély cheikh *Selmán el-Farsy*. Le centre du massif est couvert par le village d'*eṭ-Ṭour,* désignation archaïque dont le sens indubitable est tout bonnement « *la* Montagne ». L'antonomase est justifiée; matériellement d'abord, en ce sens qu'autour de Jérusalem, dans un rayon déjà fort développé, on ne trouve aucun sommet plus élevé et que cette croupe barre totalement à l'E. l'horizon de la ville; par une très exacte impression pittoresque ensuite, car il n'est pas de plus saisissant panorama en toute la région. De ce sommet on a la ville entière sous les yeux avec tout le détail de son relief et la complication de ses édifices; le sanctuaire surtout, l'impressionnant Ḥaram, s'étale au premier plan avec toute la netteté du meilleur plan topographique et artistique. Il n'y a qu'à tendre la main, semble-t-il, pour marquer au doigt chaque particularité de l'esplanade sacrée et des monuments qui l'ornent encore et l'on doit plonger le regard à ses pieds, au fond du ravin, pour ne pas oublier qu'entre les deux terrasses du mont des Oliviers et du Moriah, distantes de 800 mètres à vol d'oiseau, il y a une crevasse de 110 mètres de profondeur moyenne. A l'orient et au midi, le panorama n'est pas moins attachant, et surtout pas moins de nature à éveiller pour le sommet d'*eṭ-Ṭour* l'idée d'une montagne : c'est le chaos des collines désertes affaissées les unes sur les autres comme en cascade, pour laisser distinctement apercevoir, à 25 ou 30 kilomètres au maximum, le sillon vert que la vallée du Jourdain trace au milieu du *Ghôr* à 1.000 mètres de profondeur. Beaucoup plus bas encore apparaît l'extrémité septentrionale de la mer Morte, et par-dessus l'écran gigantesque des monts de Moab et de Galaad, on peut discerner quelques saillies plus accentuées du haut plateau transjordanien, le mont Nébo en particulier.

Les vestiges antiques abondent à travers le village moderne de *Ṭour*, mais les mieux caractérisés appartiennent aux premiers siècles chrétiens et seront étudiés quand on traitera des sanctuaires constantiniens et des grandes installations monastiques. Beaucoup d'hypogées romains ont été découverts sur l'extrémité occidentale de la plate-forme devant la mosquée de l'Ascension et dans un vignoble dit *el-Ḥelouch*[2]. Les trois vieux chemins montant du fond du Cédron viennent se nouer sur le sommet du mont des Oliviers, d'où ils se poursuivent à l'Orient : 1° par un sentier méridional qui descend droit sur Béthanie et se raccorde à la route moderne; 2° par le sentier de *ḥallet el-Hardoub* qui rejoint la voie moderne beaucoup plus loin à l'E. au débouché

sur le même thème. Il y a toute chance que l'une ou l'autre soit viable.

1. Voy. *RB.*, 1902, p. 103 ss., 277 ss.; cf. 1904, p. 260 ss.
2. *RB.*, 1904, p. 263 ss.; 1908, p. 122 ss.; 1910, p. 264.

de l'ouâdy *'araq en-Nâzel* sur l'ou. *el-Ḥauḍ;* 3° par le grand chemin de *Bouqêï'at ed-Dân* correspondant à la voie romaine de Jéricho [1].

A égale distance des points où s'amorcent les chemins d'*el-Hardoub* et de *Bouqêï'at eḍ-Ḍân* la plate-forme de la montagne se dilate spacieusement vers l'O. et couvre un promontoire désigné jadis sous le nom de *karm eṣ-Ṣayyâd* [2] (I, G-H 5-6), aujourd'hui sous les appellations encore très flottantes *arḍ el-Mouṭrân*, *deir er-Roûm*, etc., depuis l'acquisition du site par un prélat de l'église orthodoxe et l'érection de vastes édifices. Dans la toponymie chrétienne c'est « la Galilée » ou le *Viri Galilæi* et un épisode de l'Ascension y est localisé.

Le col où passe l'antique voie romaine de Jéricho limite au N. le mont des Oliviers et marque le fond de la courbe que décrit la chaîne. A partir de ce point, l'arête faîtière s'infléchit d'une manière très prononcée vers le N.-O. et porte jusqu'à son extrémité le nom générique « Scopus » dans le vocabulaire topographique. Le langage indigène ignore naturellement ce nom et désigne chaque fraction de ce long parcours par des noms moins sonores, mais beaucoup plus déterminés. La région du col est dite *ḥallet eṣ-Ṣouwân,* évidemment par suite de l'extrême abondance du silex en cet endroit et sur toute la pente occidentale jusqu'à l'ou. *Sitty Mariam.* A une trentaine de mètres du sommet, sous une assise géologique posée sur des roches imperméables, la concentration des eaux pluviales infiltrées dans la roche molle de la surface entretient pendant les mois d'hiver une petite source à fleur de sol, assez originale pour avoir frappé l'imagination des fellaḥs du voisinage et provoqué une légende de caverne à trésors depuis longtemps invisible et gardée jalousement par une mystérieuse vache [3]. Le plateau développé au N. n'a aucune désignation spéciale, à ma connaissance. Vers le milieu une ruine est appelée *kh. el-'Aouâmîd* (I, H 4) et d'abondants matériaux en ont été extraits depuis une vingtaine d'années pour les constructions d'*eṭ-Ṭour.* Beaucoup de ces débris datent certainement de l'époque chrétienne; il y a néanmoins toute vraisemblance à ce que des vestiges romains et juifs [4] y soient mêlés, qu'une fouille régulière eût probablement permis de discerner, mais qu'il serait chimérique de chercher à diagnostiquer lorsqu'on les voit par lambeaux dans un chantier de construction, ou en tout cas déplacés déjà du site de trouvaille.

L'établissement impérial allemand qui porte le nom de l'impératrice Augusta Victoria (I, H 4-5), couvre aujourd'hui de son imposante masse toute la section orientale du plateau. A 800 mètres environ de *ḥallet eṣ-Ṣouwân* une saillie relève de quelques mètres le niveau général du plateau. Une villa anglaise est campée sur ce belvédère qui porte le nom de *râs el-Madbaseh* [5] (I, G-H 3). Elle a succédé sans doute à quelque riche maison de campagne des derniers temps juifs. C'est dans ses jardins que fut découvert, en 1902, l'hypogée à ossuaires qui a livré à la savante investigation de Mlle G. Dickson [6] le *titulus* funéraire familial du juif alexandrin Nicanor, l'illustre bienfaiteur du Temple.

La route d''Anâta passe à quelques centaines de mètres au N., sous un éperon hardiment projeté à l'O. de la crête et désigné sous le nom de *râs ez-Zouweiqa* [7], à la tête du petit vallon *ou. es-Samar*. De nombreux vestiges d'industrie humaine préhistorique sont à recueillir dans cette région, tandis qu'un peu plus loin au N.-E. le

1. Voir la description très précise du R. P. Féderlin, *De quelques localités anciennes situées sur la montagne des Oliviers; La Terre Sainte*, XVIII, 1901, p. 21 ss.

2. Sous cette forme l'étymologie courante est « vignoble du chasseur », sans qu'aucune légende paraisse l'expliquer. Je ne sais ce que vaut au juste l'interprétation d'un paysan « lettré », qui prétendait un jour m'expliquer ce nom comme une nuance moderne d'une articulation ancienne *eṣ-Ṣayda* qui aurait exprimé la nature du sol rebelle à la culture. Et il faisait observer, ce disant, le très mince épiderme de terre végétale et la nécessité d'entamer la roche très friable, *nâry*, dès qu'on voulait planter un arbre par exemple.

3. Pl. I, G 5. Cf. Féderlin, *op. l.*, p. 23.

4. M. H. Gressman signalait naguère (*Palästinajahrbuch*, III, 1907, pp. 72-75) une sépulture qu'il estimait préhistorique. Sa description n'en donne pas la preuve et à défaut de documentation plus précise on ne peut guère tabler sur cette attribution.

5. On dit assez couramment aujourd'hui *el-Ma'abadeh*.

6. *QS.*, 1903, p. 326 ss.

7. I, F 2. Tobler (*Top.*, II, 4 s.) enregistrait déjà ce « Râs es-Sowêka », mais il semble l'avoir situé trop au Sud, près de l'ou. *'aqabet eṣ-Ṣouwân*, le confondant avec un promontoire plus petit qui est parfois appelé spécifiquement *Oumm eṭ-Ṭala'ah* (Tobler, *l. l.* « Râs Om Me'ttala »). L'indication ultérieure de *Denkblätter...*, p. 634, semble plus exacte.

sommet de *râs Abou Ḥalâweh* garde les traces d'anciennes villas avec des hypogées riches en ossuaires juifs d'époque hérodienne[1]. C'est là que la chaîne latérale rejoint la grande chaîne centrale palestinienne et s'y greffe sur le mamelon d'*el-Mašâref*, au passage de la grande voie romaine septentrionale. Une voie romaine de raccord courait jadis sur cette ligne de crête, probablement jusque vers le village d'*eṭ-Ṭour*. Elle s'est conservée par la force des choses sous forme de piste raboteuse entre des jetées de grands blocs de pierres jusqu'à ce que l'occasion d'une visite princière fameuse, en 1898, lui ait fait substituer une chaussée carrossable rapprochée de la ville par un embranchement qui part de l'ou. *el-Djôz* (I, E 3) et serpente aux flancs d'*'aqabet ech-cheikh Djerrâḥ*, de l'ou. *es-Samar* jusqu'au *râs ez-Zouweiqâ*.

§ 5. *La vallée orientale, ou Cédron.*

Pour achever ce premier contact topographique immédiat avec le circuit de Jérusalem il resterait à descendre du *râs el-Mašâref* à Siloé par la vallée qui sépare la montagne orientale et la ville. En passant à peu près à mi-côte d'un bord à l'autre de l'ou. *'aqabet eṣ-Ṣouwân* entre les pentes occidentales de *karm eṣ-Ṣayyâd* et de *râs el-Madbaseh*, on l'a sous les yeux presque en son entier développement avec ses deux directions générales des deux côtés du spacieux amphithéâtre d'*el-Qâ'ah* en face du plateau d'*es-Sâhireh*. Ce nom d'*el-Qâ'ah*[2], « le creux, la cuvette, le bas-fond » et si l'on veut même « la plaine », désigne ici le large espace très mollement vallonné circonscrit par la grande boucle de la vallée principale et l'estuaire du ravin oriental d'*eṣ-Ṣouwân*. Une couche épaisse d'alluvions rend ce bas-fond particulièrement fertile; aujourd'hui encore de riches oliveraies y prospèrent, parmi lesquelles émergent quelques masures presque toutes abandonnées, mais dont la présence, à côté de considérables citernes, atteste que ce site agréable fut autrefois moins solitaire (fig. 14 et pl. XII).

La section septentrionale de la vallée, — barrée au N. d'*el-Qâ'ah* par le puissant éperon que couronnent la maison et le jardin du *moufty* (I, E 3), — s'oriente de S.-E. en N.-O. entre des rives relativement peu escarpées mais très rocailleuses, avec d'antiques carrières ou d'immenses tombes béantes sur chaque bord. Quelques-unes de ces excavations sont assez importantes pour s'être attiré des noms plus ou moins fantaisistes, voire même une vénération de contrebande : tel le grand hypogée à façade effondrée qu'on appelait jadis la « Synagogue[3] » et le vieux tombeau à inscription romaine dont la piété juive a fait le sanctuaire en grand renom de rabbi Simon le Juste[4]. Cet encadrement austère, échancré de place en place par les vallons latéraux qui pénètrent dans le plateau occidental, fait ressortir par contraste la relative fécondité de la vallée elle-même couverte de plantations et de cultures, qui sans doute durent exister autrefois aussi sur la pente des coteaux avant l'érosion qui en a fait disparaître à peu près toute terre végétale. Le faubourg à population très mixte de *cheikh Djerrâḥ* marque le point où la vallée se dilate en manière de plaine jusqu'à la limite de partage des eaux (cf. fig. 8).

D'*el-Qâ'ah* vers le S. au contraire la vallée s'encaisse avec rapidité[5] (fig. 14). Elle prend d'abord le nom d'ou. *Sitty Mariam* jusqu'au delà de l'église du tombeau de la T. Sainte Vierge à Gethsémani, plus exactement jusqu'à l'espèce de barrage actuel, par suite de l'envahissement des décombres sur la pente du Moriah, vers l'angle du S.-E. du Temple. Le fond, remblayé par l'argile glissée des bords escarpés et par les limons que charrie un ruisseau très éphémère dans les hivers abondamment pluvieux, demeure assez large encore pour qu'on y puisse pratiquer avec fruit une cul-

1. Cf. *RB.*, 1904, p. 262 s.

2. La forme féminine قاعة semble prépondérante dans l'articulation des gens d'*eṭ-Ṭour*. Je n'ai jamais pu entendre la désignation *el-Meidân*, ni surtout la légende des sports athlétiques dont parle M. Smith (*Jerusalem...*, II, 494) sur la foi d'un domestique probablement pas assez sûr. Pour la valeur du terme el-Qâ'ah, cf. SOCIN, *ZDPV.*, XXII, 1899, p. 37.

3. PIEROTTI, *Jerus. expl.*, pl. LVII.

4. I, E 3. Voir la description de Conder et Mantell (*QS.*, 1882, p. 142 ss. ; cf. *Surv. Jerus.*, p. 377 s.) et surtout celle de Clermont-Ganneau (*Arch. Res.*, I, 267 ss.). C'est M. Cl.-Ganneau qui découvrit naguère l'inscr. romaine malheureusement très endommagée.

5. M. le pasteur J. Thomä a publié récemment une monographie de cette section de la vallée : *Das Kidrontal von el-Qā'a bis bīr Eijūb*, dans *ZDPV.*, XXXI, 1908, pp. 272-281. Cf. ROBINSON, *Bibl. Res.*, I, 268 ss. et TOBLER, *Top.*, II, 14 ss. Gethsémani en particulier a été souvent décrit.

ture de céréales et surtout des plantations d'oliviers. La rive occidentale, plus aride, plus abrupte, moins arrosée par les pluies le plus souvent chassées par un vent d'O. violent, brûlée davantage enfin par les ardeurs du soleil matinal, n'offre guère d'autres traces d'activité humaine que de vieilles carrières et de très humbles sépultures. A l'opposé, les pentes du mont des Oliviers ne sont pas encore totalement dépourvues d'arbres et au-dessus de la zone presque ininterrompue de grands hypogées développée depuis le bord de la vallée jusqu'à mi-hauteur à peu près[1], les traces d'anciennes habitations se retrouvent çà et là parmi les terrasses qu'on se représente naturellement beaucoup plus boisées qu'elles ne le sont de nos jours (cf. pl. XI).

Autour de Gethsémani des terrasses en grande partie artificielles donnent une certaine ampleur



Fig. 14. — La vallée orientale, vue du N., sur la rampe S. d'el-Bâṭen (pl. I, G 4).

Au 1er plan, la ruine qaṣr el-Khâṭib dans l'oliveraie; à droite, le faubourg accroché à la pente orientale d'es-Sâhireh; plus haut, karm ech-Cheikh et le « chêne de Godefroy » profilé sur la ville; à gauche, le promontoire de karm eṣ-Ṣayyâd et les bulbes qui couvrent l'église russe (el-Moskobîyeh, I, G 6) à Gethsémani.

à la vallée. Les jardins et les vergers toujours florissants qu'on y remarque produisent quelque impression de ce que devait être à peu près l'endroit quand Notre-Seigneur y endura les tortures de son Agonie[2]. Tel d'ailleurs il avait été sans doute depuis de longs siècles à en juger par ce nom même de « Gethsémani », dont la plus vraisemblable étymologie est sans contredit גת שמנים

1. Depuis 1900 environ ces hypogées disparaissent progressivement. Une fabrique de chaux a été installée au centre du groupe le plus dense, sous le promontoire de *karm eṣ-Ṣayyâd*. Elle a déjà absorbé tous les monuments creusés au niveau de la vallée et l'exploitation du banc de roche se développe de plus en plus haut sur la pente (cf. I, G 5).

2. En réalité le site n'a rien de l'austérité sombre que l'imagination des poètes y a répandue. On sait les beaux vers de Lamartine à propos de la pseudo-grotte de l'Agonie :

« Il est aux pieds poudreux du jardin des Olives,
Sous l'ombre des remparts d'où s'écroula Sion,
Un lieu d'où le soleil écarte tout rayon,
Où le Cédron tari filtre entre ses deux rives;
Josaphat en sépulcre y creuse ses coteaux;
Au lieu d'herbe, la terre y germe des ruines,
Et des vieux troncs minés les traînantes racines
Fendent les pierres des tombeaux. »

(*Voyage en Orient*, II, 280, éd. 1835.)

Cf. les pages de M. de Vogüé, *Jérusalem...*, p. 44 ss.

« pressoir à huile[1] », dérivée peut-être de quelque véritable huilerie particulièrement importante installée au pied de la montagne spécifiée dès la plus haute antiquité biblique par ses oliveraies.

La route carrossable de Jéricho vient franchir la vallée juste en face de l'église de l'Assomption et sous le jardin moderne de l'Agonie, au point même où passait jadis une grande voie à degrés qui faisait communiquer les portes orientales de la ville et du Temple avec le mont des Oliviers aux temps romains et probablement bien avant, sous une forme plus négligée.

Les désignations ou. *Djismaniyeh* et ou. *Yehôšaphat* qu'on peut entendre de la bouche des chrétiens de la ville ou lire dans quelques ouvrages topographiques ne sont que des adaptations sans aucun fondement dans la tradition onomastique indigène. Le nom courant ou. *Sitty Mariam*[2] est, je crois, le seul à retenir jusqu'au point déjà indiqué, c'est-à-dire au pont qui porte le chemin reliant Gethsémani à la région méridionale de la ville. Passé ce pont, la coulée des décombres au flanc de la ville antique a si complètement envahi toute la vallée qu'elle en a reporté le lit à plus de 10 mètres de hauteur sur la pente opposée. Ce lit n'est maintenu que grâce au ravinement facile des eaux hivernales dans cet amas de débris, circonstance qui donne à cette section de la vallée un faux air de torrent furibond, qui n'existe plus depuis l'ère lointaine des grandes transformations géologiques. Un élégant tombeau, connu sous le nom solennel de « tombeau d'Absalom » dans le vocabulaire chrétien et de *ṭanṭour Firʿoun* dans le parler indigène, marque le point initial de cette transformation et donne son nom arabe à la vallée sur quelques centaines de mètres. A la hauteur du village de Siloé un petit coude (fig. 15) reporte à l'Ouest à peu près jusqu'à son ancien lit la vallée qui prend le nom d'ou. *Selwân*, s'élargit bientôt de nouveau et redevient cultivable jusqu'à l'esplanade du *bîr Ayoub*. La rive occidentale est aujourd'hui stérile et extrêmement abrupte par l'amoncellement des décombres; mais malgré sa déclivité naturelle rien ne s'oppose à ce que quelques arbres aient pu y prospérer autrefois comme il s'en voit encore vers l'extrémité du coteau d'*ed-Ḏeḥourah*. Du côté oriental sur toute la pente les anciens hypogées abondent plus ou moins mal respectés par le temps ou les hommes et les tombes juives s'empilent incessamment depuis quatre à cinq siècles les unes sur les autres jusqu'à l'entrée de Siloé (fig. 16). Au S. du *bîr Ayoub* la vallée porte aujourd'hui le nom d'ou. *es-Saouâḥereh*[3] entre les promontoires d'*er-Râs* et de



Fig. 15. — « ... Un petit coude reporte à l'O. la vallée qui prend le nom d'ou. Selwân. »

1. Dalman, *Grammatik jüd.-pal. Aramäisch*^{2}, p. 191 et n. 3. Une hypothèse de M. le prof. Dalman — exprimée dans une note du *Palästinajahrbuch*, V, 1909, p. 91, n. 1 — retrouverait le pressoir en question dans la grotte longtemps considérée à tort comme le « lieu de l'Agonie ». Peut-être est-ce plutôt un tombeau?

2. Dérivé du tombeau de Marie et sans aucun rapport avec la fontaine de la Vierge ainsi que le supposait M. Thomä (*ZDPV.*, XXXI, 1908, p. 274). Une note de M. Dalman (*ibid.*) écartait déjà cette fausse hypothèse.

3. L'indication a été publiée, je crois, pour la première fois par le T. R. P. Féderlin dans son excellente monographie sur la tribu des *Saouâḥereh* (*La Terre Sainte*, XVIII, 1901, p. 129 ss., 150 ss., 154).

dahrat Zîn ed-Dîn à l'O., d'*es-Soueiḥ* et de *deir es-Senneh* à l'E. Au delà de *Beit Saḥour el-'Atiqah* seulement commence l'appellation d'ou. *en-Nâr*[1], bien en dehors par conséquent de la zone topographique de notre étude.

III. — ÉTAT DU SOL ACTUEL.

Ce n'est pas d'hier qu'a été soupçonné l'indice archéologique à tirer de l'aspect même du sol. Si le campement d'un jour laisse sur le sable du désert des traces merveilleusement suggestives pour le nomade aux aguets, l'existence plus ou moins longue d'une agglomération humaine en un centre jadis habité ne pouvait manquer de se trahir à l'observation la moins exercée. A défaut de ruines proprement dites, c'est la terre elle-même qui ne garde plus sa nature vierge et sa franche coloration primitive. Encore fallait-il toutefois que l'expérience instruisît à utiliser prudemment ce diagnostic et que le contrôle des fouilles vînt lui donner la précision désirable. Car il est naturellement aussi facile de s'en exagérer l'importance, ou de se méprendre à son sujet, que de le tourner en ridicule. On l'a donc utilisé dès longtemps à Jérusalem dans les recherches topographiques[2]. Mais le plus souvent l'observation a été tout à fait sporadique et uniquement de surface; pour autant sa portée devait demeurer insignifiante. Sur tel point où les relations de voyage, dissertations scientifiques, cartes et plans du XIXe siècle entier s'accordaient à enregistrer une « colline de cendres[3] », on ne voit plus aucun vestige de colline, presque plus trace de cendres, et par endroits au contraire le rocher a été remis à nu. Ailleurs de notables monticules ont surgi. Telle section du fossé en avant du rempart, remblayée jusqu'en 1900, est pour le moment visible; d'autres, naguère bien connues, achèvent de se combler. Car Jérusalem, on l'a vu, est en pleine vie et même en un mou-

Karm es-Sayyâd (*Viri Galilaei*) — Djébel et-Ṭour — El-Moskobiyeh — El-Kherâb — Tantour Firʿoun — Cimetières juifs

Fig. 16. — « ... Les anciens hypogées abondent... et les tombes juives s'empilent... ».

1. I, H 11. Il doit se cacher quelque malentendu sous l'information que M. le prof. Smith (*Jerus.*, I, 174) aurait recueillie d'un bédouin de la région de Saint-Sabas et qui dilaterait l'appellation ou. *en-Nâr* jusqu'à la pointe de l'ou. *Rabâby* devant la porte de Jaffa. De tels « on dit » sont de nature à compliquer singulièrement la topographie de Jérusalem.

2. Le plus sérieux examen à ce point de vue semble avoir été celui de M. Rosen, *ZDMG.*, XIV, 1860, p. 620. Il avait pris soin de discerner, sur un excellent diagramme topographique, par des colorations spéciales l'extension des décombres et la frange du sol vierge autour de la ville. Un petit tableau (p. 621) indiquait même déjà quelques chiffres de hauteur dans ces accumulations de débris (les chiffres de repère ne sont malheureusement pas imprimés sur le plan). C'était un notable progrès sur l'observation archéologique par trop sommaire de Robinson par exemple, alléguant à la cantonade l'abondance des débris, la présence de cubes de mosaïques, etc., pour étayer un développement septentrional énorme de la ville hérodienne (*Bibl. Res.*, I, 315). Un peu plus tard l'*Ordn. Survey* (*Notes*, p. 24 s.) prenait à son tour en considération cet aspect extérieur du sol, non sans une pointe de scepticisme exagéré (p. 62) sur l'indication à en déduire, indication assez insignifiante en effet avant les fouilles. M. Schick (*ZDPV.*, I, 1878, p. 17) pouvait déjà être plus affirmatif grâce à des informations plus circonstanciées.

3. I, D 4-5, sur le ressaut de terrain qui sépare le bassin du Tyropœon de l'ou. el-Djôz. La disparition de ce repère topographique familier était signalée déjà en 1900 par M. Schick, *QS.*, 1900, p. 194. Se décidera-t-on à l'enlever des « Baedeker » mis soi-disant à jour?

vement de considérable expansion. Et ce renouveau si fatal à tant de débris archéologiques aura eu du moins ce résultat heureux de permettre d'utiles constatations.

Le moindre sondage à l'intérieur de l'enceinte de Soliman doit traverser, pour atteindre le sol vierge et le roc, des amas généralement très considérables de ruines bouleversées ou clairement encore stratifiées. On est sûr d'y rencontrer, pêle-mêle ou par couches successives, les débris de périodes variées : constructions médiévales, fragments byzantins, romains ou plus archaïques, pièces de sculpture pour l'ordinaire fort mutilées, ustensiles de toute sorte, monnaies, etc. Il en va bien autrement à l'extérieur [1], selon que la tranchée est ouverte au pied du rempart, dans le rayon immédiat d'une porte de la cité, au bord d'une ancienne route, ou à quelque distance du mur et des chemins. En ce dernier cas le roc affleure sur beaucoup de points ; partout ailleurs c'est le sol rouge pierreux, où rien n'altère notablement la tonalité vive et franche de l'argile. Que si parfois s'y mêle une nuance grisâtre, si l'argile a perdu sa consistance et renferme des débris hétérogènes : tessons, cubes de mosaïque, traces de chaux, éclats de pierres taillées, ce n'est guère qu'à la surface; il suffit de creuser un peu plus avant que le sillon habituel d'une charrue arabe pour retrouver le sol pur et ferme. Sous le rempart, au contraire, à proximité des portes surtout et le long des routes jusqu'à une distance quelquefois assez grande, les masses de décombres sont habituellement plus formidables encore qu'à l'intérieur. Avec cette nuance toutefois qu'il s'agit ici invariablement de décombres rapportés, jamais de ruines stratifiées. Tout se mêle là dedans. Un débris extrêmement archaïque peut y voisiner avec de vulgaires bibelots contemporains. L'examen le plus attentif ne saurait faire saisir en ce chaos d'autre stratification que la coulée régulière ou capricieuse des détritus jetés couffe par couffe aussi longtemps que le monceau n'est pas trop élevé pour la facilité de l'escalade. Aujourd'hui encore, malgré le développement de la ville hors des murs, il est aisé de se rendre compte du procédé par lequel furent constitués ces amoncellements de prétendues ruines qui ont mainte fois donné le change aux argumentateurs topographes [2]. Si négligée que puisse être la voirie dans la cité, l'évacuation de certains détritus, décombres, débris divers s'impose néanmoins avec assez de rigueur pour qu'on en débarrasse les ruelles, les bazars et les cours. Le réseau d'égouts fort insuffisant oblige même à encombrer la rue de mille accidents que l'égout devrait avoir pour fonction de convoyer dehors. Le transport s'opère, quand il est devenu absolument indispensable, avec la moindre somme possible d'effort. Dès qu'on ne peut plus se contenter de jeter débris et immondices par-dessus les créneaux [3], on les traîne au plus près. Le procédé usuel consiste alors à tout empiler dans des couffins ou d'amples cacolets charriés à dos d'âne. La file de baudets s'achemine ainsi par l'issue la plus voisine vers un point quelconque du fossé, parfois en un terrain vague, ou plus ou moins loin sur l'une des routes qui aboutissent à la ville. C'est ainsi qu'on peut voir, sur un même lieu dans une même journée, s'entasser des débris de démolitions, des casseaux de vaisselle, des décombres tout à fait vieux retirés d'une tranchée de fondations nouvelles, des animaux crevés, des déchets variés, des débris de cuisine. Aussitôt que le môle est devenu trop haut, les ânichons sont dirigés vers quelque autre endroit. Le môle se tasse. Après les pluies de deux ou trois hivers il forme une masse compacte qui verdit quelques jours au printemps. Au bout d'une dizaine d'années, quelqu'un s'avise de l'attaquer : c'est tantôt un cultivateur expérimenté qui vient en extraire un engrais pour ses champs, tantôt un maçon à court de terre à mortier qui entreprend de cribler cet invraisemblable amalgame, quand il a cru y remarquer d'épaisses couches de démolitions, ou de débris réduits en poussière.

Par cette série d'opérations s'expliquent des anomalies apparemment inconciliables pour les observateurs de passage et pour les topographes en chambre. Au temps où l'ingénieur Pierotti pho-

1. Cf. l'observation analogue faite à Rome; Tyskiewicz, *Rev. arch.*, 1896, I, p. 132.

2. Naguère dom G. Gatt se fondait encore sur « les puissants amas de décombres à l'extérieur de la porte de Damas » (*Die Mauer Agrippa*, dans *Theolog. Quartalschr.*, 1905, p. 269) pour conclure à un développement de la troisième enceinte au N. de cette porte.

3. Pratique usuelle surtout dans le quartier juif.

tographiait la porte de Damas, en 1862 ou 1863[1], une énorme butte de décombres s'élevait presque à mi-hauteur de la muraille, contre le saillant oriental de la porte. En 1895 le niveau en était à peine supérieur à celui de la route (fig. 17). Aujourd'hui des magasins, des ateliers et un moulin à vapeur sont installés en cet endroit. Et voici l'inverse : un chemin aboutissait naguère, à travers le Bézétha, à *bâb ez-Zâhireh,* qui s'ouvrait alors au flanc oriental du saillant; les décombres s'amoncellent depuis quelques années plus haut que le linteau de cette porte (fig. 18), dont l'ouverture est maintenant dans la face septentrionale du saillant : le chemin a été déplacé en conséquence[2].

L'usage contemporain sur ce sujet a non seulement toutes les chances du monde d'être l'usage antique, il est dûment attesté par la Bible; ce ne serait plus guère qu'un lieu commun de rappeler la nature et le rôle de ces fumiers — *ašephôth* — du temps de Job, de Néhémie ou des psalmistes; l'érudition des commentateurs a rendu cela parfaitement familier.

En dehors de ces amas informes transportés sous le mur septentrional de la ville et en quelques sites plus éloignés qui vont être indiqués, les décombres sont pratiquement à peu près nuls en toute la région qui nous occupe. Voici du reste les observations personnelles enregistrées depuis 1891, au hasard des travaux de construction, voirie, nivellement, fouilles, cultures, qui ont exigé un défoncement souvent très considérable du sol. L'érection de quelques édifices seulement a fait mettre parfois le roc à nu sur plusieurs milliers de mètres carrés[3] et la construction de 250 à 300 maisons ordinaires, chacune ayant assez invariablement sa citerne creusée dans la roche vive, ont fourni une base aussi large que précise à l'examen. Prenons le circuit à l'angle N.-E. La terrasse dite *karm ech-Cheikh* n'a subi en ces dernières années aucune transformation. C'est toujours la même plantation d'oliviers, autour de la masure du cheikh *el-Ḥalîly*, si pittoresquement ombragée par le vieux pin (*ṣnaubar*)[4] à la gigantesque ramure malencontreusement ravagée, depuis des années, par un coup de foudre. Le roc n'est qu'à une faible profondeur sous les oliviers; il affleure même au Nord et au Sud du verger. La couche d'argile rouge diversement épaisse présente un fort alliage de décombres, insuffisant toutefois pour impliquer de vieilles habitations ruinées. La présence de ces décombres est facile à expliquer. Depuis trois quarts de siècle l'endroit servait de campement préféré aux caravanes de touristes, avant que la création du chemin de fer et des hôtels n'ait à peu près supprimé ce genre d'installations. D'autre part, on transporte volontiers d'année en année quelques charges de débris en manière d'engrais au pied des oliviers.

Au delà du chemin qui délimite *karm ech-Cheikh* au Nord, ce sont les escarpements rocheux descendant vers l'ou. *el-Djôz*. Quelques oliviers croissent parmi les monceaux de cailloux et à travers les bancs de roc. Sur le plateau, vers l'Ouest, quelques habitations modernes se dressent en des enclos de pierres sèches. A peu près sur un tiers de la surface émergent des plaques de rocher conservant toute sa rugosité naturelle; partout ailleurs les paquets d'argile rouge, ferme et vive, font la preuve complémentaire qu'à aucune époque ce sol n'a été inclus dans la ville.

La section suivante, en avançant vers l'occident, n'offre ni le même aspect, ni surtout la même uniformité. Elle est traversée en diagonale de Sud-Est en Nord-Ouest par la route carrossable reliant *bâb ez-Zâhireh* à la grand'route du Nord, au carrefour des *Qᵒbour es-Salâṭîn*. A l'orient de cette voie de raccord, dans la partie méridionale, les champs de culture, occupant tout le haut de la vallée médiane du Bézétha, montrent le sol primitif, quoique largement mêlé de débris répandus d'année en année sur les champs d'orge et les plantations de choux. Trois ou quatre maisons neuves, vaguement alignées au bord du chemin, ont fait constater que la couche mixte n'a qu'une épaisseur insignifiante de vingt-cinq à trente centimètres. Plus bas, en un lit moyen de $1^{m},50$ reparaît l'argile franche couvrant le rocher qui, sur aucun

1. *Jerus. expl.*, pl. VII.

2. Cette modification date de 1875, ce qui n'empêche pas les plans ultérieurs de copier servilement le tracé du *Survey* de 1865.

3. Par exemple l'installation de la grande hôtellerie des Pères Assomptionistes (Notre-Dame de France), l'hospice allemand catholique Saint-Paul, la basilique de Saint-Étienne et l'École biblique, la mission anglaise.

4. Qui passe toujours, dans la tradition topographique, pour le « chêne » de Godefroy de Bouillon. Cf. I, F 5.

des points vus, n'offrait une trace quelconque de travail humain. A l'extrémité septentrionale de la dépression, presque tout le petit plateau d'*es-Sâhireh* est occupée aujourd'hui par un jeune quartier musulman. Il a surgi là en quelques années une vingtaine d'habitations importantes, la plupart entourées d'une ébauche de jardin, tout au moins d'une clôture en pierres protégeant quelques plantations aussi peu ordonnées que les maisons elles-mêmes. C'était sur toute la surface le sol primitif sans aucun alliage. Le roc affleurait çà et là et les fondations les plus profondes n'ont excédé nulle part $1^m,50$. La roche extraite de l'emplacement choisi pour la citerne sous chaque maison a fourni une bonne part des matériaux de construction.

Au delà c'est la rampe initiale — *ed-Deheïry* — de la grande vallée orientale, ornée d'oliveraies prospères, avec quelques habitations neuves, rares encore; partout l'argile franche, sur une épaisseur variable de 1 à 3 mètres. Par endroits émerge une plaque de rocher brut, surtout vers le bord septentrional, où la masse rocheuse, dissimulée à peine par quelques pieds de terre et de décombres modernes, reparaît autour du tombeau dit des Rois (I, E 4).

Au voisinage immédiat de l'hypogée, le vaste établissement de la mission anglaise n'a pas eu plus de 2 mètres au maximum de sol à traverser pour asseoir ses fondements sur le roc, trouvé intact sur plusieurs points. En général cependant, à partir d'ici et en redescendant vers la ville, entre les routes de *bâb el-ʿAmoud* et de *bâb ez-Zâhireh,* le roc a été plus ou moins travaillé et dans la couche de sol qui le recouvre, les décombres l'emportent graduellement sur l'argile naturelle. C'est l'argile qui demeure prépondérante dans le champ d'oliviers et le long de la juiverie entre la mission anglaise au Nord et Saint-Étienne au Sud. Cette superficie est d'ailleurs à peu près plane; le roc est à une très minime profondeur, visible même en beaucoup de tombes, citernes, petits escarpements sans aucun raccord, saillies capricieuses telles qu'en offre le sol des nombreuses carrières antiques autour de Jérusalem.

A l'angle Nord-Est de l'enclos de Saint-Étienne une butte de décombres, haute de 12 mètres environ à son point culminant, a pris l'aspect d'un saillant détaché à l'avant des premières rampes du Bézétha. Il faudra, je l'espère, longtemps encore pour que ce jeune tell induise en erreur les topographes[1]. Son caractère artificiel demeure évident encore de mainte façon, même pour qui ne l'a pas vu lentement ériger au cours de laborieuses années de fouilles. Avant ces travaux, commencés en 1883, l'emplacement était une manière de terrain vague, traversé tout au plus par un raccourci de la route de Naplouse et par les sentiers conduisant à l'abattoir municipal, installé dans une masure adossée aux pentes nord-ouest du Bézétha. Cette masure était assise sur le roc. Or, tandis qu'à une soixantaine de mètres vers l'Ouest le roc s'est retrouvé à peine $1^m,50$ plus bas, presque à côté le sol antique des édifices byzantins n'a été atteint qu'à la profondeur moyenne de $4^m,50$; sur plusieurs points il a fallu enlever jusqu'à 7 à 8 mètres de décombres pour



Fig. 17. — La porte de Damas et ses abords en 1895.

1. Il tranche par trop sur l'esplanade *karm ed-Dabbâgah* (pl. I, E 5). La mélancolique réflexion de M. Schick (*QS.*, 1900, p. 195), à propos de ce tertre et de diverses autres transformations analogues infligées au relief du sol autour de Jérusalem, était sans doute trop pessimiste. Topographes et archéologues des générations à venir ne seront pas plus que ceux de la génération vivante les dupes de ces mutations tout accidentelles.

remettre le rocher à nu. En quelques endroits a pu être observée une mince couche de sol vierge sur le rocher intact; d'ordinaire ce rocher était de mauvaise qualité, sillonné de failles expliquant assez qu'on ait négligé de l'exploiter. La plus énorme masse de décombres était localisée sur l'emplacement de l'antique basilique eudocienne du Protomartyr et sur les hypogées contigus. Mais elle se prolonge, avec des épaisseurs variables, jusqu'en face de la porte de Damas, au bord du fossé entièrement comblé. Il y a peu d'années encore, un formidable môle archaïque de débris dominait le commencement de la route de Naplouse et masquait en partie l'escarpe occidentale du Bézétha (cf. pl. XIII). On a soupçonné là une mine de terreau fécond. Des milliers de charges d'ânes ont été transportées dans une section de l'ancien fossé, où ce résidu de quelques siècles de vie dans la cité fait prospérer merveilleusement les plantations d'un jardin neuf. L'installation de l'hospice allemand Saint-Paul a fait jeter ailleurs, dans le fossé de la ville ou le ballast des routes, le reste des débris amoncelés en ce terrain. A la base même du môle, sous des ruines relativement modernes qui seront examinées en leur temps, la surface irrégulière du roc a été déblayée pour y asseoir en sécurité les fondements du monumental édifice et y pratiquer les réservoirs immenses qui assureront son approvisionnement d'eau.



Fig. 18. — L'ancienne porte d'ez-Zâhireh obstruée par les décombres, en 1910.

Quant au coteau du Bézétha (fig. 6 s.), c'est à peine si la roche intacte de son sommet est revêtue d'assez de terre encore, abondamment mêlée depuis des siècles à de la cendre humaine, pour abriter tant bien que mal les cadavres musulmans qu'on y apporte à la sépulture. Hormis les vieilles tombes désagrégées, il n'y a pas trace de ruines sur la colline ou sur ses pentes, coupées du reste à pic sur plusieurs côtés par les carrières d'autrefois.

Au bord occidental de la route de Naplouse un lit épais de décombres rapportés masque le sol naturel dans tout le nouveau quartier musulman développé autour du mamelon rocheux qui a eu si grande fortune dans les théories topographiques. Les débris sont moins épais sous la colonie juive dite *Bâtê Nissin Baq* et à l'Ouest l'argile rouge ne présente à peu près aucun mélange dans toute la dépression de la vallée du Tyropœon. Cette région est parfois appelée *arḍ el-Birkeh* probablement sans autre motif d'une telle désignation que la forme apparente d'une immense cuvette, la vallée étant coupée au Sud par la butte de décombres qui a servi de chaussée longtemps avant la création de la route carrossable[1]. Les maisons sont en train d'envahir même ce bas-fond. Déjà il en a été construit suffisamment pour faire bien constater sur une vingtaine de points — assez espacés pour représenter au moins le tiers de la surface totale

1. Cette route date seulement de 1867; mais de très vieux plans montrent déjà une piste bien tracée en ce même endroit. C'est seulement au delà de *bâb ez-Zâhireh* que la route carrossable s'écarte un peu de l'ancien chemin. Au lieu d'escalader la terrasse de *karm ech-Cheikh* elle est restée dans le fossé antique, dont on a éventré la contrescarpe à l'angle N.-E. pour livrer passage à la voie. L'ancien chemin par la terrasse subsiste d'ailleurs toujours.

— l'absence de ruines dans l'argile grasse de la vallée, sous laquelle le rocher est à une profondeur moyenne de 2 mètres, avec une surface rugueuse[1]. Il va sans dire que le forage des nouvelles citernes et l'exploitation très ample de quelques bancs de pierre à bâtir modifient notablement le relief en cette région. Ce sera affaire aux topographes des siècles futurs de ne s'y point tromper, quand une nouvelle ruine de la cité agrandie aura compliqué la tâche de restituer le tracé des vieux remparts historiques.

A travers le plateau voisin de la mosquée *Sa'ad oua Sa'îd* (I, D 5), au Nord du chemin transversal qui met en communication la route de Naplouse et celle des colonies juives, la couche de terre est généralement peu épaisse, laissant voir sur de larges espaces le rocher diversement taillé, quelquefois cependant avec toutes ses aspérités naturelles. En dépit de maigres ruines et de décombres peut-être en partie rapportés, l'argile vierge domine encore. Il est manifeste qu'il n'y a jamais eu là une agglomération très dense, ni pendant une durée prolongée. Un peu plus avant (I, D 4), voici les champs de culture où le sol primitif alterne avec les saillies de rocher brut. Jadis s'alignaient au bord du chemin les amas de cendres et de détritus des savonneries médiévales. Depuis plusieurs années la colline a disparu, on l'a dit plus haut, charriée dans les jardins et dans les chantiers de constructions arabes.

C'est sur les pentes orientales de la grande colline d'Ouest que se sont produites les plus notables transformations. Il y a seulement une quinzaine d'années des maisons très clairsemées s'étageaient parmi les jardins et les oliveraies sur cette rampe couronnée par les spacieux édifices de la colonie russe. Aujourd'hui (cf. pl. VI) il y a là un quartier mixte très populeux, tout à fait chaotique malgré les efforts de l'administration pour sauvegarder quelques alignements de rues. Le sol primitif et le rocher intact ont été trouvés à une insignifiante profondeur à peu près invariablement en toutes les fondations visitées, ou sur lesquelles ont pu être obtenus des renseignements dignes de créance. Trois ou quatre exceptions sur presque une centaine de cas consistaient en débris manifestement peu archaïques, impossibles du reste à caractériser faute de ruines en place ou d'objets quelconques impliquant une date au moins approximative.

Dans la colonie russe de très importants travaux ont été accomplis depuis une dizaine d'années, mais surtout vers l'extrémité occidentale, le long de la route de Jaffa, en une situation qui n'intéresse plus l'enquête actuelle. A travers l'esplanade on a cependant ouvert une gigantesque tranchée d'O. en E., immédiatement au N. de l'église (I, C-D 6), pour assurer le drainage entre les nouveaux hospices et le grand égout collecteur installé vers 1890. Après avoir traversé la maigre épaisseur de sol sur le plateau nivelé, la tranchée pénétrait en plein roc. Aucun vestige ancien n'a été, à ma connaissance, enregistré sur son parcours. L'installation d'une citerne à l'entrée méridionale de la colonie, l'aménagement du jardin public au Sud et diverses constructions adjacentes ont renseigné avec une satisfaisante précision sur la nature du sol en ce quartier : argile avec sa coloration et sa pureté à peu près primitives, roche fruste à une faible profondeur, absence radicale de constructions archaïques.

Plus près encore de la ville, vers l'angle N.-O., même manque de ruines. Une saillie brute de rocher émerge bizarrement au carrefour de l'hôpital français Saint-Louis : borne puissante, qui protège à souhait l'angle de l'édifice, non sans gêner quelque peu la circulation, très active en cet endroit (I, D 6, n° 1).

En descendant au Sud à la porte de Jaffa, le sol antique est dissimulé partout sous un amoncellement énorme de décombres. La rampe orientale de l'ou. *Meisé* est par nature assez escarpée jusque vers le pied du rempart. Avant la construction des magasins, hôtels, édifices publics et établissements de bienfaisance qui ont si profondément altéré l'aspect pittoresque de la région, c'est de ce côté qu'on dirigeait de préférence les débris évacués de la cité. Le remblai s'est élargi, réduisant la vallée à de très étroites proportions. Ce n'a pas été une si facile besogne, en ces dernières années,

1. Quand on a pu observer ces faits à satiété et en quelque sorte journellement, on se demande avec stupeur par quel phénomène de vision de soi-disant « observateurs » ont cru discerner là le réseau même des rues de la ville d'Agrippa... Cf. TOBLER, *Topogr.*, I, 123, qui cite Sepp en ce sens. Mais que n'a-t-on pas vu à Jérusalem !

que de retrouver le sol ferme pour y fixer les fondements de quelques édifices érigés avec des précautions élémentaires, quoique rarement on se soit imposé le soin de pousser la tranchée jusqu'au roc. Aujourd'hui, la vallée se trouve finalement coupée par une haute et large digue de décombres [1]. Une chaussée établie sur la crête de ce singulier barrage met en communication de plain-pied les abords de la citadelle et *Niképhourieh* [2].

Dans le bas-fond de *djôrat el-'Ennâb* comme sur la pente de la colline au-dessous du rempart le sol vierge disparaît sous une épaisseur considérable de remblai. Les couches inférieures sont extrêmement mélangées et semblent contenir quelques éléments un peu anciens, — monnaies romaines et tessons de poterie juive, — mais nulle trace d'édifices notables. La route moderne de Bethléem a éventré de vieux hypogées. Il est clair qu'à aucune époque cette région n'a été inclue dans la ville et jamais les habitations n'y durent être nombreuses avant la fondation d'une nouvelle colonie juive qui ne trouvait place nulle part ailleurs à proximité de la cité. Les barrages moyenâgeux qui ont constitué le *birket es-Soulṭân* préservent tant bien que mal encore ce petit bout de la vallée contre l'envahissement des décombres. Au-dessous de la chaussée carrossable et sur toute la longueur du *Rabâby* on est assez loin des portes modernes de la ville pour s'attendre à un transport beaucoup moindre de débris. D'autre part, si rapide est la déclivité du ravin que ces couches mouvantes glissent à chaque hiver, entraînées vers le Cédron. Aussi les gourbis juifs en train de s'ériger dans cette étuve rencontrent-ils en général à peu de profondeur le rocher où creuser leurs petites citernes et asseoir leurs mesquines fondations (pl. VIII).

Les môles variables de ruines et de détritus qui couvrent toute la zone méridionale de Jérusalem actuelle représentent sans doute en grande partie les vestiges concrets d'une histoire longue et pleine de sinistres vicissitudes; ils contiennent aussi, et spécialement aux abords de la muraille actuelle, l'apport très banal de débris contemporains. Juste à l'issue de *bâb néby Dâoud* s'empilaient journellement naguère tous les rebuts de la voirie dans le quartier S.-O. Les récentes modifications subies par le quartier suburbain du Cénacle contraignent, depuis quelque temps, à pousser un peu plus loin les files d'ânichons qui convoient ces immondices. Dans le quartier juif qui couvre l'éperon N.-E. de la grande colline, autour des principales synagogues, on ne s'impose même pas l'effort de charger les débris sur des ânes pour les porter hors du rempart. Un terrain vague, à l'orient du saillant *bordj el-Kibrît*, est le réceptacle universel. Quand le monceau atteint, par l'intérieur, le niveau des créneaux, les nouveaux apports glissent à l'extérieur en une traînée ignoble. De loin en loin cet amas extérieur est nivelé pour la création d'une terrasse cultivable, ou jeté sur les pentes de la colline quand l'administration militaire fait mine de s'alarmer pour ... l'inviolabilité du rempart.

A l'orient nous avons signalé déjà la coulée des débris anciens qui a remblayé la pente (pl. I, F 7) au point de déplacer la vallée. Ce que les fouilles archéologiques, les travaux de culture, les délimitations de propriétés ont pu révéler prouve que, là encore, on est en présence de décombres rejetés à des époques variables sur la déclivité du coteau, déclivité beaucoup trop forte pour qu'un développement important de la ville antique y soit concevable [3]. Au N. seulement de la vallée médiane du Bézétha, c'est-à-dire entre l'angle N.-E. du Ḥaram et l'angle N.-E. du mur de Soliman, la croupe du coteau se développe assez pour rendre tolérable l'hypothèse d'un quartier à inclure dans les remparts anciens. L'hypothèse toutefois ne résiste guère à l'examen, du moins n'a-t-elle pas de fondements archéologiques. C'est bien en vain qu'on s'est récemment efforcé, par une supercherie assez malavisée [4], d'alléguer d'importantes ruines à mi-hauteur de la colline, au tournant de la route

1. Voy. fig. 3 et pl. VIII. Elle est constituée surtout par les ruines extraites des chantiers de constructions grecques : au Mauristân, à Saint-Dimitri vers le *ḥammâm el-Baṭrak*, près de Saint-Sauveur et en d'autres points encore.

2. Pl. I, D 7; cf. VIII. Cette étrange route a été signalée déjà dans le *QS.*, 1906, p. 91

3. Cf. l'observation de WARREN, *Recovery...*, p. 170.

4. Qui restera au compte de MM. Louvaris et Spyridonidis. Ils se sont qualifiés eux-mêmes en s'efforçant d'accréditer dans le public la découverte à Gethsémani d'une inscription acquise à Bersabée... Cf. *RB.*, 1907, p. 607. La seconde moitié de ce fameux texte — fragment B du croquis, p. 610 — est maintenant à l'*École biblique*. Il a été acquis à Gaza, d'un marchand qui venait de l'acquérir lui-même à Bersabée.

moderne de Jéricho (I, F 6), avant Gethsémani. Les prétendues trouvailles de monuments religieux ou autres n'ont existé que dans l'imagination de chercheurs peu désintéressés. Rien autre chose n'a été exhumé de là que des matériaux désagrégés glissés du sommet de la colline et quelques cavernes funéraires, c'est-à-dire ce qui est constaté partout ailleurs sur cette rampe quand un hasard quelconque y fait ouvrir une tranchée. Il n'est pas rare en effet qu'on vienne chercher en cet endroit de la terre criblée. Au N. de la porte et du *birket Sitty Mariam* le bord du plateau laissé en dehors du fossé et les pentes de la colline jusqu'à la route moderne sont couverts de tombes musulmanes (I, F 5-6). Le rocher brut est apparent sur quelques points et en tout le reste de cette surface il est dissimulé sous une mince épaisseur de sol pierreux, sans autre vestige de ruines que celles des tombes qui se succèdent là depuis un millier d'années.

CHAPITRE II

NOTIONS GÉOLOGIQUES ET CLIMATOLOGIQUES

I. — STRUCTURE GÉOLOGIQUE DE JÉRUSALEM.

En étudiant le relief tourmenté et si bizarre en apparence de la ville, on ne s'est que bien rarement préoccupé d'examiner ce qui eût fourni la clef de cette structure originale, à savoir la nature même et la constitution du sol. Tandis qu'on répandait souvent des flots d'érudition fallacieuse pour essayer de démontrer ici l'existence de copieuses sources, là un passage de vallée large et profonde, ailleurs la présence d'un mamelon rocheux très saillant, on ne s'est guère douté apparemment que ces *créations* laborieuses avaient un défaut essentiel : celui d'être de simples contresens géologiques.

Et la géologie ne sauve pas seulement des chimères topographiques; elle rend compte de mainte particularité anormale au premier aspect et simplifie l'intelligence d'une géographie physique assez compliquée. Le régime des eaux et plus encore le système orographique de Jérusalem — tout à fait chaotique aussi longtemps qu'on s'absorbe dans le seul examen de détail, à travers des textes et à la suite des transformations innombrables infligées au sol — deviennent clairs et relativement simples dès qu'on les envisage d'ensemble et du seul point de vue qui les puisse faire saisir. Aussi ne s'étonnera-t-on point qu'une rapide enquête en ce domaine ait ici sa place [1].

§ 1. *Description et classification du sol.*

Le sol primordial de Jérusalem se classe, dans son ensemble, aux *étages* [2] supérieurs du *système*

1. Des connaissances géologiques assez superficielles m'auraient rendu cette enquête à peu près impossible sans guides qualifiés. Elle a été facilitée par les travaux nombreux déjà de géologues fort compétents. Sans étaler une liste vaine des auteurs qui, depuis le commencement du siècle dernier surtout, ont enregistré plus ou moins incidemment quelques observations sur la géologie de Jérusalem, sans aligner non plus des sommaires d'encyclopédies modernes, ni des titres d'ouvrages même techniques dont je n'ai pu faire usage, il suffira de mentionner : WILSON, *Ordn. Survey of Jerusalem; Notes*, p. 3 ss.; HULL, *SWP.; Geology, passim*, à propos des terrains secondaires surtout ; du même auteur, un intéressant aperçu géologique de Jérusalem dans *Mount Seir, Sinai and West. Palestine* [1889], pp. 152-4. Oscar FRAAS, *Aus dem Orient; geologische Beobachtungen* [1867], pp. 40-109 : *Das Kreidegebirge Palæstinas*, a donné un très lucide aperçu de la géologie spéciale de Jérusalem (p. 50 ss.) précisé par un catalogue méthodique et de bonnes planches de paléontologie. Malgré les incertitudes fatalement inhérentes à une première investigation scientifique, l'ouvrage garde une réelle valeur. L. LARTET, *Exploration géologique de la mer Morte* [1872], pp. 81 ss., résume très brièvement d'excellentes observations à Jérusalem. Ses splendides planches paléontologiques sont très utiles. Mais l'étude la plus approfondie et qui traite précisément de la region immédiate de Jérusalem est la monographie récente de M. le prof. BLANCKENHORN, *Geologie der næheren Umgebung von Jerusalem ; ZDPV.*, XXVIII, 1905, pp. 75-120, avec une bonne carte et plusieurs profils; la paléontologie, brièvement étudiée et sans documentation graphique, semble avoir été réservée pour une publication détaillée ultérieure. Cette monographie fait le fond le plus solide du chapitre que M. le prof. G. A. Smith (*Jerusalem...*, I, 50-60) a consacré au sujet. Elle a servi aussi de contrôle à l'étude directe présentée ici, étude qui a fait abstraction du détail trop technique, pour appuyer sur les seuls éléments fondamentaux.

2. On se souvient que, dans la langue géologique désormais courante, *étage* désigne un ensemble de terrains formés à une même *époque*. Les termes *époque*, *période*, *ère* s'emploient pour marquer la durée de formation des terrains; les terrains eux-mêmes sont désignés par *étages*, *systèmes*, *groupes* comme divisions primordiales, un *étage* réunissant

crétacé, avec quelques éléments d'origine plus récente. Comme chacun sait, les formations sédimentaires de l'écorce terrestre qui tirent leur nom de la *craie,* inaugurées dans le calme de l'ère secondaire, se sont poursuivies à travers les vicissitudes de l'ère *tertiaire.* Durant les périodes *éocène* et *oligocène* les plus hauts horizons du plateau palestinien, momentanément émergés peut-être de la mer crétacée, furent envahis à nouveau par ce que M. de Lapparent a appelé la « mer nummulitique », à cause du rôle considérable que jouent, dans la construction des derniers sédiments calcaires de cette mer, les organismes protozoaires du genre *Nummulites*[1].

Le relief ébauché par les eaux pluviales et les agents atmosphériques, après l'émersion définitive dans la période *miocène,* est accentué soudain, à la période *pliocène,* par un retour violent d'activité orogénique. Au soulèvement longitudinal qui produit l'arête faîtière de la Palestine correspond une série de plissements et de cassures qui, en vertu de lois à la fois mécaniques et géologiques, donnent aux deux versants opposés leur physionomie si distincte. Tout au sommet du versant escarpé de l'Est, aussi près que possible du pli *anticlinal*[2], est l'assiette de Jérusalem. L'orographie en est totalement précisée aux premiers temps quaternaires, durant la période *pléistocène.* En quelques points très rares, les stratifications nouvelles qui couvrent les groupes tertiaires se maintiendront malgré l'effort intense et persévérant d'effritement et d'érosion sous des régimes climatériques très variés. Ailleurs le puissant travail des eaux et les réactions formidables de l'atmosphère ont désagrégé et entraîné jusqu'aux derniers vestiges des alluvions et des sédiments pléistocènes, entamé les plus récents étages du pliocène supérieur et laissé à nu les assises les plus basses de cette époque ou d'époques plus reculées.

Pendant les phases multiples, et à coup sûr très prolongées, de cette ère *pluvioglaciaire*[3], le plateau où sera par la suite Jérusalem, vallonné déjà suffisamment pour qu'un bassin fluvial y soit constitué, est en quelque sorte sculpté par la marche et l'action chimique des eaux[4]. Ce bassin initial a pour écoulement une vallée — le Cédron — orientée par Sud-Sud-Est et bientôt en plein Est vers la mer Morte, distante tout au plus de vingt-cinq kilomètres à vol d'oiseau. Le jour où ce lac a pris sa forme et son niveau définitifs au fond de la crevasse béante du *Ghôr,* le niveau d'embouchure de la vallée, abaissé à 394 mètres au-dessous du plan méditerranéen, se trouve ainsi inférieur de 1.180 mètres environ aux premières pentes du bassin vers la crête du plateau de Jérusalem. L'impétuosité du courant déterminé par une pente aussi prononcée donne aux eaux du Cédron une extraordinaire et redoutable puissance érosive : des berges sauvagement escarpées, telles qu'on les peut observer aux abords de Saint-Sabas par exemple, ou à l'embouchure (fig. 19)[5], en témoignent assez aujourd'hui, car aucune alluvion postérieure, nulle accumulation de décombres surtout n'y sont venues revêtir des parois presque à pic et cicatriser en apparence la blessure que le roc a reçue des eaux.

A son point de départ le torrent n'a pas meur-

plusieurs assises (strates, lits, couches) à type commun, un *système* parfois plusieurs étages et un *groupe* plusieurs systèmes.

1. Ordre des Foraminifères. Les indications paléontologiques, réduites aux données indispensables de la faune et abstraction faite de graphiques, seront fournies de telle sorte que le lecteur le moins spécialiste s'y puisse retrouver en recourant à quelqu'un des plus simples manuels scolaires, si ce n'est même tout bonnement à une récente édition d'un *Petit Larousse illustré.*

2. Terme géologique ainsi défini par M. de Lapparent : une voûte telle « que les strates plongent de part et d'autre de la ligne de faîte » (*Traité de géologie*[2], p. 1395 s.). Cf. la coupe géologique de M. Blanckenhorn publiée dans *Canaan,* fig. 257[b].

3. Vocable approximatif pour indiquer un synchronisme avec la période *glaciaire* en d'autres régions. Il n'y a pas eu, apparemment, de glacier palestinien. Un imprudent savant américain avait, il est vrai, cru reconnaître, il y a quelques années, je ne sais quelle action glaciaire dans la formation de la vallée du Jourdain (prof. W. Libbey, *Notes on the Jordan Valley...*, *QS.*, 1902, pp. 411 ss.); il n'a prouvé, au dire d'un des meilleurs experts contemporains, que « son ignorance de la structure géologique de la région qu'il prétend décrire » (Hull, *QS.*, 1903, p. 92).

4. M. Stanislas Meunier, dans sa récente monographie sur *La crue de la Seine et la géologie hydrologique; Rev. des Deux-Mondes,* 1[er] mars 1910, p. 155-8, met bien en lumière le rôle de « l'érosion pluviaire » dans la formation du relief terrestre et les « prodigieuses durées des périodes anciennes de l'évolution du globe ». Cf. p. 160 s.

5. Cf. Les expressives phot. publiées par le P. Abel, *Une croisière autour de la mer Morte,* pl. viii, 2 et M. Sandel, *ZDPV.*, XXX, 1907, p. 86, fig. 2.

tri ses rives avec une moins énergique furie et si le formidable amoncellement des ruines, vestiges de la vie humaine, dissimule son action au regard superficiel, cette action demeure pourtant bien nette pour qui s'arrête à en observer la trace. D'abord, c'est probablement son existence qui a influencé le recul très marqué de la ligne de partage des eaux en manière d'arc de cercle ayant sa courbure à l'Ouest, entre le Scopus et la pointe du dj. *Abou Thôr*. Aussi bien, ce circuit, loin d'avoir été motivé par la construction intrinsèque du terrain, est-il, dans une certaine mesure, en opposition avec la direction des assises tendant à décrire ici, en même temps qu'elles s'inclinent en E. et S.-E., une courbe à l'E. traduite fort clairement par la carte géologique de M. Blanckenhorn et assez sensible dans le diagramme, pl. xiv. A son tour cette structure stratigraphique du roc devait réagir sur la forme de la vallée et la confiner à l'extrême lisière orientale du bassin. C'est ce qui a lieu pour la branche principale, allongée presque droit au N. à partir du *bir Ayoub* contre le barrage du mont des Oliviers, puis infléchie à l'ouest après la petite plaine d'*el-Qâ'ah* et orientée à travers le haut plateau à peu près parallèlement à la ligne de faîte dont elle imite l'allure, jusqu'à ce qu'elle atteigne enfin le fond de la courbe, au Nord-Ouest de la ville, par la ramification de l'ou. *Louqâ*. Mais telle a été l'active énergie du torrent que, profitant des plus légères dislocations et de simples plissements du roc, il a envahi et raviné le plateau par deux bras secondaires qui reproduisent en gros la figure de croissant profond si caractéristique du bras principal. L'un enlace le bord occidental du bassin et ne s'arrête, au Nord-Ouest, que contre la haute rampe drainée par l'ou. *Louqâ* sur le versant opposé; le circuit hydrographique est ainsi très exactement fermé. L'autre pénètre au cœur même du plateau et le scinde en ces deux zones d'inégale superficie et d'altitude différente, mais parallèles dans leurs sinuosités, trait essentiel dans la physionomie générale de Jérusalem. Entre les deux contreforts surélevés qui limitent le bassin à l'Est et à l'Ouest, il n'y a bien que ces deux longues collines, prises dans les artères du Cédron qui en a strié très régulièrement les flancs.



Fig. 19. — L'embouchure du Cédron et l'escarpement total de son bassin. (D'après des profils relevés par le P. Abel.)

L'unité et la simplicité de cette orographie et du réseau hydrographique correspondant sont faciles à saisir quand on considère à la fois la direction et la nature des couches rocheuses. En toute l'aire de la ville c'est la direction SSO-NNE. qui prédomine avec inclinaison générale en Sud-Est ainsi qu'il a été noté déjà. A l'extrémité septentrionale seulement du plateau se dessine une marche des assises sensiblement inverse, de SSE. en NNO., avec chute peu prononcée au Nord-Est. Cette modification, qui devient sensible aux abords des *Qᵒbour es-Salâṭîn,* a entraîné la grande courbe initiale de la vallée et créé cette section Ouest-Est de prime abord si anormale dans le cours d'eau et qui du moins, par la mollesse de son relief, contraste si vivement avec la section Nord-Sud, entre l'estuaire d'*el-Qâ'ah* et le *Bîr Ayoub*. C'est là en effet que convergeaient normalement toutes les eaux du bassin, qui déferlaient de Nord-Ouest en Sud-Est sur la croupe inclinée du roc. Leur volume, et par conséquent leur énergie dynamique augmentant à mesure qu'elles s'éloignaient des crêtes pour rejoindre la vallée toujours plus encaissée en approchant de la base du pli, elles devaient fatalement sillonner le plateau d'arroyos de plus en plus accentués en avançant vers la vallée primordiale et

orientés tous dans le même sens aussi longtemps qu'aucun obstacle n'en contrariait la marche. Des plissements secondaires à l'intérieur du plateau déterminèrent l'accentuation spéciale de quelques-uns de ces arroyos; ceux-ci, à leur tour, firent fonction de vallées d'écoulement pour leur manière de bassin en miniature, produisirent par érosion sur leurs rives de nouveaux plissements, discordants au premier aspect avec le réseau primitif sans en rompre cependant réellement l'harmonie, et modifièrent leur cours suivant la condition des roches où ils se frayaient une voie. Si la consistance des assises géologiques eût été partout la même, il n'est pas douteux que la série d'artères latérales du Cédron n'eût offert une complète identité d'aspect et de marche, avec une simple gradation d'importance et de profondeur proportionnées au développement en longueur et au plus fort tirant d'eau en allant du Nord au Sud.

La nature du terrain et les mouvements qui en ont ébauché le relief rendent compte des rares particularités irréductibles au système général : tels, pour citer les plus importantes dans l'étude topographique de la cité, le coude profond de l'ou. *er-Rabâby* à l'Ouest, celui du Tyropœon à la hauteur, du Ḥaramet surtout la « vallée transversale » descendant de la porte de Jaffa à peu près en plein Est à la rencontre du Tyropœon. Aussi bien le Tyropœon que le *Rabâby-Meisé,* dès leur naissance dans la région Nord-Ouest du bassin, s'orientent d'abord au Sud-Est directement vers le Cédron ; mais barrés au milieu de leur course par des croupes rocheuses trop résistantes, ils ont tourné les digues naturelles qu'ils n'avaient pu forcer pour rejoindre par une voie modifiée la vallée dont ils étaient tributaires. Cette jonction opérée à un niveau très bas leur a donné une plus forte pente et a causé par le fait même une érosion plus accentuée des rives : le ravin qu'était le Tyropœon inférieur avant son remblai artificiel et mieux encore le gouffre toujours béant du *Rabâby* attestent cette activité destructrice. Quant à la fameuse « vallée transversale », encore que son importance ait été singulièrement exagérée toutes les fois que les exigences d'une hypothèse topographique en ont fourni l'occasion, elle doit son origine au seul pli un peu profond qui se soit produit sur les rampes de la haute colline occidentale. Les eaux ont approfondi ce sillon dans une direction impliquée par la forte projection du promontoire de la colline occidentale dans la courbe du Tyropœon. Intéressante comme repère topographique parce qu'elle établit une démarcation réelle entre les sections Nord et Sud de la grande colline, cette vallée n'est ni plus essentielle, ni plus anormale dans le réseau que la dépression analogue, quoique moindre, à observer un peu plus haut, dans la colline orientale et qui s'achemine de Sud-Ouest en Nord-Est, à travers l'enceinte septentrionale du Ḥaram, vers la vallée descendant du Bézétha.

Aujourd'hui que les transformations radicales des conditions climatériques ont tari depuis de longs siècles le torrent dont les artères ont ainsi façonné le sol de Jérusalem, nous aurions peine à concevoir la fougue impétueuse de ses origines sans le témoignage qu'il en a imprimé sur les roches. Pour donner la mesure de cette activité primordiale des eaux, il n'y a pas seulement la profondeur abrupte des ravins où elles ont cessé de couler : la dénudation à peu près totale des terrains secondaires sur toute la surface de la ville et de ses abords immédiats n'est pas une preuve moins significative de cette phase dans la formation du relief prolongée presque jusqu'à l'aube des temps historiques.

En dehors de quelques alluvionnements récents et d'insignifiante importance au fond du Cédron et du *Rabâby*, les terrains spécifiquement quaternaires n'apparaissent que dans un rayon assez éloigné à l'Est, au Sud et au Sud-Est de Jérusalem, c'est-à-dire au mont des Oliviers, au dj. *Abou Thôr* et vers *Ṣour Bâher*. Ce sont des dépôts agglomérés en manière de *brèche,* où des éclats anguleux de silex et d'autres débris de roches de surface sont noyés dans de la chaux. Des veines dures de *spath* calcaire sillonnent généralement le conglomérat, dont la coloration, à nuances multiples selon l'alliage accidentel d'éléments chimiques variés, est cependant assez souvent rosée ou brunie par des ocres et des oxydes de fer [1]. De cette compo-

1. Description géologique détaillée dans Blanckenhorn, *ZDPV.*, XXVIII, 117 s.; analyse chimique d'un échantillon caractéristique par Sachsse, *Beiträge zur chemischen Kenntniss der Mineralien... Palästinas; ZDPV.*, XX, 1897, p. 22.

sition résulte une roche légère, caverneuse, consistante néanmoins à cause du réseau de veines spathiques, réfractaire enfin et apte à supporter sans aucun éclatement des températures très élevées; aussi est-elle recherchée pour la construction des cheminées et des foyers, ce qui lui a valu sa désignation populaire courante en ces contrées : *ḥadjar nâry* « pierre pour le feu [1] ». Sa faible densité la rend également fort propice à la construction des voûtes. Les assises de roche *nâry*, parfois très minces, ne dépassent guère 2 mètres à $2^m,50$ et se débitent communément en écailles plus ou moins larges et épaisses, faciles à régulariser pour l'usage auquel on les destine. En fait de fossiles, cet étage ne contiendrait à peu près rien que des débris bouleversés de la faune marine des périodes antérieures [2], sans la présence parmi eux de petites espèces mollusques terrestres, principalement du genre *Helix* (limaçons), représenté encore dans la faune actuelle [3].

Sous cet épiderme quaternaire l'horizon tertiaire serait attesté à Jérusalem par une observation du géologue Fraas en 1865. Il avait cru découvrir, dans les roches crétacées de l'ou. *el-Djôz*, des *Nummulites* mêlées aux *Rudistes* caractéristiques des formations secondaires. Ces microscopiques foraminifères, aussitôt classés en contrebande à un genre nouveau, *Nummulites cretaceus* [4], entraînaient un gros bouleversement stratigraphique. Puisque les Nummulites deviennent les organismes constructeurs essentiels des couches calcaires à la période éocène seulement, l'assise calcaire de l'ou. *el-Djôz* ne daterait donc que de cette période et les Rudistes, au lieu de disparaître au début de cet état nouveau, avaient donc continué à jouer leur rôle en des conditions qui semblaient pourtant les devoir exclure? Ou bien ces Nummulites avaient-elles pu vraiment se rencontrer parmi les variétés de Foraminifères attestées dans la période crétacée dès avant l'époque éocène? Une détermination paléontologique plus exacte a supprimé ce pseudo-genre *Nummulites cretaceus* hiérosolymitain en classant correctement les fossiles en question au genre *Alveolina* des Foraminifères. Le même échantillon de roche contenait en effet un très beau Rudiste, du genre *Sphærulites* apparemment, et même un second Foraminifère du genre *Quinqueloculina*, mais aucune Nummulite authentique [5]; et avec

Fraas n'a pas toujours distingué avec assez de soin entre *nâry* et *mezzy* supérieur. La coupe qu'il publie (*op. l.*, p. 202) est à étudier avec précaution.

1. Tout autre, on le voit, que notre « pierre à feu » = silex (ar. *ṣouwân*).

2. Surtout de l'étage sénonien : protozoaires (*Foraminifères*) et presque toutes les classes de mollusques.

3. Les collections de la mission de M. de Saulcy ont montré naguère combien la contrée en était riche. Une espèce a même reçu la désignation zoologique d'*Helix Hierosolymitana*; Voir J. R. BOURGUIGNAT, *Catalogue raisonné des Mollusques... recueillis par M. F. de Saulcy* (Paris, 1853), p. 22 et pl. I, 32-35.

4. Ainsi Blanckenhorn; Fraas disait *N. cretacea*.

5. Le problème est curieux. M. Fraas ignorait si peu lui-même la portée de sa trouvaille ainsi interprétée, qu'il raconte avec chaleur ses hésitations devant cette espèce d'hérésie — le mot est de lui (*Aus dem Orient*, p. 83) — qui allait enchevêtrer les unes dans les autres des formations tertiaires et secondaires. Cependant on lui signalait des régions, la Samarie en particulier, où le passage était presque insensible entre la craie d'époque secondaire et les premiers dépôts calcaires éocènes. Il décrivit très exactement le gîte de sa Nummulite (p. 56), la décrivit elle-même avec soin (p. 83) et la dessina (pl. I, 8 *a*, *b*, *c*), non sans ajouter qu'il avait hésité entre les genres *Cyclolina* ou *Cyclostega*. Peu après M. Lartet publiant ses observations sur la constitution géologique générale de la Judée (*Explor.*, p. 160 ss.) insistait sur cette apparente fusion des horizons crétacé supérieur et éocène inférieur, très explicitement enregistrée à Naplouse dans les cavernes ouvertes au flanc du Garizim. Il rappelait la découverte de Fraas, mais ajoutait : « la figure qu'il en a donnée semble prouver que ce n'est point une nummulite, mais bien un genre nouveau et distinct de celui qu'on accepte comme caractéristique de la période tertiaire » (*Explor.*, p. 83). C'était bien vu, car M. Blanckenhorn, qui a eu en mains l'échantillon même de M. Fraas, a rectifié nettement son diagnostic. Pour s'expliquer au surplus la facilité de telles variations, il suffit de se remettre en mémoire que l'*Alvéoline* est aussi un *foraminifère*, qu'elle est très voisine par sa forme de la Nummulite, que les plus gros exemplaires de Nummulites n'excèdent pas 4 millimètres de diamètre et 1 1/2 à 2 millimètres d'épaisseur, que les Alvéolines sont tout aussi exiguës, enfin qu'un fossile, très clair dans le dessin soigné d'une planche paléontologique, l'est beaucoup moins dans la gangue géologique où il faut d'abord le reconnaître. Quoique les géologues et paléontologues chargés de déterminer les spécimens recueillis par le *Survey* anglais se soient prononcés aussi pour l'existence d'un horizon tertiaire (éocène moyen, *Ordn. Surv.*, p. 5 s.) aux abords de Jérusalem, il ne paraît pas douteux que l'opinion si bien motivée de M. Blanckenhorn (*ZDPV.*, XXVIII, 97, 112 et 114) ne doive prévaloir. Toutes les formations tertiaires sur ce point ont donc été rongées ultérieurement par les eaux, ne laissant de leur existence que des vestiges bouleversés, mêlés aux éléments caractéristiques d'autres périodes. L'analogie invoquée de quelques localités

cette simple rectification c'est tout l'horizon éocène qui est supprimé de la surface occupée plus tard par la ville. Encore l'action dévastatrice des eaux et des agents atmosphériques ne s'est-elle pas limitée à ce point, atteignant jusqu'au plus jeune étage des sédiments crétacés, la craie à silex certainement étendue autrefois comme un épais manteau sur toute la région et disparue des environs immédiats de Jérusalem sans laisser d'autres témoins de son existence que des amas de silex et des débris fossiles semés à la surface contemporaine [1].

Tel que l'ont modifié les phénomènes intenses et prolongés d'effritement et d'érosion, le sol de la ville appartient donc exclusivement à l'ère secondaire en sa période finale, ou période crétacée. Si l'accord est fait depuis longtemps sur ce point, entre gens du métier géologique, toute difficulté n'est pas levée dans la tâche de répartir ce terrain en étages selon la division du système crétacé établie par d'Orbigny : *cénomanien* d'après la craie type du Mans, *turonien*, craie de Touraine, *sénonien* ou craie de Sens et *danien*, terme adopté par la suite pour une variété typique de la craie reconnue en Danemark [2].

L'étage danien n'est attesté à Jérusalem sous aucun de ses aspects, du moins par les observations jusqu'ici enregistrées. Le sénonien au contraire y est représenté par son double facies européen : *campanien* et *santonien* [3]. Le sous-étage campanien, assez important vers le milieu du mont des Oliviers, plus encore à l'extrémité méridionale du dj. *Abou Thôr*, est tantôt une craie grisâtre où pullulent les fossiles, tantôt une sorte de marne riche en nodules de silex, tantôt enfin une roche un peu plus compacte mais poreuse et légère qui se débite avec la plus grande facilité en éclats plus ou moins volumineux et ne supporte guère la taille. On lui donne dans le pays le nom de *ka'kouly*, spécifié même assez souvent par la désignation *ḥaour* [4] quand il s'agit des marnes crayeuses exploitées comme élément de construction sous forme de mortier dans les murs d'appareil, de revêtement pour des parois ou des terrasses, de moellons parfois pour les voûtes de faible portée. L'assise généralement unique du campanien hiérosolymitain atteint des épaisseurs d'une douzaine de mètres ; au mont des Oliviers sa moyenne, beaucoup plus faible qu'au dj. *Abou Thôr*, n'excède pas 4^{m},50 à 5 mètres, et se réduit souvent à 3^{m},50-4^{m},00.

Le sous-étage santonien, habituellement confondu avec le précédent sous la rublique locale de *ka'kouly*, est un calcaire tantôt très blanc à veines rouges ou rosées par l'abondance plus ou moins grande d'oxyde de fer [5], tantôt jaunâtre et de teinte plus uniforme. Il est toujours mou, de texture fine, avec une certaine sonorité sous le choc. Il se travaille avec la plus extrême facilité au ciseau et peut être rayé sans effort avec l'ongle ou une légère pointe de canif. Aussi a-t-il été recherché de tous temps à Jérusalem pour la sculpture ou les éléments décoratifs des édifices qui n'exigeaient pas une particulière solidité :

de Samarie ne vaut rien pour Jérusalem, car le facies géologique d'une contrée aussi tourmentée que la Palestine n'a aucune uniformité et peut présenter de notables variations d'une localité à l'autre, dès qu'on change de zone.

1. Particulièrement importants vers l'extrémité méridionale de la *Baqa'a*, dans la direction de *Ṣour Bâher* et au mont des Oliviers dans la région dite, d'après cela même, *'aqabet eṣ-Ṣouwân* « la montée du silex ». C'est là aussi que se sont rencontrés les premiers vestiges de l'industrie humaine aux abords de Jérusalem, ainsi qu'on le verra plus loin.

2. Voir DE LAPPARENT, *Traité de Géologie* [2], p. 1068. Cet excellent manuel a été constamment utilisé pour la comparaison avec les types géologiques et paléontologiques bien définis en Europe surtout.

3. Craies de Saintonge et de Champagne. Les termes ont été appliqués à Jérusalem par M. le prof. Blanckenhorn, bien qu'il ne soit pas facile de distinguer encore pratiquement sur le sol la limite des deux horizons.

4. Je n'ai jamais pu me faire donner une explication satisfaisante du terme كعكولى et son étymologie même m'échappe. Quant à حور, c'est sans doute une désignation dérivée de la couleur blanche de cette roche, ou des marnes de même formation. M. G. A. Smith (*Jerusalem*..., I, 54) restreint la signification de *ḥaour* à la marne employée comme mortier. Dans le langage usuel de nos constructeurs modernes, c'est beaucoup plutôt le moellon employé en voûtes, surtout aujourd'hui pour le remplissage des interstices entre les poutrelles de fer communément usitées pour les plafonds. Le *ḥaour* dans cet usage est plus économique, bien que moins solide, que la brique. L'exploitation de carrières de cette roche a même donné naissance parfois à des désignations toponymiques ; voy. P. FÉDERLIN, *RB.*, 1906, p. 269 et n. 4. Analyse chimique du calcaire campanien des environs de Jérusalem dans BLANCKENHORN, *ZDPV.*, XXVIII, 111, et SACHSSE, *ZDPV.*, XX, 10.

5. L'échantillon analysé par M. SACHSSE, *op. l.*, p. 9 s., sans indice exact de provenance, contenait 0,17 0/0 de protoxyde de fer et des traces de peroxyde.

revêtements, corniches, balustrades. Encore faut-il veiller à choisir des couches plus résistantes si ces matériaux doivent être exposés à air libre, sous peine de voir en peu d'années les sculptures s'effriter ou devenir mousses et la belle pierre, éblouissante de blancheur, se couvrir d'une sorte de moisissure noirâtre du plus disgracieux effet. Protégée contre les vents et la pluie, elle prend au contraire une patine jaune et acquiert même une relative consistance. Elle a fourni jadis le mobilier le plus familier des hypogées juifs : ossuaires à parois sculptées, plaquettes à épitaphes, vases divers. Très employée surtout pour la gravure des inscriptions, elle ne les a malheureusement pas toujours bien protégées contre les heurts, l'effritement ou l'érosion. Beaucoup de tombeaux du mont des Oliviers, sur les premières rampes au-dessus du Cédron, sont creusés dans ces assises santoniennes; aussi leur conservation est-elle rarement satisfaisante. La moyenne épaisseur de ces assises, en cet endroit, paraît être de 4 mètres. Elle est plus considérable sur des points un peu plus éloignés de la zone qui nous occupe, sur l'escarpement oriental du mont des Oliviers, au Sud du dj. *Abou Thôr* et au delà de l'ou. *Yaṣoul,* vers *Qaṭamôn* et l'extrémité occidentale de la *Bouqeï'a.* Des carrières permanentes fournissent les matériaux préférés dans les modestes constructions arabes, spécialement les cadres ouvragés des portes et des fenêtres. Quelques bancs offrent la particularité de se débiter en larges et minces feuilles très appréciées pour les dallages. A peu près toutes les pièces sculptées qui ornent les sépultures dans les cimetières de la ville sont aussi en *ka'kouly.*

Le fossile caractéristique du santonien hiérosolymitain est le groupe de mollusques *Céphalopodes* si profusément varié des *Ammonites,* dont M. le prof. Blanckenhorn a déterminé naguère trois espèces qui lui ont paru spéciales à la Palestine[1], parmi nombre d'autres connues ailleurs. Il ne semble pas que ce sous-étage contienne d'échantillon des *Nautiles* à coquille déroulée jusqu'à devenir rectiligne — *Turrilites* et surtout *Baculites* — formes typiques des Céphalopodes du sous-étage campanien à Jérusalem. Les Lamellibranches sont au contraire représentés par des types assez nombreux communs aux deux horizons du sénonien[2]. Le campanien contient enfin comme fossiles à lui propres des dents de squales et des écailles et os de poissons indéterminés[3].

Le sénonien inférieur n'est pas toujours facile à discerner de l'étage turonien par les seuls caractères lithologiques; la faune fossile en est toutefois assez différente pour que l'examen paléontologique établisse la distinction. Elle demeure beaucoup plus ardue entre les étages turonien et cénomanien, si nettement délimités en Europe; dans l'état actuel des observations le nombre est trop restreint encore des fossiles typiques du turonien, tandis que les formes cénomaniennes se perpétuent, à peine modifiées, à travers tous les sédiments turoniens. Par l'aspect superficiel de la roche on en a dès longtemps reconnu trois variétés auxquelles sont attribués des noms qui sont en réalité des qualificatifs génériques : *mezzy* « distinguée, excellente[4] » et *malaky* « royale ».

1. *ZDPV.*, XXVIII, 103 ss. Ce sont des variétés du sous-genre *Schloenbachia* et M. Blanckenhorn les a étiquetées *S. Oliveti, S. Sandreczkii* et *S. safedensis*, apparentées au sous-genre *S. quinquenodosa* déjà connu, mais distinguées par d'assez saillantes particularités. La description des Céphalopodes Ammonitidés de Fraas (*op. l.*, pp. 101-7) offre l'intérêt d'une documentation graphique, mais n'est pas assez précise. M. Boule écrivait naguère (*Conférences de paléontologie* [1905], p. 60) : « On a cru pouvoir distinguer de 4.000 à 5.000 espèces d'Ammonites. Comme... certaines formes paraissent cantonnées à des niveaux distincts et déterminés, les Ammonites rendent les plus grands services aux géologues ».

2. Non sans une tendance à voir diminuer, dans le santonien, des genres très largement représentés dans le campanien — la *Gryphée* par exemple ou *Leda perdita.* De cette dernière coquille Fraas disait (*op. l.*, p. 92) qu'on la peut recueillir par milliers au mont des Oliviers. Le genre *Protocardia moabitica* est au contraire plus fréquent à la base qu'à la surface du sénonien (Blanckenhorn, *op. l.*, p. 110).

3. Les squales indiqués appartiennent aux genres *Lamna* et *Octodus* et à l'espèce *Ptychodus.* Quant aux « os de poissons » dont parle M. Blanckenhorn (*op. l.*, p. 112), ce sont apparemment des vertèbres ossifiées de ces *Poissons osseux* qui apparaissent « vers le milieu de l'ère secondaire » (M. Boule, *Conférences de paléontologie*, p. 69).

4. مزّى, peut-être seulement مزى de la racine مز. C'est en somme l'unique étymologie acceptable de l'expression appliquée à cette « élégante » roche. Déjà Fraas (*op. l.*, p. 58) l'avait apprise des carriers palestiniens, mais il la compliquait très inutilement en ajoutant que la désignation devait dériver de l'emploi de cette pierre dans la construction du Temple (Ḥaram). M. G. A. Smith (*Jerusalem...*, I, 54, n. 3) incline-

La roche *mezzy* a deux horizons très nuancés entre lesquels est intercalé le *malaky*[1]. L'unique précision géologique réalisable pour le moment est de classer à l'étage turonien l'horizon supérieur du *mezzy* et son étage inférieur au cénomanien. Entre les deux le *malaky* demeure passablement indéterminé, malgré les indices qui suggèrent seulement de le rattacher, lui aussi, de préférence au cénomanien.

Le *mezzy* supérieur est désigné communément par l'expression *mezzy ḥelou* « *mezzy* doux », mais la valeur de ce terme est toute relative, car la roche en question n'a plus rien de la mollesse et de la friabilité des assises sénoniennes (*ka'kouly*); elle n'est douce que par comparaison avec le *mezzy* inférieur, la plus compacte et la plus résistante des roches calcaires. Aussi bien ce *mezzy* doux ne se laisse-t-il plus travailler sans effort; il n'a pas non plus l'homogénéité de l'étage sénonien, et se présente en assises d'une stratification très diverse, où des bancs de roche blanche unie ou veinée de rose alternent avec des couches de marnes calcaires grises ou jaunâtres, de marnes argileuses, de craie à nodules siliceux. Il affleure en beaucoup d'endroits sur la rive orientale du Cédron et constitue l'assiette de la ville sur l'étendue complète de la colline orientale. Il a disparu au contraire à peu près de toute la colline occidentale, où les décombres modernes s'entassent directement sur le *malaky*, quand ce n'est pas le *mezzy* inférieur lui-même qui affleure. Il faut arriver tout à l'extrémité Sud-Ouest de la ville, au delà du *Rabâby*, pour retrouver l'étage turonien au dj. *Abou Thôr* et à l'entrée de la *Bouqei'a*, encore son facies géologique et paléontologique n'est-il plus tout à fait le même que dans la zone orientale. Les carrières antiques, la grande coupure du fossé devant l'enceinte septentrionale surtout, fournissent les plus parfaites coupes géologiques désirables pour étudier la nature et la stratification de cet étage. On y voit la roche *mezzy* proprement dite figurer tantôt sous forme de lits très minces empilés directement les uns sur les autres sur des épaisseurs de 3-4 mètres, tantôt en bancs de $0^{m},50$ à $0^{m},90$ superposés à la même hauteur ou alternant avec des couches variables de chaux et de marne. Les ruptures d'assises sont fréquentes et un aspect très pittoresque de cette formation déjà si bigarrée est offert par les nombreuses poches que remplit un conglomérat de cailloux noyés dans de la chaux ou dans une marne argileuse facile à confondre avec un béton artificiel (fig. 20). La puissance de l'étage turonien doit dépasser 20 mètres en quelques points du Ḥaram. Avec une constitution aussi diverse et une perméabilité si inégale, il n'est pas surprenant que le *mezzy* doux ait été presque partout fissuré, strié parfois d'un véritable réseau de canaux grands et petits, faisant communiquer des cavités de toutes dimensions et de formes souvent très bizarres, aux parois et au sol ornés de beaux revêtements stalagmitiques tandis que les plafonds se hérissent de stalactites plus ou moins développées. Les cavernes naturelles y abondent[2].

Les fossiles communs et spécifiques dans cet

rait vers le sens de « sucer », qu'il expliquerait par la porosité de la pierre. Cette porosité est fort relative et en tout cas le sens, bien recherché pour une désignation populaire, semble tout à fait inconnu à nos gens du métier.

1. ملكي est tout bonnement, en ce cas, l'équivalent du qualificatif populaire « royal », pour « très beau, somptueux », etc. Déjà M. Lartet (*Explor.*, p. 82) notait avec beaucoup d'à-propos que le mot « rappelle le terme de *banc royal* si souvent employé par » les carriers français. Cf. dans de Lapparent, *Tr. de Géol.*, 1134 s., la description d'un *banc royal* dans le calcaire du sous-étage *Lutétien* dans le bassin de Paris. C'est mettre mystère à plaisir en une chose limpide, que d'inventer des explications telles que certains savants en ont produites, v. g. Fraas (*op. l.*, p. 51) : pierre royale, parce que les sépulcres royaux étaient peut-être creusés dans cette roche; et d'autres à l'avenant. L'étymologie correcte et banale sera plus tard à retenir pour éclairer sur la valeur des « Cavernes royales » dans certaine description de Josèphe.

2. Détails invariablement observés toutes les fois qu'une tranchée a entamé l'étage turonien. L'action des eaux infiltrées est particulièrement accentuée dans la partie Sud de la colline orientale ainsi que les récents sondages de M. le capitaine Montagu Parker ont permis de le constater. Dans la région septentrionale de la ville des gouffres insondables à travers les assises rocheuses doivent sans doute leur origine aux mêmes causes géologiques. Ces χάσματα sont naturellement l'objet de beaucoup d'émoi et le thème de nombreuses et soudaines légendes chaque fois que le hasard en fait constater un nouveau. On ne manque pas de les mettre en rapport avec les eaux souterraines, d'y voir de gigantesques installations hydrauliques et d'autres fables à l'avenant. M. Warren tenta d'en explorer un sur le coteau de *râs en-Nâdir* et il en signalait plusieurs autres aux environs (*Recovery...*, p. 265 ss.). Les fondations creusées en 1898 pour les ateliers de l'Alliance israélite (pl. I, B 5) en firent découvrir un très considérable et certainement indemne de tout travail

étage sont les mollusques du genre *Nérinée*[1] dans la classe des *Gastéropodes*. On y a signalé aussi, mais en beaucoup moindre abondance, quelques variétés de mollusques *Lamellibranches* du groupe des Rudistes et divers *Échinodermes*. Telle est néanmoins la prépondérance des Nérinées que leur nom a été adopté pour spécifier paléontologiquement le turonien de Jérusalem : « calcaire à Nérinées »; les Rudistes jouent le même rôle dans l'étage cénomano-turonien, dit calcaire *malaky* et scientifiquement « calcaire à Rudistes ».

Le nom de « royale » est tout à fait justifié par la splendeur et les qualités de cette roche, apte à tous les usages, depuis la plus fine sculpture jusqu'au plus puissant support. Douce au ciseau à l'extraction en carrière, elle augmente de consistance une fois exposée à l'air. D'une texture plus dense et plus homogène que toutes les roches déjà passées en revue, elle ne subit point comme celles-ci de dégradation atmosphérique : tout au plus sa magnifique teinte blanche éclatante peut-elle devenir mate par le fait d'une humidité prolongée, mais elle se revêt plus ordinairement d'une patine dorée très soyeuse qui la rehausse encore. Dans les intérieurs aérés et secs, elle conserve sa blancheur somptueuse, nuancée parfois d'un rose ténu qui lui donne des reflets de marbre. C'est d'ailleurs en réalité une sorte de marbre et elle peut en recevoir le poli. Recherchée de tous temps pour les constructions importantes, ou du moins pour les éléments décoratifs des édifices, elle a été en outre la roche par excellence des

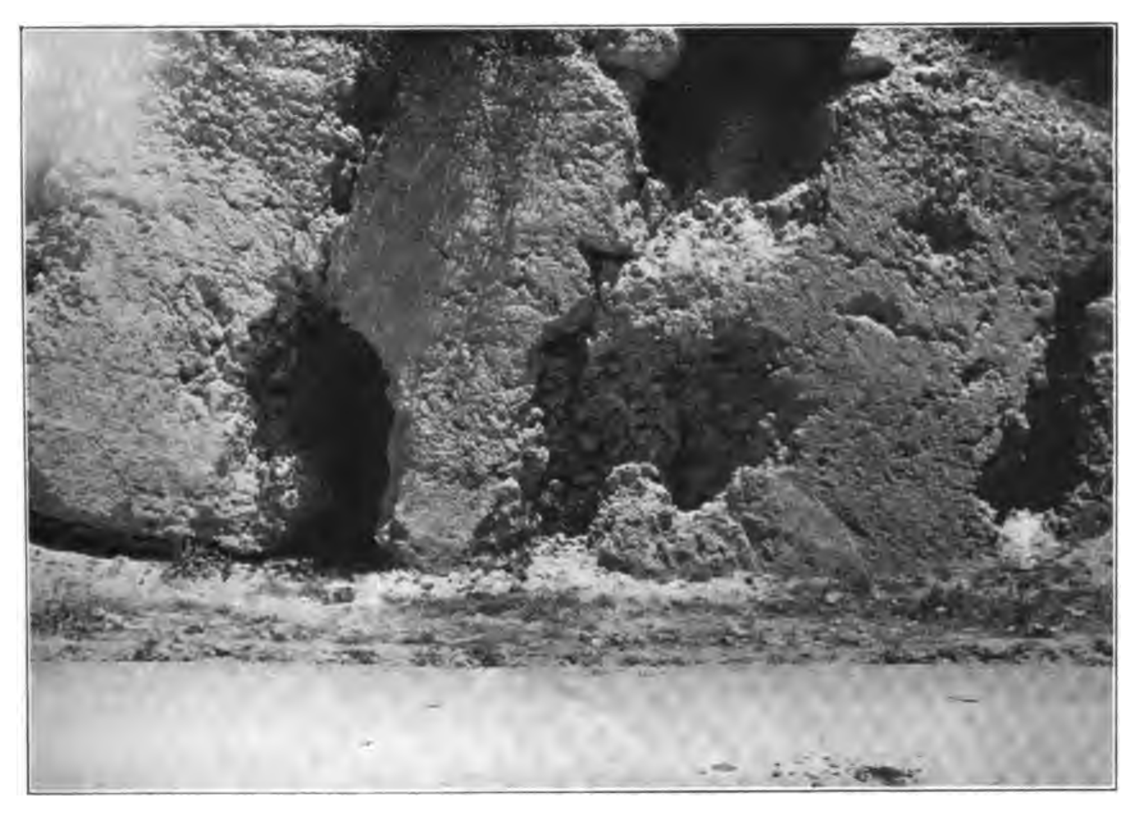


Fig. 20. — Conglomérats pisolithiques dans le calcaire turonien : contrescarpe de l'ancien fossé, à l'angle N.-E. de la ville.

humain. La description du *mezzy* dans Fraas devra être étudiée avec précaution à cause des fréquentes confusions entre cet étage et le *ka'kouly* sénonien.

1. Fraas (*op. l.*, p. 97 s.) en a déterminé, entre autres, deux espèces auxquelles il a attribué les noms de *N. Mamillae* (du birket Mâmillâ) et *N. Schickii*. Il y ajoute (p. 95 s.) d'autres genres de *Gastéropodes*, tels que *Phasianella*, *Trochus* et *Actaeonella*.



grands hypogées. Relativement facile à tailler, très résistante d'autre part et se présentant toujours en assise assez compacte, elle se prêtait au mieux à la création des salles spacieuses et des multiples variétés de sépultures. Une particularité tout accidentelle du relief géologique n'a pas peu contribué probablement à signaler le *malaky* à l'attention des architectes des grands tombeaux. Les deux énormes coupures du Cédron et du *Rabâby,* qui délimitent sur presque trois côtés le site de la ville, ont traversé tout l'horizon turonien et pénétré si profondément dans le cénomanien que le haut étage de *malaky* est scindé à peu près à pic sur les deux rives. En quelques points, tels que la région d'Haceldama, vers l'extrémité méridionale du *Rabâby,* ou Siloé, la paroi nue et lisse semblait provoquer l'attaque du ciseau; d'autant qu'on était ainsi hors du périmètre proprement dit de la cité, assez près néanmoins, assez en vue surtout pour que fût réalisée la situation idéale d'un hypogée. Aussi se pressent-ils particulièrement nombreux justement dans les endroits qui viennent d'être mentionnés. Et une fois reconnus les avantages de cette assise pour des installations funéraires un peu élégantes et développées, on n'a pas hésité à s'imposer souvent la tâche de forer un puits, ou d'excaver un volume énorme de roche pour atteindre le *malaky* ou y dresser une paroi dans laquelle on pourrait ouvrir un monument sépulcral.

La puissance de l'assise varie, sur les points connus, de 7 à 12 mètres environ, quand elle n'a pas été entamée par l'érosion ou l'exploitation. Où elle affleure, comme dans une très grande partie de la colline occidentale ou au Bézétha, si son épaisseur se réduit parfois à 3-4 mètres, c'est sans doute qu'elle n'a plus son intégrité.

On a vu déjà que l'élément typique de la faune fossile en cet horizon est le groupe des Rudistes, du genre *Sphærulites* en particulier. Il s'y ajoute quelques (*Protozoaires*) coraux, des (*Échinodermes*) étoiles de mer, des (mollusques *Lamellibranches*) ostracées, peut-être même quelques *Hippurites*[1].

Le *mezzy* inférieur, qui représente, lui, très certainement à Jérusalem l'horizon cénomanien proprement dit, est un calcaire dolomitique extrêmement fin, compact et dur. Les carriers arabes lui donnent habituellement le nom de *mezzy yehoudy* « mezzy juif », interprété avec une familiarité quelque peu méchante. Dans les chantiers de construction, les petits blocs de cette roche sommairement équarris au marteau, parce que le ciseau n'y a guère prise, sont appelés *râs Yehoud* « tête de Juif ». C'est une pierre à coloration variée, depuis le gris mat et foncé jusqu'au rouge ardent, parfois avec les plus singulières bigarrures. Des zones gris clair ou jaunâtres sont striées de banderoles roses et rouges pareilles à des flammes; de larges taches rouges se montrent cerclées d'une teinte orangée dans laquelle pénètrent comme des rayons vacillants; des spirales bariolées s'agencent en combinaisons imprévues et souvent assez saisissantes pour que le folk-lore s'en empare, les précise et les interprète, toutes les fois qu'elles se présentent aux regards populaires en quelque élément un peu décoratif ou un peu en évidence dans un monument[2]. Moyennant l'effort nécessaire, cette roche

1. Fraas (p. 52) voulait caractériser le *malaky* : un réel calcaire à Hippurites. Lartet (*Explor.*, p. 82) rétablissait déjà la désignation correcte: calcaire à Rudistes, et Blanckenhorn a déclaré fort explicitement ne connaître aucun Hippurite authentique dans l'étage *malaky* (*ZDPV.*, XXVIII, 91). Ce genre très déterminé du groupe des Rudistes semble caractériser en Europe l'époque turonienne. Le *malaky* de Jérusalem n'en contenant pas encore serait donc à rattacher plus correctement au cénomanien, dont il reproduit assez bien le facies paléontologique.

2. Tout le monde a en mémoire quelque exemple de ce folklore, assez souvent mis en relation avec des souvenirs religieux. Cf. dans le pavé du Ḥaram au IVe s. : *in marmore... sanguinem Zachariae ibi dicas hodie fusum* (Pèlerin de Bordeaux, dans Geyer, *Itinera Hierosolymitana*, p. 22, 2). Plus tard on verra la même chose dans le dallage du Saint-Sépulcre (Geyer, *op. l.*, p. 154, 12 s.). Parfois c'est la couleur ardente qui a surtout frappé les imaginations : telles ces colonnes de l'église de la Présentation que l'historien Procope (*Des édifices de Justinien*, ch. V, 6) célèbre avec emphase comme taillées dans une roche flamboyante, miraculeusement découverte alors, si Dieu ne la créa point tout exprès. Nombre d'autres colonnes offrent des portraits à la vénération naïve des pèlerins et si parfois la description force la note en mentionnant des empreintes accentuées « comme en de la cire molle », il n'est pas improbable que l'origine de la légende ait été un simple jeu de veines colorées dans le marbre *mezzy*. Tandis qu'on polissait les colonnes destinées à la restauration de la basilique de Saint-Étienne, les ouvriers avaient découvert et se montraient en riant, sur un gros tambour, un buste de juif. La pièce mise en place s'est trouvée située à contre-jour, au grand désespoir des visiteurs qui en ont entendu parler et qui se donnent parfois le tracas de la rechercher pour la montrer à des amis. Ce « portrait »

est apte à tous les usages architecturaux ; mais telle est la difficulté de taille qu'on ne la choisit guère pour l'ornementation sculpturale[1] tandis qu'elle est très appréciée pour des revêtements, des corniches à moulures rectilignes, des supports, — auxquels on peut donner tout le poli et tout l'éclat du marbre.

Cet horizon géologique bien apparent sur la surface actuelle à l'occident de la ville et jusque sur la croupe septentrionale de la grande colline sur toute l'étendue de la colonie russe, disparaît dans la ville sous le cénomano-turonien (*malaky* et *mezzy* doux). L'étage ayant une très forte inclinaison au Sud-Est ne serait plus visible nulle part sans les crevasses béantes des ravins latéraux et les excavations pratiquées de main d'homme. Si les eaux furibondes des âges préhistoriques avaient pu réussir à creuser un large sillon là dedans, depuis leur disparition la morsure du temps demeure impuissante à l'agrandir. Sur les deux rives de l'ou. *er-Rabâby* les assises cénomaniennes forment comme des terrasses abruptes où les décombres des époques historiques ne parviennent que difficilement à s'accrocher. Au tournant de l'ou. *Sitty Mariam*, en face de l'angle Sud-Est du Ḥaram, l'étage cénomanien affleure tout à coup en corniche escarpée sur laquelle court pendant 3 à 400 mètres le sentier qui descend vers *Oumm ed-Daradj* et les jardins de Siloé. Cf. pl. XIV et V.

En étudiant cette roche sur une zone assez développée autour de Jérusalem, M. Blanckenhorn en a discerné trois variétés qui correspondent aux trois désignations usuelles dans les chantiers modernes : *mezzy yehoudy*, — terme le plus générique, indifféremment appliqué au *mezzy* de toute nuance ou restreint aux assises grises et jaunâtres peu veinées de rouge, — *mezzy aḥmar* « mezzy rouge » et *m. Deir Yâsîny* « m. de Deir Yâsîn ». Ce dernier se distingue du *mezzy* gris tacheté de jaune et de rouge beaucoup moins par sa coloration que par sa constitution stratigraphique facile à observer surtout dans les grandes carrières du village de *Deir Yâsin* à quelques kilomètres à l'Ouest de Jérusalem. Au lieu des bancs homogènes épais de 0m,50 à 1m,50 et plus, entre lesquels s'intercalent de petits lits de marne calcaire et que sillonnent des veines de spath brillantes et fines dans le *mezzy* usuel, le *mezzy Deir Yâsîny* se présente sous forme de haute assise feuilletée qui se débite en dalles minces souvent assez régulières pour être employées presque sans retouches dans des pavements[2]. Le *mezzy* rouge, le plus fin de texture et le plus somptueux de teinte, affleure presque sur le coteau à l'Ouest-Ouest-Nord de Ṭanṭour, non loin de Bethléem, en assises de 2m,50 à 3 mètres comprenant trois ou quatre bancs. Le *m. yehoudy* est le seul connu à Jérusalem même.

C'est l'horizon des fossiles mollusques *Céphalopodes* du genre *Ammonites*, dont une espèce est même assez caractéristique du cénomanien de Jérusalem et de divers autres points de Palestine pour avoir mérité l'étiquette paléontologique d'*Acanthoceras Palaestinense*[3]. Est-ce hasard seulement et pénurie des observations actuelles ou réalité absolue, toujours est-il que la faune fossile cénomanienne est ici relativement pauvre. On a signalé tout au plus quelques traces de *Protozoaires ;* des oursins représentent à peu près seuls l'embranchement des *Échinodermes ;* plusieurs espèces d'huîtres et des Nérinées sont enfin les uniques variétés de mollusques à joindre aux Ammonites. Les animaux vertébrés font une apparition au moins timide, attestée par quelques vestiges de poissons.

A la base des assises *mezzy* on rencontre parfois une couche assez épaisse de dolomite et des lits de marnes variées qui appartiennent encore au système cénomanien. Ce sous-sol profond n'a été atteint jusqu'ici qu'en des points trop rares pour une étude précise. Le tableau synoptique et la pl. XIV concrétiseront toute cette structure.

ira-t-il jusqu'à la postérité comme le sang de Zacharie? Les colonnes de Saint-Étienne ont été extraites à *Ṭanṭour*.

1. Elle émousse rapidement le ciseau si elle n'en fait pas sauter la pointe. Attaquée avec des outils assez forts, il s'y produit des esquilles néfastes pour toute sculpture un peu délicate et fouillée.

2. Plaquettes comparables, par la physionomie générale, à certains calcaires lithographiques européens, et contenant parfois des empreintes ou des fossiles de poissons.

3. BLANCKENHORN, *ZDPV.*, XXVIII, 86. Cette Ammonite, précédemment classée au genre européen *Acanthoceras rothomagense*, se rapproche davantage du type *A. harpax* des Indes, soit par le nombre des côtes (26 à 30), soit par leur profil incliné en avant, soit enfin par leurs nœuds arrondis.

SCHÉMA GÉOLOGIQUE ET PALÉONTOLOGIQUE DE JÉRUSALEM.

ÈRES et GROUPES.	PÉRIODES et SYSTÈMES.	ÉPOQUES ET ÉTAGES.	DÉSIGNATIONS MODERNES.	CARACTÉRISTIQUES PALÉONTOLOGIQUES (plantes exclues).
QUATERNAIRE.	HOLOCÈNE.	Historique.	Ruines et décombres de constructions.	Règne de l'Homme. Espèces animales actuelles.
	PLÉISTOCÈNE.	(États) Énéolithique. Néolithique. Paléolithique.	Calcaire nâry et brèche à silex.	
TERTIAIRE (NÉOZOÏQUE).	PLIOCÈNE. MIOCÈNE. OLIGOCÈNE. ÉOCÈNE.	[14 époques dans la classification géologique d'Europe.]	[Simples traces de ces formations ruinées par l'érosion.]	Vestiges fossiles variés, mêlés à ceux des époques antérieures. [Controverse nummulitique.]
SECONDAIRE (MÉSOZOÏQUE).	3. CRÉTACÉ.	4. Danien.	[N'existe pas.]	
		3. Sénonien. campanien.	Ka'kouly supér^r et Ḥaour.	PROTOZOAIRES : divers coraux. — ÉCHINODERMES : quelques astéries mal conservées. — MOLLUSQUES LAMELLIBRANCHES : genres *Arca, Astarte, Cardium, Crassatella, Cucullaea, Cytherea, Dentalium, Exogyra, Gryphaea, Leda perdita, Lucina, Nucula, Ostrea, Pecten, Perna, Pholadomya, Tellina.* — M. GASTÉROPODES : vaste genre *Cerithium;* sous-genres *Aporrhais, Natica, Tritonium, Turritella, Voluta.* — M. CÉPHALOPODES : Ammonitidés du s.-g. *Schloenbachia* et Baculites. — Poissons *osseux;* squales des genres *Lamna, Otodus, Ptychodus.*
		3. Sénonien. Santonien.	Ka'kouly infér^r.	Même faune générale, avec diminution sensible des genres *Gryphaea* et *Leda* dans les LAMELLIBR., absence totale de Baculites et prépondérance des Ammonitidés du s.-g. *Schloenbachia;* 3 variétés spéc. *S. Oliveti, S. Sandreczkii, S. Safedensis.*
		2. Turonien.	Mezzy doux.	ÉCHINODERMES : oursins, genres *Cyphosoma* et *Echinobrissus;* petites étoiles de mer. — M. LAMELL. : *Nucula;* groupe des Rudistes, genre *Sphaerulites.* — M. GASTÉROP. : *Actaeonella, Phasianella, Trochus,* mais surtout Nérinées.
			Malaky.	PROTOZ. : coraux. — ÉCHINOD. : astéries, g. *Holectypus;* oursins, g. *Codiopsis doma = Galerites albogalerus* de Fraas, *Discoidea.* — M. LAMELL. : *Chondrodonta Joannae;* mais surtout Rudistes, g. *Sphaerulites.*
		1. Cénomanien.	Mezzy juif.	PROTOZOAIRES : coraux peu déterminés. — MOLL. LAMELL. : genres *Cardium, Cytherea, Exogyra, Ostrea, Pecten, Pholadomya, Vola.* — M. GASTÉROPODES, Nérinées. — M. CÉPHALOPODES : Ammonitidés, s.-g. *Acanthoceras;* esp. caractéristique *A. Palaestinense.* — Vestiges de poissons surtout sous forme d'empreintes.
	2. JURASSIQUE. 1. TRIAS.	[Étages non atteints.]		

§ 2. *Hydrographie.*

Un sol ainsi modelé et constitué ne peut naturellement offrir de grands trésors d'eau. Inutile de faire observer qu'aucune source n'existe et n'a jamais pu exister sans le plus invraisemblable prodige géologique sur toute la ligne de crête entre les versants de la Méditerranée et de la mer Morte, c'est-à-dire entre *râs el-Masâref* et l'extrémité Nord-Ouest de la colonie russe dans les quartiers neufs sur la colline occidentale. Il n'en peut exister non plus à travers tout le plateau ondulé compris entre la ligne de partage des eaux et une ligne théorique d'Ouest en Est passant à la hauteur de l'angle Nord-Ouest de l'enceinte actuelle de la ville et sur la clôture septentrionale du Ḥaram. Il suffit en effet de se remettre en mémoire les plus rudimentaires notions sur le régime et la formation des sources pour saisir l'impossibilité d'une source quelconque dans cette zone de terrain longue de 3 kilomètres environ de l'Est à l'Ouest, mais large à peine de 1.500 mètres en moyenne du Nord au Sud et subdivisée en trois bassins. Durant les fortes pluies hivernales, élément essentiel d'alimentation des fontaines palestiniennes, le ruissellement de surface entraîne tout de suite une quantité notable des eaux par les artères du drainage naturel : *Rabâby*, Tyropœon et Cédron. Quelle que puisse être l'abondance d'eau absorbée par le sol dans les plus favorables conditions, la superficie demeure trop restreinte en chaque bassin pour que l'infiltration y soit capable d'alimenter une source même de faible débit. Peu importe que des argumentateurs peu circonspects aient souvent fait état de divers amas d'eaux pluviales, ou de l'apparence marécageuse temporaire en l'un ou l'autre lit des petites vallées septentrionales, pour imaginer des nappes d'eau, des piscines ou des sources bibliques[1] à tout jamais introuvables grâce à de chimériques bouleversements mis au compte des tremblements de terre. Il n'est pas superflu d'éliminer une fois pour toutes l'intervention de ce *deus ex machina* en examinant la nature de ces prétendus points d'eau.

Le plus important est sans contredit dans la région de Mamillah, où fut créée jadis une vaste piscine qui s'emplit encore à moitié environ à chaque hiver normal (fig. 9 s.). On examinera plus tard son origine et son rôle dans l'alimentation de Jérusalem antique : le fait seul qu'elle recueille un volume assez considérable d'eau doit nous occuper en ce moment. Or rien n'est plus facile à concevoir qu'une telle concentration. Le réservoir a été construit à la tête de la vallée, tout au fond d'une cuvette déterminée par le circuit de la ligne faîtière et la courbe de la colline occidentale[2]. Une couche assez épaisse de grasse argile rouge couvre à peu près partout les parois doucement inclinées de cette cuvette et si les affleurements du roc sont relativement nombreux encore, il n'y a cependant nulle part de plaques

1. La plupart des topographes qui ont suggéré l'hypothèse d'eaux vives en ces parages se sont prudemment abstenus de spécifier aucun point et il est douteux que l'hypothèse ait été une seule fois le résultat d'un examen technique du sol en dehors de toute préoccupation de source biblique à situer. Ni Robinson, ni Tobler, ni aucun des maîtres dont on s'est plu parfois à aligner les noms pour démontrer l'existence de ces sources n'ont eu garde d'affirmer tout ce qu'on leur fait dire. De temps à autre, il est vrai, un chercheur plus résolu et moins avisé peut estimer avoir enfin mis la main sur une source; le contrôle dévoile promptement la méprise. Ex. : le Rév. A. J. Gregg, *QS.*, 1899, p. 64, signalait la découverte d' « une source naturelle » derrière la baraque de l'octroi municipal au voisinage de cheikh *Bedr*, au carrefour de la route de Jaffa et de l'ancienne route d'*'Aîn Kârim*. Située ainsi presque à la fine crête de la ligne de partage des eaux, une telle source était un phénomène d'autant plus digne d'être admiré sur place que du même coup on tenait l'amorce du fameux « aqueduc supérieur de Gihon », ainsi que s'exprime M. Gregg, et les traces de cet aqueduc sur un kilomètre et demi de longueur. Hélas! après des recherches guidées par la propre description de M. Gregg et réitérées avec le sincère désir d'adhérer à son heureuse trouvaille, il a fallu convenir que le beau canal et la « source naturelle » indiqués dans l'article faisaient plus d'honneur à la bonne volonté archéologique de M. Gregg qu'à sa méthode d'investigation. Pour raccorder en un tracé d'aqueduc les diverses entailles qu'on peut observer dans un rayon de 1.500 mètres sur un plateau rocheux exploité souvent en carrière, il ne suffit pas d'avoir en mémoire quelques réminiscences érudites, ni d'esquisser même un nivellement à vue de nez. Un essai de raccord avec des mesures banales et le plus élémentaire instrument fait palper la chimère. Quant à la source imaginée parmi l'oliveraie et les ruines bien connues de cheikh *Bedr*, elle a pour indice le plus solide les dires du publicain complaisant, mais étranger sans doute, qui était de service à l'octroi en ce temps-là. On sait ce qu'en vaut l'aune; ce qui n'empêche d'ailleurs point l'information malavisée de faire sa voie dans les thèses topographiques où l'on fait flèche de tout bois.

2. Voir pl. I, C 6 et pl. VII.

rocheuses développées d'où l'eau s'écoule à mesure qu'elle tombe. Même en ces endroits, les paquets d'argile insérés dans les aspérités du roc retiennent les eaux pluviales, ralentissent ou préviennent tout à fait le ruissellement et augmentent la quantité d'infiltration. Une fois saturé, l'humus laisse l'eau suivre la pente et, tandis qu'une partie est imbibée par l'étage de *mezzy* fissuré et caverneux, le reste fait directement sa voie vers la vallée, aboutissant au bassin par une loi physique aussi fatale que simple. Le bassin n'est du reste qu'une étape dans la course de ces eaux sauvages. Établi au point de convergence de toutes les pentes, dans l'espèce de goulet étroit de l'ou. *el-Meisé,* la pression des eaux qui s'y réunissent est suffisante pour en élever le niveau momentanément jusqu'à 3 à 4 mètres durant des hivers très pluvieux. C'est donc un volume énorme d'eau qu'il serait relativement facile de réserver à l'usage public moyennant quelques précautions pour assurer l'imperméabilité des parois et du fond. En l'état actuel, la valeur du réservoir est à peu près insignifiante. Les eaux n'y font plus guère qu'un arrêt suffisant pour se décharger en partie de la terre qu'elles entraînaient et reprennent leur course souterraine ralentie seulement par le rétrécissement de la zone d'infiltration. Il est bien rare de trouver encore à Mamillah une quantité appréciable d'eau, quand plusieurs semaines des vents chauds printaniers ont succédé à la période proprement dite des pluies. Jamais on ne songerait à chercher de l'eau en ce bassin après la fin de mai. Il demeure à sec tout l'été jusqu'après quelques semaines au moins de fortes pluies au début de l'hiver suivant[1].

Plus invraisemblable encore serait une source quelconque dans le bassin initial du Tyropœon, étroitement limité entre les deux collines principales. On a vu que sur plusieurs points de cette surface de drainage d'énormes amas de décombres couvrent le sol primordial. Ces couches artificielles ne retiennent guère les eaux pluviales qu'elles absorbent du reste avidement. Mais là dessous et dans la plus grande partie du bassin — du moins avant les constructions nombreuses des dix dernières années — l'argile forte et l'épiderme relativement poreux du *mezzy doux* s'imbibent d'une quantité considérable d'eau et ne la laissent circuler qu'avec lenteur vers la vallée. A quelque moment de l'année qu'un forage soit pratiqué en cette région, il faut s'attendre à constater des suintements, parfois de véritables petits ruissellements d'autant plus notables qu'on est moins loin des dernières pluies, plus avant sur la pente du bassin, ou que l'excavation traverse des lits de roche moins compacte et des assises plus riches en lits de marnes. Jamais pourtant l'importance de ces suintements n'est de nature, non pas certes à faire rêver d'une source même minuscule, mais tout bonnement à entraver l'excavation entreprise, ou à compromettre des constructions. Quelques heures parfois, peu de jours en tout cas suffisent à épuiser les réserves de ces infiltrations localisées. Par un bizarre caprice de folk-lore, apparemment très vieux, c'est la région de Jérusalem où l'on aime à soupçonner les plus mirifiques trésors d'eau : sources aux propriétés merveilleuses, puits étranges, nappes intarissables. Le plus curieux est que ce ne soit pas tant le bon peuple, naïf mais sensé, qui perpétue ces légendes, que les tentatives gravement organisées sous de hauts patronages et avec un apparat de conviction très entendue. L'énumération serait longue de ces essais, suggérés d'habitude par des hâbleurs et pris trop vite au sérieux par des bonnes volontés mal éclairées, à la poursuite de ces eaux de paradis[2].

Le vallon qui traverse obliquement le plateau d'*es-Sâhireh* de Nord-Ouest en Sud-Est draine une superficie plus vaste dans un sol plus apte à l'imbibition des pluies. La possibilité des sources n'y est cependant pas moins contre-indiquée précisément par cette plus générale perméabilité. La couche argileuse de surface n'est pas assez importante pour retenir l'eau bien longtemps et cette zone d'infiltration s'égoutte assez vite par le fond du petit ravin où elle alimente — assez pauvrement du reste — le birket *el-Ḥidjeh* devant la muraille de la ville et, plus bas dans l'intérieur, l'ancienne piscine de Béthesda. Le cal-

1. Cette alimentation actuelle du birket *Mamillah* exclusivement par les eaux pluviales était très correctement indiquée par M. Guérin, *Jérusalem*... [1889], p. 237 et déjà par Tobler, *Topographie*, II, 64, où l'on trouvera au surplus une liste d'observations encore beaucoup plus anciennes.

2. Cf. *RB.*, 1909, p. 562; Schick, *ZDPV.*, XIII, 1890, p. 229; Pierotti, *Jerus. expl.*, p. 256 s. Hydromancie plaisante, chère aux récents inventeurs de « bains » partout!

caire sénonien sous-jacent absorbe sans doute ici une proportion très notable des eaux pluviales; mais celles-là font ensuite leur chemin par le réseau de fissures de ces assises rocheuses[1] jusqu'à la rencontre de couches imperméables que le cénomanien inférieur peut ne représenter que partiellement. La stratification connue du bassin explique assez qu'on ne trouve en toute son étendue aucun point de concentration superficielle des eaux infiltrées, ni aucun jaillissement occasionné par une pression qui ne peut exister en ce voisinage de la ligne de crête. Aussi ne s'étonnera-t-on nullement qu'un hydrogéologue réputé ait indiqué des profondeurs de « soixante-dix ou soixante-quinze mètres » pour rencontrer un véritable filet d'eau en ce bassin au point de concentration le plus complet, dans l'enclos de Sainte-Anne, vers l'angle Nord-Ouest de la basilique[2]. Soixante-quinze mètres, soit, au strict minimum, soixante-cinq mètres de rocher à traverser pour atteindre un filet d'eau dont on n'osait marquer l'importance : voilà de quoi rendre hésitant à spéculer sur les sources au Nord de Jérusalem.

Reste le haut Cédron, surtout avec ses longues ramifications occidentales par l'ou. *el-Djôz*, *ard el-Limâ'a*, *el-Qaṭa'* et l'ou. *Louqâ*. Le marais — oh très relatif! — qui existe jusque dans les premiers mois d'été, si l'hiver a été normalement pluvieux, à la tête de l'ou. *Louqâ*, en face de l'établissement Schneller, n'est dû qu'à l'importance considérable de la couche argileuse dans cette sorte de cuvette où convergent les eaux du haut plateau très rocheux. La pente, d'abord assez incertaine sur le premier escarpement oriental de la grande colline, s'accentue brusquement entre deux rampes de cette colline qui réduisent le ravin à un chenal étroit, un peu avant son débouché dans l'ou. *el-Djôz* proprement dit (fig. 8), plus exactement, avant son entrée dans les nouvelles juiveries boukhariotes. Cette espèce de barrage ralentissant l'infiltration crée ici le même phénomène que produit, à 1.200 mètres au Sud à vol d'oiseau, l'étranglement de l'ou. *el-Meisé* à l'extrémité du bassin de *Mamillah*. Mais tandis que la nature plus meuble du sol et surtout l'existence du réservoir artificiel en cet endroit prévient toute apparence marécageuse, la grande poche argileuse de l'ou. *Louqâ*, munie d'un dégagement insuffisant, demeure parfois assez longtemps boueuse, même après la saison des pluies. Rien là n'est de nature à autoriser l'hypothèse de source ou de nappe d'eau, pas plus qu'autour de la piscine, aujourd'hui presque totalement comblée au Nord des *Qobour es-Salâṭîn*, un peu avant le dernier coude de l'ou. *el-Djôz*. La mare produite en ce bas-fond à chaque hivernage dépend exclusivement de l'importance du ruissellement et de l'infiltration superficielle.

Passé ce coude, au delà du pont établi pour la grand'route septentrionale, la vallée s'encaisse assez vite pour laisser affleurer plusieurs étages géologiques sur ses bords. Des suintements peuvent s'y produire et se maintenir non sans une certaine importance plusieurs semaines après les dernières pluies sans impliquer autre chose qu'une infiltration dirigée là par la pente d'une couche imperméable. Sans prolonger davantage un examen de détail aussi minutieux, ne suffit-il pas maintenant d'embrasser d'un coup d'œil l'assiette de la ville en se rappelant sa constitution géologique pour comprendre dès l'abord que l'unique région où des sources soient théoriquement possibles est la base Sud-Est des deux collines? Encore faut-il s'attendre à ce que, sur une surface en somme aussi peu développée et avec la moyenne de pluie dont il va être question, ces sources ne soient ni nombreuses, ni d'un débit très important. En fait, il n'en existe actuellement et l'histoire n'en implique aucune dans la basse vallée du Tyropœon, au pied oriental de la grande colline; une seule est connue dans le Cédron, à l'orient de la petite colline : *'aïn Oumm ed-Daradj*. Sa nature intermittente ne pouvait manquer de frapper les esprits et de faire naître des légendes, ou de provoquer des explications à vernis scientifique, singulières et compliquées. Une explication fort simple néanmoins en rend un compte satisfaisant : la théorie physique des bassins communicants[3]. On n'a pas oublié combien peu homogènes et compactes sont les as-

1. Sur le mode de circulation des eaux infiltrées dans les calcaires, voir DE LAPPARENT, *Traité de Géologie*, p. 245 s.; St. MEUNIER, *La crue de la Seine...*, *op. l.*, p. 161 ss.

2. M. l'abbé RICHARD, Note adressée à M. Mauss le 23 mai 1870 et publiée en fac-similé dans MAUSS, *La piscine de Bethesda à Jérusalem*, p. 37.

3. On la trouvera déjà indiquée d'un mot dans M. CLERMONT-GANNEAU, *Recueil...*, II, 265, note.

sises sénoniennes et turoniennes qui affleurent dans tout le bassin du haut Cédron et sur la majeure partie du plateau septentrional, si l'on attribue le *malaky* au turonien. Il n'est d'ailleurs pas jusqu'au *mezzy* cénomanien dont les premières couches, sur les espaces où il vient à la surface, ne soient assez largement fissurées. A travers les sédiments quaternaires spongieux, l'infiltration peut offrir, avec plus de lenteur seulement, une régularité presque égale à celle qui se produit dans la terre. Il n'en va plus de même dans le *mezzy* doux et dans le *malaky* moins encore. Si variée que puisse être la stratification des bancs, il s'y mêle des assises compactes absolument imperméables. Les lits intercalaires offrent eux-mêmes des facilités très diverses à la circulation des eaux infiltrées. Quand on observe une coupe de ces roches sur un front de carrière, il est curieux d'y constater comme un réseau de cavités où l'action de l'eau est évidente par les dépôts stalagmitiques dont elles sont tapissées, et qui doivent donc communiquer entre elles alors même qu'aucune fente ne serait facilement perceptible à l'œil. Dans ces canaux presque capillaires, la marche des eaux est naturellement d'une extrême lenteur et leur volume strictement limité. Quelle que soit la quantité déversée à un moment donné à la surface d'imbibition, la nature du réseau intérieur n'admet jamais qu'une quantité déterminée et presque toujours égale. A mesure qu'on s'éloigne de la ligne faîtière, les eaux tendent normalement à se concentrer vers un point qui n'est pas toujours le fond apparent du bassin, mais qui est invariablement justifié par la direction des assises géologiques, leur perméabilité différente et les lois physiques de pesanteur et de pression. C'est ainsi que les eaux infiltrées dans presque toute la zone septentrionale de Jérusalem et jusque sur la rive orientale du Cédron supérieur peuvent normalement converger dans la région d'*'aïn Oumm eḏ-Ḏaradj* par une marche lente et régulière assez indépendante du ruissellement pluvial immédiat pour que le jaillissement de la source ne varie point aussi sensiblement qu'on l'a souvent dit entre hiver et été[1]. A la condition, il est vrai, que l'été ne se prolonge pas outre mesure, c'est-à-dire au delà des mois nécessaires à l'écoulement total des réserves de l'hivernage. L'eau qui filtre d'abord goutte à goutte au point de départ s'amasse graduellement dans les cavités du roc. Le principe familier du syphon naturel la transmet d'une cavité à l'autre jusqu'à ce que son volume assez considérable et la structure du sol l'amène à un point d'émergence. Il n'y a donc rien de très mystérieux dans la fontaine d'*Oumm eḏ-Ḏaradj* et l'unique détail qui échappe encore est le point précis de concentration des eaux qui l'alimentent[2]. Elle sera décrite plus amplement dans l'étude des installations hydrauliques artificielles.

Du même principe que la fontaine de la Vierge relève aussi, dans une certaine mesure, le *bir Ayoub*. La plus saillante différence gît en ce que, le forage du puits ayant atteint la nappe de convergence, l'eau y est perpétuelle avec d'insignifiantes variations à la saison sèche mais avec une élévation énorme du niveau durant les pluies; car il n'est point rare de voir, après les bourrasques torrentielles de certains hivers, le puits déborder et s'écouler en vrai ruisseau. On saisit donc là sur le vif les deux modes d'infiltration : 1° dans le sol meuble, avec écoulement capricieux mais toujours prompt et avec un volume immédiatement proportionné à la quantité déversée à la surface; 2° dans les couches rocheuses, avec circulation très lente et à peu près invariable. La fontaine

1. Les renseignements publiés sur la fontaine de la Vierge relèvent souvent d'observations superficielles et en tout cas à peu près toujours transitoires, ne portant par conséquent pas sur un nombre d'années suffisant à justifier une condition moyenne. Plus souvent enfin les affirmations trop légères des gens de Siloé ont été prises pour argent comptant. Vers la fin d'un hiver plus humide inauguré de fort bonne heure, on peut voir sourdre l'eau d'une manière presque ininterrompue, quoique en très minime quantité en dehors des jaillissements qui se produisent alors toutes les quatre heures environ et durent à peu près une demi-heure. A l'inverse, l'intermittence est tout à fait radicale et les jaillissements plus espacés à la fin de l'été. Mais la source ne tarit vraiment qu'après plusieurs hivernages successifs d'une sécheresse insolite. Depuis 1891 le fait ne s'est pas produit une seule fois, plusieurs fois au contraire une périodicité considérable d'intermittence : un seul jaillissement tous les deux jours. Voir plus loin les remarquables modifications accidentelles occasionnées par les fouilles pratiquées en septembre-octobre 1909 à l'orifice du canal souterrain.

2. Plus haut ou plus bas que le plan d'eau actuel; au N., à l'O., voire même à l'E. du point d'émergence. Voir par exemple les diagrammes théoriques dans DE LAPPARENT, *op. l.*, fig. 46 et 47.

de la Vierge relève du second mode seulement, le *bîr Ayoub* de l'un et de l'autre. Quant aux suintements momentanés qui se produisent plus avant dans le Cédron et qu'on décore du titre de sources, — *'aïn eš-Šaqaf, 'a. Lôzeh* (pl. I, F 9-10), — ils sont le résultat du premier mode et ne se prolongent guère au delà de l'hivernage [1]; mais déjà ils n'appartiennent plus au système hydrographique de la ville proprement dite. Celui-ci ne comprend donc bien que les deux points d'eau indiqués et le *bîr Ayoub* étant une installation faite de main d'homme, à une distance déjà appréciable de la ville, *Oumm ed-Daradj* demeure, en fin de compte et abstraction faite des modifications à indiquer plus tard, l'unique source de Jérusalem [2].

On notera qu'il n'est intervenu jusqu'ici que des constatations de faits accessibles à tout observateur préoccupé seulement de saisir la nature ainsi qu'elle s'offre et sans le moindre souci d'y adapter l'histoire. Aussi bien les phénomènes régis ainsi par des lois physiques sont-ils d'une immuable rigueur et toute théorie allant à l'encontre de tels faits est nécessairement inexacte.

Reste à envisager l'hypothèse dès longtemps émise de bouleversements accidentels qui auraient modifié le système hydrographique de Jérusalem. En termes concrets, c'est poser la question des tremblements de terre et de leur action au point de vue spécial des eaux. Il y a toujours une saveur de judicieuse réserve scientifique à se retrancher derrière ces transformations *théoriquement possibles* quand on ne veut pas infliger à son lecteur une enquête technique invariablement fastidieuse si elle est précisée comme de droit [3]. Et quel appoint de scientifique vraisemblance ne s'y ajoute pas encore, lorsqu'une diligente érudition littéraire amoncelle, avec une profusion troublante, les cas de tremblements de terre en y joignant la vivante peinture des effroyables ravages occasionnés si souvent, hélas! par les phénomènes sismiques! Il n'est que trop réel : Jérusalem a été maintes fois éprouvée par des secousses plus ou moins désastreuses du sol; et si au lieu de n'avoir pour les compter que les maigres indications historiques anciennes, si surtout leur perception eût été faite depuis des siècles par des instruments aussi sensibles que les appareils enregistreurs modernes, la liste bien longue déjà s'alourdirait certainement de beaucoup [4]. En face de cette énumération ce qu'il importe néanmoins avant tout

1. Il faut apparemment concevoir de même, ou peut-être comme un filet d'eau refoulé par une fissure, une petite source périodique, aujourd'hui tout à fait enfouie, mais dont quelques vieillards de Siloé gardent le souvenir. D'après une information due à l'obligeance du T. R. P. Féderlin, ils lui donnent le nom d'*'aïn es-Sabaḥy* (?) et l'indiquent au pied oriental de la colline vers le tournant du Cédron, à quelques pas au S. du tombeau dit de Zacharie (I, F 7). On est assez près d'*Oumm ed-Daradj* pour que cette petite source momentanée, dans la mesure où son existence est authentique, dépende du même régime hydrographique.

2. C'était déjà l'opinion des ingénieurs de l'*Ordnance Survey* après le premier examen technique du sol indépendant de toute théorie de topographie historique : « d'après la constitution du sol, il est douteux qu'aucune source ait existé hormis la fontaine de la Vierge » (*Ord. S. Notes*, p. 78). Ils réservaient seulement la possibilité théorique d'une autre source dans la basse vallée du Tyropœon, au pied oriental de la grande colline, mais à la condition de la supposer « minime et peu permanente ».

3. L'hypothèse très vieille est rappelée de loin en loin, pas toujours avec discrétion; mais dans le livre de M. le prof. G. A. Smith sur Jérusalem, les tremblements de terre ne font pas seulement le thème d'un chapitre entier, — qui eût pu gagner en valeur scientifique par la substitution de faits à des spéculations sur le folk-lore classique ou à des étymologies du genre de שדי = dieu des tremblements de terre (p. 71), — ils reparaissent comme un refrain, d'ordinaire très inattendu, p. VIII, 77, 82, 87, 100 s., 110, 137 s., etc. On n'imagine rien d'aussi peu en situation dans l'étude précise que cette monotone ritournelle et M. Smith, souvent trop déférent vis-à-vis d'autorités qu'il croit compétentes, eût tout gagné à se ranger cette fois à l'avis d'un géologue et d'un ingénieur tels que M. Geickie et M. Wilson.

4. Aux indications bibliographiques de M. Smith (*op. l.*, I, 61 ss.) on pourrait, sans aucun profit, ajouter notablement. S. Jérôme avait apparemment déjà, à propos du même sujet, l'impression que ces détails érudits pouvaient se condenser et il les bloquait lui-même en une phrase : *Legimus in his qui de mirabilibus confecerunt volumina et qui Olympiadas Graeciae ad nostram usque memoriam perduxerunt, exponentes quid in singulis annis novi acciderit in mundo, quod inter caetera terrae motu eruperint flumina, quae ante non fuerant, et rursum alia absorpta sint, et pessum ierint : quod scilicet omnes terrarum venae, quasi in humano corpore sanguinem, ita in se habeant latentes aquas, quae terrae concussione rumpantur et manent in flumina* (*In Habac.*, 3, 10; *PL.*, XXV, c. 1320). Si des statistiques vagues devaient avancer l'étude du problème, il ne faudrait pas omettre par exemple ARVANITAKIS, *Essai d'une statistique des tremblements de terre en Palestine et Syrie*, dans son *Essai sur le climat de Jérusalem* (Le Caire, 1904), p. 54 ss., avec indication très exacte de ceux qui ont été sensibles à Jérusalem. L'enregistrement méthodique, commencé depuis un demi-siècle même sans l'outillage de précision usuel, suffit à montrer qu'il ne s'écoule guère plus de

de placer c'est l'observation directe de bouleversements effectifs dans le domaine qui nous occupe; car mentionner un tremblement de terre n'est heureusement pas très souvent dire l'effondrement d'une ville, l'affaissement d'une montagne, la disparition de ruisseaux ou la création de gouffres. L'expérience contemporaine de ces vingt dernières années à Jérusalem permet de se rendre compte que, par bonheur, des chocs même formidables [1] peuvent n'entrainer que des dégâts superficiels restreints et ne laisser aucune trace dans la structure du sol, même en des endroits particulièrement exposés à dislocation. Mais ces généralités n'importent que secondairement; entrons plus au vif de la question.

Recourir aux tremblements de terre pour expliquer l'absence des sources dans toute la zone supérieure du bassin de Jérusalem est tout bonnement ajouter une gratuite hypothèse à un paradoxe géologique [2]. Une seule région demeure en cause : l'extrémité Sud-Est de ce bassin, par conséquent les dernières rampes de l'une et de l'autre colline sur l'embouchure du Tyropœon et sur le Cédron. Là uniquement pouvaient jaillir des sources dont les secousses sismiques auraient été capables de modifier l'émergence ou de tarir le flux. Sur toute l'étendue de cette région le sous-sol rocheux est connu à des profondeurs variables et en des points assez multipliés pour que la trace de ces tremblements de terre doive être fatalement saisie. Et en effet cette trace n'a pas échappé : ici c'est une crevasse traversant plusieurs étages géologiques, là une lézarde en quelque paroi artificielle, ailleurs une assise rocheuse un peu affaissée; tout cela fort

4 à 5 ans au maximum, sans quelque secousse perceptible : cf. la liste dressée par M. CHAPLIN, *QS.*, 1883, p. 32 : 12 dans l'intervalle de 1863 à 1879. D'ailleurs l'observation d'une fréquence peut-être même exagérée a été faite incidemment depuis longtemps; cf. TOBLER, *Denkblätter...*, p. 33, n. 3. L'observation scientifique laisse encore beaucoup à désirer. Aucune des stations météorologiques palestiniennes n'est munie d'un sismographe et l'on n'entrevoit pas encore la réalisation de l'excellent projet de M. BLANCKENHORN, *Eine seismologische Station in Palästina?* dans *MuNDPV.*, 1909, pp. 17-22. Voir l'essai technique du même savant sur les tremblements de terre palestiniens récents : *Ueber die letzten Erdbeben in Palästina und die Erforschung etwaiger künftiger; ZDPV.*, XXVIII, 1905, pp. 206-221.

1. Tel celui qui se produisit dans la nuit du 29 au 30 mars 1903. C'est de beaucoup le plus sévère dont la population entière garde le souvenir, presque la terreur. Il causa de sérieux dommages à beaucoup d'édifices quoique aucun accident de personne. On sait qu'en des contrées comme le Pérou, le frémissement du sol est un phenomène tellement fréquent et en général si peu meurtrier qu'on s'y est familiarisé à peu près ainsi que les marins se familiarisent avec la tempête, au point d'oublier que, plusieurs fois par siècle, il fera des milliers de victimes. L'étude contemporaine a pu aboutir à déterminer les zones où sévissent les secousses à des degrés divers et elle en peut donner des explications déjà très raisonnées. Jérusalem est située dans ce qu'un des plus distingués spécialistes français, M. Stanislas Meunier, appelle la zone à « tremblements de terre modérés », dans son étude publiée par la *Revue des Deux-Mondes*, n° du 1er février 1909, p. 692. Cette zone modérée est ainsi caractérisée, indépendamment de ses éléments géographiques : « les traces volcaniques y abondent et... il est facile d'y retrouver aussi des preuves du craquellement du sol : les géoclases y ont évidemment déterminé les principales inégalités de surface » (*l. l.*). En se souvenant que le terme de *géoclase* désigne une cassure dans la stratification, par suite une modification dans le relief, on se rendra compte que la structure du massif hiérosolymitain le prédestine aux ébranlements. Quant aux traces volcaniques, absentes de la région immédiate de Jérusalem, elles abondent dans le Nord et à la lisière orientale du plateau transjordanien, c'est-à-dire en des régions assez voisines quand on les envisage dans la perspective très ample qu'exigent les phénomènes géologiques. Dès la fin du XVIIIe siècle, Volney avait déjà fait judicieusement la remarque : « le bassin du Jourdain est un pays de volcans » et, après l'énumération des phénomènes qui le prouvent, il ajoutait : « Les éruptions ont cessé depuis longtemps; mais les tremblements de terre qui en sont le supplément se montrent encore quelquefois dans ce canton » (*Voyage en Égypte et Syrie; Syrie*, ch. I, § IV; 6e éd., Paris, 1823, II, 16 ss.). On ne sera donc point surpris de la fréquence des tremblements de terre à Jérusalem. D'autre part leur caractère ordinairement très peu violent peut s'expliquer par la distance de la cassure proprement dite et par l'énorme importance des étages calcaires relativement homogènes et caverneux. Une conviction fort ancrée, à Jérusalem, chez beaucoup de gens qui préfèrent la documentation de leur mémoire ou celle des on dit à l'examen des listes positives, est que les tremblements de terre arrivent toujours en hiver et après de grandes pluies. Ce trait de folk-lore vieux (voy. VOLNEY, *op. l.*, p. 18 : « *on a observé* en Syrie... », etc.) et assez universel, je crois, n'est évidemment fondé que sur une généralisation trop absolue, mais pas radicalement incorrecte du principe aujourd'hui le plus volontiers admis comme essentielle cause des phénomènes sismiques : un refroidissement atmosphérique trop brusque; cf. DE LAPPARENT, *Géologie*, p. 543; BLANCKENHORN, *ZDPV.*, XXVIII, 1905, p. 212 et surtout l'article cité de M. St. Meunier qui donne l'état actuel de l'information. On comprend assez mal que M. Kersten ait expliqué naguère cette corrélation par l'hypothèse d'effondrements de cavernes à la suite des pluies en une chaîne montagneuse de formation calcaire (*ZDPV.*, XIV, 1891, p. 98, note). Voir apparemment déjà dans *Is.*, **24**, 18-20 l'association de pluies diluviennes et de tremblement de terre dans un tableau émouvant.

2. Cf. *RB.*, 1906, p. 630 et n. 1.

restreint, peut-être même explicable une fois ou l'autre par des accidents de pression, de désagrégation lente par l'infiltration pluviale et les réactions chimiques dont elle peut se compliquer [1]. Nulle part encore, ni là, ni ailleurs à travers Jérusalem, on n'a observé de dislocation considérable d'assises et de désordre tel dans la stratification qu'une nappe d'eau antérieure en ait radicalement disparu. Sans doute il n'est pas besoin d'un trouble bien grave pour modifier le jeu d'une fontaine intermittente ainsi qu'est la fontaine de la Vierge; encore faut-il pourtant que ce trouble se produise, ce qui n'a pas eu lieu dans les récents tremblements de terre même aussi sérieux que celui du 30 mars 1903. On voit dans quelle bien faible mesure les conditions du sol autorisent l'hypothèse de modifications accidentelles dans le régime des eaux à Jérusalem. Même réduite à ce minimum de vraisemblance, on devra encore examiner s'il y a lieu de la faire intervenir pour l'intelligence des faits durant toute la période historique et si un régime demeuré à peu près immuable depuis bientôt deux mille ans a dû nécessairement subir de bien graves transformations dans le millénaire compris entre David et Hérode.

II. — CLIMAT. VENTS ET PLUIE.

Plus importante que la question géologique est celle du climat à Jérusalem, de la fréquence et de la quantité moyenne des pluies d'où dépend en première ligne l'alimentation des sources. Elle a préoccupé de très vieille date quelques-uns de ceux qui ont pris un sérieux et intelligent intérêt à l'histoire de la Ville Sainte. Ce n'est guère pourtant qu'au siècle dernier qu'on a saisi toute la portée d'observations exactes en ce domaine et que des stations munies d'instruments appropriés ont été installées. Aussi longtemps qu'une documentation ainsi enregistrée a fait défaut, on en a été réduit aux axiomes populaires, fondés sans doute pour la plupart sur une longue expérience et sur d'assez heureuses généralisations, mais quelquefois aussi tout à fait erronés et plus souvent mal saisis par les étrangers qui s'en informaient, ou défigurés par la succession des on dit [2]. Voici tantôt cinquante ans que des observations scientifiques graduellement perfectionnées sont substituées aux à peu près de jadis [3]. Leurs résultats coordonnés et commentés par des hommes du métier sont mis

1. On a parfois mis au compte hypothétique des tremblements de terre le remblai formidable de quelques vallées, surtout du Tyropœon inférieur. Depuis que les fouilles ont révélé avec exactitude la stratification de ces amas de décombres, le rôle des catastrophes sismiques s'évanouit.

2. L'histoire de cette légende climatologique serait piquante à écrire en relevant, dans les relations de voyage, ce qui a trait à la pluie, au beau temps, au soleil, à la lune, aux vents, à la chaleur et au froid. L'un écrit gravement qu'à Jérusalem les jours et les nuits sont d'une éternelle égalité; l'autre qu'un soleil perpétuellement doux attiédit l'atmosphère; celui-ci que la température est torride et malsaine ainsi qu'il convient sur les lambeaux d'une cité déicide; celui-là que la ville jouit d'une atmosphère limpide et vivifiante comme il est juste dans la ville sainte par excellence. Tel, qui accomplit son pèlerinage en quelque hiver pluvieux, ne sait exprimer avec assez d'emphase les pluies diluviennes ou le froid immodéré, tandis qu'un autre, éprouvé par les accablantes journées de sirocos printaniers, se sera fait dire que pluie et neige sont des phénomènes parfaitement insolites en tout temps, et que Jérusalem est une fournaise ardente au mois d'août. D'aussi criantes inexactitudes ne sont point l'exclusif apanage des fabuleux ou naïfs récits d'antan; il s'en est glissé jusque dans la doctrine des maîtres antérieurs à l'usage régulier et prolongé des instruments météorologiques. C'est ainsi que, dans son trop superficiel essai sur le climat de Jérusalem, Robinson mal informé par ses « amis habitants du pays » écrivait imprudemment l'axiome : « le sol ne gèle jamais » (*Bibl. Res.*, I, 429); à quoi Tobler (*Denkblätter...*, p. 2, n. 2) opposait, sans engager son propre avis, quelques affirmations contraires. Dès l'époque des Croisades surtout, quelques historiens occidentaux ont cependant fourni quantité d'observations très correctes. Tobler les a colligées avec sa diligence habituelle dans sa monographie sur le climat de la ville, *Denkblätter...*, pp. 1-35, la plus utile sur le sujet avant les stations météorologiques permanentes. Voir en outre sa note ultérieure, *Dritte Wanderung...*, pp. 207-211.

3. On lit dans le *Cosmos*, *nouv. sér.*, XXXI, n° 540, 1er juin 1895, p. 257 : « D'après une communication du Dr H. Vogelstein, la pluviométrie était déjà en usage en Palestine pendant les deux premiers siècles de notre ère et on se servait de récipients spéciaux pour mesurer la quantité d'eau tombée du ciel. » L'auteur ajoute que la moyenne calculée d'après ces observations est d' « environ 0m,53, ce qui représente bien les mesures prises de nos jours à Jérusalem » (*l. l.*). A un quart près! Cette *pluviométrie* demeurait donc fort rudimentaire. D'après M. St. Meunier (*Rev. des Deux-Mondes*, 1er mars 1910, p. 165), « c'est du 1er janvier 1689 que datent les observations régulières sur les chutes de pluie ». A Jérusalem l'honneur des premiers essais revient à M. le Dr Mac Gowan, médecin de la mission anglicane. L'insuffisance d'outillage ou l'emploi d'instruments inexacts ne permet qu'une utilisation très prudente des tableaux publiés pour cette station, de 1846 à 1859. A partir de 1860 la même station a été dirigée par M. le Dr Th. Chaplin avec une régularité ne laissant rien à désirer. Depuis 1882 elle est placée sous le contrôle du

presque à la portée de tout le monde dans les revues palestiniennes et les manuels avec tout le détail utile. Un aperçu fondé à la fois sur ces monographies spéciales et sur une expérience très prolongée répond seul au but de notre étude.

§ 1. *Régime des pluies à Jérusalem.*

L'année climatologique à Jérusalem a deux grandes périodes : l'une sèche, l'autre pluvieuse [1], de durée légèrement inégale si on les envisage avec une rigueur stricte qui ferait attribuer à la période pluvieuse tout mois dans lequel peuvent tomber les premières et les dernières gouttes de pluie, mais à peu près égales pratiquement ou ne différant guère que de quelques semaines [2]. La saison des pluies peut être délimitée d'une façon normale entre le 15 octobre et le 15 mai pour

Comité anglais du *Palestine Exploration Fund* et elle n'a cessé de fonctionner sous des directions successives également soigneuses. Par intervalles d'autres stations ont enregistré d'utiles observations parallèles, et depuis une douzaine d'années deux stations d'importance diverse ont été créées sous les auspices de la « Société allemande pour l'exploration de la Palestine ». Voir leur description dans Blanckenhorn, *Die meteorologischen Beobachtungs-Stationen des Deutschen Palästina Vereins in Palästina im Jahre 1904; MuNDPV.*, 1904, p. 20 ss. Si l'on y ajoute encore quelques observations privées et partielles, on obtient les éléments d'une synthèse solide déjà, pourvu qu'on n'en prenne point les termes avec une rigueur outrée, toujours chimérique en pareille matière. Une moyenne plus ou moins approximativement réalisée en prenant une ample série d'années est tout ce qu'on peut ambitionner. Voici la bibliographie utile parmi les travaux qui m'ont été accessibles : Chaplin, *Observations on the climate of Jerusalem* [1860-1882]; *QS.*, 1883, pp. 8-10 — traduit en allemand avec quelques rarissimes modifications par Kersten, *Das Klima von Jerusalem; ZDPV.*, XIV, 1891, pp. 93-112. A partir de 1882, le *meteorological report* annuel de cette station fondamentale (numérotée I dans les synthèses ultérieures) a été publié par Glaisher, *QS.*, 1893, pp. 242 ss. [1882], 331 ss. [1883]; 1894, pp. 44 ss. [1884], 144 ss. [1885], 266 ss. [1886]; 1895, pp. 184 ss. [1887], 294 ss. [1888], 368 ss. [1889]; 1896, pp. 88 ss. [1890], 190 ss. [1891], 264 ss. [1892], 350 ss. [1893]; 1897, pp. 156 ss. [1894], 235 ss. [1895]; 1898, pp. 66 ss. [1896]; 1899, pp. 76 ss. [1897], 372 ss. [1898]; 1900, pp. 296 ss. [1899]; 1902, pp. 56 ss. [1900], 250 ss. [1901]; 1904, pp. 161 s. [1902-3], ces derniers tableaux sont édités par Datzi et depuis lors le même observateur publie régulièrement dans le numéro d'avril du *QS.* les tableaux pour l'année antérieure. Comparer, pour la période novembre 1863-février 1867, Buchan, *Remarks on the climate of Jerusalem; QS.*, 1872, pp. 19-30; pour l'année 1896 (1er janvier-31 déc.), Arvanitakis, *Essai sur le climat de Jérusalem;* pour la période 1895-1905 les données de la principale station allemande, dirigée par Dück, ont paru dans un recueil annuel publié par l'observatoire de Vienne, mais ont été utilisées en des monographies générales plus accessibles; pour l'année 1904, Benzinger, *MuNDPV.*, 1904, pp. 78-80; pour l'année 1905-6, B[enzinger?], *MuNDPV.*, 1907, pp. 24-29; pour l'année 1906 (janv.-déc.), Dück, *MuNDPV.*, 1907, pp. 59-61, cf. 74-78 (janv.-fév. 1907); pour 1908-9 (oct.-mai), Wurst, *MuNDPV.*, 1909, pp. 74-77. On trouvera aussi quelques indications comparatives dans l'étude de Blanckenhorn sur le climat de la vallée du Jourdain (*ZDPV.*, XXXII, 1909, pp. 38 ss.). Glaisher, *On the fall of rain at Jerusalem in the 32 years from 1861 to 1892; QS.*, 1894, pp. 39-44. Hilderscheid, *Die Niederschlagsverhältnisse Palästinas in alter und neuer Zeit; ZDPV.*, XXV, 1902, pp. 5-105 avec des diagrammes très détaillés, où sont distinguées avec soin les stations de Jérusalem. Blanckenhorn, *Regenfall im Winter 1907-08; MuNDPV.*, 1909, p. 15 s.; cf. 1910, p. 17 ss. pour l'hiver 1908-09. Glaisher, *On the pressure of the atmosphere at Jerusalem; QS.*, 1898, pp. 121-134 avec des diagrammes pour la période 1861-1896. L'excellente monographie de M. F. M. Exner, *Zum Klima von Palästina; ZDPV.*, XXXIII, 1910, pp. 111-164, n'a pu être utilisée qu'après la rédaction de ces notes. On devra toujours veiller avec grande attention, en comparant les données de diverses sources, au mode de comput du temps, au système métrologique et aux instruments employés. Pour les uns l'année va de janvier à décembre, pour d'autres de juillet à juin; ceux-ci enregistrent au total des pluies les averses incidentes que ceux-là négligent. Ici les chiffres produits sont absolus, tandis que là on a pris soin de les ramener à une lecture corrigée. Les lectures thermométriques surtout varient notablement. Enfin pour les incommodes mesures anglaises il faut rappeler que le pied doit s'évaluer à 0m,3048 et le pouce à 0m,0254.

1. Ces termes sont préférés pour le moment à hiver et été qui éveillent l'opposition tranchée entre chaud et froid. La saison pluvieuse à Jérusalem comporte bien une phase relativement froide, mais qui ne coïncide pas nécessairement avec la plus grande intensité des pluies et se confine en quelques mois, du 15 décembre au 15 mars, en sa plus grande extension. En vue de suivre une évolution plus normale, l'étude de l'année météorologique est faite de l'automne à l'automne, c'est-à-dire depuis le moment où les premières pluies ordinaires donnent le signal du recommencement de la vie dans le sol. Ainsi était d'ailleurs conçu le vieux calendrier israélite et tel demeure fidèlement le calendrier agraire (cf. *RB.*, 1909, pp. 259 ss.). Afin de faciliter le contrôle des observations personnelles, en même temps que pour donner une idée plus concrète par son unité, on se référera toujours à la station I de Jérusalem, ou station anglaise à l'intérieur de la ville, installée en des conditions excellentes pour réaliser la meilleure moyenne applicable à Jérusalem historique. Les données en ont d'ailleurs été déjà synthétisées par Hilderscheid, *Die Niederschlagsverhältnisse*, etc.

2. Dans le tableau xxxiv de Hilderscheid, *op. l.*, 63, on voit par exemple que la durée de chaque période est de 192 jours pour la saison humide et de 173 pour la saison sèche, d'après une moyenne calculée sur les 39 ans de 1860 à 1899. Le fait de quelques pluies précoces ou spécialement tardives en ces dernières années élèverait encore un peu le total des

inclure les dates extrêmes où tombent les premières et les dernières averses. S'il n'est pas rare qu'on puisse enregistrer une pluie dès les tout premiers jours d'octobre, ou qu'un orage éclate subitement dans la seconde moitié de mai, il l'est beaucoup au contraire que cette extension de la période pluvieuse — impressionnante sur des listes statistiques — soit un appoint appréciable à la quantité d'eau de la saison. La pluie n'arrive que graduellement. La première giboulée, qui est assez souvent orageuse et torrentielle, est suivie d'assez longs jours de beau temps particulièrement agréable alors, parce qu'il succède, avec une température fort douce, aux journées accablantes de la fin d'été. A mesure qu'on avance en novembre, la proportion normale des jours de pluie augmente. En décembre se produisent pour l'ordinaire quelques-unes des principales bourrasques, non sans laisser place à des journées très belles [1]. La pluie a son maximum d'intensité habituellement en janvier, qui pourrait être donné comme le cœur de l'hiver si l'on parlait convenablement d'hiver à Jérusalem. Février est d'habitude plus abondamment pluvieux que décembre, mais il s'y mêle aussi quelques périodes de beau temps. Mars est fort capricieux. Avec une moyenne de pluie très élevée encore, souvent peu inférieure à celle de décembre, il peut offrir des journées calmes et tièdes parmi des régressions soudaines de basse température et des tourmentes de neige ordinairement peu durables il est vrai. Avril est fréquemment troublé par des orages capables de fournir en peu d'heures un notable coefficient de pluie, quoique les journées humides se fassent dès lors de plus en plus rares. C'est presque toujours avec un orage que finit la saison dans le courant de mai. Après le 15, le 20 au plus tard, on n'escompte plus de pluie appréciable et c'est dès lors le tour de la saison sèche de régner d'une façon absolue. La moyenne de pluie en mai n'excède pas, je crois, un centimètre et demi dans les années les plus humides et demeure de beaucoup inférieure à un centimètre ordinairement. Juin au contraire peut bien, une année ou l'autre, figurer dans les statistiques des mois où il a plu, quand on compte à l'actif des jours de pluie toute journée où quelques gouttes sont perceptibles. Il est douteux que, dans cette mesure même, le cas se produise en moyenne plus d'une année sur dix et l'on ne voit pas dans les tableaux publiés que les plus exacts pluviomètres aient pu jamais enregistrer plus d'un demi-centimètre d'eau [2]. Petite ou grande, une pluie en juillet paraîtrait ici quelque chose de fabuleux; nul n'a souvenance qu'un tel phénomène se soit produit [3] et sa constatation un jour ou l'autre causerait certainement autant d'émoi parmi le peuple que la menace d'un cataclysme. Bien que le cas soit aussi d'une extrême rareté au mois d'août, on

jours de la saison humide si le tableau était dressé jusqu'à 1910. Pour prévenir toute fausse intelligence à la lecture de ces statistiques, il faut insister sur la nécessité de les étudier avec leur exacte valeur de quantités mathématiques sans doute, mais subordonnées à d'autres éléments. On réalisera par exemple la portée précise de ce tableau XXXIV en le comparant : 1° au tableau XXII qui donne la moyenne annuelle de 56 jours pluvieux dans la même série d'années (*op. l.*, p. 47), 2° au tableau VIII, moyenne de pluie tombée annuellement (*op. l.*, p. 22 s.). Encore ne peut-on aboutir ainsi qu'à une approximation, puisque dans la moyenne même de jours pluvieux sont inscrits indifféremment les jours de vraie pluie hivernale plus ou moins intense et continue et les jours d'octobre, voire de septembre et de mai, où tombe parfois, dans une chaleur orageuse, une averse soudaine et de très peu de durée.

1. L'année agronomique est souvent compromise par l'insuffisance de pluie en décembre, qui retarde les semailles ou ruine les semences déjà en terre.

2. Juin 1888 : 5 millimètres 84 (*QS.*, 1895, tabl. face p. 294). Le tableau des moyennes mensuelles de 1861 à 1899 dans HILDERSCHEID, *op. l.*, p. 22 s., n'enregistre que deux cas de pluie en juin. Il n'y en a pas eu, à ma connaissance, de 1899 à 1910, de sorte que la moyenne de 50 ans atteindrait à peine 1/7e de millimètre; c'est assez dire combien les pluies de juin sont négligeables. Le tableau VIII de Hilderscheid (*l. l.*) donne des moyennes mensuelles pour 39 ans. Le calcul des 11 années ultérieures pour les mois de décembre-mars nuance un peu ces chiffres en déplaçant les maximums précédents sans modifier très appréciablement la moyenne annuelle calculée sur 50 ans au lieu de 39.

3. Tout le monde a en mémoire le mot si explicite de s. Jérôme : *Nunquam enim in fine mensis Junii, sive in mense Julio, in his provinciis, maximeque in Judaea, pluvias vidimus* (*In Amos*, 4, 7; MIGNE, *PL.*, XXV, 1029). A propos de la réprimande divine : *prohibui a vobis imbrem, cum adhuc tres menses superessent usque ad messem*, le commentateur écrit cette remarque expressive : *prohibui a vobis imbrem, cum adhuc superessent tres menses usque ad messem, quae appellatur pluvia serotina, et agris Palaestinae arvisque sitientibus vel maxime necessaria est : ut quando herba turgeret in messem et triticum parturiret, nimia siccitate aresceret* [al. *marcesceret*]. *Significat autem vernum tempus extremi mensis Aprilis, a quo usque ad messem frumenti tres menses supersunt : Maius, Junius, Julius.* La moisson est ici toujours finie en juin.

sait néanmoins qu'une averse est possible et elle n'effraie personne. Toujours rapide et torrentielle, son utilité est du reste insignifiante, si même elle n'est pas néfaste comme le sont les giboulées précoces de septembre, toujours insuffisantes à rafraîchir l'atmosphère et à détremper le sol qu'elles humectent juste assez pour en dégager des miasmes et provoquer les recrudescences de fièvres, jusqu'à la reprise du cycle en octobre.

On n'aurait toutefois qu'une idée très inexacte de cette évolution annuelle normale en l'appréciant par comparaison avec le climat de tout autres latitudes, celui de France par exemple, ou de l'Europe septentrionale. Saison des pluies et saison sèche ne sont d'autre part rien moins que des périodes uniformes ainsi que les offrent des contrées équatoriales, et si l'on n'y peut assigner les subdivisions bien tranchées qui constituent en Europe les saisons intermédiaires si agréables du printemps et de l'automne[1], transition entre hiver et été, tous les mois pluvieux ne se ressemblent point et la saison sèche a des phases variées. La première vraie pluie, en octobre, est comme un renouveau de vie pour la nature et pour les hommes, d'autant plus apprécié qu'il se fait quelquefois plus longtemps attendre. Dans les années moins favorisées où tout octobre demeure sec, on patiente encore jusqu'au début de novembre; mais alors la préoccupation devient générale et se transforme en anxiété à mesure que s'écoulent les semaines de novembre. L'eau manque dans la ville à la plus grande partie de la population, les fièvres et des épidémies sévissent cruellement parmi cette agglomération grouillante et dénuée presque totalement des plus essentielles notions d'hygiène. Ceux qui échappent à la maladie ne peuvent se soustraire qu'à grand'peine et au prix d'une courageuse énergie à l'accablement d'une atmosphère lourde, comme empoisonnée par des vents chauds et d'un gris monotone et maussade à travers les nuages de méphitiques poussières. Tout le monde au surplus s'apeure à l'idée d'une sécheresse qui compliquera presque sans retard l'alimentation de la ville et augmentera la cherté des vivres.

Avec une pluie normale en octobre, ou spécialement abondante dans la première moitié de novembre, tous ces inconvénients et toutes ces appréhensions sont écartés. L'atmosphère rafraîchie et purifiée devient gaie, légère, vivifiante. Dans les jardins qui entourent la cité et sur tous les coteaux environnants l'activité recommence. Bientôt les bazars seront approvisionnés de quelques légumes nouveaux et l'espoir d'heureuses semailles dans la campagne prévient la spéculation malhonnête sur diverses denrées indispensables dans la ville. Même après d'excellentes espérances initiales, l'inquiétude peut renaître si la pluie ne reparaît pas en décembre, ou ne tombe pas alors en quantité suffisante. Les rafales de neige sont considérées comme le présage d'une année féconde. Même si la neige fond presque instantanément, elle détrempe mieux la terre que les averses torrentielles dont la plus grande partie ruisselle et disparaît sans profit. Il se mêle fréquemment des grêlons aux pluies de fin novembre ou à celles de mars-avril, — à ces dernières surtout, — quoique très rarement en proportion capable de causer de sérieux dégâts[2]. Un véritable orage de grêle paraît être chose inconnue à Jérusalem.

Dès la fin de mars, il fait déjà très doux en général, mais les brusques variations de température et d'atmosphère le rendent moins agréable dans l'ensemble que les mois plus franchement pluvieux et froids de janvier-février. Avril-mai n'ont rien ici du charme printanier qui les rend si poétiques en Europe. Les phases de pluie s'y font plus courtes et plus rares, assez ordinairement orageuses, entre lesquelles s'intercalent de longues phases sèches, brûlées par des vents chauds d'Est et de Sud-Est d'une action tout à fait pernicieuse. Quoique la quantité de ces pluies finales puisse être assez abondante pour abreuver une dernière fois le sol[3], compléter l'approvisionnement dans les citernes et gonfler le grain dans les épis des champs d'alentour, l'atmosphère reste accablante sans que la température soit

1. Le *rebi'a* et le *ḫarîf*, c'est-à-dire époques des premiers pâturages et des dernières récoltes dans les campagnes palestiniennes, mais sans nuances climatériques bien différentes de celles des mois qui les encadrent et qui appartiennent à la saison de franc hiver (*šita*) ou de plein été (*ṣeif*).

2. Il en peut aller autrement dans les orangeraies de Jaffa et d'autres points du littoral, ou dans les jardins de Jéricho. La moindre touche de grêle, vers l'époque de la maturité, rend les oranges impropres à l'exportation lointaine.

3. Voir *RB.*, 1909, p. 260.

fort élevée encore et l'on soupire volontiers après les journées plus chaudes, mais aérées d'Ouest, limpides et lumineuses des longs mois secs : juin, juillet, août, septembre. Quand septembre tourne vers sa fin, que les réserves d'eau s'épuisent et que l'implacable rayonnement du soleil ne laisse plus aucun vestige de fraîcheur, on recommence à escompter la pluie et à scruter les moindres signes avant-coureurs des premières averses[1].

Quoi qu'il en soit du concept scientifique d'année sèche et d'année humide dans le langage précis des météorologistes, une année est considérée comme sèche à Jérusalem si elle n'a pas un minimum de 50 centimètres de pluie, comme humide si elle dépasse 70 centimètres. Pour comprendre qu'une année où la pluie oscille entre ces deux quantités si différentes soit néanmoins tenue pour moyenne, c'est-à-dire ni sèche ni pluvieuse, il faut considérer que cet écart énorme dans un pluviomètre ne l'est pas du tout au même degré sur le sol. Il peut l'être à coup sûr, et en parlant de la sorte il ne s'agit point d'assimiler raisonnablement une année où le niveau d'eau pluviale n'excédera pas 51 centimètres à celle où il atteindra au contraire 69 centimètres. En réalité cependant il n'y a pas d'anomalie à ce que le peuple, observateur souvent précis à sa manière, trouve plus sèche une année où les instruments de précision auront chiffré de 65 à 70 centimètres, qu'une autre gratifiée seulement de 55 à 60. L'instrument scientifique est disposé pour ne rien omettre de la quantité d'eau tombée en une saison : la moindre giboulée comme la plus lourde averse concourent au prorata au total définitif. Il n'en va plus de même avec le sol, spécialement dans un sol comme celui de Jérusalem. Un volume relativement minime de pluie tombée, fine et douce, sans être fouettée par un vent d'orage, ni suivie trop promptement d'un vent d'Est torride vaut beaucoup plus pour la terre qu'une pluie dense et orageuse répandue en déluge et ruisselant trop vite pour imbiber profondément le sol et le féconder. De 39 ans d'observations méthodiques, M. Hilderscheid déduisait naguère une moyenne — certainement très approchée — de 661^{mm},9[2]. Le contrôle de son calcul a fourni un chiffre identique — 661^{mm},8 — pour cette période et la réduction en millimètres des chiffres enregistrés pendant onze nouvelles années à la même station météorologique anglaise[3] aboutit, pour les 50 ans qui représentent maintenant la durée continue des observations, à une moyenne légèrement augmentée : 662 millimètres 5. Le diagramme (pl. xv) fera saisir d'un coup d'œil comment l'hivernage annuel se comporte depuis 50 ans vis-à-vis de cette moyenne.

C'est affaire aux savants de grouper un nombre plus considérable d'observations sur des points différents aux extrémités opposées de la ville et en des conditions diversement favorables, en vue d'atteindre un chiffre moyen plus voisin encore de la réalité. A eux aussi doit être laissé le soin de rechercher s'il n'y aurait point, dans la succession des années sèches et humides, une alternance quelque peu déterminée ou une périodicité plus ou moins longue[4]; si telle heure de la journée est plus favorisée que d'autres de la pluie; comment se répartissent les phases pluvieuses, et nombre d'autres problèmes techniques intéressants pour la connaissance scientifique du globe, mais dont la portée est très secondaire dans l'histoire spéciale de Jérusalem. Notons seulement encore que même en janvier, au plus fort par conséquent de la saison usuelle, plus de cinq ou six jours pluvieux consécutifs seraient un fait relativement extraordinaire; encore la pluie n'est-

1. Éclairs pâles et prolongés au soir d'une journée très chaude, passage plus fréquent de nuages charriés par les vents d'Ouest et de Sud-Ouest, alternatives brusques de courants atmosphériques opposés, prédominance de vents d'Est secs et chauds, sans parler des mille rubriques chères au folk-lore et dont quelques-unes d'ailleurs, — comme les tas de sel préparés sur le sol à la fête du *Khâḍer* et qui fondent plus ou moins dans un temps donné, — ont un fondement assez rationnel.

2. *Op. l.*, tabl. viii, p. 22 s. Exner (*Zum Klima...*, *op. l.*, p. 128) donne comme moyenne générale sur tout le haut pays « de 600 à 650 mm. »; cf. son diagramme pl. v. Une moyenne analogue, 655 mm., est indiquée par St. Meunier (*Rev. des Dx-M.*, 1er mars 1910, p. 166) pour l'Asie en général.

3. M. Exner (*op. l.*, p. 135) est le premier à élever des soupçons contre la précision des observations en cette station, depuis 1900 environ.

4. Conformément à la périodicité de 35 ans que les spécialistes tendent à admettre en d'autres zones climatériques; cf. Hilderscheid, *op. l.*, p. 79. D'après M. l'abbé Moreux (*Pluie et soleil*, dans *L'Illustration* du 19 mars 1910, p. 279), la relation entre « le cycle solaire de onze ans et les périodes de pluie... ne peut plus faire de doute ». Elle est assez peu saisissable dans le diagramme pl. xv.

elle jamais constante dans ces journées : entre des averses d'importance et de durée variables, il y a souvent de longues heures d'accalmie et parfois une éphémère apparition du soleil. Ajoutons aussi que si la pluie se produit à toute heure du jour et de la nuit, les plus fortes averses sont cependant plus ordinaires aux premières heures matinales et surtout vers la fin du jour. Si au commencement de la nuit la pluie persévère elle devient à peu près invariablement fine et régulière et peut se prolonger parfois sans interruption, la nuit entière. Les orages violents éclatent surtout à la fin de l'après-midi, plus rarement après le coucher du soleil. Une fois ou l'autre au cours de la saison, une pluie matinale peut être précédée de quelques coups de tonnerre, voire même d'un seul, presque toujours alors sec et violent.

L'extrême importance nécessairement attachée à la pluie dans un milieu comme celui de Jérusalem, justifie les détails fournis à son sujet. Qu'une année par exemple la quantité de pluie demeure très en dessous de la moyenne normale, ou que, sans tomber si parcimonieusement, elle tombe à contretemps : aussitôt c'est l'alarme, bientôt des épidémies et par-dessus tout le coût plus élevé de la vie sous la menace de disette pour certaines denrées provenant de la contrée. Ainsi qu'on l'a indiqué déjà, l'influence des pluies sur les deux points d'eau vive — *ʿaïn Oumm ed-Daradj* et *bîr Ayoub* — est toute différente. Au *b. Ayoub* l'étiage se maintient assez ordinairement en novembre; mais dès le courant de décembre le niveau s'élève proportionnellement à l'intensité des pluies et une période un peu prolongée de pluie abondante arrive même à le faire déborder pour quelques heures. Il ne déborde pourtant à l'ordinaire en un petit ruisseau permanent pour plusieurs jours, qu'en janvier ou février[1]; c'est le signal de réjouissances universelles dans le vallon au-dessous de Siloé, car la montée du puits et l'expansion de l'eau dans le ravin du Cédron signifient que le sol est saturé dans tout le bassin supérieur, et l'indication est d'autant plus expressive que le flot se maintient plus longtemps et que le débordement faisait suite non à quelques torrentielles bourrasques mais à des pluies tranquilles et prolongées. A la fontaine de la Vierge les choses se passent tout autrement. Il faut des pluies très persévérantes pour rendre sensible l'augmentation du débit qui demeure toujours intermittent. L'augmentation une fois établie se constate sur la fréquence des jaillissements beaucoup plus que sur la quantité et la durée de chacun d'eux et elle se maintient longtemps après que les pluies ont cessé. Si l'hivernage a été normal, la source conservera tout l'été un débit à peine modifié et ne s'appauvrira que dans les dernières semaines de la saison.

Dans les rares années assez sèches pour la tarir, l'eau n'y reparaît que de longs jours après l'inauguration d'une nouvelle saison humide.

On n'a pas encore, à ma connaissance, tenté la détermination du débit moyen dans les deux sources, qu'il serait curieux de comparer à la somme des eaux pluviales dans leur bassin. La superficie globale de ce bassin peut s'évaluer avec une assez grande approximation à 750 hectares au maximum. Couverte d'une nappe d'eau de $0^m,66$, — moyenne calculée des dernières cinquante années, — elle représenterait un volume moyen de 4.950.000 mètres cubes d'eau, c'est-à-dire de quoi alimenter pendant 14 à 15 heures le cours d'un fleuve comme le Jourdain vers son embouchure[2]. Pour obtenir la quantité qui demeure en réserve au profit des sources, il faudrait calculer la perte immédiate par le ruissellement durant la pluie, l'évaporation, surtout dans les mois particulièrement secs où elle n'est compensée par aucune rosée, enfin le captage dans les citernes, autre et certainement très lourd tribut prélevé sur l'infiltration. Les éléments positifs d'un calcul de cette nature sont trop rares encore pour l'entreprendre

1. Le plus considérable débordement que j'aie observé est celui de février 1906. Le 19, l'eau coulait encore en ruisselet de $1^m,50$ de large avec une moyenne profondeur de 8 à 10 cm. et, d'après les habitants de Siloé, le puits avait débordé le 10 dans la journée. Voir l'indication plus précise de *MuNDPV.*, 1907, p. 27 s.; le ruisseau se serait perpétué plus de 14 jours [une bonne phot. le représente le 11 février]. Il y eut en cette même période un assez fort courant pendant une demi-journée, du tournant de l'ou. *el-Djôz* jusque dans le vallon argileux d'*el-Qâʿah*, au Sud duquel se perdait le torrent improvisé. Cf. aussi DALMAN, *Palästinajahrbuch*, 1911, p. 11.

2. D'après l'évaluation qu'en a faite M. le prof. BLANCKENHORN, *ZDPV.*, XXXII, 1909, pp. 95 ss.

avec quelque chance de précision[1], mais il est évident qu'on doit atteindre le maximum de déperdition totale en le supposant des deux tiers. C'est donc un minimum de 1 million et demi de mètres cubes d'eau absorbé par le bassin de Jérusalem et constituant l'alimentation des deux sources : soit la réserve nécessaire au débit annuel d'une fontaine qui fournirait régulièrement 47 à 48 litres par seconde, à supposer que toute l'eau imbibée reviendrait sourdre intégralement sur ces deux points[2].

Si vagues qu'ils doivent fatalement demeurer, ces chiffres éclairent néanmoins avec fruit la question vitale des eaux à Jérusalem. Les ressources n'en sont assurément point négligeables malgré la qualité médiocre d'une partie de ces eaux en l'état actuel et leur localisation passablement incommode pour la ville moderne. Avec le régime des pluies qu'on vient de voir, rien n'est plus facile que d'assurer à une population même très supérieure à celle de nos jours et sans faire état des fontaines trop éloignées au fond du Cédron, une large provision d'eau de citerne, de qualité aussi saine que beaucoup d'eaux de sources, à l'unique condition de veiller à la propreté des canaux de captage, à l'entretien des citernes et à l'aération de l'eau[3]. C'est sans doute moyennant des précautions de cette nature que la ville antique fut toujours assez abondamment pourvue aux époques les plus florissantes de son développement pour qu'on n'y signale jamais de disette d'eau et qu'elle ait eu au contraire pour les étrangers la réputation d'en être fort riche, tandis que toute la région d'alentour en était privée[4].

§ 2. *Régime météorologique.*

En relation très directe avec la pluie, les vents sont un autre élément utile à connaître dans le climat de Jérusalem. Ils peuvent souffler accidentellement de tous les points du cadran horizontal et apporter la pluie ou l'accompagner de même en principe. En pratique, le véritable vent de la pluie souffle de l'O., avec oscillations au N. et au S., et de l'E. Une pluie commencée par vent d'O. ou de N.-O. peut se prolonger quelque temps sous un passage du vent franchement au N.; en général un déplacement de ce genre arrête soudainement la pluie et, décompte fait d'insignifiantes gouttes d'eau répandues une fois ou l'autre par un nuage chassé sur la ville dans une saute de vent en plein N., je ne sais si l'on enregistrerait une seule averse notable amenée annuellement par le vent du N. Le nombre en est fort res-

1. En ce qui concerne l'évaporation en particulier, une assez large base de calcul fait encore défaut. La station météorologique anglaise n'est pas munie d'un évaporimètre et les observations à ce sujet, dans une des stations allemandes, ne m'ont été que très partiellement accessibles par BLANCKENHORN, *ZDPV.*, XXXII, 1909, pp. 99 ss. Depuis 1905-6 la publication en est faite régulièrement par M. Dück. Dans la station grecque organisée par M. Arvanitakis et qui a fonctionné seulement en 1896, l'évaporation quotidienne a été mesurée avec beaucoup de soin et publiée en détail dans les tableaux hygrométriques du savant professeur (*Essai sur le climat...*, p. 24 ss.). En 1896 un maximum d'évaporation quotidienne fut de 216 mm. le 13 juin par vent accidentel de SE. Mai, au contraire, remarquable cette année-là par la rareté du siroco, n'offrit qu'une moyenne mensuelle de 64 mm. au lieu de 137 mm. 3 en 1899 et 103 mm. 9 en 1906 dans la station allemande toute voisine. Le maximum mensuel de 1896 fut juin, 98 mm. 3 à la station grecque : il a été également en juin, 142 mm. 5, à la station allemande en 1906. Le total moyen pour 1906 est de 981 mm. 5. M. EXNER, *ZDPV.*, XXXIII, 1910, p. 138, indique 1m,054 comme moyenne d'après la station allemande pour les années 1895-1908 (?).

2. On aura une idée encore plus concrète de ce que représente cette quantité d'eau en considérant que ce chiffre théorique de 47 litres de débit à la seconde serait à peu près exactement celui requis pour fournir à une population de 100.000 habitants l'usage quotidien de 40 litres d'eau par tête.

3. Ce point de vue n'a certainement pas été pris en suffisante considération dans les nombreux projets élaborés en ces dernières années pour l'alimentation de Jérusalem en eau potable. Il est vrai : les diverses sources mises en cause dans les projets d'adduction sont de qualité satisfaisante, et préférables *a priori* aux eaux de citerne, aucune toutefois n'est d'une puissance assez considérable pour assurer à elle seule l'abondance à la ville; toutes, — aussi bien *'aïn 'Arroub* et le groupe secondaire voisin des vasques dites de Salomon, que *Fârah* et *Fawâr* dans la direction opposée, ou *el-Bîreh* au Nord, — sont dans des sites éloignés et défavorables qui rendent l'adduction extrêmement difficile et dispendieuse. Avant de passer si vite condamnation sur les bonnes vieilles citernes d'antan et de mettre à leur passif tous les maux de la ville ancienne et moderne, on ferait sagement de tenir une main ferme à l'exécution d'un projet plus simple, infiniment moins coûteux : augmenter les réservoirs d'eau de pluie et, plus encore, les assainir par des règlements d'hygiène et une police sévère de la voirie. Dans les établissements européens où les citernes sont assez vastes, assez indépendantes aussi de toute infiltration contaminée, l'eau n'a aucun principe malsain.

4. La documentation sera fournie à propos des installations hydrauliques anciennes.



treint aussi par N.-E., un peu moins par N.-O.[1]. L'influence prépondérante des souffles d'E. et d'O. se conçoit d'elle-même pour un site fortement relevé sur une crête montagneuse entre la Méditerranée et l'immense désert syro-arabe.

Le régime des vents diffère naturellement d'une période à l'autre dans le cycle annuel. Quand l'hiver règne sur le bassin méditerranéen, la réfrigération de la température superficielle y fait naître les vents et fréquemment les redoutables cyclones qu'un appel d'air à peu près constant dans les steppes chaudes d'Arabie centrale dirige vers l'Orient. Ces vents de mer et les couches atmosphériques saturées d'humidité qu'ils ébranlent, engendrent sur la Méditerranée les nuages qui s'épaississent à mesure qu'ils s'éloignent du rivage. En venant heurter le barrage montagneux, et élevés à l'altitude de Jérusalem, ils subissent par intervalles le refroidissement et la condensation nécessaires pour les résoudre en pluies d'autant plus abondantes que le point de départ de la colonne d'air humide est dans une zone plus chaude, que la marche en est plus rapide et que la température générale est plus basse sur la montagne. Ainsi s'explique avec une extrême simplicité que les plus fréquentes et les plus grosses pluies tombent d'ordinaire en janvier et arrivent du S.-O. Au début de la saison, il n'est pas rare au contraire que la pluie se produise par vent d'E.; c'est même à peu près invariablement le fait de la première averse, qu'elle résulte de la condensation d'un air humide directement chassé d'Orient ou de la réaction du vent d'E., alors froid, sur des nuages accumulés d'O. avec une température plus élevée. De cette réaction particulièrement violente au commencement de l'hivernage et plus encore en avril-mai résultent les orages dont un assez grand nombre se forment au-dessus de la ville, mais qui éclatent habituellement un peu plus bas vers l'E. et de préférence sur le *Ghôr* et la mer Morte[2].

En été, quand le désert oriental implacablement surchauffé est écrasé sous une atmosphère lourde et aspire en quelque sorte l'air plus subtil et plus frais de la Méditerranée, ce sont les vents d'O. qui dominent naturellement avec une tendance marquée à souffler d'O.-N. et du N., parce que l'appel plus considérable vers le Négeb et l'intérieur de l'Arabie établit un courant plus fréquent dans cette direction, au gros de la saison sèche. Aussi les mois de juillet et d'août sont-ils, à Jérusalem, beaucoup plus agréables que ne le feraient supposer de prime abord leur extrême sécheresse et leur moyenne très élevée de température, incomparablement meilleurs à tout le moins que les mois si chers à l'imagination occidentale, avril-mai et septembre-octobre. Presque chaque jour en cette période aux heures pénibles d'une matinée sans vent succède, vers le milieu du jour, une brise d'Ouest légère et vivifiante. On n'éprouve durement le poids de la chaleur que dans les intervalles où elle cesse, le matin et un moment au coucher du soleil. Rares sont, par bonheur, les jours où cette brise ne peut arriver jusqu'à la montagne, refoulée par des souffles d'E. ou de S.-E. torrides et déprimants : souffles néfastes qui empoisonnent presque littéralement la plus grande partie des phases de transition de la saison humide à la saison sèche. Le pire de ces vents maudits arrive du S.-E., par l'extrémité méridionale du *Ghôr*, par-dessus le gouffre du lac Asphaltique et les arides collines du désert judéen[3]. Déchaîné quelquefois en véritables rafales, il est plus ordinairement d'une course assez molle, mais chargé d'impalpables poussières qui teintent tout le ciel en grisaille jusqu'à obscurcir l'atmosphère presque à l'égal des épais nuages de pluie. Il dessèche et embrase l'air, brûle la végétation, paralyse toute énergie et crée en se prolongeant un état général de malaise et d'énervement. C'est le redoutable *khamsin* dans la désignation populaire indigène, le siroco des Européens, thème fréquent et toujours facile à descriptions pleines de couleur, surtout de la part d'écrivains qui ne l'ont expérimenté qu'en passant, ou qui ont trop en mémoire quelque effrayante peinture d'un dramatique désastre occasionné par l'haleine mortelle du siroco dans les sables ar-

1. Voir le tableau comparatif de Chaplin, *QS.*, 1883, p. 29, pour 22 ans et les remarques de Hilderscheid, *op. l.*, p. 81; Exner, *op. l.*, p. 141 ss.

2. Il n'y a plus rien en cela qui dépasse le cadre d'une physique élémentaire. Il est curieux et non sans profit de lire aujourd'hui encore sur le sujet les observations sagaces de Volney, *Voyage... état physique de Syrie;* ch. II : *Considérations sur les phénomènes des vents, des nuages, des pluies, des brouillards et du tonnerre* (pp. 43-68 de la 6e éd.).

3. Cf. *Jérémie*, 4, 11.

dents du Nedjed. Les plus impressionnantes peintures sont encore, pour le lecteur réfléchi, celles des hommes de science uniquement attentifs à enregistrer la nature et les méfaits de ce fléau, car ce nom lui convient, en vérité, alors même qu'il se fait le plus bénin.

Pour bien comprendre qu'en fin de compte l'imagination populaire ne l'a pas dénigré, il n'est pas trop d'en avoir subi, à travers de longues années, le monotone accablement. Il faut l'avoir vu, après les journées radieuses qui s'intercalent dans les dernières pluies, étendre sur Jérusalem et son horizon un crépuscule lugubre où se noient tous les contours, où les formes, d'ordinaire si nettes, semblent flotter et se confondre. Il faut avoir annuellement senti user en soi, par le retour périodique de ces jours appréhendés, l'activité intellectuelle et physique, presque jusqu'à l'énergie morale, pour mesurer la funeste influence d'un tel phénomène climatérique et ne plus trouver étrange le vieux folk-lore artistique oriental donnant au démon du vent d'E. les traits horribles d'un fauve hybride et malfaisant (fig. 21)[1]. Peu nombreux sont heureusement ces jours de paroxysme du siroco sous sa vraie forme de vent du S.-E.; le siroco atténué, pénible encore, peut régner au contraire plusieurs semaines et jusqu'à un mois entier sans interruption appréciable. Souvent, en de tels intervalles, la brise d'Ouest atteint le sommet de la montagne; une lutte fougueuse s'engage alors, dans laquelle on peut voir des nuages chassés en des directions diamétralement opposées, à des altitudes différentes : haut dans le ciel, les nuages frais et humides apportés par le vent d'O. courent à l'orient, tandis que, bas au-dessous, circulent lourdement vers l'occident des nuages qui semblent peser sur l'atmosphère chaude et sèche[2]. Que la victoire reste au vent d'O. et en quelques heures le bien-être est sensible partout; avec le triomphe du siroco c'est un degré de plus de lassitude et d'abattement universels, sous le ciel morne et comme mêlé à la terre dans un horizon de poussière. Durant la saison humide, le vent d'E. nettoie l'atmosphère et lui donne son maximum de transparence.



Fig. 21. — Le démon du vent d'Est. Statuette assyrienne du Louvre.

Même alors cependant et en dépit de tout le charme que peuvent offrir ces périodes ensoleillées, le vrai peuple de Jérusalem n'aime pas voir se prolonger le vent d'E. qui devient trop vite une menace de sécheresse et ne dépouille jamais totalement ses propriétés pernicieuses[3].

1. En réalité c'est le vent qui arrive du désert arabique. C'était, pour les Assyro-Babyloniens, le vent du Sud-Ouest; pour les Palestiniens c'est le vent du Sud-Est. Pour tous c'est le « vent terrible, ... fléau des régions de l'univers, ... peste de l'humanité, ... maladie de la tête », ... ainsi que s'épuisent à le maudire les incantateurs babyloniens; cf. K. Frank, *Babylonische Beschwörungsreliefs*, p. 83.

2. Cette curieuse superposition de courants atmosphériques est à observer très fréquemment à certaines époques plus instables, février-mars, octobre-novembre, et se prolonge facilement un quart d'heure ou une demi-heure avant que s'établisse une direction prépondérante du vent. Dans la saison sèche la substitution d'un vent à l'autre est généralement plus soudaine et pas aussi perceptible, à moins qu'elle ne provoque de rapides et désagréables tourbillons qui soulèvent comme une trombe de poussière. Les tableaux météorologiques les plus détaillés ne peuvent naturellement pas enregistrer ces luttes atmosphériques momentanées, où il semble que toute la rose des vents frémisse à la fois.

3. On lui impute par exemple assez volontiers, à Jérusalem,

Été et hiver, c'est donc d'O. que sont attendus les souffles bienfaisants, trésors de fécondité, car ils amènent les plus abondantes pluies et la rosée, réconfort inappréciable dans les ardeurs de la canicule. Tout au plus appréhende-t-on de ce côté quelques journées annuelles de véritable ouragan au cours de chaque saison pluvieuse normale. Le vent monté de la mer souffle alors sur Jérusalem avec une furie capable de causer de sérieux accidents. Les oliviers noueux et rabougris tordent en gémissant leur ramure. Les arbres plus altiers, quoique pour la plupart dépouillés alors de leurs feuilles, couchent leur tête jusqu'au sol quand ils ont assez de souplesse encore pour la sauver ainsi[1]. Dans les ruelles tortueuses de la cité, c'est une sarabande de tous les débris imaginables, de toutes les loques arrachées aux maisons et entraînées dans un tourbillon éperdu. Au dehors, la nuit surtout, on éprouve je ne sais quelle impression poignante à écouter le hurlement sauvage de l'ouragan vertigineux qui s'engouffre par les vallées dans la profondeur du désert.

Hiver et été, les jours absolument calmes sont en faible minorité et trop souvent se produisent dans l'atmosphère, en une même journée, des sautes violentes dont les suites peuvent devenir néfastes. Quand elles sont modérées, elles ont pour l'ordinaire ce résultat fort avantageux, l'été surtout, de varier la température et d'y entretenir l'humidité en dehors des périodes de siroco. Cette humidité est souvent assez intense pour créer, même dans la saison chaude, des nuages capables d'affronter le soleil aux premières et aux dernières heures du jour; la chaleur est atténuée d'autant et la nuit une rosée bienfaisante et extrêmement abondante abreuve la végétation[2].

Malgré l'altitude moyenne relativement faible de Jérusalem, la pression atmosphérique normale n'y est déjà plus que de 696 millimètres en chiffre rond, avec une oscillation pouvant atteindre 25 millimètres autour de cette moyenne. Des chutes barométriques plus ou moins sensibles sont à observer momentanément en toute saison; dans l'ensemble toutefois, la pression habituelle garde son maximum durant les mois humides et atteint son minimum durant les mois secs et chauds[3]. Ces mois, on l'a vu, sont essentiellement juillet-août. La température s'élève alors — exceptionnellement il est vrai et pour peu d'heures — au cœur de la journée jusqu'à 40° centigrades. Plus communes sont les températures de 33-35° à cette époque de l'année, quoique la moyenne de ces mois mêmes n'atteigne pas tous les ans 25° et puisse demeurer inférieure à 23° s'il n'intervient aucune période un peu prolongée du vent d'E. Septembre-octobre présentent des moyennes très régulièrement et très sensiblement diminuées à 21-19°, mais l'intervention du siroco peut y occasionner, comme en mai, des températures transitoires aussi élevées qu'au plus fort de l'été, soit 35-39°, quitte à tomber soudainement presque de moitié en 24 heures par un revirement du vent. Les plus basses températures moyennes s'observent à peu près toujours dans l'intervalle du 15 janvier au 1er mars, et si le minimum est plus souvent en janvier[4], avec des fins de nuits à — 5°, voire même une fois — 7°, c'est cependant février qui a la plus faible moyenne générale avec ses 8°-9°. Il est pour autant fort peu aimé des pauvres gens dans la ville, mal défendus en leurs masures contre l'humidité pénétrante et sans ressources pour se vêtir ou se chauffer comme il serait nécessaire. Les minimums indiqués sont tout à fait exceptionnels, il est à peine besoin d'en avertir, et le thermomètre ne se maintient jamais plus de quelques heures aussi bas, de sorte que la gelée, relativement peu fréquente, n'est pas non plus bien durable. En quelques points, plus exposés, ce n'est pourtant pas un phénomène insolite que de voir le gel persévérer d'une nuit à l'autre. L'imagination populaire[5] estime volontiers plus saine l'atmosphère d'une année où la gelée aura été plus

une influence, à tout le moins quelque corrélation avec les tremblements de terre. Le fait que le redoutable choc de la nuit du 29 au 30 mars 1903 avait été précédé de plusieurs journées d'un vent d'Est froid n'a pas peu contribué à renforcer la conviction populaire en même temps que la date corroborait le sobriquet familier : *abou Zalâzel* « père des tremblements de terre », attribué à mars (*adar* à peu près).

1. Telle est la fréquence et l'énergie des souffles d'Ouest qu'on peut voir, contre les rampes des collines les plus exposées, presque tous les arbres plus ou moins inclinés à l'Est.

2. Cette rosée très dense équivaut vraiment, en certains jours, pour le sol, à une petite pluie.

3. Voir les tableaux de M. Glaisher, *QS.*, 1898, pp. 121 ss., de 1861 à 1896; cf. Exner, *op. l.*, p. 144 s.

4. Déjà S. Jérôme : *Januarius... omni calore sublato, hiberni frigoris continet principatum* (*In. Ez.* **29**, 1 ss.; *PL.*, XXV, 277).

5. Écho d'observations d'ailleurs rationnelles.

sévère au cours de l'hivernage. Bien qu'elle puisse entraîner d'assez graves dégâts dans les jardins de la ville[1] et la culture maraîchère de Siloé, on ne l'appréhende donc pas en général, beaucoup au contraire quelques rares gels tardifs et des gelées blanches quelque peu rigoureuses quand la végétation a pris tout son essor.

La neige peut tomber assez abondante pour enfouir totalement le sol sous un manteau épais[2] et permanent pour plusieurs jours, une fois environ tous les dix ans. A l'inverse, tout un hiver peut s'écouler sans que l'on remarque une véritable chute de neige, c'est-à-dire suffisamment dense et tombant par une température assez basse pour mettre même une tache blanche sur le sol. Dans les hivers moyens, les quelques centimètres de neige tombés dans une rafale fondent presque instantanément et ne laissent de traces pour quelques heures, un jour ou deux au plus, que dans les creux où la neige s'était amassée en paquets et où la chaleur pénètre moins (fig. 22).



Fig. 22. — Le Bézétha, le vallon d'es-Sâhireh et le mont des Oliviers sous la neige. Vue prise de la terrasse de Saint-Étienne, en février 1911.

Dans l'ensemble — et abstraction faite d'anomalies plus ou moins fréquentes ici comme partout ailleurs, en ce sens que les mutations atmosphériques ne suivent pas un cours moyen et régulier comme l'évolution des astres par exemple — le climat de Jérusalem est donc plutôt tempéré que chaud. Il est pourtant très éloigné d'avoir la salubrité constante d'un climat vraiment tempéré et les saisons intermédiaires surtout, qui correspondent au printemps et à l'automne des zones tempérées, sont précisément les moins saines, celles qui exigent le maximum de précautions hygiéniques sans qu'on puisse radicalement se soustraire aux influences pernicieuses.

Il y a longtemps que médecins et météorologistes ont signalé quelques motifs essentiels de ces influences néfastes : division trop absolue entre saison humide et saison sèche, excès de sécheresse atmosphérique souvent prolongée en de longues phases de siroco, variations brusques et immodérées dans la température et l'atmosphère d'une même journée. Les principaux méfaits de tels excès et de tels caprices sont les trop fréquentes ophtalmies, les troubles gastriques, les affections rhumatismales, la fièvre surtout, la redoutable fièvre au caractère paludéen qu'on soupçonnerait si peu *a priori* sur le rocher aride et si souvent torréfié de Jérusalem. Pour ne pas faire ici et n'y avoir sans doute jamais fait les mêmes ravages que sur divers autres points de Palestine, la *malaria* n'en est pas moins un élément caractéristique du climat; la physiologie contemporaine en tiendrait assurément compte exact pour apprécier le peuple qui vit et qui a vécu en ce milieu[3]. Bénigne et traîtresse en ses premières atteintes, elle prend lentement posses-

1. Détruisant parfois en une nuit des arbustes en pleine prospérité.

2. Environ 25 à 30 centimètres dans le jardin de l'École pendant plus d'une journée à la fin de mars 1892; 30 centimètres après la plus forte bourrasque de février 1911. M. Chaplin a signalé (*QS.*, 1883, p. 11) un maximum extraordinaire de 43 centimètres le 28-29 décembre 1879.

3. Sur l'influence redoutable de la malaria en général, voir

sion de l'organisme entier, le ronge, le déprime et le laisse sans ressources après l'avoir rendu accessible aux troubles les plus divers. Un régime hygiénique sévère, observé avec la plus circonspecte vigilance, peut sans doute défendre un tempérament normal contre les maladies proprement dites occasionnées par le climat : il demeure impuissant à l'immuniser tout à fait et à lui conserver la même somme d'énergie physique et morale spontanée qu'il développerait sous un ciel plus clément. Il en résulte donc à peu près inévitablement ou l'apathie musculaire et l'engourdissement de la volonté qui font la somme de ce qu'on est convenu d'appeler un « Oriental », ou une tension trop constante de l'énergie obstinée à réagir contre les exigences du climat.

On se tromperait singulièrement à croire que toute la population qui peut passer sommairement pour indigène à Jérusalem, se classe d'emblée à la catégorie « orientale » au sens qui vient d'être indiqué en raccourci. Quelle que puisse être la tendance générale au kief béat et à la mollesse d'action, la nécessité matérielle brutale aiguillonne avec assez de puissance pour en faire sortir, surtout dans les phases meilleures. Et il se fait, de cette double et contradictoire influence, un amalgame qui donne au caractère général de cette population sa nuance la plus originale : on l'appellerait volontiers de la nervosité, s'il n'y avait écueil d'exagération dans l'usage de termes aussi définis appliqués à un sujet dont la détermination ne saurait être vraie qu'à la condition de rester floue. L'activité individuelle et commune procède à peu près invariablement par à-coups, s'exaspère devant l'obstacle et s'y brise aussi souvent qu'elle ne réussit pas à le forcer de prime abord; l'effort raisonné et persévérant est très insolite. En peu d'heures, la ville entière peut paraître soulevée par un bruyant enthousiasme ou anéantie sous une universelle terreur. Un jour elle sera le témoin apparemment impassible d'événements curieux, et le lendemain sera mise d'un bout à l'autre en émoi par un incident aussi banal que possible, sinon par quelque vulgaire canard issu des papotages de la rue.

Ce serait certainement encore projeter sur l'histoire de Jérusalem une lumière intéressante et utile, tout indirecte qu'elle paraisse, que d'examiner en détail ses conditions économiques si défavorables, son isolement par rapport à tous les grands centres de l'activité moderne comme de la culture antique, la bigarrure de sa population à travers les âges, enfin le cadre austère de son horizon. Tout cela, il me semble, a été dit assez souvent, assez exactement aussi pour que nul désormais n'en ignore [1]. Si quelques textes bibliques [2] commentés avec une exagération tout à fait mal informée peuvent donner l'illusion — chère au rabbinisme — d'une Jérusalem de béatitude, centre de la terre, marché des nations, confluent de toutes les richesses, théâtre constant de toutes les merveilles, qui ne sait combien peu la réalité dure répond à tant de fascinantes images? Même en faisant large à l'excès la part extrêmement douteuse de mutations climatériques capables d'entraîner une certaine péjoration générale du site [3], du jour où ce

les monographies de W. H. S. Jones, *Disease and History; Annals of Arch. and Anthrop. of Liverpool*, II, 1909, pp. 33-45, — qui envisage spécialement la Grèce, — et *Dea Febris: a study of malaria in ancient Italy; ibid.*, pp. 97-124. Cf. comme attestation épigraphique l'ex-voto du Janicule (Gauckler, *Compt. rend. Acad. IBL.*, 1910, pp. 404 ss.). M. R. St. Macalister suggère (*QS.*, 1910, p. 4) d'expliquer par l'influence de la fièvre endémique parmi les marécages dans la haute vallée du Jourdain le caractère mou des gens de Laïš (*Jug.* **18**, 7).

1. M. Smith y a consacré dernièrement presque 200 pages, sous la rubrique *The Economics and Politics* (*Jerusalem*..., I, 275-456). Le sujet traité avec cette ampleur relève beaucoup plus d'une histoire générale du peuple juif que de l'histoire spéciale de Jérusalem. Un trait heureux au contraire du tableau esquissé par le distingué historien est la réaction du désert sur la ville; il faut regretter seulement qu'il l'ait accentué à l'excès (cf. *RB.*, 1909, p. 633). S. Jérôme l'avait bien exprimé d'un mot discret : ... *Jerusalem quae juxta solitudinem ad Austrum versa est* (*PL.*, XXIV, 767).

2. Par exemple *Is.*, **60**, 5-17; **66**, 18 ss.; *Ez.*, **5**, 5. — Cf. le comm. de S. Jérome, *in loc.* — **26**, 2, etc.

3. On a mainte fois discuté cette question du changement de climat à Jérusalem, les uns concluant à une transformation néfaste, tandis que d'autres se déclarent enclins à le supposer tel aujourd'hui qu'il y a trente ou quarante siècles, plus encore même si l'on faisait état précis de toutes les indications à glaner dans les textes bibliques. Cette tâche, malgré son intérêt, ne sera pas abordée ici, car elle relève de la climatologie palestinienne générale et non plus seulement de Jérusalem. En se référant au rapide aperçu de M. Hilderscheid à la fin de sa monographie (*op. l.*, p. 82 ss.), il est cependant facile de constater déjà combien étroite est la relation entre le climat contemporain et les expressions bibliques des plus anciens temps. La question ne semble avoir été compliquée que par des observations inexactes imprudemment reproduites

repli de montagne cessa d'être le tranquille abri d'un village cananéen pour se transformer en capitale d'une nation, il devenait incapable de se suffire et devait être approvisionné d'assez loin. Les grandes voies commerciales où se pressait tout le trafic entre les extrémités du monde oriental et le bassin méditerranéen longeaient le massif judéen sans y pénétrer d'aucun côté; Jérusalem pouvait sans doute y gagner en sécurité, elle y perdait manifestement en confort et en développe-

et qui mettent les historiens dans le plus grand embarras. A consulter par exemple TOBLER, *Dritte Wanderung*, p. 209 et 473, n. 525, on pourra croire qu'en certaines années on aurait mesuré 2 mètres et presque 2m,50 de pluie à Jérusalem. Le pluviomètre invoqué était celui de Mac Gowan dont on sait aujourd'hui qu'il était construit avec une déplorable inexactitude (cf. HILDERSCHEID, *op. l.*, p. 18 s.). D'autres fois ce sont des observateurs à vue de clocher affirmant, d'après le témoignage de leur mémoire pas assez fidèle, que « les conditions climatériques de Jérusalem ont extraordinairement changé » depuis 25 à 30 ans (*MuNDPV.*, 1908, p. 45, d'après un journal de New-York, à qui la savante revue aurait bien fait de laisser la propriété de cette *nouvelle* fausse). La première preuve alléguée est le changement dans le régime et la quantité de pluie. Le tableau des 50 dernières années fait assez justice de l'aphorisme. L'argument le plus sérieux des partisans d'une transformation défavorable est le déboisement de la Palestine méridionale. Cette dévastation est un fait lamentable et quand on l'a vu 20 ans se poursuivre jusque sur les racines des vieux bois coupés pour faire du charbon et des taillis dévorés par les chèvres, on ne songe pas à presser quelques textes bibliques pour en exprimer la conclusion qu'il n'a pas dû se produire de « diminution appréciable des forêts » (HILDERSCHEID, *op. l.*, p. 101). On peut au contraire se demander si vraiment les forêts ont sur le régime pluvial d'une contrée l'influence directe et considérable qui leur est attribuée par la croyance populaire. Les spécialistes n'en conviennent guère, semble-t-il, et l'étude de M. L. Anderlind pour la Palestine septentrionale donne assez raison à leur avis (*Der Einfluss der Gebirgswaldungen im nördlichen Palästina auf die Vermehrung der wässerigen Niederschläge daselbst; ZDPV.*, VIII, 1885, pp. 101-116) malgré l'augmentation de 41 mm. dans la moyenne annuelle pour les 10 années qui représentaient alors la période d'observation. Pour ces 10 années en effet M. Anderlind évaluait la moyenne de Jérusalem à 57 centim. et celle de Nazareth à 61; or on sait maintenant que la moyenne plus réelle de Jérusalem est de 66 depuis 50 ans, plus considérable par conséquent que celle de Nazareth qui ne semble pas à modifier beaucoup depuis les calculs d'Anderlind. Le vrai gît sans doute en une moyenne applicable beaucoup plus au bassin oriental de la Méditerranée qu'à Jérusalem seule ou à la Palestine : il s'y est produit une lente diminution des pluies depuis les premiers âges historiques, il y existe peut-être un cycle plus ou moins défini dans la gradation des pluies; rien toutefois n'autorise à parler de révolution climatérique, ni même à supposer la Jérusalem où vécut Notre-Seigneur douée d'un autre ciel et d'une plus clémente atmosphère que la Jérusalem de nos jours. Malgré sa longueur, un récit de pèlerin du VIIe s., Arculphe, a ici sa place : *non esse praetereundum videtur*, ainsi que disait le bon Adamnanus, le scribe diligent qui en fixa la teneur. *Diversarum gentium... prope innumera multitudo quindecima die mensis Septembris anniversario more in Hierosolymis convenire solet ad commercia mutuis venditionibus et emptionibus peragenda. Unde fieri necesse est, ut per aliquot dies in eadem hospita civitate diversorum hospitentur turbae populorum, quorum plurima camelorum et equorum asinorumque numerositas, mulorum nec non et boum masculorum... per illas politanas plateas stercorum abominationes propriorum passim sternit, quorum nidor non mediocriter civibus invehit molestiam, quae et ambulandi impeditionem praebent. Mirum dictu, post diem supra memoratarum recessionis cum diversis turmarum jumentis nocte subsequente immensa pluviarum copia de nubibus effusa super eandem descendit civitatem, quae totas abstergens abominabiles de plateis sordes ablutam ab immunditiis fieri facit eam. Nam Hierosolymitanus ipse situs... ita est molli a conditore deo dispositus declivio... ut illa pluvialis exuberantia nullo modo in plateis stagnantium aquarum in similitudinem supersedere possit, sed instar fluviorum... ad inferiora decurrat. Quae... caelestium aquarum inundatio... omnia secum stercoralia auferens abominamenta... torrentem Cedron auget et post talem Hierosolymitanam baptizationem continuatim eadem fluminalis exuberatio cessat. Hinc ergo non neglegenter annotandum est, quanti vel qualis honoris haec electa et praedicabilis civitas in conspectu æterni genitoris habeatur, qui eam sordidatam diutius remanere non patitur sed ob ejus unigeniti beneficentiam citius eam emundat, qui intra murorum ejus ambitum sanctae crucis et resurrectionis ipsius loca habet honorifica* (GEYER, *Itinera...*, p. 225 s.). Le pittoresque morceau ne serait déjà pas sans intérêt en nous apprenant qu'une pluie accidentellement tombée dans la nuit qui suivit la foire du 15 septembre — lendemain de « la Croix », disent les métayers du Dauphiné — parut à Jérusalem un phénomène assez extraordinaire pour que l'on criât au miracle. Le plus piquant est dans la généralisation aussitôt faite de ce miracle au profit du pèlerin occidental qu'une telle pluie n'était point pour étonner beaucoup en elle-même. Et à l'entendre détailler le prodige et en exposer la cause ainsi qu'on la lui a dite, la mémoire s'emplit de tout le vieux folk-lore religieux de la Ville Sainte dont on balayait tous les jours les rues et les places, où il n'y avait ni fourneaux, à cause de la fumée, — ni tanneries (à l'Ouest), à cause de l'odeur, — ni jardins même, à cause de l'engrais, — seul le « jardin de roses du temps des prophètes » faisant exception, — où le scorpion ne piquait pas plus que le serpent. où les vents n'avaient aucune action sur la colonne de fumée de l'autel des holocaustes, etc. (voir les citations groupées dans NEUBAUER, *La géogr. du Talmud*, p. 135 s.; LIGHTFOOT, *Horae hebr. et talmud.*, ed. Gandell, 1859, I, 47 ss., 230 s.; BÜCHLER, *Rev. étud. juiv.*, LXII, 1911, p. 201 ss. et LXIII, 1912, p. 30 ss.). Où saisir plus sur le vif la nuance propre à la plupart des observations anciennes et modernes quand elles ont Jérusalem pour objet?

ment de civilisation, jusqu'à ce qu'un pouvoir assez énergique y eut fait dériver momentanément les ressources de l'étranger. Mais ces époques de prospérité matérielle, d'opulence et de bien-être demeurent faciles à compter : presque toutes furent éphémères. Elles semblent, après tout, si peu en harmonie avec la nature même de cette ville, qu'elles ont frappé au plus haut degré l'imagination du peuple, créé un cycle de légendes et invariablement orienté Jérusalem en des voies néfastes. Nous aurons à le signaler plus tard avec quelque détail ; il était bon d'indiquer dès maintenant ces éléments fondamentaux de la physionomie si particulière de la ville sainte entre toutes, depuis le jour où Dieu y vint prendre possession du temple dont il avait dit : « Là sera mon nom[1]. »

S'il fallait trouver à cette ville une analogie parmi toutes celles qui furent célèbres dans l'antiquité, on chercherait en vain parmi les capitales opulentes, étalées au bord de quelque grand fleuve, sur un rivage maritime ou au nœud des grandes voies commerciales entre plusieurs mondes. Une seule ville au nom glorieux pourrait revenir en mémoire, située comme elle haut sur une montagne, comme elle isolée des chemins de trafic et recueillie dans une solitude austère et grandiose, sans horizon lointain malgré son élévation et la proximité de la mer : c'est Delphes. Et Delphes aussi fut essentiellement une ville sacrée.

1. I *Rois*, **8**, 29 ; cf. II *Par.*, **33**, 4. Bien avant les historiens modernes, Josèphe a exposé dans une page sans doute trop travaillée, d'une vue fondamentale très juste cependant, le contrecoup de cette situation de la Judée et implicitement de Jérusalem sa capitale, loin des côtes et sans trafic maritime (*C. Ap.*, I, 12) : Ἡμεῖς τοίνυν οὔτε χώραν οἰκοῦμεν παράλιον οὔτ' ἐμπορίαις χαίρομεν... ἀλλ' εἰσὶ μὲν ἡμῶν αἱ πόλεις μακρὰν ἀπὸ θαλάσσης ἀνῳκισμέναι... Dans *Is.* (**33**, 21) perce déjà peut-être quelque sentiment des profits qu'eût amenés la proximité de la mer ; mais à quoi bon s'épuiser à la dure manœuvre des mâts et des voiles (v. 23) ? Iahvé réside à Jérusalem, ce qui équivaut au plus riche butin ; même les boiteux ont part à celui-là.

CHAPITRE III

CADRE TOPOGRAPHIQUE DE LA VILLE ANCIENNE

I. — JÉRUSALEM AUX CONFINS DE JUDA ET DE BENJAMIN.

Deux passages du livre de *Josué* groupent les repères topographiques les plus importants pour déterminer dans son ensemble la localisation de Jérusalem à l'époque de la conquête israélite : xv, 7ᵇ-9; xviii, 15-17ᵃ. Ils décrivent en sens inverse une même ligne de démarcation entre Juda et Benjamin. La ville jébuséenne, sise aux confins des deux tribus, demeure toutefois sur le territoire de Benjamin (xviii, 28). Avant d'appliquer sur le terrain les données bibliques relatives à ce tracé, l'examen intrinsèque des textes s'impose, sinon avec la minutie d'une critique textuelle complète, du moins pour vérifier, dans les principales versions, la teneur commune des documents.

Josué xv, 7-9 : limite septentrionale de Juda :

TM :	LXX :	Vg :
7ᵇ La limite passait aux eaux d''Aïn Šémèš et aboutissait à 'Aïn Rogel. 8 Elle remontait ensuite le ravin de Ben Hinnom, venant du sud au flanc du Jébuséen, — c'est Jérusalem, — gravissait la cime de la montagne qui est devant le ravin de Hinnom dans la direction de l'occident et à l'extrémité septentrionale de la vallée des Rephaïm. 9 De la crête de la montagne la limite s'infléchissait vers la source des eaux de Nephtoaḥ,... et tournait dans la direction de Ba'alah — qui est Qiryath Ye'arim.	7 τὰ ὅρια... διεκβαλεῖ (B, mais διεκβάλλει dans Bᵃ et A) ἐπὶ τὸ ὕδωρ πηγῆς ἡλίου, καὶ ἔσται αὐτοῦ ἡ διέξοδος πηγὴ Ῥωγήλ· 8 καὶ ἀναβαίνει τὰ ὅρια εἰς φάραγγα Ὀνόμ (B, Εννομ A) ἐπὶ νότου τοῦ Ἰεβούς (B, ἐπὶ νώτου Ἰεβοὺς A et Luc.) ἀπὸ λιβός (B et Luc., omis dans A), αὕτη ἐστὶν Ἰερουσαλήμ, καὶ ἐκβάλλει τὰ ὅρια ἐπὶ κορυφὴν ὄρους; ἥ ἐστιν κατὰ πρόσωπον φάραγγος Ὀνόμ πρὸς θαλάσσης, ἥ ἐστιν ἐκ μέρους γῆς Ῥαφαεὶν (Ραφαειμ) ἐπὶ βορρᾶ (B, βορραν A, Luc.). 9 καὶ διεκβάλλει τὸ ὅριον ἀπὸ κορυφῆς τοῦ ὄρους ἐπὶ πηγὴν ὕδατος Μαφθώ .. καὶ ἄξει τὸ ὅριον Ἰεβάαλ (B, εἰς Βααλ, A) αὕτη ἐστὶν πόλις Ἰαρείμ.	7ᵇ ... *transitque terminus ad aquas quae vocantur Fons Solis et erunt exitus ejus ad fontem Rogel.* 8 *Ascenditque per convallem filii Ennom ex latere Jebusaei ad meridiem, haec est Jerusalem. Et inde se erigens ad verticem montis qui est contra Geennom ad occidentem in summitate vallis Raphaim contra aquilonem.* 9 *Pertransitque a vertice montis usque ad fontem aquae Nephtoa, et pervenit... inclinaturque in Baala, quae est Cariathiarim.*

L'unité des Versions pour l'ensemble du texte laisse place à quelques nuances. Au point de vue grammatical, on observera partout le flottement dans l'emploi des temps passé et futur, sans portée pour la localisation topographique. Le passage de la limite à 'Aïn Šémèš et son arrivée à la fontaine de Rogel sont attestés de façon très concordante; tout au plus relèvera-t-on dans les LXX l'omission d'une préposition correspondant à אל hébreu devant Rogel. Cette préposition, le grec l'a insérée au début du verset 8 de manière à spécifier autrement que TM et Vg. la situation de Gê Hinnom. Ici en effet la limite parcourt déjà cette vallée dès qu'elle commence à dépasser Rogel; là au contraire, le début de son trajet après Rogel l'achemine seulement « vers la vallée de Hinnom », qu'elle atteindra au moment de toucher l'extrémité de la ville jébuséenne.

A propos de la relation entre cette ville et la limite, la leçon simplifiée de LXXᴮ paraît d'abord assez séduisante, situant la « vallée de Hinnom *au* sud ἐπὶ νότου- » de la ville et omettant אל כתף.

Mais ἐπὶ νότου n'est pas non plus tout à fait l'équivalent de l'hébreu מנגב « *du* sud », après le verbe de mouvement עלה au début de la phrase. L'autorité de B étant trop faible à elle seule pour justifier l'omission de la donnée très expressive אל כתף, — de style en ce récit (cf. vv. 10 s.), — la leçon massorétique sera préférée. Elle a été nuancée sensiblement. Si ἐπὶ νώτου dans A et Luc. correspond bien à l'hébreu אל כתף, la Vg. *ex latere* ferait supposer une préposition autre que אל; enfin l'omission de ἀπὸ λιβός dans A et la traduction *ad meridiem* dans Vg. ne concordent qu'assez imparfaitement avec l'hébreu מנגב, sans autoriser cependant à le modifier.

On aurait d'ailleurs probablement tort d'insister outre mesure sur la valeur absolue des prépositions qui donnent aux trois leçons comparées une physionomie différente en ce qui concerne la relation de la limite avec la vallée de Hinnom et avec la ville des Jébuséens. Entendues même en leur sens littéral, sans rigidité excessive, elles ne supposent aucune modification au texte primordial et rendent, en fin de compte, le même sens.

Trois points sont fournis comme repères : Rogel, la vallée de Hinnom, l'extrémité de la cité jébuséenne. Entre Rogel et la ville la limite « monte » (עלה, ἀναβαίνει, *ascendit*), d'après tous les textes. Cette montée paraît s'effectuer par la vallée de Hinnom dans TM, et ainsi l'a interprété la Vg. *per convallem;* d'où il résulterait à première vue que גי הנם doit se prolonger jusqu'à Rogel, tandis que les LXX εἰς φάραγγα supposent quelque intervalle entre les deux désignations spécifiques Rogel et Hinnom. Pour évidente néanmoins que soit la divergence linguistique, nul topographe ne voudra s'y attacher avec obstination pour établir *a priori* des localisations mathématiques dans l'un ou l'autre sens. Disons tout de suite qu'en réalité la leçon grecque est plus strictement exacte en situant Hinnom à une certaine distance de Rogel; cependant ni l'hébreu ni la Vg. n'expriment au fond rien de contraire, puisque la ligne est tracée par des repères plus ou moins espacés, non par les données précises d'un parcours ininterrompu.

Une interprétation rationnelle aboutit à la même harmonie satisfaisante pour le contact de la limite avec Jérusalem. TM pris au pied de la lettre indiquerait que la limite « venant du sud », מנגב, touchait l'extrémité de la ville sur un point cardinal indéterminé. La glose היא ירושלם insérée après מנגב alourdit encore la formule. Le grec ἀπὸ λιβός (= מנגב) offre la même tournure embarrassée, quoiqu'elle puisse plus facilement peut-être désigner le point de contact « par l'extrémité méridionale » de la ville que la direction de la limite. Un détail en tout cas doit être retenu : l'identité matérielle des deux leçons. Quant à la Vg., on estimera que sa traduction *ex latere* (= מן au lieu de אל, ἐπί) et *ad meridiem* (= נגבה au lieu de מנגב, ἀπὸ λιβός) est une adaptation heureuse après tout, puisqu'elle exprime plus clairement un sens que l'hébreu et le grec pourraient avoir même dans leur teneur actuelle, sur la foi des dictionnaires courants. Déjà Gesenius (*Thesaurus*, v° מן, p. 805 *h*) cataloguait divers exemples bibliques de ces prétendues expressions adverbiales où מן aurait perdu sa valeur fondamentale. Quoi qu'il en soit de la théorie, dans aucun des cas allégués où il s'agisse de direction après un verbe de mouvement, le texte n'est assez sûr [1] pour la justifier et cette incertitude textuelle existe ici. Qu'on lise en effet, quelques versets plus bas en ce même chapitre, la description de la limite prolongée au delà de Cariathiarim, pour saisir sur le vif le brouillamini du texte reçu dans ces déterminations de points cardinaux sur le parcours de la limite : elle passe אל כתף הר יערים מצפונה (v. 10) — ἐπὶ νώτου πόλιν Ἰαρείν ἀπὸ βορρᾶ — *juxta latus montis Jarim ad aquilonem* (Vg.). En laissant ici de côté les apparentes coordonnées topographiques [2], il est facile de constater une situation littéraire identique à celle du verset 8 : même tournure, mêmes expressions, emploi respectif des mêmes prépositions en chaque texte, à cela près que TM s'est agrémenté d'un barbarisme invraisemblable : מצפונה [3], dans lequel la parti-

1. Voir par exemple pour מקדם soi-disant « à l'orient » dans *Gen.*, **11**, 2 et **13**, 11 la traduction ἀπὸ ἀνατολῶν des LXX, *de oriente* et *ab oriente* de la Vulgate.

2. Le texte entier est gravement corrompu, de l'aveu du R. P. de Hummelauer (*Josue*, *in loc.*, p. 335).

3. *Est monstrum*, dit très justement le P. de Hummelauer (*l. l.*). Ce qui n'est guère meilleur, c'est sa tentative d'en faire *vicus aliquis a situ septentrionali nomen nactus.*

cule initiale מ et le ה locatif à la fin sont nécessairement exclusifs l'un de l'autre. Une vulgaire nuance de ponctuation — *mappiq* dans le ה final — qui introduirait le pronom fémin ה, au lieu du ה, locatif, a l'air de justifier l'hébreu; cette modification simpliste a cependant contre elle le témoignage des LXX et de Vg., qui ont ignoré ce pronom, très probablement aussi l'usage même de l'hébreu dans cette description où les expressions מנגב, מצפון alternent avec נגבה, צפונה en relation avec des noms de lieux [1]. C'est ainsi qu'au verset suivant (11) on voit la limite passer אל כתף עקרון צפונה — κατὰ νώτου Ἀκκαρὼν ἐπὶ βορρᾶν — *contra aquilonem partis Accaron ex latere* — c'est-à-dire « au flanc d'Éqron en se dirigeant vers le nord », quand elle a fait, « venant du nord » après Cariathiarim, un long circuit au sud par Cheslon, Bethsames et Thamna. C'est donc מצפון qui s'impose au verset 10, au lieu de l'injustifiable מצפונה de TM.

Il résulte de ces observations : 1° que מנגב du verset 8 après אל כתף היבוסי est un texte assez sûr, malgré les hésitations du grec et l'indication différente de la Vg.; 2° que cette expression n'est pas à interpréter par à peu près, pour lui faire rendre un sens absolu « au sud [2] », mais doit s'entendre du mouvement de la limite : en cet endroit, la limite remontant du sud au nord touchait l'extrémité de la ville jébuséenne, ou la côtoyait. Aussi bien, quand elle est décrite en sens inverse, XVIII, 16, la voit-on toucher derechef la ville jébuséenne de la même façon — אל כתף —, mais cette fois en descendant נגבה, « dans la direction du sud ».

Le prolongement de la limite après ce contact avec Jérusalem se présente encore comme une montée par les rampes d'une montagne qui barre la vallée de Hinnom « dans la direction de l'occident », ימה. L'indice de direction ne s'applique plus immédiatement ici à la marche de la limite, mais à la position chorographique de la montagne. Une telle indication a sa raison d'être, puisque à son défaut l'expression על פני « en face », prise au sens archaïque dans les données d'orientation, signifierait que la montagne est « à l'orient » [3] de Hinnom. Une seconde donnée spécifie encore la localisation de cette même montagne : elle est à l'extrémité septentrionale de la vallée des Réphaïm. Quand la limite en a franchi le sommet « elle fait un circuit », תאר, peut-être seulement « elle incline » pour atteindre la source de Nephtoaḥ. Suit une indication mal attestée de « villes du mont Éphron » et un nouveau circuit amène la limite à Cariathiarim. Ce terme général importe seul, quelle que soit la difficulté relative à ce mont Éphron intermédiaire [4].

XVIII, 15-17 : limite méridionale de Benjamin :

TM :	LXX :	Vg :
15 Au midi la limite se dirigeait de... Qiryath Ye'arîm vers la source des eaux de Nephtoaḥ. 16 Elle descendait à l'extrémité de la montagne qui est devant le ravin de Ben Hinnom et au nord de la vallée des Rephaïm, descendait le ravin de Hinnom vers le flanc du Jébuséen dans la direction du sud et descendait enfin à la fontaine de Rogel. 17 Par un circuit 'vers le nord' elle aboutissait ensuite à 'Aïn Šémèš.	15 Καὶ μέρος τὸ πρὸς λίβα ἀπὸ... Καριαθβάαλ· καὶ διελεύσεται ὅρια... ἐπὶ πηγὴν ὕδατος Ναφθώ· 16 Καὶ καταβήσεται τὰ ὅρια ἐπὶ μέρους, (B, τοῦ ὄρους aj. par A et Luc.) τοῦτό (B, ὅ A et Luc.) ἐστιν κατὰ πρόσωπον νάπης Σοννάμ (B, υιου Εννομ A et Luc. — Ενομ —), ὅ ἐστιν ἐκ μέρους Ἐμεκραφαεὶν ἀπὸ βορρᾶ· καὶ καταβήσεται Γαίεννα (B, ἐπὶ Γαι Οννομ — Ενναμ — A et Luc.) ἐπὶ νότον Ἰεβουσαὶ (B, ἐπὶ νώτου Ιεβους A et Luc.) ἀπὸ λιβός, καὶ καταβήσεται ἐπὶ πηγὴν Ῥωγήλ. 17 Καὶ διεκβαλεῖ ἐπὶ βορρᾶν (Luc., om. B et A), καὶ διελεύσεται ἐπὶ πηγὴν βαιθσάμυς.	*A meridie autem, ex... Cariathiarim egreditur terminus... et pervenit usque ad fontem aquarum Nephtoa. Descenditque in partem montis qui respicit vallem filiorum Ennom et est contra septentrionalem plagam in extrema parte vallis Raphaim. Descenditque in Geennom, id est vallem Ennom, juxta latus Jebusaei ad austrum et pervenit ad fontem Rogel, transiens ad aquilonem et egrediens ad... fontem Solis.*

1. Cf. la description analogue mais mieux ordonnée de *Nomb.*, **34**, 2 ss.

2. On se gardera d'invoquer à l'appui d'une telle interprétation la formule מנגב לנחל « au sud du torrent » (?), v. 7 de ce même chapitre. Les LXX ont traduit κατὰ λίβα τῇ φάραγγι et la Vg. *ab australi parte torrentis.* L'identité d'expression dans TM, vv. 7 s., n'est au surplus qu'apparente, puisque au v. 7, מנגב suivi de ל définit une situation sans aucun verbe de mouvement. Noter aussi que le texte n'est pas des plus solides et ne reparaît pas dans la description inverse, **18**, 17.

3. Voir surtout *Gen.*, **25**, 18 — cf. I *Sam.*, **15**, 7 — ; I *Rois*, **11**, 7 ; **17**, 3ᵇ. Cette façon de s'orienter sur le soleil, simple et primitive, avant d'avoir pris un caractère religieux pouvait cependant être amphibologique; aussi l'habitude semble-t-elle avoir prévalu de spécifier cette donnée par des expressions topographiques : voy. la description embrouillée de II *Rois*, **23**, 13 — pour rappeler I, **11**, 7 — et *Zach.*, **14**, 4.

4. Sa situation approximative est indiquée figure 23.

Le texte n'est manifestement pas en ordre au point de départ de cette limite méridionale; la cause du trouble est cette même indication apparente d'un repère topographique entre Qiryath Ye'arîm et Nephtoaḥ, que ce n'est pas le lieu de discuter. On retiendra seulement le passage de l'une à l'autre de ces localités solidement attestées.

Au delà de Nephtoaḥ, même incertitude du texte. On s'attendrait à ce qu'elle gravisse de ce côté l'escarpement de cette même montagne d'où on la faisait descendre en la décrivant dans la direction inverse. Si les Versions sont très concordantes sur cette descente, — ירד, καταβήσεται, *descendit*, — elles le sont beaucoup moins dans la façon d'en marquer le terme : אל קצה ההר, ἐπὶ μέρους (tout court dans B) τοῦ ὄρους, *in partem montis*. Il ne servirait à rien de prétendre que אל קצה est l'équivalent de אל ראש (xv, 8), puisqu'il subsistera toujours la difficulté de cette prétendue *descente* à un sommet de montagne [1]. L'unique solution vraisemblable des difficultés de ce passage est d'admettre une rédaction abrégée du texte mieux ordonné dans xv, 8. La préoccupation de transposer le mouvement aura fait écrire וירד (xviii, 16) en opposition à ועלה (xv, 8ᵇ); à moins qu'il y ait là tout bonnement l'imbroglio créé par quelque négligence d'un scribe [2]. Cette hypothèse est bien appuyée par la leçon des LXXᴮ, qui ignore cette juxtaposition perturbatrice de קצה ההר et raccorde vaguement par un déterminatif neutre, τοῦτο, ce membre de phrase inachevée à la description complémentaire. Le désordre rédactionnel est sensible encore dans la détermination chorographique de la montagne située sur le trajet de la limite [3]. Puisque sa localisation est fournie par rapport à d'autres sites, il est clair qu'elle devait l'être de la même manière dans les deux cas et indépendamment de toute direction de la limite. Or cette fois l'examen intrinsèque des Versions paraît rendre évidente une rédaction adaptée tant bien que mal au texte du chapitre xv et compliquée de vulgaires erreurs de scribes. L'hébreu בעמק רפאים « dans la vallée des Rephaïm » serait à la rigueur intelligible moyennant la détermination ultérieure צפונה « au nord ». L'expression pourtant n'est guère limpide, surtout elle n'est plus corrélative à xv, 8 et a contre elle les leçons concordantes des LXX et de la Vulgate, identiques aux leçons du chapitre xv. TM serait donc à restituer, sur ces données : בקצה עמק רפאים. Mais d'autre part צפונה, *contra septentrionalem plagam*, ne se retrouve pas dans les LXX, qui ont lu au contraire ἀπὸ βορρᾶ = מצפון : témoignage nouveau de la confusion occasionnée en ces passages par des indications techniques de direction et de points cardinaux. En un tel état de choses, toute poursuite d'un texte primordial serait une vaine prétention et il faut se tenir pour satisfait du sens général que rendent les Versions officielles, en dépit des nuances considérables qu'on a vues.

La montagne franchie, c'est par la vallée de Hinnom que la limite « descend », atteint l'extrémité de la ville jébuséenne en se dirigeant au midi, et revient, descendant toujours, à la fontaine de Rogel. Sur tous ces points l'accord est parfait dans les textes, mais il cesse aussitôt, car au delà de Rogel le tracé prolongé vers 'Aïn Šémèš est indiqué dans TM comme un « circuit en venant du nord », תאר מצפון, tandis que la Vulgate et les LXX ne mentionnent pas explicitement le « circuit » et acheminent la limite « vers le nord », ἐπὶ βορρᾶν, *ad aquilonem* = צפונה [4].

1. La difficulté a été tournée dans la plupart des traductions; voir par exemple Crampon et Segond. Mais ces mêmes traducteurs n'ont pas hésité devant l'invraisemblable début du v. 15: la limite se prolongeait de Cariathiarim « à l'occident, jusqu'à la source des eaux de Nephtoa » : lamentable contresens linguistique et topographique bien relevé par le P. de Hummelauer (*in loc.*). Le savant commentateur n'a cependant hasardé aucune solution des difficultés perçues en ce passage. Les solutions harmonistiques de Dillmann et de Keil-Delitzsch sont trop précaires. Les modernes, Nowack, Bennett, n'ont pas attaché beaucoup d'importance au texte en cet endroit, ou l'ont traité avec trop de liberté, sans d'ailleurs se préoccuper d'aucune adaptation précise sur le sol. Non moins vaine sera estimée toute discussion topographique tablant avec rigueur sur le moindre terme de TM sans en soupçonner l'incorrection; c'est le fait par exemple de M. Henderson (*QS.*, 1878, p. 196 ss.) et de M. Conder (*ibid.*, 1879, p. 95) à propos de Qiryath Ye'arim et de la ligne générale de démarcation entre Juda et Benjamin.

2. Ce dernier point de vue a bien l'air d'avoir été celui des rabbins eux-mêmes. Dans Talmud de Babylone, *Zebaḥim*, 54 b, où l'on argumente sur la description de la limite de Benjamin d'après le texte de Josué, il est fait mention de *qeré* et de *kethib* transposant les verbes עלה et ירד. Nos éditions courantes de la massore n'ont pas gardé la trace de ces fluctuations. Leur existence n'en est pas moins attestée.

3. Sur l'omission probablement intentionnelle du nom propre de cette montagne, voir ci-dessous.

4. L'antilogie est passée sous silence par les commentateurs aussi bien Keil-Delitzsch ou Dillmann, que Nowack et Bennett,

Les deux textes confrontés, on en peut maintenant déduire une délimitation assez précise entre Juda et Benjamin aux abords de Jérusalem (fig. 23). La « fontaine du Soleil », ʿAïn Šémèš, est un point ferme, ainsi que la fontaine de Rogel. Entre les deux n'intervient qu'un indice accidentel de direction : Rogel occupe un site plus méridional qu' ʿAïn Šémèš, puisque la limite partant de Rogel doit s'infléchir « vers le nord » pour atteindre ʿAïn Šémèš. Rogel est au sud de la localité occupée encore par les Jébuséens, cette Jérusalem dont la conquête ne sera réalisée que fort tard; quand on s'achemine de Rogel vers Jérusalem on *monte* dans la direction du nord, ou plutôt en venant de Rogel vers l'extrémité de la ville jébuséenne on vient « du sud », מנגב (xv, 8a); pour aller au contraire du bout de la cité à Rogel, on *descend* « dans la direction du sud », נגבה (xviii, 16). Montée ou descente s'effectue par le ravin de Hinnom, dont l'aboutissement méridional ne peut être défini avec précision par les seules données littéraires. Il semble néanmoins plus indiqué de ce seul chef qu'on atteigne Hinnom seulement à une certaine distance de Rogel et au moment où se produit le contact avec une extrémité de Jérusalem. Le « flanc du jébuséen », כתף היבוסי, n'est qu'une détermination secondaire du tracé. La limite en effet ne va pas longer ou côtoyer Jérusalem, comme le donnerait à entendre la traduction usuelle « au flanc » du jébuséen [1]; elle ne touche la ville que par une extrémité au voisinage de Gê Hinnom, mais sans quitter cette vallée, dont elle remonte le cours sur toute son étendue jusqu'à la montagne qui en marque le point de départ. Pour continuer sa marche dans la direction de l'ouest quand elle est parvenue devant ce barrage naturel, la limite doit en escalader la crête : ascension qui s'effectue en un point indéterminé théoriquement, mais que fixeront à peu près les repères topographiques dans lesquels ce trajet est encadré. Le sommet lui-même de cette montagne ferme à l'occident la vallée de Hinnom et borne au nord la vallée plus spacieuse des Réphaïm. Passé ce sommet, on *descend* à la fontaine de Nephtoaḥ; la donnée très précise de xv, 15 répond au surplus à la loi élémentaire : une source est toujours plus ou moins en contrebas d'une arête faîtière. On ne fera par conséquent aucune argutie à l'aide du texte mal ordonné et probablement lacuneux de xviii, 18, où la limite au lieu de *remonter* dans la description inverse, a l'air de *descendre* encore, quoique vers un point différent de la montagne. Nephtoaḥ est unanimement attestée, de même Qiryath Yeʿarîm.

Il fallait envisager la description de la limite en ce contexte un peu large par rapport au passage à Jérusalem, qui seul nous intéresse; d'abord, pour saisir mieux le caractère et les nuances littéraires de cette description; ensuite, pour obtenir des points dont la localisation topographique fût à l'abri de toute controverse, ou ne soulevât du moins aucune objection quelque peu fondée. Or de tels points ne se rencontraient qu'à ʿAïn Šémèš, — aujourd'hui *ʿAïn el-Ḥôd,* environ 2 kilomètres à l'est, légèrement est-nord de Béthanie sur la route carrossable de Jérusalem à Jéricho, — et à Qiryath Yeʿarîm, aujourd'hui *Abou Ghôš* — plus exactement *el-Qaryah*, ou *Qaryat el-ʿEnâb* — à 13 kilomètres environ de Jérusalem sur la route carrossable de Jaffa. Encore cette dernière localisation a-t-elle été mise en doute par M. Conder [2] qui propose un kh. *ʿErma* situé assez loin au sud-ouest; mais une équivalence phonétique imprécise ne peut suffire à accorder *ʿErma* avec les données bibliques et traditionnelles touchant Qiryath Yeʿarîm.

A la rigueur, l'enquête eût pu être arrêtée aux « eaux de Nephtoaḥ » très communément recon-

ou le P. de Hummelauer. Tous se sont contentés d'attribuer à l'héb. מצפון un sens identique à צפונה, sans se préoccuper des attestations discordantes des Versions. Nowack s'est borné en outre à noter sommairement : « ותאר מצפון manque dans les LXX », ce qui est valable seulement pour les onciaux les plus usuels et prouverait du moins que TM n'est pas aussi correct et sûr que Nowack a l'air de le supposer ; il est vrai qu'il fait de ces deux mots une ajoute rédactionnelle tardive.

1. כתף signifie littér. « épaule ». Il est clair toutefois qu'au sens figuré de nos expressions topographiques on ne saurait insister raisonnablement sur cette valeur primordiale. En des textes comme *Is.*, **11**, 14, בכתף ne peut vouloir dire que « sur le territoire » des Philistins. En un sens analogue ou comprendrait אל כתף de *Jos.* « vers le territoire de... » : formule apparemment un peu trop vague en ce document. En ce style כתף pourrait signifier quelque chose d'assez voisin de קצה « bord, extrémité », ou de על ידי (LXX ἐχόμενον, Vg. *juxta*) *Nomb.*, **34**, 3, rendu אל גבול dans la description parallèle de *Jos.*, **15**, 1 ; à moins qu'on ne préfère y voir l'équivalent de l'arabe moderne كتف au sens de « coteau »; cf. pl. I, A 9 : *kétef Ḥalḥoûl.*

2. *Survey of W. Palest.*, *Memoirs*, III, 43 ss.

nues dans la source de *Liftâ*. En dépit d'une apparence différente, les deux noms sont bien identiques, moyennant les lois usuelles qui régissent le passage d'un vocable hébreu ancien à une appellation correspondante en arabe moderne [1]. La position de *Liftâ* est d'autre part aussi appropriée que possible pour rendre intelligible le tracé de la limite au delà de Jérusalem. Les déductions par lesquelles divers officiers du *Survey* ont pensé ébranler cette identification, pèchent par la base en ce qu'elles se fondent sur la littéralité d'un texte massorétique grammaticalement injustifiable et méconnaissent la portée du rapprochement onomastique. Reste, il est vrai, dans la thèse spéciale de M. Conder [2], l'argument spécieux d'une soi-disant tradition juive établissant l'équivalence des « eaux de Nephtoaḥ » et de la « source d'Étam », ce qui conduirait dans une tout autre direction que *Liftâ* puisque cette source d'Étam, עיטם, reliée au Temple par un aqueduc, est évidemment la moderne *'Aïn 'Êṭân,* au sud de Bethléem. La citation talmudique alléguée est loin pourtant d'être aussi concluante qu'elle le paraît. Plutôt qu'une tradition proprement dite, dont l'écho ne se retrouve nulle part ailleurs, tout porte à voir en ce rapprochement une de ces équations symboliques plus chères aux rabbins que les déterminations topographiques positives. Il y aurait aussi lieu de rechercher avec précision si les sources talmudiques ne connaissent pas d'autre localité au nom d'Étam que le עין עיטם du Talmud de Babylone [3].

Sans pousser ici plus avant l'examen d'une question qui n'intéresse pas directement notre sujet, on conclura que l'autorité rabbinique invoquée par M. Conder demeure une base par trop frêle pour prévaloir contre les exigences du contexte biblique en transportant Nephtoaḥ plus de 10 kilomètres à peu près en droite ligne au sud de Jérusalem, à la source d'*'Êṭân* [4]. En conséquence, *Liftâ* moderne sera considérée comme répondant bien à l'antique Nephtoaḥ. C'est entre *Liftâ* à l'occident et *'Aïn el-Ḥôḍ* à l'orient qu'il s'agit de situer les repères de la limite autour de Jérusalem.

Si l'on part de l'orient, suivant l'ordre du chapitre xv, le premier repère à localiser est la fontaine de Rogel. Placée au **bîr Ayoub** actuel, elle devient l'amorce très claire d'un tracé naturel autour de Jérusalem. Du **bîr Ayoub** la limite remonte normalement par la grande vallée qui l'achemine vers le confluent des trois vallées : ou. *en-Nâr, el-Ouâdy* et *Rabâby* (I, F 8-9; V). A ce point, elle se trouve spécifiquement dans Gèhinnom, en même temps qu'elle touche au territoire de la ville jébuséenne par la pointe méridionale du coteau d'Ophel. La relation immédiate entre la limite et la ville n'existe qu'en cet endroit; après cette mention incidente de Jérusalem, le tracé parvenu à l'entrée de Gèhinnom est prolongé en suivant le cours sinueux du *Rabâby*, auquel s'applique sur toute son étendue la désignation « vallée de Hinnom ». A la hauteur du cimetière de *Mamillah*, le ravin du *Rabâby* s'épanouit, on s'en souvient, en une large dépression (I, C 6-7) barrée au N. par la colline que couvrent la colonie russe et les quartiers neufs, à l'O. par la croupe du massif judéen sur la ligne de partage des eaux. La limite dirigée alors à l'occident — exactement O.-N., — par une ligne à peu près parallèle à la route moderne de Jaffa, quitte le bassin du *Rabâby* pour escalader le sommet de ce barrage vers le ouély du cheikh *Bedr* et la première tour de garde sur *râs en-Nâdir*. Ce point culminant de la montagne est aussi exactement qu'on le puisse souhaiter à l'occident du ravin de Hinnom-*Rabâby* et à l'extrémité septentrionale de la « vallée des Rèphaïm », localisée d'une façon générale vers la vallée de Sainte-Croix (I, A 6-8), sinon autour du bassin de *Mamillah*. Un petit coude oriente ensuite le tracé par une pente abrupte sur *Liftâ*, d'où il atteint le lit profond de l'ou. *Beit Ḥanîna*, le suit quelque temps, mais l'abandonne au détour devant *'aïn Beit Toulmâ,* pour garder, à travers les coteaux, une marche directe

1. Dans le cas, simple substitution de la liquide *l* à la lettre similaire *n* et atténuation de la gutturale finale dans une voyelle allongée. Ceci est trop familier aux linguistes pour exiger quelque documentation justificative, et M. Conder (*QS.*, 1879, p. 95) n'aurait pas dû faire objection de cette transformation de la gutturale hébraïque.

2. *L. l.* Le passage allégué est tiré de la Guémara sur *Yôma*, 31ª.

3. Cf. v. g. Talm. Jér., *Yebamôth*, XII, 7 (trad. SCHWAB, t. VII, p. 175); *Soṭa*, IX, 5 (SCHW., VII, 327, 331). D'après NEUBAUER, *La géographie du Talmud*, p. 132, n. 7, la rédaction hiérosolymitaine de la Michna substitue כפר איבום à כפר עיתם dans *Yebamôth*, XII, 7.

4. Hypothèse « vague et injustifiée », déclarait naguère un aussi bon juge que M. Socin (*ZDPV.*, III, 1880, p. 79).

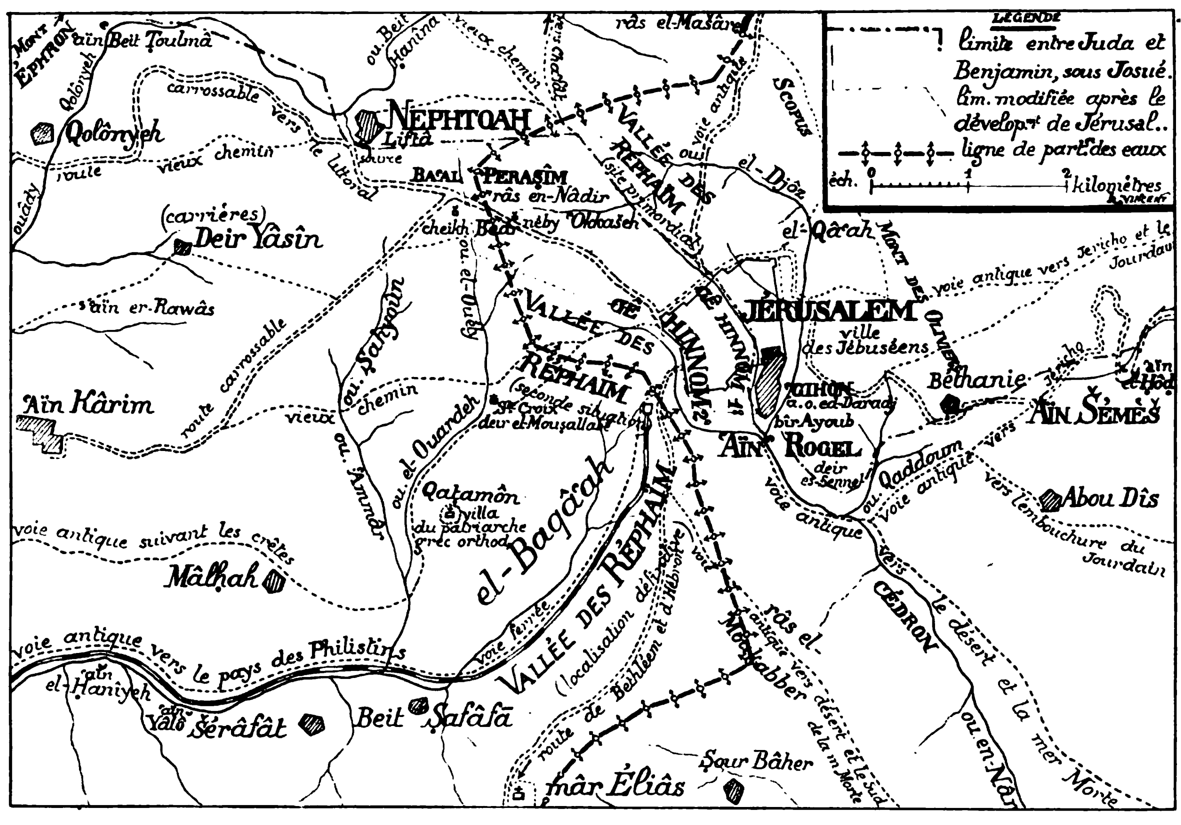


Fig. 23. — Cadre topographique de Jérusalem ancienne.

sur *Qaryat el-'Enâb* « qui est Cariathiarim ».

Voici donc, résumées enfin dans un raccourci très clair, les indications fournies par la double description de la limite autour de Jérusalem : Rogel = *bîr Ayoub;* vallée de Hinnom = ou. *er-Rabâby*, dont l'estuaire est à la pointe méridionale de la cité jébuséenne ; vallée des Réphaïm = vallon de Sainte-Croix, ou quelque point très voisin. Ces équivalences résultent exclusivement d'une confrontation attentive entre le texte biblique et les conditions du sol, abstraction faite de toute localisation particulière à démontrer. Or il en résulte finalement que la capitale des Jébuséens, confinant à ce tracé seulement par un point, à l'embouchure de l'ou. *er-Rabâby*, se trouve localisée avec les meilleures vraisemblances sur la petite colline orientale. Si elle eût en effet occupé la grande colline, enserrée sur la moitié de son pourtour par le *Rabâby*, on s'expliquerait mal les expressions qui déterminent sa relation avec la limite. A la rigueur, sans doute, la donnée du chapitre xv demeurerait vaille que vaille intelligible : il faudrait supposer que le contact entre la limite et la ville est indiqué au moment où il commence, à l'extrémité Sud-Est de cette colline, et qu'on a passé sous silence sa continuation tout le long de la vallée en ses deux directions, d'abord Est-Ouest, puis Sud-Nord. La difficulté d'une telle interprétation devient beaucoup plus considérable encore au chapitre xviii, où la descente de la limite par la vallée de Hinnom semble bien un simple acheminement vers la ville jébuséenne mentionnée comme un dernier jalon topographique entre Hinnom et Rogel. Contentons-nous au surplus d'avoir atteint sur ce point une indication qui se présente comme la plus normale interprétation des textes relatifs à la délimitation de Benjamin et de Juda. Il ne saurait être question d'accentuer la portée de cette indication par la critique facile des diverses autres hypothèses topographiques. L'examen plus approfondi des localisations de détail qui vien-

nent d'être brièvement suggérées aura d'ailleurs pour résultat de mettre cette indication en meilleure lumière et de préciser avec avantage les déductions tirées de *Josué*.

II. — LA VALLÉE DES RÉPHAIM.

Après les textes qui situent cette vallée sur le parcours de la limite entre les tribus de Benjamin et de Juda, les plus importantes données à son sujet sont à recueillir dans l'histoire de David.

II *Sam.*, v, 18 ss.

TM :

[18] Les Philistins... firent une incursion dans la vallée des Rephaïm. [19] Alors David consulta Iahvé... : « Monterai-je contre les Philistins?... » [20]... David alla donc à Baal Peraṣim, et là David les battit. Puis il dit : « Iahvé a brisé mes ennemis devant moi, comme une rupture [occasionnée] par les eaux! » C'est pourquoi on donna à cet endroit le nom de Baal-Peraṣim... [22] Les Philistins recommencèrent... une incursion dans la vallée des Rephaïm. [23] Alors David consulta Iahvé et 'Iahvé lui' dit : « Ne monte pas ' à leur rencontre ', mais 'tourne' derrière eux et tu arriveras sur eux en face des balsamiers..... [25] David agit [ ] comme le lui avait commandé Iahvé, et il battit les Philistins depuis 'Gabaon' jusqu'à l'entrée de Gézer[1].

LXX^{B} :

[18] Καὶ οἱ ἀλλόφυλοι... συνέπεσαν εἰς τὴν κοιλάδα τῶν Τιτάνων. [19] Καὶ ἠρώτησεν Δαυεὶδ διὰ Κυρίου... [20] Καὶ ἦλθεν Δαυεὶδ ἐκ τῶν ἐπάνω διακοπῶν καὶ ἔκοψεν τοὺς ἀλλοφύλους... ἐκλήθη τὸ ὄνομα τοῦ τόπου ἐκείνου. Ἐπάνω διακοπῶν... [22] Καὶ προσέθεντο ἔτι ἀλλόφυλοι τοῦ ἀναβῆναι... ἐν τῇ κοιλάδι τῶν Τιτάνων... [23] εἶπεν Κύριος Οὐκ ἀναβήσει εἰς συνάντησιν αὐτῶν, ἀποστρέφου... καὶ παρέσει αὐτοῖς πλησίον τοῦ κλαυθμῶνος... [25] Καὶ... Δαυεὶδ... ἐπάταξεν τοὺς ἀλλοφύλους ἀπὸ Γαβαὼν ἕως τῆς γῆς Γαζηρά.

Vg :

[18] *Philistiim autem venientes diffusi sunt in valle Raphaim.* [19] *Et consuluit David Dominum...* [20] *Venit ergo David in Baal-Pharasim et percussit eos ibi, et dixit, Divisit Dominus inimicos meos... sicut dividuntur aquae. Propterea vocatum est nomen loci illius Baal Pharasim...* [22] *Et addiderunt adhuc Philisthiim ut ascenderent et diffusi sunt in valle Raphaim.* [23] *Consuluit autem David Dominum : Si ascendam contra Philisthaeos... Qui respondit : Non ascendas contra eos, sed gyra post tergum eorum, et venies ad eos ex adverso pyrorum.....* [25] *Fecit itaque David sicut praeceperat ei Dominus et percussit Philisthiim de Gabaa usque dum venias Gezer.*

Mêmes faits dans I *Chr.*, XIV, 8 ss., avec des variantes négligeables au point de vue topographique. Les LXX remplacent seulement κοιλὰς Τιτάνων par κοιλὰς Γιγάντων, l'étymologie Ἐπάνω διακοπῶν par Διακοπὴ Φαρισίν et κλαυθμών « lieu des pleurs » par οἱ ἄπιοι « les poiriers ».

Malgré l'analogie locale des deux événements et la parenté entre des récits émanés, semble-t-il, de sources différentes, on n'a aucun bon motif de chercher à les identifier, et le P. Dhorme a montré qu'il s'agit bien de deux combats de David contre les Philistins. Mais il a clairement établi aussi que leur place primitive dans l'histoire de David était avant la conquête de Jérusalem. Ce résultat est important pour faire saisir l'enchaînement des faits et le site où ils se déroulent. Au lieu donc d'imaginer que les Philistins viennent se heurter de front contre David déjà maître de Jérusalem et consolidé en sa royauté sur tout Israël, on doit placer la première campagne des Philistins au début même de cette royauté, aussitôt après l'investiture à Hébron. Informés de ce nouveau règne, les irréconciliables ennemis d'Israël veulent tenter une diversion énergique et prévenir tout moyen de cohésion entre le Nord et le Sud du jeune royaume en essayant de prendre pied à Jérusalem qui demeure aux mains des Jébuséens.

La route normale des invasions philistines contre le haut pays, Jérusalem spécialement, est sans contredit la grande vallée suivie de nos jours par la voie ferrée, qui débouche par la *Beqâ'ah* au S.-O. sur le plateau de Jérusalem (fig. 11). On ne perdra cependant pas de vue la possibilité d'une invasion par quelque point plus septentrional, par exemple l'une ou l'autre des vallées que suivront plus tard les invasions syriennes, entre *'Amwâs* et Jérusalem. C'est précisément par cette voie que s'enfuient les Philistins après l'échec de leur seconde tentative. Souvent au surplus, durant le règne de Saül, on les a trouvés dans la région de Micmas ou de Maspha. Il y a donc toute vraisemblance que le grand chemin par Béthoron leur ait été assez familier. Dans cette hypothèse, leur campement devant Jérusalem « dans la vallée des Rephaïm », se placerait tout aussi bien sur le plateau septentrional dans les ramifications initiales du Cédron.

Au début du mouvement philistin, David s'est

1. Traduction DHORME, *Samuel*, p. 313 ss., où l'on trouvera aussi la critique et le commentaire du texte.

réfugié dans son repaire habituel, presque à la frontière ennemie, la « forteresse » d'Odollam, où il pourra concerter son plan d'opérations[1]. Raffermi par la consultation de Dieu, il va lui-même au-devant du combat, rejoint les Philistins à Baal Peraṣîm et les met en déroute. Pour monter d'Odollam, David ne pouvait guère que marcher sur les traces des envahisseurs s'ils étaient arrivés eux-mêmes par la voie méridionale. A quelque distance de leur campement, si on le suppose dans la *Beqâ'ah*, David et sa troupe auraient pu se glisser par le ravin latéral, ou. *el-Ouardeh*, puis ou. *el-Mouṣallabeh*, de manière à déboucher justement sur la ligne de crête, avant que les Philistins mis en éveil aient eu le temps de lui barrer le passage (cf. fig. 23).

Sur le terrain, l'opération ne va pas sans difficulté, à supposer la position philistine dans la *Beqâ'ah*, ou plus au Nord-Ouest dans la région de Mamillah ou même dans le vallon de Sainte-Croix. Elle serait beaucoup plus facile à concevoir en installant le campement philistin au Nord de la ville. David a tout le loisir d'arriver par la route indiquée déjà. L'alarme n'est donnée aux ennemis qu'au moment où il va prendre position au point culminant du plateau, quelque part aux abords de l'ouély *cheikh Bedr* et de *râs en-Nâdir*. Les Philistins se portent au-devant de lui sur cette crête, sont repoussés au premier choc et s'enfuient, abandonnant au vainqueur les idoles nationales apportées au combat comme garants de la victoire. Le théâtre de la bataille ne semble pas douteux, grâce au nom mentionné : Baal Peraṣîm, et à l'essai d'étymologie qui en est fourni. Il est assez évident en effet que le nom n'est pas d'origine davidique, mais existait antérieurement. C'était un de ces *ba'als* locaux innombrables que la crédulité superstitieuse préposait à toute particularité quelque peu saillante du sol[2]. Celui-ci paraît avoir régi la division des eaux entre les bassins de la Méditerranée et de la mer Morte au point culminant de l'arête faîtière, aux abords de Jérusalem. Je n'ai jamais pu saisir dans la légende un peu floue de *cheikh Bedr*, ni dans celle de *néby 'Okkaśeh* (al. *Qîmer*), une allusion au phénomène de la division des eaux pluviales sur la fine crête du plateau. Il y a cependant bien des chances pour que l'un ou l'autre de ces ouélis contemporains, celui de *cheikh Bedr* surtout, soit l'héritier lointain du vieux Baal Peraṣîm cananéen. L'adaptation étymologique à la victoire de David n'était que l'essai familier aux auteurs bibliques de donner aux désignations toponymiques une origine illustre et orthodoxe. Mais voit-on bien David choisissant dans ce but un mot qui avait un relent si accentué d'idolâtrie cananéenne? Longtemps après, quand Isaïe voudra rappeler ces journées glorieuses où la monarchie naissante écrasait ses adversaires avec l'aide du Seigneur, il évoquera le souvenir de l'intervention divine « sur la montagne de Peraṣîm[3] », nous dirions plus prosaïquement « sur le sommet où se partagent les eaux ».

La seconde collision entre David et les Philistins eut lieu sur un point quelque peu différent. Rien ici ne permet plus de discerner les positions ennemies avant la rencontre, ni l'époque approximative où elle se produisit. Quoi qu'il en soit de la manière de concevoir les événements dans le laconisme des textes, quand l'armée philistine est de retour à la vallée des Rephaïm, un plan de marche est indiqué à David : tourner l'ennemi et l'attaquer sur un signal divin. Nous ignorons malheureusement ce qu'était et dans quelle position se trouvait ce verger par où David doit aborder les Philistins. On discerne tant bien que mal, en tenant compte des moindres indices du texte et des nuances des Versions, que cette marche dissimulée devait amener David dans une position avantageuse où sa présence n'était nullement attendue. En dépit de la traduction κλαυθμών des LXX, il n'y a rien à tirer d'un rapprochement avec la localité de Bokim ou la « vallée הבכא[4] ». Au témoignage de la botanique le nom est mieux

1. L'identification très judicieuse d'Odollam avec kh. *'Aïd el-Miyeh* est due à M. CLERMONT-GANNEAU, *Arch. Res.*, II, 459 ss. L'examen des textes (*Jos.*, **12**, 15 ; **15**, 35 ; I *Sam.*, **22**, 1 ss. ; II *Par.*, **11**, 7) donne le plus grand poids à cette identification. Pour l'adaptation de l'hébr. מצודה à la caverne, ou plutôt à l'une des cavernes qui entourent le ouély *Cheikh Madhkour* au sommet de la colline, voy. DHORME, *Samuel*, p. 200. Cf. *infra*, p. 144 s.

2. En pratique, cela se réduisait à dire « *l'endroit* de telle ou telle chose » et n'avait plus directement la signification mythologique primordiale.

3. *Is.*, **28**, 21. Le *ba'al* a disparu, laissant subsister seulement la désignation plus banale du site auquel il présida jadis : הר; cf. *Josué*.

4. *Jug.*, **2**, 5; *Ps.* **84**, 7; cf. LAGRANGE sur *Juges*, *l. l.* Lire les remarques très judicieuses du P. de HUMMELAUER

interprété par « baumiers » que par « poiriers, mûriers », ou autres essences d'arbres, sans que cette détermination éclaire en rien l'enquête topographique.

On est cependant guidé quelque peu par le résultat de ce mouvement tournant : le désarroi et la fuite des Philistins. Tout ce que le récit laisse entrevoir de l'action ainsi engagée est une retraite précipitée des envahisseurs, naturellement par la voie la plus facilement ouverte devant eux. Or cette voie se trouve être la vallée septentrionale amorcée sur la ligne faîtière entre *Tell el-Foul* et *er-Râm* et descendant à la plaine soit par les gorges de Béthoron, ou. *Selmân*, soit par le ravin secondaire aboutissant à *Beit Noubâ* et *'Amwâs*. Sans la leçon très explicite des LXX, contrôlée par *Isaïe* (XXVIII, 21), la nécessité ne s'imposerait pas de corriger dans la Massore Gaba'a en Gaba'on. La poursuite commença en réalité tout aussi bien aux environs de Gaba'a de Saül = *Tell el-Foul*. Devant l'attestation très solide de Gabaon, il faut néanmoins se demander si, après un premier moment de panique, les Philistins en fuite ne se seraient point reformés dans la « vallée de Gabaon » pour essayer une vaine résistance. David les culbute et les pourchasse jusqu'aux confins de Gézer, une de leurs imprenables forteresses[1].

Est-il besoin de faire observer combien ce récit, envisagé isolément, serait décisif pour une localisation de la vallée des Réphaïm dans la région septentrionale de Jérusalem? On peut théoriquement imaginer le camp des Philistins quelque part à l'Ouest ou au Sud-Ouest et chercher, dans la même direction, un site propice ou non à la manœuvre de David. Dès qu'on essaye de se représenter l'opération sur le terrain, il devient difficile de se rendre compte des détails fournis et de concevoir surtout comment l'ennemi en déroute se replie par un long circuit au Nord à travers le plateau, tandis qu'une fuite plus facile vers l'Ouest le ramenait très promptement à la grande vallée qu'on suppose avoir été toujours son chemin préféré et qui est bien en effet la plus naturelle communication avec la Philistie. Si les troupes philistines occupaient au contraire le haut bassin du Cédron, au Nord de Jérusalem, s'attendant peut-être à voir les Israélites déboucher du Sud s'ils occupaient déjà Sion, l'affaire s'éclaircit d'elle-même. On situera les « baumiers » quelque part sur les flancs de la grande colline occidentale[2]. Un circuit par l'ou. *Rabâby* permet à l'armée israélite de déboucher soudain inaperçue au sommet de la hauteur. Les Philistins, pris à l'improviste, abandonnent le terrain et s'élancent sur la voie ouverte devant eux à travers le plateau. Même en supposant les « baumiers » à l'Est et l'opération de David par le Cédron et l'ou. *el-Djôz* (cf. pl. XII), la fuite au Nord est encore extrêmement spontanée par le vallon d'*el-Mel'amed* et l'ou. *Beit Ḥaninâ* (I, D-E 1-3). Gabaon deviendrait même plus normalement en ce cas le point à indiquer pour le commencement de la poursuite[3].

La vallée des Réphaïm reparaît dans un passage de *Samuel* (II, XXIII, 13 s.) qui n'appartient plus à la grande trame historique du règne de David, mais groupe d'intéressants détails qui n'avaient pu trouver place dans l'histoire générale[4]. Rien de plus pittoresque et de plus sincèrement naturel que ce récit, où la mention des Philistins et de la vallée des Réphaïm n'interviennent qu'à titre d'accessoires. Ce qu'il s'agit de mettre en relief, c'est l'héroïsme dévoué de la poignée de braves qui se serrent autour de David, l'héroïsme aussi du jeune chef. C'est au fort de la lutte contre les Philistins qui ont occupé la vallée des Réphaïm et détaché un poste à Bethléem. David est dans sa « forteresse » d'Odollam et ses hommes l'y rejoignent. La note, de banale apparence, qu'on était « au début de la moisson », donne vie à ce petit tableau en évoquant aussitôt l'accablement douloureux des ardentes

In Sam., *h. l.*, p. 307, sur la nature du signe donné par ces arbres.

1. Le P. de Hummelauer (*op. l.*, p. 308) croit discerner en ce passage *non directionem, qua Philistaei ex valle Rephaim aufugerint, sed novos limites, quibus David Philistaeorum imperium circumscripserit* : exégèse bien peu vraisemblable; pourquoi n'indiquer cette soi-disant limite que sur un côté? et les Philistins eurent-ils vraiment des possessions jusqu'aux environs de « Gaba'a de Judée »?...

2. Couverte de jardins et de vergers à l'époque de Notre-Seigneur. Il y reste aujourd'hui encore quelques arbres, à travers les quartiers neufs. Faut-il rappeler la « vallée des Roses », apparemment trop loin à l'Ouest?

3. Des voies modernes suivent encore l'un et l'autre de ces tracés naturels; cf. pl. I.

4. Cf. DHORME, *Les liv. de Sam.*, p. 8, 419 ss.

journées de siroco plus redoutables au mois de mai que la plus torride canicule. C'est l'époque de l'inextinguible soif, dont il est utile d'avoir pâti pour saisir dans toute sa portée le souhait de David : « Qui me fera boire des eaux de la citerne qui est à Bethléem, près de la porte! » C'est la citerne familiale peut-être, celle en tout cas dont le souvenir est présent dès qu'on rêve d'une eau fraîche, d'une eau qui désaltérerait avec délices, au lieu du liquide tiède qu'on peut avoir sous la main sans parvenir même à tromper son tourment [1]. Tout l'épisode est vécu, joli à souhait, grandement significatif enfin du vrai caractère de ces luttes fameuses entre David et les Philistins.

Mais s'il en découle une indication importante sur la position de David à Odollam et non à Jérusalem au début du conflit, on y chercherait vainement le plus léger indice concernant la localisation de la vallée des Réphaïm.

Un dernier texte biblique la mentionne en des termes un peu moins inexpressifs. Isaïe voulant exprimer ce qui subsistera des puissants royaumes coalisés, Damas et Éphraïm, quand la vengeance divine aura fait son œuvre, les compare aux épis qu'on glane après la moisson « dans la vallée des Réphaïm [2] » et au grappillage d'olives qu'on peut pratiquer après la cueillette. Avant de faire fond sur ce mot pour en tirer l'indication d'une vallée large et fertile où les moissons prospèrent avec opulence, peut-être aussi les oliveraies, on devra se demander jusqu'à quel point le prophète avait en vue la vallée des Réphaïm proprement dite. Saint Jérôme paraît avoir compris sous cette désignation le plateau de la Batanée, royaume des anciens Réphaïm et terre par excellence des grasses moissons [3]. L'allusion est assurément plus claire et plus piquante à supposer quelque analogic avec ce qui se passe dans la vallée homonyme aux portes de Jérusalem. Toutefois la nécessité ne s'impose pas d'imaginer, d'après cette expression, une vallée des Réphaïm infinie ou particulièrement renommée par ses moissons. Il suffit que l'endroit soit apte à la culture et qu'il s'y pratique annuellement une moisson.

A vrai dire, ce qui résulte ainsi de la comparaison incidente faite par Isaïe était suggéré implicitement par le terme invariable qui définit l'endroit en question : עֵמֶק, traduit par « vallée », de préférence à « plaine » employé par quelques auteurs. Nos expressions *plaine* et *vallée* comportent, à coup sûr, toute l'élasticité nécessaire pour s'appliquer avec une tolérable exactitude aux mêmes lieux envisagés sous des perspectives différentes. Si l'on veut toutefois serrer d'un peu plus près l'étymologie de l'hébreu, c'est « vallée » qui devra rendre עמק, où l'idée de profondeur l'emporte sur celle d'extension en surface. Il n'y a plus besoin de s'appesantir sur la détermination de ces expressions chorographiques נחל, גיא, עמק, qui coïncident toutes dans le concept fondamental de « vallée », néanmoins avec des nuances qui en expriment toutes les modalités : עמק, la dépression plus ou moins accentuée par rapport à ce qui la limite, mais relativement plane et sans eau; גיא ou גי, le creux petit ou grand, — cuvette ou ravin, — aux parois escarpées d'où l'eau s'écoule pour s'accumuler au fond; נחל, la grande crevasse aux berges abruptes enserrant le lit d'un cours d'eau perpétuel ou transitoire [4]. Nos expressions « vallée, vallon (ou ravin) et torrent » expriment assez exactement la gradation des trois termes hébreux. Entre les deux extrêmes la confusion est rarement possible et le langage le moins précis ne les mêle pas d'ordinaire au point d'appliquer par exemple la qualification de torrent à la plus insignifiante dépres-

1. Presque chaque v llage important possède aujourd'hui encore sa citerne renommée dans le folk-lore contemporain : celle-ci pour sa fraîcheur paradisiaque, celle-là pour les vertus curatives de ses eaux, cette autre pour quelque propriété plus déterminée. L'eau ne tarit jamais au grand puits d'Odollam-*'Aïd el-Mîyeh*, mais elle n'y est jamais fraîche, rarement bien limpide et garde toujours une arrière-saveur fade.

2. *Is.*, **17**, 5. Les LXX ont traduit בעמק רפאים par ἐν φάραγγι στερεᾷ par le fait de quelque méprise inutile à discuter ici.

3. *In Is.*, lib. V; *PL.*, XXIV, 175 : *Et est sensus : tam pauci remanebunt in Damasco, quam solent post messores paucae remanere spicae, quas in valle Raphaim latissima et potentissima solent pauperes legere.* Pour ne se point tromper sur la valeur exacte de cette *vallis latissima et potentissima*, il n'y a qu'à lire, un peu plus loin (*op. l.*, col. 237 s.) : *Messes quoque Moabiticae nascuntur in vallibus quae appellantur Raphaim.*

4. Voir Gesenius, *Thesaurus*, sous chacune de ces rubriques, ou les dictionnaires courants; mais surtout l'excellente dissertation du vieux Reland, *Palaestina...*, p. 347 ss., ch. LIV et LV.

sion [1]. La difficulté est plus considérable avec le terme moyen גיא, qui n'est jamais un ruisseau permanent, mais peut se trouver, pour quelques heures en un jour d'hiver, très comparable à un « torrent », tandis qu'il se rapproche de la « vallée » par l'escarpement modéré de ses berges. Même difficulté de définir avec exactitude entre עֵמֶק au au sens générique de « vallée » et les diverses expressions pour l'idée de « plaine [2] ». La pratique littéraire biblique paraît avoir réservé le sens de « plaine » à de très vastes étendues embrassées d'un coup d'œil général et opposées à des groupes géologiques tout autres : par exemple les plaines de Moab par contraste avec la crevasse du Ghôr et les monts ḥauraniens, la plaine d'Esdrelon prise entre les massifs montagneux de Samarie et Galilée, la plaine de Philistie ou région côtière si nettement distincte de la chaîne centrale. Dans ces vastes surfaces beaucoup de « vallées » se creusent un lit plus ou moins profond entre les ondulations du sol. Chaque dépression perceptible peut être dite *'émeq*. Il est facile de voir sur quels points une telle désignation est concevable autour de Jérusalem. La *Beqâ'ah* tout entière au Sud-Ouest jusqu'à *Mâr Éliâs*, l'épanouissement de l'ou. *el-Meisé* à Mamillah, l'extrémité Nord-Ouest de l'ou. *el-Djôz* représentent à des titres très variés, par leur superficie et les qualités de leur sol, un même concept chorographique hébreu : le עֵמֶק.

Quant aux Réphaïm eux-mêmes d'où la vallée tirait son nom, faut-il y voir quelque allusion aux redoutables populations primitives de la contrée? II *Sam.*, XXI, 15 s. et 22 peut le suggérer en assimilant les Philistins à la race des Réphaïm et en supposant leur éponyme, Râphâ, originaire de Gath. Dans cette perspective, il semblerait que la désignation ne fût pas antérieure à la conquête israélite. Après l'installation définitive de la monarchie à Jérusalem, le souvenir des grandes luttes contre les Philistins serait demeuré légendaire et le nom mythique de ces ennemis farouches aurait été attaché, en vertu d'un usage extrêmement populaire, à la région par où ils avaient coutume d'arriver, ou au site traditionnel de leurs défaites [3]. Il va de soi qu'une détermination de cette nature pouvait demeurer tout à fait vague, si tant est même qu'elle n'ait pas été un peu fausse en ce qui concernait l'un ou l'autre des combats davidiques.

La tradition littéraire dissipe mal les obscurités topographiques à ce sujet. Josèphe semble à peu près réduit à paraphraser de son cru le récit biblique. Il suppose David à Jérusalem et répand les Philistins dans « la vallée des Géants... lieu qui n'est pas éloigné de la ville [4] ». Quand il s'y reprendra, pour narrer la prouesse des trois braves qui vont chercher de l'eau fraîche à Bethléem à travers les lignes ennemies, la vallée n'aura plus de nom spécial, mais se dilatera « jusqu'à la ville de Bethléem [5] », ce qui est d'une exactitude fort relative. Tout ce qu'on est en droit de conclure de ses expressions est que, dès son époque, la *Beqâ'ah* passait pour la vallée des Réphaïm.

Si c'était là une affirmation traditionnelle, on devra supposer une tradition bien vacillante. Au IVe siècle, Eusèbe et saint Jérôme paraissent n'en avoir perçu aucun écho [6]. Pour eux l'endroit se trouverait vers le Nord de la ville : indication sans

1. On ne trouvera nulle part dans la Bible נחל רפאים ou עמק קדרון.

2. שפלה, בקעה, מישור, שוה, etc.

3. Cf., à l'époque hérodienne, la désignation analogue « camp des Assyriens », évidemment très courante puisque Josèphe l'emploie comme repère topographique.

4. *Antiq.*, VII, **4**, 1, correspondant à II *Sam.*, **5**, 18 ss. : οἱ Παλαιστῖνοι... καταλαβόμενοι τὴν κοιλάδα τῶν Γιγάντων καλουμένην. τόπος δέ ἐστιν οὐ πόρρω τῆς πόλεως, ἐν αὐτῇ στρατοπεδεύονται.

5. *Antiq.*, VII, **12**, 4, correspondant à II *Sam.*, **23**, 13 : Καθ' ὃν δὲ καιρὸν ἐν Ἱεροσολύμοις ὄντος τοῦ βασιλέως — glose exégétique de Josèphe — ..... τῆς δὲ τῶν ἐχθρῶν παρεμβολῆς ἐν τῇ κοιλάδι κειμένης, ἣ μέχρι Βηθλεέμης πόλεως διατείνει σταδίους Ἱεροσολύμων ἀπεχούσης εἴκοσιν... L'ancien rabbin a lu distraitement son canevas biblique. Pour éclaircir des détails qu'il a mal saisis, peu lui importe de substituer Jérusalem à Odollam et d'écrire rondement que la vallée où campent les Philistins s'étend jusqu'à Bethléem, quitte à brocher sur le tout par une indication de distance exacte qui pourrait bien être contradictoire de ce qui la précède. Vingt stades représentent environ 3.700 mètres, c'est-à-dire assez approximativement la distance de Jérusalem au bout de la *Beqa'ah*, contre le coteau de *Mâr Éliâs*. Mais on est tout au plus à mi-chemin de « la ville de Bethléem ». La phrase est embarrassée. Peut-être est-ce le camp des Philistins que Josèphe prétend localiser ainsi à peu près à égale distance entre Jérusalem et Bethléem. Une chose est claire : sa propre incertitude en fait de localisation stricte de la « vallée des Réphaïm » au temps de David.

6. *Onom.*, **288**, 22 s. : Ῥαφαειν. κοιλὰς Ἀλλοφύλων κατὰ βορρᾶν Ἱερουσαλήμ. — **147**, 6 s. : *Rafaim vallis Allofylorum ad septemtrionalem plagam Jerusalem.*

autre valeur apparente que celle d'une exégèse personnelle des textes bibliques, mais du moins exégèse de gens à qui le relief du sol en cette contrée n'est pas étranger. Cette exégèse, on l'a vu, est assurément la plus limpide et la plus rationnelle pour l'un au moins des combats davidiques. Il y a lieu toutefois de se demander si la conviction d'Eusèbe et de saint Jérôme n'avait pas été influencée par d'autres considérations. Parallèlement à la signification ethnographique, le terme רפאים en avait une autre religieuse et désignait les Mânes, les ombres [1]. Si loin même avait été poussée, dans quelques milieux sémitiques, l'assimilation du concept des Réphaïm avec les Mânes, qu'on les avait déifiés à l'instar des θεοι καταχθονιοι, *Dii Manes* [2]. D'assez bonne heure, après les premiers développements de la Jérusalem israélite on paraît avoir enseveli dans la région septentrionale, aux flancs de l'ou. *el-Djôz* ou parmi les mamelons rocheux qui émergeaient de la vallée. Des hypogées innombrables, quelques-uns somptueux, y furent creusés à l'époque hérodienne, de sorte qu'aux premiers siècles chrétiens, dans la désolation de ces tombes profanées, pillées, peut-être déjà exploitées en carrières, la nécropole antique devait offrir un aspect particulièrement lugubre et représenter au mieux la « vallée des Mânes ».

A cela s'ajoutaient les indices déduits sans doute du tracé de la limite entre les tribus et l'expression d'Eusèbe par exemple, κατὰ βορρᾶν, serait sans trop d'invraisemblance un écho peut-être inconscient des LXX : ... Ῥαφαεὶν ἐπὶ βορρᾶ et ἀπὸ βορρᾶ dans *Josué*. Enfin si cette expression paraît s'opposer nettement à une localisation de la vallée des Réphaïm dans la *Beqâ'ah* proprement dite, elle n'implique cependant pas de manière inéluctable une identification avec le haut Cédron en plein Nord de Jérusalem; d'aucuns lui chercheront peut-être une portée moyenne et lui feront désigner la région de Mamillâ au Nord-Ouest. Cette hypothèse entraîne une double difficulté : la première, qu'Eusèbe emploie d'habitude l'expression εν βορειοις pour désigner le point cardinal intermédiaire Nord-Ouest aussi franc que le serait Mamillâ par rapport à Jérusalem; la seconde consiste en ce que le vallon de Mamillâ, épanouissement restreint du ravin d'*er-Rabâby*, ne semble pas très naturellement comporter une nuance aussi considérable de désignation géographique. Puisqu'il s'agit en réalité d'une identification tout exégétique, il importe beaucoup moins de déterminer avec rigueur ce qu'ont pu conclure Eusèbe, saint Jérôme et d'autres [3], que de voir dans quelle mesure les textes connus s'adaptent sur le terrain. A commencer par ceux qui décrivent la limite, on est conduit presque fatalement dans la région Nord-Ouest à cause d'un site certain : la localisation de Baal-Peraṣîm au *râs en-Nâdir*. Afin de ne tabler que sur des points acquis, remettons à plus tard la confrontation de *Jos.*, xv, 8, puisque la localisation de Gê Hinnom reste à discuter, et reprenons, dans xviii, 15 s., la limite à un endroit connu : Nephtoaḫ = *Liftâ*. L' « extrémité de la montagne » innomée où la limite passe ensuite est évidemment la ligne de partage des eaux, le même point par conséquent désigné dans la marche inverse comme « le sommet » de cette montagne. Aussi bien est-il manifeste qu'en une délimitation territoriale dont tous les repères sont empruntés au relief du sol, ce point culminant de l'arête faîtière, aux abords de Jérusalem, ne pouvait être négligé. Il eût été invraisemblable que la limite idéale fût tracée au voisinage mais sans en tenir compte. Au-dessus de la source de *Liftâ* le vallon où serpente le sentier moderne entre le village et la grand'route était une démarcation toute naturelle, jusqu'au *râs*. Quant à celui-ci, on s'explique assez, dans un document tel que le Code sacerdotal, la précaution d'en taire le nom, quitte à se compliquer la tâche d'en décrire la relation avec d'autres éléments topographiques. Si les vieilles sources davidiques n'éprouvaient point de tels scrupules à nommer un Baal, elles s'efforçaient déjà de lui donner un sens orthodoxe [4].

1. *Is.*, **14**, 9; **26**, 14, 19; *Job*, **26**, 5, etc.

2. Lire à ce sujet l'important mémoire de M. Clermont-Ganneau, *L'inscription d'el-Amrouni et les dieux Mânes des Sémites*; *Études...*, I, 156 ss. M. Schwally (*Das Leben nach dem Tode*, p. 45 ss., 64 s.) a certainement exagéré l'idée de divinité attribuée aux Réphaïm; cf. Lagrange, *ÉRS.*[2], 318 s., surtout 331 ss. et 336 ss.

3. Par exemple Tobler : l'extrémité Sud-Ouest de la *Beqâ'ah* (*Top.*, II, 403) et plus tard le petit ravin ou. *Deir Yâsîn* (*Dritte Wanderung*, p. 202), ce qui était beaucoup plus risqué.

4. *Vallis Titanorum* (= Réphaïm) *in Regnorum libris...*

Puisque Baal Peraṣîm peut être le théâtre d'un combat, on voudra bien ne pas en restreindre la désignation à quelque point mathématique, mais y voir au contraire l'ensemble de la croupe de partage des eaux. Pour un observateur placé à ce sommet avec les textes de *Josué* en main, il ne paraît guère douteux que la vallée des Rèphaïm ne soit la région de Mamillâ. L'endroit, on s'en souvient, répond suffisamment au terme de *'émeq* et peut du reste être envisagé, avec une certaine ampleur, comme un prolongement extrême du plateau ondulé de la *Beqâ'ah*. Le Baal Peraṣîm se dresse bien en plein Nord de cette dépression, tout à fait propice d'autre part à un campement philistin. Enfin la suite de la discussion va montrer le passage très normal de la vallée des Rèphaïm ainsi entendue à la vallée de la Géhenne, qui prolonge la limite au Sud. On retiendra seulement que cette localisation très définie du Baal Peraṣîm, applicable aussi bien aux textes de *Samuel* qu'à la montagne anonyme de *Josué*, n'entraine pas la détermination aussi ferme de la vallée des Rèphaïm. Du moins cette détermination ne vaut-elle pas au même degré pour l'époque où furent rédigés les chapitres qui décrivent les limites des tribus dans *Josué* et pour l'histoire de David : elle doit demeurer provisoirement douteuse pour celle-ci, tandis qu'elle semble très solide pour celle-là.

III. — LE RAVIN DE HINNOM. LA GÉHENNE. LA VALLÉE.

Cette désignation topographique se présente en hébreu sous trois formes : גיא בן הנם [ou גי][1], גי בני הנם[2], גי־הנם[3]. Elle offre dans les Versions une extrême variété de nuances, tantôt traduite partiellement, — φάραγξ ou νάπη υἱοῦ Ἑννόμ [Ενναμ, Εννομομ Ονομ][4], — tantôt transcrite non sans quelque gaucherie, Γαιβενθομ, Γηβεεννομ, Γαιεννα, Γαι Οννομ[5], — tantôt traduite en entier, ou plutôt remplacée par une façon de glose, τὸ πολυάνδριον υἱῶν τῶν τέκνων αὐτῶν[6]; Vulg. : *convallis filii Ennom, vallis filiorum Ennom, vallis ben Ennom, v. Beennom, v. Ennom*[7]. Il n'est pas rare que les grandes Versions discordent dans un même passage sur l'emploi de l'une ou de l'autre forme ; l'exemple décisif en ce sens est II *Par.*, XXXIII, 6, où l'hébreu בגי בן־הנם, « dans le ravin de Ben Hinnom », est rendu ἐν γὲ βανὲ Ἑννόμ (LXX[B], ce qui suppose en apparence בגי בְנֵי־הנם) et *in valle Beennom* (Vg.).

La confusion n'est cependant point inextricable. A comparer d'abord les Versions entre elles, on sent un texte relativement ferme, dès qu'on a éliminé d'aussi secondaires nuances que *vallis*, *convallis*, φάραγξ et νάπη pour répondre à גיא ou גי. Plus négligeables évidemment encore sont les variations phonétiques du nom proprement dit, Ἑννόμ, Ὀννόμ, *Ennom*. Restent donc à peu près exclusivement les divergences portant sur בן. L'examen intrinsèque de chaque témoin rend un compte facile des anomalies d'abord si étranges. C'est ainsi que dans la Vg. *ben Ennom* est un compromis entre la traduction et la translittération ; *Beennom* est apparemment une simple coquille de lecture, ou quelque assimilation intentionnelle supprimant l'hiatus dans l'articulation de *benê-Hinnom*[8]. Dans les LXX Ὀννόμ est un simple phénomène d'assimilation vocalique, plus facilement explicable encore avec l'orthographe Ὀνόμ. Σονναμ doit être une banale erreur dittographique occasionnée par l'emploi de νάπης (*gén.*) pour traduire גיא en cet endroit[9]. Enfin dans l'hébreu même on constate promptement que la forme intermédiaire, *benê-Hinnom* au pluriel, n'a aucun bon appui. L'unique passage où elle se lit encore dans TM est suspect de plusieurs manières[10]; et si les LXX ont l'air

Sirenae et Onocentauri in Isaia... et caetera his similia... vocabula, Gentilium fabularum et causas et origines habet [lire *habent ?*]. S. Jérôme, *In Galat.* **3**, 1 ; *PL.*, XXVI, 348.

1. *Jos.*, **15**, 8[a]; **18**, 16[a]; II *Par.*, **28**, 3 ; **33**, 6 ; *Jér.*, **7**, 31 s.; **19**, 2, 6 ; **32**, 35.

2. II *Rois*, **23**, 10, où le *qeré* rétablit d'ailleurs בן.

3. *Jos.*, **15**, 8[b]; **18**, 16[b]; *Néh.*, **11**, 30.

4. *Jos.*, **15**, 8 ; II *Rois*, **23**, 10, etc. Pour les variations des Mss. cf. la Concordance de Hatch-Redpath sous les noms Εννομ, Εννομομ, Οννομ, Ονομ, Σονναμ.

5. II *Par.*, **28**, 3 ; *Jos.*, **18**, 16. Var. *ut supra*.

6. *Jér.*, **19**, 2. Ce texte sera expliqué plus loin.

7. Voir n'importe quelle concordance. Il y a du reste dans les témoins latins le même flottement que dans les grecs. La collation des autres Verss. est absolument dénuée d'importance pour le point de vue topographique.

8. Cf. *Bezetha* pour *Bethzetha*, etc.

9. *Jos.*, **18**, 16[a] (B) : κατὰ πρόσωπον νάπης [Σ]Ονναμ.

10. II *Rois*, **23**, 10. Suspect d'abord par la tradition massorétique et son *qeré* ; ensuite par le doublon si naturel qui aura fait écrire, après בגי, בני־ pour בן־, si tant est que le texte primitif n'ait pas été בגי־הנם tout court.

d'appuyer ailleurs cette leçon, — qu'ils ignorent justement en ce passage, — leur texte comporte partout une explication satisfaisante sans entraîner l'hypothèse d'une forme hébraïque בני. Elle est au surplus le fait assez exclusif du *Vaticanus* dans l'unique passage un peu impressionnant : II *Par.*, XXXIII, 6 : ἐν γὲ Βανὲ Ἑννόμ, où la leçon de A et Luc. ἐν γῆ Βεενvομ doit finalement impliquer, pour l'originalité de B, quelque confusion dittographique — Βαν[ε]Εννομ pour Βαν Ε. — dans cette transcription inintelligente (γὲ = גיא !) de l'hébreu.

Le texte est donc, en fin de compte, aussi solide qu'on le puisse désirer. Il ne subsiste quelque hésitation qu'entre une forme longue, *ben Hinnom* et une forme brève, *Hinnom*. Or on se souvient que l'hébreu בן n'est pas nécessairement l'indice d'une relation généalogique au sens très déterminé de « fils », mais exprime souvent une appartenance, une sorte de classement dans quelque genre, catégorie, groupe ou corporation; il y aura lieu de voir si ce ne pourrait être ici le cas. Enfin une leçon telle que γαι Ενναμ de Luc. dans *Jos.*, XVIII, 16 (Γαιεννα B, γαι Οννομ A) n'est pas suffisante pour balancer l'ensemble des autres attestations et suggérer l'hypothèse d'une forme primitive הִנָּם au lieu de הִנֹּם. Il n'y aurait d'ailleurs en cela qu'une variation phonétique interne dépendant de l'analyse exacte du nom[1]; peut-être même y devrait-on voir la forme la plus ancienne, d'après d'autres analogies établissant l'antériorité du timbre vocalique *a* dans des formations nominales nuancées en *o* par l'usage hébraïque[2].

Mais cette analyse ne serait possible qu'à la condition de tabler sur une racine sûre, c'est-à-dire de pouvoir définir l'étymologie, et force demeure d'avouer l'énigme insoluble en tant qu'il s'agirait de solution radicale s'imposant sur de solides preuves[3]. Le nom lui-même devra être considéré comme parfaitement acquis, sous réserve de la nuance phonétique indiquée, et nulle raison valable ne saurait lui faire infliger une correction quelconque, ni le faire révoquer en doute comme désignation topographique. Il suffit de passer en revue les rubriques usuelles dans le monde sémitique en particulier pour voir quelle variété comportent ces appellations de terroir : le plus souvent nom propre banal de propriétaire, elles peuvent cependant être empruntées à quelque détail géologique ou géographique, à quelque qualité intrinsèque du sol, à un événement de l'histoire ou de la légende locales, aux croyances religieuses enfin.

On est naturellement enclin à traiter le nom comme un radical trilitère à la forme intensive, et si, dans cette voie, l'hébreu n'offre aucun terme de comparaison, l'arabe هنم[4] pourrait être invoqué, mais sans conduire à un sens bien satisfaisant. Comme il s'agit d'un nom de lieu, et vraisemblablement très archaïque, il est cependant mieux indiqué de traiter la terminaison *om* à la façon de beaucoup de désinences analogues[5], déterminatives ou locales. On est dès lors ramené à quelque racine bilitère. Depuis longtemps on tourne dans

1. Cf. le cas similaire de חִירֹם, הוּרָם, חִירוֹם discuté par MM. Cheyne et Cook dans l'*Encycl. bibl.*, II, 2074. D'après M. Dalman (v° *Gehenna* dans la *Realenc. für prot. Theol.*[3], VI, 421; cf. *Aram. Gramm.*[2], 183) γαι Ενναμ, et Γαιεννα ne sont que des formes aramaïsées de γαι Εννομ.

2. Voir la série des noms qui dérivent de la forme *qiṭṭôl* « déformation vraisemblable au plus haut degré de la forme *qăṭṭâl* » (GESEN.-KAUTZSCH, *Hebr. Gramm.*, § 84 *b*, VI, 24, p. 228). Or *qiṭṭôl* est à première vue le thème grammatical de הִנֹּם, malgré l'écriture défective, et il en résulterait pour ce nom une valeur théorique indifféremment active — cf. גִבּוֹר — ou passive — cf. יִלּוֹד.

3. Dans la mesure où l'on admet le caractère primordial de la forme *ben Hinnom*, il faut naturellement songer à quelque personnalité : ou quelque vieil inconnu, comme il en est tant à travers l'onomastique palestinienne (cf. DALMAN, *Gehenna*, *l. l.*, p. 418), ou qualificatif d'une divinité (cf. *infra*). M. Smith (*op. l.*, 172) estime vraisemblable une origine « géographique ou botanique », sans suggérer par quelle voie au moins approximative. Il est impossible de voir autre chose qu'une hypothèse gratuite dans la théorie de MM. Cheyne et S. A. Cook (*Enc. bibl.*, II, 2071, § 2) que Hinnom est « *le plus probablement* [c'est moi qui souligne] le débris dénué de sens de quelque nom » et que « le vrai nom était difficilement celui d'une personne ».

4. Rac. verbale apparemment inusitée; cf. cependant les mots هنمة « homme de tempérament débile » et هنم « une variété de datte ». Est-ce quelque chose de ce genre qui aurait inspiré à M. Smith l'hypothèse d'un sens botanique pour הנם ? On songera peut-être aussi à comparer des noms propres tels que הנמי (dans LIDZBARSKI, *Handbuch für nords. Ep.*, p. 260, *kanan.*), ou הנמו (nab. dans JAUSSEN et SAVIGNAC, *Mission archéol. en Arabie*, I, 241, n° 169 1 et pl. XXVIII); mais ces noms ne sont pas très fermes et ils ne résolvent pas l'étymologie cherchée.

5. Du type מִלְכֹּם ou מֶלֶךְ et לְוִשְׁלֶשֹׁם.

ce cercle : ou respecter la tradition du nom et l'analyser par l'arabe هَنّ, ou admettre une permutation entre les gutturales substituant l'aspirée faible ה à la forte ח qui classait le nom primordial dans une excellente famille hébraïque dérivée du radical fondamental חן[1]. Cette seconde hypothèse, justifiable au point de vue linguistique par la tendance invétérée de toute articulation à s'atténuer, à supprimer l'effort[2], paraît assez en faveur aujourd'hui. Elle est certainement exagérée par M. Cheyne, qui va jusqu'à imaginer une correction de בן־הנם en בן־נעמן[3] pour en déduire un culte syncrétiste dans cette vallée où Tammouz et Molok eussent été confondus. M. Dalman[4] a l'air de s'y ranger aussi, du moins implicitement, lorsqu'il emprunte à Hommel[5], comme termes de comparaison avec Hinnom, les noms babyloniens *Ennam-Aï, Ennam-Sin;* car ces noms, dans lesquels l'élément *en-nam* pourrait être une interjection[6], sont plutôt à interpréter au sens de « être propice », ou à l'optatif, « qu'un tel soit propice[7] ». — Le הנם de la Massore serait par conséquent à écrire חנם et s'analyserait par la racine חנן — cf. חנה, désignant, soit au sens littéral, soit par antiphrase, le site lui-même, ou la divinité qui présidait en ce lieu. Mais ne suffit-il pas de se remettre en mémoire le sombre appareil du culte pratiqué quelque temps à Hinnom pour soupçonner que cette étymologie soit aussi controuvée que le Ζεὺς Μειλίχιος grec? Aussi, sans en écarter la possibilité, puisqu'elle peut se réclamer de hautes autorités, lui préférera-t-on cependant l'analyse par la racine arabe هن « gémir, soupirer », avec des nuances variées. Encore n'est-il point question de risquer une détermination exacte du sens pour ce nom, dont la forme représente le radical à l'état simple construit avec une désinence *ᵒm*, probablement pour *ᵃm*[8]. D'aucuns songeront peut-être à un sens général « lieu de gémissements », comme autrefois J. Simonis : *ut vallis Hinnom dicta sit a fletu puerorum ibi immolatorum*[9]; ce serait revenir par les antipodes à l'étymologie précédente et rien ne cadrerait mieux avec le caractère théologique revêtu plus tard par ce nom dans la spéculation rabbinique.

Il n'y a aucune invraisemblance à ce que les rites barbares et l'idolâtrie licencieuse dont la vallée de Hinnom fut à certain moment le théâtre, aient influencé le concept de cette désignation, peut-être même au point d'en modifier la forme en y faisant introduire l'élément בן־ ou בני־ qui n'en est pas nécessairement partie intégrante. Devant une forme correcte, d'attestation absolument ferme, il y aurait sans doute quelque imprudence à ne la point respecter et à risquer une recherche étymologique peut-être factice en dépit de toute la vraisemblance que lui donnent des événements bien postérieurs à l'origine de cette appellation. On est beaucoup moins autorisé surtout à s'abstraire de toute donnée littéraire et de toute base philologique pour se jeter dans le domaine de la divination au gré de combinaisons mythologiques elles-mêmes sujettes à caution. L'idée la plus simple garde, après tout, les meil-

1. Les deux possibilités sont déjà discutées dans Gesenius, *Thes.*², p. 387, v° הנם.

2. C'est surtout le fait des prononciations citadines courantes. A Jérusalem par exemple il est bien rare d'entendre articuler un ق ou un خ, en particulier au commencement des mots. L'un et l'autre ont la valeur d'un imperceptible *hamza : 'alb* « le cœur » et *'allâ'* « le Créateur » sont de nature à embarrasser le débutant qui attendrait *qalb* et *ḫallâq*.

3. *Enc. bibl.*, II, 2071, § 2.

4. *Realencykl.*, *l. l.*

5. *Altisr. Ueberlief.*, p. 142.

6. Voir Dhorme, *Les noms pr. babyl. à l'époque de Sargon l'ancien et de Narâm-Sin; Beitr. zur Ass.*, VI, 69 : *En-na-ilu* « *Ecce deus* »; *En-nam-Malik* dans des tablettes de Cappadoce.

7. Cf. Ranke, *Early bab. pers. Names*, p. 277 : *Ennam-Beli*, etc. L'emploi de *'nan* = חנן en ce sens à l'époque d'el-Amarna en Canaan est attesté par ex. dans la lettre CCLIII, 24 (Knudtzon).

8. Voir ce paradigme dans Ges.-K., *Hebr. Gram.*, § 85, XI, 53; ex. כְּנָם de כנן, אוּלָם de אול, סֻלָּם de סלל, etc. Le sens du paradigme n'est pas expliqué. Ne devrait-on pas y voir tout bonnement une trace de *mimation* aboutissant à constituer des forces nominales trilitères ou dissyllabiques avec des racines faibles? On remarquera en effet que ces formations se produisent ordinairement avec des racines qui comportent quelque atténuation du radical sain, trilitère, dit verbe fort; les ex. cités sont des ע״ע et des ע״ו. Si l'on accorde à M. Barth (*ZDMG.*, XLI, 1887, p. 605) la loi formulée sur « l'horreur du sémitique en présence des noms bilitères », — cf. *ibid.*, p. 611 l'observation sur l'ar. هن écrit autant que possible avec voyelle finale longue هنو, هنى, هنا, — on verra dans cette formation un moyen d'atteindre avec des rac. faibles un résultat analogue aux ségolés dérivés des verbes forts ou gutturaux.

9. *Apud* Gesenius, *Thes.*, *l. l.*, 387ᵇ.

leures chances d'être la moins éloignée du vrai : il s'agirait d'une désignation toponymique primitive par le nom d'un propriétaire cananéen[1], sans aucun rapport direct et intrinsèque entre le vocable et le site, alors même que l'expression cananéenne הנם eût comporté quelque adaptation tropologique avec le lieu[2]. Après la conquête israélite la désignation locale se transmet avec la ténacité invincible de la plupart de ces appellations de terroir, on pourrait dire celles surtout qui ont le plus insignifiant aspect. Plus tard seulement, quand le milieu social est entièrement transformé, qu'on y parle une langue nouvelle et que d'autres idées sont entrées en circulation, la curiosité s'éveille à propos de ces humbles éléments légués par le passé et l'imagination la moins déliée ne tarde pas à leur découvrir des raisons d'être, diversement compliquées ou heureuses. Ainsi de Hinnom quelques siècles après Josué.

Il ne paraît pas impossible de saisir dans les textes qui vont nous fournir les éléments de localisation du site, la trace de cette évolution onomastique partant d'un nom cananéo-jébuséen, non moins banal en lui-même qu'Ornan par exemple, pour aboutir à un concept fameux dans l'apocalyptique juive et très usité jusque dans la théologie chrétienne : l'idée de la Géhenne.

Voici d'abord les textes où la tradition littéraire a conservé Hinnom. Josias profane « Topheth qui est dans le ravin de [ ] Hinnom[3] ». Le mobile de cette profanation est le désir de supprimer le culte idolâtrique pratiqué par les rois impies Achaz et Manassé à ce *Topheth* si intimement lié à la vallée de Hinnom qu'on ne les saurait étudier l'un sans l'autre. תפת, transformé par les massorètes en une forme infamante *bošeth*[4] a longtemps embarrassé les linguistes, qui lui cherchaient des étymologies par l'hébreu ou le persan et s'efforçaient de trouver quelque lien entre ce nom et les rites à la fois licencieux et sanguinaires de ce culte local[5]. Tout le monde agrée aujourd'hui l'interprétation si naturelle et si satisfaisante de M. W. Rob. Smith[6] qui voit dans *Topheth* un simple aramaïsme exprimant le « foyer », ou le « support » sur lequel on place la victime dans un holocauste ; cf. le syr. ܬܦܝܐ et l'ar. أثفية « trépied pour une marmite », ou simplement les pierres sur lesquelles on l'assujettit dans un foyer de nomades. L'expression ar. *'ûthfiyah* a pour équivalent hébreu tout à fait strict אשׁפת ou אשׁפות qui désigne sans doute, par étymologie, l'amoncellement de la cendre dans un foyer souvent rallumé, mais désigne surtout, dans l'usage biblique, le tas graduellement haussé de cendres et de détritus rejetés hors des enceintes de villes et qui fait fonction de terrasse pour les réunions délibératives ou pour le *kief*. Si Topheth[7] a pris la physionomie d'un nom propre, c'est à peu près au sens de détermination explicite qu'avait par exemple המזבח « l'autel » dans les textes qui se rapportent au culte de Iahvé. De même que l'Autel était le centre du culte orthodoxe, le lieu réservé à l'holocauste, expression suprême de la religion nationale, ainsi תפת, perdant en quelque sorte son concept primordial vulgaire, était devenu le symbole de la divinité barbare introduite par la prévarication des monarques et acceptée par la superstition d'un peuple prompt à l'idolâtrie. Ce

1. Ne pourrait-on comparer les noms הנא (*nab.*, JAUSSEN-SAVIGNAC, *Miss. Arabie*, I, 248, n° 192, et *ṣafaït.*, DUSSAUD, *Mission Ṣafa*, n° 623), הנאר, הניאר et le fém. הינת (*nab.*, LIDZ., *Handb.*, p. 260; COOK, *Aram. Glos.*, p. 43)? On serait alors enclin à traiter הנם d'après les principes philologiques dont s'est servi Barth (*Vergleich. Studien üb. bilit. Nomina ; ZDMG.*, XLI, 1887, p. 631 ss.) pour assimiler שׂפם et שׂפה « lèvre ».

2. Pas plus qu'on ne devra chercher, je suppose, une signification de « fertilité ou de « végétation luxuriante » dans les endroits appelés aujourd'hui *el-Khaḍer*, ni une ressouvenance de « victoire » ou de « défaite » dans les *Manṣouriyeh*, etc. Il pouvait du reste exister, aux temps cananéens, le même flottement que de nos jours dans ces désignations en quelque sorte ethno-toponymiques. On dit indifféremment *arḍ abou Neṣeir* ou *arḍ en-Neṣeirât* (= « fils de Neṣeir »); cf. dans le réseau actuel des rues de Jérusalem (pl. III) la ruelle *'aqabet el-Hindiyeh*, ou *'a. dâr Hindiyeh*, ou. *'a. ibn el-Hindiyeh*, et cent exemples à l'avenant.

3. II *Rois*, **23**, 10. Dans TM ת״ אשר בגי בני [בן *qeré*] הנם il serait bien séduisant de soupçonner une vieille erreur dittographique sur בגי ה״. On aura cherché ensuite à la sauver en écrivant בני, qui ne s'introduisit cependant jamais dans la lecture et que les grandes Versions ignorent — LXX ἐν φάραγγι υἱοῦ Εννομ, Vg. *in convalle filii Ennom*.

4. Cf. cependant la forme שֹׁקֶת, — ségolé du type *qoll* rendu artificiellement trilitère par l'adjonction du ת, — à côté de שֵׁקֶת dérivé de la même racine שׁקה (שׁקק) par le thème ségolé *qill*.

5. Hypothèses groupées dans GESENIUS, *Thes.*, 1497 b.

6. *Religion of the Semites*², p. 377, n. 2 ; cf. 372.

7. Dans les LXX Θοφθά, Θαφφεθ, — Aquila Θοφέθ et Θόφθ. — Sym. Ταφόθ, — Τάφεθ et Τάφετ.

qu'était la divinité honorée d'un tel culte, ce *Ba'al* particulier dont le nom même traduisait la redoutable suprématie, — *Moloch*, manière sacrée de dire « *le* Roi », — les historiens des religions sémitiques l'ont précisé assez clairement déjà par une discussion pénétrante des monuments et des textes [1]. A dater du jour où ce prince du royaume infernal se fut imposé à la croyance israélite comme l'antithèse du Iahvé céleste, il lui fallut un centre de culte. Le « dieu du ciel » possédait la « montagne » ; le dieu chtonien fut installé dans le ravin hors de la ville d'où l'excluait, en vertu de très vieux concepts sémitiques, la nature des sacrifices à lui offrir. Le sinistre intrus n'entendait pourtant point être relégué à longue distance, ni quelque part au désert comme certaines victimes expiatoires dans le culte de Iahvé. Un lieu agréable, aux portes mêmes de la cité, presque en vue du Temple et offrant les meilleures commodités pour le concours populaire aux cérémonies cultuelles : rien moins n'était exigé par Moloch ; il fut installé à *Gê Hinnom*. Un emblème quelconque manifestait-il sa présence comme l'horrible statue d'airain chez les Carthaginois [2] ? On en attendrait la mention explicite dans le récit des opérations purificatoires accomplies par Josias. De toute façon, il est nécessaire qu'un dispositif permanent ait marqué le lieu sacré : il y fallait une fournaise, ou plutôt quelque support où placer les malheureuses petites victimes soumises au feu pour être dépêchées en messagères lugubres au tyran implacable qu'on désirait assouvir dans les profondeurs mystérieuses de la terre [3]. Idole plus ou moins anthropomorphe comme la concevait Rob. Smith, gril liturgique fixé au-dessus d'un foyer stable, d'une fosse sacrée peut-être, simple amas de cendres et de débris carbonisés où l'on aurait, pour chaque nouveau sacrifice, construit un nouveau bûcher dont les restes eussent augmenté d'autant les proportions du funèbre môle : il n'importe que nous ne le puissions déterminer avec certitude ; *Topheth* a pu désigner tout cela.

Tel est le culte horrible dont Achaz avait inauguré la pratique « dans la vallée de Ben Hinnom [4] ». Manassé le remit en honneur après l'éclipse momentanée subie au temps d'Ézéchias [5]. C'est le cauchemar douloureux de Jérémie. A travers sa prophétie tout entière, ce *Topheth* maudit, sanctuaire du Baal ignoble et cruel établi à « Gê Ben Hinnom », va retentir comme l'iniquité suprême, comme un reproche surtout et comme un thème aux plus terrifiantes menaces. Ces « installations cultuelles de Topheth [6] », indifféremment appelées aussi les « installations cultuelles de Baal [7] », sont vouées de par Dieu à l'extermination et à la pire infamie. Voici que bientôt « on ne dira plus ni le *Topheth*, ni *Gê ben Hinnom*, mais bien « vallée du carnage » et l'on enterrera dans Topheth à défaut d'espace [8] ». Il était évidemment impos-

1. *V. g.* LAGRANGE, *ÉRS.* ², pp. 99-109. Tous les panthéons sémitiques possèdent quelque équivalent de ce seigneur redoutable du monde infernal : Milkom, Milk-Baal, Milk-Osiris, Baal-Khammôn — passé en Grèce sous la rubrique Kronos — Saturne — Zeus Meilichos. — Le Malik babylonien est cependant le plus exact équivalent du Moloch cananéen et sous ce nom de passe le P. Lagrange proposait naguère de reconnaître la personnalité du dieu Nergal (*op. l.*, p. 107 ; cf., sur ce dieu, DHORME, *La relig. ass. bab.*, p. 76 ss.). M. Montgomery (*Journ. bibl. Lit.*, XXVII, 1908, p. 41 ss.) vient de proposer à son tour la même identification.

2. DIODORE DE SIC., XX, 14.

3. LAGRANGE, *op. l.*, p. 109. — Cf. *infra*, p. 131, n. 3.

4. II *Par.*, **28**, 3 : בגיא בן־הנם, ἐν Γαιβενθόμ (B, Γηβεεννομ A, βενεννομ Luc., *ben Ennom* Vg.

5. II *Par.*, **33**, 6 : TM comme ci-dessus ; LXX : ἐν γὲ (al. γῇ) βανε Εννομ (Βεεννομ), Vg. *Bennom*.

6. *Jér.*, **7**, 31 ss. : במות התפת. Il est clair que *bâmôth* n'a plus ici qu'un sens très général de « lieu de culte » ou « objets cultuels », sans aucune valeur de « *haut* lieu ». Les LXX l'ont très bien saisi en traduisant τὸν βωμὸν τοῦ Τάφεθ.

7. *Jér.*, **19**, 5 et **32**, 35. Dans le premier cas les LXX ont ὑψηλὰ τῇ βάαλ, mais dans le second τοὺς βωμοὺς τῇ Βάαλ.

8. *Jér.*, **7**, 32; **19**, 6. Si les LXX concordent la première fois, ils ont tout autre chose la seconde : οὐ κληθήσεται τῷ τόπῳ τούτῳ Διάπτωσις καὶ Πολυάνδριον υἱοῦ 'Εννόμ, ἀλλ' ἢ Πολυάνδριον τῆς σφαγῆς (= ההרגה, tandis que **7**, 32 le même mot est rendu τῶν ἀνῃρημένων « des massacrés »). Il n'y a cependant pas lieu apparemment que leur texte soit préféré. Inutile aussi de rechercher longuement le passage de תפת à Διάπτωσις, car une annotation marginale du Ms. Q — dans Swete, sur **19**, 14 — indique : Ταφεθ ερμηνευεται διαπτωσις. Par son étymologie (δια-πίπτω) l'expression implique l'idée de chutes, de faux pas, de trébuchements dans une fuite précipitée par exemple — cf. la menace du v. 7 où Dieu « fait tomber » les Israélites en fuite devant leurs ennemis — aussi l'idée de ruine. Peut-être y a-t-il à la base de cette leçon singulière quelque confusion orthographique entre התפת et גופה, *ét. cst.* גופת? Quant à Πολυάνδριον, on y pourrait voir quelque méprise entre גיא « ravin » et גויה « cadavre ». Quoi qu'il en soit, le gain topographique est nul. Plus tard, semble-t-il, ce *polyandrion* reparaîtra dans Jérémie (**31**, 40), sous la rubrique « vallée des cadavres » en un passage fort obscur.

sible de concevoir pour un lieu de culte plus radicale profanation que cet envahissement par des cadavres qu'on ne savait plus où déposer ailleurs. Mais pour se faire l'idée la plus précise du groupement de Topheth et de « Gê ben Hinnom », de leur situation par rapport à la ville et aussi de leur nature, on doit lire d'ensemble tout le chapitre XIX de *Jérémie*. Ordre est donné par Dieu au Voyant d'acheter une « gargoulette[1] » de potier et de se rendre « au ravin de ben Hinnom[2] », qui est à l'ouverture de la porte de la céramique, pour y prophétiser les châtiments terribles prêts à fondre sur le peuple à cause de son iniquité et des horreurs pratiquées en « ce lieu même », car ce lieu n'est autre que Topheth (vv. 3 ss.). Quand on avait franchi la « porte de la poterie[3] », on se trouvait donc immédiatement, semble-t-il, dans « Gê ben Hinnom » et dans le site spécialement consacré à Moloch. Jérémie devra annoncer là le carnage prochain et la vengeance des barbares sacrifices : au lieu de les offrir en holocauste au *ba'al* ignoble, les Israélites seront réduits par les atrocités de la famine à s'en nourrir eux-mêmes. Comme on met en pièces un vase de terre, par un choc irréparable, ainsi Dieu va émietter le peuple et la ville; il la rendra semblable à Topheth, amas de cendres et de braise éteinte. Son mandat fidèlement accompli, le prophète revint « de Topheth, où Dieu l'avait envoyé..., et il se tint dans le parvis du Temple[4] ».

Tout cela est extrêmement concordant pour montrer en *Topheth* la désignation spécifique d'un lieu de culte d'une divinité souterraine licencieuse et farouche. Ce sanctuaire est aménagé dans le ravin de « ben Hinnom » sous les murs de la ville, à une porte en relation avec une fontaine et au voisinage de ce qui deviendra plus tard le « champ du sang », après s'être appelé

1. בקבק (cf. LXX, βῖκος) désigne la petite cruche poreuse à long col dans laquelle on met la boisson. C'est le vase essentiel dans tout mobilier et l'accessoire indispensable en toute circonstance de la vie à la ville et à la campagne. *Baqbouq* est une amusante onomatopée reproduisant le bruit de l'eau versée un peu vivement par le long goulot rugueux.

2. LXX : εἰς τὸ πολυάνδριον υἱῶν τῶν τέκνων αὐτῶν, supposant à peu près גוית בני בניהם, ou quelque contresens de ce genre.

3. Le *qeré* החרסית est bien appuyé par la leçon Χαρσιθ beaucoup plus solide dans les LXX que le Θαρσεις bizarre du *Vaticanus*. Cette porte de la poterie ne revient pas ailleurs et doit donc être examinée d'après cette information unique. On notera d'abord que son nom a plutôt le sens abstrait d'atelier de « poterie » que le sens spécifique de « tessons », quoi qu'il en puisse être de l'exacte étymologie; cf. GESENIUS, *Thes.*, 522 *b*, qui écarte à bon droit l'hypothèse d'une *porta solaris* (חרס « le disque solaire ») ou porte « orientale ». C'est probablement l'idée de « tessons », objets de rebut, qui a fait songer à une identification avec la porte האשפות, suggérée peut-être aussi par une traduction targumique תרע קלקלתא. Une assimilation toute gratuite avec la « porte de la vallée » du temps de Néhémie n'est pas plus satisfaisante; du moins n'éclaircit-elle ni le texte de Jérémie, ni la situation de la porte de la Vallée, repère important pour la topographie de Néhémie. Il est assez naturel qu'un atelier de poterie dans l'ancienne Jérusalem ait été situé hors de l'enceinte ou tout à l'entrée d'une porte, — cf. à Athènes la relation entre le *Céramique* et le *Dipylon*, — en un lieu propice aux installations requises par cette industrie : fosses à broyer l'argile, ateliers de moulage, séchoir, four. Il n'était pas indifférent que cette situation fût choisie à proximité d'un point d'eau facilement accessible puisque le travail en requérait beaucoup; sans compter qu'une fabrique de cette nature était on ne peut mieux placée sur le chemin d'une fontaine, c'est-à-dire en l'endroit où les accidents multipliés et inévitables d'un transport d'eau dans des cruches de terre nécessitaient le plus fréquent et le plus pressant recours aux bons offices du potier. Il se trouvait précisément dans la ville contemporaine de Jérémie une « porte de la Fontaine » que nous verrons plus loin située très exactement sur le promontoire de la colline occidentale qui domine le confluent des vallées Cédron, Tyropœon, *Rabâby* (cf. pl. v). La « fontaine » d'où cette porte tirait son nom était apparemment Rogel = *bir Ayoub*. Tout près de là, les piscines de Siloé facilitaient l'approvisionnement des potiers si l'on veut supposer l'atelier dans les murs; il aura une situation non moins convenable quelque part vers l'embouchure du *Rabâby* si on préfère l'isoler de la ville. Or il se trouve, par un très heureux point d'appui, que la tradition conservait encore, à l'époque même de Notre-Seigneur, le souvenir de quelque relation entre cette région et d'anciens ateliers de poterie : le champ d'Haceldama, acheté pour y créer un cimetière des étrangers, était ὁ ἀγρὸς τοῦ κεραμέως (*Mt.*, **27**, 8). Ce potier n'est très probablement pas une personnalité déterminée, mais le représentant littéraire de la vieille corporation. Haceldama et son polyandrion sont des points suffisamment connus. N'est-on pas autorisé à voir là une confirmation de l'identité proposée entre שׁער חרסית et שׁ״ העין? Et qui dira si dans le souvenir un peu global de l'évangéliste préoccupé de rappeler l'accomplissement des prophéties, la mention de « Jérémie », en citant des paroles de Zacharie, n'aurait pas été influencée par une vague réminiscence des prophéties contre Topheth destiné à devenir un πολυάνδριον?

4. Verset 14, LXX : ἀπὸ τῆς διαπτώσεως... C'est donc bien à Topheth que Dieu l'avait envoyé en le faisant se diriger vers Gê ben Hinnom, à la porte de la poterie.

pour de longs siècles le « champ du potier ». La tradition s'en conservait d'ailleurs avec une relative fermeté au temps d'Eusèbe et de saint Jérôme[1] attachée à un lieu tout « proche de la piscine du foulon et du champ d'Haceldama ».

La dernière mention explicite du ravin de Hinnom est dans Néhémie. Lorsqu'il s'agit d'assigner les nouvelles limites entre Juda et Benjamin, dans la restauration, on rend à chaque tribu son habitat général antérieur à la Captivité. Mais au lieu d'attribuer comme autrefois Jérusalem à Benjamin, on fait de la ville un territoire sacré indivis entre les deux tribus; Benjamin sera fixé au Nord, Juda occupera le Sud « depuis Bersabée jusqu'à la vallée de Hinnom[2] ». Ce n'est peut-être pas fortuitement qu'est employée ici ce que nous avons appelé la forme brève de la désignation topographique. S'il y avait eu quelque influence réflexe du culte idolâtrique aux jours de la monarchie sur l'appellation du site, on conçoit sans peine que ce vestige de mythologie abhorrée disparaisse sous la plume d'un auteur sacré du temps de Néhémie. La portée topographique de ce texte n'échappera certainement à personne et c'est sans contredit la plus précise et la plus claire de nos informations sur Gê Hinnom. Celle-ci s'oppose à Bersabée comme l'élément saillant de la nouvelle frontière qu'on ne se donne plus le soin de définir sur le circuit complet. Elle tient en quelque façon le rang qui devrait être dévolu à Jérusalem, si Jérusalem pouvait entrer encore dans cette répartition territoriale. Mais comme la Ville Sainte doit être respectée, la nécessité s'impose de choisir à ses portes un repère de nature à ne laisser aucune incertitude sur la délimitation. Une vallée qui serait extérieure à la ville sur la plus grande partie de son pourtour serait donc *a priori* le détail topographique indiqué pour répondre à Gê Hinnom en cet endroit. C'est précisément, on s'en souvient, le fait de l'ou. *er-Rabâby* et de ses prolongements *el-'Ennâb* et *el-Meisé;* cette localisation devra donc être discutée tout à l'heure.

Il reste à examiner au préalable si, en dehors des attestations explicites de la vallée ou du ravin de Hinnom, il n'en est pas quelque autre plus indirecte, de nature cependant à éclairer le sujet. Çà et là en effet reparaît dans l'histoire de Jérusalem quelque mention d'une vallée (גיא) spécifiée par d'obscures ou symboliques expressions, ou pas spécifiée du tout et présentée simplement comme *la* Vallée. Quel en pourrait être le rapport avec Gê Hinnom.

A prendre en premier lieu un exemple de « La Vallée » tout court dans Jérémie, on estimera presque évident que הגיא et גיא [בן־]הנם s'appliquent indifféremment à un seul et même endroit. Jérusalem chercherait-elle à se disculper de sa prostitution aux *baals* qu'il suffirait de lui remettre sous les yeux son empressement effréné à accourir « dans *la* Vallée »; le libertin qui voulait abuser d'elle n'avait « pas à se fatiguer » à sa poursuite; il la trouvait là. Dès qu'on se remet en mémoire l'énergique insistance du prophète à flageller sans trêve les iniquités commises dans « la vallée de Hinnom », comment méconnaître que ce soit ce centre de culte impie, maudit entre tous, qui est indiqué ici à mots couverts? Ou plutôt, il est visé clairement et il n'est pas nécessaire de déterminer mieux ni le forfait, ni *la* Vallée qui en fut si longtemps le théâtre.

Mais si l'on peut saisir dans Jérémie la preuve d'un usage linguistique local attribuant à הגיא une valeur topographique aussi déterminée qu'au nom propre « vallée de Hinnom », on devra se demander s'il n'en irait point de même en d'autres passages, ceux où il est question par exemple d'une « porte de la Vallée ». Pour qu'une expression géographique très commune se transforme en manière de nom propre régional, il suffit qu'elle s'applique à quelque élément type du genre, ou simplement unique dans cette région. En chaque localité nul ne se méprend sur *le* ruisseau, *le* bac, *la* butte, *le* coteau, etc. Survienne un étranger; il saisira parfois d'un simple coup d'œil à quoi se rapporte telle de ces antonomases

1. *Onom.*, **263**, 72 ss.: Θαφέθ... ἐν προαστείοις Αἰλίας εἰς ἔτι νῦν δείκνυται ὁ τόπος οὕτω καλούμενος, ᾧ παράκειται ἡ κολυμβήθρα τοῦ κναφέως καὶ τὸ Ἀχελδαμὰχ χωρίον. **158**, 14: ... *est autem in suburbanis Aeliae usque hodie locus qui sic vocatur, juxta piscinam fullonis et agrum Acheldama.* Cf. **155**, 16 ss. et **298**, 46. S. Jér., *Lib. quaest. hebr.*, in *Paral.*, II. xxxiii, 3 : ... *in valle Benenon, quae alio loco Gehennon dicitur, id est,* vallis filiorum Ennon. *Est enim haec haud procul ab Jerusalem, de qua in Jeremia et in Regum libro plene scribitur. Ab ea enim origine accepit nomen Gehenna* (*PL.*, XXIII, 1399). Cf. pl. v et ix, légendes.

2. *Neh.*, **11**, 30.

un peu emphatiques si on les envisageait en elles-mêmes en leur donnant un sens absolu. Mais si l'étranger n'est pas très au fait des usages de la langue, il pourra hésiter à discerner *le* Ruisseau entre plusieurs cours d'eau d'importance inégale, et son embarras pourra être grand de reconnaître *le* Coteau si l'agglomération s'est dilatée de façon à en englober maintenant plusieurs. A son usage il sera nécessaire de recourir au vieux nom propre laissé comme en réserve dans la langue courante. Il y aurait pitié à perdre tant de mots sur un truisme d'aussi élémentaire apparence si les controverses infinies à propos de la Vallée et de la Géhenne dans la topographie de Jérusalem ne requéraient ce retour à l'*abc*. Si donc un auteur familier avec Jérusalem a pu dire indifféremment *la* Vallée, ou la vallée de tel nom, c'est qu'il y avait en réalité quelque site répondant excellemment et de façon tout à fait caractéristique à ce concept spécifique de l'hébreu גיא. La difficulté naît de ce que ce concept paraît applicable en deux situations fort distinctes sur le sol actuel de la ville. Aussi verra-t-on bientôt un double système de localisation. Retenons pour le moment le simple fait que Néhémie parlant tour à tour de *la* Vallée et de « la vallée de Hinnom » désigne très probablement le même accident du relief topographique, ainsi qu'en usait avant lui Jérémie, quoi qu'il en soit de l'identité de valeur exacte aux deux époques.

Il n'y a au contraire pas grand profit à attendre pour l'éclaircissement du problème topographique des passages où גיא figure accompagnée de quelque détermination plus ou moins symbolique dans le langage des prophètes. Quand Isaïe par exemple, pour décrire l'investissement et la prise de Jérusalem, annonce l'écrasement dans la « vallée des visions [1] », tout ce qu'on pourrait entrevoir à travers cette image est peut-être la perspective prophétique du même châtiment que Jérémie devait décrire avec plus de détail : la fuite éperdue et chancelante par le ravin de Hinnom et le carnage à Topheth. De ce point de vue on aurait aussitôt en mémoire II *Rois*, XXV, 4 : au moment où les troupes babyloniennes entrent par la brèche, « les combattants (israélites) s'enfuient nuitamment par le chemin de la porte, entre les deux murs, qui donne sur le jardin du roi ». C'est très exactement la région où la catastrophe suprême était annoncée : la « vallée » fatidique souillée par une aussi odieuse prévarication. On se demanderait même si les images de terreur ainsi évoquées devant le regard du Voyant ne pourraient offrir le vrai sens de sa mystérieuse désignation [2]. Les scènes de massacre et d'affolement que ses yeux auraient ainsi contemplées d'avance dans « la vallée » n'eussent été, pour Isaïe comme pour Jérémie, que la conséquence fatale des spectacles offerts précédemment à Topheth. Car il y a la plus grande vraisemblance à ce que les pratiques religieuses accomplies à Topheth aient été stigmatisées dans l'apostrophe émouvante où le prophète reproche à Jérusalem l'enchanteresse sa folle passion pour ce « Roi » qui l'a séduite au point de lui faire oublier Iahvé [3].

La « vallée des montagnes » qui, dans Zacharie [4], est mise en une certaine relation avec le mont des Oliviers, est assez souvent considérée aussi, depuis Wellhausen, comme une déformation textuelle de גיא הנם. A supposer la conjecture critique heureuse, il n'y a rien à en tirer pour la topographie.

Il appartient seulement aussi à l'histoire de la pensée juive et nullement à l'archéologie ni à la topographie de Jérusalem de suivre, dans les écrits apocalyptiques et jusque dans la théologie

1. *Is.*, **22**, [1], 5 : גיא חזיון et גי. Les LXX ont ἐν φάραγγι Σιών, confusion phonétique probablement très banale. On n'est guère autorisé pour autant à mettre en doute la leçon de TM, beaucoup moins encore à lui substituer (avec *Cheyne*, *Marti*, etc.) tout bonnement הנם.

2. On sait que les rabbins voyaient en cette expression un nom symbolique de Jérusalem : la ville où Dieu se manifestait. Leur opinion a été admise trop souvent de confiance (cf. apud DE HUMMELAUER, *Is.*, *in loc.*). Dillmann (*Iesaia* [5], p. 199 s.) avait très bien vu qu'il devait s'agir d'un lieu déterminé de la ville, probablement le Tyropœon, où le prophète aurait eu sa maison et par conséquent ses Visions. Cette dernière partie de l'hypothèse est naturellement plus sujette à caution.

3. *Is.*, **57**, 9. « Il n'est pas question en apparence de sacrifices humains; on parle seulement des onctions faites à Mélék. Mais le texte est précisément des plus caractéristiques, car les messagers qu'on dépêche à Mélék sont envoyés très bas, jusque dans la tombe. Il est question, dit-on, de nécromancie; nous voyons là plutôt une allusion aux sacrifices humains » (LAGRANGE, *Ét. rel. sém.* [2], p. 101, cf. 109).

4. *Zach.*, **14**, 5, texte peu sûr, dans une description eschatologique obscure. Cf. les commentateurs Calmet, Knabenbauer, Van Hoonacker.

néo-testamentaire, le développement de l'idée de Géhenne, évoluée de Gê Hinnom [1]. Tout au plus y aurait-il quelque intérêt à marquer le rôle des spéculations rabbiniques dans les localisations ultérieures de la fameuse vallée et la survivance inconsciente du lointain concept de Topheth dans le cycle des légendes attachées pour jamais à cette région de Jérusalem : le nom même du Cédron-ouâdy *en-Nâr* « vallée du feu », — le feu miraculeusement retrouvé dans le « puits de Job » au retour de la Captivité, pour rallumer la flamme *perpétuelle* au Temple purifié, la vallée du jugement où les Juifs s'acharnent avec une inlassable et presque farouche piété à s'ensevelir dans la cendre les uns des autres pour reposer tous dans l'étroite zone qui assure le salut. Il n'est pas jusqu'aux musulmans, derniers venus sur ce sol, qui n'aient aussi subi la hantise de la Géhenne avec leurs légendes bizarres du « puits » et du « pont des âmes [2] ».

Si la détermination du nom et la discussion des textes étaient nécessairement minutieuses et relativement compliquées, la localisation peut maintenant se résoudre sans grande difficulté, M. le professeur Smith a mis naguère une grande clarté dans l'examen des diverses théories en présence et montré que, pratiquement, l'opinion très courante identifiant Gê Hinnom avec l'ou. *er-Rabâby* l'emporte à bon droit sur toute autre. Des deux autres qu'il écarte, celle qui veut situer Gê Hinnom dans le Cédron ne méritait certainement pas les honneurs d'une réfutation détaillée. En dépit de l'autorité que semblent lui prêter Eusèbe et saint Jérôme, en des passages d'ailleurs très vagues, il est clair que cette identification — chère aux rabbins et que d'aucuns ont imprudemment estimée « traditionnelle » sur la foi de désignations arabes érudites à contre-temps — est un contresens biblique. Elle ne s'oppose pas seulement à l'usage linguistique hébreu de distinguer entre נחל et גיא de manière à ne jamais employer, à Jérusalem, גיא pour désigner le Cédron : elle va droit à l'encontre des textes de *Josué* qui incluent la ville dans le territoire de Benjamin; car si c'est le Cédron qui délimite les deux tribus voisines, comment torturer ensuite cette ligne pour aboutir à placer Jérusalem en même temps au Nord et au Sud de la limite?

Il ne reste donc bien que deux localisations possibles : le Tyropœon *et* le *Rabâby*. On dit communément Tyropœon *ou* Rabâby, et c'est sur cette alternative que porte depuis bien longtemps la controverse, les tenants de chaque localisation ayant de bons arguments à faire valoir en sa faveur et *contre* l'alternative opposée. Il est pourtant une hypothèse qui ne paraît pas avoir été beaucoup envisagée et qui donne au problème une solution très satisfaisante : Gê Hinnom a été successivement l'une et l'autre vallée, simples branches secondaires — on ne le perd pas de vue — de la vallée unique de Jérusalem, le Cédron.

Naturellement, si une telle interprétation était née du désir platonique d'accorder entre eux beaucoup de maîtres respectés, elle aurait juste la valeur de la plupart des solutions harmonisantes, les plus nulles de toutes. Mais cette adaptation successive d'un même nom fondamental plus ou moins évolué à des sites que leur analogie permet de comparer malgré leur différence, repose sur d'autres bases.

Pris avec une certaine rigueur, les textes qui établissent la corrélation de Gê Hinnom et de Topheth tendraient à définir la situation de la « vallée » dans un rayon assez étroit autour du sanctuaire idolâtrique [3]. Avec ce que nous apprendrons par ailleurs touchant la situation exacte

1. Lire à ce sujet les excellentes monographies de M. le professeur G. Dalman, *Gehenna* dans la *Realenc. prot. Theol.*[3] et de M. Charles (*Gehenna*) dans le Diction. de la Bible de Hastings. Le récent article de M. Montgomery (*The Holy City and Gehenna; JBLiter.*, XXVII, 1908, pp. 24-47) contient des données utiles, mais devra être lu avec précaution, à cause des plus scabreuses spéculations mythologiques. La *gageure* de M. Montgomery est de prouver que « l'évolution du concept de la Géhenne est un produit logique du sol juif » (p. 47).

2. Le « puits des âmes », sous la Roche que couvre la Mosquée, est le lieu où les âmes se rassemblent après la mort. De là un « pont » invisible, *eṣ-Ṣirâṭ* (cf. pl. III), jeté par-dessus le Cédron, les conduit du Ḥaram à la mosquée de l'Ascension. Ce pont est « moins large que le fil d'une épée » et c'est sa traversée qui constitue le suprême jugement. Les justes passent sans broncher. Les demi-justes, plus ou moins entravés dans leurs peccadilles, trébuchent mais sont secourus par le Prophète. Les méchants culbutent au premier pas et s'abîment dans le gouffre.

3. Sir C. Warren paraît avoir proposé le confluent des trois vallées, Cédron, Tyropœon, Rabâby (v° *Hinnom* dans le *Diction. of the Bible* de Hastings, II, 385, 388).

de la ville primitive, il est manifeste que la limite qui aurait été indiquée au temps de Josué entre Juda et Benjamin, se serait tout naturellement — on dirait presque nécessairement — placée dans le Tyropœon, « au flanc du Jébuséen », en droite ligne du Nord au Sud. Il est non moins clair qu'envisagé seul, le texte de *Néhémie*, XI, 30, paraît suffire à incliner la balance en faveur du Gê-Hinnom-*Rabâby*. Mais ni les situations ne sont identiques, ni le nom même tout à fait d'égale valeur intrinsèque. De tels déplacements sont devenus familiers dans toute étude topographique, et la Palestine en a des exemples décisifs à produire : tout le monde a sur les lèvres le plus fameux : les trois Jéricho [1]. A vrai dire, le cas est autre ; il ne s'agit point de localité transférée, mais d'un élément géographique dont la désignation se déplace à l'intérieur d'une même localité. Des analogies beaucoup meilleures sont, à Jérusalem même, certaines portes, — telle la porte d'Éphraïm graduellement reculée au Nord, d'un rempart à l'autre, — le « palais royal », pour ne rien dire des cas les plus fameux : Acra et Sion.

Au lieu par conséquent de bloquer tous les passages des écrits canoniques mentionnant la vallée de Hinnom pour les plier ensuite de gré ou de force à une même localisation exclusive, on va tâcher de restituer chaque texte à son milieu historique. L'interprétation topographique s'harmonisera naturellement ensuite au développement graduel de la ville. Abstraction faite de toute discussion chronologique exacte sur chacun des textes en cause, et à n'envisager que les grandes phases de cette évolution, l'histoire et la situation de Gê Hinnom se concevraient ainsi : La valeur originelle précise du nom échappe encore ; le plus probable cependant est qu'il dérivait tout bonnement d'un propriétaire banal. A l'époque de la conquête les documents israélites enregistrent ce « ravin de Hinnom » avec la même ingénuité que l' « aire d'Ornan » par exemple, et sans la moindre vue spéculative sur cette désignation de terroir. Le *ravin*, qui limite à cette époque la ville jébuséenne entre la vallée des Réphaïm au Nord et la fontaine de Rogel au Sud, se localise tout à fait spontanément dans le Tyropœon, qui va bien en effet s'épanouir au milieu du plateau septentrional, précisément dans la région où les vieux textes des annales davidiques indiquaient le site primordial de la vallée des Réphaïm (cf. fig. 23).

Cependant la petite cité cananéenne s'est dilatée sous les premiers grands règnes israélites. Au cours des siècles et sous de néfastes influences étrangères, un culte sacrilège et barbare s'est implanté à Jérusalem. Il a son centre en face du Temple, dans l'unique situation accommodée aux exigences de ses pratiques rituelles. Il demeure infiniment vraisemblable qu'une certaine adaptation onomastique ait été dès lors hasardée entre le vieux nom local, désormais vide de tout sens, et la divinité étrangère qui avait pris possession du site. Ainsi s'expliqueraient les fluctuations du vocable. En cette période Hinnom se concrétise en quelque manière à Topheth. Or Topheth occupe une situation aussi bien déterminée que possible à l'embouchure du Tyropœon, et plus exactement, dans le spacieux estuaire où se réunissent les trois artères du réseau hydrographique de la ville. Dans le langage de prophètes tels qu'Isaïe et Jérémie, ces termes de Topheth et Hinnom, ou simplement *la* Vallée, deviennent comme un stigmate au front de Jérusalem, l'infidèle éhontée.

Du sens primordial qu'offrait l'expression « ravin de Hinnom » il ne subsiste apparemment pas grand'chose dans l'esprit d'un contemporain des derniers rois qui précèdent la Captivité, si ce n'est l'idée d'une désignation restreinte à un point seulement de son extension première. Dans cette perspective se conçoit très bien le rôle assigné à Gê Ben Hinnom dans les descriptions des limites entre Juda et Benjamin par le Code sacerdotal : quand on atteint Hinnom, en venant de Rogel, on est à l'extrémité méridionale de l'ancienne ville jébuséenne ; il semble toutefois que ce document n'exclue pas encore la possibilité d'identifier totalement le « ravin de Hinnom » avec le Tyropœon, puisqu'il décrit une situation topographique vieille de longs siècles et n'indique pas explicitement que Gê Hinnom serve de limite continue, à son époque, entre la pointe méridionale de l'ancienne ville et la « montagne qui est en face de Gê Hinnom à l'occident ». On reconnaîtra néanmoins que si telle était réellement l'intention de ces textes, ce ne pourrait être qu'en

1. Cf. *RB.*, 1910, p 416 s. et fig. 1 A.

vertu d'un archaïsme conventionnel. Aussi bien le passage de Néhémie ne laisse-t-il aucune hésitation sur le caractère nouveau de la désignation topographique après l'Exil : le ravin de Hinnom est une démarcation assez nette sur le sol autour de Jérusalem pour qu'il suffise de son unique mention quand on veut délimiter la tribu de Juda au Nord et isoler de son territoire la Ville Sainte qui doit demeurer indépendante. Une telle démarcation est facile à trouver sur le sol : c'est l'ou. *er-Rabâby* et son prolongement l'ou. *el-Meisé*. Il s'ensuit que les indications chorographiques subordonnées à Gê Hinnom doivent subir le contrecoup de ce déplacement et de cette fixation définitive, et l'on a vu en effet plus haut que tel était bien le cas pour la vallée des Réphaïm et la « montagne » qui l'isole du « ravin de Hinnom », pour le « champ du potier » et pour le « polyandrion ».

IV. — LA FONTAINE DE ROGEL. GIHON. ZOHELETH.

Les indications du livre de *Josué* sur le tracé des limites entre Juda et Benjamin établissent assez clairement déjà l'équivalence *bir Ayoub*-fontaine de Rogel, en tant que réalisant seule, mais réalisant parfaitement les nuances de texte dans les tracés en sens inverse. Cette localisation va devenir plus évidente à l'examen des autres passages où intervient ce même repère topographique. Pour plus de clarté et de brièveté, cet examen groupera deux autres points, Zoḥéleth et Gihon surtout. Aussi bien est-il à peu près impossible de dissocier dans l'étude Gihon et Rogel.

Simple par sa forme grammaticale, ce nom de רוגל[1] demeure d'étymologie quelque peu incertaine. M. le professeur Smith[2] jette par-dessus bord la vieille étymologie par l'usage hébreu, qui aboutit aux sens disparates pour nous : « explorateur, espion et foulon ». C'est peut-être en faire trop bon marché ; et il ne paraît guère dans une voie heureuse en cherchant une dérivation obscure par le syriaque ܪܓܠܐ « cours d'eau, torrent ». Le cas du syriaque ܪܓܠ ne diffère en rien de celui de רגל hébreu et se reproduit dans l'arabe رجل, puisque la forme رجلة peut offrir le sens de « cours d'eau » en certaines conditions. On voit assez mal, au surplus, en quoi une telle signification spécifierait heureusement cette « fontaine ». Il n'est nullement impossible que cette idée d'eau courante exprimée par diverses formes de ce radical sémitique soit dérivée de l'idée fondamentale concrétisée surtout par notre expression « marcher », mais comportant de nombreuses nuances de mouvement[3]. Quelle qu'ait pu être la valeur primordiale du nom, il est clair qu'une fois les Israélites établis à Jérusalem il a pris, dans leur usage linguistique, le sens normal du terme hébreu et qu'il en a pu suivre l'évolution.

On a peut-être trop restreint la signification quand on a traduit fermement « la fontaine du Foulon ». L'intéressante remarque, faite naguère par M. Hanauer[4], d'une installation de blanchisserie à la mode palestinienne sur les rochers qui avoisinent le *bîr Ayoub* pourrait ne valoir que pour l'époque israélite, et le vocable a toute chance d'être cananéen ou indigène. Il n'y aurait probablement aucune invraisemblance à un sens primordial aussi banal que le sens de « fontaine du marcheur », que ce marcheur soit un espion, un explorateur ou, banalement, l'homme qui passe. Quand on a eu cent fois l'occasion de s'arrêter, un peu à toute heure, sur l'une ou l'autre pente d'où le regard puisse embrasser la vallée, le puits et l'écheveau de sentiers qui viennent s'y nouer, on comprend à quel point ce nom ferait image (cf. pl. IX s.).

Sans parler des gens qui puisent à longueur de jour, voici des citadins désœuvrés venus jusque-là, aux jours frais, et surtout quand le puits

1. Paradigme fondamental *qâṭîl*, dont les principales dérivations représentent originellement des participes de la forme verbale simple ; cf. GESENIUS-KAUTZSCH, *Hebr. Gram.*, § 84 a, IV, 11.

2. *Jerusal.*, I, 108.

3. De même que les Sémites ont établi une relation heureuse entre la source jaillissante, *'aïn*, et l'œil, *'aïn* aussi, auraient-ils perçu quelque analogie de même genre entre une « fontaine » de nature spéciale et le « pied » ? On n'ose trop s'arrêter pour *'ên Rogel* à une interprétation du genre de celle que les bédouins de la péninsule Sinaïtique prétendent savoir du nom *ou. Oumm Esbé'*, à cause « de la forme d'un ghadîr qui ressemble à un doigt » (JAUSSEN, *RB.*, 1906, p. 458). On ne voit pas en effet ce qui eût évoqué ici, même très vaguement, l'idée de pied.

4. *QS.*, 1900, p. 361 ss. ; cf. *Canaan*, p. 100, n. 2.

déborde, pour y prendre de bruyants ébats; des voyageurs étrangers descendent de la ville, en route pour Mâr Sâba ou la mer Morte, et leur moukre fait halte au puits pour assurer sa provision d'eau ; des fellaḥs ou des bergers sortent de Siloé et stationnent au passage, le temps de remplir la gargoulette ou la pochette de cuir dont ils se sont munis ; un bédouin aux aguets, écarté de la ville par quelque frayeur trop souvent justifiée des rigueurs policières, se dissimule aux abords du puits : survient un groupe attendu, tout le monde lampe une avide gorgée d'eau et disparaît au premier détour de la vallée ; d'autres nomades montent du désert à la cité et se désaltèrent volontiers avant d'y entrer. Rogel-*bir Ayoub* est bien, en vérité, la fontaine opportune, ressource escomptée des passants à l'arrivée ou au départ, rendez-vous aussi commode que sûr quand on ne désire pas se rejoindre en ville.

Or l'histoire biblique de cette fontaine va précisément nous la montrer sous ce même point de vue dans l'épisode des espions de David : II *Sam.*, XVII, 17. Le roi en fuite devant Absalom laissait à Jérusalem des hommes fidèles, avec la mission de le renseigner sur les agissements de son fils révolté ; deux jeunes gens, Aḥîma'aṣ et Jonathan, seraient les intermédiaires de ces informations. Ils « se tenaient à la fontaine de Rogel ; une servante allait leur porter les nouvelles et ils allaient ensuite les porter au roi David, car ils ne pouvaient se faire voir en entrant dans la ville [1] ». Si naturel que fût le manège, il finit par être dépisté et les courageux espions n'eurent que le temps de détaler et de se jeter dans une cachette à Baḥourim. La scène se passe de commentaire dès qu'on a situé Rogel au *bir Ayoub*. L'eau en étant meilleure que celle d'*Oumm ed-Daradj*, on y vient de préférence puiser l'eau à boire. Les allées et venues de la servante passaient donc facilement inaperçues. Dissimulés au voisinage du puits, les messagers guettaient sans effort son arrivée. En quelques mots brefs elle les avait mis au fait des nouvelles utiles, et tandis qu'elle remontait vers la ville avec sa jarre ou son outre, eux, se glissant prestement derrière le promontoire de *Deir es-Senneh*, gravissaient le raidillon de l'ou. *Qaddoum* (I, F-H 9), franchissaient le col et se précipitaient sur l'une ou l'autre des routes vers le Jourdain [2].

Cette même localisation ne répond pas moins heureusement à toutes les exigences du récit de I *Rois*, I, la principale clef de toute cette topographie de la Jérusalem israélite primitive.

L'âge très avancé de David autorisait à supputer les chances de la succession. Adonias prend les devants et non content de s'assurer des partisans, il tente de brusquer les événements dans un festin organisé à la fontaine de Rogel :

TM :	LXX :	VG :
9 Adonias immola des brebis, des bœufs et des veaux gras, près de la pierre de *Zoḥéleth* qui se trouve au flanc de la fontaine de Rogel.	Καὶ ἐθυσίασεν Ἀδωνειοὺ πρόβατα καὶ μόσχους καὶ ἄρνας μετὰ Αἰθὴ (B, παρὰ τὸν λίθον A) τοῦ Ζωελεθεὶ ὃς ἦν ἐχόμενα τῆς (A aj. πηγης) Ῥωγήλ.	*Immolatis ergo Adonias arietibus e vitulis, et universis pinguibus juxta lapidem Zoheleth, qui erat vicinus fonti Rogel, vocavit universos...*

Pendant qu'on se met en liesse à Rogel, Bethsabée, à l'instigation du prophète Nathan, fait irruption chez le vieux roi, dénonce l'audace d'Adonias et plaide avec une très habile discrétion la cause de son propre fils Salomon. Nathan survenant lui-même à la rescousse, David est aussitôt décidé, convoque le prêtre Sadoc, demeuré fidèle, et toute sa maison pour leur intimer une instruction détaillée (v. 33 ss.). Sur l'heure, on va installer Salomon sur la mule paternelle, le « faire descendre » à Gihon, où le prêtre lui fera l'onction royale, le proclamer roi à son de trompe et le faire « remonter » dans un cortège triomphal, afin qu'il vienne s'asseoir sur le trône de son père : car c'est lui, et non Adonias, qui doit régner. Tout est ponctuellement exécuté : Salomon est sur la mule ; tout le cortège descend, on le conduit à Gihon. Le prêtre Sadoc a eu soin de prendre « la corne d'huile » dans « la tente » du tabernacle (v. 39). A peine en a-t-il oint Salomon que la trompette éclate et tout le cortège s'unit dans la clameur : « Vive le roi Salomon ! » Au milieu de ces retentissantes acclamations, le nouveau monarque et sa suite enthousiaste « gravissent » derechef la colline (v. 40) avec des

1. Cf. DHORME, *Samuel, in loc.*, p. 392.

2. M. Smith (*Jerus.*, I, 110, n. 1), qui ne s'est pas rendu un compte exact de cette situation, trouve que la source était un lieu trop fréquenté pour servir de rendez-vous aux espions, et imagine un hypothétique village qui eût été appelé aussi *'ēn Rogel*... Et le secret y eût-il été plus aisé?

transports si bruyants que la terre en paraît ébranlée. Cependant, à Rogel, Adonias et ses convives en étaient vers la fin du banquet. Joab, le vieux héros des guerres davidiques, peu rassuré sans doute sur le loyalisme de la démarche où il venait de se laisser compromettre, fut le premier à percevoir le son de la trompette. Pour le soldat, cette voix stridente soutenue par la rumeur confuse de la ville entière ne disait rien qui vaille. Il a évidemment l'impression qu'un événement grave et de caractère officiel s'accomplit et l'on sent de l'inquiétude en son interrogation : « Pourquoi ce vacarme de la ville en effervescence? » (v. 41). La réponse ne se fait pas attendre, apportée par ce même Jonathan que nous avons déjà rencontré à propos de Rogel. Fils du prêtre Abiathar, imprudemment entré dans la conjuration d'Adonias, il accourt vers son père avec le détail de ce qui s'est passé à Gihon, et chacun de déguerpir de son côté, tandis qu'Adonias lui-même, transi d'épouvante et n'ayant guère la possibilité de fuir, se précipite dans l'asile sacré du Tabernacle, en attendant la clémence de Salomon qu'il fait implorer (vv. 49 ss.).

Je ne sais s'il est dans toute la Bible un tableau plus vivant, plus pittoresque, et, par fortune, plus limpide pour quiconque est familier avec le site en cause et dispensé par conséquent de s'enlizer dans la mare aux controverses. Résumons, avec l'ingénuité de gens qui s'en tiennent aux faits, les éléments de localisation. Quand Adonias veut sceller un pacte avec ses partisans, il choisit Rogel, la fontaine où l'on festoie fréquemment. On descend à petit bruit de la cité, mais dès qu'on s'est retrouvé au rendez-vous, la sécurité renaît; on s'exalte comme il advient fatalement en de telles rencontres et la fête commence. Il va de soi qu'elle comporte un festin plantureux et Adonias y a pourvu. On assiste à ces curieux préparatifs : chaque animal, égorgé rituellement sur quelque godet dans le roc, est équarri sur place, hissé sur un brasier ou enfoui dans un foyer creusé à même le sol. Deux heures environ après que l'agneau ou le veau sont arrivés sur pied, ils peuvent être servis tout fumants devant les convives. Mais comme il s'agit d'une réjouissance et qu'on n'est point à court de temps, rien n'exige qu'on adopte ce minimum. Pour peu qu'on accorde aux cuisines champêtres d'Adonias le quart d'heure de grâce pour la mise à point de leurs gigantesques apprêts, le repas ne commencera guère que deux heures et demie à trois heures après la réunion à la fontaine; et à l'inverse des repas usuels, toujours très rapidement expédiés, ce repas de cérémonie va se prolonger copieusement : une heure serait à coup sûr un extrême minimum.

Nathan et Bethsabée ne perdent pas une minute. Tandis que les invités du prétendant s'acheminent vers Rogel, la reine et le prophète ont promptement fait l'assaut de David. Les mouvements sont rapides et la discussion prend à peine plus de temps qu'il n'en faut pour la raconter. En un clin d'œil le cortège est organisé et descend silencieusement à Gihon, à l'insu de toute l'assemblée de Rogel. Peu d'instants suffisent pour la cérémonie du sacre à la source. Au moment où éclatent les premières acclamations, Adonias et ses gens sont dans toute la chaleur du banquet. Un son de trompe et des cris ne sont pas pour attirer beaucoup leur attention, ou, s'ils en perçoivent plus ou moins vaguement un premier écho, ne voyant rien du cortège qui remonte vers la cité, ils s'abandonnent à leur sécurité confiante. C'est seulement au retour de Salomon dans la ville, au sommet du coteau, quand la population entière unit sa clameur sonore aux acclamations du cortège officiel, que Joab, déjà levé du festin, comprend qu'il s'est passé quelque chose et donne l'alarme, brusquement convertie en sauve qui peut par la nouvelle effarée qu'apporte Jonathan.

Nous savions déjà que la fontaine de Rogel se trouvait à faible distance au Sud de l'antique cité jébuséenne devenue la cité de David; il y fallait descendre quand on venait de la ville, et l'espace compris entre la ville et cette fontaine était un lieu de plaisance en attendant de devenir un centre d'odieuse idolâtrie.

Il faut descendre également pour aller de la ville à Gihon et remonter de Gihon à la ville; mais la descente ou la montée s'effectuent normalement de telle sorte qu'on ne peut être aperçu des gens qui stationnent à Rogel et pourtant la distance est relativement peu considérable, car d'un point à l'autre on entend non seulement le timbre sonore d'une trompette, mais la clameur des voix humaines. La fontaine de la Vierge n'est qu'à 760 mètres du *bîr Ayoub* à vol d'oiseau ; cependant un pli du coteau et les sinuosités du Cédron barrent la

portée de la voix et coupent toute vue d'un point à l'autre (pl. x). Cinq minutes suffisent pour descendre posément de la terrasse centrale de la colline à la source et, si âpre que soit l'escalade en remontant, 52 à 55 mètres d'altitude n'empêchent pas les cavaliers de pratiquer fréquemment encore le raidillon moderne (pl. v).

Tout est donc groupé à souhait dans ce cadre et merveilleusement proportionné au récit dès qu'on l'envisage dans son exacte perspective. Ce récit, à la vérité, ne disait pas de façon absolument explicite que Gihon fût aussi une source; le nom seul toutefois le pouvait déjà donner à entendre [1] et des passages bibliques sur lesquels nous aurons à revenir plus en détail ne laissent aucun doute sur la nature de Gihon : c'est une fontaine qui jaillit, non sans quelque particularité insolite, « dans le torrent », בנחל, — par conséquent dans le Cédron, l'unique *naḥal* de Jérusalem, — et à l'orient de la cité de David, puisque Ézéchias en devra dériver les eaux « à l'occident de la cité de David » quand il voudra supprimer leur issue naturelle et les emmagasiner dans la ville [2].

On se souvient que cette extrémité Sud-Est du triangle topographique de Jérusalem est la seule région où soient géologiquement possible des jaillissements d'eau assez permanents pour constituer des sources. Les textes bibliques en connaissent deux : l'un à courte distance au Sud de la ville, l'autre, qui est par excellence *la* source de Jérusalem, sous la petite colline orientale : ce sont précisément les deux uniques points d'eau connus depuis toujours : *'aïn Oumm ed-Daradj* et le *bîr Ayoub*. La fontaine intermittente d'*O. ed-Daradj* est juste ce qu'on eût pu imaginer de mieux pour répondre au vocable expressif de *Gihon*. Entre ce *Gihon* primitif, à l'orient d'Ophel, et la piscine de Siloé à l'O.-O.-S , nous constaterons en son temps un tunnel-aqueduc fait tout exprès pour réaliser l'entreprise que la Bible raconte du roi Ézéchias. Bien loin enfin que ces localisations requièrent de subtils efforts d'adaptation aux exigences des textes, elles en découlent spontanément et donnent aux récits une précision, une animation, une limpidité qu'on ne réalisera jamais en essayant de les transposer dans un autre cadre topographique. Du moins les plus doctes et les plus laborieuses arguties n'y ont-elles guère abouti jusqu'à ce jour...

On attend sans doute cette interprétation, si cohérente et si simple, à l'épreuve de deux difficultés fameuses : 1° Rogel est une source — עין et non באר — et ne peut donc être identique au « puits de Job », — *bîr* et non *'aïn*, — mais doit être *'aïn O. ed-Daradj;* 2° « à côté de Rogel » il faut trouver Zohéleth et le nom d'*ez-Zaḥoueileh* subsiste encore précisément en face de l'*'aïn* qui doit donc être Rogel et non Gihon.

Malgré toute la confiance souvent mise sur cette incompatibilité entre *'ên Rogel* et *bîr Ayoub*, il n'y a là qu'une trompeuse apparence et une pratique plus assidue des textes bibliques eût coupé court à ces arguties. Assurément puits et source sont des notions distinctes, que la Bible n'a pas confondues. Dans l'usage sémitique ordinaire, la distinction est même spécialement profonde, puisque le puits, באר,بير, désigne habituellement le réservoir artificiel, la « citerne ». Mais entre l'eau vive qui vient sourdre d'elle-même à fleur de sol et constituer la « source », *'aïn*, et l'eau captée dans une « citerne », il y a un intermédiaire : l'eau vive plus ou moins cachée dans les entrailles du sol, et que l'on puise cependant par un trou petit ou grand. Pour désigner de tels puits, l'Arabe contemporain emploie couramment son expression générique بير, mais dès qu'il est nécessaire de les spécifier, il se sert du terme نبع. *Naba'* est un synonyme de *'aïn*, l'un ou l'autre mot pouvant s'employer indifféremment pour la « source » à air libre; il existe néanmoins entre les deux cette nuance que, dans la pratique palestinienne, on n'applique jamais *'aïn* à la source profonde qui alimente un puits; c'est toujours *naba'*. C'est le cas du *bîr Ayoub* en particulier. Qu'on se fasse raconter par un Siloïte de vieille souche la légende du puits : d'une phrase à l'autre on l'entendra mêler sans la moindre hésitation les mots puits et fontaine, *bir Ayoub* ou *nab'at Ayoub*, exactement comme dans l'histoire de la rencontre d'Éliézer et de Rébecca le récit flotte curieusement entre באר et עין [3].

1. Dénominatif de valeur adjectivale de la racine גיח ou גוח « bouillonner, jaillir violemment ». Cf. Gesenius-Kautzsch, *Hebr. Gram.*, § 86, 4. Le nom est tout à fait topique pour exprimer l'éruption bruyante et intermittente de la fontaine de la Vierge; cf. *RB.*, 1911, p. 576, ou *Jér. sous terre*, p. 5.

2. II *Paral.*, **32**, 30; cf. **33**, 14. Ces textes seront examinés plus loin, à propos des installations hydrauliques anciennes.

3. *Gen.*, **24**, 11, Éliézer s'arrête et attend « au *puits* des

Si une fois au moins, à propos de Rogel, on trouvait באר au lieu de עין, la difficulté n'eût même pas pu être soulevée. Ce qui vient d'être dit suffira sans doute à la résoudre. Il faut d'ailleurs rappeler que le *bîr Ayoub* devient assez régulièrement, chaque hiver encore, une source au sens le plus strict, puisque le puits déborde en un ruisselet qui égaie quelque temps la gorge du Cédron (cf. p. 102). Avant que trente siècles de bouleversements n'aient entassé des amas de décombres au fond de cette gorge et augmenté la sécheresse de toute la région, le « puits » moins profond [1] pouvait sourdre plus fréquemment et plus longuement, encore que cette transformation ne soit pas nécessaire pour justifier l'usage qui avait prévalu de l'appeler invariablement *'ên Rogel*.

Enfin Zoḥéleth. Sous la forme où elle se présente, cette « pierre de Zoḥéleth » הזחלת, n'est pas un nom propre ; elle est spécifiée par une désignation commune, obscure à la vérité, quoiqu'elle ne doive pas indispensablement receler tous les trésors de mythologie astrale ou chtonienne qu'on a voulu en extraire. La signification assez sûre de la racine זחל est « glisser, ramper, serpenter ». Le *ségolé* féminin — זְחֶלֶת [2] — fournirait un sens acceptable moyennant le concept usuel passif ou abstrait de ce paradigme : « la glissade, la rampe », ou encore « le serpent », au sens figuré de quelque chose qui se tortille, plutôt qu'au sens concret de l'animal, désigné en hébreu par d'autres termes.

Dès 1872 M. Clermont-Ganneau [3] avait retrouvé, dans la toponymie de *Selwân*, un nom *ez-Zeḥoueileh* aussi comparable que possible à l'hébreu *Zoḥéleth* [4] et interprété comme « un endroit où l'on glisse [5] ». Le nom était appliqué très correctement

eaux » et se concerte en lui-même : « Voici que je me poste devant la *source* des eaux... », v. 13. Arrive Rébecca et elle pénètre dans la *source*, v. 16. Quand elle remonte elle abreuve Éliézer, lui offre d'abreuver aussi ses chameaux et court « derechef au *puits* », v. 20 ; dans toute la suite du chapitre, v. 29 s., 42 s., 45, toujours la *source*. Au chap. **26** ce sont les gens d'Isaac qu'on voit en train de « creuser dans le torrent », *naḥal*, de Gérar et ils découvrent « un *puits* d'eaux vives » v. 19. Les pâtres de Gérar leur en disputent la possession ; ils « creusent un autre puits », v. 21. Les puits de l'ou. *Themed* (*RB.*, 1898, p. 425 s.), ou mieux encore ceux du Négeb (cf. *RB.*, 1906, p. 448, 454 s., 461, 463) expliquent bien ces puits-sources dans les torrents. Une source dans le genre de ce qui est appelé aujourd'hui *bîr Mâyin* (*op. cit.*, p. 455, — probablement le puits d'Agar, JAUSSEN, *ibid.*, p. 595 ss.) rend très bien compte des mouvements de Rébecca au puits de « la ville de Nakhor », la jeune fille *descend* vers la source, *remonte* avec sa cruche pleine et court de nouveau vers le puits tant que le dernier chameau n'aura pas eu sa ration. M. le prof. R. Kittel (*Studien zur hebr. Archaeol. u. Religions-Gesch.*, p. 169 ss.) a bien mis en lumière cet usage biblique des mots « puits » et « source », déjà soigneusement discuté par le Rév. W. F. Birch (*QS.*, 1889, p. 44 s.) qui rappelait fort à propos un exemple identique dans le N. T. : Joa., **4**, 6, Jésus arrive à « la source — πηγή — de Jacob » et s'assied ἐπὶ τῇ πηγῇ. La Samaritaine vient au « puits » φρέαρ, v. 11 s.

1. Les diverses périodes attestées par la structure du puits seront étudiées plus loin. Naturellement M. le prof. Smith (*Jerus.*, I, 110) invoque ici son hypothèse favorite : les tremblements de terre qui ont modifié le régime de l'eau. Un recours à Josèphe (*Antiq.*, IX, **10**, 4 — cf. *op. laud.*, p. 64, n. 2) fournit cette fois une apparente vraisemblance, avec cette moitié de montagne détachée par un tremblement de terre près d' « Érôgê », et roulée à quatre stades. On accordera volontiers que Ερωγη soit l'équivalent d'*'aîn Rogel* pour Josèphe ; mais comment ne pas voir que ce terrible tremblement de terre est purement apocalyptique ? Josèphe broche largement ici sur *Zacharie*, **14**, 4 s.

2. Cf. GESENIUS-KAUTZSCH, *Hebr. Gramm.*, 25, § 94, 2, p. 265 s. ; cf. (p. 266) חֹתֶמֶת du paradigme masc. *qôṭāl*, חוֹתָם, et § 95. 3 (p. 270), כֹּתֶרֶת.

3. *QS.*, 1872, p. 116 ; cf. *Mem. Jerus.*, p. 293 s. et *Arch. Res.*, I, 305 s. Il est difficile de rattacher le nom à une forme grammaticale arabe, tel qu'il est ordinairement articulé, اَلزَّحوِيلة *ez-Zaḥoueileh* ; mais on peut se demander en certains cas si la phonétique n'est pas الزُحَيلة *ez-Zouḥeileh*, forme diminutive.

4. M. Cl.-Ganneau (*Mem. Jer.*, *l. l.*) notait : « Le type vocalique lui-même est exactement reproduit, décompte fait d'une insignifiante inversion du son O... Hébreu : *Zohelet* ; arabe : *Zehoelet*. » Au cas ou la véritable phonétique arabe impliquerait un diminutif, il y aurait, d'un mot à l'autre, la nuance d'un diminutif par rapport à l'état absolu du même nom, si זחלת devait s'analyser comme il vient d'être dit. Mais le P. Dhorme m'a suggéré qu'au lieu d'un thème *qôṭall* on pourrait bien avoir affaire à un paradigme *qauṭāl* (GES.-K., *Hebr. Gram.*, § 84, IV, 13). En ce cas זחלת serait un féminin-neutre dérivé d'un thème זוחָל comme גוזָל par exemple. Or dans la mesure où cette forme *qauṭāl* peut se rapprocher de *quṭāl*, on aurait pratiquement un diminutif ou péjoratif (voir BROCKELMANN, *Grundriss der vergleich. Gramm. der sem. Spr.*, I, 351 s.). גוזָל désigne en effet spécialement un « petit pigeon » (*Gen.*, **15**, 9), ou des « oisillons » (dans *Dt.*, **32**, 11, de jeunes aiglons). L'analogie serait dès lors encore plus parfaite entre זְחֶלֶת زحيلة et le sens plus caractéristique : le tortillis, il faudrait pouvoir dire le « serpentin » au sens d'une glissade en pente raide compliquée de lacets tortueux.

5. Sens déjà signalé par CONDER, *QS.*, 1872, p. 170, et qui semble assez particulier à l'arabe *palestinien*. Cf. l'expression

à cette escarpe à peu près verticale, polie comme une glace, avec quelques grossières entailles (fig. 24), qui fait face à la fontaine de la Vierge dans la corniche rocheuse de Siloé, et où dégringolent et grimpent journellement les porteuses d'eau. Mais on concluait trop vite : « Cela identifie En-Rogel avec la fontaine de la Vierge [1] », comme si le nom, en se conservant, n'avait pu se déplacer à l'instar de cent autres, ou si Zoḥéleth et Rogel devaient être absolument l'un sur l'autre. Dieu sait si depuis cette découverte il a coulé de l'encre sur tique, il est beaucoup plus ardu d'obtenir le sens de ce mot, traité à la façon d'un nom propre par la plupart des habitants immigrés d'un siècle à peine à Siloé. Il demeure cependant assez familier à ceux qu'on pourrait nommer les « indigènes » du village parce qu'ils l'habitent de temps immémorial. A mainte reprise, en des conversations discrètement attirées sur ce sujet en flânant à travers Siloé ou vers le *bir Ayoub,* j'ai recueilli l'indication très ferme que *zaḥoueileh* (*zouḥeileh ?*) est ainsi nommé à cause de la nature du passage,



Fig. 24. — Le Zaḥoueileh moderne.

Vue prise de la terrasse couvrant l'entrée de la fontaine de la Vierge. A, au centre, trois porteuses d'eau s'échelonnent sur « la glissade » ; *aa*, la corniche de roc, ez-Zounnâr, percée de vieux tombeaux.

Zaḥoueileh site des immolations d'Adonias qui fixerait Rogel à *Oumm ed-Daradj !*

Et j'avoue qu'il n'est pas si aisé pour le premier passant venu de résoudre la petite énigme. Car le *Zaḥoueileh* en question est un fait topographique sur lequel on se peut faire renseigner très vite par n'importe quel Siloïte ancien ou moderne. En pratique qu'on appellerait de même toute autre glissade semblable, et qu'en pratique il existait naguère un autre *zaḥoueileh* presque identique abrégeant la descente du village au *bîr Ayoub*, à la hauteur des premières maisons juives modernes [2] ; mais aujourd'hui le sentier est obligé de contourner les maisons et le petit escarpement, criblé de godets

analogue زُحَلِيطَة « terrain en pente et glissant ». Le P. Jaussen me signale que ce terme, enregistré par le *Mohît el-Mohît* de Bostâny, et passé de là dans le supplément de Dozy, ne figure pas dans les dictionnaires arabes authentiques.

1. Cl.-Ganneau, *QS.*, 1872, p. 116. Du moins ce n'était dit qu'en passant ; tandis que chez M. Rückert par exemple cela devient un argument « décisif » — *entscheidend* — (*Die Lage des Berges Sion*, p. 52).

2. Voy. pl. x. Il semble que M. le Dr W. G. Masterman ait fait une observation de même nature. Il déduit de son enquête que *zaḥoueileh* peut se dire de toute la corniche rocheuse jusqu'au *bîr Ayoub* (lettre citée par M. Smith, *Jerus.*, I, 110).

et de cupules, où il débouche, au-dessus de *meghârat Ayoub*, n'est pas assez précipitueux pour mériter vraiment le nom de *zaḥoueileh*.

Avec cette notion du terme célèbre, le problème topographique revêt un aspect fort différent : le *zaḥoueileh* moderne cesse d'être le mystérieux nom propre d'un petit passage vertigineux, localisé très étroitement près d'*Oumm ed-Daradj* et d'une adaptation plutôt difficile aux immolations d'Adonias; il devient une désignation qualificative applicable à plusieurs passages entre la colline de Siloé et la vallée du Cédron. Il répond comme nom et comme réalité au Zoḥéleth antique, « la glissade ». Or cette glissade tortillée comme un serpent semble avoir, dans la toponymie palestinienne, un répondant parfait : ces parois abruptes et glissantes où s'accrochait le sentier qui escaladait par l'orient le rocher de Masada et qu' « on nommait le *Serpent* à cause de son étrécissement et de ses circonvolutions perpétuelles[1] ». Il serait piquant de savoir quel terme hébreu Josèphe a traduit par ὄφις, mais sans aller jusqu'à dire rondement que c'était un *Zoḥéleth* ou *zaḥoueileh*, contentons-nous de ce sens grec très précis qui ne saurait venir plus à propos pour fixer la valeur du *zoḥéleth* de Jérusalem.

Et du coup s'évanouissent toutes les impressionnantes spéculations sur des rapports hypothétiques entre Zoḥéleth et la planète Saturne[2], entre cette « pierre du Serpent », qui eût été un autel plus ou moins sommaire[3] à ce dieu du monde infernal, et la fontaine de Rogel, nantie également de je ne sais quel caractère sacré. Au lieu de se mouvoir dans une mythologie grandiose mais ténébreuse, on opère sur des réalités banales en elles-mêmes, mais saisissantes par la clarté qu'elles répandent sur le récit biblique.

Rogel est une source comme toute autre de même type, située seulement de telle sorte qu'elle est un lieu favori pour les réjouissances. A l'avantage d'un site agréable s'ajoute celui d'une certaine tranquillité, à distance suffisante de la ville. C'est là qu'Adonias donne rendez-vous à ses partisans. Le sentier qui vient y aboutir de Siloé porte le nom pittoresque de « glissade » ou « serpent », parce qu'il n'est qu'une longue roche tortueuse et glissante au bout de laquelle de nombreux godets forés dans une petite terrasse, à la hauteur de la fontaine, s'offrent à point nommé pour qu'on y puisse égorger, à la façon traditionnelle[4], brebis et veaux destinés au banquet.

Aussi bien n'immole-t-on pas *sur* la pierre de Zoḥéleth, mais *près* de ce rocher, le moins loin possible de la fontaine, afin de n'avoir pas à convoyer à longue distance l'eau dont on aura besoin pour la cuisine champêtre (cf. pl. x).

Rien n'est plus spécifiquement palestinien que les apprêts de cette fête, rien n'est plus simplement expressif que le chapitre où elle est narrée. Ce n'est pas à cause de noms géographiques hébreux qu'il faut rêver tout de suite d'arcanes mythologiques; les idées de royauté, intrigues de palais, succession au trône de David, sacre de Salomon ne doivent pas faire miroiter les compétitions formidables et l'appareil infini d'une cour très fastueuse. Dès qu'on restreint les événements à la mesure de l'histoire dans la cour israélite de Jérusalem aux derniers jours de David, la perspective devient très précise et l'on se meut à l'aise dans le cadre peu étendu que délimitent clairement les données bibliques : « ʿēn

1. Josèphe, *Guerre...*, VII, 8, 3, § 282 : καλοῦσι δὲ ὄφιν, τῇ στενότητι προσεικάσαντες καὶ τοῖς συνεχέσιν ἑλιγμοῖς. Suit une description terrifiante. Ce chemin de vertige, pratiqué en 1867 par M. Warren (*Surv. Mem.*, III, 418), est tout autre chose que l'anodine « couleuvre » aux méandres mous et allongés que trace le plan de M. de Saulcy et que son récit présente sous de si effroyables aspects (*Voy. autour de la mer Morte*, I, 213 s.; cf. l'observation du P. Lagrange, *RB.*, 1894, p. 269 s.).

2. Cf. Wellhausen, *Reste ar. Heidentums*[2], p. 146 et d'autres théories résumées par M. Cheyne (*Encycl. bibl.*, IV, 5426 s.).

3. On n'oserait même pas rappeler la méprise lamentable de M. le professeur Kittel au sujet du bloc récemment éboulé dont il a fait le propre autel du dieu Serpent d'ʿAïn Rogel (cf. *RB.*, 1908, p. 318), si cette archéologie de contrebande n'avait été reprise dans ses *Studien zur hebr. Arch. u. Relig. Gesch.* Il y a quelque mélancolie à constater que M. le professeur Smith (*Jerus.*, II, préface) puisse s'affliger de n'avoir pas connu à temps cette « découverte » pour apporter son grain d'encens à cet autel... dont un vieux mur voisin contient de nombreux autres exemplaires...

4. On sait qu'en Palestine toute tête de bétail abattue pour la boucherie doit être immolée en quelque sorte religieusement, en faisant couler le sang à part et en invoquant, plus ou moins solennellement, le nom divin.

Rogel » au *bîr Ayoub;* « la roche de Zoḥéleth » rampante et glissante depuis les abords de Rogel jusqu'à la hauteur de la fontaine de la Vierge où s'est fixé désormais le nom *Zaḥoueileh;* enfin « Gihon » à la fontaine de la Vierge : tout cela spontané, logique et concordant avec tous les textes qui font intervenir ces mêmes repères en des circonstances très variées.

Il découle déjà de cette détermination de son cadre topographique général que Jérusalem antique occupait la petite colline d'*eḏ-Ḏehourah.* On va s'en convaincre mieux.

CHAPITRE IV

SION ET LA CITÉ DE DAVID

I. — VALEUR CONCRÈTE DE CES EXPRESSIONS BIBLIQUES.

Les deux désignations paraissent d'abord équivalentes pour les auteurs bibliques au point d'être indifféremment substituées l'une à l'autre ou glosées l'une par l'autre; par exemple II *Sam.*, v, 7 et I *Rois*, viii, 1. Les textes vus de plus près suggèrent que « cité de David » est un nom plus intelligible que « Sion » pour des Hébreux; c'est en tout cas un vocable nouveau, adopté à la suite d'un événement historique précis : la conquête de Jérusalem par David.

> Et David s'empara de la citadelle de Sion — c'est la cité de David — (II *Sam.*, v, 7; reproduction littérale dans I *Par.*, xi, 5).

Sion est ainsi clairement présenté comme un point déterminé de la ville jébuséenne : le point fortifié à l'abri duquel on se retranche pour la résistance suprême, où l'on s'estime assez en sécurité pour narguer l'ennemi. Quand bien même la Bible n'aurait pas spécifié qu'il s'agit d'une « forteresse », la plus élémentaire vraisemblance, d'après ce qui est connu des vieilles villes cananéennes, indiquerait qu'il s'agit de l'acropole de Jérusalem. Le récit examiné dans un plus large contexte ne laisse aucun doute à ce sujet.

A peine David est-il sacré roi à Hébron qu'il entreprend de forcer la dernière tribu cananéenne rebelle à la conquête israélite : les Jébuséens cantonnés à Jérusalem. La ville est investie sans que les Jébuséens manifestent d'abord ni opposition quelconque, ni le moindre effroi. Dans la concision du texte, en son état actuel, on ne saisit pas sans difficulté la succession, ni même la vraie nature des faits. David arrivant avec sa troupe [1] a l'air de se trouver tout de suite en butte aux sarcasmes présomptueux de l'ennemi. La position est jugée assez inexpugnable pour que le roi, peu confiant dans un assaut ou dans un siège, ait aussitôt l'idée de quelque stratagème suggéré sans doute par une reconnaissance des lieux qui a fait découvrir un point vulnérable : le *ṣinnôr*. Un soldat valeureux, alléché par l'enjeu royal, tente l'aventure et soudain l'invincible forteresse est aux mains de David qui s'y installe, en change le nom et se met en devoir de la transformer.

Ce serait donc aller à l'encontre même de la narration biblique d'imaginer une ville grande et forte, aux murailles assez puissantes pour défier une armée et légitimer la confiance orgueilleuse des assiégés. Jérusalem n'est pas cela au moment où David et son armée s'y présentent. Ce n'est point la ville en son ensemble qui s'organise pour la défense, mais le quartier spécial qui va être désigné après la capture à la fois par son nom propre, ציון, et par un qualificatif, מצודה. Là seulement, dans une situation de choix, les Jébuséens s'estiment en sûreté contre tout effort. Pour apprécier d'un point de vue juste leurs provocations insolentes et la décision de David, par conséquent la nature du lieu, il est indispensable d'éliminer la hantise des armées infinies, surtout le concept séculaire d'un siège de place forte avec

1. « Ses hommes », אנשיו, dit sobrement la narration de II *Sam.*, 5, 6; « tout Israël », ל־ישראל, lit-on dans le récit de I *Par.*, 11, 4; *haec verba edicunt... quem forte exercitum rex haberet ad manus* (Hummelauer). Les LXX ont dans les deux endroits ἄνδρες αὐτοῦ. Pour la critique précise des textes, voir le commentaire de *Samuel* par le P. Dhorme.

d'ingénieuses machines et les plus terribles engins; enfin il convient d'observer que les partis aux prises sont une armée israélite groupée autour du nouveau roi de Juda en train d'achever la conquête de son futur royaume et un clan cananéen isolé. Les expressions « roi, armée, forteresse, investissement, siège », inhérentes pour nous à l'idée de grandeur, de puissance infinie, d'accès infranchissable et de vigueur tenace, ont une nuance beaucoup plus atténuée dans les premiers récits bibliques. Les escarmouches par exemple entre Abimélek proclamé roi de Sichem et les citoyens de sa capitale insurgée[1] peuvent éclairer utilement sur la nature des faits de guerre à Jérusalem et sur le siège de Sion. L'habitude n'est pas aux sièges longs et savants, qui répugneront d'ailleurs toujours au caractère oriental. Le parti le plus faible, ou qui se sent à proximité d'un refuge un peu sûr, abandonne toute autre position et s'enferme dans cet abri avec ce qu'il peut sauver de ses biens et ce qu'il estime nécessaire à sa subsistance. L'assaillant qui n'est pas en mesure d'emporter au premier coup de main ce repaire fortifié essaye de ruser, escompte la trahison et s'ingénie à des surprises. Les récits de la conquête de Canaan par les Hébreux fournissent à cet égard plus d'un trait caractéristique[2].

La perspective historique suggérée par la Bible est concrétisée désormais par la connaissance précise de villes fortes cananéennes à une époque contemporaine du siège de Jérusalem par David. Au XIe siècle avant notre ère, les cités puissantes comme Gézer, Ta'annak ou Megiddo ont acquis, sur le tertre où elles sont établies, un développement dont l'exiguïté matérielle fait pour nous contraste flagrant avec leur renommée biblique[3]. Le tertre entier est protégé par un rempart fort intelligemment conçu, derrière lequel s'entassent des habitations qui ont beaucoup plus l'apparence de réduits, magasins ou cachettes à provisions, que de résidences aménagées pour des citadins. Sur un point proéminent de l'agglomération est érigée l'unique construction un peu monumentale : c'est le *palais*, la résidence du chef, ce qui équivaut à dire le centre de toute vie de la cité : le temple, la forteresse, l'acropole proprement dite, ou plutôt le donjon de cette petite acropole qu'est en somme toute la ville. Quand le pays est en paix, les citoyens de Jéricho, de Gézer ou de Megiddo sortent de la colline et se répandent en sécurité dans la plaine où croissent les moissons et paissent les troupeaux. A la première alerte on regagne le coteau, entraînant tout ce qui peut être soustrait à l'ennemi. Si la razzia devient un véritable siège, on défend le rempart; mais dès que le péril se fait plus sérieux on concentre la résistance dans la forteresse, dont les murailles plus solides ajoutent une garantie à la force naturelle du site.

Jérusalem ne saurait *a priori* faire exception à des conditions historiques aujourd'hui nettement établies. D'autant que si elle est placée dans une situation analogue à celle qui vient d'être esquissée, le récit du siège de David — obscur d'abord, antinomique même avec cette ville inexpugnable qu'un soldat emporte à lui seul sans coup férir — devient vivant et expressif. Peu importe de rechercher si le territoire jébuséen, voire même le développement total de la ville, étaient grands ou petits ; la ville murée bien ou mal, ce qui était désigné dès lors sous le nom de « Jérusalem » devait être un mamelon offrant tout au plus 5 à 6 hectares de plus grande superficie. Au point le plus facile à défendre de ce mamelon se dressait une citadelle désignée spécialement par le vocable Sion, ציון. Quand David paraît avec ses forces, les Jébuséens s'enferment tranquilles dans *Sion*, où ils comptent bien lasser la persévérance des Israélites, sans avoir probablement risqué de s'exposer au plus léger péril en disputant aux envahisseurs le libre accès sur un territoire dont la possession est sans grand avantage. Un coup de main heureux introduit Joab dans la forteresse. La panique suffit à expliquer le reste de la conquête. Dès que « Sion » est au pouvoir des Israélites, leur roi succédant au prince jébuséen fixe là dedans sa résidence; rien n'est changé d'abord que le nom du possesseur : au lieu qu'on avait dû dire dans l'antiquité cana-

1. *Juges*, **9**; cf. le comm. du P. Lagrange (p. 163 ss.).

2. Cf. *Jos.*, **8**, 3 ss., la prise de 'Aï; *Jug.*, **1**, 22 ss., la prise de Béthel; **7**, 15 ss., la victoire de Gédéon sur les Madianites, etc. Or quand on assiégeait 'Aï et Béthel, au temps de la première invasion, il semble que le peuple entier était uni dans un même effort, ce qui n'était apparemment plus le cas sous David. Du moins n'imaginera-t-on pas que Béthel ou 'Aï fussent alors des villes plus fortes que Jérusalem, puisque celle-ci n'avait pu être conquise.

3. Ces comparaisons seront précisées plus loin, p. 161 ss.

néenne : « Sion, cité d'Abd Ḫiba », je suppose, on allait désormais dire : « Sion, cité de David[1] », en prenant sans doute à l'origine עיר au sens figuratif et restreint : la ville concrétisée dans son acropole = temple = palais. C'est après son installation seulement que David met la main à l'œuvre pour des édifices variés qui transformeront Sion et la ville entière.

Aucune donnée topographique ne résulte bien nettement encore de ces considérations, qui tendent seulement à dégager le concept biblique primordial attaché aux fameuses rubriques « Sion » et « Cité de David ». Malgré leur équivalence apparente, ces rubriques ne sauraient plus être confondues, car elles désignent des périodes successives d'un monument, ou plutôt d'un quartier de Jérusalem. Avec l'emploi du terme « Cité de David » les modifications commencent et vont se poursuivre rapidement, grâce à la prospérité du nouveau règne. Au bout de ce règne, la « cité » sera déjà tout autre chose sans doute, en développement matériel et en caractère architectural, qu'au lendemain de la conquête : David y aura consacré son effort et ses richesses, et les ouvriers phéniciens y seront à l'œuvre. On continuera d'affirmer l'équation : la Cité de David, c'est Sion, parfaitement juste, à coup sûr, puisqu'il est juste aussi d'affirmer : Paris contemporain, c'est Lutèce; mais déjà l'évolution historique aura nuancé le sens originel de Sion. La portée de ce nom sera déjà amplifiée : c'est la première étape du long circuit qui fera aboutir Sion aux sens symboliques consacrés par l'usage en une longue chaîne de siècles.

Dès lors, puisqu'il s'agit de ressaisir, à travers l'histoire prolongée de la ville, les phases de son développement, c'est user d'un procédé inexact que d'emprunter aux époques les plus diverses de prétendus arguments au sujet de ses origines[2]. Si la « Cité de David » ne répondait plus que pour la position en général à la « forteresse de Sion » vingt ans après la conquête, à plus forte raison devient-il invraisemblable de mesurer au même cordeau la ville hasmonéenne ou celle d'Hérode Agrippa. L'auteur du Livre des Macchabées, ou Josèphe pourront évidemment remonter le cours de la tradition et faire l'archéologie de Jérusalem; leur témoignage archéologique ne saurait primer les données bibliques archaïques; il vaut dans la seule mesure où il les respecte et s'y adapte. Sous le bénéfice de ces remarques, essayons de pénétrer plus avant dans l'intelligence de la narration concernant Sion initial.

Un trait ne souffre pas de doute : Sion est une מצודה. Les LXX, fidèles à rendre ce terme par περιοχή, « rempart, fortification » en général, sont apparemment mieux dans la nuance de l'hébreu que la Vg. *arx* et n'importe quelle interprétation courante : « citadelle, forteresse », ou des équivalents. Par étymologie *meṣoudah* est un lieu sûr, approprié pour la défense, approprié aussi pour dresser des embûches, épier les mouvements de quelqu'un et les entraver[3]. L'expression est rem-

1. L'expression de II *Sam.*, **5**, 9 paraît attribuer au roi lui-même cette substitution de noms : « Et David s'établit dans la forteresse et il l'appela, ויקרא לה, ville de David »; mais les LXX, καὶ ἐκλήθη ἡ πόλις Δαυείδ, indiquent une désignation adoptée postérieurement, ce qui est plus vraisemblable. Cf. d'ailleurs TM, I *Par.*, **11**, 7 : « on appela, קראו ». Cette fois dans les LXX : ἐκάλεσεν, qui accuse bien la fluctuation du texte et par conséquent l'adaptation tardive du nom nouveau mis en circulation. Cf. Dhorme, *Samuel*, *in loc*. Le terme français « cité » rend du reste exactement les nuances de עיר, employé en hébreu pour désigner toute installation habitable, que ce soit une simple « tour de garde », une citadelle — comme ici — ou une grande ville; cf. II *Rois*, **17**, 9; **18**, 8.

2. Ainsi s'expliquera-t-on que cette discussion sur Sion ne débute point, ainsi qu'il a été trop souvent d'usage, par le relevé érudit de toutes les mentions du nom ציון dans les Saintes Écritures. Le recours à la première Concordance venue rend aujourd'hui fort simple cette compilation, stérile tant qu'on n'y tient pas compte de l'évolution toponymique et pratique. La meilleure forme qu'on lui ait pu donner jusqu'ici sera trouvée dans l'article distingué de M. le Dr A. Schultz, *Zur Sion Frage*, dans *Theolog. Quartalschr.*, 1900, pp. 356-89; cf. *RB*, 1900, p. 655.

3. מצודה est un subst. dérivé de la rac. צוד avec préformante *mem locatif*, sur un paradigme *maqṭûl*. Il est séparé par de simples nuances grammaticales de מצד, מצוד, etc., dérivés du même radical צוד, dont le sens fondamental paraît être « épier ». C'est du moins à ce concept général que peuvent se ramener des acceptions telles que « fixer son regard sur quelque chose, tendre des pièges, chasser, pêcher ». Un lieu propice à ces diverses opérations sera, selon les cas, haut ou bas, mais toujours quelque peu isolé, tranquille, offrant sécurité et chance de succès à celui qui opère. Ce lieu pourra être offert tel quel par la nature, ou avoir été disposé de main d'homme; ce sera l'antre où l'on peut se dissimuler pour guetter le passage d'un ennemi, le rocher saillant qu'on escaladera pour échapper à ses coups, le lieu couvert où le chasseur se met à l'affût, le mamelon escarpé couronné par une forteresse; cf. Lagrange, *RB.*, 1894, p. 269. D'où les nuances de l'expression

placée par son équivalent approximatif מצד dans I *Par.*, xi, 7, qui tendrait à accentuer le sens de « repaire inaccessible, nid d'aigle, forteresse couronnant un site naturellement escarpé », si l'on insistait outre mesure sur la valeur courante de מצד; cf. I *Sam.*, xxiii, 14; xxiv, 1; *Is.*, xxxiii, 16. Mais en tous ces passages les LXX ont rendu par στενοί « les défilés », ou par une périphrase (*Is.*, xxxiii, 16)[1], et dans l'endroit cité des *Par.* ils ont gardé la leçon ἐν τῇ περιοχῇ précédemment usitée pour rendre מצודה.

Il est évidemment facile de rapprocher les déductions exagérées tirées de *meṣoudah* de l'expression biblique ultérieure « mont Sion », pour arguer avec vigueur de la nécessité de camper la citadelle jébuséenne sur une « montagne » haute et escarpée. Reste à voir si cela est légitime. La *meṣoudah* devant laquelle David se trouve tout à coup arrêté n'est pas un vulgaire piton rocheux où se sont hissés quelques audacieux compères qu'il faut renoncer à déloger par la force avec les engins du temps. C'est l'asile le plus sûr d'une ville où s'abrite une tribu déjà cultivée; c'est, par conséquent, une œuvre d'ingénieur militaire dont les citadelles récemment déblayées en d'autres villes palestiniennes donnent une idée suffisamment juste. On ne devra songer en ce cas à rien d'analogue à la *meṣoudah* que constituait par exemple la grotte d'Odollam. Toutefois, avant de conclure que cette forteresse artificielle, rendue plus forte encore par l'escarpement naturel du site qu'elle occupe, doit être perchée sur la montagne culminante de la région, il convient d'examiner ce que suggèrent les analogies connues et les moyens de guerre contemporains. Un coteau de 40 à 50 mètres de hauteur, isolé dans une plaine ou séparé de coteaux voisins, même plus élevés, par des vallées un peu abruptes représentait, au xi[e] siècle avant notre ère, un site de place forte à l'abri des armes de jet les plus puissantes alors connues[2]. D'autre part, toutes les analogies qu'on puisse déjà invoquer concourent à faire écarter les sommets larges et proéminents qui attireraient l'ingénieur moderne. Résultat tout négatif en apparence, réel pourtant, en ce sens qu'il déblaie l'étude concernant la forteresse jébuséenne de divers préjugés sur sa nature qui ont une influence néfaste dans la recherche de son site.

Le nom spécifique de cette *meṣoudah* est « Sion, ציון », du moins se présente-t-il sous cet aspect dans II *Sam.*, v, 7. Il est cependant assez douteux que Sion soit un nom propre comparable aux noms de quartiers de nos villes modernes, ou une désignation telle que l'Antonia, le Louvre, Windsor, etc. On songe plus volontiers à une appellation déduite de la nature même du monument, sur le thème de Millo, Birah-Baris, la Bastille et cent autres. Mais les linguistes, tout en serrant d'aussi près que possible l'analyse du mot, n'ont pu réussir encore à en dégager un sens qui autorise quelque déduction topographique solide[3]. Le problème demeure au point où le laissait naguère Gesenius : Sion, *locus apri-*

biblique מצודה « nid d'aigle » (*Job*, **39**, 28), « caverne naturelle », sorte de qualificatif appliqué à מערה (I *Sam.*, **22**, 4; **24**, 23), enfin « citadelle » dans II *Sam.*, **5**, 7, 9. Les acceptions de מצודה « proie » (*Éz.*, **13**, 21), ou « filet » (*Éz.*, **17**, 29; *Ps.* **66**, 11) relèvent d'une formation analogue avec *mem instrumental* et leur relation avec les précédentes n'est pas aussi difficile à établir qu'il paraîtrait au premier aspect.

1. Dans *Jér.*, **51**, 30 (LXX, **28**, 30), במצדות est cependant traduit ἐν περιοχῇ : preuve nouvelle de fluctuation entre les deux termes.

2. Voy. *Canaan*, p. 28, n. 2.

3. ציון est analysé par une double voie, suivant qu'on le fait dériver de צחה ou de ציה. La première racine ayant le sens de « briller, étinceler sous le soleil », le nom de lieu pourrait signifier quelque chose comme « lieu en évidence, endroit bien exposé »; par extension « lieu où le soleil sévit, lieu desséché ». Avec la seconde racine c'est le sens d' « aridité », de « dessiccation » qui passe au premier plan, de telle sorte que ציון signifierait un « lieu torréfié par la chaleur, sec, aride, improductif »; cf. ציון, *Is.*, **25**, 5; **32**, 2, ou mieux encore le nom ou. *eṣ-Ṣahyoûn*, appliqué au ravin rocailleux et torride, parallèle à l'ou. *el-Ouély*, à l'occident de *cheikh Bedr*; cf. fig. 23. Les deux dérivations ne sont, au surplus, pas très éloignées l'une de l'autre comme signification concrète. Les allégoristes songeront peut-être à tirer parti de ce sens étymologique pour donner du relief à une image populaire dans un récit d'Ézéchiel. Un parti de mécontents réunis à la porte orientale du Temple et devisant sur la restauration de Jérusalem trouvaient cette restauration inopportune et comparaient la ville à une marmite, סיר, dans laquelle ils faisaient, eux, « fonction de bouilli » (*Éz.*, **11**, 3, cf. 7 et 11). Le P. Germer-Durand, à qui est empruntée la traduction du mot final, a insisté sur ce que l'image pittoresque a de vrai si on l'applique à la petite colline orientale enserrée par des montagnes qui lui renvoient de toutes parts les rayons ardents du soleil (*RB.*, 1892, p. 370;

cus, mais peut-être aussi *locus aridus* et, moyennant des analogies sémitiques dérivées de l'arabe et de l'éthiopien, *locus munitus, arx*[1]. Ce dernier sens avait la sympathie de Hupfeld, qui s'est efforcé d'y aboutir même en hébreu, en se référant au mot très voisin צִיּוּן « cippe » et à la racine צִיָּה « placer, ériger[2] ». Plus intéressante que cette étymologie un peu risquée serait celle qu'a suggérée Husing : ציון aurait des attaches philologiques avec *ḫillâni*, avec שילה et peut-être *silam*[3] ; pour autant ce vocable s'appliquerait à un monument érigé en un lieu apte à la fois pour un palais, un temple et une citadelle. Cela non plus n'est pas encore une base philologique assez sûre pour déterminer le concept fondamental de Sion. On notera seulement que le nom envisagé dans cette perspective appartiendrait au lexique usité parmi les premiers Sémites établis à Jérusalem et contiendrait en germe presque toutes les acceptions que l'usage hébreu devait développer par la suite : Sion = citadelle royale de David, Temple de Iahvé, colline de Jérusalem. Seules les acceptions symboliques — ville en général et communauté qui l'habite — se seraient greffées sur l'étymologie.

Pour le moment il résulte à tout le moins des faits linguistiques acquis l'impossibilité de voir en מצדת ציון autre chose qu'un monument bien déterminé par deux expressions capables du même sens de « forteresse ». Tout ce qu'on tenterait d'en faire sortir de plus : extension immense, position sur une montagne grande ou petite, serait gratuit. Le contexte indique seulement un site tout à fait propice à la défense ; mais l'exégèse de ce contexte nécessite qu'on se place au point de vue contemporain de David en matière de fortification, d'attaque et de défense des places. David maître de cette position avantageuse lui conserve sa destination, modifie son aspect et change son nom. C'est à déterminer cette position qu'il faut maintenant s'essayer, en pénétrant plus avant dans le récit de la conquête.

II. — LE ṢINNÔR.

Un détail unique et obscur en lui-même s'offre en toute la narration comme pouvant renseigner sur l'endroit de Jérusalem où était Sion : le *ṣinnôr*. David, exaspéré par les provocations présomptueuses des Jébuséens, s'est avisé qu'il pouvait y avoir là une chance d'accès dans la citadelle ; il excite l'audace des siens par d'alléchantes promesses. En dépit de difficultés qui doivent être énormes, puisque l'ennemi ne veille nullement sur ce point, on peut pénétrer à l'intérieur de Sion « par le *ṣinnôr* » ; un bâton de commandement est acquis à celui qui réalisera le brillant coup de main. Ce fut la fortune de Joab. Le héros vint à bout d'escalader cette voie imprévue et dut causer une subite panique dans la citadelle.

L'embarras du texte est par malheur considérable en cet endroit :

II *Sam.*, v, 8 : Or David avait dit en ce jour : Quiconque frappera le Jébuséen et atteindra par le *ṣinnôr*, בצנור...

LXX : καὶ εἶπεν Δαυείδ... Πᾶς τύπτων Ἰεβουσαῖον ἁπτέσθω ἐν παραξιφίδι...

Vg. : *Proposuerat enim David... praemium qui percussisset Jebusaeum et tetigisset domatum fistulas.*

צנור de l'hébreu est devenu un παραξιφίδιον « poignard » ou « épée courte » pour les traducteurs grecs et les « gouttières des toitures » dans l'interprétation de la Vulgate. Dans le récit correspondant, I *Par.*, xi, 6 s., mieux ordonné d'ailleurs, la leçon perturbatrice fait place à une leçon aussi limpide que banale :

cf. le comment. de saint Jérôme, *PL.*, XXV, col. 226 et sa réflexion sur Amos, 4, *ibid.*, col. 1026 : *Jerusalem habens clausos populos et obsessos, assimilatur ollae ferventi et plenae carnium*). Il se peut, à coup sûr, que l'accablement d'une journée brûlante comme elles ne sont pas rares à Jérusalem ait inspiré la figure. Cette façon de parler se rapporterait tout au plus à l'exposition générale de la ville contemporaine d'Ézéchiel, assise au versant oriental des monts Judéens à l'abri des vents d'Ouest rafraîchissants et étalée toute aux ardeurs du soleil levant. D'aucune façon le mot ne peut servir comme indication topographique précise ; moins encore éclaire-t-il sur la valeur primordiale de ציון.

1. Gesenius, *Thesaurus*, p. 1152, v° צהה et p. 1164, v° ציון. Il incline toutefois vers la dérivation de צהה, ce qui était aussi l'avis d'un linguiste tel que Lagarde, *Uebersicht über Bildung der Nomina*, p. 84. Les orthographes Σιώεν, ܨܗܝܘܢ, صهيون appuient mieux en effet cette analyse.

2. Hupfeld, *ZDMG.*, XV, 1861, pp. 224 ss. צוה au sens indiqué appartient à une basse époque de la langue.

3. *Semitische Lehnwörter im Elamischen* dans les *Beiträge zur Assyriol.*, V, 1906, p. 410. Husing est revenu sur ces combinaisons philologiques ; voir par exemple *Elamisches* dans *ZDMG.*, LVI, 1902, p. 791 s.

TM : Et David dit : Quiconque frappera le premier le Jébuséen... Or Joab monta le premier (בראשונה les 2 fois).

LXX : Καὶ εἶπεν Δαυεὶδ Πᾶς τύπτων Ἰεβουσαῖον ἐν πρώτοις... καὶ ἀνέβη... ἐν πρώτοις Ἰωάβ.

Vg. : ...*Omnis qui percusserit Jebusaeum in primis... Ascendit igitur primus Joab.*

Tout est concordant cette fois, mais le récit n'a plus de sel : David, d'abord impuissant avec toute sa troupe au pied de la forteresse que suffiraient à défendre les aveugles et les boiteux, n'a qu'à faire miroiter une récompense pour le premier qui osera tenter l'assaut. Joab conquiert l'enjeu en ouvrant la voie : l'imprenable ville est conquise. Le trait pittoresque de *Samuel* doit au contraire préciser de quelle voie hardie et inconcevable il s'agissait.

Sous une excellente physionomie hébraïque le mot צִנּוֹר échappe à peu près complètement encore à l'analyse étymologique [1]. Il se retrouve à un stade plus tardif de la langue au sens assez manifeste de « grandes eaux, cataractes célestes », *Ps.* XLII, 8. C'est le sens qui a dû inspirer la traduction de saint Jérôme dans *Samuel.* Mais tandis que l'expression du psalmiste (*ét. cstr. plur.* צִנּוֹרֶי) était déterminée par le contexte au sens bien accentué par saint Jérôme et les anciens traducteurs grecs, d'autres, comme Symmaque, préféraient κρουνοί à καταῤῥάκται, spécifiant ainsi l'image comme empruntée à une conduite d'eau, ou au jet d'une fontaine. Ce même sens est maintenu par Aquila dans *Sam. :* צנור = κρουνισμός, tandis que saint Jérôme a tâché, suivant sa nuance, de rendre le passage plus intelligible moyennant une petite interprétation : « les gouttières des toitures » au lieu du « canal » quelconque. Il résulte seulement de ces traductions que צנור figurait bien dans l'hébreu lu par Aquila et saint Jérôme. La leçon des LXX semble impliquer, elle, un hébreu tout autre ; ἐν παραξιφίδι supposerait quelque chose comme בחרב « par le glaive [2] ». Aussi quelques commentateurs n'ont-ils pas hésité à sacri-

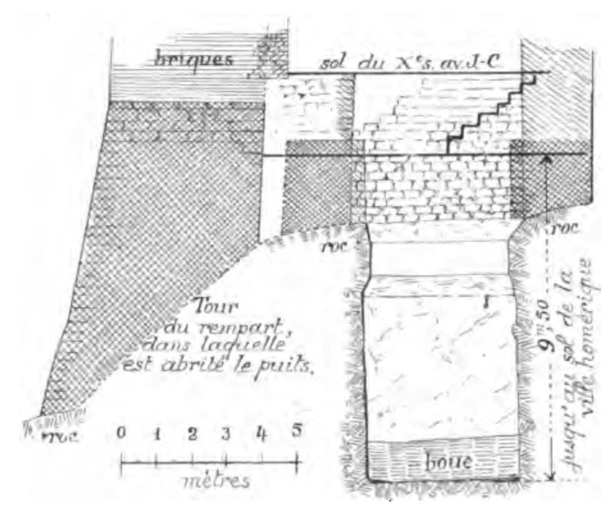


Fig. 25. — Aménagement d'une prise d'eau à l'intérieur du rempart de Troie, au XVe siècle avant notre ère. D'après M. DÖRPFELD, *Troja und Ilion*, p. 116, fig. 53. (Repr. autor.)

fier בְּצִנּוֹר, considéré comme une leçon fautive dérivant peut-être du nom de Joab, בן־צרויה « fils de Sarvia », ou de telle autre confusion [3]. La correction est trop gratuite pour s'imposer. Tout au contraire la difficulté même de la leçon massorétique appuyée des autorités indiquées, est-elle un motif sérieux de la maintenir. A défaut d'une étymologie adéquate, impossible encore à fournir, l'usage biblique suffit du moins à autoriser le sens général de « conduite d'eau, canal où l'eau murmure, passage en relation avec l'eau ».

Ainsi entendu, le *ṣinnôr* prend tout de suite une valeur très grande. « Cette cataracte », cette « conduite, ou chute d'eau », c'est le passage dont s'est avisé David pour pénétrer au cœur de la « forteresse Sion ». C'est là dedans qu'ose se risquer Joab, et le succès répond à l'audace de l'entreprise. Une citadelle prise par un aqueduc, cela n'est paradoxal qu'en apparence. Dès qu'on s'arrête à y réfléchir, toute anomalie disparaît et

1. Les lexicographes semblent n'attacher plus grande valeur aux déductions de GESENIUS, *Thes...*, p. 1175, établissant que la rac. צנר serait une onomatopée exprimant le bruit de l'eau dans une gouttière ou dans une chute quelconque.

2. Rien de plus vraisemblable en soi que la présence de cette expression dans la narration primitive de II *Sam.*, **5**, 8. Des analogies telles que *Dt.*, **20**, 13 ; *Jos.*, **8**, 24, etc., montrent que הכה לפי חרב était une sorte d'expression consacrée : « passer au fil de l'épée », dirions-nous. Le *part.* מכה aurait-il entraîné toute la formule dans le petit discours de David ? Il est clair que ce discours n'est plus reproduit intégralement dans notre texte ; voy. DHORME, *Samuel*, p. 309 s.

3. Voir par exemple les commentaires de Nowack (p. 168 s.) et de Budde (p. 221 s.), où sont exposées les plus ingénieuses de toutes ces restitutions littéraires.

d'assez nombreuses traditions littéraires s'offrent

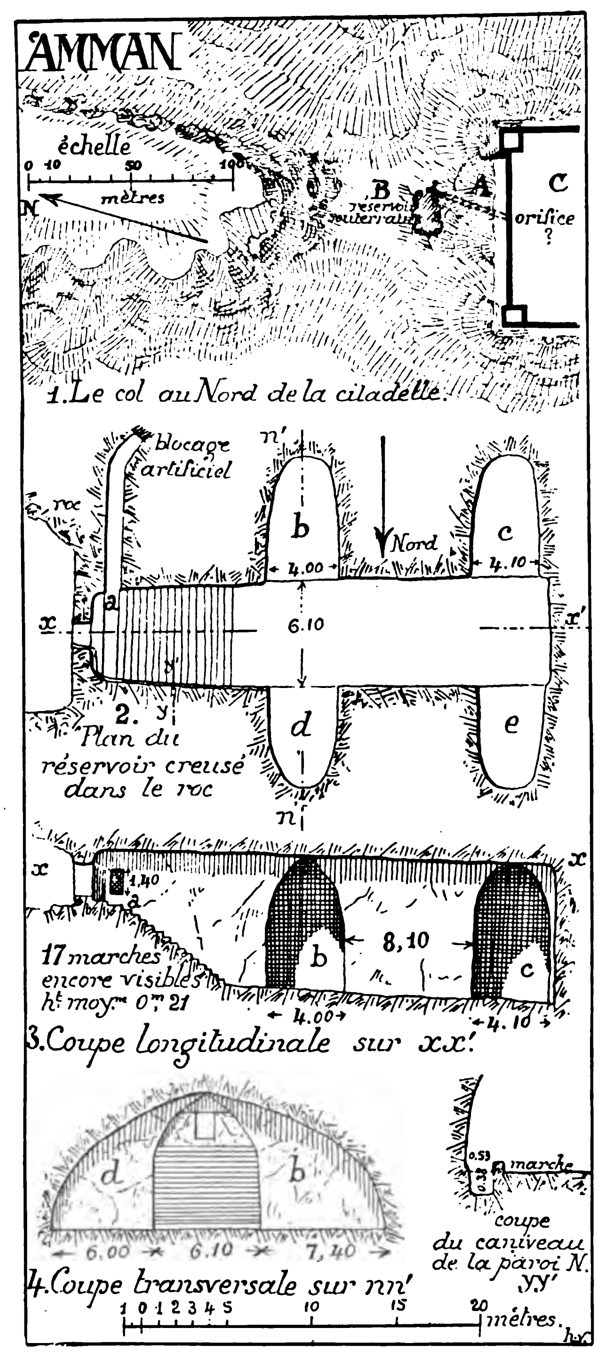


Fig. 26. — Communication secrète entre la citadelle d'Ammân et un bassin souterrain.
(D'après des croquis du P. Abel.)

pour éclairer la possibilité d'une telle capture. L'exemple classique évoqué aussitôt est la conquête du *Palladium* au cœur de la citadelle d'Ilion par Ulysse et Diomède : les deux héros réussissent à eux seuls, malgré toute la vigilance des Troyens, à s'introduire dans la forteresse d'où ils enlèvent l'image tutélaire d'Athéna. Une tradition romaine prétendait bien savoir comment ce coup d'audace avait été possible : elle hésitait seulement sur la vraie nature du passage secret où les deux vaillants Argiens n'avaient pas craint de pénétrer; pour les uns il s'agissait d'égouts, d'aqueducs au contraire pour les autres[1].

Les fouilles de Troie sont venues éclairer sur ce point la tradition, ou expliquer peut-être son origine. Dans la ville grecque du VIII[e] siècle les travaux de Schliemann et de Dörpfeld ont mis à jour de très remarquables puits, dont la profondeur en plein roc pour atteindre la nappe d'eau était accrue par de hautes parois construites. Un système de passages couverts mettait ces puits en communication avec la surface[2]. Quelques-uns appartenaient certainement à de très anciennes époques de la cité, du moins les explorateurs n'hésitent-ils pas à en attribuer plusieurs à la ville homérique du XV[e]-X[e] siècle (fig. 25). Dans son esquisse historique de Troie M. A. Brückner[3] rapproche ingénieusement ces installations hydrauliques et le cycle de légendes relatives au sanctuaire d'Athéna : esclavage des jeunes Locriennes, enlèvement du *Palladium*.

Et au profit de ceux que cet accord de l'archéologie monumentale et de l'épopée antique n'impressionnerait pas, on peut remettre en mémoire des récits très analogues et parfaitement

1. Virgile avait dit : ... *impius...*
Tydides... scelerumque inventor Ulysses,
Fatale aggressi sacrato avellere templo
Palladium, caesis summae custodibus arcis,
Corripuere sacram effigiem... (*Æn.*, II, 163 ss.)

Servius commentait : *Diomedes et Ulixes, ut alii dicunt cuniculis, ut alii cloacis, ascenderunt arcem et occisis custodibus sustulere simulacrum.* Les *cuniculi* sont le terme technique désignant chez les Romains les installations hydrauliques souterraines. Pour les sources du récit virgilien et le rapport de la légende consignée dans le commentaire de Servius avec des légendes beaucoup plus anciennes, cf. Wörner, *Palladion*, dans Roscher, *Lexicon... Mythol.*, III, 1301 ss., surtout 1304 s., 1310 ss.

2. Voy. W. Dörpfeld, *Troja und Ilion*, pp. 145 ss., 175 ss., 228 s., 241.

3. Apud Dörpfeld, *op. l.*, p. 560 ss.

historiques. Voici par exemple Polybe en train de raconter le siège de Philadelphie = *'Ammân* par Antiochus III, en 218 avant Jésus-Christ. Il décrit la situation orgueilleuse de la ville haute, presque inaccessible, et l'inanité des efforts du roi « jusqu'à ce que, l'un des transfuges ayant révélé le souterrain par où les assiégés descendaient puiser l'eau, [ses gens] l'éventrèrent et l'obstruèrent avec du bois, des pierres et toute sorte de choses de même genre ». Les assiégés contraints par la disette d'eau durent se rendre [1]. Les officiers du *Survey* ont apparemment découvert ce passage secret (fig. 26, 1 *A*) par où la garnison enfermée dans la citadelle *C* pouvait secrètement s'approvisionner d'eau dans le réservoir *B*, aménagé en contre-bas sur le col septentrional [2].

Fort loin de la Palestine un exemple non moins caractéristique est fourni par Ammien Marcellin contant le siège d'Amida = *Diarbékir* par les Perses en 359. Hissée sur son rocher dominant le Tigre, la ville est imprenable. Un malencontreux passage secret pour descendre au fleuve sert, contre toute attente, d'accès à un détachement persan et fait courir le plus sérieux danger [3].

La narration de l'historien romain offre de nombreux traits de ressemblance avec le récit de *Samuel* sur la prise de Sion, en tenant naturellement compte des particularités de temps et de lieu : position inaccessible à l'ennemi, confiante sécurité des assiégés, existence d'un chemin couvert pour s'approvisionner d'eau, imprévoyance qui fait négliger la garde de ce chemin, succès de l'assaillant qui le découvre, s'y engage et arrive au cœur de la place.

Or il existe à Jérusalem un système de tunnels, d'escaliers couverts, de canaux dans le roc en relation avec une fontaine. Les ingénieurs courageux à qui en est due la première révélation appelaient déjà tout l'ensemble : l'ancien puits d'Ophel pour puiser à la fontaine de la Vierge [4];

Fig. 27. — L'entrée d'un ṣinnôr cappadocien.
(D'après la phot. de M. H. Grégoire, *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 20, fig. 4.) Comparer à pl. XVI, 3 et XVII, 1.

1. Polybe, *Hist.*, V, 71 éd., Büttner-Wobst, II, 193.

2. Conder, *Surv. East. Pal.*, p. 34. M. le prof. G. A. Barton (*Journ. bibl. Liter.*, XXVII, 1908, pp. 147-52) juxtapose au récit de Polybe celui de Josèphe, *Guerre*, I, **19**, 6, où le camp retranché — χαράκωμα — de Philadelphie assiégé par Hérode, est de nouveau réduit par la soif. Il estime à bon droit que Josèphe, peu initié à la topographie de la localité, résume prosaïquement ainsi un fait identique à celui qui fit tomber la ville au pouvoir d'Antiochus. D'où il tire d'intéressantes déductions pour l'intelligence d'un premier siège de Rabbath Ammon, à l'époque de David (II *Sam.*, **12**, 27). Cf. Birch, *QS.*, 1878, p. 184, 189 s.

3. Voici tout ce dramatique récit : *In summoto loco partis meridianae murorum, quae despectat fluvium Tigrim, turris fuit in sublimitatem exsurgens, sub qua hiabant rupes abscissae, ut despici sine vertigine horrenda non possent : unde cavatis fornicibus subterraneis per radices montis scalae adusque civitatis ducebant planiciem, quo ex amnis alveo haurirentur aquae furtim, ut in omnibus per eas regiones munimentis, quae contingunt flumina, vidimus, fabre politae. Per has tenebras ob dirupta neglectas, oppidano transfuga quodam ductante..., LXX sagittarii Persae..., arte fiduciaque praestantes, silentio summoti loci defensi, subito singuli noctis medio ad contignationem turris tertiam adscenderunt...* (Amm. Marcellin. XIX, 5; éd. Didot, p. 112). Les mêmes escaliers souterrains immenses pour descendre à l'eau que l'historien a vus « dans toutes les villes » de l'Arménie, ont été signalés aussi par les explorateurs à travers l'Asie Mineure. M. H. Grégoire (*Voyage dans le Pont et en Cappadoce; Bullet. corresp. hellén.*, XXXIII, 1909, p. 19) décrit par exemple à *Kalé-keui* un « souvenir d'une époque très ancienne..., pour mieux dire, une marque d'origine qui doit le faire considérer comme une des vieilles forteresses du Pont. Je veux parler de cette galerie souterraine en plan incliné... garnie de marches, qui... servait sans doute à mettre les occupants de la citadelle en communication avec un réservoir d'eau potable » (fig. 27). Même « souterrain caractéristique » à *Turkhal* (*ibid.*, p. 23), à *Amasie*, à *Horos-Tepéssi* et ailleurs.

4. Warren, *Recovery of Jerus.*, p. 256. On lira toujours avec curiosité et intérêt (*op. l.*, pp. 244 ss.) le détail de cette exploration, équipée brillante d'intrépidité et de sang-froid.

les habiles travaux qui viennent d'être réalisés en ce même point par d'autres ingénieurs non moins hardis et mieux outillés ont rendu cette attribution évidente. Rien ne saurait mieux répondre aux néfastes prises d'eau qui entraînèrent la ruine de Troie et le malheur d'Amida. S'il était légitime d'attribuer à ce système hydraulique la désignation biblique de צנור, il en résulterait une détermination idéalement précise du site occupé par la « forteresse de Sion ».

§ 1. *Le tunnel d'Ophel* (pl. xvi s.).

Les faits archéologiques ont été récemment



Fig. 28. — L'escalier *D*, vu du palier. *ee*, débris d'un mur tardif pour fermer l'escalier. Cf. la vue inverse, pl. xvii, 2.



Fig. 30. — La seconde rampe d'escalier, vue de devant le puits *J*. A la hauteur du personnage, joint d'assises géologiques. (Fig. 31, vue en sens inverse.)

exposés avec le détail utile[1]; la description en peut être maintenant plus succincte.

Le passage souterrain s'amorce à une dizaine de mètres en contrebas sous la plus haute escarpe de la colline, mais à 40 mètres au-dessus du Cédron[2]. Un escalier dans le roc, *A*, conduit à un puits, *B*, sous une voûte en plein cintre, *C*, posée à la surface du banc rocheux. En prolongement de l'escalier *A* un nouvel escalier, *D*, s'ouvre de biais en N.-E. sur un côté du puits. C'est un tunnel plongeant de 33° sur une longueur de $5^m,45$, avec des marches usées à l'excès, quelques entailles pour fournir un appui à la main contre les

1. Voy. *Jérusalem sous terre* (*JST.*), ch. ii, *C*, pp. 11-18, fig. 17-25, pl. iii-iiie, et surtout *RB.*, 1912, pp. 86-105.

2. Cf. pl. v. Le point de départ exact n'est pas encore connu; il y a cependant toute vraisemblance que ce soit la poterne pratiquée dans un fort saillant du premier rempart (*JST.*, pl. vi, n° 6, gal. III).

parois et un plafond remarquablement tracé (fig. 28 et pl. xvii, 1). La descente est interrompue en *E* par un palier auquel succède un escarpement à pic sur $2^m,70$ de haut, un peu en avant d'une porte rétrécie et basse, *F* (xvii, 2). Aussitôt après le tunnel s'élargit de nouveau (fig. 29), incline davantage à l'E. en se maintenant presque horizontal au plafond et au sol. Au point *G*, il tourne par un coude brusque au SE., reprend la forme une vaste caverne naturelle, *M*, régularisée de main d'homme. Un coude très court, *N*, presque à angle droit, ramène le passage au bord de l'escarpement où s'ouvrait jadis la caverne avant l'accumulation des décombres. On notera l'existence d'autres cavernes, *H* et *I*, au nord de *M*, dans le même étage géologique et, comme elle, d'une relation tout accidentelle avec le tunnel proprement dit.



Fig. 29. — La porte *F*, vue de l'intérieur. Au fond, personnage assis au bas de l'échelle visible pl. xvii, 2.



Fig. 31. — La seconde rampe d'escalier, vue d'en haut. Au 1er plan, faille agrandie par un sondage. Cf. fig. 30.

d'un escalier à degrés inégaux rendus précipiteux par la foulée séculaire des pas (fig. 30 s. et pl. xvi, 4, 5) et aboutit à un palier échancré par l'orifice évasé d'un puits latéral, *J*, creusé sous une alcôve dans la paroi septentrionale (fig. 32). Au delà on dirait le passage bloqué par une escarpe artificielle haute de $3^m,25$. Ce barrage escaladé, on atteint une ouverture irrégulière dans une mince cloison rocheuse, *K*, et, derrière,

L'excavation a été pratiquée avec des ciseaux de fer ou de bronze, des coins de même métal et des massues de métal ou de pierre. Un examen minutieux des traces laissées par ces outils sur les parois, les nuances de dressage dans les diverses couches rocheuses traversées mettent sur la voie d'une interprétation rationnelle de maintes particularités d'abord si étranges de ce monument. On constate qu'il a été tracé pour combiner

au mieux l'utilité pratique avec une physionomie harmonieuse et, certes, non dénuée de grandeur.

La correction est moindre dans les puits *B* et *J*. Dans *B* surtout il est clair qu'on visait à gagner au plus vite en profondeur. A peu près quadrangulaire à l'orifice, au bout de l'escalier *A*, le puits se déforme vers la base de l'étage *mezzy* doux, dans une grotte naturelle, *a*, au flanc de la paroi méridionale. Au-dessous, les tâtonnements des mineurs sont d'abord quelque peu déconcertants. Il y a trois tentatives en des directions différentes (fig. 33). La première n'est qu'un essai provoqué par une grande fissure et abandonné dès qu'on se voit entraîné au NO., par conséquent dans une fausse direction. La seconde est le vrai puits, *B'*; d'abord à peu près vertical sur 2^{m},50 à 3 mètres de profondeur, il se dilate à nouveau dans une cavité naturelle, *b'*, et plonge obliquement avec une inclinaison soudaine en EES. A mesure qu'on progresse, on sent plus ardue la lutte contre la roche opiniâtre. Dans l'étage *malaky* le forage tend seulement à se rétrécir. Sous la jonction du *malaky* et du *mezzy* dur, *x*, on le voit osciller un peu, à la recherche d'un filon moins rebelle; de guerre lasse, tout est abandonné à 24 mètres de la surface du roc.

La troisième tentative n'est aussi qu'une ébauche, comme si l'on eût voulu amorcer en *D'* l'ouverture du tunnel réalisée ensuite plus haut, *D*.

Le puits *J* allie de pires irrégularités d'exécution à une plus grande unité de tracé. C'est un cylindre ovale, haut de 13 mètres, qui s'étire ou se renfle tantôt d'ici et tantôt de là, s'orne de protubérances ou de concavités suivant le hasard de l'éclatement du roc dans le forage. Il s'ouvre sous une alcôve rocheuse peu régulière et son orifice évasé se termine en un large gradin (pl. XVI, 5) qui empiète sur le radier du tunnel. Le puits est déformé sur toute sa hauteur par une faille sinueuse qui en constitue l'axe et dont les lèvres demeurent partout apparentes, malgré la patine étendue sur toutes les parois et le poli lustré sur beaucoup de saillies. Comme dans *B*, on observe un singulier étranglement du puits à la jonction des étages *mezzy* et *malaky;* mais cette fois le « calcaire juif » rebelle n'a pu imposer qu'une déviation d'axe et un rétrécissement. Quatre mètres au-dessous du sommet de cette assise, le puits s'interrompt dans une anfractuosité artificielle au flanc d'une caverne naturelle assez spacieuse, reliée à la source d'*Oumm ed-Daradj* par une galerie intentionnellement sinueuse et qui sera décrite en traitant des eaux et canaux en général [1]. Pratiquement donc toute l'installation aboutit à la fontaine. On va voir qu'elle a été conçue et réalisée dans ce but; mais au préalable s'impose l'obligation d'analyser sa forme étrange et ses particularités déconcertantes à première vue : circuit sinueux, hauteur excessive en certains endroits contrastant avec l'exiguïté d'autres passages, incommodité voulue entre la porte *F* et l'escalier *DE*, les deux puits, etc.

Le souterrain débute notablement sous l'esplanade culminante, assez haut néanmoins sur l'escarpement et surtout assez près du rempart pour être à couvert du côté d'un agresseur. On conçoit qu'au lieu de plonger de suite en pleine roche pour courir droit sur la fontaine, l'ingénieur ait préféré cheminer d'abord à peu près dans l'axe même de la terrasse de roc pour s'enfoncer graduellement à la recherche du banc le plus propice à son projet. Au point estimé convenable, il attaque le percement vertical, oscille d'abord et fixe enfin la plongée de son puits oblique *B'* orienté franchement vers la fontaine. Les mineurs mal outillés sont finalement impuissants contre une roche trop compacte et il faut s'avouer vaincu. Avait-on l'espoir d'atteindre directement le plan de la source et d'y rencontrer une nappe d'eau? L'orientation donnée au puits concorde avec un autre détail à relever tout à l'heure pour suggérer que l'ingénieur avait bien dès l'origine l'intention de marcher vers la fontaine. Si, quand il abandonne le puits *B*, il adopte avec décision une marche au N.-E. qui allonge de beaucoup son trajet, on n'y verra pas une erreur : elle eût été par trop élémentaire à éviter, puisque au point *D* on opérait à ciel ouvert, avec toute facilité de repérage immédiat sur la source. Il est instruit désormais sur la nature des couches rocheuses et veut un passage assez profond pour offrir toute la solidité opportune, mais sans se risquer à le faire pénétrer trop vite dans les assises les plus résistantes.

Par ailleurs, ne pas s'enfoncer tout de suite

1. Voy. provisoirement *JST.*, p. 10 s., galerie VI, et pl. II; ou *RB.*, 1911, p. 590 et pl. I.

assez avant au cœur de la colline, c'est courir le risque de voir le tunnel déboucher désagréablement à la lumière au flanc de quelque terrasse inférieure. Il s'impose toutefois de ne pas exagérer l'axe de cette plongée initiale en roche vive puisqu'il s'agit de créer un moyen de circulation, un escalier praticable avec des fardeaux. Ainsi s'explique très normalement, quand on l'étudie sur l'échine réelle du coteau, l'amorce du tunnel et l'orientement de la section *D-F*.

Pour rendre compte de la pointe vigoureuse poussée jusqu'à *G* il y aurait sans doute l'hypothèse d'un coude voulu comme complément de sécurité contre l'assaut d'un envahisseur[1]; pourquoi cependant n'avoir pas économisé l'effort en pratiquant ce coude juste en arrière de la porte *F*? La question des niveaux se présente dès l'abord.

Entre le sol du tunnel à la porte *F* et l'orifice du puits *J*, la différence est de $4^{m},45$ et la longueur en droite ligne $18^{m},15$ seulement. C'est par conséquent la nécessité de réaliser le passage ou sous forme de glissade en casse-cou par un plan incliné avec une pente de 25 centimètres par mètre, ou sous forme d'escalier assez doux mais continu, ou enfin sous forme de nouvel escalier précipiteux comme *DE* en ménageant un petit palier devant *J*. Aucune de ces solutions ne pouvant aboutir à un passage commode pour des gens pressés ou chargés, l'homme de l'art n'aurait-il pas très sagement pris le parti d'allonger le parcours pour en adoucir la pente? On demandera, il est vrai, pourquoi choisir le point *J* comme base de calcul : ici doit intervenir le rôle des cavernes pour justifier la suite du plan.

Fig. 32. — L'alcôve du puits *J* après le déblaiement. Le personnage est debout sur le palier au bord du puits; cf. XVI, 5, à la hauteur de *o*.

A une époque où les amas de décombres n'avaient point encore défiguré le relief de la colline, la rampe orientale d'*ed-Ḏ^{e}hourah* présentait une cascade d'escarpements rocheux presque correspondants à ceux qui demeurent visibles en face, de l'autre côté de la vallée, sur le flanc occidental du dj. *Baṭ^{e}n el-Hawa*. Dans la plupart de ces parois plus ou moins hautes on voyait bâiller les cavernes que les phénomènes violents des dernières phases géogéniques avaient creusées entre les assises molles du calcaire de surface. Les premiers habitants de la contrée n'avaient pas manqué de tirer profit de ces formations naturelles, et il ne paraîtra guère douteux que l'expert chargé de créer le passage souterrain ne les ait utilisées aussi. Quand on reporte le tunnel sur un plan de la colline, on est frappé de la relation entre les deux extrémités du tunnel proprement dit et la fontaine. On remarque aussitôt que ces trois points se placent dans un très

1. Même disposition anguleuse dans le tunnel analogue qui met en communication le sommet de *Tell Bel'ameh* et la source de *Sindjar* au bas du tertre; voy. fig. 37. On la retrouve apparemment aussi à 'Amman; fig. 26, 2.



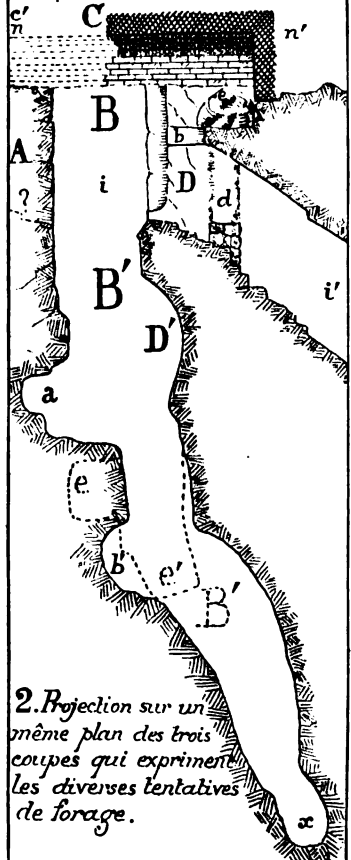


Fig. 33. — Plan et coupe rectifiés du puits *B*. Cf. *Jérusalem sous terre*, pl. III *c*.

satisfaisant alignement d'Ouest en Est. On observe également que le tunnel a, sur 4 à 5 mètres de longueur devant le puits *J*, une direction générale N.-S., voire même NE.-SO., parfaitement anormale dans le tracé théorique d'une communication entre *K* et *D*; enfin on s'étonne que le passage semble d'abord se prolonger jusqu'à *N*, au Sud de la petite ouverture *K*, puisqu'on devait finalement l'intercepter par une escarpe de plus de 3 mètres. S'il ne se fût agi que d'ouvrir la voie la plus courte, c'est évidemment la caverne *I* qui eût été préférée comme débouché, et il semble bien, au contraire, qu'on s'était donné tout le soin imaginable pour en obstruer toute entrée du côté oriental.

En vue de concilier deux exigences contradictoires, — réaliser un passage secret et créer, pendant l'exécution, un moyen pratique d'accélération en attaquant le forage par les deux bouts à la fois, — l'ingénieur choisit son entrée au point *N* dans le fond de la caverne *M*. En comparant l'orientation de l'enfoncement *L* à l'occident de cette caverne avec la direction du puits *B'* (fig. 33), il paraîtra vraisemblable qu'une percée directe était entreprise entre *L* et *B*. Après l'abandon du puits et pour les motifs pratiques suggérés tout à l'heure dans l'analyse du tracé *D-G*, l'expert modifie son projet. Il déserte l'amorce *L* (fig. 34)[1], trace rapidement un chemin commode dans le sol mal nivelé de la grotte, en se dirigeant, selon l'axe de la terrasse, vers les grottes contiguës au Nord. Il réserve avec prudence la cloison naturelle entre *M* et *I*, se bornant peut-être à élargir un peu en manière de porte quelque fissure préexistante, au point *K*. A l'angle NO. de *I*, reprenant son vrai plan, il attaque la paroi dans une direction prévue pour recouper son cheminement par l'autre extrémité. On adopte probablement comme radier au moins provisoire du tunnel, la jonction entre les étages *mezzy* supérieur et *malaky* et l'on ouvre au-dessus, dans le *mezzy* doux, une galerie qui mesure déjà 2m,40 en moyenne au point de départ, c'est-à-dire pratiquement la même hauteur que l'entrée du tunnel, en *D*, que l'ouverture initiale de la grotte *L*, la hauteur aussi d'une importante section à l'orient de la porte *F*. Cette galerie ne progresse pas avec la même rectitude que celle du côté opposé, peut-être simplement parce que la roche moins franche attire insensiblement l'axe de la trouée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; les parois n'offrent pas non plus, en cette zone supérieure, un dres-

1. La largeur trop grande de cet enfoncement et quelques traces de taille au pic diffèrent de tout le reste du tunnel et impliqueraient un remaniement plus tardif; peut-être à l'époque où l'endroit fut utilisé comme habitation.

sage aussi exact que plus bas (cf. fig. 30) ou que dans la section occidentale.

Il ne doit pas être fortuit que le sommet de la boucle soit le milieu approximatif du tunnel. Les conditions de travail n'étant pas les mêmes, il serait risqué de supposer que les équipes ont cheminé de part et d'autre avec une égale rapidité. Il est naturel au contraire de considérer le point *G* comme l'intersection d'un double jalonnement à la surface, destiné à guider les mineurs.

Quand les deux galeries se recoupent, le plafond de la section *GK* est plus élevé dans l'étage *mezzy* que celui de la section *GF*. On le prolonge à l'occident de *G* sur quelques mètres de longueur et, à la rencontre d'un banc plus sain, ce ravalement est abrégé par un décrochement franc (XVI, 2 *f*). Les parois septentrionales des deux sections sont raccordées selon l'angle d'incidence et sans retouche, tandis qu'on rabat l'angle d'intersection des parois opposées, donnant ainsi à ce tournant une largeur de 2^m,90 bien supérieure à la moyenne.

Au lieu d'incliner à nouveau le tunnel dans les dernières rampes de la colline pour le prolonger jusqu'à la source, on prend le parti plus sûr de pénétrer directement au niveau présumé du plan d'eau. Aussitôt s'impose la nécessité de diminuer autant que possible la hauteur du puits vertical plus difficile à creuser, la nécessité aussi de choisir convenablement sa situation. L'ingénieur laisse à la section *FG* un sol horizontal (fig. 30). Ce sera un temps de marche aisée, permettant de



Fig. 34. — La caverne artificielle *L*, vue du passage *N*.



Fig. 35. — Communication entre le tunnel et la caverne *M*. A droite de la porte, vestiges du blocage de fermeture. La traverse *n*, qu'on discerne au centre, est visible en sens inverse, fig. 32.

reprendre haleine après ou avant l'escalade abrupte de *D* en *F*. Tout au plus cherche-t-il par quelques degrés largement espacés à gagner quelque peu déjà sur la pente totale nécessaire. Mais à partir de *G* vers l'E., pl. XVI, 2, le ravalement s'accentue, d'abord par assez hauts degrés qu'isolent des marches larges faisant fonction de paliers, ensuite par une dernière volée continue de marches pénétran à 3 mètres dans l'assise de *malaky*[1]. La faille verticale décrite plus haut fixe le choix au point *J* pour situer le puits. On en protège l'orifice sous une alcôve. La galerie profonde n'est développée au delà que juste de la longueur exigée par une circulation commode en avant du puits. Le passage *KN* est bloqué, ou muni d'une fermeture convenable pour ne pas laisser accès au tunnel (fig. 35). Des murs massifs et des remblais épais contre les parois orientales des cavernes *I* et *M* bouchent jusqu'aux moindres fissures pouvant trahir au dehors le secret du tunnel. Cependant un chenal a été ouvert entre le fond du puits et la source. L'installation est achevée, et comment ne pas ajouter qu'elle a été habilement conçue?

Son but, en effet, ressort nettement de sa nature même : c'est un passage couvert pour communiquer secrètement entre la localité campée au sommet d'Ophel et la source qui coule dans le Cédron. Une telle destination s'harmonise au mieux avec tous les détails de structure. Il existait même encore, à l'époque de la vaillante exploration de M. Warren[2], un témoignage parfaitement suggestif de cette destination : un anneau de fer scellé au plafond de l'alcôve au-dessus du puits *J*, sans doute pour faciliter la manœuvre de la corde servant à tirer l'eau.

A vrai dire, l'irrégularité du puits ne se présente guère d'abord comme une condition favorable à l'extraction de l'eau. Le coude final paraît prévenir toute possibilité de faire plonger un seau jusqu'à la galerie amenant l'eau de la fontaine. Une expérience catégorique a montré qu'en choisissant comme axe de suspension un point convenable au-dessus de l'orifice de *J*, on pouvait, du haut de la grande galerie, puiser directement dans la chambre d'eau. Encore faut-il ajouter qu'avant l'ouverture des divers canaux qui saignèrent plus tard le réservoir de la source, l'eau devait s'élever assez haut dans le puits, aux heures où la source montait.

Une entreprise de cette nature ne saurait être le fait d'initiatives privées, en vue de satisfaire à des nécessités domestiques. L'effort et la dépense exigés par cette installation ne se conçoivent que s'il s'agit d'une entreprise d'utilité publique; cette entreprise elle-même n'a sa vraie raison d'être que dans le but de contribuer à la sécurité d'une place forte, en tant qu'elle lui assurait, en cas de siège, l'approvisionnement d'eau vive.

Les éléments directs font défaut pour dater avec certitude ce remarquable système hydraulique[3]. Le procédé technique du forage discuté avec minutie, mieux encore le classement chronologique des canaux multiples en relation avec la même et unique fontaine autoriseraient une détermination relativement précise mais longue. Nous aboutirons bientôt par une voie, indirecte il est vrai, néanmoins plus rapide et plus sûre en fin de compte, à fixer avec une satisfaisante approximation la seule date qui importe notablement ici : la date générale où fut créée l'installation grandiose et savante qu'on vient de voir.

§ 2. *Identité du tunnel d'Ophel avec le « ṣinnôr ».*

Il y a bien des années qu'on s'était fait la conviction de cette identité, avec les seules informations très incomplètes fournies par la première exploration[4]. Les dernières fouilles ont apporté à cette conviction des fondements nouveaux et beaucoup plus précis. Pour éviter cependant jusqu'à l'apparence d'un essai de démonstration théorique, nous allons plutôt discuter :

1. On voit que la hauteur démesurée du tunnel en cet endroit doit être tout autre chose qu'un caprice de mineur, ou une naïveté dans les calculs d'un ingénieur simplet.

2. *Recovery of Jerusalem*, p. 256.

3. Voir dans *JST.*, p. 17, ou *RB.*, 1912, p. 102 ss., les motifs pour lesquels on s'est interdit de faire état de divers indices archéologiques observés dans le récent déblaiement du tunnel. Si quelques éléments plus positifs ont été enregistrés, c'est dans le passage qui raccorde horizontalement le fond du puits *J* à la source, section dont l'étude ne saurait être dissociée de l'étude d'ensemble de cette source et de son système de canaux. Cf. *JST.*, p. 37.

4. Birch, *QS.*, 1878, p. 184 s. Cf. Vincent, *Canaan*, p. 27; *QS.*, 1908, p. 225; *RB.*, 1908, p. 402.

1° si le tunnel en son ensemble réalise le concept saisissable du *ṣinnôr*;

2° l'adaptation possible du récit biblique à ce monument;

3° l'harmonie possible entre la date impliquée par le *ṣinnôr* et celle que comporte le caractère archéologique du monument.

1° L'unique signification un peu justifiée qu'on soit aujourd'hui en mesure d'attribuer à l'expression biblique צנור est celle de « passage en relation avec l'eau ». En attendant qu'une heureuse trouvaille philologique éclaircisse définitivement la valeur du radical צנר et le sens primitif du dérivé nominal צִנּוֹר, le sens allégué est le seul qui résulte de l'usage biblique ultérieur et de l'interprétation par les versions officielles. « Canal » au sens restreint du néo-hébreu[1] ne conviendrait guère dans *Ps.* XLII, 8. Les « cataractes » assez indiquées en cet endroit sont quelque chose de trop défini pour s'harmoniser sans violence par exemple avec *domatum fistulas* de saint Jérôme, ou avec le κρουνίσμος d'Aquila, dans *Samuel*. Au cas où une idée quelconque d'onomatopée imitant le murmure de l'eau courante ou le bruissement d'une eau souterraine serait à la base du mot hébreu, ne se conçoit-elle pas de manière satisfaisante dans l'installation en cause[2]? Celle-ci répond donc bien à tout ce que peut représenter צנור, dans la mesure où ce mot nous est intelligible.

2° Au lieu d'un terme obscur ainsi que beaucoup de critiques l'ont trouvé, au lieu surtout de quelque expression très banale à lui substituer par hypothèse, *ṣinnôr* est bien le terme spécifique appliqué par David au passage dissimulé d'Ophel. A la circonstance fort simple indiquée déjà comme ayant pu lui en révéler l'existence, d'autres nombreuses peuvent s'ajouter, toutes faciles à concevoir : abaissement du plan d'eau à la source sans écoulement visible et sans qu'on puise à l'extérieur, constatation de l'amorce de canal en un moment où quelque intermittence prolongée de la fontaine devait laisser le bassin presque vide, d'autres possibilités de même nature; sans parler de celle, non moins spontanée dans le milieu oriental, d'une indication fournie par trahison[3]. Le passage une fois exploré par eau basse, on pouvait se persuader que la garde n'en serait pas très vigilante de la part des Jébuséens confiants dans l'impossibilité de son escalade par un assaillant qui viendrait de la fontaine. En tout cas, une chance s'offrait par là d'aboutir inopinément dans la citadelle, quand ce ne serait qu'avec le résultat de créer une alerte dont on tâcherait de profiter au moyen d'une attaque simultanée sur d'autres points. A défaut d'accès plus commode, le roi veut tirer parti de celui-là. Il en indique implicitement lui-même la difficulté et le péril par la récompense sans marchandage qu'il met au bout si le coup de main proposé est réalisé avec succès : Celui qui aura raison de l'insolence des Jébuséens et parviendra dans leurs murs par le souterrain qui débouche à la source, celui-là sera fait prince[4]! A condition seulement d'épier l'heure propice, l'introduction

1. Voy. Levy, *Neuhebr. und chald. Wörterbuch*, s. v° צִנּוֹר.

2. A voir tirer l'eau d'un puits palestinien, il y aurait même, dans l'installation d'Ophel, une réalisation topique de l'idée. L'eau est puisée parfois aujourd'hui, dans les grands villages, au moyen d'une vieille boite à pétrole importée d'Angleterre ou de Russie, actionnée par un treuil rudimentaire. Plus communément on se sert d'un seau de cuir pendu à une corde mue à bout de bras ou montée sur une poulie. Durant les révolutions de la caisse de zinc ou du seau de cuir, quand on les remonte pleins, des éclaboussures d'eau retombent au fond du puits. A l'orifice même, tandis qu'on emplit jarres et outres, l'eau ruisselle et retourne au puits avec un bruit d'autant plus considérable que le puits est plus profond ou qu'était plus grand le volume de la jarre brisée ou de l'outre maladroitement renversée. Qu'on se représente maintenant dans le puits vertical au bout de la galerie VI, un groupe de Jébuséens ou de Jébuséennes en train de puiser secrètement de l'eau, tandis que David et ses gens font le guet devant la fontaine. Il n'est précaution si attentive de la part des puiseurs qui empêche des éclaboussures bruyantes. Pour peu que l'eau soit plus basse dans la galerie, à la suite d'une intermittence un peu prolongée, le bruit augmente de toute la sonorité de cette galerie et de la cheminée dans le roc. De l'entrée actuelle dans la chambre d'eau j'ai plusieurs fois distinctement perçu le bruit des seaux dans le grand puits pendant le dernier déblaiement. Il est vrai qu'on employait des seaux de ferblanc, propices au vacarme contre les parois rocheuses, vrai aussi que l'entrée de la chambre d'eau actuelle me rapprochait de quelques mètres; mais par contre, l'ouverture de toutes les nouvelles galeries diminuait la résonance et à cette diminution s'ajoutait le bruit gênant venu de dix points à la fois, où la fouille battait son plein. On ne s'étonnera donc pas que David ait été amené par quelque observation analogue à soupçonner l'existence du passage secret.

3. Alléguée déjà par M. Birch, *QS.*, 1878, p. 185.

4. La récompense n'est stipulée actuellement que dans le récit de I *Chron.*, **11**, 6, où manque le *ṣinnôr*. Il est évident qu'elle l'était aussi dans *Samuel*, où la phrase demeure suspendue maintenant (TM et LXX). Dans la Vulg. *Proposuerat* enim David in die illa *praemium*..., ce dernier mot est une

de Joab dans le tunnel n'offre pas plus de difficulté, elle en offre plutôt infiniment moins que la récente exploration. Quelques morceaux de bois et l'assistance d'un ou deux compagnons adroits et de sang-froid suffisaient à hisser Joab au sommet de la cheminée verticale. De là il n'y avait plus qu'à traverser le tunnel en se tenant prêt à toute éventualité d'opposition.

On conçoit qu'une reconstruction positive et détaillée de l'aventure demeure gratuite dans le silence absolu du texte après la mention du chemin extraordinaire qui a été la voie de la conquête. Si quelqu'un cependant devait décréter invraisemblable la prise de la forteresse au terme de cette audacieuse équipée, il suffirait de lui remettre en mémoire, sans fouiller à nouveau les annales de l'antiquité, l'enlèvement du *Palladium* par Ulysse

glose qui vise à fournir un sens complet : glose aussi simple que possible, mais qui nuance l'original. Cf. Dhorme, *Samuel*, p. 309 s.

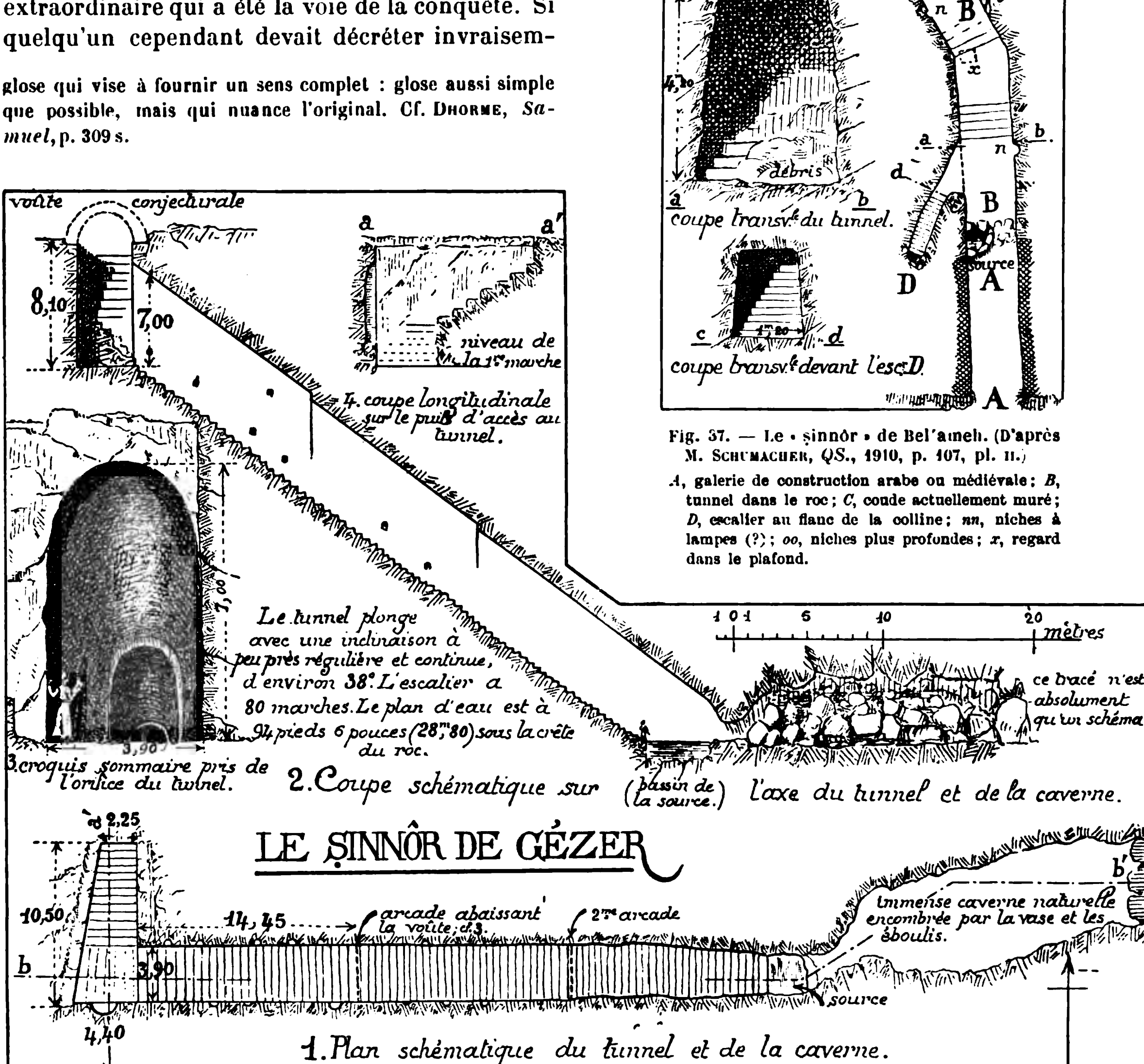


Fig. 37. — Le « ṣinnôr » de Bel'ameh. (D'après M. Schumacher, *QS.*, 1910, p. 107, pl. II.)
A, galerie de construction arabe ou médiévale; *B*, tunnel dans le roc; *C*, coude actuellement muré; *D*, escalier au flanc de la colline; *nn*, niches à lampes (?); *oo*, niches plus profondes; *x*, regard dans le plafond.

Fig. 36. — Le tunnel de Gézer.
(Plans et coupes diagrammatiques tracés d'après la description de M. Macalister, *QS.*, 1908, pp. 14 ss., 96 ss.)

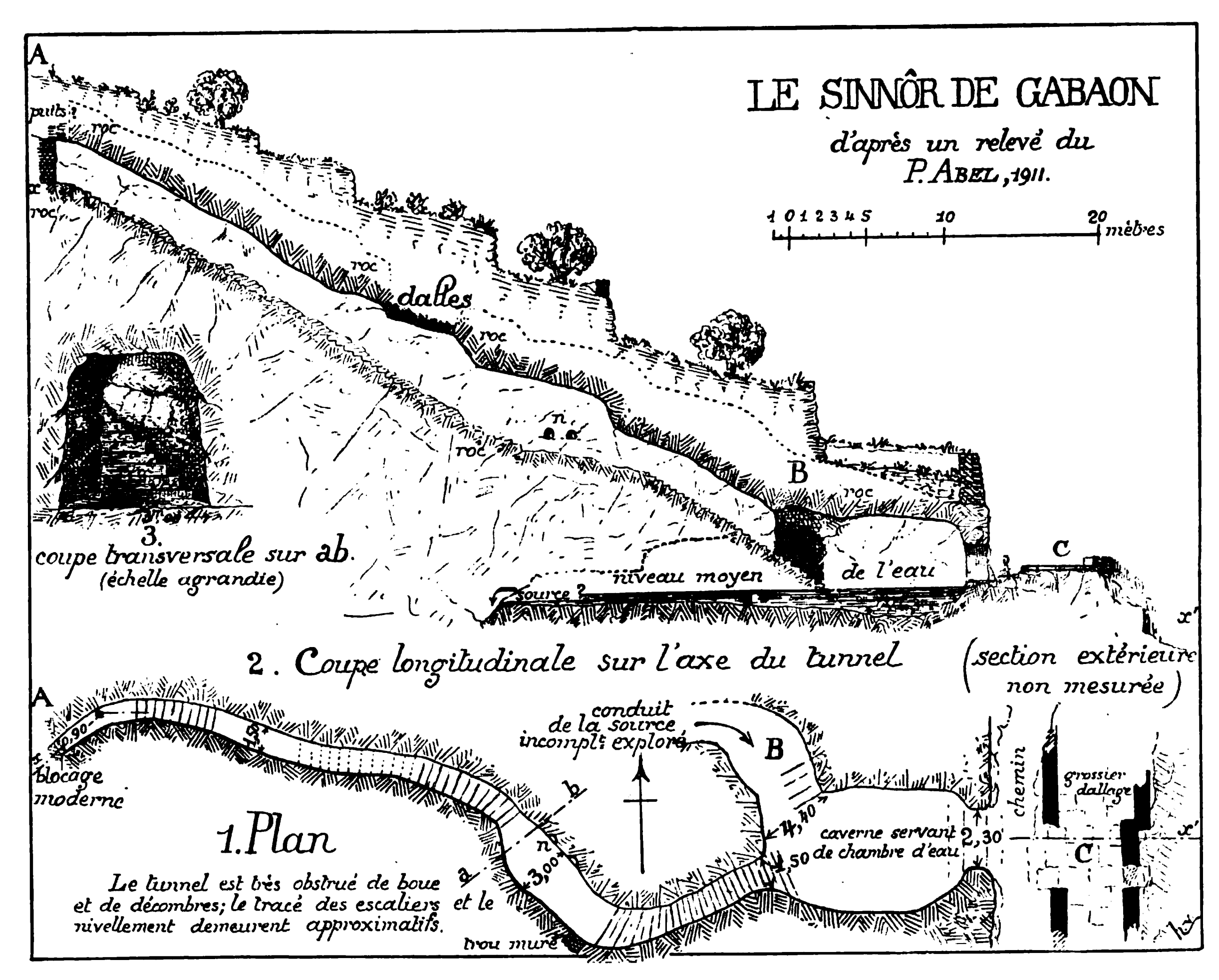


Fig. 38. — Le tunnel de Gabaon. (D'après un relevé du P. Abel.)

et Diomède qui se faufilent, eux deux seuls, à travers des égouts, au cœur même de Troie la bien gardée, pénètrent dans le temple et chargent sur leurs épaules l'auguste et encombrante déesse[1]. Si l'on estimait se débarrasser en souriant d'une élégante légende, on a vu qu'il est aisé d'y substituer quelque grave récit d'historien narrant la prise d'une cité par la bravoure habile d'un soldat, ou des alertes émouvantes causées dans une forteresse inattaquable par une poignée d'hommes résolus et que seconde la fortune. Trouvant le passage libre, Joab avait pu requérir quelque renfort et une mince escouade très décidée se manifestant soudain, en pleine nuit je suppose, au milieu de la citadelle, c'est plus qu'il n'en fallait en ce temps-là pour susciter une panique tumultueuse. David et ses troupes n'avaient qu'à tirer profit de l'instant pour donner un assaut que nul ne songerait à repousser. Tout simplement peut-être — car il ne faut s'exagérer ici ni la forteresse, ni la défense, ni l'attaque — Joab parvint-il à une porte qu'il ouvrit après avoir, à lui tout seul et sans grand effort, jugulé une sentinelle endormie.

On imaginerait sans difficulté d'autres vraisemblances encore; l'essentiel n'est pas de dépenser une obstination stérile à deviner des mo-

1. Cf. *supra*, p. 148. On trouvera en grand nombre les exemples classiques en relisant le III[e] livre des *Stratagèmes* de Frontin, et faut-il rappeler aux biblistes le cas mémorable de Jonathas qui met en déroute, lui seul avec son écuyer, tout le poste de Philistins établi sur la passe escarpée de Michmâs (I *Sam.*, **14**, 1 ss.)?

dalités que le récit biblique a omises, mais bien de pénétrer autant que possible la portée des détails qu'il fournit. Appliqué à l'installation secrète d'Ophel, ce détail précieux et trop négligé qu'est le *ṣinnôr* donne à la narration un sens, de la vie et de la couleur locale, au lieu du caractère amorphe qu'entraîne sa suppression ou son remplacement par n'importe quoi, בראשׁנה par exemple suivant la très plate imagination de quelque scribe tardif. La forteresse jébuséenne, ou Sion, est reconnue imprenable avec les moyens dont dispose David. Les assiégés, qui se sentent en lieu sûr, narguent insolemment la troupe israélite. Le *ṣinnôr* est découvert; c'est une voie inouïe; on l'essaie pourtant et la fortune est au bout.

Les Jébuséens affolés par une attaque à l'improviste, du point où elle était le moins attendue, sont expulsés; David est maître de Sion.

L'histoire même de Jérusalem fournit une analogie saisissante, qu'on s'étonne de n'avoir jamais vu utiliser en cette discussion. En 1834, les troupes victorieuses de Méhémet 'Aly avaient pris possession de la ville. Une garnison cantonnée dans la citadelle défiait, grâce à quelques méchants canons, les assauts de la horde arabe. Quelques Bethléémitains intrépides s'avisèrent d'un expédient pour pénétrer dans les murs. Le grand égout de la ville débouchait, alors comme aujourd'hui, vers la porte des Maugrebins. Ils se glissèrent là dedans, remontèrent, au prix de mille efforts et de périls qu'on peut imaginer, une branche latérale vers le Nord-Ouest et émergèrent soudain au milieu d'une habitation à quelques pas de la citadelle. Avant que l'éveil ait été donné aux Égyptiens, l'égout avait livré passage à un groupe assez nombreux d'envahisseurs pour qu'on ait cru un instant la ville en leur pouvoir. Les hardis assaillants ne purent néanmoins tenir longtemps devant la fusillade égyptienne. Malgré leur infériorité numérique, secondés par leur désespoir, ils eussent peut-être résisté victorieusement à armes égales; ils furent exterminés par les canons de la citadelle[1]. Transposée d'une trentaine de siècles, cette invasion par un égout n'est-elle pas une curieuse réplique de l'attaque par le *ṣinnôr*?

On trouvera que c'est beaucoup s'appesantir sur un rapprochement vraisemblable à souhait. Les controverses dont le *ṣinnôr* a fait l'objet rendaient utile une exposition assez développée pour dissiper les équivoques.

3° Sur l'harmonie possible entre la date historique du *ṣinnôr* et l'origine d'une installation souterraine en pleine roche comme elle existe à Ophel, on peut désormais être bref. L'époque de la conquête de Sion par David, c'est, en gros, l'extrême fin du XIe siècle avant notre ère, ou l'aurore du Xe. Le *ṣinnôr* en usage à cette date et qu'il avait certainement fallu un long temps pour créer, remonte ainsi plus ou moins haut dans le XIe siècle, peut-être beaucoup haut encore en des siècles antérieurs. Parmi toutes les analogies déjà connues dans les villes cananéennes, la plus étroite et la plus utile, grâce aux observations très précises et si compétentes de M. Macalister, est celle du tunnel de Gézer. Le but est le même : descendre à 30 mètres au cœur de la colline pour atteindre secrètement, de l'intérieur du rempart, une source vive. Or le tunnel de Gézer (fig. 36), d'une exécution plus savante encore et d'un effet général plus grandiose aussi que le souterrain de Jérusalem, est daté des premiers âges sémitiques palestiniens. Il ressort en effet de sa situation même et des traces d'outils empreintes sur les parois que l'excavation a été pratiquée en un temps où ne prévalait pas encore l'usage des instruments en métal. Les trouvailles céramiques et les bibelots recueillis dans le déblaiement limitent son utilisation de manière à peu près soudaine à l'arrivée des Hébreux au pays de Canaan[2]. La période encadrée entre ces deux termes correspond à l'ère cananéenne prise dans son ensemble.

Il découle de ces faits que vraisemblablement dès le XXe siècle av. notre ère il se rencontrait parmi la population industrieuse des clans cananéens quelques ingénieurs capables de concevoir et de faire exécuter des travaux tels que le tunnel de Gézer, en vue de compléter la sécurité d'une ville fortifiée comme on édifiait en ce temps-là des

1. La mémoire du coup de main tenté par l'égout est conservée encore ici par les conteurs de « souvenirs ». Peut-être même le fait est-il enregistré dans quelque chronique locale écrite, bien que je n'en aie aucune à citer. Cf. cependant FINN, *The Fellahheen of Palestine : QS.*, 1879, p. 35, où le fait a été raconté aussi avec d'insignifiantes nuances, et sans aucune relation avec l'événement biblique.

2. Voy. MACALISTER, *QS.*, 1908, p. 17 et 101.

villes. Et s'il peut subsister sur la date théorique primordiale une hésitation quelconque, XX[e], XIX[e], XVIII[e] siècle, tous les spécialistes accordent du moins que le tunnel de Gézer était en usage au XV[e] siècle : c'est quatre siècles encore, au plus bas mot, avant l'époque où David guettera le *ṣinnôr* de Jérusalem. Ce que leurs pareils réalisaient depuis si longtemps à travers le reste de la contrée[1], les Jébuséens établis à Jérusalem n'auraient-ils su le réaliser au flanc de leur étroite mais solide acropole? Quel que soit dès lors le siècle précis où le passage souterrain descendant à l'eau fut créé comme complément de défense pour Sion, il devient manifeste que son existence n'est que fort naturelle au déclin du XI[e] siècle[2]. On est donc en droit de conclure à l'identité du *ṣinnôr* avec le tunnel d'Ophel : conclusion qui entraîne l'établissement de la forteresse de Sion et de la primitive Jérusalem sur la colline d'*eḏ-Ḏ[e]hourah*.

III. — CARACTÈRE DE JÉRUSALEM JÉBUSÉENNE.

Au point où cette enquête est parvenue, elle se concrétise en ces termes : Sion, nom propre ou commun étymologiquement, est la désignation spécifique d'une forteresse occupée par les Jébuséens dans la ville de Jérusalem. Quoi qu'il en soit de l'extension totale de la ville, Sion-citadelle couronne le monticule à l'occident de la source d'*Oumm ed-Daradj,* puisque c'est par le tunnel de communication entre la citadelle et la source que la citadelle est prise contre toute attente. N'importe quelle autre déduction serait pour le moment prématurée. La Bible n'ayant pas fourni le plus léger indice de localisation topographique en ce passage, ni le moindre élément d'évaluation des forces engagées en ce siège, on doit s'interdire de spéculer sur l'espace nécessaire au développement des opérations militaires. Quant à la force théorique de la position jébuséenne, rappelons qu'elle doit être appréciée non par comparaison avec les défenses de nos modernes places fortes, mais à la lumière que l'archéologie a, de nos jours, projetée sur la fortification et le site des villes cananéennes.

Il faut le redire à satiété pour faire enfin justice de préjugés déplorables : une ville cananéenne grande et forte, une de ces « villes murées jusqu'au ciel », dont l'aspect avait si profondément terrorisé les espions israélites envoyés de Cadès (*Dt.*, I, 28), n'est pas une ville occidentale, ce n'est même pas une ville d'Orient, ni une ville israélite d'époque royale. Jéricho cananéenne, quand elle barrait le passage aux Hébreux envahisseurs et nécessitait l'intervention divine pour être conquise, Jéricho du XIII[e]-XII[e] siècle avant notre ère, était un pauvre amas de gourbis en briques sèches tassés à l'intérieur d'un rempart de cailloux et de briques crues sur le tertre mesquin dominant *'aïn es-Soulṭân*. L'aire de cette redoutable cité excédait à peine cinq hectares et la crête de ses orgueilleux remparts atteignait tout au plus une trentaine de mètres au-dessus de la plaine environnante[3]. Quelques siècles plus tôt, la cité cananéenne de Megiddo avait longtemps fait échec au puissant effort du pharaon Thoutmès III. Sa Ma-

1. On a déjà rappelé, p. 153, le tunnel analogue de *Bel-'ameh* en Samarie (fig. 37). Celui de Gabaon (fig. 38; cf. *QS.*, 1890, p. 23) n'est pas moins intéressant à rapprocher et mériterait un déblaiement complet. Si l'on ajoute le passage souterrain très comparable qui faisait communiquer la citadelle de Rabbath-Ammon avec l'immense réservoir couvert installé sous ses murs (fig. 26), on constatera dès aujourd'hui que cette mesure de sage prudence paraît avoir été commune dans les villes d'un bout à l'autre de la Palestine. Un tel complément de sécurité pour une place forte est du reste beaucoup trop naturel pour qu'on le puisse croire propre à la Palestine cananéenne. Divers exemples en ont été déjà signalés (p. 148 s.) en Asie Mineure et en Arménie. M. de Morgan découvrait naguère dans le tertre de Suse « un escalier de briques liées au bitume » avec les restes de la charpente qui... « soutenait le ciel de cette grande galerie ». Amorcé dans le « sol élamite du XII[e] s. environ », l'escalier n'est encore déblayé que jusqu'à la 120[e] marche, à « 8 mètres tout au plus au-dessus du niveau des eaux... peut-être atteignait-il l'eau »... (J. DE MORGAN, *Compt. rend. Acad. IBL.*, 1908, p. 377).

2. On constatera par la suite qu'à l'appui d'une date ainsi déterminée viennent tous les indices archéologiques, trop ténus pour l'établir à eux seuls, mais qui la corroborent en s'y adaptant au mieux : 1° le procédé de taille au ciseau ou à la pointe actionnés par un marteau, au lieu du pic plus commode et plus pratique, tout indiqué si l'on eût été en plein âge du fer à partir du XII[e]-XI[e] siècle environ; 2° les débris céramiques nettement cananéens et israélites primitifs dans la courte section initiale du passage, auprès de la source; section qu'un remblai archaïque avait fort à propos conservée intacte; enfin 3° la transformation première infligée à cette vieille installation cananéenne par d'autres installations hydrauliques autour de la fontaine, celles-là sans doute créées durant la prospérité des règnes glorieux au début de la monarchie israélite à Jérusalem.

3. Voir SELLIN, *Mitteilung. D. O. Gesellsch.*, n° 39, p. 4 et LANGENEGGER, *ibid.*, p. 26. Cf. aussi *RB.*, 1909, p. 270 s. et 1910, p. 404 ss. et fig. 1.

jesté avait éprouvé de rudes transes devant cette place dont la conquête lui importait autant que celle de « mille villes [1] ». Or Megiddo de ce temps-là nous a été partiellement révélée déjà par d'heureuses fouilles : un coteau de 5 hectares environ de superficie, projeté sur la plaine à peu de distance d'une chaîne montagneuse où il eût été facile — et tout indiqué pour un ingénieur militaire contemporain — de choisir un escarpement plus accentué. Ainsi Ta'annak, ainsi Gézer, ainsi toutes les localités palestiniennes sur lesquelles a porté l'exploration scientifique.

Une telle position générale avait évidemment sa raison d'être et relèverait difficilement d'un pur caprice. J'ai essayé naguère de dégager quelques-uns des motifs suggérés par l'examen actuel des sites comme ayant pu attirer le choix de tel ou tel emplacement [2]. La sécurité naturelle moyennant la facilité de défense paraît, à coup sûr, l'élément fondamental de détermination, mais à la condition expresse de se placer pour l'apprécier dans les conditions de l'époque. A côté de cette exigence essentielle, une autre se révèle de plus en plus : le souci d'avoir de l'eau vive à proximité de ses murs. Or les sources sont plus fréquentes au pied des coteaux qu'aux flancs abrupts d'une montagne ou sur les sommets très escarpés : d'où la préférence donnée à ces coteaux par les fondateurs de localités antiques. Cette vieille préoccupation d'être pourvu d'eau en toute circonstance se manifeste aujourd'hui avec un plus puissant relief, depuis qu'on sait quelles laborieuses et déjà ingénieuses entreprises elle inspira de très bonne heure dans les villes de Canaan. Des installations hydrauliques telles que les tunnels en pleine roche de Gabaon et de Gézer montrent assez l'importance attribuée à la jouissance d'une source dans les agglomérations fortifiées à de très lointains âges cananéens. Parfois, comme à Jéricho, on n'hésitait pas à développer le mur d'enceinte assez loin en rase campagne pour englober la fontaine. Par la suite, on recourut au procédé plus simple des citernes. A l'origine l'entassement des habitations et leur structure même eussent rendu impraticable en grande partie l'alimentation des citernes privées [3]; aussi leur existence est-elle beaucoup moins fréquente qu'on ne l'a imaginé parfois théoriquement [4]. Au contraire on n'a pas

1. MASPERO, *Hist. anc. des peupl. de l'Or. clas.*, II, 258.

2. *Canaan*, pp. 23-8, ou *RB.*, 1906, p. 63-6.

3. Qui exige d'assez larges espaces libres où puisse être recueillie l'eau, ou bien des toits en terrasses imperméables entretenues avec un peu de soin.

4. A Megiddo, cette absence de citernes est radicale dans les étages les plus archaïques. M. Schumacher, qui en a été très frappé, émet l'hypothèse d'une communication secrète avec l'eau d'*'aïn el-Qoubby* par exemple. Son hypothèse est, du reste, appuyée par le folk-lore de la région affirmant avec insistance une communication artificielle entre les sources de *Qoubby* et *'aïn es-Sitt*, situées aux extrémités les plus opposées du Tell. Cf. SCHUMACHER, *Tell el-Mutesellim*, I, p. 161 et pl. I; *QS.*, 1910, p. 111. Pour peu incliné que l'on soit à accorder quelque valeur à ces légendes populaires de communications souterraines avec des sources fort distantes, le cycle des légendes de Gézer en relation avec le *tannour* du Déluge et en relation probable avec le grand tunnel oblige néanmoins à les prendre en considération; cf. à ce sujet les remarques judicieuses de MACALISTER, *QS.*, 1908, pp. 104 ss. Au point même où en sont les fouilles très incomplètes de Megiddo, on voit combien est risqué l'aphorisme de M. Benzinger alléguant l'expérience des « fouilles de Megiddo et de Ta'annak » pour prouver que dans l'installation d'une forteresse cananéenne on n'avait « pas le moindre souci » d'un voisinage de fontaine (*Hebr. Archaeologie* [2], p. 32). L'explorateur même de Megiddo estime juste le contraire et les travaux de Ta'annak ont été trop insuffisants pour fonder une assertion de ce genre. M. Rückert argumentait lui aussi naguère *per fas et nefas* pour établir que la source d'Ophel ne pouvait rien prouver au sujet de la forteresse jébuséenne : d'abord parce que « la colline du Sud-Ouest avait aussi son eau »; ensuite parce que les « fondateurs de Jébus comme ceux de Sidon, de Tyr et de Carthage avaient choisi l'emplacement de leur citadelle sans préoccupation de fontaine d'eau douce (*Die Lage*..., p. 10). Argumentation un peu contradictoire! Si l'eau est inutile, à quoi bon *créer* une source au pied de la colline occidentale moyennant une mauvaise leçon du grec dans II *Par.*, **32**, 30 — ὕδατος Σειὼν τὸ ἄνω [B; dans A on lit Γιων comme dans TM] — ? L'exemple des villes phéniciennes est d'autre part mal choisi. Les navigateurs commerçants qui fondèrent Tyr, Sidon et Carthage recherchaient avant tout la mer. Tout autres étaient les préoccupations des peuplades agricoles de l'intérieur. C'est parmi ces peuplades que M. R. eût dû choisir des exemples à l'appui de son aphorisme. On le retrouve naturellement, avec une nuance nouvelle d'exagération, dans le R. P. Meistermann : « ... les Chananéens, comme les autres sémites de Tyr, de Sidon, de Carthage [note sur les *Sémites*], ne paraissent guère avoir eu grand souci de l'eau de source dans le choix de leurs places fortes » (*La ville*..., p. 97 s.). Il manque un renvoi à M. Rückert, et reconnaîtra-t-il son *argument?* Même dans la Palestine contemporaine il est facile de constater au contraire l'importance extrême attachée à la jouissance d'une source souvent médiocre. Chez les Nomades en particulier, la possession d'un puits est la cause fréquente de redoutables conflits; cf. JAUSSEN, *Coutumes des Arabes au pays de Moab*, p. 68 s. Il en était déjà ainsi au temps des Patriarches, parmi les steppes du Négeb (*Gen.*, **21** ss.).

hésité à creuser ici ou là un passage plus ou moins monumental dans les couches de roc pour aboutir à l'eau sans avoir à se risquer hors des remparts. Si donc les leçons de l'archéologie valent quelque chose et ne sont pas un vulgaire thème de fantaisie utilisé quand il s'adapte à une thèse, on devra conclure des constatations enregistrées à ce jour que la proximité d'une fontaine paraît bien avoir été non moins prise en considération que l'escarpement naturel et la facilité de défense quand il s'est agi de déterminer l'emplacement d'une cité cananéenne. Aux indications des fouilles il ne serait qu'un jeu d'ajouter une ample liste de très vieilles localités palestiniennes où la situation a été commandée en grande partie par une source dont on a voulu s'assurer le bénéfice. Le fait au surplus n'a rien que d'infiniment naturel parmi des populations primitives, dans une contrée où l'irrégularité des pluies et les rigueurs souvent torrides d'un été sans fin font de l'eau la question vitale par excellence. Aussi s'étonnera-t-on peut-être de l'insistance mise à établir un fait évident pour tous aussi longtemps qu'il ne s'agit d'aucune application à la topographie spéciale de Jérusalem. L'application est en effet particulièrement décisive en faveur de l'idée que la petite colline orientale, à son extrémité méridionale, fut le berceau primitif de Jérusalem.

La superficie de 4 hectares et demi que présente l'esplanade du coteau inclinée du N. au S., entre le mur S. actuel du Ḥaram et l'escarpement qui domine le confluent des vallées du Tyropœon et du Cédron, correspond largement à celle des autres « grandes villes » cananéennes à la période qui nous occupe : Gézer, Ta'annak, Megiddo, que les Hébreux n'avaient pu encore soumettre[1]. Ce même coteau, enserré de toutes parts, le Nord excepté, par des vallées assez profondes pour défier les armes de jet, assez escarpées pour rendre l'ascension difficile et périlleuse, présente tout à fait la physionomie des petits promontoires allongés au bout d'une rampe montagneuse qui les domine sans constituer un danger pour la cité campée là mieux à l'abri, mieux groupée, plus facile à couvrir en cas d'attaque, plus près enfin de la source bienfaisante. Car voici, au pied même de cette humble colline, sur le versant oriental la source unique de Jérusalem et presque de toute la contrée dans un rayon de plusieurs kilomètres[2]. Que l'on veuille bien faire pour un instant abstraction de tout nom propre, de tout rapport de la colline en question avec Jérusalem, pour la comparer exclusivement aux sites de villes fameuses tels qu'ils nous sont révélés par les fouilles. S'il est attentif aux détails comme à la physionomie générale, s'il est surtout quelque peu indépendant, ce rapprochement fera conclure que la colline serait en elle-même un site de ville antique exactement au même titre que *Tell es-Souḷṭân, Tell el-Moutesellim, Tell Djézary*, etc.[3]. Puisque d'autre part les indices exégétiques et archéologiques déjà groupés conduisent à cette même relation entre la forte-

1. Il s'agit là de chiffres précis, de comparaisons positives, d'une vérification à la portée de tous. Pour en ruiner les conséquences il ne suffira donc plus de quelque évaluation tendancieuse comme se la permettait naguère M. Rückert, *Die Lage*..., p. 11, pour opposer cette « moitié... d'un village syrien de fellaḥs », incapable de grouper 800 âmes, à la puissante capitale et à la cour brillante de David! Il ne s'agit, pour le quart d'heure, ni de la capitale de David, ni de sa cour encombrée, autant qu'il plaira à M. Rückert, de palais, de harems royaux, de casernes, etc.; il sera temps plus tard d'examiner l'espace qu'a pu couvrir la ville embellie par David. Pour le moment tout se réduit à chercher si la localité que David a conquise pouvait tenir sur le coteau oriental. Avant d'écarter « avec une certitude mathématique, *mit mathematischer Sicherheit* » (*l. l.*) et une nuance de dédain ce mesquin *Fellachendorf*, M. Rückert devra opérer sur les quantités *mathématiques* réelles livrées à son comput. Il devra s'expliquer aussi par exemple au sujet des forteresses de Ta'annak et Megiddo avant de considérer comme une « extraordinaire fantaisie — *aussergewöhnliche Phantasie* » (p. 45) — qu'on puisse admettre une forteresse au bout du « Moriah ». L'archéologie se traite avec des faits, pas avec les imaginations auxquelles les textes torturés servent de béquilles.

2. Les eaux du *bîr Ayoub* et d'*'aîn el-Lôzeh* dans la vallée du Cédron ne peuvent venir en cause pour la situation de Jérusalem primitive. A l'Est et au Nord jamais on ne s'est avisé de signaler aucune source en activité aux époques historiques, si ce n'est précisément au voisinage de la fontaine de la Vierge. A l'Ouest « l'eau de Sion d'en haut » n'existe que moyennant une bévue de copiste grec. Seul le R. P. B. Meistermann s'est donné la tâche de démontrer l'existence de *nombreuses sources* dans cette région (*La ville*..., p. 129-138). La *démonstration* a beau invoquer « l'étude du terrain », « les découvertes archéologiques », « les hommes compétents », on ne voit jaillir absolument aucune source. On *doit* seulement les supposer taries par les « nombreux et terribles tremblements de terre » ; à moins que les topographes ne puissent opérer avec des sources cachées, car : « Dans un rayon d'une lieue autour de Birket Mamillah, coulent, à un niveau plus bas, plusieurs sources abondantes » (*l. l.*, 137). Renvoi aux sorciers... et voir ci-dessus, p. 91 ss., 96.

3. Aussi bien par la situation que par la superficie.

resse de Jérusalem et la source qui coule au bas de la colline orientale, n'est-il pas légitime de conclure enfin, en vertu des analogies produites et des données bibliques relatives à la conquête, que la colline orientale était l'assiette de Jérusalem au temps où David vint l'attaquer et que Sion, la forteresse de cette agglomération cananéenne, dominait l'escarpement au-dessus de la source d'*Oumm ed-Daradj*?

Rien, certes, de tout cela ne prétend à la nouveauté. Il y a beau temps en effet que l'importance de la source voisine d'Ophel pour la détermination de la ville primitive a été reconnue. M. Warren déclarait sans ambages, en 1879, qu'à son avis la fontaine était l'élément fondamental d'identification entre Ophel et la cité jébuséenne. Il déduisait cela de ses observations sur les emplacements de forteresses palestiniennes [1]. Il faudrait citer la page entière où M. Clermont-Ganneau exposait naguère comment cette source d'Ophel « fut le noyau du premier établissement humain sur ce terrain, la question de l'eau étant, comme toujours et surtout en Palestine, la question vitale et la raison décisive qui préside à la naissance des cités [2] ». Sur ce point plus encore que sur tout autre il importe de ne laisser subsister aucune équivoque. Si la source est un élément prépondérant dans le choix qui a été fait de ce site pour une agglomération humaine, ce n'est pourtant pas l'élément exclusif. En d'autres termes, on ne se préoccupait pas avant tout et sans plus d'une source pour fixer l'emplacement d'une localité cananéenne antique : la recherche de la source s'ajoutait seulement à d'autres exigences et la première est sans contredit une certaine sécurité naturelle, ou la facilité de se retrancher derrière des remparts bien placés. Ainsi en allait-il pour le coteau de Jérusalem ; le voisinage de la source, pour important qu'il ait été, pour décisif si l'on veut qu'il ait dû être dans le choix que les Jébuséens avaient à faire entre divers sites contigus, n'est pas l'argument unique de cette localisation.

D'autre part quelques controversistes se sont donné le passe-temps stérile d'opposer le débit mesquin de cette source et la qualité inférieure de ses eaux à l'importance « décisive » qui lui serait, d'après eux, attribuée en topographie de Jérusalem [3]. La position est sensiblement autre. Il ne

1. D'après une citation de M. W. F. BIRCH, *QS.*, 1888, p. 43 s. Je ne retrouve pas ce texte dans *Recovery*, ni dans *Underground Jerusalem*, ni dans les articles de M. Warren qui me sont accessibles. M. Birch n'ayant pas documenté sa citation, je la lui emprunte telle quelle.

2. *Recueil d'arch. orient.*, II, 1896-8, p. 263.

3. C'est surtout le fait de M. Rückert (*op. l.*, p. 10 s.) et, à sa suite, du R. P. B. Meistermann (*op. l.*, p. 97, cf. 111). Ce dernier a même fait arme pour sa thèse d'une phrase du P. Lagrange qu'il estime pouvoir retourner contre lui. Voici la phrase : «... en somme la source de la Vierge n'a jamais été d'un débit bien considérable : ou on s'est servi de citernes, ou on a cherché à amener les eaux plus abondantes d'Etam » (*RB.*, 1892, p. 37). Le P. Lagrange écrivait cela pour établir que dans l'hypothèse où la ville primitive aurait été située sur la colline occidentale « on ne peut expliquer comment elle est descendue » par la suite assez loin au Sud-Est pour englober à un moment donné tout le promontoire dit d'Ophel. C'est postérieurement à l'époque de la conquête par David qu'on a multiplié les citernes et aménagé les aqueducs d'Étam. A l'époque où la ville envahissait progressivement le plateau septentrional, où l'on créait des jardins, où l'on s'approvisionnait d'eau copieusement, on ne voit plus guère ce qui eût pu attirer un développement de la cité vers la pointe Sud-Est de la colline orientale. Mais qui ne sent à quel point les conditions historiques sont changées? Malgré la *pauvreté* de son débit, la source d'Ophel était précieuse pour la petite agglomération primordiale; son voisinage en tout cas valait mieux que n'importe quel autre site adjacent où ne coulait pas le moindre autre filet d'eau. Elle s'offrait comme une ressource assurée et toute prête aux premiers occupants de la colline avant même qu'ils aient eu l'art ou qu'ils se soient imposé le labeur de compléter leur approvisionnement en creusant des citernes. Et du reste, si la source est sans rapport avec la cité jébuséenne, comme l'estime le R. P. Meistermann, qui donc a exécuté et dans quel but ces « travaux hydrauliques très remarquables » qui, de l'avis même du R. P., « l'ont utilisée en sens divers dès la plus haute antiquité » (*La ville...*, p. 94)? Sa thèse n'est donc pas cohérente. Quant à la tranquille assertion de M. Rückert, qu' « aucun Hiérosolymitain ne boit aujourd'hui de l'eau de la source de la Vierge » (*Die Lage...*, p. 10), en dépit des citations érudites dont elle cherche à s'étayer, Edrisi, l'higoumène Daniel, etc., je ne sais pas au juste dans quelle mesure elle a pu impressionner les lecteurs à travers l'Allemagne aux frais ruisseaux. Si M. R. s'était seulement arrêté un quart d'heure devant les escaliers de la source, aux intervalles où elle coule, il eût pu s'apercevoir que l'eau n'en était pas négligée. Il n'est pas rare qu'au déclin d'un automne spécialement prolongé, l'outre d'eau d'*Oumm ed-Daradj*, même trouble et saumâtre, soit payée de bon argent en quelques quartiers de Jérusalem. Et cependant les citernes se sont multipliées à l'infini dans la ville moderne. Les réservoirs immenses du Ḥaram sont, partiellement du moins, à la disposition des pauvres et il arrive encore un filet d'eau dans l'aqueduc restauré d'Étam. Les textes du Moyen Age allégués par M. Rückert sont infiniment vrais, pour la ville du Moyen Age, même pour la ville des règnes de Salomon et de David si M. R. y tient : leur portée est nulle quand il s'agit des

s'agit pas de résoudre le problème des eaux de Jérusalem aux époques de son plus large développement; moins encore est-il question d'aménager méthodiquement et dans le détail une ville neuve complète que viendront occuper, au jour choisi pour l'inauguration, des citoyens habitués déjà aux multiples exigences du confort et de la civilisation. Ce qu'il faut ressaisir, ce sont les conditions usuelles d'une installation chez des « primitifs [1] », pour considérer, en fin de compte, l'adaptation possible de ces conditions à une agglomération cananéenne contemporaine de David. Aussi longtemps qu'il s'agirait de quelque groupe humain des vieux âges néolithiques nul ne répugnerait, on peut le croire, à trouver fort naturelle son installation sur la colline orientale de préférence au plateau trop vaste, trop exposé à tous les vents que domine aujourd'hui la mosquée de *Néby Dâoud*. Si peu savoureuse qu'on la veuille faire, l'eau de la petite source orientale coulait à portée des premières huttes érigées au-dessus des cavernes naturelles utilisées d'abord comme habitations. Peut-être en descendant par la vallée du Cédron à quelque distance au Sud de leur coteau les anciens aborigènes eussent-ils puisé une eau meilleure à 'Aïn Rogel : on ne pouvait néanmoins songer à s'installer sur les escarpements voisins de cette eau et l'expérience des temps ultérieurs prouve que l'eau de la fontaine de la Vierge ne répugnait d'aucune sorte : aujourd'hui même, en Palestine, des villages s'abreuvent à des sources non moins saumâtres que celle-là et leur sort est envié par les populations des grands villages du Ḥaurân et du Ledjâ, réduites à boire, en la partageant parcimonieusement avec leur bétail, l'eau stagnante de leurs bassins à ciel ouvert, dissimulée sous une croûte de mousse verdâtre plus épaisse à mesure que la saison s'avance [2].

Nous voici loin, en apparence, de Sion, de David et des Jébuséens : moins loin pourtant qu'il n'y paraît. Car si les observations précédentes ont justifié le choix d'Ophel pour un centre d'habitation humaine à une époque aussi reculée, aussi proche de la barbarie qu'il plaira de l'imaginer, on possède un point d'appui ferme pour y faire habiter encore une partie du clan jébuséen. Et ici on n'a pas seulement à invoquer la permanence usuelle des sites habités : les agglomérations humaines évoluent; les villages s'élargissent et les villes se déplacent parfois totalement; l'état de choses à l'époque des aborigènes pourrait donc ne rien prouver pour l'ère des Jébuséens. Mais si des analogies multiples établissent que l'installation jébuséenne, telle que nous la présente la Bible, tient à l'aise sur les quatre hectares et demi de surface que représente la seule plate-forme culminante de ce même coteau, près de cette même source; si surtout quelque donnée spécialement topique des récits sacrés trouve son application autour de cette source de la manière la plus limpide, — et ne la trouve que là, — n'est-ce pas le lieu de conclure, pour les temps jébuséens comme pour les temps primitifs, que le cœur de l'agglomération était le sommet de ce coteau en relation immédiate avec cette source? La donnée topique c'est le ṣinnôr, expliqué par le passage couvert creusé dans le roc entre le plateau central d'Ophel et *'aïn Oumm ed-Daradj*. Les analogies, c'est Jéricho, c'est Ta'annak, c'est Megiddo, c'est Gézer, d'autres villes encore, qui en ce temps-là ne furent ni moins « grandes », ni plus faiblement murées, ni moins imprenables pour les Israélites que Jérusalem : or leur situation, leur superficie, toute leur installation enfin s'harmonisent à l'aise avec la colline orientale de Jérusalem [3]. L'interprétation simple et franche de nouvelles données bi-

lointaines origines de Jérusalem jébuséenne et même précananéenne.

1. Dans sa monographie *Sion was es war und wo es lag*, dom G. Gatt paraît avoir eu l'impression très juste de cette position fondamentale de la question. Il a écrit le titre « ville primitive », *Urstadt*, en tête d'un chapitre initial (*op. l.*, p.34). Dans les pages pittoresques groupées à la suite on voit débattre l'emplacement à choisir pour la future ville en de longs palabres dirigés par Melchisédech, prince du clan, Achimélech, cheikh des pâtres, Adonisédech, chef des chasseurs, Achitophel, patron de la corporation des artisans. Tout cela peut être humouristique, mais ne ressemble plus guère à une enquête archéologique.

2. Quelques semaines dans les steppes du Négeb, du Sinaï ou de l'Arabie font la démonstration péremptoire que le goût de l'Occidental le plus délicat est capable de modification quand il s'agit d'apprécier la saveur d'une source!

3. A ces exemples exclusivement palestiniens, rien n'est aujourd'hui si facile que de découvrir des analogies à travers tout le bassin de la Méditerranée et jusque dans les pays scandinaves (cf. Déchelette, *Manuel d'archéol.*, I, *préhistorique*, pp. 347-55, 358-63, 368-71; II, *protohist.*, pp. 121-131; Montelius-Reinach, *Les temps préhist. en Suède et... Scandin.*, p. 229 ss.). Le cas de Jérusalem primitive entre dans la série la plus commune, celle « du type appelé *éperon barré* » (Déchelette, *op. l.*, I, 371), parce que ces enceintes « ont pour

bliques viendra du reste à l'appui de ces premières constatations. Tout ce qu'on prétend pour le présent déduire de ce qui précède est ceci : Au moment où David vient assiéger Jérusalem, dernier rempart des Jébuséens, la ville est défendue par une citadelle désignée sous le nom de Sion. Cette citadelle est campée sur le plateau central de la colline dite d'Ophel, dominant la fontaine d'Oumm ed-Daradj. Un coup de main heureux fait tomber Sion au pouvoir de David. Le nouveau roi s'installe aussitôt dans sa conquête. Déjà le nom de « Sion » paraît être modifié [1], du moins ne va-t-il pas tarder à l'être par l'usage dans la bouche des vainqueurs. Plus encore toutefois que le nom, c'est la réalité exprimée qui va changer. Avec l'installation des Israélites à Jérusalem et celle de David dans l'ancienne forteresse-Sion, l'ère des transformations est inaugurée. Voici à l'œuvre des ouvriers et des artistes étrangers qui vont donner par les monuments dus à leur activité une physionomie nouvelle à Sion devenue palais fortifié du monarque israélite et à la vieille cité jébuséenne passée au rôle de capitale du jeune royaume de Juda.

IV. — PREMIERS TRAVAUX DANS LA « CITÉ DE DAVID ».

La mention en est liée intimement au récit de la conquête de Sion : elle est d'ailleurs succincte et peu claire; II *Sam.*, v, 9 :

TM :	LXX :	Vg :
David s'installa dans la forteresse et l'appela « cité de David ». Et David construisit tout autour depuis המלוא le Millo, et à l'intérieur (? .	... καὶ ἐκλήθη αὕτη ἡ πόλις Δαυείδ· καὶ ᾠκοδόμησεν αὐτὴν πόλιν κύκλῳ ἀπὸ τῆς ἄκρας καὶ τὸν οἶκον αὐτοῦ.	*Habitavit autem David in arce, et vocavit eam civitatem David : et aedificavit per gyrum a Mello et intrinsecus.*

La seconde partie du verset ne se soude qu'imparfaitement à la première : la répétition de דוד comme sujet fait dans l'hébreu l'effet d'une glose très inutile; les Versions l'ont omise. L'expression סביב, au sens adverbial absolu « tout autour [2] », n'est bien intelligible qu'à la condition de s'appliquer à la « cité de David » telle qu'on la doit entendre à ce moment, c'est-à-dire à la forteresse qui, l'instant d'avant, était

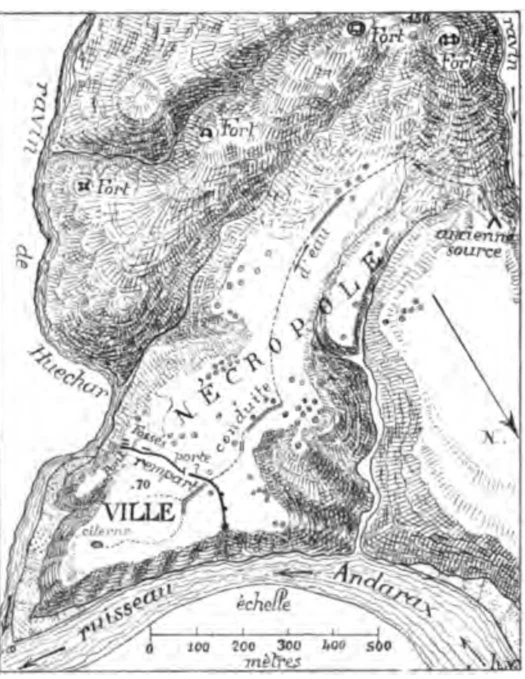


Fig. 39. — Plan topographique d'une ville protohistorique dans la plaine de los Millares. (D'après M. L. SIRET, *L'Espagne préhistorique*, fig. 168.)

assiette la pointe d'un promontoire... il suffisait de fermer... l'isthme opposé à la pointe ». M. L. Siret a découvert dans la province d'Almérie, en Espagne, « une ville importante » du premier état du métal qui fournirait le plus saisissant parallèle avec Jérusalem vers l'époque d'Abdkhiba. Elle occupe l'extrémité d'un triangle qui domine de 70 mètres le confluent de deux vallées; « le côté du triangle qui la sépare du plateau est sans défense naturelle; on y a construit une levée de terre longue de 275 mètres. La ville ainsi délimitée a une surface de 5 hectares... la surface vraiment habitée devait être d'environ 2 hectares... Au bout du plateau, du côté opposé à la ville, et à 1 kilomètre de celle-ci, se trouve l'emplacement d'une source aujourd'hui tarie... Entre la source et le noyau principal de la ville, on poursuit les débris d'une conduite d'eau... En entrant dans la ville, la conduite d'eau pourrait se... terminer à une citerne, comme on en voit dans toutes les villes préhistoriques... Le plateau est dominé par des collines de 30 à 80 mètres de hauteur »; on y a retrouvé des traces de « constructions défensives » (L. SIRET, *L'Espagne préhistorique*; extr. de la *Rev. des quest. scientif.*, oct. 1893, pp. 33-5 du tirage à part [voy. fig. 39]).

1. Les changements de nom imposés aux villes conquises sont attestés un peu plus tard en Assyrie; cf. v. g. le *Prisme de Sennachérib*, II, 22-6 : « Je pris la ville d'Élenzaš pour ville royale et pour forteresse de ce territoire; je changeai son nom précédent et je lui donnai le nom de *Mur de Sennachérib* » (traduction du P. Dhorme).

2. Comme dans *Gen.*, **23**, 17. *Ex.*, **19**, 12, style du Code sacerdotal. La traduction de M. Crampon, « à l'entour », est un faux-fuyant, meilleur pourtant que la *glose* de Segond.

encore Sion. La détermination ultérieure porte apparemment moins sur סביב, ou sur l' « enceinte » décrite ainsi d'un mot, que sur la marche des travaux : ils auraient eu leur point de départ au Millo, sans doute parce que sa réparation était plus urgente, ou parce que sa situation marquait un commencement normal du rempart ; ils se seraient développés dans une direction que la fin du verset amorce à peine pour laisser soudain la description pendante sur un mot. A moins, il est vrai, que le mot ne soit pris également tel quel et au sens absolu : « à l'intérieur » voudra dire alors que les constructions davidiques ne se restreignirent point à l'enceinte de la cité, mais développèrent la cité elle-même ou en modifièrent l'installation. A l'appui de ביתה ainsi interprété, voy. *Ex.*, XXVIII, 26 ; XXXIX, 19, et *intrinsecus* de la Vg. [1]. Les LXX néanmoins, sur un texte évidemment assez semblable, ont compris fort différemment : rien que dans la seconde partie du verset, ils ont omis דוד, sujet redondant pour le verbe יבן ; ils ont donné un complément à ce verbe par les mots αὐτὴν πόλιν (= ויבנה עיר), traduit au moins par approximation המלוא, τῆς ἄκρας, et considéré ביתה comme le subst. usuel augmenté du suff. sous la forme ה « sa maison » [2].

La situation littéraire du verset trahit son caractère rédactionnel et diminue d'autant sa portée archéologique. Le passage correspondant (I *Paral.*, XI, 8) va compliquer la difficulté.

TM :	LXX :	Vg :
Et il (David) construisit la ville depuis autour (?), depuis le Millo et jusqu'autour... (?) et Joab remit à neuf le reste de la ville.	Καὶ ᾠκοδόμησεν τὴν πόλιν κύκλῳ· καὶ ἐπολέμησεν καὶ ἔλαβην τὴν πόλιν.	*Ædificavitque (David) urbem in circuitu a Mello, usque ad gyrum ; Joab autem reliqua urbis extruxit.*

Il n'est pas possible de s'expliquer grammaticalement la teneur de l'hébreu [3]. Le grec suppose probablement dans la première partie du v. סביב au lieu de מסביב et une leçon autre dans la seconde. La Vg. même ne se ramène pas facilement à l'hébreu avec ses expressions *in circuitu...*, *ad gyrum*, ou *extruxit*.

C'est affaire aux exégètes de pousser plus avant la critique de ces textes. Tout ce qu'on peut déduire de leur teneur générale, c'est : 1° le fait infiniment normal d'une restauration de remparts dans la ville conquise ; 2° l'existence d'un élément fortifié de l'enceinte primitive désigné sous le nom de המלוא « le Millo » ; 3° l'érection d'un nouveau palais destiné spécialement à David ; 4° peut-être une coopération de Joab dans les embellissements de la ville.

Le premier fait considéré comme acquis se fonde à la fois sur les textes, très concordants en ce point, et sur les plus élémentaires vraisemblances. Ce que David vainqueur entreprend de « construire », ce n'est pas la ville elle-même, — elle existe, — ni la citadelle, — il vient de s'installer dedans (II *Sam.*, v, 9). — Mais une ville murée qui a subi un siège a nécessairement besoin de réparations plus ou moins considérables, soit en ses murailles d'enceinte, soit dans ses édifices intérieurs. Le premier soin de David qui prétend s'établir dans sa conquête est de remettre ses remparts en état. L'historien primitif s'employait soigneusement à décrire cette opération préliminaire, en indiquant où la restauration avait commencé et par où elle s'était poursuivie.

Réservons pour le moment le second fait, l'existence du Millo, qui exige une spéciale considération. Les deux autres allégués ne sont pas d'égale certitude, ni de la même importance. La coopération de Joab à la restauration, inconnue

1. Sens admis par les commentateurs, Budde, Nowack, Dhorme, etc. Cf. *infra*, ch. v : *Millo*.

2. Winckler (*Geschichte Isr.*, II, 251) supprime le ו initial et traduit comme les LXX « son palais ».

3. Les traducteurs en ont tiré ce qu'ils ont pu. M. Crampon par exemple suppose : « Il bâtit la ville tout autour, depuis le Mello et aux environs, et Joab répara le reste de la ville. » Ce petit *commentaire* de l'hébr. nuance le sens de סביב, supprime l'opposition manifeste établie par les prépositions " מם ... ועד « depuis... jusqu'à... ». Le sens aussi de « répara » pour l'*impf. pi'el* יְחַיֶּה ne va pas sans difficulté. Il n'eût guère été choisi sans la suggestion du contexte et l'emploi du même verbe dans *Néh.*, 3, 34 pour exprimer la « restauration » de Jérusalem au retour de la Captivité ne l'appuie qu'imparfaitement. La question ironique des Samaritains justifie l'expression imagée : une poignée d'immigrants pourrait-elle « rendre vie » aux remparts saccagés ? Dans la narration historique relative aux constructions de Joab le terme est moins attendu. Après diverses tentatives d'extraire un sens de ce passage, le P. de Hummelauer concluait avec goût : *Obscurus manet textus atque a suspicione corruptionis... nequaquam alienus.*

au récit antique dans *Samuel,* est trop insuffisamment appuyée dans la narration tardive des *Paralipomènes* pour s'imposer [1]. Quelque modification fort simple à justifier dans la lecture massorétique et dans l'agencement des versets embrouillés suffit à éliminer cette intervention du soldat valeureux dans les transformations de la nouvelle capitale. Et en fin de compte, admise même telle quelle, il n'en résulte aucune extension de la ville jébuséenne qu'on vient de conquérir : toute l'activité possible de Joab devenu bâtisseur est confinée d'avance dans une simple *restauration* des parties de l'ancienne ville que David n'a pas lui-même fait restaurer. Par conséquent la cité reconstruite au premier moment de la conquête tient toute dans son enceinte antérieure et n'excède pas le développement de la colline où nous avons vu qu'elle pouvait facilement être installée.

Avec le nouveau palais de David, on se trouve en présence d'une donnée très ferme, d'après la leçon catégorique des LXX (II *Sam.*, v, 9) et d'après toutes les versions officielles dans la suite du récit, verset **11**. Mais ce texte nouveau prouverait à lui seul que les constructions groupées ainsi d'un mot, en manière de conclusion de la prise de Sion, ne doivent pas être prises au pied de la lettre. Qu'au lendemain de la conquête David ait accompli en hâte le nécessaire pour se remettre à couvert dans la forteresse, rien de plus naturel encore une fois; l'heure pourtant n'était pas encore aux embellissements somptueux, pour lesquels eussent fait défaut le loisir, les ressources peut-être, certainement en tout cas les éléments et les ouvriers. Les Philistins étaient aux portes et de quelque façon qu'on veuille concevoir l'histoire du règne, n'est-il pas évident qu'il fallut plus d'un jour pour négocier l'alliance avec le roi de Tyr, en recevoir des ouvriers, des bois précieux et ouvrir le chantier de construction du palais? Sans compter que, dans la mesure où l'on peut déjà fixer quelques repères chronologiques, on ne saurait faire coïncider le règne d'Hiram à Tyr avec la première année du règne de David à Jérusalem. D'où il ressort que II *Sam.*, v, 9^b et le récit parallèle des *Paralip.* sont à entendre d'une restauration sommaire de Jérusalem sans développement appréciable, ou peut-être d'une clausule résumant, sans distinction d'époque, les principaux édifices réalisés dans la durée du long règne qui vient d'être inauguré.

De toute façon, rien n'est encore un motif plausible de situer rempart, forteresse ou habitation davidiques hors du périmètre de la colline orientale. Le palais même que bâtiront bientôt les architectes phéniciens doit pouvoir y tenir à l'aise.

II *Sam.*, **5**, 11. TM : Et Hiram roi de Tyr envoya des messagers à David avec des bois de cèdre, des charpentiers et des tailleurs de pierre, et ils construisirent un palais pour David.

LXX et Vg. reproduisent l'information sans nuances. Dans quel but venaient les ambassadeurs tyriens appuyés de si opportuns présents? Il n'importe pas à notre sujet de chercher à pénétrer le mystère du texte [2], pas plus que de scruter si Hiram avait eu l'intuition de fournir à point les moyens d'ériger un palais dans la nouvelle capitale israélite. Le laconisme de la narration n'autorise guère, à première vue, la détermination topographique de l'emplacement choisi pour ce palais. Plutôt néanmoins que de se livrer à des spéculations *a priori* sur l'extension énorme ou restreinte à lui supposer [3], il faut recourir à

1. Rapprocher par exemple cette fin du verset 8 et le verset 6, et le plus novice hébraïsant saisira la facilité de confusion.

2. Cf. Nowack (*in loc.*, p. 169) et Dhorme (p. 310 s.).

3. On trouvera cette rhétorique futile dans M. Rückert, *Die Lage...*, p. 11, d'où elle a passé dans le R. P. Meistermann, *La ville...*, 75 ss., amplifiée, non améliorée. Où le premier parle avec discrétion des logis indispensables aux « nombreuses femmes » de David, le second accentue : « David avait... son « méssib », une vingtaine de femmes [cit. bibliques] qui... avaient leurs servantes [cit. bibl.], et parfois des appartements qui devenaient de vrais palais [cit. bibl.]. Et de ces femmes David eut des enfants, « une quarantaine de fils », nous disent les Chroniques » [en note : « I *Par.*, **3**, 5-8; — **14**, 4-7 », où l'on ne voit pas la « quarantaine », et l'addition du R. P. omet les « filles »...!]. Il y a beau temps que M. Soullier, *Le mont Sion...*, pp. 7-11, épuisait ce thème et que, sur sa requête *spirituelle*, le P. Lagrange procurait sans difficulté « des billets de logement » au peuple immense (?) de cette cour (cf. *RB.*, 1896, p. 143). Encore M. Soullier fera-t-il sagement, pour apprécier la valeur de ces « billets », de constater à travers l'antique Orient l'extrême exiguïté des habitations mises au jour dans tous les chantiers de fouilles. Même en des cités grecques des temps hellénistiques cette exiguïté se retrouve (cf. Holleaux, *Compt. rend. Acad. IBL.*, 1907, p. 357, à propos de Délos).

l'examen des analogies que peuvent offrir la Bible et l'archéologie. Sur le point dont il s'agit, l'archéologie ne peut renseigner de façon décisive. Tout au plus fournit-elle quelques palais contemporains à peu près des règnes de David et de Salomon [1]. Leurs proportions modestes et leur structure primitive encore malgré le perfectionnement introduit déjà par la main-d'œuvre phénicienne suggèrent que le palais de Jérusalem, à pareille époque, devait n'être ni moins modeste ni beaucoup plus étendu. Suggestion pure et simple, hâtons-nous de le redire, valable pour ceux qui reçoivent l'archéologie en éclaircissement des textes obscurs, mais que ne recevront probablement pas les exégètes pénétrés de l'ampleur des monuments que leur présentent des textes assez flous pour ne pas entraver le jeu de l'imagination.

Mais si d'aventure la Bible offrait elle-même une analogie? Or voici à souhait le palais de Salomon. Au sentiment de tous, la splendeur de ce monument nouveau éclipsait la splendeur des édifices précédents. Il ne s'agit pas d'élargir la primitive résidence royale ou d'y introduire un luxe plus éblouissant : on bâtit à frais nouveaux dans une situation différente, sur des plans spéciaux, avec un faste autorisé et servi par toutes les ressources d'un royaume développé par de vastes conquêtes, enrichi par de lucratives entreprises commerciales dans les loisirs d'une longue paix. Si quelque jour il a pu être en situation d'imaginer autour du monarque israélite installé à Jérusalem une cour nombreuse et brillante, des harems populeux, une maison civile et militaire considérables, ce jour est plus facile à trouver dans le règne de Salomon qu'en celui de David. Cependant la Bible fournit cette fois des chiffres de superficie pour ce palais neuf. Ces chiffres ne sont pas suffisants pour qu'on retrace avec sécurité, sur le sol de la ville antique, l'emplacement exact couvert jadis par chaque élément du palais salomonien; l'aire totale est cependant déterminée avec la plus satisfaisante approximation. Le site du Temple est connu avec certitude; il est non moins certain pour tout le monde que le palais de Salomon était contigu au Temple, au côté Sud. Sans distinction encore d'opinions topographiques l'accord est, je crois, unanime pour localiser la résidence salomonienne dans la section méridionale de l'esplanade actuelle du Ḥaram. Supposons-la, pour le moment, telle à l'époque de Salomon que nous la voyons aujourd'hui; c'est une superficie maximum de 1 hectare et 1/2 à 2 hectares mise à la disposition des architectes royaux pour y répartir tous les bâtiments du palais. Pris à son maximum possible, ce chiffre ne laisse-t-il pas entrevoir aussitôt la facilité de loger le palais de David sur le mamelon central de l'antique cité? Même imaginé aussi vaste que celui de Salomon, mesuré avec une exagération certaine, le palais de David couvrant 2 hectares n'aurait pas occupé la moitié de la surface minimum de Jérusalem jébuséenne.

Par ailleurs, au moment où fut érigé l'édifice aussi vaste par hypothèse, les habitations communes de la ville pouvaient déborder sans danger l'enceinte primitive : les conquêtes de David élargissant les frontières du royaume assuraient suffisamment la sécurité de la capitale ; et peut-être, après tout, le monarque avait-il dès lors pourvu, au moyen d'un plus spacieux rempart, à la sécurité des quartiers neufs érigés hors de l'enceinte archaïque : au point où nous en sommes, il n'existe pas trace d'indication biblique à ce sujet.

Le bénéfice du rapprochement entre les deux palais analogues signalés par la Bible consiste dans la démonstration que le palais de David a *pu* trouver largement place sur la colline dite d'Ophel. Cette *possibilité* de localisation établie, la discussion est déblayée de toute spéculation en l'air concernant les femmes, les fils et les filles, les serviteurs et la suite variée du roi David et l'espace requis par ce train de maison. Il est désormais plus facile d'être attentif aux informations ténues de localisation positive incidemment enregistrées par la Bible, ou déduites de ses récits.

Le palais se présente dès le début comme en relation très étroite avec la forteresse jébuséenne, c'est-à-dire avec Sion. Puisque le vainqueur s'installe dans cette forteresse dès qu'il s'en est rendu

1. A Ta'annak, la « forteresse orientale » (SELLIN, *Tell Ta'annek*, p. 21 ss.; cf. VINCENT, *Canaan*, p. 57 ss.); à Megiddo « le palais » (SCHUMACHER, *Tell el-Mutesellim*, I, 91-9 et pl. XXIX); à Jéricho « le palais » aussi (SELLIN, *Mitteil. D. O. Ges.*, n° 41, p. 23 ss.; cf. *RB.*, 1910, p. 410 ss.); à Samarie, « le palais royal » israélite (REISNER, *Harvard theol. Rev.*, III, 1910, p. 262 s.; cf. *RB.*, 1911, p. 130 s.) est naturellement déjà un peu plus évolué.

maître, et puisque mention est faite d'un changement de nom à la suite de cette prise de possession, c'est donc que David songeait à se fixer là comme en un lieu propice pour sa résidence. On conçoit très bien que, par la suite, l'ancien édifice ait été remanié, transformé en habitation plus confortable, plus digne du nouveau maître; on concevrait mal qu'au moment précis où l'on raconte que Sion devient la résidence, la « cité » de David, il soit question de chercher sur un tout autre point de Jérusalem l'emplacement de la maison du roi. Le palais érigé à un moment indéterminé du règne avec le concours des ouvriers tyriens se place donc sans difficulté sur le lieu occupé d'abord à Jérusalem par David, c'est-à-dire sur l'emplacement de la forteresse Sion, vers le milieu de la colline dite d'Ophel.

Le récit du transfert de l'arche accentue cette relation du palais de David avec Sion citadelle primitive, au Sud du Ḥaram. Le projet du roi est sans contredit de partager sa propre demeure avec son Dieu, de loger l'arche en son palais, II *Sam.*, VI, 1, 10, 12. Il n'y réussit qu'à la suite de graves incidents. Au moment où l'arche parvient enfin (*l. l.*, v. 16) dans la « cité de David », une femme du roi, cachée dans le palais, aperçoit le pieux monarque dansant de toute sa force devant l'arche; et la jalouse princesse se dépite derrière sa fenêtre et méprise le roi. L'arche installée sous la tente provisoire qu'on lui a dressée dans la « cité », David regagne ses appartements et fait justice des jalousies de Mical. La « cité » où campe maintenant l'arche est, à n'en pas douter, celle dont la page antérieure disait la conquête et le changement de nom. Le harem royal, section déterminée du palais, est situé de telle sorte qu'on puisse voir de ses fenêtres ce qui se passe à l'entrée « dans la cité de David », par conséquent sur le même coteau et tout à fait à proximité.

On aboutit derechef à cette même esplanade d'Ophel qui domine la source d'*Oumm ed-Daradj* = Gihon, où conduisaient déjà les textes scripturaires étudiés au chapitre précédent. Une indication plus vague touchant cette même situation du palais pourrait être tirée de II *Sam.*, XV, 16 ss.; XVII, 17 ss., racontant l'exode de David en fuite devant Absalom. Ces données seront reprises plus à propos dans un autre contexte.

Il reste à compléter l'examen des origines et du développement initial de la « cité de David » en étudiant deux éléments de sa fortification primitive : « Millo », laissé provisoirement de côté quand il a été rencontré dans les premiers travaux de David, et « Ophel » qui en est comme l'antithèse.

CHAPITRE V

MILLO ET OPHEL

Il n'était guère en usage de juxtaposer ces deux noms et leurs vicissitudes ont été fort dissemblables. Dans les commentaires bibliques, les encyclopédies et les monographies à l'ordre du jour, tout est mystère ou obscurité au sujet de Millo. Et la mélancolie n'en est que plus grande à se trouver, ici ou là, devant les déductions audacieuses d'un savant qui bâtit sur ce mot un château de combinaisons mythologiques, ou d'un érudit qui lui invente, dans la moderne Jérusalem, un équivalent fantastique. L'érudit c'est, par exemple, M. l'ingénieur Pierotti découvrant un rabbin pour lui révéler que, chez les Juifs, Millo est un bassin alimenté par un autre bassin. Donc, concluait l'ingénieur, Millo est le *ḥammâm el-Baṭrak,* puisque ce réservoir intérieur reçoit ses eaux du réservoir extérieur dit *birket Mamillah;* et la Tradition corrobore celą, car la Tradition nomme le *ḥammâm el-Baṭrak* « piscine d'Ézéchias », et d'après les saints Livres Ézéchias a reconstruit Millo[1]. Le savant dont l'imagination déconcerte, c'est, je suppose, M. Winckler déclarant que Millo est « le primitif lieu de culte de Jérusalem » : un temple cananéen vieilli déjà quand Salomon s'avise de replâtrer son délabrement pour en faire le temple de Iahvé[2]. A ces rares exceptions près, rien que le refrain décevant : le sens de Millo échappe ; peut-être un ancien mot cananéen ; peut-être une partie du nom primordial de Jérusalem ; peut-être une forteresse ; peut-être un élément des remparts jébuséens ; peut-être une œuvre davidique ; peut-être une création salomonienne ; peut-être... à l'infini, chez les exégètes et les linguistes. Millo ? on ne sait pas ; probablement un palais fortifié, une tour de garde, un bastion avancé, un amas de décombres : voilà pour les historiens en général. Chez les topographes, Millo est partout : au N., au S., dans la citadelle, hors les murs, sur une élévation, dans un bas-fond, sans qu'on rende clairement raison d'aussi impressionnantes divergences[3].

Avec Ophel, tout va d'autre sorte. Le nom est

1. Pierotti, *Jerus. expl.*, p. 24 s. et *Topogr. anc. et mod. de Jérus.*, p. 129 ss., où l'assurance est plus catégorique encore. L'autorité d'un « ancien rabbin russe », ou même de « plusieurs rabbins distingués », interrogés « en divers pays européens », renforcée par *la* Tradition, cela ne pouvait être décisif que pour l'ingénieur sarde et quelques lecteurs confiants. Le plus piquant est que, pour un autre ingénieur militaire, très érudit lui aussi, M. le col. Conder, ce n'est plus le « bassin rempli » qui est Millo, mais le « bassin remplisseur », c'est-à-dire *Mamillah* moderne qui égale Millo : c'est prouvé par la philologie comparée (*QS.*, 1877, p. 21)... !

2. Winckler, *Gesch. Israels in Einzeldarstellungen*, II, 254 ss. Voir surtout l'extraordinaire adaptation d'*Is.*, **29**, 1 ss. : le prophète, à la recherche d'Ariel, fait des fouilles dans ces saintes ruines archaïques, d'où il exhume je ne sais quelle divinité infernale aussitôt redressée sur un autel. Car tout se termine en coin de panthéon mal éclairé : des dieux babyloniens (Nergal, Mardouk, Nébo), parmi des noms de saisons (le printemps, l'automne), avec des mots hébreux (Dod, Ariel) et des dieux de partout. Ce grouillement mythologique gêne plutôt l'enquête sur Millo.

3. Parfois un auteur de manuel ou de thèse opère sur ce malheureux thème avec une curieuse désinvolture. Cf. Benzinger, *Hebr. Arch.*, p. 33, qui propose de situer cette « sorte de *Kastelle*... au N.-O. de Sion » (placé sur la colline occidentale), tandis que le plan offre la rubrique « Millo ? » à l'arche de Robinson, c'est-à-dire à l'extrémité opposée de la ville et sur la colline orientale. Pour M. Rückert, « avant l'Exil » cet appellatif s'appliquait indifféremment vers la tour de David, le Saint-Sépulcre, la porte de Damas (*Die Lage des Berges Sion*, p. 52)...

limpide; tout se réduit à savoir s'il est propre ou commun : ce qui peut impliquer de tout autres équivalences locales. La fortune de ce nom paraît même grandir, puisque la tendance s'affirme d'en faire comme un succédané de Sion et de la Cité de David[1].

Ni si haut, ni si bas! Ophel fut et doit rester la désignation commune d'une proéminence, qui a pu devenir sans doute, à un moment donné, *la* Tumeur par antonomase pour les habitants de la Cité de David, mais ne se confondit jamais avec celle-ci, ni avec la *meṣoudath Ṣiôn*. Et Millo, nom hébreu qu'on peut définir tout aussi simplement que n'importe quel autre, désigne le remblai artificiel par excellence à Jérusalem, celui qu'on pratiqua dès l'origine et qu'on restaura inlassablement, sur un point où la nature avait ouvert une brèche au flanc de la cité. On entrevoit de suite, avec ce qui est acquis déjà sur la topographie primitive de la cité, la nature et la situation concrètes de Millo et d'Ophel : éléments essentiels de la sécurité du promontoire occupé par la petite capitale du clan jébuséen et qui demeurèrent jusqu'au dernier jour, sous des aspects modifiés, des points forts dans la capitale israélite.

I. — MILLO.

§ 1. *Valeur philologique et attestations scripturaires.*

L'orthographe massorétique מִלּוֹא est constante. Elle s'offre avec la meilleure physionomie grammaticale, de même thème que צִנּוֹר par exemple, forme intensive[2] dérivée d'un radical sémitique évident et du meilleur cru : מלא. Cette racine est largement exploitée dans la langue biblique : d'ordinaire au sens intransitif d' « être plein » מָלֵא, une fois cependant au moins (*Esth.*, VII, 5) au sens actif « remplir », מָלֵא[3]. Le substantif *millô'* se dégage aussitôt avec le double sens possible de « chose remplie, lieu comblé, remplissage », ou de « remplisseur » si le mot est toléré. Le premier sens est celui d'un dérivé intensif de la forme fondamentale מָלֵא; le second, une sorte de nom d'agent tiré de la forme causative.

Jusqu'ici rien que de clair, logique et facile. Déjà les vieux lexicographes s'exprimaient avec décision là-dessus[4]. Depuis les progrès de la philologie de nouveaux termes de comparaison sémitiques sont venus s'ajouter aux analogies groupées déjà. La racine assyrienne *malû*, en particulier, équivalent très précis de מלא pour la forme, a offert le même sens, avec une série de dérivés entre lesquels *mulû* et mieux encore *mîlû* (*mêlû*) correspondant trait pour trait à מלוא[5]. Le sens très net de *mîlû* « élévation, tertre », pris tout à fait strictement, semble d'abord s'éloigner de la racine; il ne peut faire abstraction du concept fondamental, clairement attesté dans la forme simple *mulû*, « remplissage, terrasse artificielle, levée de terre », etc. On rejoint donc par cette voie détournée le terme exact où conduisait pour *millô'* la simple analyse de la forme hébraïque. M. Schwally est enclin du reste à supposer מלוא identique à *mulû*[6]. Une certitude intransigeante ne saurait être de bon goût. Dans la mesure cependant où l'on peut aujourd'hui raisonner avec quelque confiance sur ce sujet, il faut conclure

1. M. G. A. SMITH, *Jerus.*, I, 152 ss., y mettait encore une relative circonspection, restreignant cette valeur à certains passages de quelques auteurs sacrés. M. C. F Burney, qui avait aussi naguère mis ce sens en avant dans ses *Notes on the Hebr. Text...*, sur II *Rois*, 5, 24, le généralise maintenant avec rigueur; *The meaning of the name « The Ophel »*, dans *QS.*, 1911, p. 51-56. Warren (*Recovery...*, p. 292) pensait qu'Ophel était le nom courant pour désigner « le palais de Salomon »...

2. Indifféremment réductible aux paradigmes *qiṭṭôl* ou *qaṭṭâl* (GESEN.-K. *Hebr. Gram.*[25], p. 228).

3. GESENIUS-K., *op. l.*, § 43 et 47, p. 117 et 126.

4. Cf. GESENIUS, *Thesaurus...*, v° מָלֵא, p. 787 ss.

5. Cf. le diction. assyr. de Muss-Arnolt. On comparera le cas identique de l'assyr. *mîlu* (= מְלֵאָה) « inondation, grandes eaux, ruisseaux qui coulent à pleins bords », dérivations plus lointaines, mais dérivations à retenir.

6. SCHWALLY, *Lexicalische Studien*, dans *ZDMG.*, LII, 1898, p. 137. Winckler (*Gesch. Isr.*, II, 251) compare l'ass. *tamlû* et surtout *mullû* désignant le socle artificiel de tout édifice assyrien de quelque importance. La suite de sa théorie sur *millô* « demeure des dieux, *Tempelstätte* » n'a plus de base positive. D'après certain usage du terme ass., on attendrait plutôt les diables que les dieux : *mi-il-la* = *gallē* « les diables », dans *Poème de la création*, IV, 116 (DHORME, *Choix de textes relig. assyr.*, p. 54). W. Caspari (*Der Millo in Jerusalem; ZDPV.*, XXXV, 1912, p. 30) ne veut voir qu'une analogie vague entre *tamlû* et *millō*; son raisonnement est loin d'en faire la preuve, et les assyriologues sont au contraire unanimes sur cette équation; cf. DHORME, *Samuel*, p. 310.

que מלוא est une expression hébraïque régulière, signifiant essentiellement « terre-plein, remblai », ou toute œuvre artificielle de même nature. On va voir que ce sens s'harmonise de manière très satisfaisante avec les textes.

Voici tous les passages où Millo figure : II *Sam.*, v, 9; I *Rois*, ix, 15, 24; xi, 27; I *Par.*, xi, 8; II *Par.*, xxxii, 5. Il faut sans doute y ajouter II *Rois*, xii, 21 בית מלוא et tenir compte aussi du « Beth Millo » de Sichem, *Jug.*, ix, 6, 20, pour déterminer la nature de Millo. Essayons de chaque texte une lecture patiente.

On a vu que II *Sam.*, v, 9 est une simple conclusion rédactionnelle ajoutée au récit primitif de la prise de Jérusalem par David. Cette ancienne tradition biblique n'assignait aucun rôle à Joab dans les premiers travaux exécutés après la conquête. Il est vrai, ce rôle de bâtisseur est attribué au preux soldat dans la tradition ultérieure représentée par les *Paralipomènes*. Mais là encore les LXX l'ignorent et lui substituent un nouveau et parfaitement inexplicable rappel de la conquête. Pour ce qui concerne Millo, dès qu'on suppose en ces deux cas une clausule rédactionnelle, on sauve le texte d'une sérieuse contradiction : ce Millo, en effet, que David aurait déjà construit, ou choisi pour point de départ de sa restauration, on va le voir construit par Salomon. L'échappatoire de « réparation » salomonienne sera jugée insuffisante devant l'insistance des textes qui impliquent une construction de toutes pièces, une création salomonienne. Voit-on au surplus ce qui aurait pu ruiner Millo et entraîner la nécessité d'aussi sérieuses *réparations* entre le règne de David et les premières années du règne de Salomon? Tout ce qu'il y a donc à retenir au sujet du Millo dans ces deux passages, est la relation manifeste du Millo avec la forteresse-Sion; il occupe un point indéterminé, mais notable dans le circuit du rempart qui enveloppe l'acropole jébuséenne où David a fixé sa résidence. Rien n'est suggéré sur sa nature précise; la version grecque [1] n'emploiera plus tard le terme d'ἄκρα « forteresse » qu'en vertu d'une déduction incapable de prévaloir d'emblée contre les indices linguistiques, ni aller à l'encontre des autres données bibliques. I *Rois*, ix, 15 n'éclaire pas beaucoup.

TM : Telle est l'affaire de la corvée qu'imposa le roi Salomon pour construire la maison de Iahvé, sa maison à lui, le Millo et le rempart de Jérusalem...

Vg. : *Haec est summa expensarum quam obtulit rex Salomon ad aedificandam domum Domini et domum suam et Mello et murum Jerusalem.*

LXXA : Αὕτη ἡ πραγματία τῆς προνομῆς ἧς ἀνήνεγκεν ὁ βασιλεὺς Σαλωμὼν οἰκοδομῆσαι τὸν οἶκον Κυρίου· καὶ τὸν οἶκον τοῦ βασιλέως· καὶ σὺν τὴν Μελω καὶ τὴν ἄκραν τοῦ περιφράξαι τὸν φραγμὸν τῆς πόλεως Δαυείδ, καὶ τὴν Ἀσσοὺρ καὶ τὴν Μεδα καὶ τὸ τεῖχος Ἰερουσαλήμ.

LXXB dans I *Rois*, x, 23 : Αὕτη ἦν ἡ πραγματεία..... οἶκον τοῦ βασιλέως καὶ τὸ τεῖχος Ἰερουσαλὴμ καὶ τὴν ἄκραν, τοῦ περιφράξαι τὸν φραγμὸν τῆς πόλεως Δαυείδ, καὶ τὴν Ἀσσούρ...

L'hébreu débute par une tournure insolite : וזה דבר־המס [2], dont il est impossible de saisir le raccord avec ce qui précède — traité entre Salomon et Ḥiram et ce qui suit — prise de Gézer par le roi d'Égypte —. La Vg. offrirait un sens satisfaisant avec son « total des dépenses » occasionnées par les édifices salomoniens : cette adaptation ne cadre absolument pas avec l'hébreu. Quant au grec, le caractère factice de A est évident par le désordre de sa leçon : Millo, transcrit d'abord Μελω, est traduit ensuite, καὶ τὴν ἄκραν. Ce Μελω-ἄκρα est en outre séparé du « mur de Jérusalem » par l'insertion τὴν Ἀσσοὺρ καὶ τὴν Μεδα, maladroite version de l'hébr. « Ḥaṣor et Megiddo ». Enfin la construction de Millo est motivée par la nécessité de « fermer la brèche de la cité de David », détail topique ignoré de l'hébreu. Cette leçon redondante et mal ordonnée de A se retrouve dans B, très nuancée et dans un tout autre contexte. Après l'épisode de la reine de Saba et le détail des fructueuses expéditions navales à Tarsis est amorcé ce récit, poursuivi assez normalement par l'énumération des hommes de peine employés aux constructions royales. Il est cependant difficile d'admettre tel quel cet ordre du texte, et beaucoup plus difficile de faire coïncider B et TM. Οἶκον τοῦ βασιλέως ne cadre pas bien avec ביתו [3]; la mention de מלוא est renvoyée après « le mur de Jérusalem » et le mot traduit par ἄκρα, avec l'addition déjà signalée motivant sa con-

1. Et Josèphe à sa suite. Cette fausse indication a induit en erreur Keil-Delitzsch (sur I *Rois*, 9, 15), très énergiques à se réclamer de cette ἄκρα pour écarter le sens de « remblai » et traduire מלוא par « Festungswerk oder Castell ».

2. Cf. la formule complète dans I *Rois*, 5, 27.

3. On attendrait οἶκον αὐτοῦ.

struction. Par où il est manifeste que ce v. n'est pas à sa place, surtout qu'il ne peut être tenu, sous n'importe laquelle des formes reçues, pour une donnée historique précise. C'est une glose rédactionnelle, ou un fragment de quelque antique narration d'ensemble concernant les constructions du règne de Salomon. On en retiendra l'attestation que Millo est un ouvrage salomonien faisant partie de la fortification de la « cité de David ». Et voici de nouveau cette attribution du Millo à Salomon exprimée nettement dans I *Rois,* IX, 24 :

TM : La fille de Pharaon monta également de la cité de David au palais privé qu'avait érigé pour elle (Salomon); alors il construisit le Millo.

Vg. : *Filia autem Pharaonis ascendit de civitate David in domum suam quam aedificaverat ei Salomon : tunc aedificavit Mello.*

LXX[A] : Πλην θυγατηρ Φαραω ανεβη εκ πολεως Δαυειδ προς οικον αυτης ον ωκοδομησεν συν την Μελω.

LXX[B] dans I *Rois,* IX, 9[b] : Τότε ἀνήγαγεν Σαλωμὼν τὴν θυγατέρα Φαραὼ ἐκ πόλεως Δαυεὶδ εἰς οἶκον αὐτοῦ ὃν ᾠκοδόμησεν αὐτῷ ἐν ταῖς ἡμέραις ἐκείναις.

L'ordonnance de TM est peu vraisemblable. L'intervention du Pharaon à Gézer est suivie de la mention des corvées salomoniennes et de l'organisation des équipes de travailleurs, IX, 20-23. Le v. 24 bloque à la suite deux faits dont la relation échappe : transfert de la princesse égyptienne d'un palais ancien à un palais bâti pour elle, et construction de Millo. Immédiatement après cette laconique incise le v. 25 parle des sacrifices que Salomon offrait annuellement au Temple et se termine par le rappel inattendu que Salomon « acheva le Temple ».

La dualité du grec reparaît. L'*Alexandrinus* présente une leçon d'abord identique à TM, mais nuancée singulièrement à la fin. Ce σὺν τὴν Μελω qui paraît mettre en relation le Millo et le palais érigé pour la reine, est une tournure anormale qui évoque aussitôt la même expression insérée en surcharge dans le texte précédent entre le « palais *du roi* » et τὴν ἄκραν = מלוא. Or, dans la leçon de B concernant le transfert de la princesse en un palais nouveau, ce palais est celui *du roi,* οἶκον αὐτοῦ, qu'il s'est construit « pour lui-même, αὐτῷ »; il n'est plus question d'un palais spécial de la fille du Pharaon, plus question non plus du Millo. Une variante non moins grave de B est qu'il présente le v. dans un tout autre et beaucoup meilleur contexte : c'est après l'inauguration du Temple, ch. VIII, quand une nouvelle vision divine a consacré les promesses liées au sanctuaire, IX, 1-9[a]; Iahvé désormais installé dans sa demeure, le roi prend à son tour possession de son palais, où il amène solennellement aussi l'Égyptienne qu'il a épousée et qui, durant les travaux de construction, avait occupé l'ancien palais davidique, IX, 9[b]. Il n'est pas question de Millo et la narration se poursuit, dans B, très correctement par une récapitulation de la durée des travaux et la mention du concours persévérant prêté par les Tyriens pendant ces vingt années, IX, 10 s. — cf. TM au même endroit; — suit le règlement de comptes entre Hiram et Salomon, IX, 11[b]-14 = TM; mais au lieu de faire intervenir ici la péricope mal ordonnée de TM, IX, 15-25, les LXX[B] placent sans intervalle les vv. 26-28 : construction d'une flotte et expédition à Ophir avec le concours de matelots phéniciens. L'accord se prolonge entre B et TM dans le ch. X, — épisode de la reine de Saba, richesses infinies de Salomon, vv. 1-22. Entre 22 et 23 de l'hébreu, le grec insère la péricope précédemment omise, IX, 15-25, d'ailleurs avec des variantes considérables, et l'accord reprend aux vv. 26-33 = TM, X, 23-29, cesse de nouveau, XI, 3 ss., et se rétablit à peu près complètement à partir de XI, 9, dans le récit des difficultés suscitées à Salomon en châtiment de son immoralité et de son idolâtrie. La plus sérieuse de ces difficultés devait surgir de la révolte de Jéroboam et l'histoire de cette rébellion nous ramène à Millo. I *Rois,* XI, 27 :

TM :	LXX :	Vg. :
Voici donc la circonstance dans laquelle il (Jéroboam) leva la main contre le roi : Salomon bâtissait le Millo, pour fermer la brèche de la cité de David son père...	Καὶ τοῦτο τὸ πρᾶγμα ὡς ἐπήρατο χεῖρας ἐπὶ βασιλέα. Σαλωμὼν ᾠκοδόμησεν τὴν ἄκραν· συνέκλεισεν τὸν φραγμὸν τῆς πόλεως Δαυεὶδ τοῦ πατρὸς αὐτοῦ...	*Et haec est causa rebellionis adversus eum, quia Salomon aedificavit Mello et coaequavit voraginem civitatis David patris sui...*

Abstraction faite de nuances sans portée, les trois versions officielles présentent enfin la même leçon et chacune est intrinsèquement correcte. La

construction asyndétique de l'hébreu : בנה את־ המלוא סגר... a quelque peu dérouté les versions. Les LXX ont rendu les deux verbes au *parf.* moyennant une disjonction dans la phrase qui donne l'apparence de deux membres sans relation, par conséquent de deux opérations distinctes : érection de l'ἄκρα = המלוא, fermeture de la brèche. L'hébr. ne peut être construit de la sorte et les mêmes traducteurs grecs en ont eu le sentiment dans un autre contexte. C'est en effet le lieu de rappeler cette gênante incise relative à Millo dans I *Rois,* IX, 15, transposée par les LXX^B dans X, 23 et agrémentée d'une singulière addition après le simple המלוא de TM. Τοῦ περιφράξαι τὸν φραγμὸν τῆς πόλεως Δαυείδ, qui ne répondait à rien dans l'hébreu parallèle, est en effet une traduction parfaite de l'hébreu dans ce nouveau passage I *Rois,* XI, 27. Une transposition littérale de ce grec donnerait à vrai dire סָגוֹר, ou plutôt לִסְגֹּר[1] et devrait omettre אביו. Il n'est, après tout, nullement impossible que cette leçon plus normale, לסגר « pour fermer », soit celle de l'hébr. primitif : en pratique, ce même sens est impliqué par LXX^B et justifié du reste par les grammairiens même avec les deux *parf.* juxtaposés : בָּנָה ... סגר. La *Vg.* — *et coaequavit* — supposerait une *consecutio temporum,* ויסגר, ramenant en somme au même sens et que rendent insuffisamment les traducteurs français par l'emploi d'une petite conjonction complaisante : Salomon bâtissait Millo *et* fermait la brèche (Crampon, Segond, etc.).

Le fait que les LXX offrent dans X, 23 de I *Rois* la vraie traduction de TM, I *Rois,* XI, 27, à propos du Millo, donne lieu de penser que l'un est un doublet de l'autre. Par ailleurs la leçon grecque de I *Rois,* X, 23, constituant sur Millo un doublet de TM, XI, 27, répond aussi à TM, IX, 15, première information massorétique d'un Millo salomonien, dans un contexte et sous une forme difficiles à expliquer correctement. Dès lors, on peut se demander si les trois passages ne doivent pas être considérés comme trois dérivations d'une même source. La question a son intérêt au point de vue de la structure rédactionnelle du livre des *Rois;* sa véritable importance toutefois est uniquement topographique et archéologique.

Or examiner avec quelque attention les textes I *Rois,* IX, 15, 24 et XI, 27, c'est résoudre la question dans le sens de l'unité. La source primitive demeure insaisissable; mais on reconnaît sans peine que les passages en question sont des modalités d'une information fondamentale unique : Salomon est l'auteur de la construction du Millo et le Millo avait pour raison d'être de fermer une brèche compromettante pour la « cité de David ».

Il n'y a qu'à relire les trois textes rapidement pour constater les affinités. I *Rois,* IX, 15 débute par ces mots : וזה דבר המס, à quoi ne répond rien dans le contexte, que la Vg. a glosé, les LXX transposé et nuancé; on reconnaît vite le début de XI, 27 : ... וזה הדבר parfaitement en situation alors et littéralement égal à αὕτη ἡ πραγματία, tournure un peu gauche par laquelle A interprétait « l'affaire » de la corvée. La preuve décisive que וזה דבר dans IX, 15 implique un doublet de XI, 27 et n'est pas une simple tournure identique de style, c'est qu'à la suite de המלוא tout court de TM, IX, 15 les LXX reproduisent trait pour trait la fin de XI, 27. Puisque XI, 27 se présente correctement, avec une attestation ferme dans un contexte excellent, il reste à conclure que IX, 15, incorrect, en est un doublet partiel. Nous reviendrons sur les autres mots de ce doublet; I *Rois,* IX, 24 va préalablement confirmer que la construction du Millo est, dans le texte reçu, une manière d'épave flottante, isolée de la source historique primordiale et rattachée un peu au petit bonheur en divers endroits de la Massore actuelle. On se rappelle en effet que dans ce v. sont groupés deux faits disparates : la reine change de palais; le roi construit Millo. Benzinger en a pris trop vite son parti de déclarer le problème insoluble et de retenir seulement comme un fait « certain », d'après ce texte, un rapport chronologique et peut-être de causalité entre le changement de résidence de la reine et l'érection du Millo[2]. Ce qui est « certain » pour qui ne borne pas son horizon à un bref examen de TM, c'est d'abord que l'indication, erratique

1. Cf. Gesenius-K., *Hebr. Gram.*, § 120, p. 372 ss.; § 45, 2, p. 123.

2. *In loc.* (p. 70). Winckler, *Gesch.*, II, 253, estime que I *Rois,* 9, 24 est un petit bloc erratique, *zusammenhanglos*. Il n'y attache pas moins une haute importance « ethnologique » (?) et « mythologique », cite « Muhammed », les divisions des harems, les « demeures des étoiles »... et Millo n'en devient pas plus clair pour le commun des gens simples... non *initiés* à la mythologie astrale. Cf. aussi les hypothèses de Stade-Schwally, Klostermann, etc.

dans TM, est au contraire convenablement localisée dans le récit des LXX^B reportant cette installation de la reine dans IX, 9^b à la fin des installations divine et royale dans les bâtiments nouveaux[1]. C'est, en second lieu, que Millo n'a rien à faire avec la construction du Temple et du palais. Troisièmement enfin, il y a rapport étroit entre Millo et le rempart.

Une conclusion nette doit se dégager de ces observations : le récit de la construction du Millo faisait à l'origine partie d'une histoire des constructions salomoniennes. Ces constructions comprenaient : 1° la maison de Iahvé (בית יהוה) ou le Temple ; 2° la maison du roi ou le palais (בית המלך ou ביתו, voire aussi un palais spécial pour la reine, ביתה); 3° Millo et le rempart de Jérusalem ; 4° une série de places fortes. En ces divers édifices Salomon utilisa le concours de Hiram. De cette même collaboration avec les Tyriens résultèrent la construction d'une flotte et les expéditions maritimes à Tarsis et Ophir, sources de richesses infinies. La description de ces œuvres grandioses et l'énumération de toute cette opulence étant devenues matière à développements littéraires, l'ordonnance et la simplicité du récit primitif ont été graduellement altérées par des retouches nombreuses dans TM, mais dont le grec est un peu plus indemne. Toute mention de construction entraînait l'énumération détaillée des divers palais, du Millo, des murs de Jérusalem, des villes fortifiées. La Massore garde la trace de variations sur ce thème, malheureusement écourtées et mal agencées.

Ce caractère du texte une fois reconnu, on peut chercher à pénétrer le rapport entre le Millo salomonien et le Millo davidique attesté par II *Sam.*, v, 9 et I *Par.*, XI, 8. Ces textes suscitent une difficulté grave : si David a bâti le Millo et le rempart, comment Salomon peut-il les bâtir à son tour? L'hypothèse d'un rempart plus développé ou d'un Millo agrandi demeure possible mais absolument gratuite, si tant est qu'elle n'aille pas à l'encontre de la tendance de I *Rois* à accentuer l'action salomonienne.

On a certainement été frappé de ce qu'il y a de flou dans l'attestation du Millo par II *Sam.*, v, 9. A le prendre au pied de la lettre, ce texte n'indique pas un Millo construit par David, ni même un Millo préexistant; Millo sert uniquement de point de départ aux travaux : à ce sujet la donnée catégorique de *Sam.*, מן המלוא, est appuyée de toute l'insistance de I *Par.*, XI, 8, מסביב et מן המלוא juxtaposés de façon aussi peu correcte que possible. Tellement peu correcte que les LXX sont allégés de cette coquille et ignorent Millo en cet endroit. Ce terme n'appartenait donc pas au récit primitif. Voici par conséquent de nouveau המלוא dépendant de בית, qu'il s'agisse de בית המלך, ou du palais de la reine... ביתה, dans la source historique : le Millo fait belle contenance dans II *Sam.*, v, 9 parce qu'il est accolé à ביתה; il est instable dans TM de I *Par.*, XI, 8 parce que ביתה ni aucun équivalent ne s'y trouve à la suite. Que conclure, sinon que le Millo de *Samuel* tout comme le Millo de I *Rois* est un élément bien déterminé d'un récit de constructions où figuraient aussi plusieurs palais? Dans II *Sam.*, on n'en a conservé que la partie essentielle : המלוא et un palais, בית; dans I *Par.*, où le palais n'intervient pas, le Millo n'intervenait pas davantage et n'a été introduit qu'après coup par un scribe préoccupé d'harmonisation avec le récit parallèle de *Samuel*.

Cette solution plaira peut-être plus aux exégètes qu'aux archéologues et aux topographes. Sa portée ne va en effet à rien moins qu'à supprimer le Millo, nom et réalité, à l'époque de David et à supprimer aussi une construction de palais de David au lendemain de l'installation du monarque dans la forteresse-Sion. Tout cela n'est pourtant révolutionnaire que par une superficielle apparence. En considérant comme une glose rédactionnelle la fin du v. 9 de II *Sam.*, v, il n'est pas question

1. Les exégètes qui s'attacheront à recouvrer l'ordre du texte observeront sans doute que **9**, 24^b אז בנה את־ המלוא précédé de אשר בנה לה à la fin de 24^a, doit être un doublet défiguré de **9**, 10^a אשר בנה שלמה et 11^b אז יתן המלך, séparés par la nomenclature des constructions et le concours de Hiram. Ils reporteront donc 24^a à la suite de 9 dans TM = 9^a des LXX, et au lieu du Millo parasite de 24^b on continuera le récit par TM, IX, 10-14, en supprimant peut-être ויהי qui n'est pas appuyé par les LXX au début de 10. Le v. 15 de TM, qui s'ouvre par un mauvais doublon de **9**, 27, ...זה דבר־ה, est continué par un autre doublon : le début de 25 : העלה המלך שלמה et העלה שלמה, cf. **5**, 27. La suite du v. 15^a de TM, nomenclature des constructions ignorée des LXX, est un rappel de 10^b, avec addition de Millo, du rempart de Jérusalem et de diverses villes, parmi lesquelles Gézer.

de supprimer les constructions davidiques dans le rempart. Quant au palais, c'est un peu plus tard qu'on va le voir ériger avec le concours des Tyriens et comme il ne saurait être question d'un second, il faudra de toute façon que la mention du v. 9ᵇ soit tenue pour une anticipation ou une généralisation. Pourquoi dès lors ne pas admettre la même chose pour le Millo? Le rédacteur en train de bloquer la narration des édifices davidiques, à l'époque de Salomon je suppose, quand ce roi avait construit le « terre-plein », s'est servi du terme nouveau המלוא pour localiser les constructions du règne précédent.

Nous n'avons raisonné jusqu'ici que sur la lettre brute des textes; il faut maintenant jeter un rapide coup d'œil sur la perspective ouverte par ces données littéraires. Il est sans contredit parfaitement simple de lire : « David s'installa dans la forteresse... David construisit tout autour depuis le Millo et à l'intérieur (?) — ou : depuis le Millo jusqu'à.... et son palais ». — Avant de tendre un cordeau hypothétique pour mesurer ces constructions et de supputer leur position idéale, il convient de se représenter qu'une construction « tout autour » d'une acropole, c'est un rempart; qu'un rempart ne s'édifie jamais par un coup de baguette enchantée et qu'il en va de même pour un palais. De ce chef, il devient impossible de localiser chronologiquement un rempart davidique à Jérusalem et d'autres édifices entre le jour où la citadelle jébuséenne est occupée par le roi vainqueur et le moment d'après, où arrivent, dans la suite de la narration, les ambassadeurs de Ḥiram, puis l'armée des Philistins, puis les incidents du transfert de l'arche, puis encore les Philistins, puis les campagnes de l'orient et du nord. De dire que le texte groupe toute l'activité bâtisseuse du règne ne sauverait pas ce texte du caractère de généralisation rédactionnelle impliqué par la nature même de ses attestations. La ressource est d'ailleurs précaire, puisqu'il est malaisé d'imaginer à Jérusalem un chantier de constructions exécutant persévéramment les plans grandioses et dispendieux que l'on prête à David, tandis que le roi est en guerre au nord ou au midi, ou à travers les incidents douloureux de la révolte d'Absalom. Les faits ont une autre physionomie.

Ce que David vient de conquérir, grâce au coup de main heureux de Joab (II *Sam.*, v, 6-8), c'est la forteresse qui semblait assurer à jamais la sécurité de la ville. Qu'au lendemain de sa capture la citadelle ait pu être habitée telle quelle, cela ressort du récit même de la Bible. La ville que protégeait cette forteresse était certainement couverte aussi par un rempart : toutes les villes cananéennes connues étaient munies d'un rempart. Rien ne laisse soupçonner en quelle mesure ce rempart avait eu à souffrir des opérations du siège — s'il y avait eu un siège organisé; — rien non plus d'aussi facile à concevoir qu'un dégât quelconque dans ces murs, soit par le fait du temps, soit par le fait de la guerre. Résolu à se fixer dans sa conquête, David doit nécessairement la remettre en état de défense; l'enceinte de la Jérusalem jébuséenne fut donc restaurée là où le besoin s'en faisait sentir et l'on concevrait aussi que la citadelle-Sion, la demeure séculaire du dynaste jébuséen, ait été l'objet de quelques aménagements nouveaux. La ville n'est pas développée à ce premier moment. Si elle le fut plus tard sous le règne de David, c'est possible et probable en soi, d'après l'histoire du règne. Si David fit exécuter par la suite d'autres ouvrages de fortification, un rempart nouveau et plus développé, un palais distinct de l'ancien palais fortifié que représente ציון, il en faut chercher l'indication ailleurs que dans II *Sam.*, v, 9[1]. En attendant qu'elle ait pu être produite, les observations qui précèdent autorisent à tirer les conclusions que voici :

I. Pris en leur sens le plus strict, les deux textes II *Sam.*, v, 9 et I *Par.*, xi, 8 n'affirment pas l'érection du Millo par David; mais seulement que ç'a été le point de départ de ses constructions.

II. Ces mêmes textes ne supposent pas davantage que המלוא soit une vieille et mystérieuse désignation cananéenne adoptée par les écrivains

1. Et je doute qu'on trouve, à travers l'histoire de David, quelque donnée positive à ce sujet. Quand le P. Lagrange déclarait, en 1896, s'être abstenu de mêler à son étude sur Sion les « travaux de David sur lesquels » il ne s'estimait « pas encore exactement fixé » (*RB.*, 1896, p. 143), il prenait l'unique position raisonnablement possible concernant ces travaux. Plutôt que de travestir cette phrase en ayant l'air de la citer, le R. P. Meistermann (*La ville de David*, p. 86; cf. *RB.*, 1906, p. 632) eût rendu un service signalé aux études topographiques en fournissant la moindre information biblique apte à fixer sur les constructions de David.

bibliques[1]; il suffit de retarder leur composition jusqu'au règne de Salomon seulement pour que la création du Millo salomonien ait rendu la désignation courante à propos d'un point bien déterminé de Jérusalem.

III. En un sens beaucoup plus radical, d'après l'examen intrinsèque de ces deux textes, il y faut reconnaître des gloses. Ainsi disparaît toute antinomie dans les récits inspirés au sujet d'un Millo que Salomon est dit mainte fois avoir construit, que David aurait construit cependant avant lui et que les Jébuséens auraient peut-être érigé avant David.

C'est le texte de I *Rois*, XI, 27 qu'il faut maintenant examiner plus en détail. On a déjà vu qu'il est d'une fixité parfaite; on est sorti du thème des édifices salomoniens et de la richesse royale et le récit développe de graves incidents politiques. C'est comme introduction au plus sérieux de tous qu'est mentionnée la création du Millo. Cette mention a d'autant meilleure allure qu'étant plus incidente elle devait demeurer plus indemne de retouche tendancieuse et garder sa portée originelle. Sa portée manifeste est d'indiquer une entreprise royale considérable. Salomon s'occupait de nouvelles fortifications pour Jérusalem. Certaine brèche physique compromettant la sécurité de la ville, il avait résolu de la fermer : l'œuvre était immense puisqu'on avait dû lever la corvée comme dans les travaux du Temple et du palais. A la tête du chantier il fallait une direction intelligente et ferme. Salomon en avait estimé Jéroboam capable et lui avait confié ce soin.

On a ici du même coup une origine du Millo, sa nature et un indice précieux pour déterminer sa situation. Les renseignements font défaut pour évaluer l'époque du règne où fut inaugurée l'entreprise. Pour fixer sa nature il n'y a plus seulement le nom même המלוא « le remblai, le terre-plein », mais la note caractéristique « pour fermer la brèche de la cité de David ». Sur le sens de סגר « fermer », avec toutes les nuances possibles, il ne saurait subsister le moindre doute. La valeur attribuable à פרץ[2] souffre peut-être plus de difficulté. « Brèche » en est, à coup sûr, la plus convenable traduction, pourvu que le mot soit pris dans toute son ampleur, en tant qu'il exprime une ouverture, une scission, une division, une brisure quelconque et pas simplement l'ouverture violemment pratiquée dans un mur par la ruine d'un pan de maçonnerie. Qu'il ne s'agisse point d'une brèche du rempart, c'est de toute évidence pour ceux qui supposent l'érection d'un rempart davidique : Rien ne l'avait ruiné dans le court et prospère intervalle de David à Salomon. Pour ceux qui croient à la persistance de l'ancien rempart jébuséen réparé autour de la « cité de David », il est clair aussi que telle brèche éventuelle dans ce vieux mur n'eût pas exigé la mise sur pied d'un chantier gigantesque comme celui dont l'intendance paraît confiée à Jéroboam. Le texte au surplus désignerait mal une « brèche » accidentelle de cette nature par son expression פרץ עיר דוד, impliquant « la brèche » par excellence, danger permanent pour la ville. Les LXX ont eu l'impression qu'il s'agissait d'une opération tout autre que de murer une véritable brèche. Ne saisissant pas la portée stricte des termes employés dans l'hébreu, ils les ont rendus par de prudents et un peu vagues équivalents : συγκλείω, περιφράσσω[3] et φραγμός, influencés tous par סגר et l'idée de fortification à réaliser, mais qui rendent mal פרץ. La Vg. emploie au contraire une expression imagée qui nuance légèrement l'hébreu et accentue le sens avec énergie : *coaequavit voraginem*. סגר *coaequare* n'est évidemment pas une équivalence tout à fait stricte, puisqu'elle serait difficilement applicable à des cas tels que I *Sam.*, I, 5, *Jos.*, II, 7, « fermer un sein, une porte », etc.; le sens de Millo a déteint ici sur celui de סגר, de façon heureuse d'ailleurs. La « cité de David » que Millo doit couvrir n'est pas une expression floue, symbolique ou généralisée, applicable à n'importe quel développement ultérieur de Jérusalem. Dans un récit d'allure aussi positive, qui traite de travaux bien spécifiés, on doit s'attendre à ce que la localisation de ces travaux soit fournie par un terme aussi précis que tout le reste. עיר דוד est ce terme; il sera par conséquent envisagé dans la perspective topographique concrète où l'ont placé les textes antérieurs.

1. On retiendra seulement par hypothèse que la levée de terre qui dut constituer le tout premier rempart septentrional de la ville eût pu être désignée par *millō'*. Avec un sens identique le nom usité dans la Bible aurait seulement pris, on le verra bientôt, une localisation plus strictement définie.

2. Cf. p.119, à propos du *ba'al peraṣîm*.

3. Comparer à περιφράξαι τὸν φραγμόν... de LXXB I *Rois*, **10**, 23 le ἐμφράξαι τὰ ὕδατα... de II *Par.*, **32**, 3.

Ceci revient à dire que cette « cité de David » que Salomon a souci de fortifier sur un point demeuré — ou devenu — faible est la même « cité de David » substituée à la מצדת ציון, dans II *Sam.*, v, 9; c'est donc l'antique acropole jébuséenne et rien de plus, au moins comme situation topographique et comme développement. Mais venons aux dernières indications scripturaires.

II *Par.*, xxxii, 5 :

TM :	LXX :	Vg :
(Ézéchias) raffermit; il répara toute l'enceinte ruineuse, éleva jusqu'aux tours (?) et le second mur en dehors, fortifia le Millo de la cité de David et fit en abondance des traits et des boucliers.	Καὶ κατίσχυσεν Ἑζεκίας καὶ ᾠκοδόμησεν πᾶν τὸ τεῖχος τὸ κατεσκαμμένον καὶ πύργους καὶ ἔξω προτείχισμα ἄλλο, καὶ κατίσχυσεν τὸ ἀνάλημμα πόλεως Δαυείδ, καὶ κατεσκεύασεν ὅπλα πολλά.	*Aedificavit quoque agens industrie omnem murum qui fuerat dissipatus, et extruxit turres desuper et forinsecus alterum murum : instauravitque Mello in civitate David et fecit universi generis armaturam et clypeos.*

Au début, dans TM, ויתחזק a causé de l'embarras dans les *Verss.* Le grec reçu traduit le mot deux fois : au commencement du v. 5 et à la fin du v. 4, où il est beaucoup mieux en situation; il conclut bien la parole d'Ézéchias : λέγων· Μὴ ἔλθῃ βασιλεὺς Ἀσσοὺρ — hébr. מלכי אשור au plur. — καὶ εὕρῃ ὕδωρ πολὺ καὶ κατισχύσῃ = ויתחזק. La Vg. a rendu un peu au hasard, *agens industrie,* pour se sauver de l'anomalie consistant à mentionner cette détermination d'Ézéchias à fortifier sa capitale alors que déjà on a dit le principal ouvrage de défense. La critique plus précise du texte devra être faite à propos des travaux d'Ézéchias dans leur ensemble. Millo seul doit nous occuper. Le texte est en réalité moins solide qu'il ne le paraît. La construction de TM est incorrecte; les mots « cité de David » constituent non pas une détermination du Millo, mais une apposition qui exigerait une préposition quelconque. Les LXX en omettant l'art. devant πόλεως Δαυείδ ont laissé dans le vague la construction bizarre de l'hébreu, tandis que la Vg. a forcé la note avec sa petite particule *in,* tranquillement adoptée telle quelle par les traducteurs : « Millo *dans* la cité de David », sans prendre garde que cette harmonisation gratuite du Millo d'Ezéchias avec le Millo de Salomon n'allait pas de soi. Le Millo déjà connu en effet n'est pas « dans » la « cité de David » au sens précis et primordial de la « cité de David » : il est quelque part en dehors sur le parcours de son enceinte et il en protège l'abord sur un point primitivement faible. A l'époque d'Ézéchias la ville a depuis longtemps débordé ses anciens remparts; on ne voit plus l'à propos de travailler à ce Millo antique pour la défense de Jérusalem.

La teneur du texte devient plus suspecte encore comparée aux données parallèles. Les opérations d'Ézéchias pour mettre Jérusalem en état de soutenir un siège sont motivées par l'invasion de Sennachérib dans le territoire de Juda. Cette invasion est racontée par d'excellentes sources historiques : II *Rois,* xviii, 13 ss.; *Is.,* xxxvi s. Une note incidente dans II *Rois,* xx, 20 renvoie, pour le détail de ces travaux de défense, au « livre des Chroniques des rois de Juda ». Quelques indications fort précieuses sont, il est vrai, enregistrées dans un oracle d'Isaïe, xxii, 8[b]-11[a] et Millo n'y a aucune place; ce ne serait pourtant pas assez pour autoriser d'emblée à le soupçonner, si d'autres indices ne corroboraient celui-là. Ce qui frappe le plus dans le texte d'Isaïe, c'est un parallélisme assez strict avec les Chroniques, Millo excepté. *Is.,* xxii, 8[b] : inspection de l'arsenal remis en bon état; II *Par.,* xxxii, 5[b] : traits et boucliers. *Is.,* v. 9[a] : réparation des brèches au rempart de la « cité de David; *Par., ibid.* : réparation de toutes les brèches du rempart — ou du rempart tout entier ruineux. — *Is.,* v. 9[b] et 11[a] : détournement des eaux extérieures pour les emmagasiner dans l'enceinte; *Par.,* v. 3 s. : cette déviation des eaux est la première et la plus considérable entreprise. *Is.,* v. 10 : dégagement du rempart pour faciliter la défense; *Par.,* v. 5 : travaux en avant du rempart. Les membres des deux descriptions se répondent ainsi trait pour trait, à l'exception du Millo et de l'avant-mur, et l'opération relative aux eaux prend une spéciale importance. Cette importance est surtout mise en relief par un autre passage des *Par.,* à la fin de ce même chap. xxxii. Dans la récapitulation des œuvres du règne d'Ézéchias on ne mentionne plus qu'il ait travaillé aux remparts et augmenté la sécurité de la ville; mais le v. 30 est consacré exclusivement à rappeler qu'il a obturé l'issue normale de certaine source pour en amener les eaux par un conduit souterrain « à l'occident de la cité de David ». Enfin pour ne laisser aucun doute sur la principale

entreprise d'Ézéchias en train de fortifier sa capitale, voici le texte d'*Eccli.*, XLVIII, 17 d'après l'original hébr. : « Ézéchias fortifia sa ville en amenant les eaux en son intérieur. Il perça les rochers par le fer (*litt.* l'airain) et fit des montagnes un réservoir ». N'est-il pas désormais suffisamment clair que l'œuvre par excellence d'Ézéchias, celle qui avait frappé l'imagination des contemporains, c'était le détournement d'une source soustraite aux assiégeants et emmagasinée dans un bassin couvert par le rempart. Du « Millo de la cité de David » et des travaux qu'on y aurait pratiqués, plus de trace. Comme d'autre part ce Millo est chancelant dans son unique attestation, II *Par.*, XXXII, 5, on n'estimera peut-être pas hors de propos une hypothèse qui supprimerait cette incorrecte mention du vieux Millo et lui substituerait quelque allusion à ces travaux hydrauliques dont l'exécution a été prise si fort à cœur par les auteurs sacrés. L'hypothèse est d'autant plus suggérée qu'elle conserverait l'expression même המלוא et peut-être justifierait la *Vg. in civitate David* = בעיר דוד. Il suffirait en effet d'attribuer ici à מלוא le sens bien établi pour l'ass. *milu* « abondance d'eau, grandes eaux, inondation ». Ézéchias accomplirait ainsi d'après II *Par.*, XXXII, 5 exactement les mêmes travaux indiqués par *Is.*, XXII, 8 ss. et ceux dont lui fait gloire le panégyriste des ancêtres dans *Eccli.*, XLVIII, 17 ; il fermerait les brèches du rempart, disposerait des machines et des engins de guerre; mais surtout soustrairait l'eau à l'ennemi et en assurerait la jouissance abondante et tranquille dans la cité. Par où l'on n'entend évidemment point reconstituer la teneur exacte de la compilation primitive représentée par II *Par.*, XXXII, 5, mais seulement suggérer une solution loyale des difficultés multiples d'un texte qui n'est pas rendu intelligible en glissant quelques petits mots dans sa traduction pour la bloquer ensuite avec d'autres passages traités à l'avenant.

La conclusion de ces remarques ne saurait être nette, puisque le texte de II *Par.*, XXXII, 5, impossible a recevoir tel quel, n'a pas été rétabli sur des bases sûres, ni même étudié dans son ensemble. Sur le sujet spécial de Millo, il faut cependant reconnaître que toute obscurité disparaîtrait moyennant la valeur nouvelle attribuée à l'expression d'après l'ass., en tout cas le texte accepté pour ce qu'il est n'impliquerait pas un Millo différent de celui de Salomon, au moins pour le site. Ce point est le seul important dans la question. L'élément de conciliation entre le Millo primitif constitué en remblayant une dépression du sol et ce Millo où Ézéchias aurait opéré des travaux de consolidation — ... יחזק — pourrait être cherché dans II *Rois*, XII, 21ᵇ, où Millo va se compliquer d'un édifice : בית מלא.

TM : ... et ils (ses serviteurs) frappèrent Joas à Beth Millo הירד סלא?

LXX : ... καὶ ἐπάταξαν τὸν Ἰωὰς ἐν οἴκῳ Μααλὼ τὸν Γααλλά.

Vg. : ... *percusseruntque Joas in domo Mello in descensu Sella.*

La traduction dans les versions courantes : « ... la maison de Millo à la descente de Silla », s'inspire à n'en pas douter de la Vg.; le texte massorétique répugne formellement à ce sens, il faut même dire à tout sens imaginable [1]. Au pied de la lettre, c'est Beth Millo qui « descend » à Silla. Il suffit d'énoncer le fait pour rendre invraisemblable la leçon qui l'exprimerait ; encore le sens de « à Silla » ne se trouve-t-il pas dans TM, qui juxtapose tout bonnement les mots. La traduction littérale serait « Beth Millo, celui qui descend Silla ». סלא est un *hapax*, de sorte que cette détermination d'un Beth Millo inconnu d'ailleurs est fournie par quelque chose de beaucoup plus inconnu encore et sous une forme de tous points incorrecte.

Le grec n'a pas le même texte ; s'il est déjà difficile de s'expliquer Μααλώ pour מלא [2], il est impossible de retrouver הירד סלא dans τὸν Γααλλά. Les var. ἐν Γααλλά et surtout καταμένοντα Γααλαδ (voy. Swete) sont mal assurées et tout aussi embrouillées. L'hypothèse de quelque confusion ΓΑΛΛΑΑ pour ΣΑΛΛΑΑ transcrivant l'hébreu סלא est inadmissible, et par cette voie on songerait plutôt à une confusion avec מלא — ΜΑΛΛΑ-ΜΑΑΛΑ [3]. Tout

1. *Vollkommen unverständlich* affirmait déjà dans son commentaire un linguiste aussi qualifié que M. R. Kittel. Même Keil-Delitzsch, résolus à sauver toujours la Massore, renoncent à découvrir un sens acceptable. Quelques hypothèses sont énumérées par Benzinger.

2. Quelque coquille de lecture dans un Ms. oncial : ΜΑΑΛΩ pour ΜΑΑΛΩ, encore que la vocalisation soit surprenante.

3. Inutile de rappeler l'amusante méprise par où le R. P. Meistermann estime se sauver de ce gouffre d'obscurités en établissant cette équation étonnante *Silla* = *Sélah* [lisez סלא = שלח !] (*La ville de David*, p. 18, n. 7; cf. *RB.*, 1906, p. 635 s.).

cela est précaire. Si la Vg. *in descensu Sella* n'est pas une pure interprétation de S. Jérôme pour se tirer de l'impasse massorétique, on doit nécessairement supposer un hébreu différent. C'est dans l'examen intrinsèque de TM qu'il faut chercher une solution. Il y a sans doute quelque secours à tirer de II *Par.*, XXIV, 25 racontant assez différemment la mort de Joas frappé par les conspirateurs « sur son lit » où les Syriens l'ont laissé gisant « couvert de blessures », ou en proie à « des infirmités nombreuses », במחלויים רבים. Klostermann a très bien observé que le Μααλώ si étrange des LXX dans II *Rois*, XII, 21 doit dériver de ce במחלויים rendu dans *Par.* ἐν μαλακίαις (μεγάλαις). C'était sans doute la bonne piste et Klostermann a eu tort d'en sortir pour recourir à de fantaisistes corrections complémentaires. La comparaison des deux récits fait toucher du doigt que, si l'un et l'autre sont vrais, ni l'un ni l'autre n'est complet : dans l'un est indiqué le lieu où se trouvait probablement Joas infirme ou blessé; dans l'autre la résidence n'est pas spécifiée, mais le roi est frappé gisant dans son lit. De cette même comparaison il résulte aussi que TM et LXX dans II *Rois*, XII, 21 relèvent d'éléments tout autres de la source primitive où le récit détaillé semble avoir mentionné et la situation de Joas et le lieu de sa résidence : TM spécifie la résidence tout court — dans Beth Millo... —; les LXX se ramènent normalement au texte des *Par.* ἐν μαλακίαις μεγάλαις, surtout avec la variante ἐν Γααλλά. Dès lors rien n'est plus indiqué par cette fluctuation que de supposer une fausse interprétation de la source primordiale. De même que dans le grec ἐν οἴκῳ Μααλώ et ἐν Γααλλά représentent deux adaptations d'une même expression commune, il est permis de soupçonner quelque chose d'analogue dans l'hébreu. Un procédé trop radical peut-être consisterait à mettre en question l'authenticité même de Millo, à cause de son orthographe spéciale ici et de sa transcription par les LXX, Μααλώ, au lieu de leur traduction usuelle ἄκρα, ou du très correct ἀνάλημμα employé une fois [1]. Les éléments dont on dispose ne permettent pas de pousser plus avant avec sécurité et Beth Millo est à retenir pour sa valeur dans le texte reçu. Avec הירד סלא, il en va tout autrement. La juxtaposition des deux termes dans l'orthographe massorétique סלא et מלא rend sensible même aux non hébraïsants que l'un puisse être un doublet de l'autre [2]. Comme Millo est attesté d'autre part tandis que Silla est inconnu, c'est סלא qui sera considéré comme duplication fautive. Resterait à fournir, pour rendre la correction décisive, l'explication de הירד, et j'avoue n'avoir rien de persuasif à présenter. Une addition pure et simple des massorètes ou d'un copiste est invraisemblable; une déformation de בבית « dans la maison » n'est guère intelligible, quoique possible. Malgré l'incertitude qui subsiste sur ce point il reste, je pense, légitime de conclure à une fausse duplication de Beth Millo, ou de la « maison de Millo », traitée par les traducteurs comme une détermination de ce Beth Millo. Cette pseudo-détermination doit disparaître et l'on se retrouve en face du Millo connu, où l'on voit seulement maintenant qu'un édifice existe et qu'il peut servir de résidence royale, au moins accidentellement.

Le résultat général de cette excursion un peu monotone à travers les attestations bibliques du Millo est facile à concrétiser. Quoi qu'il en soit d'un Millo cananéen, le Millo biblique est un ouvrage salomonien qui a consisté à combler certaine dépression compromettante pour la sécurité de la « cité de David » au sens archaïque du mot. Les expressions qui paraissent impliquer un Millo davidique se révèlent comme des gloses ou de banales coquilles glissées dans le texte; il en est de même des passages où l'on a cru découvrir une détermination locale par un pseudo-Silla. Tout au plus voit-on qu'à l'époque de Joas, il existait un édifice

1. On ne se hâtera pas d'écarter la difficulté en opposant le cas de *Jug.*, **9**, 6, où le Beth Millo de Sichem est rendu par les traducteurs grecs οἶκος Βηθμααλών, ou οἶκος Μααλων [Lag. Μαλλων]. Ces formes sont d'autres nuances que celles de II *Rois*, **12**, 21, de même que TM בית מלוא dans les *Juges* est une nuance distincte de בית מלא dans II *Rois*. La nuance serait absolument négligeable si le texte était très ferme; elle peut éveiller des soupçons dans un texte mal appuyé. Keil (sur I *Rois*, **9**, 15 et II *Rois*, **12**, 21) insiste avec énergie sur cette nuance orthographique pour distinguer ce מלא du « Castell Millo ».

2. La confusion est plus facile encore moyennant certaines formes graphiques anciennes du *samek* et du *mem*. Une correction aussi élémentaire que la suppression d'un doublet vaut certainement les restitutions érudites telles que סלא = מסלא « voie, chemin » (Thenius), ou les rapprochements סלא = סללה -- מליתא = מלוא développés dans les commentaires.

mal spécifié sur le Millo antique. Enfin le Millo dont il est parlé à propos des travaux d'Ézéchias est probablement à entendre de quelque aménagement pratiqué alors pour les eaux, par exemple du nouveau réservoir créé par le roi pour capter la fontaine de Gihon. La traduction usuelle des LXX, ἡ ἄκρα, est beaucoup plus une interprétation, dérivant de la relation constante du Millo avec la fortification de la ville, qu'une traduction précise ou l'écho d'une tradition. Ils ont été plus exacts dans le cas unique où ils ont employé ἀνάλημμα. Le Mello de la Vg. est un faux nom propre cependant assez consacré par un usage séculaire pour qu'il soit devenu le terme consacré. L'exégèse nous ramène exactement ainsi au point où la linguistique hébraïque conduisait déjà au sujet de המלוא; et si l'étude exigeait quelque patience elle permet de se soustraire enfin aux aphorismes sur l'obscurité de Millo.

§ 2. *Les faits archéologiques et topographiques.*

Dès qu'il s'agit de constructions salomoniennes on a la ressource d'un point absolument ferme : la situation générale des deux palais, de Dieu et du roi, correspondant à peu près à l'enceinte du Ḥaram ech-Chérif. Puisque le Millo est une œuvre salomonienne présentée généralement en relation très étroite avec les palais, n'est-ce pas une invitation à considérer de suite s'il pourrait être situé topographiquement en leur voisinage? En toute hypothèse trois points cardinaux sont exclus : le Nord du Temple, où il n'y a pas de « brèche » à fermer avec le développement de l'esplanade réalisée alors; l'Est, où il ne peut être question de remblayer la vallée du Cédron; le Sud enfin, car si la ville antique y est située, il n'y a pas lieu d'établir entre elle et le palais royal quelque ouvrage de la nature du Millo. A l'Ouest du palais salomonien au contraire, le Millo va trouver la situation la plus normale et la plus opportune raison d'être.

Les remblais artificiels, surtout l'accumulation progressive des décombres à l'angle du Ḥaram et autour de la moderne porte des Maugrebins ont altéré considérablement le relief du sol. La vallée du Tyropœon est barrée à peu près depuis le mur des Pleurs. Un terre-plein uni et hérissé de haies de cactus se développe autour de l'angle S.-O., où il enfouit presque totalement aujourd'hui les voussoirs du pont hérodien qui reliait le Temple à la ville haute; il est prolongé à l'E. et au S. jusqu'au rempart moderne, restauration turque d'une ligne fortifiée plus ancienne. L'aire totale de ce remblai, évaluée en chiffres ronds, et seulement au S. du Ḥaram, mesure 150 mètres d'O. en E., sur une centaine de mètres du N. au S. Dans la toponymie contemporaine l'endroit s'appelle *ḥâkoûrat el-Khâtoûnîyeh*.

Quand on suit, venant de l'intérieur de la ville, le sentier qui traverse les cactus pour franchir la porte des Maugrebins (pl. III), on passe à peu près de plain-pied à l'extérieur. En se glissant au contraire par le chemin de ronde qui couronne le rempart jusqu'à l'angle S.-E. de cette *ḥâkoûrah*, il est facile d'observer le dénivellement très sensible du sol entre les deux faces de la muraille : à l'intérieur le sol n'est qu'à 1m,50 du chemin de ronde, 8 à 10 mètres au contraire à l'extérieur. Ce détail, estimé d'abord insignifiant puisqu'il se reproduit sur divers autres points de l'enceinte choisis plus volontiers comme dépôts de décombres, est souligné par la physionomie spéciale du mur, dont la face extérieure montre ici un entassement de blocs énormes à refends et à bossage mêlés sans régularité d'appareil (fig. 40). Ces matériaux antiques ont été manifestement remaniés à peu près en toutes les parties apparentes du rempart. Quelques indices observés dans les plus basses assises, en deux ou trois points où la base a été un jour ou l'autre accidentellement déchaussée à quelques pieds de profondeur, feraient supposer un vieux soubassement en place. Le volume des grands blocs rend du reste assez invraisemblable qu'ils aient été convoyés de très loin en cette section de la muraille du XVIe siècle. Du moins ne concevrait-on pas bien le motif pour lequel tant de matériaux de cette qualité et de ces proportions auraient été groupés là plutôt que sur n'importe quel autre point. La meilleure hypothèse qui rende compte de leur présence est donc la proximité d'un édifice antique, sinon l'existence même de quelque vieux mur de soutènement justifiant du même coup le tracé un peu capricieux adopté ici par l'ingénieur de Soliman II. La solution radicale de ce petit problème dépendrait d'une fouille à réaliser.

L'angle S.-E. de la muraille archaïsante est

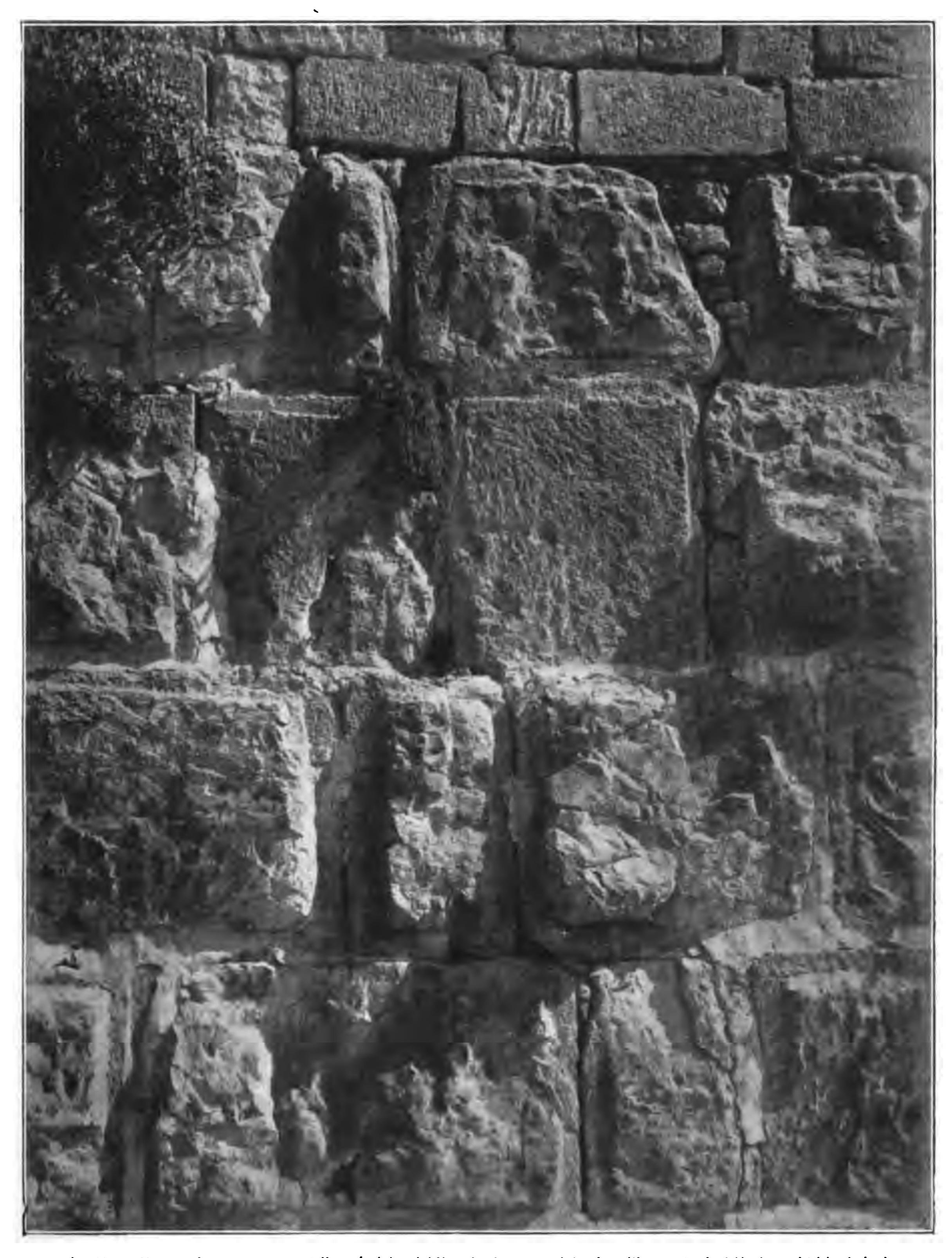


Fig. 40. — Mur moderne supportant l'extrémité méridionale du terre-plein de Millo, au S. de Ḳâkoûrat el-Khâtoûniyeh.

projeté presque au sommet de l'étroite rampe qui relie l'esplanade du Temple au mamelon méridional dit ed-Dehourah. Rien ne permettrait de soupçonner aujourd'hui, entre cet angle et la porte des Maugrebins, la crevasse profonde du Tyropœon; on voit seulement, au Sud de la muraille, une dépression se creuser à travers les terrasses cultivées et la vallée ne redevient sensible qu'assez loin déjà entre les rampes des deux collines. Encore a-t-il fallu l'indication très nette des fouilles de 1897 pour faire évaluer correctement la marche et la profondeur du Tyropœon. Sur son passage à travers *ḥâkoûrat el-Khâtoûnîyeh* les travaux de M. Warren avaient suffisamment éclairé dès 1869. Une série de puits ouverts parallèlement au mur méridional du Ḥaram avait fourni la coupe précise du sol depuis la colline occidentale, jusqu'à l'arête faîtière d'Ophel, à la hauteur de la porte triple. Le lit primitif de la vallée se trouve environ 28 mètres à l'orient de l'angle S.-O. et à 27 mètres sous la surface actuelle du sol extérieur [1]. Les observations des officiers du *Survey* ont établi que, bien longtemps avant l'audacieuse entreprise de rejeter la vallée à l'O. pour régulariser l'enceinte du Temple, des travaux avaient été exécutés sur ce point en vue d'assurer le drainage des eaux sur le flanc occidental de la vallée, aussi pour faciliter les communications entre le palais et les quartiers développés à l'extrémité N.-E. de la grande colline. Une douzaine de mètres plus bas que la naissance de l'arche de Robinson ont été trouvés les voussoirs d'une autre arche effondrée sur un ancien pavement qui marque une délimitation nette dans la masse de débris. Cette arche inférieure a dû faire partie d'un pont analogue à celui d'Hérode, moins monumental seulement et prolongé sans doute à l'orient par-dessus le thalweg du Tyropœon jusqu'à l'enceinte primitive du palais salomonien.

Au Nord de l'arche de Robinson, à la hauteur de la porte *es-Silsileh* la vallée est barrée de nouveau au point où, s'infléchissant assez brusquement vers l'Est, elle va s'engager sous le terre-plein du Ḥaram. C'est le point d'attache à peu près certain de ce que Josèphe appelle le premier mur de Jérusalem à la muraille spéciale du Temple [2]. A l'extrémité méridionale de la *ḥâkoûrat el-Khâtoûnîyeh* on est quelque peu fondé aussi, avons-nous vu déjà, de par les vestiges de muraille antique, à supposer un remblai archaïque du Tyropœon.

L'aspect primordial des lieux antérieurement à tout travail humain est désormais très simple à reconstituer. La vallée centrale, dirigée d'abord d'un cours régulier de N.-O. en S.-E., reçoit d'O. la vallée latérale descendant de la grande colline. Au delà du confluent le Tyropœon reculait à l'orient, serré par un vigoureux promontoire de la colline occidentale. Une large courbe ramenait la vallée presque droit au Sud après ce promontoire. Mais au point où elle s'élargissait en quittant la passe escarpée, son niveau se trouvait très élevé sur la rampe NO. de la petite colline orientale réduite elle-même en cet endroit à un col étroit et de pente atténuée. De sorte que la vallée constituait en réalité, par rapport au coteau méridional d'Ophel, la voie de plus facile accès, plus facile même, quand aucun ennemi n'entravait la marche, que la ligne de crête. Quand on avait dû se préoccuper d'un rempart pour la cité cananéenne, il est clair qu'on s'était mis spécialement à couvert au Nord, où l'accès se faisait de plain-pied, mais qu'il était facile de défendre. Laissons de côté toute spéculation sur la nature de cette défense, sur l'extension précise de la capitale jébuséenne et sur les travaux qu'y fit exécuter David. Un fait ne souffre pas le moindre doute : les constructions antiques ne dépassaient point au N. la muraille méridionale du Ḥaram : le site du futur Temple était encore une aire à dépiquer le grain; entre cette aire et la ville il y avait

1. *Recovery...*, p. 119 ss.; *Mem. Jerus.*, p. 183. Cf. pl. II, 4.

2. *Recovery...*, pp. 76-94; *Mem. Jerus.*, pp. 195-209. Dans cet ensemble compliqué se superposent et s'enchevêtrent des œuvres d'époques très éloignées les unes des autres. En dépit de multiples remaniements, il demeure établi qu'un remblai considérable existait déjà dans le Tyropœon à l'époque où fut érigée, environ 30 mètres à l'Ouest du Temple, cette remarquable construction désignée sous les noms *Ancient Hall* ou *Masonic Hall* dans les comptes rendus et les plans des ingénieurs anglais. Le sol de cet édifice est établi sur un conglomérat de maçonnerie négligée mais extrêmement résistante et son niveau est de 9m,15 au-dessus du lit le plus profond de la vallée au pied du Temple. Or les explorateurs qui l'ont découvert et étudié sont unanimes à déclarer cet édifice aussi ancien que le mur du Ḥaram en son voisinage, et il y a de sérieuses raisons que ce mur soit estimé salomonien. Ces raisons seront détaillées quand on décrira plus loin l'esplanade du Temple.

l'espace nécessaire pour développer tout le palais de Salomon. Sans entrer dans le détail de la localisation du palais et du Temple, ce sera assez de rappeler maintenant que l'assiette préparée pour les édifices salomoniens se restreignait à un élargissement artificiel sommaire de la plate-forme supérieure du coteau et n'offrait point la belle symétrie de l'enceinte hérodienne : les terrasses étaient probablement à des plans différents et plus bas par endroits; surtout le passage du Tyropœon creusait à l'O. du palais une profonde échancrure[1].

Ces premiers édifices achevés, l'antique « cité de David » se trouvait puissamment couverte au N. par cette sorte de double citadelle. Mais la vallée restait, au N.-O., un chemin grand ouvert pour aboutir au cœur même de la ville. C'est à fortifier ce point en fermant la vallée que Salomon va s'employer, en ses travaux ultérieurs. D'autre part la nouvelle capitale israélite n'a pu manquer de s'agrandir dans la durée du long règne de David et à travers le nouveau règne brillant et prospère. La Bible ne détermine en rien la situation du rempart dont elle attribue la construction à Salomon; il est pourtant de toute évidence que ce ne saurait être le même rempart ancien restauré par David au lendemain de la conquête. Les détails à relever dans les livres des *Rois,* dans Néhémie surtout, plus tard dans Josèphe, et maintenant aussi les données archéologiques autorisent à faire coïncider le rempart salomonien avec la « première enceinte » dans la nomenclature empruntée à Josèphe. C'est dire que dès l'époque de Salomon Jérusalem a pu envahir assez la colline occidentale pour exiger la création du rempart nouveau dont le circuit enveloppait toute cette colline occidentale.

Ce nouvel état de choses ne pouvait rendre que plus urgente une fortification spéciale de la crevasse du Tyropœon, point faible par excellence de toute l'enceinte. C'était véritablement une « brèche » dans la ligne de défense septentrionale, très forte sur les autres points. Sur l'escarpement du Moriah la masse imposante du Temple défiait l'assaut. A l'occident de la vallée, le mur qui courait droit à l'O. avait pour protection naturelle sur les 2/3 de son parcours le vallon transversal affluent du Tyropœon. Quand il atteignait le col étroit et élevé qui relie les deux sections de la colline occidentale quelque ouvrage plus important — tour ou bastion[2] — en assurait la défense. Le dernier point vulnérable, celui qui permettait à un audacieux assaillant de pénétrer jusqu'à la cité davidique, c'était la vallée médiane. Barrer ce passage, c'était fermer la « brèche de la cité de David ». Le mode le plus radical était un remblai de la vallée ou un entassement d'édifices assez résistants; l'une et l'autre opération constituaient également bien un Millo.

Situé là enfin, « le Millo » donne une remarquable précision aux textes bibliques, en assez mauvais état, qui en font mention. Son érection exige qu'on lève la corvée comme pour le Temple et le palais. Le Millo a toujours l'air de voisiner avec le palais, dont il est cependant tout à fait distinct; ils sont énumérés ensemble comme œuvres d'importance analogue malgré leur nature absolument différente. Le Millo d'autre part est rattaché aux travaux de défense de la cité développée, par conséquent mis aussi en relation avec « le rempart de Jérusalem », sans se confondre d'aucune sorte avec lui.

Si elle est proposée avec une particulière fermeté, une telle localisation générale du Millo n'a, certes, pas la prétention d'être une nouveauté. Parmi les tâtonnements des exégètes et des topographes, un sort propice l'a fait échouer parfois en cette région sous des formes variées, avec des points d'interrogation, plus haut ou plus bas le long de la vallée, sur ses pentes et jusque sur les sommets voisins[3]. Malgré l'intérêt qu'il y aurait

1. Cf. *Recovery...*, p. 109 s., 130 s.

2. Cf. *infra : les enceintes.*

3. J'ignore qui eut la première idée de cette localisation. Elle figure déjà dans la vieille *Histoire* d'Ewald (d'après Keil sur I *Rois,* **11**, 27) et se retrouve périodiquement sur des plans restaurés de la ville antique. L'essai le plus sérieux de détermination est sans contredit celui de M. Schick, *ZDPV.*, XVII, 1894, p. 6 ss., et plus en détail dans *Die Stiftshütte, der Tempel...*, pp. 198-200. Bloquant tout ensemble les sens de « remblai, ἄκρα, *Burg* », Schick considère Millo comme un bastion massif identifié tel quel avec la terrasse de *ḥâkoûrat el-Khâtoûnîyeh,* dont il croit le mur de soutènement davidique et salomonien en son état actuel. Cette théorie, pas très solide, est du moins cohérente, mérite que n'ont pas les plus récentes hypothèses. Pour M. Rückert, *Die Lage...*, p. 23 s. et le plan, la traduction Millo = ἄκρα suffit pour camper « Millo » au milieu de « *Jeb*[*usiter*] *Burg* », sur l'emplacement de la citadelle moderne. Chez le R. P. Meistermann, *La ville de David,* pp. 17 ss., 23, 26, 54 et fig. 4, Millo est la citadelle qui

à serrer de plus près la réalité, il demeurera probablement à tout jamais impossible de fixer le site mathématiquement exact du Millo entre *bâb es-Silsileh* et le rempart turc au S. du Ḥaram. Le terre-plein que représente l'enclos moderne *ḥâkoûrat el-Khâtoûnîyeh* n'est manifestement pas assez ancien pour remonter à Salomon, si ce n'est dans ses couches les plus profondes. Il ne saurait dès lors suffire à représenter tout ce que les textes impliquent. Les premiers terrassements dans le lit du Tyropœon sous l'angle SO. actuel du Ḥaram réaliseraient bien le sens étymologique du Millo, peut-être pas assez son rôle stratégique. Au contraire, le barrage établi un peu plus au N. à travers la vallée et qui a dû servir de base au premier rempart entre les deux collines satisferait assez aux exigences documentaires. Le remblai impliqué par la linguistique est fort considérable, puisqu'il coupe la vallée en toute sa largeur et constitue une terrasse sur laquelle courait le rempart. Et par là on rejoindrait le sens précis de l'assyrien *mulû* « socle, soubassement, tertre artificiel à la base des édifices »[1]. La terrasse n'était peut-être point massive sur toute sa hauteur; des réduits avaient pu y être ménagés dans un but pratique de défense, de solidité ou de diminution de labeur. Rien de plus naturel que de concevoir sur cette base, au lieu d'une courtine ordinaire de rempart, un édifice plus imposant : bastion, tour, fortin, couvrant la jonction avec le Temple et protégeant tout à fait le passage entre les deux collines, réunies dès lors en une même cité salomonienne. Que cet édifice ait porté réellement le nom spécifique de Beth Millo[2], il serait difficile d'en faire la preuve et cela ne changerait rien à la vraie nature du Millo. Cette équation archéologique précise entre le Millo et les travaux de remblai et de fortification dont les vestiges ont été constatés à la hauteur de *bâb es-Silsileh* ne peut toutefois s'imposer et ne devra pas être confondue avec la localisation approximative du Millo sur le passage du Tyropœon. Cette localisation garde en effet la plus sérieuse vraisemblance. Elle résulte de l'harmonie des documents et des faits étudiés les uns et les autres avec indépendance.

« Millo » est un terme aussi hébreu que possible, dont la plus fondamentale acception est essentiellement applicable à un ouvrage déterminé dans la fortification de Jérusalem par Salomon. Cet ouvrage avait une place marquée d'avance par la nature : il devait fermer la vallée à

domine la crête NE. de la colline occidentale; ce qui n'empêche pas que, p. 131, on ne reprenne, pour les accentuer, les vieux errements sur Millo = Beth Mâmel Talmudique = birket Mamillah (!), sans qu'on voie la conclusion que l'auteur veut tirer de ce rapprochement, au moins en ce qui concerne Millo. Il serait bon d'en finir avec ces passes pseudo-philologiques. Fera-t-on vraiment croire à quelqu'un que « Ma-Millah », d'après *l'orthographe indigène* que le R. P. invoque, puisse signifier « *Eaux de Millo* »? En tout cas il n'y a pas la moindre possibilité dans le rapprochement « Ma-Millah » et ממל ou ממלא du Talmud, au sens qui leur est prêté. Quant à laisser sous-entendre, au sujet de Millo biblique, une tradition juive quelconque, c'est une piperie de mots. Si elle existait, cette *tradition juive* serait à coup sûr enregistrée dans les commentaires juifs tels que celui de Raschi, le plus célèbre de tous. Or, à propos de II *Sam.*, 5 par exemple, Raschi peine beaucoup sur le Millo : « mur bas, חומה נמוכה..., rempli de terre », sur lequel « David construisit des maisons, עליו בנה דוד בתים », et « ce Millo entourait la citadelle, ואותו המלוא היה סביב למצודה ». Dans le commentaire intitulé מצודת דוד (voir l'auteur et la date probables dans Fürst, *Bibliograph. Handbuch der... jüd. Literatur*, s. v°), Millo devient un « soubassement du rempart, סומך להחומה ». Dans un autre commentaire intitulé דבר שמואל (voy. Fürst, *op. l.*), Millo est « une place dans la citadelle où le peuple se réunissait, המלוא היתה חוץ למצודה ששם היו העם מתקבצים ». On ne pourrait traduire plus clairement l'ignorance profonde à propos de Millo dans la tradition juive réduite à une telle exégèse. Il sera donc sage de ne plus jouer avec cette imposante chimère pour situer Millo. Et à tous ceux qui abusent de la naïveté confiante de leurs lecteurs en alléguant à la cantonade l'*autorité* de la tradition topographique juive, il ne sera pas superflu de rappeler l'appréciation du maître juif A. Neubauer, *La géogr. du Talmud*, p. 43 s. : « En général, il faut remarquer que les docteurs du Talmud ne reculent devant aucune contradiction, même évidente...; ils sacrifient très volontiers le sens propre d'un passage biblique pour faire mieux ressortir la légende qu'ils ont en vue ».

1. Un texte cité dans le dictionnaire de Muss-Arnolt porte par exemple : *bîtu ina mulie šaknu* « la maison érigée sur le *mulû* = tertre ». Le commentaire de ce texte est fourni par les bas-reliefs; cf. v. g. *Canaan*, p. 85 et fig. 57.

2. M. le prof. Sellin a émis l'hypothèse que Millo représenterait un ouvrage de défense avancé, dans les villes cananéennes. A propos d'une tour de ce genre découverte dans ses fouilles de Ta'annak, il cite en effet *Jug.*, 9, 46 s. et II *Sam.*, 5, 9; cf. *Tell Ta'annek*, p. 32. L'idée est ingénieuse, cependant pas encore assez appuyée par des faits. D'autant que dans *Jug.* il s'agit d'une « Tour de Sichem » qui n'est peut-être pas le Beth Millo; voy. Lagrange, *Juges*, p. 178 et 165.

l'angle S.-O. du Temple, et malgré les bouleversements ultérieurs on en peut retrouver des vestiges précisément en cette région.

II. — OPHEL.

§ 1. *Sens et attestations littéraires.*

On n'hésite plus sur la valeur fondamentale du terme עֹפֶל, forme ségolée normale du type *qoṭl* exprimant surtout des modalités passives et des abstractions[1]. L'étymologie serait donc facile si l'hébreu avait fait usage du radical simple עָפַל. Malgré cette lacune, le sens de la racine est suffisamment clair d'après les langues congénères pour ne laisser aucun doute : *'afal* (*'aphal*) veut dire « enfler, se tuméfier »; par conséquent *'ōphel* signifiera essentiellement « enflure, tumeur, protubérance » et telle est sa valeur certaine dans *Dt.*, XXVIII, 27; I *Sam.*, V, 4 ss.; VI, 4 s. De là au sens de « colline », qu'enregistrent couramment les meilleurs dictionnaires, le passage était élémentaire, la colline représentant bien une protubérance, une tumeur du sol.

Il se peut qu'on ait mis sur cette dérivation une confiance un peu aveugle et opéré trop rondement avec cette valeur de « colline, coteau, élévation », pour laquelle l'hébreu a des expressions plus appropriées, à tout le moins plus usuelles. A ce point de vue, la réaction que vient de tenter le Rév. C. F. Burney[2] ne sera évidemment pas sans quelque heureux résultat en ce qu'elle suggère plus de circonspection aux topographes. Cette réaction néanmoins est grandement excessive. Pour impuissants que nous demeurions à fixer avec certitude l'étymologie primordiale d'*'afal* et à retracer l'évolution complète de cette racine, on n'est pas fondé pour autant à flairer partout embûches et mystère[3]. A la condition de ne pas perdre de vue son caractère de dérivé, le terme « colline » serait parfaitement tolérable pour עֹפֶל et au besoin on en fera usage par la suite. Pour couper court cependant à toute méprise et à de stériles arguties, on lui préférera des termes moins familiers dans la langue topographique : « protubérance, proéminence, excroissance » et spécialement « tumeur », dont on fera saisir tout à l'heure l'heureuse appropriation.

Une demi-douzaine de passages bibliques et quelques textes de Josèphe, où intervient la mention d'Ophel, concourent à en donner une notion claire et permettent de définir avec exactitude son rôle dans le développement des fortifications de la cité de David. Passons-les brièvement en revue.

Is., XXXII, 14 • Le palais est désert, la ville bruyante abandonnée, *'ophel* et *bāḥan* 'dévastées', changées en cavernes pour toujours[4].

LXX : οἶκοι ἐγκαταλελειμμένοι πλοῦτον πόλεως ἀφήσουσιν, οἴκους ἐπιθυμήματος· καὶ ἔσονται αἱ κῶμαι σπήλαια ἕως τοῦ αἰῶνος.

Vg. : ... *tenebrae et palpatio factae sunt super speluncas*...

Les deux termes *'ōphel* et *bāḥan* intéressent seuls notre enquête. Le premier a été souvent considéré comme un nom propre, tandis qu'on laissait le second passablement dans le vague; Dillmann par exemple, tout en le traduisant « tour de garde », estime que le sens n'en peut être établi et serait enclin à y voir un collectif. Mais chez les meilleurs interprètes contemporains, le P. Condamin, M. Duhm, *'ōphel* garde sa valeur générique, rendue par « colline » et *bāḥan* est pris au sens de « tour de garde[5] ». Les LXX offrent un texte assez nuancé, où disparaissent les deux désignations *colline* et *tour* perdues en des interprétations peu transparentes[6]. Celles au contraire de la Vg. le sont tout à fait : *tenebrae* est une adaptation de עפל à la racine עוף, moyennant une forme nominale avec ל suffixé, et *palpatio* une forme simple, *qaṭl*, du radical בחן au sens d' « éprouver,

1. קֹדֶשׁ *sainteté*, קֹשֶׁט *vérité*, בֹּשֶׁת *honte*, אֹכֶל *nourriture*, etc.

2. *QS.*, 1911, p. 51 ss.; cf. supra, p. 171 s.

3. Au bout de tous ses doutes hypothétiques, M. Burney doit convenir que l'analyse ordinaire d'*'aphal* et d'*'ōphel*, si elle n'est pas « certaine » mais « purement déductive », est du moins « d'une haute probabilité » (*op. l.*, p. 53). Est-il un grand nombre d'analyses philologiques sémitiques où l'on se puisse flatter d'atteindre mieux ?

4. Cf. P. Condamin, *Isaïe*, p. 201.

5. L'expression ne peut s'analyser par l'hébreu, et parait dériver de l'égyptien *bḫn-t* « tour », ou *bḫn* « villa »; voir les récentes éd. du dict. de Gesenius. Il n'y a donc apparemment pas lieu de maintenir « tour de garde ». On retiendra au contraire l'origine égyptienne.

6. On ne doit cependant pas en conclure, avec M. G. A. Smith, *Jerus.*, I, 152, que עפל est « probablement une glose tardive ».

tâter ». Pour M. Burney[1] l'énumération d'Isaïe semble impliquer le sens de *construction*, qui puisse classer *'ŏphel* dans la même catégorie que « palais, cité, tour de garde » Il consentirait même à une dérivation de la même racine que עפל « devenir protubérant », avec la conviction que le terme « peut s'appliquer à une *protubérance* artificielle dans une fortification, par exemple... une *enceinte* ». Cette conviction sera-t-elle partagée? En tout cas on peut, de façon plus naturelle, concevoir fort différemment la gradation des termes. Au lieu d'une énumération, si l'on observe un parallélisme strophique, on a d'une part « le palais... la cité », de l'autre « tour... colline » — il faudrait pouvoir employer les termes « quartier » ou « faubourg » qui rendraient claire l'alternance de עפל avec עיר comme l'est celle de בחן avec ארמון. — Ophel apparaît dès lors comme la désignation d'un site comparable à la ville dans son ensemble comme une sorte d' « excroissance » et, dans ce quartier, une certaine tour est, au petit pied, ce que le palais est à la ville. On s'attendrait, il est vrai, à une détermination des deux termes de chaque distique par l'article; les métriciens expliqueront sans doute par les exigences du rythme strophique cette omission de l'article, ni plus ni moins surprenante dans les deux termes *'ŏphel* et *bâḥan* que dans ceux du premier distique.

Malgré cette apparente indétermination « tour » et « tumeur » devaient avoir, pour les contemporains d'Isaïe, une valeur spécifique non moins précise que, pour des Hiérosolymitains modernes, les désignations *Qala'ah*, *Ouâdy* ou *Djôrah*, *Ḍehourah*, etc. Un Australien qui trouverait, dans quelque prophétie en français sur Paris, un texte analogue à ceci : palais... désert, ville bruyante abandonnée, île et bastille dévastées, etc., pourrait éprouver quelque embarras; le Parisien saisit sans effort l'*Ile* et la *Bastille* par excellence et il serait un jeu de rappeler des analogies presque en chaque ville de n'importe quel pays. Rien encore de ce que nous avons étudié de Jérusalem antique ne fait saisir spontanément la raison d'être de telles antonomases à l'époque d'Isaïe. Ce terme égyptisant *bâḥan*, appliqué à un édifice qui alterne avec « le palais » en général, peut néanmoins confusément évoquer le souvenir de ce pavillon que Salomon aurait construit naguère pour la princesse égyptienne de son harem quand il érigeait le nouveau palais royal[2]. Des textes plus circonstanciés éclaireront ce texte d'Isaïe.

Un autre passage prophétique, *Mich.*, IV, 8, sans préciser encore la situation d'Ophel, confirme le groupement isaïen « tour » et « excroissance » et accentue la relation qu'on a essayé de dégager entre Ophel et la ville :

TM :	LXX :	Vg :
Et toi, tour du troupeau, *tumeur* de la fille de Sion, il viendra jusqu'à toi.	Καὶ σύ, πύργος ποιμνίου[,] αὐχμώδης[...] θυγάτηρ Σειών, ἐπὶ σὲ ἥξει.	*Et tu, turris gregis*[,] *nebulosa filiae Sion, usque ad te veniet.*

L'unité remarquable du texte éclate dès qu'on a éliminé des versions grecque et latine l'interprétation erronée d' *'ŏphel* au sens d' « obscurité », et rétabli partout la ponctuation normale de l'hébreu. Cette fois la « tour » et la « tumeur » sont spécifiées : symboliquement, il est vrai, non sans une certaine précision toutefois. Michée annonce la grande restauration messianique. Il a décrit déjà, vv. 1 et s., le triomphe religieux et la splendeur du Temple; il a esquissé la félicité nouvelle du peuple dont Dieu a rassemblé les épaves dispersées, vv. 3-7; c'est la destinée glorieuse de Jérusalem elle-même, en tant que vieille capitale, que va esquisser le v. 8 : Jérusalem est, par rapport à la grande nation reconstituée, ce qu'est, pour un troupeau, la tour de garde. C'est le centre matériel de la royauté qui est maintenant en cause; il est par conséquent vraisemblable que le prophète ait visé dans ce v. 8 la région exacte du palais et de ses dépendances aux jours les plus prospères de l'ancienne capitale; et les éléments boiteux ou bancals, צלעה, ne seraient-ils pas rappelés, vv. 6 s., comme une allusion et une antithèse aux boiteux insolents de II *Sam.*, v, 6, 8?

Voici la « tumeur », plus ou moins en relation toujours avec le Temple et l'antique cité de David, en relation aussi avec les travaux de défense de la capitale II *Par.*, XXVII, 3 :

1. *QS.*, 1911, p. 55; cf. 54.

2. Voir ci-dessus, p. 174 ss.

TM :	LXX :	Vg :
[Jotham] construisit la grande porte de la maison de Iahvé et fit beaucoup de travaux dans le mur de la tumeur.	…ᾠκοδόμησε τὴν πύλην οἴκου κυρίου τὴν ὑψηλὴν καὶ ἐν τείχει 'Οπελ ᾠκοδόμησε πολλά…	*Ipse aedificavit portam domus domini excelsam et in muro Ophel multa construxit.*

On reviendra sur cette porte du Temple dans un autre contexte. Les LXX et la Vg. ont traduit הָעֹפֶל par un nom propre apparemment sous l'influence de l'usage qui semble avoir prévalu d'assez bonne heure; les textes de Josèphe à examiner bientôt en font foi. Pour comprendre correctement l'indication relative à l'*'ôphel,* il faut envisager d'ensemble cette description un peu schématique du règne de Jotham et la comparer à celle, plus résumée encore, de II *Rois,* xv, 32 ss., où tout se réduisait à dire de Jotham, que son règne avait été la continuation de celui de son père (v. 34) : développement de la richesse et de la sécurité dans le royaume et la capitale. L'historien des *Rois* ne cite qu'une œuvre spécialement honorable pour le nouveau prince : l'érection d'une monumentale porte dans le Temple, et renvoie pour le reste à la narration des *Annales* des rois de Juda. En fait, ce récit n'est guère plus détaillé pour ce qui regarde les constructions; une mention explicite s'ajoute pourtant à celle de « la grande porte » : les « travaux considérables dans le mur de la Tumeur ». Et parmi les entreprises architecturales du règne antérieur, il s'en trouve même une (II *Par.*, xxvi, 10) qui a tout l'air de se rattacher aussi à l'*'ôphel* et qui pourra servir de nouveau lien entre cette manière de colline spéciale et une certaine tour : Ozias fait ériger à Jérusalem diverses tours fortifiées, מגדלים, sur des points naturellement faibles, en particulier une tour « sur *l'*Angle, המקצוע ». Cet « angle » va reparaître en relation directe avec la « Tumeur ». II *Par.*, xxxiii, 14 :

TM :	LXX[B] :	Vg :
A la suite de cela [retour de captivité], Manassé construisit un mur extérieur pour la cité de David, à l'occident par rapport à Gihon (qui est) dans le torrent, jusqu'à la porte des poissons, et 'tout autour' de la Tumeur et il éleva (ce mur)[1] considérablement.	… ᾠκοδ. . . τεῖχος ἔξω τῆς πόλεως Δαυεὶδ ἀπὸ λιβὸς κατὰ Γιὼν (νοτον A) ἐν τῷ χειμάρρῳ κ. ἐκπορευομένων τὴν πύλην τὴν κυκλόθεν (κ. κατα την εισοδον την δια τ. πυλης ιχθυικης A) κ. εἰς (κ. περιεκυκλωσεν, A) αὐτὸν Ὄπλα (τὸ ἄδυτον A) κ. ὕψωσεν σφόδρα.	*Post haec aedificavit murum extra civitatem David, ad occidentem Gihon, in convalle : ab introitu portae piscium per circuitum usque ad Ophel, et exaltavit illum vehementer.*

Le texte n'est pas sans quelque flottement. Ἀπὸ λιβὸς κατά… laisserait d'abord supposer quelque description de la direction du rempart avec repères détaillés[2]. La version grecque manque cependant trop de fermeté pour prévaloir contre TM, correct et suffisamment intelligible. Au lieu du simple mur primitif couronnant la crête orientale de la « cité de David » au sens strict, Manassé veut munir la capitale d'une seconde ligne fortifiée : un mur avancé, sur l'escarpement du coteau sans se risquer trop bas où il deviendrait parfaitement inefficace, par conséquent en deçà et au-dessus de Gihon — la source jaillissant tout au fond de la rampe, dans le *naḥal*, expression qui suffit à indiquer le Cédron. Mais la nouvelle enceinte — orientale par rapport à la cité de David et occidentale par rapport à la fontaine de la Vierge — n'est pas restreinte au développement de la cité primordiale; elle se poursuit loin au N.; d'où la nécessité d'indiquer spécialement son point extrême : la porte des Poissons, à localiser plus tard sur le front septentrional, vers l'hospice autrichien moderne. Cette muraille enveloppe *la* Tumeur, qui n'avait donc pas encore été incluse entièrement dans le circuit fortifié. La tournure וסבב ל… marque comme une seconde entreprise et la préposition ל devant העפל, régime du verbe « entourer », n'est pas usuelle.

L'insistance des autres versions officielles à rendre adverbialement, « tout autour », paraît impliquer וְסָבִיב au lieu de וסבב; la préposition ל est aussitôt justifiée et la phrase gagne en correction et en unité. Toutefois, même en sauvegardant la tournure un peu ardue de TM, « il ceignit aussi », le sens fondamental est identique :

1. Le suffixe verbal הָ ne peut grammaticalement se rapporter qu'à חומה, et non à עפל forme masculine (contre Burney, *QS.*, 1911, p. 54).

2. Le mur, amorcé « au S.-O., se dirigeant vers Gihon »…, description conçue à la manière de la limite dans *Josué;* cf. p. 111 ss.

l'*'ōphel*, projeté jusqu'alors comme une excroissance hors du périmètre fortifié de la cité de David, est désormais englobé par la ligne extérieure que fait construire Manassé. Peut-être même la Tumeur se trouve-t-elle, à la suite de ces travaux, totalement murée à la façon d'un quartier en quelque sorte détaché et devant au besoin se suffire à lui-même. Il se révèle à peu près ainsi en effet dans *Néhémie,* en tout cas dans Josèphe.

Néh., III, 26 et XI, 21 indique l''ōphel comme l'habitat réservé aux Natinéens, c'est-à-dire au personnel tout à fait subalterne, aux hommes de peine du Temple. On s'attend donc à ce qu'un tel quartier soit en relation aussi immédiate que possible avec le sanctuaire, non sans demeurer pleinement distinct de l'enceinte sacrée. Or le premier passage cité de Néhémie est très explicite pour situer cette « excroissance » vers l'angle S.-E. du Ḥaram actuel, c'est-à-dire entre l'antique cité de David et l'esplanade du Temple. Et voici, dans ce même contexte (III, 24-27), la mention renouvelée de *l'*Angle, המקצוע de *la* tour qui fait saillie, dite aussi « la grande tour, המגדל הגדול »[1].

Au milieu des discordes intestines qui ensanglantèrent Jérusalem dès les premiers jours de la grande révolte contre Rome, Manahem, le chef du parti recruté parmi les bandits et la populace, est attaqué un jour dans le Temple. Il réussit à se dérober parmi la bagarre et va chercher un refuge « au lieu dit Ophla »[2], où il est découvert dans une ignominieuse cachette. A cette époque Ophel semble décidément passé au rôle de nom propre; et puisque le tyran s'est jeté en cet endroit, au lieu de poursuivre sa fuite comme quelques-uns des sbires qui l'escortaient, c'est à coup sûr dans l'espérance de s'y pouvoir mettre à couvert le plus promptement possible.

Ophel est d'ailleurs déterminé à souhait quand Josèphe le signale, sur le parcours de la première enceinte vers son extrémité N.-E., au point où le rempart oriental, après avoir dépassé la hauteur de la fontaine de la Vierge, va se raccorder au portique oriental du Temple[3]. Dans le morcellement de la ville entre les partis insurgés, « l'Ophel » et le Cédron sont aux mains de Jean, qui possède par ailleurs « le Temple et ses alentours »[4]. Enfin quand Titus, maître de la Ville basse et du Temple, veut porter le dernier coup à la résistance de la Ville haute, il fait au préalable achever l'incendie de la Ville basse; le feu dévore « le palais des archives, l'Acra, le conseil et ce qu'on appelait l'Ophel » et atteint « jusqu'au palais d'Hélène situé au milieu de la Ville basse »[5]. Ophel, en ce dernier passage, est sans contredit autre chose qu'un monument analogue à l'ἀρχεῖον ou au βουλευτήριον. On ne saurait oublier l'indication du χώρου τινός localisant le vieux rempart; mais puisque l'incendie s'y propage, c'est qu'il y avait là des édifices, un quartier spécial et ce quartier devait son nom à sa configuration physique.

§ 2. *Les faits chorographiques et archéologiques.*

En face du coude profond de la vallée centrale qui constituait la brèche dangereuse obturée par le *millô'*, une forte saillie de la colline orientale pénètre dans le Cédron. La ligne de faîte, entre *el-Aqṣā* et la porte Triple (pl. III), est réduite à un col étroit, dilaté en EES. par cette protubérance spacieuse dont le niveau, d'abord à peine inférieur de quelques mètres, s'abaisse ensuite par une courbe molle jusqu'à une petite terrasse faite à souhait pour le passage d'un rempart. A la hauteur d'*'aïn Oumm ed-Daradj*, un nouveau pli[6] du coteau limite au S., en manière de promontoire, cette « excroissance » greffée sur la petite chaîne orientale avant son dernier épanouissement sur l'esplanade d'*ed-Ḍehourah* et les terrasses en cascade où elle va mourir. Malgré l'accumulation séculaire de décombres, ce relief très caractéristique de-

1. Discussion provisoire dans *RB.*, 1904, p. 65, 69 s.

2. ... εἰς τὸν καλούμενον 'Οφλᾶν, *Guerre...*, II, **17**, 9, § 448.

3. *Guerre...*, V, **4**, 2, § 145; cf. *infra : les enceintes.*

4. ... ὁ δ' Ἰωάννης (κατεῖχε) τό θ' ἱερὸν καὶ τὰ πέριξ ἐπ' οὐκ ὀλίγον τόν τε 'Οφλᾶν καὶ τὴν Κεδρῶνα καλουμένην φάραγγα (*Guerre...*, V, **6**, 1, § 254).

5. *Ibid.*, VI, **6**, 3, § 354; cf. *infra : les palais.*

6. Extrêmement naturel à flanc de coteau et qui ne franchit naturellement pas l'arête faîtière isolant les vallées du Tyropœon et du Cédron. Entraîné par une spéculation erronée sur les indices fournis par quelques-uns de ses sondages, M. Guthe estimait « vraisemblable » cette stupéfiante communication entre les deux vallées (*ZDPV.*, V, 1882, p. 317; cf. 163 ss., 283). Dans son article *Jerusalem* (*Realencycl. für prot. Theol.*[3], VIII, 668 s.) il s'exprime, il est vrai, avec une plus prudente réserve, mais parle toujours de vallée. Et cette mythique « vallée de Guthe » continue de défrayer chroniquement les *thèses* topographiques. Cf. Caspari, *ZDPV.*, 1912, p. 35 ss., qui loge avec conviction Millo dans cette « vallée que Guthe a fixée »!

meure bien apparent (voy. pl. II, 2; cf. XVIII et V). Quand on l'a sous les yeux, on ne peut qu'admirer l'heureux à-propos du nom imagé que les auteurs bibliques adoptèrent pour le désigner : colline si l'on veut, mais pas au même sens que l'était par exemple le Bézétha, ou le promontoire de la « cité de David »; pas non plus le piton conique au sens spécifié par M. Burney[1]; le terme générique le plus banal, « protubérance » ou « tumeur », devient en quelque sorte le mot propre à définir cette configuration géologique. Aussi ne s'étonnera-t-on plus que le langage familier, toujours prompt à traduire sous une forme simple et pittoresque la physionomie d'un site, ait adopté jadis, pour définir celle-ci, le terme d'*'ōphel*. Il n'y a pas plus à soupçonner, dans cet usage onomastique, des abîmes d'obscurités étymologiques ou des incohérences de signification qu'à échafauder de laborieuses combinaisons sur l'emploi différent du nom avant ou après l'Exil[2], sur son équivalence avec « Sion », ou avec un palais quelconque[3]. Les textes examinés sans divination, mais en s'efforçant de les respecter, s'harmonisent au mieux avec cette familiarité si expressive du langage populaire et avec la nature géologique du site ainsi désigné.

On le retrouve identique dans les deux villes où des textes anciens mentionnent un *'Ophel* : à Samarie[4] et à Qorkha[5], et peut-être sera-t-il attesté un jour ou l'autre dans quelque ville analogue par d'heureuses trouvailles épigraphiques. Au lieu d'en inférer, comme le faisait M. Burney, je suppose[6], qu'Ophel, toujours mentionné à propos d'une ville, doit donc en désigner quelque élément artificiel, on conclura des informations déjà acquises que des deux côtés du Jourdain, la même expression familière et expressive était usitée pour désigner un faubourg accroché en manière de pustule au flanc du tertre qui portait la ville.

D'utiles constatations archéologiques, dues aux habiles travaux de Sir Ch. Warren en 1867-8[7], vont compléter cette décisive harmonie. Au moyen de huit sondages, reliés par des galeries souterraines à tous les niveaux opportuns, le hardi savant découvrit un système de remparts qu'il appela dès la première heure « le mur d'Ophel ». Voici les faits en raccourci (voyez pl. XIX).

Le « mur d'Ophel » bute contre le mur du Ḥaram sans aucune liaison, et comme il est perpendiculaire alors que celui du Ḥaram présente un fruit très accentué, le défaut de raccord éclate davantage (pl. II, 2). Tous deux sont néanmoins dans un évident alignement; mais à 23^{m},15 au S. de l'angle, un saillant à faces inégales, *a*, couvre un coude assez prononcé en S.-S.-O. Cette direction se maintient sur une longueur de 213 mètres; au delà disparaissait toute trace du mur, peut-être par le fait de démolition systématique, peut-être aussi parce que cette ligne aboutissait ici à quelque saillant et se repliait vers l'O. pour ceindre intérieurement la proéminence d'Ophel[8]. Outre le saillant *a* déjà signalé, trois autres, *b*, *c* et *d*, renforçaient la muraille à des intervalles inégaux et d'autant plus courts que la position du rempart sur le coteau est moins naturellement forte. Ces tours n'ont qu'une projection moyenne de 1^{m},85 et un front de 6^{m},70 à 8^{m},50[9].

Le mur n'est pas fondé sur le rocher, ainsi qu'on l'eût attendu, mais sur un lit épais d'argile grasse pilonnée. La hauteur de ce soubassement n'est jamais inférieure à 0^{m},35-0^{m},40 et varie suivant la courbe naturelle du rocher; elle semble atteindre par endroits jusqu'à 6^{m},50, développée en forme de glacis à la base de la construction. L'épaisseur inférieure du mur en solide blocage

1. *Op. l.*, p. 53.
2. RÜCKERT, *Die Lage...*, p. 52, et son ombre, P. MEISTERMANN, *La ville...*, p. 71; SMITH, *Jerus.*, I, 152, etc.
3. Smith, Burney, Warren, etc.
4. II *Rois*, 5, 24. Qu'il s'agisse de Samarie en ce récit, on ne le mettra guère en doute après avoir lu le contexte. M. Rückert écrit à la cantonade : « dans la plaine du Jourdain... *tumor loci* » (*Die Lage...*, p. 52); fidèlement l'écho reprend : « Tumor loci... dans la plaine du Jourdain » (R. P. MEISTERMANN, *La ville...*, p. 71, n. 1)...
5. Mésa, l. 21 s. de l'inscr. : « C'est moi qui ai bâti Qorkha, le mur des jardins et le mur de l''ōphel »; cf. LAGRANGE, *RB.*, 1901, pp. 525, 528, 534. Si Qorkha est la moderne Kérak, ainsi que paraît bien l'établir le P. Lagrange, *la* Tumeur y est facile à trouver et l'analogie est particulièrement heureuse avec Jérusalem.
6. *QS.*, 1911, p. 53.
7. *Recovery...*, pp. 292-302; nouvelle description *Surv. Mem., Jerus.*, pp. 226-231. Cf. WARREN, *Underground Jerus.*, p. 417 ss.
8. M. Warren (*Recov.*, p. 298 et 304 s.) le conjecturait naguère en ingénieur très avisé. Diverses observations ultérieures sont venues appuyer cette hypothèse.
9. *Recov.*, p. 299; *Mem. Jerus.*, p. 228.

établi là-dessus est de 4^m,42, sa hauteur moyenne de 4,50 [1]. A ce niveau court une assise de régulation haute de 0^m,30, établie à 15 centimètres environ en retrait sur la crête du blocage et composée de blocs bien taillés. L'appareil au-dessus de cette plinthe est généralement lisse, en assises qui varient de 0^m,53 à 0^m,76 pour la hauteur, avec des blocs longs de 0^m,61 à 1^m,22. Près de l'angle du Temple, dix-huit assises de cet appareil étaient conservées constituant une hauteur de 9^m,75. En manière de couronnement, presque à la surface contemporaine, existait une splendide assise de blocs à refends, haute de 1^m,16. Dans les autres points examinés, cette assise monumentale ne se retrouvait plus et il restait seulement de 1 à 5 assises lisses. (Voir pl. XIX, 2.)

Cette ligne fortifiée paraît avoir comporté un avant-mur à 6 mètres de distance environ, avec un chemin de ronde au pied de chaque ligne [2].

A 4^m,50 au S. du Ḥaram, un mur, *C*, perpendiculaire à celui d'Ophel, remonte vers l'O. Il n'a que 1^m,22 d'épaisseur moyenne; mais sa structure en gros quartiers de roche, l'analogie d'aspect et la liaison qu'il offre avec le blocage du grand mur l'ont fait classer à la même époque.

En face du petit saillant *b*, mais au-dessous du niveau de la plinthe, une tour plus puissante paraît se greffer sur le mur et envelopper l'ancien bastion, au delà duquel elle se projette de 4^m,88. Solidement campée sur le roc, elle a grand air avec ses assises hautes de 0^m,61 à 0,91 où les blocs longs de 1^m,20 à 2^m,40 ne sont pas rares, et son appareillage très soigné et puissant avec encadrement layé et bossage fruste. Elle a 7^m,92 de front et conserve encore une hauteur presque égale [3]. La coupe (pl. XIX, 3) fera saisir plus concrètement qu'aucune description le singulier dispositif de canaux aménagés dans l'escarpe rocheuse de cette tour.

A son angle S.-E. s'amorce un nouveau mur en petit appareil ébauché, avec assises de 0^m,45 et 0^m,60, dirigé d'abord vers le Cédron; mais à 5^m,80 de la tour il se replie presque à angle droit sur une longueur de 24,40. Un nouvel angle le ramène d'environ 4 mètres à l'O. et il s'oriente derechef vers le S., mais ne tarde malheureusement pas à disparaître, ruiné de fond en comble. Il semble que tout ce bastion et la grosse tour aient été crépis à l'extérieur.

A l'occident de ce système de remparts, plus de quarante sondages ont permis de se convaincre que le mamelon tout entier fut jadis couvert d'habitations. Il va de soi qu'en cette zone de la ville dix fois bouleversée, on chercherait sans doute en vain quelques vestiges d'édifices intacts [4], et c'est fortune que les murailles démantelées de la crête orientale soient représentées encore par d'aussi imposantes ruines.

M. le général C. Warren analysait très judicieusement sa découverte, en y discernant les vestiges de plusieurs périodes. Loin de s'étonner qu'il ait interverti le classement chronologique et rabaissé aux temps romains les parties les plus archaïques du rempart [5], on admirera que le brillant ingénieur ait su pénétrer le vrai caractère de certaines sections et leur rapport avec des textes qu'il est réduit à utiliser de seconde main. Le groupe *D-E* lui semblait, en effet, un débris des murailles érigées par Jotham et surtout Manassé « autour d'Ophel »; la grosse tour en particulier était rapprochée de cette « tour en saillie » sur laquelle insiste Néhémie (III, 25 ss.), et c'était bien vu. Mais comment deviner, en 1867, trente ans avant qu'on ait pu se faire la conviction motivée de ce qu'était une maçonnerie cananéenne, la nature exacte du grand mur *AD*? M. Warren était si loin de pouvoir soupçonner la physionomie d'un rempart du XVe siècle avant notre ère qu'il n'avait pas reconnu de fortifications sur le tertre d'*'aïn es-Soulṭân*, où M. Sellin devait mettre

1. D'après les planches XIX et XXIV de l'*Album :* élévation et coupe; 6^m,10 d'après le texte, *Recov.*, p. 299. P. 300, ces 6^m,10 paraissent la hauteur totale depuis le roc. Dans *Mem. Jerus.*, p. 230, 6^m,10 serait au contraire « l'épaisseur moyenne du blocage »!

2. *Recov.*, p. 299; *Mem. Jerus.*, p. 229.

3. *Recov.*, p. 300 s.; *Mem. Jer.*, p. 228.

4. *Recov.*, p. 305; voir p. 302-8 le détail de quelques-unes des fouilles; les éléments précis en seront repris chacun en son lieu. Cf. aussi Bliss et Dickie, *Excavations...*, p. 233 s.

5. Il se persuadait que la ligne *AB* construite sur de la terre et faite de grossier blocage sur 4 à 5 m. de hauteur n'était que la fondation d'un mur d'Agrippa ou d'Hadrien, après que l'accumulation des décombres avait déjà remblayé sur une telle hauteur l'angle S.-E. du Ḥaram (*Recov.*, p. 297; *Mem. Jerus.*, p. 230 s.). On sait qu'il n'est pas rare de voir confondre encore, même parmi des observateurs avertis, des « vestiges d'enceintes dites préhistoriques..., avec les ouvrages fortifiés des temps féodaux » (J. Déchelette, *Manuel d'arch. protohist.*, p. 130 s.).

à jour, au fond de ses propres sondages, de si beaux restes des remparts de Jéricho[1]. Ce détail est rappelé, parce que les murailles cananéennes de Jéricho, les plus complètement étudiées et les mieux datées à ce jour, vont fournir le meilleur élément de comparaison pour le rempart contemporain à Jérusalem. (Cf. pl. xix, 4 et 5.)

Car la ligne *AB* dans toute sa partie inférieure représente bien un rempart cananéen : le lit d'argile battue pour constituer, sur l'épiderme irrégulier du roc, l'assiette normale de la construction, le puissant blocage en quartiers de pierre frustes, le retrait qui dégage de ce soubassement la paroi même de la muraille, l'assise de régulation : autant de détails réédités de toutes les villes cananéennes explorées[2]. L'analogie se poursuit jusque dans quelques chiffres de proportions, ainsi que le constateront facilement ceux que ce contrôle peut intéresser. Probablement même serait-elle plus minutieuse encore si l'attention de l'explorateur eût été attirée sur de menus détails de structure faciles à omettre avec sa persuasion que tout ce fondement était remblayé[3]. Que le socle de terre glaise ne soit pas la couche pure et simple de sol vierge, laissée intacte alors qu'on aurait creusé, pour ce « fondement », à travers 6 à 7 mètres de décombres, c'est trop évident par son épaisseur, par sa forme, enfin par son extrême résistance : Warren a pu sans difficulté tracer là dedans une galerie de mine sous l'épaisseur totale du rempart[4]. Les saillants *a-d* appartiennent-ils au tout premier système, ou ne seraient-ils pas déjà un progrès dans la défense? Rien n'autorise à l'affirmer avec la documentation que nous possédons[5]. Au contraire, la plinthe courante établie en léger retrait sur le soubassement se distingue nettement de la période archaïque par ce double détail qu'elle est de hauteur régulière et en blocs « bien taillés ». Dans son rôle, à l'époque cananéenne, on trouverait de 1 à 3 rangées de moellons à peine mieux dégrossis que ceux de dessous, mais choisis de proportions plus égales. Cette petite assise basse, régulière et soignée, quoique sans ornementation, a son équivalent précis à Jérusalem en quelques fragments de remparts israélites; pour ne laisser place à aucun litige, on la comparera de préférence aux assises de régulation à la base du palais royal de Samarie[6]. C'est dire que les restaurations israélites commencent à ce niveau. Sur cette plinthe devait reposer un appareil plus ou moins semblable à celui de la tour *D*; il a disparu depuis beau temps et M. Warren a parfaitement classé, après les débuts de notre ère, la construction actuelle. Il a même nommé quelque part Eudocie et ce que l'on connaît maintenant sur d'autres points des remparts restaurés par les libéralités de cette impératrice donne le plus grand poids à cette attribution. Il ne paraîtra plus anormal que la magnifique tour *D* n'ait pas été plus radicalement démantelée, ni étrange qu'elle soit rasée précisément au niveau de la base du rempart. Ceux qui détruisirent les fortifications antiques ne s'étaient pas imposé la tâche de déblayer les murailles pour en extirper jusqu'aux fondations. Les débris du mur qu'ils renversaient contribuaient à remblayer la tour située en contrebas et quand la démolition atteignit la dernière assise du rempart l'œuvre d'anéantissement dut paraître achevée. Sous son manteau de décombres, protégée en outre par sa situation sur l'escarpement, la tour a échappé pendant de longs siècles au vandalisme non moins néfaste des pillards en quête de pierres à bâtir[7].

1. Warren, *Undergr. Jerus.*, pp. 169 s., 194 ss. Cf. Sellin, *MuNDPV.*, 1907, p. 71 et le plan annexé au n° 39 des *Mitteilung. d. Deut. Orient-Gesell.*; cf. *RB.*, 1910, p. 417, n. 1. Schliemann avait, lui aussi, coupé à son insu le rempart protohistorique de Troie (II° ville, 2500-2000 av. J.-C.) et M. Doerpfeld observe très judicieusement : « Quiconque a jamais fouillé des murs en briques sèches ne fera pas grand reproche à l'explorateur si méritant de n'avoir pas remarqué un mur en briques » (*Troja und Ilion*, p. 51).

2. Détails groupés dans *Canaan*, pp. 29-40. Pour Jéricho spécialement, cf. *RB.*, 1909, p. 271 s.; 1910, p. 406 s. En Asie Mineure voir Macridy-Bey, *Une citadelle archaïque du Pont; Mitteil. Vord. Ges.*, XII, 1907, iv, 3 s., pl. i-ix. On trouvera de remarquables analogies parmi les constructions de l'âge du bronze à travers l'Europe dans le *Manuel* de M. Déchelette, II, 121 ss., fig. 32 ss.

3. La continuation méridionale de ce rempart a été fouillée par la mission anglaise de 1909-1911 : *Jérus. sous terre*, p. 32, pl. vi, 4 et 5. Aux points vus, le blocage était légèrement taluté et chaussé d'un glacis d'argile (pl. xix, 6).

4. *Recov.*, p. 297; *Undergr. Jer.*, p. 419.

5. La première alternative est cependant plus probable. Le rempart de la « seconde ville » troyenne présente un tracé identique (Doerpfeld, *Troja...*, p. 54 ss.). Cf. pl. xix, 9.

6. Cf. *RB.*, 1911, p. 130.

7. Elle est aujourd'hui gravement menacée.

Entre cette archéologie, les faits chorographiques et les données scripturaires l'accord est spontané. D'un bout à l'autre de son histoire l'*'ōphel* vaut pour ce que la nature l'a fait : une tumeur au flanc oriental du coteau couronné par la ville antique. Aux jours de la domination jébuséenne il avait été inclu dans le périmètre fortifié le plus avancé, car il eût été imprudent de laisser ce mamelon hors de l'enceinte : une fois englobé dans le circuit et le mur *BA* ramené par le col étroit-couvert aujourd'hui par *el-Aqṣā*—jusqu'à l'anse du Tyropœon, l'éperon était bien totalement barré et Jérusalem y pouvait prospérer avec plus de sécurité encore que Jéricho, Megiddo, Gézer, ces villes imprenables du temps, sur leurs collines moins naturellement fortes. Attirée par la commodité plus grande de l'esplanade inférieure, plus encore par la proximité de la fontaine (Gihon), la citadelle (Sion) s'était dressée au milieu de la colline. Un coup de main hardi tenté par le chemin couvert qui descendait à la source (tunnel d'Ophel, *ṣinnôr*) met David en possession de cette redoutable acropole. Il s'empresse d'en restaurer les défenses et y fixe sa demeure; elle devient la « cité de David ». A travers les agitations du règne les transformations architecturales furent nécessairement restreintes au plus indispensable. Mais dès que Salomon est à l'œuvre, voici partout des restaurations et des embellissements. La courbe dangereuse du ravin occidental (1re vallée de Hinnom) était comme une blessure permanente sur le front septentrional de la ville. On la cicatrise radicalement : le ravin est remblayé et sur ce terre-plein (*millō'*) on érige quelque édifice complétant la sécurité de cet angle NO. qui était l'unique point faible de Jérusalem à cette époque.

Cependant le vieux mur septentrional qui barre la crête est débordé; le Temple se dresse au delà, sur le point culminant du Moriah. Entre le Temple et la vieille cité, Salomon érige un nouveau palais, plus proportionné à la grandeur croissante de la monarchie. Parmi les dépendances de ce palais, on discerne d'abord assez mal la situation d'un pavillon privé pour la princesse égyptienne épousée par Salomon. Appliqués au sol, les textes cessent de flotter dans le vague. Ce pavillon est naturellement en dehors de l'antique « cité de David », puisque toute la cour en a émigré pour *remonter* plus haut sur la colline aux abords du Temple. Il ne peut être installé à l'O. de la ligne de crête, — c'est le ravin que Millo va combler, — ni plus avant vers le N. — c'est le site réservé au sanctuaire. Reste la proéminence orientale, l'*'ōphel* plus ou moins solitaire à cette date et très propice pour le modeste Trianon de cet humble Versailles. La villa de la reine y sera quelque peu à l'écart et dans une sécurité absolue, grâce à l'escarpement et grâce au voisinage des arsenaux et de la garde. On concevrait facilement qu'une attention royale ait fait donner à cette résidence de la favorite la physionomie et le caractère d'un kiosque princier dans son Égypte natale; si, comme on le verra plus tard, l'empreinte artistique de la culture égyptienne est nettement accusée dans l'architecture et la décoration du palais de Iahvé, Salomon ne devait-il pas surtout bâtir à la mode d'Égypte le palais qu'il destinait à la fille du Pharaon? Il n'est du reste pas nécessaire d'invoquer les sentiments salomoniens et l'art en vigueur de son temps à Jérusalem pour saisir que ce pavillon ait pu être baptisé d'un vocable égyptien dans le langage courant de la cité. On n'y mit pas plus d'apprêts que dans la désignation du site et le terme exotique fait pour exprimer, sur des lèvres égyptiennes, la nature de l'édifice devint son nom spécifique dans la bouche des habitants de Jérusalem. Quand Isaïe fera gronder sur Jérusalem l'éclat de ses terrifiantes menaces et annoncera la désolation étendue sur *'ōphel* et *bāḥan* parallèlement à la ruine générale du palais et de la ville, tout le monde autour de lui verra clair dans son allusion. C'est contre l'Égypte et la confiance mise en elle que tonne à ce moment le prophète; c'est donc le cas ou jamais de faire usage du terme égyptien qui désigne une dépendance du palais royal. Et qui dira dans quelle mesure le souvenir des conséquences funestes des alliances étrangères dans la vie privée de Salomon peut être évoqué, à mots couverts, par Isaïe? Les strophes conclues par l'annonce du sort fatal réservé à l'*'ōphel* et à *bāḥan* débutent par de cinglants appels aux « femmes insouciantes » qui peuvent prendre la vie à l'aise (XXXII, 9 ss.).

L'allusion à la « tumeur » implique peut-être une autre nuance dans Michée. Il n'y aurait plus parallélisme entre des éléments distincts du palais royal et de la ville, mais le quartier d'Ophel occupé par les dépendances du palais servirait à symboli-

ser le centre administratif en opposition avec le centre religieux de la capitale.

Le *migdal* qu'Ozias fait construire sur l'Angle, clairement localisé par Néhémie dans la région d'Ophel, serait très en situation vers l'une ou l'autre des extrémités du mur *AB*, et peut-être sera-t-il possible quelque jour d'en essayer une détermination moins vague. En tout cas les travaux de Jotham se conçoivent sans effort et ceux de Manassé se localisent d'eux-mêmes sur l'Ophel. Depuis les jours salomoniens, Temple et palais avaient cessé de se dresser dans leur splendide isolement à distance de la ville compacte. Autour de la villa au nom égyptien, tout un faubourg avait surgi, couvrant la surface entière de la « tumeur », et constitué par les services du palais et du sanctuaire. Il ne pouvait demeurer sans muraille et le rempart antique ne devait manifestement plus suffire à sa protection. Les incertitudes et les fréquentes alarmes donnaient à cette entreprise la plus urgente opportunité. Si grande qu'ait été la hâte à munir la capitale et la « cité de David » en particulier, sous le règne d'Ézéchias on n'avait pu se mettre à couvert. Instruit par une dure expérience, Manassé allait s'employer activement à compléter ces fortifications. En avant du mur de crête il fit construire sur la pente même de la colline, au niveau de la première terrasse, un mur extérieur qui serait un très utile surcroît de défense pour la vieille cité de David. Mais le cœur de la ville n'était plus là et les procédés de siège s'étaient quelque peu modifiés aussi depuis le siècle de David. Manassé développa son rempart sur tout le flanc de la colline orientale, jusqu'à la rencontre de la vallée du Bézétha, qu'il ne franchit point, ayant ramené l'enceinte par le N. du temple jusqu'au Tyropœon. L'Ophel fut muni d'une muraille complète qui transformait cette protubérance naturelle en une formidable redoute capable de barrer au moins momentanément le passage à l'assaillant qui aurait emporté déjà le rempart septentrional et le Temple. Le groupe de tours *DE* et ses attaches de murs ainsi que le mur *AC* appartiennent très normalement à cette enceinte spéciale de « *la* tumeur ».

On voit tout de suite le développement que ce circuit intérieur entraîne dans la ligne fortifiée et, le moment venu de la remettre en état, au retour de l'Exil, il n'y a plus rien d'étrange à ce que les sections se multiplient autour de l'Ophel dans le récit de la restauration (*Néh.*, III, 19 ss.). A peu près tout ce qui intervient dans ce contexte : l'arsenal, l'angle, la tour en saillie, d'autres angles, la prison, le palais royal d'en haut, la porte des eaux, l'habitat des Natinéens[1], nous est déjà plus ou moins connu, ou paraîtra, le moment venu, tout à fait en situation.

Aux derniers jours de la ville antique, on retrouve le même état de choses en ce qui concerne Ophel dans les récits de Josèphe; toutefois avec cette nuance que la désignation a pris physionomie de nom propre et que l'évolution des engins de guerre ne laisse plus aucune valeur défensive à ce quartier muré, quand l'ennemi est déjà maître du Temple.

Parmi les installations variées dont les fouilles de Warren ont fait connaître les vestiges à travers ce quartier, il en est une assez remarquable qui a pu être prise pour un atelier de foulon[2]. Elle évoquait naturellement, dans la mémoire du savant explorateur, le martyre de S. Jacques précipité du parvis du Temple et assommé par un réchabite fanatique avec un battoir de foulon. La narration d'Hégésippe contient un détail curieux et apparemment trop négligé : avant l'acte de stupide emportement qui fit lapider S. Jacques le peuple avait coutume de l'appeler « le Juste et *Oblias*, c'est-à-dire en grec forteresse du peuple »[3]. Ainsi que l'a très bien vu M. Burney[4], cette interprétation du vocable Ὠβλίας suppose quelque chose comme עפל עם. Cet *'ōphel* du peuple est manifestement une adaptation de *Michée* (IV, 8). Et comment évoquer mieux que par cette symbolique réminiscence l'oracle fulminé par Isaïe contre

1. Faut-il faire remarquer la curieuse analogie entre le rôle des Natinéens à Jérusalem et celui des jeunes esclaves Locriennes dans le sanctuaire troyen d'Athéna? Cf. BRÜCKNER, *Die lokrische Busse*, dans DOERPFELD, *Troja und Ilion*, p. 557-563. On a l'impression que les « fils des prophètes » occupaient une situation analogue dans l'*'ōphel* de Samarie.

2. *Recov.*, p. 306 s.; cf. pl. II, 3 et XIX, 1, sous l'étiquette « Habitation antique installée dans le roc ».

3. Ὠβλίας, ὅ ἐστιν Ἑλληνιστὶ περιοχὴ τοῦ λαοῦ (Hégésippe, dans EUSÈBE, *HE.*, II, 23, 7, éd. Schwartz, p. 168; Rufin traduisait *Oblias*, *quod est interpretatum : munimentum populi*).

4. *QS.*, 1911, p. 55. Inutile d'ajouter qu'il y trouvait la preuve de son hypothèse que עפל veut dire « forteresse ».

Ophel et sa royale villa devenues pour jamais des repaires de fauves?

Ce désert farouche n'avait pas envahi seulement Ophel, lorsque Hégésippe écrivait, mais Sion et toute la cité royale. A quinze siècles de distance, et malgré l'apparente résurrection de la ville, quand on erre aujourd'hui sur les collines méridionales à la recherche de tant de sites fameux, une vision émouvante se lève au fond de l'âme et les pas silencieux foulent avec respect ce que S. Jérôme appelait « les cendres éternelles »[1] de Jérusalem.

1. A propos de *Jér.*, **19**, 6 (voir ci-dessus, p. 128 s.) : ... *tamen plenius referuntur ad tempora Salvatoris, quando... civitas..., Hadriani temporibus, in aeternos cineres collapsa est* (*PL.*, XXIV, 801).

Hôtellerie de N.-D. de France. ↓ Ancien consulat de France. ↓ Hospices russes. ↓ Église de la colonie russe. ↓ Société impériale russe de Palestine. ↓ Cathédrale abyssine. ↓



↑ Au 1er plan, créneaux du rempart ; en avant, carrefour de la porte de Damas avec les magasins en construction ; au centre, arḍ el-Birkeh, bassin initial de la vallée du Tyropœon. ↑

↑ Façade Sud de l'hospice allem. cath. Saint-Paul.

(Vue prise de la terrasse des écoles américaines, sur le rempart septentrional ; voy. pl. III.)

LA VILLE NEUVE. — UNE PARTIE DU QUARTIER NORD-OUEST, AU PRINTEMPS DE 1911.



(Vue prise de la villa Méo, 1, B 6.)

LA VILLE NEUVE. — QUARTIER NORD-OUEST EN 1911.



LA VILLE OCCIDENTALE, EN 1854 ET EN 1910.

Beit Sâḥour el-'Atiqa.
Râs el-Moukabber. Ḍaherat Zin ed-Dîn et l'ou. Yâṣoul.
Er-Râs. Arḍ eš-Šemâ'ah.
Hauteurs de Mâr Éliâs. Haceldama.
Dj. Abou Thôr.
Juiverie yéménite.
Siloé.
Extrémité Est de l'enclos de Ferdoûs er-Roûm.
Embouch. du Tyropœon.
Chemin sous la pointe Sud d'Ophel.

Respice convallem filiorum Ennom, quae Siloe fontibus irrigatur, et ibi cernes delubrum Baal... Erat autem locus amoenitatem habens aquarum..., qui delectabilior fit, quando in circuitu solitudo est
(S. JÉROME sur *Jér.* II, 23; *PL.*, XXIV, 694 s.).

ROGEL (bîr Ayoub) ET TOPHETH (confluent des trois vallées), VUS DE LA POINTE SUD-EST D'OPHEL (1909).



ROGEL ET SES ALENTOURS. (Vue prise du Sud, juillet 1909.)



Cliché de la Colonie améric.

LE MONT DES OLIVIERS. (Vue prise de devant l'angle N.-E. du Ḥaram, I, F 6.)

1. Chapelle de la Panagia au *Viri Galilæi*. — 2. Tour russe. — 3. Minaret de l'Ascension. — 4. Clocher du Carmel du Pater (site de l'Éléona). — 5. Couvent des Bénédictines. — 6. Chapelle du *Dominus flevit*. — 7. El-Manṣouriyeh. — 8. Sommet septentrional d'el-Qa'adeh. — 9. Tombeau des Prophètes. — 10. Chemin méridional du mont des Oliviers. — 11. Chemin central. — 12. Chemin septentrional. — 13. El-Moskobiyeh. — 14. Ruines du sanctuaire primitif de l'Agonie. — 15. Rocher des Apôtres. — 16. Jardin de Gethsémani. — 17. Route de Jéricho. — 18. Embranchement vers les grands tombeaux et Siloé. — 19. Oliveraie de Gethsémani. — 20. Passage conduisant à la grotte dite de l'Agonie. — 21. Terrasse au-dessus de la grotte. — 22. Tombeau de la S[te] Vierge. — 23. Pont sur le lit du Cédron. — 24. Tournant de la route vers Jérusalem.

Coupole de l'église abyssine par-dessus le quartier d'es-Sâhireh. — El-Deheïry. — Ras en-Nâdir. — Mission anglaise. — Colonie américaine. — Hauteurs de Néby Samouil. — 'Aqabet ech-cheikh Djerraḥ. — Dâr Djâr Allah. — Qaṣr el-Moufty. — Roudjoum el-Qahâqir.

Estuaire du ravin oriental d''Aqabet eṣ-Ṣouwân. — (Vue prise de la rampe septentrionale de karm eṣ-Ṣayyâd, en 1909. Cf. fig. 14.) — Qaṣr el-Qouṭb (I, G 4).

« ... De riches oliveraies y prospèrent, parmi lesquelles quelques masures et de considérables citernes attestent que le site fut autrefois moins solitaire. »

EL-QA'AH ET LE BASSIN SUPÉRIEUR DU CÉDRON.



LA RÉGION NORD-OUEST DE LA VILLE ET LE FAUBOURG EN 1895.

(Vue prise du pavillon à l'angle S.-E. de l'enclos de Saint-Étienne, I, E 5.)

1. Saint-Sépulcre. — 2. Saint-Jacques des Arméniens. — 3. Minaret de la Khanqah. — 4. Citadelle. — 5. Minaret... citadelle. — 6. Patriarcat latin. — 7. Saint-Sauveur. — 8. Frères des Écoles chrétiennes. — 9. Saillant près de la porte Neuve. — 10. Hôpital Saint-Louis (el-Boutmeh). — 11. Hôtellerie de N.-D. de France (PP. Assomptionistes). — 12. Dépendance du consulat russe. — 13. Ard el-Birkeh. — 14. Citerne construite contre le rempart (aujourd'hui remblayée dans un jardin). — 15. Extrémité Sud de l'enclos de Saint-Étienne. — 16. Entrée de « Gordon's Tomb » (aujourd'hui Garden's Tomb). — 17. Rampe N.-O. du Bézétha. — 18. Môle de décombres aujourd'hui enlevé et remplacé par le Vicariat syrien. — 19. Couvent grec Saint-Spyridion, dans le saillant. — 20. Maison au carrefour de la porte de Damas. — 21. Môle de décombres aujourd'hui remplacé par l'hospice allemand catholique Saint-Paul. — 22. Porte de Damas. Cf. pl. VI.



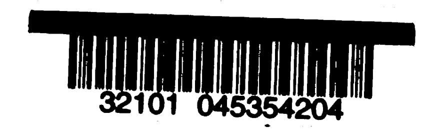
Diagramme géologique de Jérusalem et des environs immédiats.

(Les divisions de l'échelle, 1, 2, 3, etc., représentent 100 mètres.)



DATE ISSUED	DATE DUE	DATE ISSUED	DATE DUE

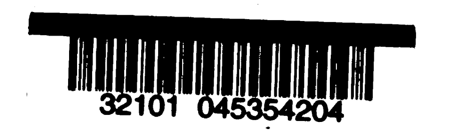
[redacted]


32101 045354204

DATE ISSUED	DATE DUE	DATE ISSUED	DATE DUE



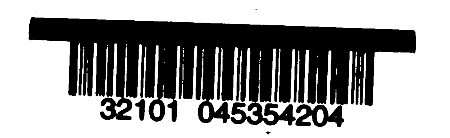
DATE ISSUED	DATE DUE	DATE ISSUED	DATE DUE



DATE ISSUED	DATE DUE	DATE ISSUED	DATE DUE


32101 045354204

DATE ISSUED	DATE DUE	DATE ISSUED	DATE DUE



DATE ISSUED	DATE DUE	DATE ISSUED	DATE DUE



DATE ISSUED	DATE DUE	DATE ISSUED	DATE DUE

